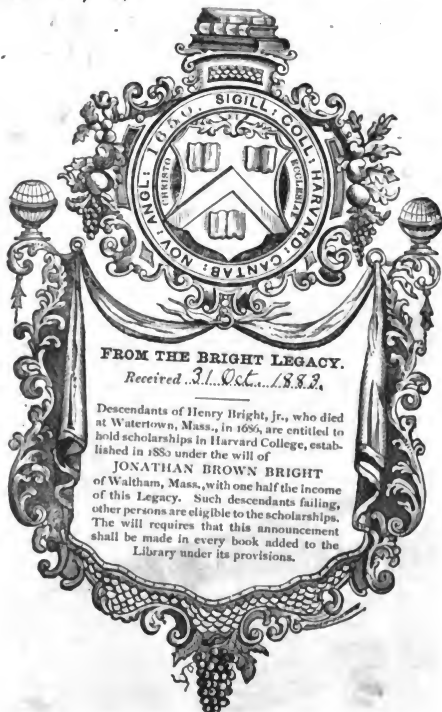
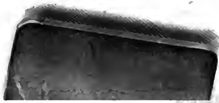

WIDENER
HN XTAI 1


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ECCLESIAE





LES

# MARINS ILLUSTRES

DE

# LA FRANCE

CORBEIL, TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ.



Imp. Lemercier

Robert Guiscard _ Roger le grand Comte

LES

# MARINS ILLUSTRES

DE

# LA FRANCE

PAR

LÉON GUÉRIN

[illegible]

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

[illegible]

LES

# MARINS ILLUSTRES

DE

# LA FRANCE

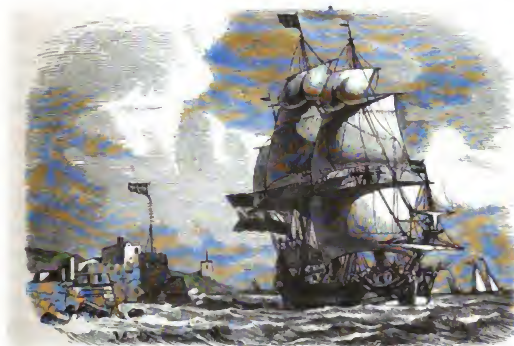
PAR

LÉON GUÉRIN

HISTORIEN TITULAIRE DE LA MARINE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

---

Nouvelle Édition



PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 3

1861

# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

# PRÉFACE

## DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

---

En donnant à la fois deux nouvelles éditions, en formats différents, des *Marins illustres de la France*, nous avons cru pouvoir supprimer les notes justificatives qui accompagnaient la première édition. Ces notes étaient indispensables quand il s'agissait de détruire des opinions enracinées dans les esprits par les faiseurs d'*ana*, comme Richer et ceux qui l'ont imité, sur nos marins célèbres, ou de rendre à la popularité qu'ils n'auraient jamais dû perdre quelques noms que le temps avait fait trop négliger, de rappeler à la mémoire des Français quelques gloires qui s'étaient peu à peu éclipsées, on ne sait pourquoi, derrière des gloires plus récentes et parfois moins méritées. Il ne nous était pas permis de contester ou d'affirmer, de détruire ou d'édifier sans preuves. Mais l'accueil qui a été fait à notre ouvrage, même par les hommes de labeur et de recherches historiques, la manière dont l'authenticité de ses documents a été en dernier lieu acceptée par les biographes de ce temps qui en ont profité, à notre grande satisfaction, comme ils ont profité des pièces publiées à l'appui de notre histoire

maritime de France, pour ne plus, par exemple, faire commander le grand Duquesne pendant près d'un siècle à la mer, en confondant ensemble deux générations d'Abraham Duquesne, pour ne plus contester à Jean Bart une certaine mesure d'instruction première et ne plus répéter, en présence des lettres signées de sa main que nous avons divulguées, qu'il ne savait ni écrire ni même signer son nom, enfin la publicité déjà acquise à plus de trois mille exemplaires de notre travail sur les *Marins illustres de la France*, nous ont permis de substituer à des notes, que l'on pourra d'ailleurs toujours consulter dans la précédente édition, deux ou trois biographies nouvelles, dont l'une a tout l'intérêt de l'actualité.

Nous ne terminerons pas cette courte préface sans engager les jeunes lecteurs à compléter leur étude sur les hommes célèbres de la marine française par la lecture de nos *Navigateurs français*, ouvrage qui peut être considéré comme une suite nécessaire à nos *Marins illustres de la France*.

---

LES

# MARINS ILLUSTRES

## LES DOUZE FILS DE TANCRÈDE DE HAUTEVILLE

HISTOIRE DES CORSAIRES DE NORMANDIE, FONDATEURS DU ROYAUME DES DEUX-SICILES.

Avant que le duc Guillaume de Normandie eût conquis l'Angleterre, avec l'aide de tous les Français, en 1066, mais alors que déjà les hommes du Nord, établis dans la vieille Neustrie, étaient fiers de compter parmi les Francs, sans néanmoins avoir perdu cet aventureux besoin de courir les mers qui leur venait des Scandinaves, leurs aïeux ; une conquête restée moins fameuse, quoique plus extraordinaire certainement, était commencée en Italie par des corsaires du Cotentin, contrée de la Normandie alors renommée entre toutes pour les audacieux et excellents marins qu'elle produisait. L'histoire des fils d'un vieux seigneur normand nous fournit celle de cette merveilleuse conquête telle que nous l'allons raconter. C'est aussi l'histoire de la formation d'un beau royaume qui subsiste encore aujourd'hui, à savoir celui des Deux-Siciles.

Or, ce vieux seigneur normand avait nom Tancrède de Hauteville, et pour toutes richesses, à peu près, comptait, des deux femmes qu'il avait successivement épousées, douze fils, cinq du premier lit, qui étaient Guillaume, qu'on surnomma Bras de fer, Drogon, Onfroi, Godefroi ou Geofroi, et Serlon; sept du second lit, qui étaient Robert, surnommé pour sa ruse et son habileté Guiscard (l'Avisé), Mau-

ger, Guillaume, Alverède, Humbert, Tancrède et Roger, le plus jeune, mais non le moins célèbre de tous, que l'histoire a surnommé le Grand-Comte. Après avoir servi avec honneur et gloire, quoique sans de grands profits, sous le duc Richard II, le vaillant vieillard s'était allé reposer de ses fatigues, au milieu de sa nombreuse famille, dans son château de Hauteville, près Coutances, ainsi nommé, disent naïvement les anciennes chroniques, moins à cause de la hauteur du lieu qu'il occupait que de celle qui attendait la postérité de son noble maître. Et là, devisait le preux chevalier, car les Normands sont pères de toute chevalerie, des exploits de Rollon, le roi de mer, devenu duc dans le royaume des Francs, de ceux des autres guerriers normands, et parfois y mêlait le récit des siens propres pour enseigner à ses fils, d'autant que leur nombre et leur peu de fortune leur en faisaient un besoin, à ne point dégénérer. Les veillées étaient remplies de ces héroïques histoires, et, le soir, il semblait aux descendants des Scandinaves que les formes gigantesques et guerrières de leurs aïeux planaient dans les nuages, au-dessus du manoir héréditaire, comme au temps du culte d'Odin. Aux pensées involontaires d'un culte et d'un passé encore récents, se mêlaient, ferventes et non moins mystérieuses, celle du culte nouveau embrassé par les Normands, devenus adorateurs de Jésus-Christ. On racontait, avec un enthousiasme que rien ne contenait, car la foi et l'ambition s'en trouvaient satisfaites, comment quarante vaillants pèlerins normands, revenant, vers l'an 1000, par la Méditerranée, de faire dévotion au saint sépulcre de Jérusalem, étaient arrivés inopinément en secours au prince de Salerne contre les Sarrasins, alors maîtres de l'île de Sicile et d'une partie de l'Italie, lui avaient conservé sa ville près de succomber sous les efforts des infidèles, et l'avaient délivré d'un honteux tribut; comment, de retour dans leur patrie, après avoir refusé les présents et les faveurs du Salernitain, disant que ce qu'ils en avaient fait était pour la seule gloire du Christ, ils s'étaient néanmoins extasiés sur les belles campagnes, le beau ciel et les fruits savoureux du pays qu'ils avaient secouru et dont tout bon chrétien devait être désireux d'enlever le dernier morceau aux serviteurs de Mahomet; comment cinq frères, Gisilbert, Batteric, Aséligime, Osmond-Drengeot et Lofuld, à la suite d'une querelle sanglante avec Guillaume Répostel, seigneur de la cour de Richard II, avaient émigré pour cette

terre de promission, et tiré grand profit et grande gloire, nonobstant le malheur d'un jour, au service du seigneur Mélo, qui voulait délivrer la Pouille et l'Italie entière du joug des Grecs; car, en ce temps, l'empereur d'Orient prétendait sur l'Italie, et c'était à lui que les Sarrasins avaient enlevé la Sicile et ce qu'ils occupaient dans la presqu'île voisine; comment Rainolf, l'un des cinq frères, se faisant une place au soleil, à la faveur des divisions qui régnaient entre le prince de Capoue et la république de Venise, s'était fortifié dans le château d'Averse, près de donner naissance à une ville, et s'était vu confirmer dans cette possession, avec le titre de comte, par le chef de la république vénitienne, après lui avoir reconquis la ville de Naples; comment enfin, chacun y sollicitant leur appui, tout prospérait sur la terre d'Italie, à la nation très-habile, vengeresse des injures, avide de conquêtes et de domination, plus curieuse d'obtenir des richesses par les armes que par la culture des champs paternels, à la nation des forts Normands, patiente à lutter, impatiente de renommée, passionnée pour tous les exercices militaires, courant partout où l'appelait la fortune, prompte à s'instruire aux leçons des peuples qu'elle soumettait, et à acquérir toutes les ressources de l'éloquence. Au récit de ces aventures et prouesses, les fils du vieux Tancrède s'animaient d'une belle ardeur; et la religion se confondant dans son cœur avec la nécessité d'ouvrir carrière à ses enfants, dont le fer vaillant était l'unique fortune, le vieillard leur montrait tout ensemble, et le mont Gargan dans la Pouille, fameux par l'apparition de l'archange saint Michel, et les infidèles en Italie, et la colonie d'Averse qui pouvait avoir, en eux, son pendant.

Guillaume, comme étant l'aîné, fut le premier qui se leva; Drogon et Onfroi l'imitèrent; tous trois partirent pour l'Italie, Godefroi ne se fit pas longtemps attendre; des cinq enfants du premier lit, Serlon resta seul dans le pays natal, pour que la souche des Hauteville ne s'y perdît pas, et aussi pour que le foyer du vieillard ne fût pas totalement abandonné; il servit d'ailleurs avec gloire dans les armées du duc Robert de Normandie; toutefois son fils ne devait pas l'imiter, et avait pour destinée de suivre la fortune de ses oncles. Guillaume et ses deux frères emmenaient avec eux trois cents bons compagnons, et ce fut, forts d'eux-mêmes et de cette troupe peu nombreuse, mais décidée, que, l'an 1038, ils allèrent, vêtus en pèlerins, saluer tout d'a-

bord leurs compatriotes de la colonie d'Averse, puis prendre du service dans l'armée de Guaimar le Jeune, nouveau prince de Salerne et de Capoue. Après la mort violente de celui-ci, ils passèrent sous les enseignes de l'empereur de Constantinople, Michel le Paphlagonien, dont le lieutenant, Georges Maniacès, se disposait à reconquérir la Sicile sur les Sarrasins. Maniacès leur dut quelque temps tous ses succès. Grâce à leur secours, Messine fut emportée d'assaut, une grande bataille fut gagnée, à la suite de laquelle Syracuse fut également prise ; une autre déroute fut essuyée par plus de cinquante mille infidèles, qui mit treize villes en la puissance de Maniacès. Guillaume, par les coups terribles et multipliés qu'il appesantit sur les Sarrasins dans cette campagne, se mérita le surnom de Bras de fer, qui rappelait celui de Martel donné à l'aïeul de Charlemagne après le désastre éprouvé par ces mêmes Sarrasins, en 732, aux environs de Poitiers. L'année suivante, les trois fils de Tancrède de Hauteville taillèrent en pièces une nouvelle armée d'Africains qui venait de débarquer en Sicile, et ne laissèrent aux Grecs, arrivés après la victoire, que la peine de dépouiller les morts.

Mais l'alliance des Normands ne pouvait être durable avec les Grecs corrompus, lâches, perfides et n'ayant d'autre guide que la plus basse rapacité. Ceux-ci eurent bien l'audace de refuser à leurs valeureux soutiens une part du butin qu'on leur avait promise. Les Normands dissimulèrent quelque temps leur indignation, jusqu'à ce qu'ils se fussent saisis de quelques barques, à l'aide desquelles ils repassèrent le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie. A peine eurent-ils touché le continent, qu'ils coururent s'assembler le jour de Noël de l'année 1041, dans Averse, et s'inspirant des conseils du Lombard Ardoin, possédé d'une ardente soif de se venger d'une grave injure que lui avait faite le nouveau lieutenant de Michel, nommé Docéan, ils décidèrent, malgré leur petit nombre, d'attaquer l'empire d'Orient, et de se faire un État, à ses dépens, de ce qui lui restait encore dans la Pouille et dans la Calabre. Douze chefs sont nommés par eux, qu'ils décorent du titre de comtes, et d'avance ils se partagent la conquête qu'ils se proposent de faire. Sous la conduite du Lombard Ardoin, qu'ils ont choisi pour chef suprême, et auquel Rainolf, comte d'Averse, est venu se joindre avec les siens, ils prennent Melphi, Vénosa, Ascoli et Lavello. A la nouvelle de ces événements, Docéan, le lieutenant de l'empereur,

abandonne les Sarrasins et la Sicile pour venir faire obstacle à ses alliés d'un jour, devenus ses plus terribles ennemis. Aussitôt qu'il est débarqué, il envoie un héraut offrir aux Normands la liberté de se retirer, ou le combat pour le lendemain. Hugues, l'un de ces derniers, pour apprendre aux Grecs à quels hommes ils ont affaire, abat d'un coup de poing le cheval du héraut, qui tombe avec sa monture, et qu'on relève au milieu des éclats de rire des Normands. Le cheval est jeté dans un précipice, mais, pour ne point manquer aux lois de la guerre et montrer qu'il ne s'est agi que d'une plaisanterie, on en donne un autre beaucoup plus beau et plus richement caparaçonné à l'envoyé impérial, que l'on charge de cette brève réponse : « Le combat ! » Cinq cents hommes de pied et sept cents chevaux, voilà, au rapport des anciens chroniqueurs, toute l'armée que les hommes à la longue et blonde chevelure, commandés, dans cette circonstance, par Guillaume et Drogon, avaient à opposer à soixante mille Grecs dégénérés que conduisait Docéan. La bataille s'engagea sur les rives du Lebento. Les Grecs, battus à plate couture, furent pour la plupart hachés ou noyés dans le fleuve voisin. Docéan, après avoir rappelé de Sicile les dernières troupes qu'il y avait laissées, est de nouveau taillé en pièces sur les bords de l'Ofanto. L'empereur remplaça ce malencontreux général et lui donna pour successeur Exauguste, qui amena avec lui une nombreuse recrue de Russes, d'Esclavons et de Bulgares. Plus braves et aguerris que les Grecs, ces barbares soutinrent mieux l'effort de leurs adversaires. Les Normands commençaient même déjà à plier, quand Guillaume, que la fièvre avait retenu dans son camp, reconnaît de loin la situation critique des siens, se précipite sur ses armes, s'élance comme un lion sur ses ennemis, les met en fuite, abat Exauguste d'un coup de sa masse d'armes, et ne le relève que pour le faire son prisonnier. Les Grecs ne conservèrent bientôt plus que les villes de Tarente, Brindes, Otrante et Bari, qui exigeaient, pour être prises, des forces considérables ; ils s'y tinrent soigneusement renfermés, et laissèrent les Normands maîtres de la campagne. En 1042, les vainqueurs accomplirent le partage de la Pouille. Melphi, dont la propriété fut commune entre Guillaume Bras de fer et son fidèle allié le Lombard Ardoin, devint la capitale de leurs États. Les douze villes de Siponte, Ascoli, Vénosa, Lavello, Monopoli, Trani, Cannes, Montépiloso, Trigento, Acérenza, Sant-Archangelo, et Mieserbino, fu-

rent distribuées entre les douze comtes élus par les Normands. Pendant ce temps, toute la Sicile était retombée au pouvoir des Sarrasins.

Toutefois, c'était avec peine que l'Italie se sentait arracher au joug des Grecs, pour tomber sous celui des Normands. L'Église surtout, impatiente de se former un empire temporel, que par ses lumières d'ailleurs et les signalés services qu'elle rendait à l'humanité, il lui était, autant qu'à tout autre alors, permis d'ambitionner, passa de l'étonnement à l'indignation en voyant les humbles et pauvres pèlerins d'hier devenus les comtes redoutables d'aujourd'hui, et prendre possession, à ce qu'elle appelait son préjudice, des débris de l'empire grec en Italie. De part et d'autre d'ailleurs on se donnait de graves sujets de plainte. Les habitants du pays conquis, en usant de perfidie envers les Normands, autorisaient ceux-ci à de dures représailles. Les torts étaient pour le moins égaux.

Guillaume Bras de fer était mort, regretté des siens, admiré de ses ennemis mêmes, autant pour sa douceur et sa bonté, jointes à la force, que pour sa brillante valeur ; son frère puîné Drogon lui avait succédé et, après avoir défait les Grecs sur terre et sur mer, s'était donné le titre de comte de la Pouille, avec l'agrément et l'investiture de l'empereur d'Occident Henri III, quoique ce ne fût pas sur lui, mais sur l'empereur d'Orient que cette province avait été conquise : ce fut alors que Léon IX, élevé à la papauté en 1049, s'occupa de former une ligue pour arrêter les progrès des Normands.

Sur les entrefaites, arriva en Italie l'aîné des enfants du second lit de Tancrède de Hauteville, Robert, ne demandant d'abord à ceux de ses frères qui l'avaient précédé aucun bénéfice de terre, mais seulement l'occasion de leur être utile. C'était un homme prodigieusement doué pour l'intelligence et le physique, d'excellent conseil et d'exquis jugement, chaste, prudent, sage, habile, adroit en politique autant que rusé à la guerre, d'un sang-froid imperturbable sur le champ de bataille et dans la conduite des affaires, d'une éloquence aussi persuasive que celle de Cicéron, dit le poëte, et aussi pleine de finesse que celle d'Ulysse, ne se laissant émouvoir ni par le nombre des ennemis, ni par la force de leurs citadelles, ne fuyant jamais et terrifiant toujours, humble pourtant envers l'Église, qu'il couvrit de ses munificences, et se montrant à propos indulgent et clément. La chronique rapporte que, comme Robert de Hauteville arrivait dans la Pouille, un

Normand, nommé Girard de Bonneherberge, vint au-devant de lui et lui dit, en l'appelant pour la première fois du surnom qui lui est resté, et qui, en vieux langage normand, signifiait l'*Avisé :* « O Viscart ! pourquoi vas-tu cherchant de côté et d'autre ? Prends la sœur de mon père pour épouse, et je serai ton chevalier, et j'irai avec toi conquérir la Calabre, et avec moi seront deux cents chevaliers. »

Robert, ajoute la chronique, fut satisfait de cette offre. Il alla prier son frère de donner son consentement au mariage; toutefois, ce ne fut pas sans peine qu'il l'obtint. Il l'eut pourtant à la fin ; Girard tint sa promesse. Robert Guiscard, avec son aide, conquit villes et châteaux et *dévora la terre ;* ce fut là le commencement de sa fortune.

Il se signala, dès l'origine, par des traits qui lui donnaient une conformité de plus avec l'artificieux Ulysse. Une fois, entre autres, qu'il avait fort à se plaindre des habitants d'un monastère fortifié qui donnait asile à ses plus acharnés ennemis, et lui refusait toute espèce de secours, il résolut de faire de ce lieu même son quartier général; mais la chose était difficile et pouvait traîner en longueur, de nombreuses milices défendant le couvent, et lui ne disposant que d'une poignée d'hommes. Robert Guiscard, dont l'esprit est fertile en expédients, a bientôt avisé à un moyen singulier. Un cercueil est présenté à la porte du monastère, et l'on demande pour le corps qu'il renferme la sépulture chrétienne. Après un moment d'hésitation pour s'assurer si personne ne le suit, la porte s'ouvre, et l'on s'apprête à rendre aux dépouilles mortelles les derniers devoirs en face de l'autel. Tout à coup, un guerrier armé de pied en cap s'élance du cercueil : c'est Robert Guiscard. La terreur égale la stupéfaction; chacun fuit éperdu devant la soudaine apparition; Robert profite de cette panique générale pour ouvrir la porte à ses gens; il s'établit dans le monastère. Il n'a garde néanmoins, ajoute la chronique, d'en chasser les pieux hôtes, et, au contraire, il s'efforce de leur prouver qu'il n'a point d'animosité contre eux.

Robert Guiscard et ses frères avaient, en réalité, plus de respect encore pour les lieux saints que n'en montraient leurs ennemis. Drogon de Hauteville périt lâchement assassiné dans une église par les habitants de la Pouille, qui, s'étant laissés corrompre par un émissaire de l'empereur d'Orient, Constantin Monomaque, avaient formé une trame odieuse pour massacrer tous les Normands. Si beaucoup de ces braves tombèrent en effet sous le poignard, il en

resta néanmoins assez pour que la vengeance ne se fît pas attendre.

Onfroi de Hauteville, qui succéda à Drogon, en 1051, eut la douleur d'apprendre que la femme et les enfants de son frère avaient été pris et envoyés à Constantinople; mais il fut prompt à faire payer cher de tels attentats.

Il est triste de penser que le pape Léon IX mit à profit ces circonstances pour entraîner l'empereur d'Orient dans sa ligue, qui avait déjà pour principal appui l'empereur d'Occident ou d'Allemagne, Henri III.

Onfroi et Robert, ainsi que le nouveau comte d'Averse, Richard, de la famille de Drengeot, impatients de tirer une vengeance éclatante des Grecs et des Apuliens, n'attendirent pas que tous les anneaux de la ligue fussent réunis pour frapper de grands coups. Le traître Argyre fut battu près de Siponte, et se sauva couvert de blessures. Sicon, qui prit sa place, éprouva un sort à peu près semblable. Les effets de la colère des Normands étaient aussi prompts et plus terribles que la foudre. Toutefois ils s'arrêtèrent un moment devant la personne et l'armée du souverain pontife. Avant d'en venir aux mains avec Léon IX, qui s'était mis lui-même à la tête de ses troupes, les fils de Tancrède épuisèrent toutes les ressources de l'éloquence, toutes les formes de l'humilité, pour essayer de le fléchir et de le détourner de les combattre, eux qui se tenaient pour les plus zélés serviteurs de Jésus-Christ. Mais le pape ne voulut rien entendre, et leur ordonna une chose impossible, c'est-à-dire de vider sur-le-champ l'Italie qu'ils avaient arrosée de leur sang, arrachée aux mains des infidèles. C'était le 18 juin 1053, près de Civitella; les Normands, pénétrés d'un amer chagrin qui se trahissait dans tous leurs gestes, après s'être prosternés devant le souverain pontife, comme pour prouver jusqu'à la fin qu'ils ne cédaient qu'à la plus dure nécessité, et que cette nécessité même ne leur faisait perdre rien de leur vénération pour le chef de l'Église chrétienne, se levèrent tout à coup, fondirent comme la flèche sur l'armée de la ligue, et la dispersèrent en un clin d'œil. Prompte victoire et peu de sang versé, c'était ce que leur respect pour le pape leur avait fait désirer. Il n'y eut guère qu'un corps de sept cents Allemands qui périt presque tout entier, après s'être vu enveloppé. Onfroi avait sévèrement prescrit à ses compagnons d'armes d'épargner, par tous les moyens imaginables, la vie et la personne de Léon IX, et il s'en était surtout rapporté à Robert de ce soin pieux. Le pape, abandonné

de toute son armée, resté seul, pour ainsi dire, et sans asile, comme sans puissance apparente, fut miraculeusement surpris de voir ses vainqueurs s'avancer vers lui dans l'attitude du respect et d'une sorte de crainte, puis se jeter à ses genoux, lui baiser les pieds, et se traîner dans la poussière, en implorant l'absolution de leurs péchés et sa sainte bénédiction. Ils attendirent ses ordres pour se relever, et s'ils le retinrent quelque temps parmi eux, ce ne fut point comme un captif, mais comme un maître à qui ils désiraient faire voir de près qu'ils n'étaient point les hommes farouches dont on l'avait effrayé ; mais qu'au contraire il y allait de l'intérêt de la papauté et de la chrétienté tout entière de s'appuyer sur eux, pour empêcher l'Italie de tomber aux mains des Mahométans. Léon IX se laissa convaincre par des vainqueurs si humbles dans leur triomphe, et, passant à leur égard de la crainte à la confiance, de l'hostilité à l'alliance, il leur accorda, sur leur sollicitation, l'investiture, au nom de saint Pierre, dont ils se faisaient les vassaux, non-seulement de tout ce qu'ils avaient déjà conquis, mais de tout ce qu'ils pourraient conquérir encore dans la Pouille et dans la Calabre, sur les Grecs et les Sarrasins. La piété, ou si l'on veut l'intérêt des Normands, changeait ainsi pour le saint-siége une défaite en conquête ; car c'est depuis cette mémorable époque que tous les États qui composent aujourd'hui le royaume de Naples devinrent fiefs de l'Église. Léon IX eut d'autant plus à se féliciter d'avoir écouté enfin les Normands, que bientôt éclata le schisme d'Orient, et que, sans ses nouveaux alliés, une grande partie de l'Italie eût pu être contrainte, par les Grecs, de l'embrasser.

Heureux d'avoir désormais en leur faveur les vœux au lieu des excommunications du pape, les Normands se mirent aussitôt en devoir de soumettre à leur domination tout ce qui venait d'être compris dans l'inféodation pontificale. Onfroi battit les Grecs près d'Oria ; il avait conquis la plus grande partie de la Pouille, quand il mourut, en 1157.

Dès lors, Robert Guiscard, dont les éminentes qualités et les actions signalées n'avaient pas été sans porter quelque ombrage à son aîné, parut au-dessus de tous les comtes normands d'Italie, comme le cèdre paraît au-dessus des arbrisseaux qu'il ombrage et protége de ses rameaux. Abagelard, fils d'Onfroi, n'inspirant aucune confiance aux Normands, ayant même été accusé de participation dans un complot contre le chef de sa famille, fut évincé par ses propres compagnons

d'armes ; il alla chercher un refuge et porter son dépit à la cour de Byzance, où nombre de gens de sa nation commençaient à jouer un rôle important. Robert Guiscard, élu d'un commun choix, se mit sur-le-champ en devoir de justifier cette préférence. Avant d'avoir entièrement achevé la conquête de la Pouille, il s'occupait déjà de celle de la Calabre. Robert se souvint alors du plus jeune, mais non pas du moins chéri de ses frères, que l'amour de sa famille retenait encore au manoir de Hauteville, et sur les heureuses qualités duquel on lui envoyait souvent de Normandie les plus entraînants rapports ; il se souvint du beau, du gracieux, de l'aimable Roger, dont il n'avait connu que l'enfance, et sur qui maintenant les regards épanouis du vieux Tancrède, nonobstant l'extraordinaire fortune de ses autres fils, se reposaient comme sur celui dans lequel étaient placées ses plus belles espérances. Le bouillant, le généreux Roger ne dormait pas des aventures et des exploits de ses frères, quand le plus puissant d'entre eux l'appela enfin à partager ses travaux et sa gloire.

Il paraît avec son air affable, sa physionomie ouverte, où la fierté du héros naissant était tempérée par la douceur de la jeunesse, avec son front majestueux, sa taille élégante, sa force herculéenne, et déjà tous les Normands sont impatients de le voir à leur tête ; il ouvre la bouche, et de ses lèvres s'échappent, comme un flux de parfums, les paroles exquises, les louanges brûlantes des exploits de ses devanciers, les discours dont la sagesse étonne et ravit dans un aussi jeune âge, et tous les cœurs lui sont acquis. Robert Guiscard s'en est senti presque jaloux ; mais Roger n'oubliera pas ce qu'il doit à son aîné, et que c'est par lui qu'il a été appelé à la plus haute et magnifique fortune.

Roger, pour coup d'essai, fut envoyé à la conquête de la Calabre. Il y avait quatre ans que Robert y travaillait sans succès. Pour encourager son jeune frère, il lui donna le titre de comte de cette province, et convint d'en faire le partage avec lui, dès qu'elle leur serait acquise par les armes. Voici donc Roger qui court, à l'exemple de ses frères, avec un ou deux cents bons compagnons, pour accomplir ce grand dessein. Jamais vie plus aventureuse ne fut menée par les autres fils de Tancrède, que par Roger dans cette première expédition. Après maints exploits inénarrables, privé de presque toute sa petite troupe, ne recevant aucun secours de Robert Guiscard, manquant d'argent, presque d'habits, n'ayant reçu de son frère qu'un cheval pour récom-

pense de ses services, il rentra dans la Pouille en telle misère, qu'il se vit réduit à obtenir à la pointe de son épée de quoi se sauver des étreintes de la faim. Un moment brouillés, à la suite de la première expédition de Roger, les deux frères ne tardèrent pas à se réconcilier. Robert Guiscard, décidé à se rendre maître de la Calabre, donna au jeune coureur d'aventures le commandement d'une partie de son armée. Ils poussèrent leurs communes conquêtes jusqu'à Reggio, qui tomba en leur pouvoir avant la fin de l'année 1060. Robert Guiscard se donna, sans plus hésiter, le titre de duc de Pouille et de Calabre, qu'il se fit confirmer ensuite par le pape Nicolas II. Mais il ne tint pas parole à Roger qui pourtant s'empara, à lui seul, de Squillace, la dernière ville restée fidèle aux Grecs dans la Nouvelle-Calabre. Il lui refusa le partage de la province dernièrement conquise.

Roger prit le parti de se venger noblement de cette injustice, en courant à de nouvelles aventures guerrières, capables de faire pâlir celles de Guiscard lui-même, et en entreprenant, sans le secours de celui-ci, une conquête plus héroïque encore que celle de la Calabre, et dont nul, dans sa famille, ne pourrait lui enlever l'honneur ni la possession.

Avec soixante hommes seulement, il quitte Reggio, où il commandait pour son frère, se jette dans des barques, passe, dans ce fragile équipage, le détroit de Messine, et tombe, sans s'en étonner, au milieu d'une nuée de Sarrasins à qui il vient disputer la Sicile. Les Sarrasins, plus surpris que lui de tant d'audace, après s'être interrogés, sortent en foule de Messine. Roger feint la peur; il semble fuir : mais, quand ses ennemis l'ont suivi en désordre jusqu'à une assez grande distance de la ville, il se retourne soudain avec ses soixante cavaliers, fond impétueusement sur les infidèles et les fauche par monceaux. On vit alors soixante cavaliers avec leur chef courir en maîtres la campagne de Sicile, forcer les habitants à se tenir renfermés dans les forteresses, et charger tout à l'aise leurs barques de si gros butin, qu'elles semblaient près de couler sous ce fardeau. Roger, après s'être soigneusement enquis des moyens de s'établir dans l'île, retourna à Reggio pour y assembler un corps plus nombreux de troupes.

Robert Guiscard, charmé de voir son jeune frère s'ouvrir une voie nouvelle et qui pouvait lui faire oublier ses prétentions sur la Calabre, heureux aussi de montrer son zèle pour la religion, en

allant combattre les Musulmans dans un de leurs plus redoutables foyers, vint, avec les forces dont il disposait, prêter son aide à Roger. Il prit le commandement de la flottille normande destinée à faciliter la descente. Les Sarrasins se tenaient sur leurs gardes avec leurs navires de guerre.

Tandis que ceux-ci observaient les bâtiments normands, Roger parvint à leur dérober son passage, et à débarquer à la tête de cent cinquante cavaliers. Robert Guiscard attaqua bientôt la flotte sarrasine et la dispersa. Ayant ensuite opéré son débarquement et rejoint son frère, il pénétra avec lui fort avant dans le pays. Roger réussit à se faire ouvrir la ville de Traina, au pied du mont Etna, de laquelle il résolut de faire sa place d'armes, le point d'appui de ses opérations. Après avoir laissé quelques braves Normands dans ce poste pour le défendre, Roger revint, au commencement de l'hiver, sur le continent où son frère l'avait devancé.

Robert, poussé par l'ambition et oubliant le principe de sa fortune, avait fait rompre son mariage avec sa première femme, de laquelle il avait eu un fils, qui fut le fameux Boëmond, prince d'Antioche, un des héros de la *Jérusalem délivrée*. A la place de cette infortunée, qui se nommait Albérade, Robert avait épousé Siselgayte, fille du prince de Salerne, véritable héroïne qui répondait mieux que l'autre à son caractère. Femme capable de combattre et de gouverner, on vit tour à tour Siselgayte partager, l'arme au poing, les dangers de son mari, au milieu des combats, et conduire l'État, en son absence, avec toutes les ressources et tous les succès de la plus adroite politique. Roger, de son côté, s'unit, quoique plus modestement, avec la belle Delizia, fille d'un seigneur normand. Voulant assurer un rang à sa femme, il eut quelques nouveaux démêlés, à ce sujet, avec son frère. On en vint aux armes. Roger eut un parti nombreux ; la ville de Gérace se déclara pour lui; Robert fut fait prisonnier au moment où il tentait de la surprendre ; il ne dut son salut et sa liberté qu'à la noblesse et la générosité d'âme de son jeune frère qui accourut, en toute hâte, pour lui faire un rempart de son propre corps. Ce beau trait réconcilia les deux fils de Tancrède.

Roger, décidé à se fonder une puissance en Sicile, repassa le détroit et alla s'établir avec sa femme à Traina. Il en descendait chaque jour, pour faire maintes prouesses que l'on aurait peine à

imaginer, quand un quartier de Traina ayant été perfidement livré aux Sarrasins par les Grecs, il se vit inopinément assiégé dans l'autre quartier qui était entièrement ouvert. Roger ne se laissa point abattre par ce coup inattendu, et quoiqu'il n'eût que trois cents hommes au plus, il résolut de tenir bon contre les Sarrasins et les Grecs ensemble. Ce que souffrit et ce que fit Roger pendant quatre mois que dura cette situation est inénarrable. La faim et toutes les misères avaient atteint les Normands. Roger et sa jeune épouse n'eurent bientôt plus qu'un manteau à eux deux, qu'ils se passaient tour à tour, selon les besoins du moment. La belle Delizia, avec deux ou trois femmes qui l'avaient suivie, apprêtait elle-même les repas des compagnons d'armes de son mari.

Il n'y avait moyen de se procurer des vivres qu'en allant les enlever, les armes à la main, au milieu même des ennemis. Chaque jour, chaque heure était un nouveau combat d'un contre mille. Un jour que Roger était resté seul au milieu des Sarrasins, il eut son cheval tué sous lui; mais, sans perdre contenance, il dégage la selle, la met sur sa tête, soit pour qu'elle ne reste pas en trophée à l'ennemi, soit de peur de ne la pouvoir remplacer, et, tout chargé qu'il est de ce fardeau, il s'ouvre un passage avec son épée; puis, laissant les Sarrasins surpris et confondus derrière lui, il retourne lentement vers ses Normands. Tant de constance et une si prodigieuse valeur commençaient à fatiguer les assiégeants. Roger en profita pour les surprendre pendant la nuit, et les chasser du quartier fortifié qu'ils occupaient. De ce moment, il n'eut plus qu'à marcher de succès en succès dans la Sicile.

Il en interrompit lui-même le cours de ce côté, l'an 1070, pour venir aider son frère au siége de Bari, capitale de la Pouille. Tarente, Brindes et Otrante ayant succombé, cette ville était la dernière de la province qui restât encore aux Grecs; sa position et la force de ses remparts protégeaient depuis longtemps ses nombreux habitants et les immenses richesses qu'elle renfermait, contre la persévérance des Normands. Robert en avait commencé le siége par terre et par mer dès le mois d'août 1068, et il ne semblait pas encore près d'en voir la fin. Les assiégés, après avoir vainement essayé de se défaire du chef de leurs ennemis par un assassinat, envoyèrent à Constantinople implorer le secours de Romain-Diogène, alors empe-

reur d'Orient. Sachant que la perte de Bari entraînerait celle de l'empire en Italie, Diogène arma et envoya une flotte chargée de troupes et de vivres. Par un singulier concours d'événements trop longs à rapporter, c'était un Normand, nommé Gosselin, qui avait le commandement de la flotte impériale; il semblait qu'il n'y eût plus que les Normands qui fussent capables de lutter contre les Normands. Gosselin députa d'avance un officier aux habitants de Bari pour qu'ils eussent à se tenir prêts à le recevoir, et à allumer des feux au haut de leurs tours, pendant la nuit, dès qu'ils auraient signalé ses vaisseaux.

Mais cette dernière circonstance devait tourner au profit des assiégeants. A l'aspect des feux, ceux-ci ne doutèrent pas que la ville n'attendît un secours. Roger prit le commandement de la flotte de son frère, à laquelle il était venu se joindre avec bon nombre de bâtiments. Il fit tout d'abord fermer le port par une estacade. Peu de jours après, apercevant de loin sur le golfe plusieurs fanaux allumés, il s'embarque avec ses troupes et cingle vers l'ennemi. Les Grecs croient que ce sont des navires de Bari qui viennent à leur rencontre pour les piloter : mais ils sont cruellement désabusés, en recevant le choc aussi furieux que soudain de la flotte normande dont un des bâtiments s'entr'ouvre du coup même qu'il porte, et s'engloutit, en un clin d'œil, avec cent cinquante cuirassiers qui le montent. L'impétueux Roger a reconnu la galère capitane aux deux fanaux qui l'éclairent; il l'aborde, saute dedans, l'enlève, et fait Gosselin prisonnier. Le reste de la flotte grecque prend la fuite, et Roger, pour son coup d'essai sur mer, a la gloire de vaincre les navigateurs les plus anciens et les plus exercés qu'il y eût alors dans l'univers. A la suite de cette bataille navale, Bari, désespérant d'être secourue, ouvrit ses portes à Robert Guiscard, le 15 avril 1071, après un siége de trois à quatre ans.

L'heureux Robert, rendant aussitôt à son frère service pour service, lui prêta son actif concours devant Palerme que Roger se mit en devoir de prendre, après avoir déjà conquis Messine et d'autres villes importantes de la Sicile. Les Sarrasins et les Grecs se défendirent avec courage et persévérance dans ce dernier boulevard qu'ils eussent à opposer aux Normands, et soutinrent de nombreux assauts; quantité de combats furent livrés sous les murailles de Palerme. Les Sarrasins

tentèrent de secourir la ville par mer, pensant que cet élément leur serait plus favorable que l'autre. Robert qui, cette fois, commandait la flotte normande, s'apprête à recevoir l'armée navale des ennemis. Un bruit de trompettes et de cris, capable de troubler la terre et l'onde, se fait entendre du côté des Sarrasins, au moment où les compagnons de Robert, pour se donner une force surnaturelle, viennent de se munir, à son exemple, du corps de Jésus-Christ, et la bataille s'engage. Au commencement, la fortune est en balance ; les bâtiments réunis de Sicile et d'Afrique opposent une résistance vigoureuse. Mais enfin, ils succombent sous la pieuse ardeur des Normands ; quelques-uns sont la proie du vainqueur ; la majeure partie cherche et trouve d'abord son salut dans l'agilité des rames qui précipitent leur fuite. Ils gagnent le port, qui bientôt est fermé par des chaînes. Mais celles-ci ayant été brisées, les Normands s'emparent encore de plusieurs des navires ennemis, et font de presque tout le reste un horrible incendie, dont le vent pousse les tourbillons de flammes jusque sur les murs de Palerme, avec les hurlements des infidèles qui se noient en brûlant. Les vainqueurs puisent une nouvelle force dans leur victoire même. Robert et Roger en profitent pour livrer un dernier assaut à la ville épouvantée, dont les cris désespérés se mêlent à ceux que leur apporte le vent de la mer. Au milieu de cette confusion, les Normands entrent dans la ville, le 10 janvier 1072, après six mois de siége. Par la suite, et avec ses seules forces, Roger prit Trapani, Taormina, Syracuse et d'autres places. L'île entière était désormais conquise, et Roger, à qui le pape en confirma la possession, prit le titre de comte de Sicile. Le monde, étonné de ses exploits, l'appela Roger le Grand-Comte.

Cependant, il resta en quelque sorte le vassal de son aîné, à qui il laissa la pleine souveraineté de Messine et de Palerme, et dont il reçut, en retour, une partie de la Calabre qui avait fait plusieurs fois le sujet de leurs difficultés.

Robert, de son côté, continua à conquérir et à s'affermir. Les empereurs d'Orient, ayant perdu jusqu'aux derniers vestiges de leur puissance en Italie, prirent le parti de faire leur paix avec les Normands, dont l'humeur aventureuse menaçait déjà de se tourner vers la Grèce elle-même. L'empereur Michel Parapinace demanda à Robert Guiscard une de ses filles pour son fils Constantin Ducas. Les fiançailles

seules eurent lieu, le bas âge du prince et de la princesse ayant laissé aux événements le temps de rompre cette alliance.

Tranquille du côté de l'Orient, Robert Guiscard en profita pour s'élargir en Italie, au détriment des anciens États lombards. Il mit la main sur la principauté de Bénévent, en cédant toutefois la ville de ce nom au saint-siége. Après avoir engagé les habitants d'Amalfi, ville qui se gouvernait en république, à le nommer leur duc, sous la garantie de leurs libertés, il attaqua Salerne, par terre et par mer, et força, en 1077, cette ville et toute la principauté du même nom à passer sous sa domination. Les héritiers des princes lombards se trouvèrent ainsi entièrement dépossédés en Italie; car, dès 1062, le successeur du Normand Drengeot, Richard, comte d'Averse, avait conquis les principautés de Capoue et de Gaëte, sur lesquelles d'ailleurs Robert exerça dès lors une sorte de suzeraineté. De sorte que les deux frères, Robert Guiscard et Roger le Grand-Comte, à un titre ou à un autre, finirent par ranger sous leur puissance tout ce que comprend aujourd'hui le royaume des Deux-Siciles, moins le duché de Naples qui, affranchi de la dépendance des empereurs d'Orient, formait une petite république.

En ce temps-là, Michel Parapinace s'était vu réduit à descendre du trône impérial des Grecs, et Nicéphore Botaniate lui avait succédé au détriment du jeune Constantin Ducas, le fiancé de la fille de Robert Guiscard. Botaniate avait rompu, de sa propre autorité, le mariage projeté, et fait enfermer la fiancée dans un monastère. L'injure était cruelle pour le fier aventurier normand qui s'était créé une si redoutable puissance en Italie; aussi l'avait-il vivement ressentie. Mais, occupé de ses dernières conquêtes, il avait remis sa vengeance à un moment plus opportun. Nicéphore Botaniate, s'étant vu déposséder à son tour, le célèbre Alexis Comnène, sous le long règne duquel eurent lieu, avec les premières croisades, tant d'événements remarquables, monta sur le trône des empereurs d'Orient. Le jeune Constantin Ducas reçut des honneurs en guise de puissance, et la fille de Robert Guiscard, retirée il est vrai du couvent, fut amenée à la cour d'Alexis, non pour épouser son fiancé, mais pour y être surveillée de plus près. Quant à Michel, père de Constantin, dès longtemps relégué dans un cloître, on ne s'en souvenait plus.

Mais voilà qu'un vieillard se montre dans les villes de la Calabre

et de la Pouille, un vieillard dont la figure, la taille, le port, le geste, la voix, et jusqu'au langage, avaient une ressemblance si parfaite avec le vieil empereur détrôné que tout le monde crut le reconnaître, et que de judicieux historiens, voisins de ce temps-là, n'ont pas douté que ce n'ait été réellement Michel Parapinace lui-même. Son air, sa contenance, ses paroles, rien ne se démentait. Il racontait, avec des larmes touchantes, comment Nicéphore Botaniate lui avait cruellement enlevé sa femme, son fils, sa couronne, pour le revêtir de haillons monastiques. « Mon crime, disait-il, fut d'unir mon fils à la fille du duc Robert. Le persécuteur de ma famille craignait que les Normands, attirés par cette alliance, ne vinssent à subjuguer, par leur invincible valeur, une nation lâche et dégénérée. Dans leur terreur, ils ont barbarement mutilé mon fils et enfermé sa fiancée, pour qu'elle ne porte pas à un autre son droit à la couronne. Mais, ajoutait-il, en parlant de Robert Guiscard, la divine Providence, émue de mes malheurs, me jette aujourd'hui entre les bras d'un prince généreux, qui ne refusera pas, sans doute, de prêter son bras à l'exécution des ordres du ciel, et de joindre à la gloire du conquérant, celle de rétablir un prince injustement détrôné. »

Ce vieillard disait-il vrai? ou n'était-ce, comme plusieurs l'ont soutenu, qu'un agent suscité par l'ambitieux artifice du Normand prêt à s'emparer du trône impérial. Quoi qu'il en puisse être, Robert Guiscard l'entoura de respects, lui fit rendre les plus grands honneurs, et, sous son nom et avec lui, s'apprêta à envahir la Grèce. Le pape Grégoire VII lui-même, reconnaissant le vieillard pour Michel, le très-glorieux empereur de Constantinople, détrôné par une injuste violence, exhorta les fidèles à l'aider de tous leurs moyens.

L'actif Robert Guiscard, tandis qu'il assemblait et exerçait une armée à Salerne, équipait une flotte à Brindes et à Otrante, et s'y faisait précéder par l'élite de ses troupes, par ces preux aventuriers normands qui, ayant déjà soumis le midi de l'Italie, et s'excitant encore de la conquête de l'Angleterre que venaient d'accomplir leurs compatriotes, en 1066, ne semblaient pas douter que l'empire d'Orient tout entier ne devînt bientôt leur proie.

Suivi de son principal corps d'armée et de la valeureuse Siselgayte, sa femme, qui voulut être de l'expédition et prit le casque et la cuirasse, Robert Guiscard partit pour Otrante et ensuite pour Brindes,

après avoir confié le gouvernement de ses États à Roger, son second fils. Boëmond, son premier-né et sa véritable image, eut, malgré son jeune âge, le commandement général des troupes. Robert fit voile de Brindes, à la fin de juin 1081, avec cent cinquante bâtiments portant chacun deux cent cinquante hommes, en tout trente mille. Il y avait loin de là au temps où une soixantaine d'aventuriers comme lui formaient toute son armée. Il s'arrêta devant l'île de Corfou, dont il se rendit maître en peu de jours, tandis que Boëmond, avec un détachement de la flotte, s'emparait de Botronto, de la Valonne, de la Canine, et terrifiait toute l'Illyrie. Après ces brillants préludes, Robert réunit ses efforts contre *Dyrrachium*, qui depuis a été nommée Durazzo. La prise de cette place lui assurait la possession de toute la côte et la navigation du golfe Adriatique.

Cependant l'empereur Alexis ne s'endormait pas. D'une part, il suscitait des ennemis à Robert, qui obligeassent ce prince à reprendre la route de l'Italie; il soulevait contre lui un de ses neveux, fils d'Onfroi, et excitait l'empereur d'Allemagne à le dépouiller; de l'autre, il mettait Dyrrachium dans le meilleur état de défense, et donnait pour gourverneur à cette place importante, George Paléologue, un des meilleurs et des plus renommés capitaines du temps.

Robert Guiscard ne se laissa point détourner de son plan ni de son objet. Maître de Corfou et de la côte occidentale, il divisa son armée, confia un détachement à Boëmond pour se rendre par terre devant Dyrrachium, tandis que lui-même il longerait la côte avec ses vaisseaux pour arriver par mer devant cette ville.

La flotte du Normand, poussée d'un vent favorable, cinglait dans le meilleur ordre; les vaisseaux, avec les tours de bois, enveloppés de peaux de bœufs, que Robert y avait fait élever pour faciliter l'escalade, ressemblaient à une fière cité que les flots emporteraient après l'avoir détachée de la terre, lorsqu'au détour d'un promontoire, qui leur cachait encore Dyrrachium, une tempête aussi épouvantable qu'imprévue vint à les assaillir. La grêle, la pluie, les éclairs, les tonnerres se confondent; les vents, se condensant un moment entre les montagnes voisines, pour en sortir bientôt impétueux avec des bruits effrayants, soulèvent les flots jusque dans leurs plus profonds abîmes, et donnent à tout l'élément maritime l'aspect d'un grand et noir chaos, dans lequel va s'engloutir le monde entier. En

un instant, les rames sont brisées entre les mains des rameurs, les voiles déchirées, les mâts abattus, les cordages rompus et pantelants; les peaux qui enveloppaient les tours, ramollies et relâchées sous des torrents de pluie, se détachent en nappes frappées par le vent, et forment une nouvelle voilure qui, manquant de toute direction, fait pirouetter quelque temps les navires, puis les précipite au fond de la mer avec tous leurs équipages; les tours aussi, en s'écroulant, hâtent le moment fatal. Le courage, inutile contre la nature déchaînée, abandonne les soldats et les matelots. Les cris, les vœux, les prières, toutes les exclamations du désespoir et de l'horreur se mêlent au craquement des vaisseaux qui se brisent sur les écueils, aux sifflements des vents, aux mugissements des vagues, aux éclats de la foudre, à tout le fracas de la tempête.

Seul, Robert Guiscard n'est point épouvanté, et donne l'exemple du plus étonnant sang-froid. Ce qu'il craint, ce n'est pas de mourir, mais de voir échouer son entreprise. Avec son vaisseau amiral, il surmonte le danger, et gagne le rivage, où chaque flot apporte, avec des débris, de nouveaux cadavres. Robert rassembla les soldats échappés du naufrage, et s'arrêta sept jours à Glabinize pour donner du repos à son monde, et attendre le corps d'armée que Boëmond conduisait par terre. Bientôt il alla camper avec son fils sur les ruines de l'ancienne Épidamus, détruite depuis qu'une colonie romaine l'avait remplacée, à peu de distance, par Dyrrachium. Tandis qu'il envoyait en Italie donner des ordres pour qu'on lui amenât de nouveaux vaisseaux et de nouvelles troupes, il faisait construire des tours qui dominaient les murailles de la place ; il les faisait charger de balistes pour écraser les assiégés, et commençait les travaux de circonvallation. Tout dénotait en lui une résolution opiniâtre d'en venir à ses fins.

George Paléologue, de son côté, déployait toutes les qualités d'un général actif et consommé. Par ses ordres, les murailles furent bordées de gros troncs d'arbres, qu'on devait abattre sur les Normands, lorsqu'ils monteraient à l'assaut. Il disposa de distance en distance des balistes et des catapultes, colossales machines de guerre de cette époque qui servaient à lancer des pierres, des quartiers de roc et des nuées de javelots. Animant les assiégés par son courage, Paléologue faisait plusieurs fois, de jour et de nuit, la ronde sur les murailles,

pour s'assurer de la vigilance des sentinelles. Alexis Comnène, sentant de quelle importance c'était pour lui de conserver une des plus fortes barrières de son empire, n'hésita pas à appeler à son secours les Musulmans, qui lui envoyèrent un puissant renfort. Mais de toutes les alliances qu'il rechercha contre les Normands, celle des Vénitiens lui fut la plus utile.

Le doge Dominique Sylvio conduisit, à la fin de juillet 1081, une flotte considérable, bien équipée et bien garnie de troupes, vis-à-vis d'un port nommé *les Manteaux*, où les vaisseaux de Robert Guiscard étaient à l'ancre, à trois quarts de lieue du camp des Normands.

Le doge, malgré la supériorité du nombre, n'osa d'abord hasarder le combat contre la flotte ennemie, rangée à l'entrée d'un port dont les jetées, à droite et à gauche, étaient couvertes de balistes et de catapultes. Mais Robert n'eut pas plutôt aperçu les Vénitiens, qu'il leur envoya Boëmond à la tête d'une escadre, pour leur signifier qu'ils eussent à reconnaître l'empereur Michel et à le saluer par les acclamations accoutumées. Sylvio demanda à réfléchir jusqu'au lendemain. Ce n'était qu'un moyen de gagner du temps pour se préparer à l'action.

En effet, dès la nuit suivante, le défaut de vent l'empêchant de s'approcher du rivage, il rangea, suivant la coutume ancienne, ses bâtiments en forme de croissant, sur une seule ligne, et les fit lier les uns aux autres avec de gros câbles, pour qu'étant immobiles, on pût combattre dessus avec autant de fermeté que si l'on était sur terre. Les Vénitiens avaient au haut de chaque mât des espèces de hunes, assez larges pour donner place à trois ou quatre hommes, et des tas de pierres et de javelots. Ils avaient disposé une autre invention d'un effet très-dangereux : c'étaient des billots de bois d'une coudée de hauteur, appelés moutons, fort gros, et armés d'une pesante pointe de fer, que l'on pouvait, à l'aide d'une poulie au bout des vergues, décharger d'aplomb sur les vaisseaux adverses. C'est en cet état de son armée navale, que le doge de Venise attendit la flotte des Normands.

Au point du jour, Boëmond vint chercher la réponse ; on le reçut avec des huées et des injures. Furieux et sans s'inquiéter de savoir si son escadre est appuyée, il fond sur les Vénitiens et vole à l'abordage. Mais comme déjà il accrochait un des plus forts vaisseaux ennemis, une des lourdes machines dont il a été parlé est précipitée

d'une grande hauteur sur le sien qui s'ouvre percé jusqu'à la quille. L'eau entre à flots, le vaisseau enfonce, l'équipage se jette à la nage, mais périt presque tout entier. Boëmond pourtant est assez heureux pour se sauver sur un autre navire. Mais le reste de son escadre, le croyant perdu, ne songe plus qu'à regagner le gros de la flotte. Les Vénitiens, en ce moment, détachent les chaînes qui unissent leurs vaisseaux, poussent les bâtiments normands jusque dans le port, et en prennent quelques-uns. Ils se flattaient toutefois que leur victoire serait plus complète. Mais Robert les eût bientôt forcés de se retirer à leur tour devant les décharges meurtrières des machines élevées sur ses vaisseaux et sur le port. A la faveur des événements maritimes, Paléologue poussa jusqu'au camp des assiégants une sortie, dans laquelle il eut l'avantage.

Rien ne pouvait décider Robert à renoncer à son entreprise ; il grandissait avec l'obstacle. L'amiral de l'empire d'Orient, nommé Maurice, étant venu se joindre à la flotte vénitienne, menaçait de forcer l'entrée du port où les vaisseaux normands, pressés les uns contre les autres, auraient été dans l'impossibilité de manœuvrer et de se défendre. Boëmond sortit et se rangea en bataille. S'il lui fallut plier encore une fois devant une armée navale de beaucoup supérieure à la sienne, du moins ne fut-il pas poursuivi par l'ennemi.

Cependant Robert Guiscard poussait toujours le siége de Dyrrachium ; son génie inventait chaque jour de nouveaux moyens pour réduire la place, et, quoique Paléologue fît tout au monde pour lutter de génie et de persévérance avec lui, le secours de l'empereur en personne et de toutes les forces dont celui-ci pouvait disposer devint indispensable aux assiégés. Une grande bataille continentale fut livrée, le 18 octobre 1081, sous les murs de Dyrrachium, entre l'armée impériale au nombre de cent mille hommes, et celle de Robert Guiscard, qui n'en comptait que quinze mille. Alexis Comnène fut battu, et, dans sa fuite, faillit tomber au pouvoir de Robert. Les Grecs laissèrent entre les mains des vainqueurs la fameuse croix d'airain que Constantin le Grand avait fait faire, avant sa bataille contre Maxence, sur le modèle de celle qu'il avait aperçue au ciel. Les Normands, fiers de cette conquête, refusèrent de la rendre quel que fût le prix qu'on y mît, et désormais Robert fit porter devant lui

ce précieux étendard dans tous les dangers ; il ordonna qu'après sa mort, il fût déposé dans le monastère de la Sainte-Trinité, à Venosa, où il avait marqué d'avance sa sépulture.

Le prétendu ou vrai Michel Parapinace périt dans la bataille ; mais sa mort n'empêcha pas Robert de poursuivre la guerre. Il en résulta seulement que le Normand parut travailler plus ouvertement pour lui-même.

George Paléologue, qui était venu au secours de l'armée impériale dans la journée du 18 octobre, ne put rentrer dans Dyrrachium. Durant la nuit du 18 février 1082, Robert, aidé d'une intelligence formée avec le commandant d'une des tours de la place, fit planter les échelles et escalader les murailles. Les Normands pénétrèrent dans les rues, y semèrent l'épouvante; on se battit pendant trois jours. Le fils du doge de Venise succomba avec un grand nombre de ses compatriotes. Enfin Dyrrachium, après une mémorable et énergique défense, fut réduite à se rendre à Robert Guiscard, qui la traita avec une douceur que ses ennemis mêmes ne purent se défendre de louer.

L'empire d'Orient était aux abois. Alexis Comnène n'eut d'autre ressource que de supplier l'empereur d'Occident d'opérer une diversion dans la Pouille. Robert se disposait à pénétrer en Bulgarie, quand il reçut un message du pape Grégoire VII, qui était assiégé dans Rome par l'empereur Henri IV, et l'appelait à son secours. Le duc, se regardant, depuis l'investiture pontificale, comme le premier soldat du saint-siége, oublie ses propres intérêts, laisse au jeune Boëmond le soin de conserver et de poursuivre ses conquêtes dans la Grèce, jure de ne point prendre de bain, de ne point se couper la barbe ni les cheveux qu'il n'ait triomphé de son nouvel ennemi, repasse en Italie avec l'escorte de deux navires seulement, fait rentrer dans l'obéissance les révoltés de la Pouille, arrive devant Rome qui déjà avait ouvert ses portes, fait lever le siége du château Saint-Ange où le pape s'était renfermé, et voit fuir devant lui l'empereur d'Occident, Henri IV, comme naguère celui d'Orient. Voilà ce que pouvait contre les deux empereurs du monde ce grand aventurier. Heureux s'il avait pu empêcher ses soldats de piller et d'incendier une partie de la ville éternelle !

Le jour même où Robert Guiscard forçait l'empereur Henri IV

à sortir de Rome, Boëmond remportait au sein de l'empire d'Orient la victoire d'Arta, qui avait été précédée de celle de Joannina, et qui fut suivie de celle de Larisse, dans laquelle le vaillant fils de Guiscard passa sur le ventre des Grecs et des Turcs réunis. Alexis Comnène n'eut plus d'autre ressource que la ruse et la perfidie pour se débarrasser du vainqueur. Il souleva, par des émissaires, une sédition dans l'armée de Boëmond qui fut réduit à retourner de sa personne en Italie, et à laisser à un autre le soin de conduire les affaires de son père. Alexis profita de son absence pour reprendre quelques avantages. Mais son plus redoutable ennemi, Robert lui-même, se disposait à revenir en Illyrie.

Après s'être fait précéder par Boëmond et Gui, deux de ses fils, il partit d'Otrante au mois de septembre 1084, avec ses deux autres fils, Roger et Robert, laissant, cette fois, le gouvernement de ses États à son épouse, aussi habile que valeureuse, qui l'accompagna jusqu'à l'instant où la flotte mit à la voile. Après être arrivé à la Valonne, où les temps contraires l'obligèrent de rester deux mois, Robert Guiscard alla s'opposer aux forces navales combinées de la Grèce et de Venise, qui assiégeaient Corfou.

A la suite de quelques escarmouches, que la fille de l'empereur d'Orient, Anne Comnène, dans son *Alexiade*, a transformées en batailles pour la plus grande gloire de l'empire grec, mais que les autres historiens ne mentionnent même pas, les deux armées navales se rencontrèrent entre Corfou et Céphalonie.

Vingt nefs, vaisseaux de haut-bord de cette époque, et cent bâtiments légers, dont la plupart sans doute étaient des galères, composaient la flotte de Robert Guiscard. Il divisa ses nefs en quatre escadres égales, prit le commandement de l'une d'elles, et confia à ses fils, Boëmond, Roger et Robert, celui des trois autres. Les bâtiments légers eurent ordre de voguer à la suite de chacune des escadres, et d'en seconder tous les mouvements. Si, dans la flotte ennemie, il paraît que les navires grecs étaient de peu d'importance, en revanche, parmi ceux des Vénitiens, il y avait neuf nefs qui surpassaient en force et en grandeur tous les bâtiments normands. Les Vénitiens avaient, comme naguère, lié ensemble, par des câbles, leurs plus gros vaisseaux, et ils avaient semé les navires légers des Grecs dans les intervalles. Ils présentaient encore, au bout de leurs vergues, de ces grosses

masses de fer qui leur avaient si bien réussi contre l'abordage des Normands, près de Dyrrachium, mais dont ces derniers avaient déjà appris à détourner les effets. Ils s'engagèrent de la sorte avec l'armée navale de Robert, tandis que les navires grecs faisaient pleuvoir une grêle de pierres et de flèches. L'équipage du vaisseau de Roger, fils de Robert Guiscard, et neveu du grand-comte de Sicile, en est criblé; lui-même, le jeune prince, est atteint au bras d'un dard, mais ne continue pas moins de combattre. Son père lui ayant expédié l'ordre de courir sur tous ces navires légers qui voltigeaient entre les nefs ennemies, il leur donne la chasse et les met en fuite. Restaient toutefois ces nefs elles-mêmes, qui étaient de véritables citadelles navales. Les Normands poussent contre elles, et les heurtent avec une telle violence, que sept sur neuf sont coulées-bas; les deux autres sont enlevées. Quoique les bâtiments légers des Grecs eussent pris la fuite avec les ailes de la peur, on en atteignit pourtant un assez bon nombre qui furent amenés à Robert Guiscard. Treize mille Grecs et Vénitiens, de l'aveu même de la fille d'Alexis Comnène, avaient péri dans les flots. De trois à cinq mille furent faits prisonniers. Anne Comnène, dans l'histoire si peu acceptable sous tant de rapports, qu'elle publia du règne de son père, supposa, par la suite, que le vainqueur s'était rendu coupable de mille atroces cruautés sur les captifs. Mais l'humanité, la modération dont Robert avait fait preuve à Dyrrachium, et le caractère généreux que tous les auteurs lui accordent, suffisent pour détruire ces exagérations.

Après avoir mis sa flotte à couvert dans le lac Glykis, sur la côte d'Épire, et avoir passé un rude hiver avec son armée, à Bundicia, dans le voisinage, Robert se prépara à reprendre ses opérations navales. Mais alors la sécheresse avait tellement fait baisser les eaux du lac où était sa flotte, qu'il fut obligé de trouver dans son génie, inépuisable en inventions, le moyen de faire sortir ses vaisseaux. Pour cela, il retrécit le lit du lac, en enfonçant, de droite et de gauche, un double rang de troncs d'arbres fortement liés ensemble, garnis de claies en dedans, et en dehors d'une épaisse couche de ciment qui bouchait toutes les fentes et soutenait l'ouvrage. Le lac fut ainsi transformé en canal dans lequel on rassembla bientôt assez d'eau pour que les vaisseaux, mollement soulevés, voguassent vers l'île Céphalonie que Robert avait dessein de conquérir.

Mais sur les entrefaites, le duc fut saisi d'une fièvre ardente qui annonçait que son illustre carrière était près de sa fin. A cette nouvelle, sa femme et ses enfants passèrent le golfe, pour venir recevoir les derniers soupirs du héros; il expira, au milieu des larmes de sa famille et de ses soldats, le 17 juillet 1085. Robert Guiscard, par son caractère bon, généreux, non moins que par sa valeur invincible, était l'amour et l'admiration de tous ses compagnons d'armes, comme de ses plus proches parents. Roger, son fils qu'il avait nommé son héritier au duché de Pouille et de Calabre, fit embarquer toutes les troupes, pour accompagner le corps de son père jusqu'en Italie. Dans le trajet, la flotte eut à essuyer une furieuse tempête; le vaisseau qui portait les dépouilles de Robert fit naufrage en vue de la côte; mais les passagers, au nombre desquels étaient la veuve et l'héritier du duc, furent sauvés; la piété et la vénération des Normands enlevèrent aux flots le corps du grand homme qui, venu pauvre chevalier d'un petit manoir du Cotentin, était mort au moment où de ses mains hardies il touchait déjà à la couronne des empereurs pour en ceindre sa tête que rien n'était capable d'étonner. Les entrailles et le cœur de Robert furent inhumés à Otrante, et le reste, selon son désir, à Vénosa. Quand ils n'eurent plus ce héros pour les guider et les soutenir dans leurs lointaines expéditions, les Normands ne tardèrent pas à abandonner toutes leurs conquêtes dans la Grèce et jusqu'à la ville même de Dyrrachium ou Durazzo, dont la prise avait été un de leurs plus merveilleux exploits. Robert Guiscard, s'il eût vécu dix années de plus, aurait peut-être éclipsé, par l'occupation de l'empire d'Orient, Guillaume le Conquérant lui-même, cet autre Normand qui s'asseyait à cette époque sur le trône d'Angleterre. Après la mort de son frère, Roger le Grand-Comte, désormais affermi en Sicile, devint le chef de la famille de Hauteville, qui remplissait le monde entier de son nom, et dont sortit cet autre Tancrède destiné, comme son cousin Boëmond, à être un des héros de la première croisade. Roger de Sicile ne pouvait guère consentir à être le vassal du jeune Roger, son neveu, nouveau duc de Pouille; aussi voulut-il rester et resta-t-il en effet complétement indépendant de lui. Comme Robert, il fut le plus ferme soutien des souverains pontifes, qui lui avaient conféré la dignité de légat apostolique en Sicile. L'an 1101, quand il mourut, Roger était considéré comme le plus grand et le plus redoutable prince du midi de l'Europe, bien

qu'il y en eût plusieurs qui possédassent des États beaucoup plus étendus que les siens. Il n'y avait pas de souverain qui ne recherchât son alliance, et qui ne briguât l'honneur de s'unir à sa famille par le mariage. Son fils, Roger II, qui ne dégénéra point des qualités paternelles, ayant fini par réunir, sous sa puissance, tous les États normands d'Italie et de Sicile, se fit couronner roi, avec l'investiture papale, et ajouta bientôt à ses États Naples, avec plusieurs villes et territoires environnants; en un mot, il acheva la fondation du royaume de Naples et des Deux-Siciles, tel qu'il n'a point grandi depuis, et tel que les Normands le conservèrent jusqu'à ce qu'il passât, par extinction des mâles et alliance matrimoniale, dans la famille allemande de Souabe, pour revenir, en 1266, dans une famille française, celles des rois capétiens, s'en détacher plusieurs fois, et en dernier lieu y revenir encore par la maison de Bourbon qui le possède aujourd'hui.

---



Imp. Lemercier

Boucicault _ Jean de Vienne.



Boucicault _ Jean de Vienne.

# JEAN DE VIENNE

AMIRAL DE FRANCE.

Le premier des anciens amiraux de France qui se soit conquis une immortalité par ses prouesses, son courage à toute épreuve et ses talents dans le commandement, descendait de si vieille et noble race que les généalogistes se sont épuisés à chercher son origine, les uns dans le sang des empereurs et des rois contemporains des premières races de la monarchie française, les autres dans le même sang dont sont encore fières quelques-unes des plus illustres maisons souveraines de l'Europe. La plus commune opinion, celle qui doit prévaloir, rapporte l'origine de la maison de Vienne aux anciens comtes de Bourgogne et de Mâcon, de la famille de Rouvres. Selon un des historiens de la province, Girard de Vienne, comte de Mâcon, fils et frère de deux comtes de Bourgogne, qui vivait vers le milieu du douzième siècle, est le premier de cette maison dont on connaisse les descendants, et son fils Guillaume prit les titres de comte de Vienne et de Mâcon. Un des historiens du Dauphiné, après avoir dit qu'une portion du comté de Vienne était autrefois possédée par Hugues, fils de Béatrix de Bourgogne et de Hugues d'Attigny, successeur de Guillaume, comte de Bourgogne, son oncle, ajoute qu'en qualité de comte de Vienne, ce Hugues, qui était aussi sire de Pagny, possédait l'ancien palais des empereurs romains sur une éminence occupée depuis par d'autres constructions; et que l'archevêque Jean de Bournin, jaloux de ce concurrent dont l'autorité bornait la sienne, acheta de lui ses droits sur le comté et sur le palais, sans que pour cela la postérité du comte quittât le nom de Vienne, son plus beau titre. Un autre historien de la même province présente un des aïeux de celui dont on va

raconter brièvement la vie, comme un des trois plus considérables vassaux des anciens dauphins. C'était Hugues de Vienne, dit-il, qui pouvait mettre au nombre de ses ancêtres les anciens comtes de Bourgogne et de Mâcon; il était fils de Philippe de Vienne et d'Agnès de Bourgogne, fille de Hugues, comte palatin de Bourgogne ; et c'est de lui que sortirent les seigneurs de Pagny, de Saint-Georges et de Sainte-Croix. On voit, dans le même auteur, que tous les anciens actes concernant la ville de Vienne et les dauphins du Viennois, faisaient mention expresse des prétentions des seigneurs du nom de Vienne sur la ville et le comté, prétentions dont toute la puissance des empereurs, jadis suzerains du pays, n'avait pu les obliger à se départir, et que le dauphin Humbert II leur acheta, à son tour, pour les faire valoir contre les archevêques de Vienne. Enfin l'historien de la Bresse, après avoir mentionné le Philippe de Vienne, seigneur de Pagny, Lons-le-Saulnier, etc., marié en premières noces à la fille du palatin de Bourgogne, dont il eut Hugues, auteur des seigneurs de Pagny, de Saint-Georges et de Sainte-Croix, desquels il a été parlé ainsi que de lui, et en secondes noces à la fille du comte de Genève, dont il eut Jean de Vienne, qui épousa l'héritière de Rollans en Franche-Comté, et qui mourut en 1340, on arrive à Guillaume de Vienne et au fils de celui-ci, Jean de Vienne, seigneur de Rollans, de Lohans, de Monthis, de Clervaut et de Bonencontre, *amiral de France, maréchal de Bourgogne et gouverneur de Calais, si renommé,* dit-il, *en l'histoire de France.*

La date de la naissance de Jean de Vienne ne saurait être précisée ; aucun auteur ne la donne, quoique tous parlent de celle de sa mort. Mais on peût néanmoins, sans trop avoir à craindre de se tromper, placer la première de l'an 1315 à l'an 1325 ; car, d'un côté, si ce personnage fameux devait être en âge de commander dans Calais, ainsi qu'il le fit en effet, en 1346 ; de l'autre, il est constant que quand il mourut, en 1376, il était, par les signalés services qu'il avait rendus à quatre rois de France et par sa longue expérience, le conseiller le mieux écouté des princes, l'élu de leur confiance en sa verte vieillesse, celui dont on attestait la sagesse comme un oracle, et dont on prenait les avis mûrs, quoique loin encore d'être dépourvus d'une généreuse ardeur, dans les graves circonstances, les périlleuses entreprises.

La première fois qu'on voit apparaître Jean de Vienne dans l'his-

toire, c'est sous le règne de Philippe de Valois, au mémorable siége de Calais, qui fut commencé par le roi d'Angleterre Édouard III, après la bataille de Crécy, le dernier jour du mois d'août 1346. Ce qui doit faire supposer que Jean de Vienne était très-jeune encore à cette époque, pour un gouverneur de place importante, c'est qu'on lui avait adjoint plusieurs chevaliers. Aussitôt que le roi d'Angleterre, qui était maître de toute la campagne ainsi que du détroit, eut attaqué Calais par terre et par mer, le gouverneur, décidé à la défense la plus opiniâtre, fit sortir toutes les bouches inutiles, au nombre de plus de dix-sept cents. Malgré l'incroyable défaut de secours de la part du roi de France, le siége fut très-longtemps soutenu, et avec maintes grandes et belles aventures. Chaque jour, il y avait des escarmouches et engagements auprès des portes et sur les fossés. Français et Anglais perdaient ou gagnaient tour à tour. Édouard III et ses lieutenants s'étudiaient incessamment à faire construire et dresser de nouvelles machines pour écraser les assiégés qui, de leur côté, faisaient tant et si bien que c'était à désespérer de les pouvoir jamais réduire. Mais, par malheur, les approvisionnements leur étaient entièrement interceptés, hormis ce qui leur venait par l'adresse et l'audace de deux mariniers d'Abbeville, nommés Marant et Mestriel, qui étaient maîtres et conducteurs de tous les autres. Ces deux braves gens, au péril continuel de leur vie et en dépit de la chasse incessante que leur donnaient les vaisseaux d'Édouard, secoururent nombre de fois les Calaisiens; nombre de fois aussi ils tuèrent et noyèrent une quantité d'Anglais. Édouard, après avoir passé tout l'hiver sous les murs de Calais, ne compta plus se rendre maître de cette place autrement que par la famine, et dans ce but il fit élever une grande tour de bois pour en défendre l'approche du côté de la mer. Cependant, le roi de France, Philippe de Valois, avait assemblé une nouvelle et considérable armée, et il s'approcha jusqu'à la vue des Calaisiens, comme pour faire lever le siége de leur héroïque cité. Mais le roi d'Angleterre, connaissant que l'armée française ne pouvait l'attaquer et pénétrer dans la place que par les dunes, le long de la côte, ou par les marais profonds et hérissés de périls qui étaient alors au-dessus de la ville et ne laissaient d'autre passage que par le pont de Nieullay, donna ordre à sa flotte de venir vers les dunes défendre la circulation sur le rivage, et envoya le comte de Derby, avec une foule de gens d'armes et d'archers, pour interdire l'approche

du pont. Philippe de Valois députa vers Édouard quatre de ses barons pour lui demander la bataille en un lieu où elle serait possible. Le roi d'Angleterre les reçut honorablement, affecta de les promener au milieu des nombreux ouvrages qu'il avait fait faire autour de Calais et qui rendaient l'approche de cette ville très-difficile ; puis il les congédia honnêtement en leur disant de répondre, de sa part, à son adversaire, que ce n'était pas après un an de peines et de travaux qu'on lui ferait abandonner le siége de Calais pour courir les chances d'une bataille ; qu'après tout, si Philippe avait eu si grand désir de la livrer, il aurait pu venir plus tôt, depuis si longtemps qu'il le savait occupé à ce siége. Sur les entrefaites, deux cardinaux vinrent de la part du pape, qui, allant d'une armée à l'autre dans le but d'amener la paix, n'obtinrent qu'un répit momentané entre les deux monarques, duquel Édouard profita seul pour affamer de plus en plus les Calaisiens durant l'inaction de Philippe, et pour faire creuser d'énormes fossés, dresser des chausse-trappes de tous les côtés où il aurait encore été possible aux Français de secourir la place. Après quoi, satisfait de sa vaine parade et d'avoir défié au combat son redoutable ennemi, Philippe de Valois décampa, prit la route d'Amiens, et donna congé à tout son monde. Le désespoir des assiégés fut affreux quand ils virent la grande armée, dans laquelle ils avaient placé le rêve de leur salut, plier ses riches pavillons de soie, et les derniers bataillons descendre la colline, puis fuir et s'effacer à l'horizon, derrière les lignes anglaises qui remplissaient l'air de cris victorieux. Le brave Jean de Vienne, à ce triste aspect que lui présentait la couardise de son roi, ne se sentit plus de force pour résister au douloureux tableau qu'il avait plus près de lui, sous les yeux, d'infortunés succombant dans les détresses de la faim, ne pouvant plus traîner les restes débiles de leur existence, ne laissant plus échapper de leur gosier, de leur bouche aride, de leurs lèvres pâles et violettes ensemble qu'un souffle qui ressemblait à une plainte funèbre. C'est alors que, l'âme navrée, il se présenta aux créneaux des murs de la ville, qu'il avait si vaillamment défendue durant plus d'une année, et fit signe aux assiégeants qu'il désirait parlementer.

Aussitôt que le roi d'Angleterre eut appris cette nouvelle, qui réjouit beaucoup son cœur plein du désir de se venger d'une ville par laquelle il avait été si longtemps retenu, il envoya au gouverneur deux

de ses barons, Gauthier de Mauny et Basset. Quand ils furent en sa présence, monseigneur Jean de Vienne leur dit :

« Chers seigneurs, vous êtes de vaillants chevaliers, et vous savez que le roi de France (que nous tenons pour notre souverain) nous a choisis pour garder cette ville et ce château, de manière à ce que nous n'encourions aucun blâme et lui aucun dommage : c'est ce que nous avons fait de notre mieux. Mais tout secours nous a manqué, et la faim nous a si cruellement étreints, qu'il ne nous reste plus qu'à mourir, si le gentil roi, votre seigneur, ne nous accorde merci. Faites-nous donc la grâce de le supplier de nous laisser tous sortir, dans le triste état où nous sommes, et de se contenter de recevoir la ville avec le château et toutes les richesses qu'elle contient. »

A quoi messire Gauthier de Mauny répondit :

« Jean, nous connaissons en partie les intentions de notre seigneur le roi ; sachez que ce n'est guère sa volonté de vous laisser ainsi sortir, mais qu'au contraire elle est que vous vous rendiez tous à discrétion, soit pour être rançonnés, soit pour être mis à mort ; car les Calaisiens lui ont causé trop de contrariétés et de dépit, et lui ont fait perdre une trop grande quantité de monde.

— Ce sont là de trop dures conditions, repartit monseigneur Jean de Vienne. Nous ne sommes céans qu'un petit nombre de chevaliers et écuyers qui avons loyalement servi le roi de France, notre souverain sire, comme en pareille circonstance, vous auriez fait le vôtre, et qui avons enduré maints maux et calamités ; mais nous serions prêts encore à en souffrir tant de peines que jamais hommes d'armes n'en eussent connu de pareilles, plutôt que de consentir à voir le moindre individu de la ville plus maltraité que nous. Nous vous prions donc, au nom de l'humanité, de dire à votre maître d'avoir pitié de nous ; ce sera lui rendre service, et nous espérons assez de ses sentiments, pour croire qu'avec la grâce de Dieu il changera de dessein. »

Sur ce, Gauthier de Mauny et Basset retournèrent vers Édouard, et lui rapportèrent les paroles de Jean de Vienne. Le roi d'Angleterre répondit qu'il persistait à vouloir qu'on se rendît à discrétion. Cependant Gauthier se permit de lui repartir :

« Monseigneur, vous pourriez bien avoir tort. C'est donner là un très-mauvais exemple ; car si désormais vous nous envoyez dans une de vos forteresses pour la défendre, nous ne nous y tiendrons pas avec

autant de persévérance, si vous faites mettre ceux de Calais à mort, de peur qu'on ne nous rende à quelque jour la pareille. »

Ces généreuses paroles encouragèrent plusieurs autres barons, qui étaient présents, à tenir un semblable langage.

« Soit, répondit Édouard, je ne veux pas soutenir seul mon avis contre tous. Sire Gauthier, vous direz au capitaine de Calais que la plus grande grâce que je puisse lui accorder, c'est que six des plus notables bourgeois de la ville, la tête nue, les pieds déchaussés, la corde au cou, viennent à moi tenant en leurs mains les clefs de la ville et du château; et que de ces six, je ferai ce que je voudrai, et accorderai merci au reste. »

Alors Gauthier alla de nouveau trouver Jean de Vienne, qui l'attendait sous les murs, et il lui rapporta tout ce qu'il avait pu obtenir du roi.

« Je vous prie, dit monseigneur Jean, qu'il vous plaise de rester ici jusqu'à ce que j'aie conféré de cette affaire avec la communauté de la ville; car c'est en son nom que je suis venu, et il convient, ce m'est avis, que je la consulte. »

Ayant dit, messire Jean de Vienne rentra dans Calais, courut sur la place du marché, et fit sonner la cloche. Aussitôt, hommes et femmes s'assemblèrent dans la halle; et Jean de Vienne leur fit part des dernières conditions d'Édouard, ajoutant qu'il n'y avait rien à en espérer de plus favorable, et qu'ils eussent à s'entendre et à donner une prompte réponse.

Alors tout le monde se mit à pleurer, à sangloter, et à jeter des cris si lamentables, qu'il n'y eût eu cœur de roc assez dur pour être témoin de ce deuil immense, sans se sentir fondre de pitié; et, comme les autres, Jean de Vienne était ému jusqu'aux entrailles et laissait couler ses larmes.

Au milieu de cette scène déchirante, un homme se leva, qui était le plus riche bourgeois de la ville et avait nom Eustache de Saint-Pierre, et il parla en ces mots :

« Seigneurs, grands et petits, ce serait un véritable crime de laisser mourir ce peuple par famine ou autrement, quand il reste un moyen de le sauver; et ce serait une action tout à fait charitable et pleine de grâce devant Notre-Seigneur que de faire échapper ceux qui sont ici à un tel malheur. Pour ce qui est de moi, je fonde une si grande espé-

rance dans les pardons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si je meurs pour sauver ce peuple, que je veux être le premier à m'offrir. »

Quand sire Eustache se fut exprimé de la sorte, chacun l'alla adorer de pitié; plusieurs se jetaient tout en pleurs et sanglotant à ses pieds. Peu après un second bourgeois, qui était aussi de fort bonne maison et des plus considérables, se leva à son tour et dit que volontiers il ferait compagnie à sire Eustache. Il avait nom sire Jean d'Aire. Ensuite Jacques de Wisant se leva, qui était très-riche en meubles et immeubles; il dit qu'il suivrait l'exemple de ses deux cousins. Ainsi fit encore Pierre de Wisant, son frère, puis un cinquième et un sixième, qui se mirent dans le piteux état que le roi exigeait d'eux.

Cela fait, Jean de Vienne monta sur une chétive haquenée; car à peine pouvait-il se traîner à pied, tant il avait partagé toutes les souffrances du siége; et il conduisit les six bourgeois jusqu'à la porte de la ville, qu'il fit ouvrir; puis il sortit, et il s'enferma avec eux entre cette porte et les barrières. S'adressant alors à Gauthier de Mauny, qui l'attendait en cet endroit :

« Je vous livre, dit-il, en qualité de capitaine de Calais, et par le consentement du pauvre peuple de cette ville, les six bourgeois que voici. Je vous jure que ce sont les plus honorables et notables personnes de la bourgeoisie de Calais. Je vous prie, gentil sire, de vouloir bien demander pour eux au roi qu'il ne les fasse pas mourir. — Je ne sais, répondit Gauthier, à quoi s'arrêtera monseigneur le roi. Mais je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour qu'il les épargne. »

En ce moment la barrière fut ouverte, et les six bourgeois marchèrent vers la tente du roi, pendant que Jean de Vienne, le cœur gros de chagrin, les yeux mouillés de larmes, rentrait dans la ville. Lorsque Gauthier de Mauny les eut présentés à Édouard, ils s'agenouillèrent, et, les mains jointes, ils dirent :

« Gentil sire, voyez-nous ici tous six, qui avons été bourgeois de Calais et gros marchands. A ce titre, nous vous apportons les clefs de la ville et du château, et nous nous mettons à votre entière discrétion pour sauver le reste des habitants de Calais, qui ont souffert bien des maux. Veuillez, s'il vous plaît, avoir pitié de nous, au nom de votre haute noblesse. »

Alors on vit les comtes, barons, chevaliers et autres qui étaient

réunis en grand nombre autour du roi d'Angleterre, verser des pleurs de compassion. Le roi les regarda d'un œil plein de dépit ; car il haïssait extrêmement les Calaisiens, à cause des grands dommages que les armateurs de cette ville lui avaient naguère et souvent occasionnés sur mer, et il aurait voulu que personne n'eût eu d'entrailles pour les plaindre. Sans donc avoir égard aux larmes de sa noblesse, il ordonna qu'on tranchât la tête aux six bourgeois. On avait beau le prier et le supplier, le cruel Édouard ne voulait rien entendre. Le généreux Gauthier de Mauny intervint de nouveau, et s'écria courageusement :

« Ah ! sire, veuillez refréner votre colère, vous qui avez la renommée de souveraine noblesse. Daignez ne faire rien pour l'amoindrir, ni qui donne lieu de mal penser de vous. Si vous faisiez mourir ces honnêtes bourgeois qui sont venus d'eux-mêmes s'offrir à vous pour sauver leurs concitoyens, tout le monde crierait à la cruauté.

— Qu'importe ! repartit Édouard, avec l'accent de la vengeance et de la rage mal concentrée, qu'on fasse venir le bourreau ! Les gens de Calais ont fait périr tant des miens, qu'il convient que j'en aie satisfaction sur ceux-ci. »

Alors la reine d'Angleterre, qui était près d'accoucher, se jeta aux genoux du roi en pleurant, et dit à son tour :

« Ah ! gentil sire, depuis que je passai la mer en courant le plus grand péril, je ne vous ai rien demandé. Or, je vous supplie humblement de m'accorder que, pour le Fils de sainte Marie et pour l'amour de moi, vous vouliez avoir pitié de ces six hommes. »

Le roi les regarda, se tint un moment en silence, puis il dit :

« En vérité, gentille dame, j'aimerais mieux que vous fussiez ailleurs qu'ici. Vous me priez avec tant de chaleur que je ne vous puis refuser. Ces bourgeois sont à vous, je vous les donne, faites-en ce que vous voudrez. »

La reine, satisfaite, emmena ces six bourgeois dans sa chambre, leur fit ôter les cordes d'autour du cou, leur donna des habits, les fit dîner à leur aise. Puis elle mit dans les mains de chacun quelque argent, et par ses soins ils furent conduits à distance de l'armée, en lieu de sûreté.

Lorsque Édouard III eut ainsi donné les six bourgeois à la reine sa femme, il appela Gauthier de Mauny et ses deux maréchaux, le comte de Warwich et le comte de Stanford, et il leur dit :

« Seigneurs, voici les clefs de la ville et du château de Calais; prenez possession de ma conquête; mettez en prison tous les chevaliers et soldats qui sont dans les murs; puis faites sortir de la ville tout le reste, hommes, femmes et enfants; car je veux la repeupler de purs Anglais. »

Les trois seigneurs, avec cent hommes seulement, allèrent, en conséquence, prendre possession de Calais. Ils firent tenir prison à Jean de Vienne et aux autres chevaliers, ordonnèrent aux soldats de venir déposer leurs armes en un tas à la halle de Calais; puis expulsèrent tous les habitants de la ville, à l'exception d'un prêtre et de deux vieillards fort au courant des lois et ordonnances du pays, pour en tirer des renseignements sur les propriétés. Ce dut être grand'pitié, comme dit le chroniqueur Froissard, malgré ses penchants assez anglais, ce dut être grand'pitié de voir ces hommes, ces femmes et leurs enfants, ainsi sortir de leurs biens, de leurs maisons, sans rien emporter absolument qu'à peine ce qui couvrait leur nudité. La plupart se retirèrent à Saint-Omer. Édouard III entra dans Calais, à cheval, en grande pompe, ayant la reine son épouse et sa haute noblesse à ses côtés. Il distribua les principaux hôtels à ses gentilshommes, et plus tard il fit passer des Anglais de son royaume d'outre-mer pour repeupler la ville comme il l'avait dit. Jean de Vienne et les chevaliers français, qui avaient si bien contribué à la défense de la place, furent envoyés à Londres, où ils restèrent six mois, au bout desquels on accepta leur rançon.

La trêve qui eut lieu ensuite entre les deux rois, mais plus encore les suites douloureuses des maux de toutes sortes qu'il avait eu à endurer pendant sa belle et mémorable défense de Calais, paraissent avoir tenu Jean de Vienne quelque temps éloigné de la scène guerrière. Il eut la douleur de voir sa patrie mise dans un plus imminent péril qu'après la bataille de Crécy, par la perte de celle de Poitiers sous le roi Jean, et les maux des dissensions civiles se mêler aux désastres de la guerre étrangère. Enfin, l'avénement de Charles V au trône, paraissant devoir relever la France de tant de calamités et des conséquences du honteux traité de Brétigny, consenti par le prisonnier de Poitiers, Jean de Vienne fut envoyé dans la Beauce, en 1364, pour réprimer les brigandages des Navarrais et des Anglais, ce qu'il fit avec un plein succès. Trois ans plus tard, en 1367, il alla, sous le

commandement de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et en compagnie de chevaliers, dont plusieurs étaient de sa propre famille et portaient son nom, chasser les ennemis des pays d'Autun et de Nevers. Il servit honorablement en Flandre, dans le courant de l'année 1370, et fut l'un des seigneurs donnés en otage au roi de Navarre, lors de l'entrevue de ce souverain avec le roi de France, à Vernon. En nombre d'occasions il paya de sa personne dans cette guerre de partisans que Charles V entretenait, avec tant de bonheur, du fond de son cabinet, pour ruiner en détail les éternels ennemis de la France.

Mais un goût prononcé qu'il avait pris pour la marine pendant qu'il avait le gouvernement de Calais, la persuasion où il fut toute sa vie que c'était par les vaisseaux et les descentes qu'il fallait atteindre les Anglais, et le désir qu'il avait de leur rendre chez eux tous les maux qu'ils apportaient à la France, entraînaient dès lors Jean de Vienne à courir les aventures et les périls de la mer.

Une escadre de douze vaisseaux français ayant été armée à Harfleur, pour porter en Angleterre Owen ou Yvain, héritier dépossédé des anciens princes de Galles, on est fondé à croire que Jean de Vienne ne laissa pas échapper cette occasion d'exercer des représailles personnelles contre les Anglais, et accompagna le prétendant, en qualité de commandant des vaisseaux. Les vents contraires retinrent l'escadre dans la Manche ; mais Owen, avec ses troupes de débarquement, mit à profit ce contre-temps même pour opérer des descentes dans les îles de Jersey et Guernesey, d'où il rapporta un riche butin. Plus présumablement encore, Jean de Vienne se trouvait sur les vaisseaux, lorsque peu après les forces navales de France et de Castille, réunies sous les ordres du grand amiral Ambrosio Bocanegra, livrèrent, les 23 et 24 juin 1372, en vue de La Rochelle qui était alors au pouvoir des Anglais, deux batailles consécutives à la flotte d'Édouard III, commandée par Jean de Hastings, comte de Pembrock. Dans ces batailles meurtrières, les Franco-Castillans enlevèrent, par leurs manœuvres, l'avantage du vent aux ennemis, et, ayant encore pour eux celui de la marée, ils en profitèrent pour lancer de petits bateaux tout remplis de bois, qu'ils avaient graissés d'huile et d'autres matières combustibles ; des plongeurs expérimentés dans l'art de conduire ces sortes de barques les faisaient couler, tout en feu, sous les plus gros vaisseaux anglais, qui furent ainsi incendiés au nombre de treize.

Le vaisseau amiral d'Angleterre, sur lequel était Pembrock, se vit tout à la fois écrasé d'une grêle de dards, de flèches, de pierres énormes, et heurté avec violence par des bâtiments adverses, que poussaient sur lui le vent et la marée. Il s'ouvrit, et il allait couler à fond avec son nombreux équipage d'élite, si dans cette extrémité le comte de Pembrock ne s'était pas rendu. Tout ce qui n'avait pas été brûlé ou coulé à fond de la flotte d'Angleterre, fut aussi contraint de se rendre et emmené triomphalement par les vainqueurs, avec huit mille prisonniers de guerre. Un des bâtiments enlevés se trouva chargé de toute la solde des troupes que le roi d'Angleterre entretenait dans le Poitou et la Saintonge. Le comte de Pembrock et ses capitaines avaient préparé des chaînes pour y jeter les habitants de La Rochelle, par qui ils se plaignaient de n'avoir pas été secondés; mais ce fut à leur propre captivité qu'elles servirent; Bocanegra les en couvrit.

Ce qui tend à démontrer, d'une manière pour ainsi dire suffisante, la présence de Jean de Vienne sur la flotte victorieuse, c'est que, nulle part qui vaille d'être consulté, on ne voit sous les ordres de quel chef étaient placés directement les vaisseaux de France, bien que certainement ils en eussent un de la nation faisant fonctions de vice-amiral, sous le commandement général de l'amiral Bocanegra; c'est encore que, peu de temps après cette grande action navale, qui entraîna la reprise de La Rochelle et la soumission du Poitou et de l'Angoumois, avec une partie de la Guienne et de la Gascogne, Jean de Vienne, en récompense de ses signalés et nombreux services, fut élevé à la dignité d'amiral de France, par lettres en date du 27 décembre 1373, sur la démission forcée d'Amaury, vicomte de Narbonne, qui avait tenu cette grande charge comme une sinécure.

Jean de Vienne, en sa nouvelle qualité, inspira au roi Charles V le désir et la volonté d'encourager la marine nationale. Lui-même, il obtint bientôt d'armer une belle flotte pour la conduire sur les côtes d'Angleterre, contre lesquelles depuis longtemps il méditait quelque grand coup. Mais auparavant, le 3 juillet 1375, il enleva aux ennemis la ville et le château de Saint-Sauveur, en Cotentin.

Enfin ses vœux furent comblés : il monta sur les vaisseaux qu'il avait armés, et se joignit à Fernand Sanchez, amiral de Castille, pour aller ravager les côtes d'Angleterre. Il n'y avait que très-peu de jours

qu'Édouard III était mort et que Richard II avait succédé à ce monarque, quand les ennemis virent apparaître sur leurs rivages insulaires, qui se croyaient à l'abri de toute atteinte, le défenseur à la fois et le vengeur de Calais. Jean de Vienne fit son premier débarquement auprès de la ville de Rye qu'il attaqua, prit, incendia, et dont il chassa les habitants, ne leur laissant qu'un bâton blanc à la main, en mémoire de Calais. Il passa ensuite à la verdoyante et riche île de Wight, qu'il parcourut et força à se racheter. Plymouth, Darmouth, Hastings et Portsmouth eurent un sort semblable à celui de Rye. Une partie de la ville de Pool, d'autres places encore ne furent pas mieux traitées, et Jean de Vienne, avec l'amiral de Castille, promenant ainsi l'épouvante, la flamme et le désespoir le long de cette côte qui avait vomi et devait vomir encore tant d'ennemis de la France, ne cessa que de guerre lasse, et quand ses vaisseaux furent chargés d'un si grand butin qu'ils paraissaient enfoncer sous le fardeau. Il avait mis toute l'Angleterre en émoi, forcé les oncles de Richard II de convoquer le ban et l'arrière-ban de la noblesse de ce royaume, et nargué, pendant une des plus hardies et actives expéditions qui se soient jamais faites, une armée de plus de cent mille hommes qui suivait le rivage, sans pouvoir jamais l'atteindre, ni mettre obstacle à ses desseins.

Au retour de cette campagne, il s'en vint jeter l'ancre devant le havre de Calais, comme pour étaler les richesses entassées sur ses vaisseaux, sous les yeux mêmes de ceux à qui il les avait enlevées, et pour montrer aux nouveaux possesseurs de cette ville, naguère française, que les habitants chassés par l'impitoyable Édouard, avaient trouvé un vengeur dans leur ancien gouverneur lui-même.

Jean de Vienne et l'amiral de Castille, terrifiant toutes les escadres d'Angleterre qu'ils rencontraient, devinrent les maîtres de la mer, et rendirent d'une difficulté extrême aux ennemis la conservation des quelques points de la côte de France qui leur restaient encore. Quand Charles V mourut, en 1380, sa marine, grâce à Jean de Vienne, avait pris un caractère si formidable, qu'à peine les Anglais osaient-ils sortir de leurs ports.

Le déplorable règne de Charles VI eut d'assez beaux commencements, que Jean de Vienne seconda de tous ses talents et de tout son courage. Quand il n'y avait plus rien à faire pour lui sur mer, l'intrépide amiral accourait réclamer une part dans les chances des guerres

continentales. C'est ainsi qu'en 1382, il se distingua d'une manière éclatante à la bataille de Rosebec, au gain de laquelle il contribua, avec les dix chevaliers-bacheliers et les quatre-vingt-neuf écuyers qu'il conduisait sous sa bannière. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, se trouvant à Lille quelques jours après la bataille, arrêta un état des capitaines de sa mouvance, qui s'étaient le plus signalés à son service dans cette victoire remportée par Charles VI sur les Flamands, et Jean de Vienne fut mis au premier rang, ainsi que trois autres membres de sa famille, Jacques, Guillaume et Gauthier de Vienne.

Dans la même année, l'amiral fut envoyé en Normandie pour pacifier Rouen, revint en Flandre où il s'empara de Gravelines, et eut une mission auprès du comte de Savoie, qui le fit chevalier de son ordre de l'Annonciade.

Déjà on parlait, et Jean de Vienne y poussait de tous ses vœux et de toute son ardeur belliqueuse, d'aller porter la guerre au cœur même de l'Angleterre, pour prévenir les desseins de ce royaume sur la France, et de renouveler enfin la conquête de Guillaume de Normandie.

Comme préludes, et afin de montrer que la chose était possible, Jean de Vienne arma soixante bâtiments à l'Écluse, pour passer la Manche. Cette flotte eut à lutter contre de nombreuses bourrasques dès avant son départ. Les Anglais, en outre, vinrent l'attaquer jusque dans le port, mais ils furent toujours repoussés ; ils essayèrent alors de l'incendier, en lançant sur elle un navire rempli de bois sec, enduit de poix et d'autres matières inflammables ; ils échouèrent encore dans ce dessein grâce à l'adresse des matelots français. Échappée de ce danger, la flotte tomba dans un autre : une tempête plus horrible que les précédentes vint l'assaillir. Les équipages n'eurent d'autre ressource que de s'abandonner à la violence des vents ; ils regagnèrent ensuite le port avec tant de bonheur, comme le dit une histoire contemporaine, qu'ils n'osèrent se vanter que leur adresse y eût eu plus de part que la divine providence. Jean de Vienne, dont la fermeté d'âme ne s'était pas un instant démentie durant cette succession de périls, ayant appris que la peur avait occasionné des murmures parmi ses troupes de débarquement, ordonna à celles-ci de mettre pied à terre, les assembla autour de lui, et, dans un discours plein d'éloquence, d'énergie et d'habileté, passant tour à tour de la douceur au

reproche, de la sévérité à l'entraînement, il ranima les plus timides, fit bondir les valeureux, et inspira à tous de se confier en l'expérience des patrons et des matelots de la flotte.

Au même moment, suivi de Guillaume et de Jacques de Vienne, il sauta le premier dans son vaisseau ; chacun à l'envi l'imita, et l'armée navale cingla si droit et si heureusement, qu'en moins de trois jours, au mois de mai 1385, elle arriva sur les côtes d'Écosse où on l'attendait. Jean de Vienne, après avoir fait son débarquement près d'Édimbourg, renvoya quelques-uns de ses vaisseaux, pour qu'ils lui amenassent bientôt des renforts ; puis il alla saluer le roi d'Écosse qui l'avait lui-même appelé et dont pourtant il fut loin d'avoir à se louer. On ne fournissait rien à ses troupes qu'elles ne le payassent à beaux deniers comptants ; l'Écossais soupçonneux se défiait d'elles, et remettait toujours au lendemain à marcher pour envahir les comtés septentrionaux de l'Angleterre. Enfin le roi d'Écosse réunit trois mille hommes environ aux mille à douze cents qu'avait amenés Jean de Vienne. Aussitôt, comme un lion affamé, c'est l'expression de l'historien de l'époque, l'amiral entre en Angleterre, court jusqu'au cœur du royaume sans trouver de résistance, porte le fer et le feu sur tout ce qu'il rencontre d'hommes et d'habitations. Après huit jours de sac et de carnage, le vengeur de Calais arriva devant le château très-fort et très-bien muni de Dowart. Ayant su que les Écossais l'avaient plusieurs fois assiégé sans réussir, il leur proposa, afin de flatter leur amour-propre, de prendre pour eux la droite de l'attaque, de mettre les Français en un corps séparé pour éviter la confusion des langues, et enfin de laisser à ses alliés le principal honneur de la conquête. Mais il ne put rien obtenir d'eux, et il lui fallut agir avec ses seules forces. Il fit sommer le gouverneur du château de se rendre. Celui-ci ne répondit que par des railleries et des insultes. L'amiral ne s'en sentit que plus animé. Le château fut investi et enlevé ; la garnison, sauf le gouverneur que l'on garda pour en obtenir bonne rançon, fut passée au fil de l'épée. Deux autres châteaux encore furent pris et traités de même. C'était toujours en commémoration de Calais. Pressé par les lamentables plaintes de son peuple, Richard II assembla tout ce qui portait des armes en Angleterre, s'avança en personne du côté où se trouvaient les Français, et envoya ordonner à l'amiral de se retirer. Jean de Vienne ne parut nullement ému de cette sommation, qui était

faite par écrit et en termes très-irrités et menaçants. Il promena le trompette dans tous ses quartiers, se plut à lui montrer, pour qu'il le rapportât à son maître, avec quelle petite poignée de braves il mettait tout le royaume d'Angleterre en mouvement, lui fit faire bonne chère, et le renvoya comblé de présents, avec une fière et chevaleresque réponse pour Richard. Alors eut lieu un des événements militaires les plus singuliers qui se soient jamais vus. Pendant que l'armée anglaise marchait sur l'Écosse, pour forcer Jean de Vienne à y rentrer, celui-ci côtoyait sourdement cette armée pendant son sommeil, retournait effectivement en Écosse, mais pour repasser bientôt, à travers la vaste solitude qui servait de frontières aux deux royaumes et par des chemins presque inconnus, dans les comtés d'Angleterre, qu'il ravagea, rançonna, brûla avec une nouvelle activité, pendant que le roi Richard le cherchait devant lui et restait dans la stupéfaction de ne le point rencontrer. Quand les clameurs de son peuple lui eurent enfin appris où étaient les Français, ce prince, avec toute son armée, vida le royaume d'Écosse, et reconnut la marche de Jean de Vienne à des champs désolés, à des villes incendiées, à des monceaux de corps et de cendres. Sa douleur impuissante ne put que s'exhaler en vains regrets. L'amiral de France, toujours impossible à rencontrer avec sa petite troupe, rentra pour la seconde fois en Écosse, et la saison obligea les Anglais à prendre leurs quartiers d'hiver, avec le dépit d'avoir fait si grande levée, de s'être donné tant de mouvement et de fatigue, sans avoir vu seulement l'ennemi. Quelques chroniqueurs racontent que Jean de Vienne, en se reposant de sa campagne à la cour d'Édimbourg, se laissa aller à une inclination pour une des cousines du roi, et que cela acheva de le brouiller avec les Écossais peu admirateurs de la galanterie française. On prétend même qu'il eut toutes les peines du monde à éviter les embûches que, sauf le loyal comte de Douglas qui lui resta fidèle jusqu'à la fin, cette nation rigide tendit sous ses pas; et qu'il eut besoin d'user de toute son adresse pour recouvrer des vaisseaux qui le ramenassent en France avec son monde. Il y réussit néanmoins, et sa flotte rentra dans les ports français toute surchargée du grand butin qu'il avait ramassé en Angleterre.

L'amiral, à sa première entrevue avec Charles VI, dit à ce roi que les Anglais, en raison de leur nature, sont facilement vaincus en Angleterre ; mais que hors de leur pays ils sont beaucoup plus vaillants ;

qu'étant en France, ils ont moins d'espoir de retour, et que la vue de l'abîme qui les sépare de leur île augmente leur courage. Cet avis émut si fort le roi Charles, que dès lors il décida de préparer une grande expédition et de passer de sa personne en Angleterre. Le duc de Bourgogne, son oncle, le nourrit d'autant plus volontiers dans cette idée, qu'il aurait désiré alors la ruine totale des Anglais, en raison des intrigues qu'ils conduisaient pour soulever les Gantois, depuis peu ses sujets.

Au mois de septembre de l'année 1386, Jean de Vienne fut présent, dans la ville d'Arras, au testament que fit Philippe le Hardi ; il fut nommé exécuteur testamentaire avec le roi de France. Le duc de Bourgogne le choisit en outre pour aider le comte de Nevers, depuis Jean sans Peur, son fils, dans les affaires et entreprises les plus importantes, et il eut soin de dire qu'une si grande marque de confiance de sa part n'était donnée qu'à ceux dont il avait éprouvé, pendant de longues années, la sagesse, l'habileté, l'attachement et la fidélité.

Cependant Charles VI pressait le grand armement naval à l'aide duquel il comptait passer en Angleterre. Il venait des navires, pour en faire partie, de la mer Baltique au détroit de Gibraltar. Jean de Vienne, en Normandie, apportait dans ces immenses préparatifs de descente une ardeur prodigieuse qui fut à peine égalée par celle de Saint-Pol, en Picardie, et d'Olivier de Clisson, en Bretagne. Bientôt on put compter, entre Blankenberg et l'Écluse, sur la côte de Flandre, près de quatorze cents bâtiments qui devaient porter environ cent soixante mille hommes. Jamais on n'avait vu une flotte si nombreuse, jamais un appareil si formidable. On y avait ajouté encore l'enceinte d'une ville de bois, dont les différentes pièces devaient être rassemblées aussitôt qu'on aurait effectué le débarquement. Sa longueur était de trois mille pas, sa hauteur de vingt; de douze en douze pieds, des tours, élevées de dix pieds, et qui pouvaient contenir chacune dix hommes, étaient destinées à la défense de cette forteresse portative. La perfidie des Gantois fut sur le point d'anéantir en un instant tous ces préparatifs. Heureusement on découvrit et on arrêta l'incendiaire qu'ils avaient envoyé. Deux tours furent élevées pour veiller à la conservation de la flotte. L'Angleterre était dans la consternation ; elle se regardait presque comme de nouveau conquise, quand, de délais en délais, de lenteurs en lenteurs, le duc de Berry, très-défavorable à

l'expédition, fit dissiper tout ce merveilleux armement qui n'avait pas coûté moins de trois millions de francs, somme extraordinaire pour le temps.

L'année suivante, 1387, Jean de Vienne et le connétable de Clisson se préparèrent pourtant à traverser la Manche avec les débris qu'ils avaient pu rassembler de la flotte disloquée ; bientôt ils allaient donner le signal du départ, quand Jean de Montfort, duc de Bretagne, qui soutenait secrètement l'Angleterre, fit arrêter le connétable et avorter ainsi la nouvelle entreprise. Cette même année, l'illustre défenseur de Calais fut nommé gouverneur ou, comme on disait alors, capitaine de la ville et du château de Honfleur, qui était tenu pour une des clefs maritimes du royaume. Peu après, il fut envoyé en Bretagne pour obtenir réparation de la perfidie de Jean de Montfort à l'égard de Clisson. Ensuite il alla, comme ambassadeur, en Castille pour empêcher, s'il en était temps encore, le mariage projeté du souverain de ce royaume avec la fille du duc de Lancastre, ou tout au moins pour en prévenir les mauvais effets. L'amiral tint au roi de Castille un bel et bon langage ; il lui rappela les serments de Henri de Transtamare son père, qui avait dû sa couronne à Charles V, et les services personnels qu'il avait lui-même reçus de la France.

Quand le roi de Castille et son conseil l'eurent entendu parler avec tant de verdeur, ils restèrent tout ébahis, se regardèrent l'un l'autre, et n'osèrent souffler mot. Toutefois, un évêque qui se trouvait là prit enfin la parole, et dit : « Messire Jean, soyez le bien venu. Beau sire, le roi a écouté et entendu votre discours. Vous en aurez prompte réponse, dans un jour ou deux, telle que vous en serez satisfait. — Il suffit, » repartit Jean de Vienne. Et sans rien ajouter de plus il se retira en son hôtel. La réponse n'étant pas arrivée dans les délais convenus, il menaça de partir sans plus l'attendre. Comme on le savait d'humeur à faire ce qu'il annonçait, on le manda dans le conseil du roi de Castille, et on le pria de bien assurer au roi de France que le mariage qui allait se faire ne changerait rien aux serments et à la foi jurée.

Au moment où Jean de Vienne revint en France, une trêve y avait été convenue avec l'Angleterre. Tout chagrin encore de ce que les beaux plans faits à l'encontre de ce félon royaume, se fussent en allés en fumées, il résolut de combattre les ennemis de son Dieu, comme il

aurait si volontiers continué à faire ceux de la France. Les Génois, dont le commerce avait à souffrir des courses des Tunisiens, étaient venus solliciter le secours de Charles VI. Une expédition fut décidée contre Tunis. Jean de Bourbon, comte de Clermont, amiral de Naples, en fut nommé le chef. Jean de Vienne voulut en faire partie avec Philippe d'Artois, comte d'Eu, les sires de Coucy, de la Trimouille, d'Harcourt, d'Albert et beaucoup d'autres chevaliers.

C'était comme un renouvellement des vieilles croisades, comme un parfum pieusement enivrant échappé des reliques de saint Louis mort sur ces rivages infidèles. Les chevaliers, après s'être réunis à Gênes au nombre de quatorze cents, se disposèrent à cingler de cette ville, avec une troupe de Génois, au temps de la Saint-Jean-Baptiste, de l'an 1390. Ce fut, dit un vieil auteur, grande beauté et grand plaisir de voir l'ordonnance du départ, et comment bannières, penons et étendards richement décorés des armes des seigneurs, *ventilaient* au vent et resplendissaient au soleil; et d'ouïr trompettes, clairons, pipeaux, chalumeaux et naquaires, retentir et bondir, tant que toute la mer en était pleine. Jean de Vienne, en qualité d'*amiral de la mer*, présidait au mouvement général. Les rameurs faisaient voler les galères, et il semblait que le flot appelât les chevaliers vers l'Afrique. Quand on aperçut la terre et les tours du cap où fut autrefois Carthage, trompettes et clairons recommencèrent à sonner sur les nefs et galères.

Vers neuf heures du matin, les chrétiens ayant bu un coup et mangé une soupe à la grecque, trempée de vin de Malvoisie ou de Grenache, dont ils étaient fort bien pourvus, se mirent en devoir, plus lestes et joyeux, d'opérer leur débarquement. Au premier rang et à l'entrée du havre, on mit « une manière de vaisseaux courants » que l'on nommait brigantins, et qui étaient armés de canons, car le canon venait de s'introduire dans la marine. Ils furent chargés d'ouvrir le port, et ils y pénétrèrent en effet en tirant, sans éprouver aucun dommage. Ensuite vinrent les galères armées, et les vaisseaux en un seul corps, présentant un ordre excellent. On se rendit ainsi maître du port, et l'on commença le débarquement sous le coup des tours de la place, d'une surtout qui gardait à la fois la terre et la mer. Les chrétiens descendirent et se logèrent à la vue des infidèles, un mercredi, jour de la Madeleine, de l'an 1390.

A la droite de Jean de Bourbon était mainte grande noblesse de France, et au milieu de celle-ci « monseigneur l'amiral, avec sa bannière. » On mit le siége devant la place; mais il traîna en longueur. Après quelques succès sans conséquence et un assaut inutile, les chrétiens, attaqués d'une sorte d'épidémie et ne recevant aucune nouvelle de France, se sentirent pris de découragement et commencèrent à murmurer. D'autre part, les Français apprirent que les Génois traitaient secrètement avec le souverain de Tunis. Ils se rembarquèrent après soixante et un jours de siége, mais non sans avoir imposé aux Tunisiens, pour condition du départ, que les corsaires de cet État n'infesteraient plus les côtes de Gênes, celles de la France, ni les îles de la Méditerranée; que tous les esclaves chrétiens seraient rendus, et que Tunis paierait 10,000 ducats pour les frais de la guerre.

Jean de Vienne accompagna Charles VI au Mans et au mont Saint-Michel, lorsque la résolution eut été prise, en 1392, de porter la guerre en Bretagne. En 1394, il alla dans cette province avec le duc de Bourgogne, qui était toujours Philippe le Hardi.

Sigismond, électeur de Brandebourg et roi de Hongrie, incessamment attaqué par Bajazet Ier, sultan des Turcs, qui se vengeait de l'appui que les Hongrois prêtaient à l'empire chancelant de Constantinople, ayant envoyé des ambassadeurs à Charles VI pour réclamer le secours de ses armes, Jean de Vienne fut encore des premiers à offrir ses services contre les ennemis de la chrétienté. On le choisit, avec Guy et Guillaume de la Trimouille et le sire de Coucy, pour assister de ses avis Jean de Bourgogne, comte de Nevers, à peine âgé de vingt ans, que le duc Philippe son père fit nommer chef de l'expédition contre les Turcs. Sous les ordres du jeune prince et avec les quatre conseillers qui lui étaient adjoints, Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, le maréchal de Boucicaut, le comte de la Marche, Henri et Philippe de Bar, Regnault de Roye, les sires de Saint-Pol, de Monterel, de Saint-Py, Louis de Brézé, et jusqu'à mille chevaliers et mille écuyers d'élite, partirent à la mi-mars 1396. Ils prirent leur route par l'Allemagne, traversèrent le Danube, se joignirent à l'armée hongroise, enlevèrent une ou deux places d'assaut et allèrent ensuite assiéger Nicopolis. Il y eut d'abord quelques engagements dans lesquels les Français eurent le dessus, un entre autres où Coucy battit une nuée de Turcs, à la grande jalousie du comte d'Eu.

Mais bientôt le sultan Bajazet arriva, pour faire lever le siége, à la tête d'une armée innombrable. Les Hongrois étaient à distance, et les cavaliers français se trouvaient alors à table, au milieu de toutes les fumées du vin. Sans réfléchir à leur petit nombre, ceux-ci, à la vue des troupes musulmanes, sortirent de leurs tentes et poussèrent la folle témérité jusqu'à vouloir engager sur-le-champ la bataille. Malgré les avis des plus expérimentés, de Jean de Vienne surtout, chacun courut se ranger sous sa bannière et son penon. Voyant cette fougue qu'il ne pouvait arrêter, Jean de Vienne développa la bannière de Notre-Dame, qui était la souveraine, le ralliement de toutes les autres, et que l'on avait confiée à sa haute valeur. En ce moment accourut à toute bride un messager du roi de Hongrie, qui s'arrêta devant l'enseigne que portait l'amiral de France, et qui somma les chevaliers de ne pas faire injure à son maître en continuant le combat sans l'attendre. Jean de Vienne et le sire de Coucy voulaient qu'on obéît à cet ordre; mais le comte d'Eu, connétable de France, prétendit que si le roi de Hongrie voulait qu'on retardât la bataille, c'était pour se réserver l'honneur de la journée, et il dit au messager qu'on verrait aujourd'hui ce qu'il était capable de faire sans le secours des Hongrois. Quand le sire de Coucy eut ouï le connétable tenir ce langage, il le trouva bien présomptueux; puis, regardant Jean de Vienne, il lui demanda ce qu'il pensait qu'on devait faire.

« Sire de Coucy, répondit l'amiral, là où la vérité et la raison ne peuvent se faire entendre, il convient qu'outre cuidance règne; et puisque le comte d'Eu veut combattre et marcher aux ennemis, il faut que nous le suivions; mais nous serions plus forts si nous attendions le roi de Hongrie. »

Tandis qu'ils devisaient et parlaient de la sorte, l'armée de Bajazet fondait sur eux. Ceux des chevaliers qui étaient au fait de la guerre comprirent que la journée serait mauvaise; néanmoins ils s'avancèrent et suivirent la bannière que portait Jean de Vienne. Les seigneurs de France étaient là si richement dans leurs armes, que chacun d'eux ressemblait à un roi. Quand ils engagèrent la bataille, ils n'étaient pas sept cents; s'ils eussent attendu les Hongrois, qui étaient soixante mille, ils auraient certainement remporté une grande victoire. Cependant leur premier choc fut terrible, et ils tinrent un moment le succès en balance; mais il était impossible qu'ils ne succom-

bassent point à la fin sous l'effort multiplié de tant d'ennemis. L'arrivée du roi de Hongrie aurait pu les sauver encore ; mais ce prince fut si courroucé d'apprendre que l'on avait dédaigné ses ordres qu'il se tint dans l'inaction. Quand les Français voulurent rebrousser vers son armée, ils se trouvèrent enveloppés de toutes parts. Alors ils mirent pied à terre et soutinrent encore longtemps la bataille. Pour comble de malheur, les chevaux qu'ils avaient abandonnés prenant la fuite et se dirigeant vers l'armée hongroise furent pour celle-ci un signal de débandade. Dès lors il n'y eut plus rien à espérer. Quelques-uns des chevaliers qui avaient montré le plus de témérité dans le principe commencèrent à lâcher pied ; un grand désordre en résulta dans le petit corps d'armée française. Lui, dixième, Jean de Vienne, s'épuisait en efforts pour rallier les fuyards, et les pressait de ses prières et de ses reproches pour leur rendre le courage. Un moment, ne se voyant plus soutenu par personne, il parut se laisser ébranler à son tour ; mais revenant tout à coup au soin de sa grande renommée : « A Dieu ne plaise, compagnons, s'écria-t-il, que nous ternissions ici l'honneur de notre nom. » Et, regardant l'image de Notre-Dame, il se rua de nouveau contre la foule des ennemis, perça leurs escadrons autant de fois qu'ils crurent l'avoir enfermé, joncha tout à l'entour de lui la terre de monceaux de cadavres, releva par six fois l'étendard de la Vierge abattu sous le nombre, et quand il succomba enfin, après avoir perdu son sang par tant de blessures qu'on ne les pouvait compter, il le tenait encore serré entre ses poings, cet étendard sacré que sa vaillance avait défendu contre plus de cent mille Turcs. Ainsi fut trouvé, le 26 septembre 1396, sur le champ de bataille, Jean de Vienne, amiral de France. La fin de sa glorieuse carrière répondait au début. Le corps du héros fut déposé dans l'abbaye de Bellevaux, en Franche-Comté.

---

# PRÉGENT DE BIDOUX

## PREMIER GÉNÉRAL DES GALÈRES DE FRANCE, GRAND-PRIEUR DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM.

Après avoir raconté la vie du premier amiral de France qui se soit acquis une réputation immortelle, il convient assez de parler, quoique plus brièvement, du premier général des galères de France qui se soit placé au nombre des hommes illustres par le courage et les rares talents qu'il déploya sur mer. Il était né en Gascogne, et, selon la majorité des auteurs, se nommait Prégent de Bidoux. Ses premiers faits d'armes sont restés ignorés ; il est probable qu'ils eurent lieu au service de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem auquel il appartenait. Ce ne put être sans avoir de grands précédents et des titres à une telle distinction, qu'il fut nommé général des galères de France, à la création de cette charge, en l'année 1497, vers la fin du règne de Charles VIII. Il fut envoyé, en cette qualité, par Louis XII, l'an 1501, au secours des Vénitiens contre les Turcs qui, sous les ordres de Bajazet II, s'emparaient des îles Ioniennes. Les forces combinées de France et de Venise ayant échoué dans l'attaque de Mételin, l'ancienne Lesbos, et des discussions s'étant établies entre les alliés, Philippe de Clèves-Ravestein, qui avait l'autorité supérieure sur la flotte française, et par conséquent sur les galères toujours soumises avec leur général au commandant des vaisseaux du haut bord, se retira du côté de Naples ; mais Prégent resta avec quatre galères, qu'il avait armées à ses frais, pour continuer à combattre les Mahométans. Plusieurs fois il rencontra et coula à fond de leurs bâtiments dans la mer d'Ionie. Les Vénitiens, qui dans le même temps trahissaient Louis XII

et se joignaient à ses ennemis en Italie, étaient dans l'admiration des exploits de Prégent.

Ce brave général, ignorant de quelle perturbation l'Italie venait d'être le théâtre, et que tout à coup les affaires y avaient tourné contre la France, revenait paisiblement avec ses quatre galères, du côté du royaume de Naples, à la fin de l'année 1502, lorsqu'il se vit, à sa grande surprise, au lever du jour, entouré par une grande flotte espagnole. Tout autre, qui n'aurait eu ni son coup d'œil ni ses ressources, eût été infailliblement perdu ; déjà même les ennemis le regardaient comme leur proie ; mais lui, par des manœuvres de la plus rare habileté, par une agilité, une adresse prodigieuses, s'échappa triomphant du milieu de cette flotte formidable, et cingla vers le port d'Otrante pour s'y mettre sous la protection des Vénitiens, qu'il n'avait pas cessé de croire les alliés de la France. Malheureusement il devait être cruellement désabusé. Le gouverneur d'Otrante ne le reçut, avec ses quatre galères, que dans la perfide espérance de le voir tomber en la puissance de la flotte ennemie qui vint presque immédiatement fermer le port. Prégent eut bientôt pris son parti. Il donna à ceux qui ne doutaient plus enfin de le tenir le spectacle de ses galères incendiées de ses propres mains, et se faisant jour par terre avec ses équipages au milieu du pays ennemi il gagna les territoires d'Italie qui restaient encore aux Français.

L'année suivante, 1503, il fut envoyé avec une escadre dans le golfe de Naples, pour porter du secours aux troupes françaises que l'on supposait tenir encore dans le château de l'Œuf ; mais à son arrivée elles avaient capitulé. Ne voulant pas toutefois être venu pour rien, il osa, malgré l'extrême infériorité de ses forces, chercher à engager le combat avec la flotte espagnole qui se trouvait dans le port et sous la protection des forts de Naples. Villa-Marino, qui le connaissait et le craignait, prit le large et alla cacher sa honte dans un havre de l'île d'Ischia, à l'entrée duquel il échoua plusieurs navires pour en interdire l'accès à son redoutable adversaire. Le croyant loin de lui, Villa-Marino se décida à sortir pour aller prendre part au siége de Gaëte que faisait le célèbre Gonzalve ; mais Prégent survint encore ; il força la flotte d'Espagne à se retirer, à lui laisser ravitailler Gaëte, qui était encore au pouvoir des Français, et réduisit Gonzalve lui-même à convertir le siége en blocus purement continental.

Lors de la révolte de Gênes, de 1506 à 1507, Prégent de Bidoux, avec une flotte de huit galères, de quatre galions et de huit brigantins, força les bâtiments génois à déserter leur port ; puis se saisit du port lui-même, et aida considérablement Louis XII, qui, de son côté, s'était avancé par terre, à faire rentrer les Génois dans l'obéissance. Aussi Prégent tint-il un rang particulier à l'entrée que le roi de France fit dans la cité ligurienne. La flotte génoise s'était retirée à Porto-Venere et refusait de faire sa soumission ; mais Prégent l'alla chercher et la ramena docile aux Français.

Gênes revit encore Prégent plusieurs fois : d'abord en 1510, lorsqu'une ligue puissante, à la tête de laquelle était le pape Jules II, voulut faire par mer une tentative contre cette ville, et que six galères commandées par le vaillant général, suffirent pour faire disparaître la flotte pontificale combinée avec celle de Venise ; ensuite, en 1513, quand, de nouveau enlevée à la France, de nouveau aussi elle dut ouvrir ses portes devant lui qui était arrivé avec neuf galères provençales. Prégent poursuivit la flotte des Génois, qui s'était réfugiée dans le golfe de la Spezzia, et saccagea la ville de ce nom. Puis il envoya cinq de ses galères à Marseille et retourna avec les quatre autres devant Gênes.

Sur les entrefaites l'Angleterre mit à profit les embarras de la France du côté de l'Italie et de la Méditerranée, pour l'attaquer par ses provinces maritimes de l'Océan. Prégent reçut alors commission de quitter les côtes de Gênes, et de se diriger avec ses quatre galères vers celles de Normandie et de Bretagne. Débouquant donc du détroit de Gibraltar par une navigation que l'on considérait comme prodigieuse, inouïe avec des galères, il vint hardiment s'opposer aux opérations navales du grand amiral d'Angleterre, Édouard Howard, qui, piqué de quelques discours du conseil du roi Henri VIII, s'était mis en mer avec la résolution de vaincre ou de mourir. Prégent arriva au moment où lord Howard projetait d'insulter les côtes de la Bretagne. Avec ses quatre galères seulement, il traversa fièrement toute la flotte d'Angleterre composée de quarante-deux voiles, et dont il coula même un bâtiment à fond. Il y avait sur les vaisseaux d'Howard des Espagnols qui reconnurent bien Prégent à ses audacieuses manœuvres, aux coups qu'il frappait, et qui purent dire à l'amiral anglais le nom de son nouvel adversaire. Prégent alla ensuite par le terrible

passage du Four, se poster dans une anse près du Conquet, entre deux rochers et sous la protection d'un double retranchement garni d'artillerie. C'est là qu'Édouard Howard, jaloux de faire voir qu'il n'était pas moins intrépide que lui, résolut de l'attaquer. L'amiral d'Angleterre s'embarqua sur une galère, se fit suivre d'une autre aux ordres de lord Ferers et laissa à William Sidney le soin de le seconder avec deux ramberges et plusieurs barques légères, les gros vaisseaux ne pouvant approcher à cause du peu d'eau. Quant à lui, visant droit à la galère de Prégent, il l'aborda et sauta sur le gaillard d'avant et dix-sept hommes avec lui. Quinze des siens avaient attaché au cabestan de leur bâtiment le câble de l'ancre qu'ils avaient jetée dans la galère française pour s'y accrocher, avec le dessein de filer ce câble si le feu venait à prendre aux galères. Mais l'équipage de Prégent coupa le câble, ou celui-ci fut lâché par l'équipage anglais, et lord Howard vit sa galère s'éloigner et le laisser avec ses dix-sept hommes sur le bâtiment français. Prégent, le reconnaissant pour un personnage de distinction à son écu doré, se jette sur lui, le saisit à bras le corps et engage avec lui une lutte effroyable ; plusieurs fois les deux rivaux tombent l'un sur l'autre et se relèvent couverts de sang. Enfin, voyant son adversaire terrassé, Prégent lui tend une main généreuse et lui offre la vie, ainsi qu'aux dix-sept hommes qui l'avaient suivi. Howard refuse. Nouvelle et plus terrible lutte encore ; assaillis à coup de piques, les Anglais pourtant désespèrent et se précipitent dans les flots ; leur amiral fait comme eux ; on l'aperçut encore qui nageait tout sanglant et criait à sa galère d'arriver à lui ; mais voyant qu'elle n'en pouvait venir à bout, il prit le sifflet de commandement qu'il portait autour de son cou, l'entortilla de son cordon, le lança à la mer, puis ses compatriotes ne le distinguèrent plus ; il avait disparu dans l'abîme. Sa galère est presque aussitôt coulée bas. L'escadre légère des Anglais approcha dans ce moment pour attaquer à son tour Prégent ; mais elle fut repoussée avec perte. Le lord Ferers, qui prit ensuite le commandement du reste de la flotte anglaise, se vit contraint à une fuite précipitée.

Prégent, pour tirer tous les fruits possibles de sa victoire, fit voile aussitôt pour les côtes d'Angleterre. Ceux qui naguère menaçaient sont attaqués maintenant jusque sur leurs rivages. Séparé de sa petite escadre par un coup de vent, l'intrépide marin ne s'en étonne

pas, ne perd point son objet de vue et aborde avec la seule galère qui lui reste dans le comté de Surrey. Il y brûla plusieurs villages et châteaux, et, après avoir ramassé un butin précieux, il revint avec un plein succès à Brest, quoique poursuivi par la flotte de Thomas Howard qui avait succédé à son frère Édouard dans la charge de grand amiral d'Angleterre. Prégent perdit un œil dans cette glorieuse expédition. Ce malheur ne l'arrêta pas longtemps. Il se joignit, dès la même année, avec ses galères, à la flotte de Bretagne qui, le 10 août, à la hauteur de Saint-Matthieu livra bataille à la flotte anglaise commandée par Thomas Knewet. C'est dans cette bataille, où les Français restèrent encore victorieux, que le capitaine breton Primoguet fit sauter son vaisseau, *la Belle Cordelière*, et engloutit dans son magnifique désastre *la Régente*, vaisseau amiral d'Angleterre.

L'année suivante, secondé par le grand capitaine de mer Charles Lartigue, son compatriote, Prégent reparut à la vue des côtes ennemies, débarqua dans le comté de Sussex et y brûla la ville de Brightelastone.

La paix qui fut conclue avec l'Angleterre à la fin de cette année 1513, mit seule un terme aux exploits de Prégent dans l'Océan.

Quand il crut que sa patrie n'avait plus besoin de ses services, il se démit de sa charge de général des galères de France pour se rappeler ses vœux de chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem qui venait de l'élever à la dignité de grand-prieur de Saint-Gilles en Provence. Il courut partager les dangers des chevaliers, ses frères, et devint sur la Méditerranée la terreur des infidèles, comme naguère il avait été celle des Espagnols et des Anglais. Il fut un des plus intrépides défenseurs de l'île de Rhodes contre Soliman le Magnifique, et ne revint en France qu'après la chute imposante de ce boulevard de la chrétienté, en 1523. Alors Louis XII était mort, et François I[er], son successeur, avait commencé sa grande lutte avec Charles-Quint. Le félon connétable de Bourbon ayant envahi la Provence, en 1524, avec les armées de cet empereur et roi, Prégent fut au nombre des plus expérimentés et vaillants défenseurs de Marseille dans le beau et victorieux siége que cette ville soutint quarante jours durant par terre et par mer.

Enfin, dans l'année 1528, revenant d'Espagne où il avait eu une

mission à remplir, il rencontra avec la galère qu'il montait une galiote turque toute chargée de captifs chrétiens. Le vieux marin n'hésite pas un instant, il gouverne sur elle, lui jette le grappin et l'aborde. Il se fit alors une horrible boucherie d'un bord à l'autre. Prégent, retrouvant toute la verdeur de sa jeunesse pour combattre les ennemis du nom chrétien et pour sauver ses frères esclaves, s'engage au plus fort de la mêlée ; il est victorieux, enlève la galiote musulmane et délivre cent cinquante chrétiens ; mais ce n'est qu'après avoir reçu plusieurs larges blessures. Il amarina sa conquête et la conduisit à Nice, où il mourut, au mois d'août de la même année 1528, des suites de ce dernier fait d'armes. Il était âgé de soixante ans dont il avait passé plus de quarante sur mer.

---

# LE CAPITAINE POLAIN

BARON DE LA GARDE, GÉNÉRAL DES GALÈRES DE FRANCE;

ET PAR INCIDENCE,

## JACQUES SORE (DU COMTÉ D'EU)

AMIRAL DE NAVARRE

Avant que Jean Bart eût paru, le nom le plus populaire, on pourrait même dire le seul populaire de la marine française, était celui du capitaine Polain. Les échos de ce nom peuvent s'être affaiblis en raison de l'éloignement, mais ne sauraient jamais mourir. S'il en devait être autrement, ce serait à désespérer de la postérité pour ceux qui se sont élevés par l'unique impulsion de leur génie et de leur énergique volonté. En effet, fut-il, à quelque époque que ce soit, plus vrai fils de ses œuvres que le marin dont on va reprendre la vie presque à son berceau, pour que de cette nuit-là même sorte et monte un plus brillant éclat.

Dans les premières années du seizième siècle, Louis XII régnant encore et donnant carrière aux plus beaux exploits de Prégent, un caporal d'une compagnie passant par le bourg de la Garde, en Dauphiné, vit un joli enfant, à l'air éveillé, qui s'attacha d'inspiration à ses pas et demanda à le suivre. Les parents de cet enfant, qui se nommait Antoine Escalin, étaient d'une fortune fort au-dessous de la médiocre sans nul doute, d'une naissance au pair de leur fortune, tout donne lieu de le croire, quoique depuis de maladroits flatteurs aient cherché à en relever l'origine, en ajoutant à leur nom roturier celui de Des Aymars ou Des Adhémars que le baron de Grignan transmit

dans la suite à leur fils. Le caporal, à son tour, charmé par la bonne mine et les façons ouvertes du jeune Antoine, pria le père de ne pas mettre obstacle au goût què l'enfant montrait déjà pour le métier des armes et de le laisser venir avec lui. Le père s'y opposa ; mais ce fut en vain : Antoine Escalin se déroba aux désirs de sa famille pour suivre les siens, courut rejoindre le caporal et l'accompagna jusqu'à son corps. Là, il le servit comma goujat, ou valet de régiment, pendant environ deux ans.

Sa bonne volonté ne laissant plus alors aucune incertitude, on lui mit en main l'arquebuse, et il devint bientôt ce bon soldat qu'on le vit toujours être ; puis François I<sup>er</sup> ayant succédé au roi Louis XII, il fut enseigne, lieutenant, et à quelque temps de là capitaine d'infanterie. Pendant qu'il était encore dans les emplois les plus humbles de l'armée, on lui avait donné, très-probablement à cause de ses allures jeunes et vives, le surnom de Polain, qui signifiait poulain, et qui fut toute sa vie, en y ajoutant le titre de capitaine, son nom de guerre, son nom populaire. Quoique Brantôme se soit écrié, dès le seizième siècle et justement à propos du capitaine Polain : « Ah ! qu'il s'est vu sortir de bons soldats de ces goujarts ! » C'était, dans ce siècle, plus imbu encore que les deux suivants de préjugés nobiliaires, un fait si hors des usages que quelqu'un parti de si bas se fût élevé jusqu'à porter l'épée d'officier et à commander une compagnie, qu'il était impossible que le capitaine Polain ne s'attirât pas une grande attention dans ce grade ; ce fut heureux pour lui ; l'humilité de ses débuts ne fit que mieux ressortir ses mérites et ses actions.

Il fallait que, non content de s'être rapidement formé au métier des armes, il se fût appliqué en même temps, et presque avec la même rapidité, à s'acquérir par une étude assidue de la langue et des auteurs l'instruction générale qui avait manqué complétement à son enfance : car il sut par la finesse et les ressources de son esprit et de son langage se faire remarquer de du Bellay-Langey, sous les ordres de qui il servait en Piémont et qui était à la fois un diplomate consommé, un habile général et un grand ami des arts et des lettres. Du Bellay soupçonna dans l'intrépide soldat d'autres capacités encore que celles du guerrier. Tant à cause de la subtilité de son esprit que de la facilité avec laquelle son physique supportait les fatigues du chemin et était merveilleusement propre à accélérer par la rapidité des démarches la

conclusion des affaires, il l'employa plusieurs fois comme négociateur auprès du marquis de Guasto, gouverneur du Milanais et de la partie espagnole du Piémont, pour aller confirmer les trêves consenties entre François Ier et Charles-Quint. Le capitaine Polain s'acquit dès lors une telle estime, que le marquis de Guasto lui-même lui rendit cet hommage, qu'il n'avait pas connu de Français doué de plus d'intelligence que lui. Du Bellay devint alors pour le jeune officier un protecteur zélé qui ne pouvait tarder à le mettre sur le chemin de la plus haute fortune. Il n'attendait pour ce faire que la circonstance ; elle se présenta à la suite du lâche assassinat commis par les agents du marquis de Guasto et de Charles-Quint sur César Frégose et Antoine Rinçon, envoyés de François Ier vers la république de Venise et le sultan des Turcs. Du Bellay, qui commandait alors pour la France en Piémont, dépêcha sur-le-champ le capitaine Polain au roi, pour qu'en l'entretenant lui-même des circonstances de l'attentat qui venait d'avoir lieu et des moyens d'y porter remède, il eût ainsi une occasion de développer ses facultés d'une manière utile à son propre avenir et aux intérêts du souverain. Voilà certes ce qui pouvait s'appeler un protecteur sincère. Le capitaine Polain ne fut pas plus tôt introduit à la cour, qu'il s'y trouva aussi à l'aise que s'il y fût né; sa bonne mine, ses manières naturellement nobles et grandes, son air martial et chevaleresque, son regard plein de feu et d'expression, son esprit ingénieux, fécond en expédients, entreprenant et hardi, mais non pas sans prudence, le mirent de premier abord dans les bonnes grâces du prince; de sorte que, quand François Ier l'eut renvoyé à du Bellay pour lui dire d'indiquer l'homme le plus propre à remplir la double négociation que l'assassinat de Frégose et de Rinçon tenait en suspens, ce fut le capitaine Polain lui-même que du Bellay désigna.

Le capitaine en conséquence se rendit d'abord à Venise, évitant avec adresse les embûches du perfide marquis de Guasto. Il s'agissait d'obtenir le concours, ou tout au moins la neutralité de la république vénitienne dont l'empereur recherchait vivement l'appui maritime depuis le désastre qu'une horrible tempête avait fait éprouver à sa flotte sur les côtes d'Alger. Le jeune soldat-négociateur développa, dès ce premier essai diplomatique, les plus grandes ressources d'esprit. Désintéressé pour lui-même, il sut néanmoins comprendre que l'or devait être le grand levier au moyen duquel il soulèverait en

faveur de son maître une république dont l'oligarchie vaniteuse cachait mal les passions mercantiles. La prodigalité connue de François Ier fut donc représentée à souhait par son ministre, et dans l'occasion c'était ce qu'il fallait. Il commença donc à semer, et remit la récolte au temps où il aurait mené à bonne fin la plus importante de ses négociations.

Ayant fait voile du golfe Adriatique dans les derniers mois de l'année 1541, il débarqua à Sebenico en Dalmatie, et, se portant sur-le-champ au devant du sultan Soliman qu'on lui avait dit revenir de Bude, il traversa la Bosnie et une partie de l'Esclavonie ; mais à la nouvelle que le Grand-Seigneur était déjà arrivé en Bosnie, il rabattit avec la plus extraordinaire célérité sur cette dernière province où il rencontra effectivement Soliman II. Sachant combien il importait à son maître que le concours qu'il venait solliciter n'éprouvât pas de retard, le capitaine Polain fit accepter à l'instant du sultan, avec ses lettres de créance, de la vaisselle et différents vases d'argent artistement ciselés, pesant jusqu'à six cents livres. Il distribua en outre cinq cents robes longues de drap de soie et d'écarlate aux pachas et officiers du sérail pour s'attirer leurs bonnes grâces.

Il donna à comprendre au sultan tout ce qu'avait d'insultant pour lui, aussi bien que pour François Ier, l'assassinat de Rinçon ; il demanda que pour venger une telle injure Soliman envoyât une armée navale, sous les ordres de Kaïr-Eddyn, surnommé Barberousse II, son amiral, et s'employât pour que les Vénitiens fissent alliance avec le roi de France contre Charles-Quint. Polain reçut dès lors la promesse que le secours de la Porte-Ottomane ne faillirait point à son maître, tant par mer que par terre. Toutefois, Soliman renvoya la solution définitive au moment où son divan en aurait délibéré, quand il serait de retour dans sa capitale. Polain s'attacha à la suite du sultan, pour ne pas lui laisser le temps de changer ses favorables intentions, et il arriva avec lui à Constantinople vers la fin du mois de novembre. Là, Soliman, confirmant ses premières promesses, lui fit savoir qu'il pouvait retourner en toute sécurité à la cour de son maître ; que sa détermination bien arrêtée était d'aider François Ier dans ses guerres contre Charles-Quint ; qu'il ferait armer une puissante flotte dans ce but, et enfin qu'il enverrait un négociateur actif et intelligent aux Vénitiens pour les engager à tourner leurs armes contre l'ennemi de tous les peuples. Le sultan accompagna cette réponse de beaux pré-

sents pour l'envoyé de François Ier, lesquels consistaient en deux chevaux de race et un sabre enrichi de pierreries. Le capitaine Polain, comblé de joie par le succès de son ambassade, ne mit que vingt jours, il aimait souvent à le redire, pour repasser de Constantinople en France et aller porter de si heureuses nouvelles à la cour qui se tenait alors à Fontainebleau. Il reçut du roi l'accueil auquel avait droit un tel service, et resta trois jours en conférences avec lui ; puis, François Ier ayant déterminé l'époque et les lieux où ses forces se réuniraient à celles du sultan pour commencer la guerre, et ayant fourni de dernières instructions, ordonna au capitaine Polain de retourner à Constantinople avec cette diligence dont il avait déjà fait preuve.

Le soldat-ambassadeur repassa par Venise et s'y arrêta, dans les premiers mois de l'année 1542, avec le dessein de mettre la république en demeure de prendre une détermination. L'envoyé du sultan n'était pas encore arrivé ; mais Polain, sans l'attendre, jugea à propos de tirer dès à présent profit de l'alliance franco-turque; il fit entrevoir aux Vénitiens que, s'ils ne faisaient pas un traité offensif et défensif avec François Ier, ils couraient risque de forcer ce prince à livrer aux Turcs, pour prix de leurs services, plutôt que de la voir retomber aux mains des impériaux, la forteresse de Mirano, dont il était maître, et qui, en raison de son extrême proximité de Venise, pouvait être du plus grand danger comme du plus grand avantage pour la république. Au contraire, s'ils s'alliaient à François, il les flattait de l'espérance de voir cette position importante rentrer sous leur domination. Le sénat, pressé tout à la fois et par la crainte qu'un nid de pirates ne se formât sur le territoire vénitien, et par le désir que la forteresse de Mirano échappât aux Français et aux impériaux, appela le capitaine Polain à venir jusque dans son sein pour y faire valoir ses raisons. Voilà donc l'ancien valet de régiment dans l'obligation de devenir orateur, et orateur dans une langue étrangère. Ce nouveau rôle ne l'effraya pas plus que le premier. Là, en présence des patriciens assemblés et attentifs, il s'éleva d'un seul bond aux plus hautes considérations de la politique, aux plus magnifiques effets de l'éloquence. Il montra le bon droit de François Ier ; il découvrit la fourbe et la perfidie de Charles-Quint en termes pressants et incisifs ; fit voir comment cet insatiable souverain aspirait à fonder à son profit une tyrannie universelle ; comment, au lieu d'arracher, à l'exemple des empereurs

qui l'avaient précédé, les villes opprimées à la servitude, il faisait au contraire peser le joug le plus dur sur celles qui naguère étaient en possession de leur liberté, et cela sans avoir l'air d'y toucher et en dorant sa tyrannie des discours les plus captieux. « Voyez, disait Polain, de quelle manière les cités lombardes ont été d'abord ruinées par la licence du soldat restée impunie ; et ensuite comment on les a pressurées d'odieux impôts ; voyez la Toscane mise en véritable captivité au moyen de l'occupation de ses forteresses ; les Siennois réduits en servitude, à la suite de leurs dissensions intestines, par les armées espagnoles ; les Lucquois obligés de payer chaque année un lourd tribut pour conserver leur semblant d'indépendance ; la Sicile et Naples, naguère si beaux et opulents royaumes, tellement taxés, dépouillés, ruinés par la cupidité des gouverneurs élus de Charles-Quint, que volontiers elles souhaiteraient, pour mettre fin à tant de misère, de tomber au pouvoir des mécréants » Et s'adressant plus directement encore aux Vénitiens, Polain leur rappela de quelles insignes trahisons et perfidies l'empereur s'était rendu coupable à leur égard : « A ce point, s'écria-t-il, qu'au plus fort de votre alliance avec lui et lorsque vous étiez pressés par la plus cruelle famine, il vous refusa les secours en vivres que le musulman, ennemi né du nom chrétien, vous offrit, vous donna, ému de pitié. » Il leur rappela encore que, voyant leur trompeur et rusé allié ne faire simulacre de les aider que pour s'emparer de leurs villes, ils s'étaient alors ressouvenus de celui qui avait gardé la foi promise et jamais n'avait failli aux devoirs de l'humanité envers eux, quand ils l'avaient eu pour ami. Polain se servit avec une rare habileté du voyage que l'empereur avait fait dernièrement à travers la France, du consentement de François I^er^, en allant châtier les Gantois, et de la noble et généreuse réception que le roi lui avait faite, après en avoir essuyé la plus dure captivité ; il l'acheva de peindre en le faisant voir payant tant de grandeur d'âme, non-seulement par la perfide interprétation de la promesse qu'il avait faite de céder au roi le Milanais, mais encore par le plus lâche des assassinats, celui de deux personnages revêtus d'un caractère que respectent même les peuples barbares, et alors il parla de cet abominable guet-apens du marquis de Guasto, et de Charles-Quint, en paroles pleines de larmes et qui pénétrèrent tous les cœurs. Enfin, il déclara au sénat que François I^er^ était décidé à tirer une vengeance éclatante de cette

injure sans exemple dont le bruit remplissait l'Europe ; que Soliman était prêt à attaquer l'empereur par la Hongrie et par la Méditerranée ensemble ; que rien ne pourrait résister aux forces navales de la Turquie agissant de concert avec les armées françaises ; que les Vénitiens à eux seuls seraient dans le cas de chasser des villes lombardes les impériaux haïs des peuples et vivant de rapines ; et que s'ils secondaient son maître, il n'y aurait point de récompenses auxquelles ils ne dussent s'attendre, tandis que, s'ils refusaient l'alliance proposée, et voulaient rester dans la neutralité pour attendre le moment favorable de se tourner du côté du plus fort, ils ne recueilleraient avec la haine du vaincu que le mépris du vainqueur.

Si l'on eût passé aux voix immédiatement après ce discours, le capitaine Polain eût obtenu le plus entier succès, et l'on eût vu Venise, la vieille ennemie des Turcs, entrer dans l'alliance prochaine de François I$^{er}$ avec ces derniers. Mais Charles-Quint avait de secrets agents jusque dans le sénat, qui obtinrent que la réponse fût remise à quelques jours. Nonobstant ce tempérament, l'envoyé de François eût triomphé, si l'ambassadeur de la Porte, arrivé sur les entrefaites, ne s'était laissé corrompre à prix d'or. Le capitaine Polain emporta du moins l'assurance d'une neutralité complète de la part des Vénitiens. Mais, jugeant à la conduite de l'ambassadeur turc qu'il y avait à craindre que de grands changements ne fussent survenus dans les intentions de Soliman à l'égard de la France, il s'embarqua au plus vite à Venise sur une galère, gagna Raguse, et de là tira droit sur Constantinople.

Effectivement, il y trouva les choses beaucoup moins avancées qu'au moment de son départ. Les agents de l'empereur et même ceux de Venise avaient travaillé l'esprit des conseillers du sultan, et ceux-ci étaient parvenus à rendre leur maître fort indécis. Le divan niait l'utilité et surtout l'opportunité de l'envoi d'une flotte sur les côtes d'Italie et d'Espagne, d'autant, disait-il, que trois mois de printemps et d'été, propices à la navigation, étaient déjà passés. Comme Polain se montrait plus pressant que jamais, un personnage en grand crédit, l'eunuque Soliman, qui était extrêmement jaloux de la réputation de l'amiral Barberousse II, et se souciait peu qu'on lui fournît par un grand armement naval les moyens de l'augmenter, fut d'avis que l'affaire se vidât en une solennelle assemblée des pachas, Polain et Bar-

berousse lui-même étant présents. L'eunuque en faveur prit la parole, au nom du divan tout entier ; il remontra l'inconvénient qu'il y aurait d'opérer l'armement, et, faisant allusion à la trêve de Nice que François I^er^, à la sollicitation du pape, avait consentie, en 1537, avec Charles-Quint, nonobstant l'alliance précédemment faite avec la Porte-Ottomane, il dit que la France ne méritait point tant de sacrifices de la part de la Turquie, et lui reprocha de trop oublier les dangers de celle-ci pour ne se rappeler que les siens. Polain fut atterré par ce discours, d'autant que le sultan lui-même, invisible et présent, caché qu'il était derrière un rideau, semblait parler par la bouche de son favori. Néanmoins, Polain ne se tint pas pour battu, et ne rêva plus que d'une entrevue directe avec le sultan lui-même, ce qui était demander plus qu'aucun chrétien n'avait encore obtenu ; il dirigea en conséquence tous ses efforts, toutes les subtilités de son esprit, toute la puissance de ses largesses, vers ce but si prodigieusement difficile à atteindre. On est fondé à croire que pour se flatter d'un tel succès, le capitaine Polain avait appris à manier sinon la langue des Turcs, au moins celle des Grecs modernes, alors assez familière à Constantinople, avec la même dextérité qu'il avait montrée à manier la langue italienne devant le sénat de Venise. Il gagna l'aga des janissaires, et par ses soins intéressés il obtint ce qu'il désirait : une entrevue avec le sultan lui fut ménagée ; il espérait assez des séductions de son esprit, de l'influence qu'exerçait son génie même sur les hommes, particulièrement sur les hommes de la trempe de Soliman qui étaient plus capables que d'autres de le comprendre, pour croire qu'une fois introduit auprès du Grand-Seigneur, les audiences se renouvelleraient. Il ne se trompait point : Soliman II ne l'eut pas plutôt vu qu'il voulut le revoir ; il l'invita à le suivre à Andrinople, où il deuait passer l'hiver. Dans ces fréquentes entrevues, le capitaine Polain se plut à étaler la magnificence chevaleresque, la fastueuse générosité de François I^er^, vis-à-vis d'un sultan assez ami lui-même de la pompe et de l'éclat pour qu'on lui ait donné le surnom de Magnifique.

Bientôt, malgré l'avis contraire de son divan et beaucoup d'hésitation de sa propre part, Soliman II déclara qu'il tiendrait ses premières promesses. Polain, ne s'assurant point encore complétement sur la faveur capricieuse du maître, ne négligea pas de rapprocher les membres du divan des intérêts de la France ; il les attira à sa cause l'un

après l'autre ; l'eunuque lui-même qui avait été un si grand obstacle au succès de sa mission, devint son appui le plus zélé, tellement qu'il reçut de ses mains toute une correspondance du vice-roi de Sicile, qui cherchait à faire entrer la Porte dans les intérêts de l'empereur. Polain déjoua également toutes les intrigues des Vénitiens qui avaient offert quarante mille ducats à Barberousse pour qu'il ne mît pas à la mer. Les principaux officiers de la Porte-Ottomane donnèrent à l'envoyé de François Ier un festin solennel pour le féliciter des grands résultats qu'il avait obtenus. Le sultan lui fit un nouveau présent de plusieurs robes longues de drap d'or, de deux superbes chevaux richement enharnachés, et de divers vases d'argent ; aux plus distingués de la suite de l'ambassadeur, il fit distribuer des robes de drap de soie. Ensuite il donna au capitaine Polain une dernière et définitive audience qui témoigna du merveilleux degré de confiance où l'envoyé de François Ier avait su monter en peu de temps. Dans cette audience, le sultan lui déclara que c'était spécialement à sa personne, à sa haute intelligence, qu'il commettait la garde de sa flotte et le soin de la lui ramener saine et sauve ; puis, complétant toutes ses marques d'estime, tout son bon vouloir pour le jeune officier en même temps que pour l'ambassadeur, il lui donna à l'adresse de François Ier une lettre dont un auteur contemporain rapporte ainsi le sens :

« J'ai livré à Polain, par fraternelle libéralité, une armée navale de telle qualité et quantité que vous l'avez demandée, et très-bien pourvue de toutes choses. Par mon ordre, l'amiral Kaïr-Eddyn basera ses opérations sur les conseils dudit Polain, de manière à ce que la guerre soit conduite par l'un et l'autre à votre satisfaction. Quant à vous, vous agirez amicalement et avec droiture, en renvoyant ma flotte à Byzance dès que les affaires seront heureusement terminées. Au demeurant, toutes choses se passeront selon votre volonté et la mienne, si vous avez un soin particulier de ne pas vous laisser tromper de nouveau, sous prétexte de paix, par le roi Charles d'Espagne, votre éternel ennemi. En effet, vous n'obtiendrez de paix équitable de lui que quand vous aurez dévasté ses États de toutes manières. »

Ces dernières et importantes nouvelles furent dépêchées à François Ier par l'entremise d'un des personnages de la suite de l'ambassadeur. Quant à lui Polain, il jugea prudent de ne point laisser par son absence le succès de sa grande négociation courir de nouveaux ha-

sard ; mais il revint seulement d'Andrinople à Constantinople où il activa de toute son ardeur les travaux de Barberousse, qui s'occupait nuit et jour à mettre la flotte ottomane en état de prendre la mer, et avec lequel il avait résolu de partir.

Dans la société de ce célèbre Barberousse II, qui, du métier de pirate, s'était élevé, comme son frère Aroudj, surnommé Barberousse Ier, fondateur de l'ex-régence d'Alger, à la souveraineté de ce dernier État, au titre de gouverneur de la mer et au commandement suprême de toutes les flottes du sultan, le capitaine Polain sentit se développer en lui le génie maritime que le séjour de Venise et ses traversées méditerranéennes lui avaient déjà inspiré. Il ne voulut point rester au-dessous de l'estime que le sultan lui avait témoignée en le chargeant de la conduite de sa flotte, de concert avec son amiral. Comprenant d'ailleurs tout ce que la carrière navale pouvait offrir de chances à celui qui s'y appliquerait, spécialement en France, et ne serait plus seulement, comme cela arrivait trop alors, un général de terre passagèrement investi d'un commandement maritime, incapable de diriger la manœuvre des vaisseaux, et abandonné à la bonne ou mauvaise volonté des pilotes, il tourna toutes ses vues de ce côté, et ambitionna l'honneur de commander bientôt et de régénérer les forces navales de son pays.

La nécessité dans laquelle François Ier avait été jusqu'alors de remettre la conduite de ses opérations navales à des marins étrangers, tels que les Doria, ou à des personnages sans expérience, sans la moindre connaissance nautique, tels que le marquis de Barbezieux, donnait à croire au capitaine Polain que dans cette carrière, où il trouverait peu de rivaux dignes de porter ce nom, les besoins de l'État feraient passer sur l'obscurité de sa naissance et l'humilité de ses débuts. Fort d'une imagination capable de tout concevoir, de tout embrasser, et d'une volonté de fer qu'aucun obstacle n'arrêtait, Polain ne tarda pas à se mettre à la hauteur de la science navale de son époque, et quand il partit de Constantinople avec l'armée navale de Barberousse, le 28 mai 1543, celui qui était venu capitaine d'infanterie était réellement déjà un amiral.

La flotte turque ayant franchi le détroit des Dardanelles et étant entrée dans l'archipel, mouilla d'abord à Négrepont où elle rallia plusieurs galères ; puis, ayant remis à la voile, elle fut jetée par une tem-

pête dans le golfe de Napoli, où elle éprouva un retard de neuf jours ; mais enfin un vent propice lui permit de doubler heureusement les caps méridionaux de la Morée, et la conduisit à Modon, d'où tirant droit sur l'Italie et la Sicile, elle arriva dans le détroit de Messine, forte de cent dix galères et d'environ quarante fustes, autres bâtiments à voiles et à rames que des corsaires musulmans avaient amenés. A l'aspect des côtes de Calabre et de la ville de Reggio, ces corsaires voulurent sur-le-champ faire une descente, cependant que Barberousse et le capitaine Polain, avec le gros de l'armée navale, s'avançaient jusque dans un havre commode. Une terreur panique saisit les Reggiens qui abandonnèrent leur ville et s'enfuirent dans les montagnes. Le gouverneur espagnol, Diego Caetano, resta toutefois avec la garnison pour défendre le fort. Il refusa même une réponse au capitaine Polain qui demandait à parlementer ; et voyant les corsaires musulmans au-dessous de la position qu'il occupait, il en tua trois avec son artillerie ; les autres, impatients de vengeance et de pillage, entrèrent alors dans la ville et mirent le feu aux maisons. Polain, désolé de cette sauvage exécution, s'employa de toutes les manières à arrêter les effets de l'incendie, et fit demander par Barberousse les coupables à leurs capitaines pour qu'ils fussent châtiés selon leurs méfaits. Peu après, la flotte ottomane battit de son artillerie les murs du fort et réduisit les Espagnols à se rendre à discrétion. Le capitaine Polain sollicita et obtint la liberté du gouverneur et de sa femme ; mais il ne put délivrer la fille de cet infortuné que Barberousse transporta sur sagalère, et de laquelle il fit dans la suite une musulmane.

Polain, pour préserver les églises de Reggio des profanations, abandonna la forteresse au pillage. Le bruit de l'arrivée de la flotte que commandait Barberousse avait jeté l'épouvante dans toute l'Italie. Le pape dépuia le doyen des cardinaux vers Charles-Quint pour l'exhorter à faire sa paix avec François I[er], et à détourner ainsi l'inondation que l'Europe méridionale voyait fondre sur elle. Ce fut inutilement, l'égoïste empereur n'écouta rien. L'armée navale des Turcs, longeant la côte occidentale de l'Italie, vint jeter l'ancre à l'embouchure du Tibre. Déjà Rome était saisie d'une terreur semblable à celle de Reggio; les habitants couraient éperdus par la ville et se précipitaient par toutes les issues. La nuit ajoutait d'autant plus au sinistre aspect du tableau que le gouvernement pontifical faisait courir

avec des flambleaux et des torches après les fuyards pour arrêter cette panique ; les femmes se répandaient avec leurs petits enfants dans toute la contrée de Sabine et de Tivoli. Le capitaine Polain calma les esprits en faisant parvenir au légat Rodolphe, par l'intermédiaire du gouverneur de Terracine, la lettre suivante :

« L'armée navale que le sultan Soliman a envoyée pour la défense de la France sous la conduite de Barberousse, a reçu l'ordre de m'obéir de telle sorte, que l'on peut se tenir pour assuré qu'elle ne nuira qu'aux ennemis de la France. C'est pourquoi, faites publier dans Rome et dans tous les États pontificaux, que les sujets du pape n'ont rien à craindre, et que jamais les Turcs n'enfreindront la parole que le sultan m'a solennellement donnée. Que chacun sache bien que le roi de France n'a aucune chose tant à cœur que de voir l'État romain non-seulement sain et sauf, mais encore très-florissant. »

Le capitaine Polain réussit si bien à rassurer les habitants de cette partie de l'Italie et sut si admirablement manier les esprits des Turcs et maintenir les corsaires musulmans dans le devoir, que bientôt on vit venir d'Ostie et des villes prochaines des gens qui apportaient du vin et des vivres à l'armée navale, qui les leur payait comptant. C'est ainsi qu'en rassurant les neutres, Polain servait, tout en les modérant, les nouveaux alliés de son maître.

La flotte ottomane, après être restée trois jours à se rafraîchir à l'embouchure du Tibre, tint la côte de Toscane et de Ligurie sans se livrer au moindre excès, et poursuivit sa route vers la Provence où la conduisait le capitaine Polain, selon les intentions du sultan, pour la soumettre au plan d'opérations de l'armée de terre de François I<sup>er</sup>, et la réunir aux vaisseaux de ce prince. Au mois de juillet 1543, la ville de Marseille eut le spectacle, jusqu'alors inconnu, d'un grand armement naval turc venant agir de concert avec un peuple chrétien, et, chose plus extraordinaire encore, recevant tous ses ordres d'un officier chrétien.

Cependant le capitaine Polain éprouva un désappointement extrême, lorsque, ayant si habilement accompli sa mission, et à l'heure où il livrait l'armée navale du Grand Seigneur aux désirs de son maître, il vit que François I<sup>er</sup> avait été dans l'impuissance de rien faire pour répondre à la générosité de Soliman. On était venu pour se réunir à une flotte française, et l'on en trouvait à peine l'ombre. Barberousse sur-

pris jusqu'à l'indignation voulait incontinent retourner à Constantinople. Mais Polain sut le retenir en lui annonçant qu'il allait se rendre de sa personne auprès du roi pour le presser de satisfaire à ses engagements envers la Porte. Il semble que François Iᵉʳ s'était flatté que la seule nouvelle de l'arrivée de la flotte ottomane et du terrible Barberousse déciderait ses ennemis à vouloir la paix, et qu'il lui répugnait vivement de se servir des mécréants contre les chrétiens : car il agit comme si cette flotte lui était un obstacle, et il la tint le plus possible dans une inaction qui blessait singulièrement l'amiral du sultan et ses corsaires peu accoutumés à cette politique de tempéraments. Ce ne fut pas sans peine que le capitaine Polain obtint enfin qu'on dégageât sa parole, et qu'on donnât quelque occupation sérieuse à l'armée navale des Turcs, en assiégeant la ville de Nice, que François Iᵉʳ désirait enlever au duc de Savoie, allié de l'empereur. Le roi chargea spécialement Polain de surveiller toutes les actions des musulmans, de manière à ce qu'elles n'apportassent aucun dommage à sa réputation de fils aîné de l'Église. Vingt-deux galères et dix-huit bâtiments de charge, portant ensemble, outre les munitions nécessaires, sept à huit mille hommes d'infanterie française, se réunirent à l'armée de Barberousse, sous le commandement en titre du comte d'Enghien, prince de la maison de Bourbon, mais sous le commandement en fait du capitaine Polain et du Florentin Léon Strozzi. C'était à l'activité de Polain que l'on avait dû la levée, en quelques jours, de la moitié des troupes françaises de débarquement. Le capitaine fit savoir, d'après l'ordre du roi, aux Génois, qu'ils n'avaient rien à craindre du Turc, et il obtint même de Barberousse que plusieurs infortunés de leur nation qui étaient attachés à la chiourme des galères ottomanes fussent rendus à leurs familles. Après quoi, il exhorta les habitants de Nice à faire leur soumission ; mais le gouverneur répondit : « Je me nomme Montfort, mes armes sont des pals, et ma devise : Il me faut tenir. » La réponse était fière et présageait une longue défense. Le débarquement s'opéra, et l'on se mit en devoir de battre la place. Les troupes furent divisées en trois corps, de l'un desquels Polain eut le commandement. On ne saurait donc douter que dès lors ses services n'aient été payés d'un grade analogue à ce commandement. Chargé de battre les murailles du côté du nord et de la porte de Villa-Franca, il s'acquitta de cette commission avec un plein succès, et contribua

plus qu'aucun autre à la réduction de la place, qui n'ouvrit ses portes qu'après douze jours de siége et sur la promesse faite aux habitants qu'ils seraient sous la protection du roi de France. Mais les Turcs, qui avaient perdu beaucoup de monde devant Nice, n'entendaient rien à cette transaction et voulaient venger leurs compagnons par le sac de la ville. Polain et Léon Strozzi coururent trouver Barberousse et le supplièrent de rappeler les musulmans sur les vaisseaux. L'ordre fut effectivement donné par l'amiral de la flotte ottomane ; mais il ne s'exécuta pas sans de grands risques pour Polain et Léon Strozzi, qui, à leur retour à terre, faillirent être assassinés par deux janissaires. Cependant le gouverneur s'était retiré avec la garnison dans la citadelle, résolu à y continuer sa défense. Barberousse était pour les moyens expéditifs, dût-on sacrifier la ville. La position de Polain, obligé à la fois de ménager les musulmans et de suivre les instructions de son roi, était des plus difficiles. On hésitait ; mais Barberousse, impatient d'agir, commença l'attaque de la citadelle, et le capitaine Polain lui eut bientôt fait voir que ses hésitations ne tenaient pas à l'absence de courage ni d'ardeur. L'artillerie française, dirigée par celui-ci, tira avec une telle activité qu'elle eut bientôt épuisé sa poudre et ses boulets, et se vit réduite à en demander aux Turcs à prix d'argent. Barberousse trouva cette demande étrange, et se plaignit en termes injurieux que ses alliés eussent recours à lui pour avoir des munitions, quand ils étaient si près de leur pays. Dans son emportement, le farouche amiral s'écriait qu'il avait été trompé, et qu'il s'en vengerait sur Polain en le faisant jeter parmi ses forçats. Polain, qui faisait la part de justice dans la colère de Barberousse et qui voyait avec peine qu'en effet on laissait manquer l'armée des secours que Marseille avait promis, n'hésita pas à venir lui-même au-devant de ce barbare si menaçant ; il caressa cet esprit sauvage, le calma, l'adoucit par de flatteuses promesses ; il travailla aussi les janissaires, en leur faisant entrevoir, d'une part, les récompenses du roi s'ils secondaient les Français, et d'autre part, le mécontentement du sultan s'ils ne se montraient pas dociles à ses ordres. L'attaque de la citadelle allait en conséquence recommencer avec une nouvelle ardeur, quand on surprit des lettres du marquis de Guasto, par lesquelles ce général annonçait sa prochaine arrivée et celle du duc de Savoie avec la flotte d'André Doria. Un orage épouvantable, qui semblait venu tout exprès pour accompagner cette

nouvelle, acheva de porter le trouble dans l'esprit des assiégeants. Polain ne put les retenir et toutes les troupes de descente se rembarquèrent à la hâte. Le lendemain, comme on ne vit venir personne, on eut honte de la terreur dont les témoignages avaient éclaté. Hommes et artillerie furent de nouveau mis à terre ; mais les Turcs seuls en profitèrent, qui définitivement ne voulant pas être venus pour rien, se précipitèrent dans les rues de Nice, pillèrent les maisons et en incendièrent plusieurs. Ce que voyant le comte d'Enghien et le capitaine Polain, ils préférèrent abandonner la poursuite de leur succès que de le faire payer si chèrement à la chrétienté.

Barberousse se dirigea du côté d'Antibes pour hiverner avec sa flotte dans ces parages, et mouilla un moment aux îles Sainte-Marguerite. L'escadre française, qui avait aussi quitté l'embouchure du Var, eut avis que l'armée navale d'André Doria avait été battue par une affreuse tempête à l'entrée du port de Villa-Franca. Aussitôt Polain envoya proposer à l'amiral turc de profiter de l'occasion pour se jeter au milieu de cette armée navale en désordre et la prendre ou la détruire. Mais l'amiral, ayant prétexté d'abord de la grosse mer pour se tenir dans l'inaction, s'avança ensuite avec tant de lenteur et de mollesse quand les vents et les flots se furent apaisés, que les capitaines de ses propres galères disaient ironiquement qu'il était équitable à Barberousse de ne point nuire à Doria, qu'il lui rendait ainsi le même service dont celui-ci l'avait gratifié en une autre occasion, et qu'enfin on se devait des ménagements de corsaire à corsaire. Soit que Barberousse eût été gagné à prix d'argent, soit qu'il payât en effet Doria de reconnaissance, soit enfin, comme on l'a prétendu, que ces deux célèbres marins aient toujours évité de se rencontrer de peur de compromettre leur renommée l'un par l'autre, la flotte ottomane arriva à Toulon, sans avoir combattu l'illustre Génois. Vingt galères musulmanes, avec autant de galères françaises, allèrent seulement dans le port de Villa-Franca enlever les débris du naufrage d'une partie de la flotte ennemie. Quelque temps après, Barberousse détacha encore vingt-cinq de ses galères pour aller courir sur les côtes d'Espagne, où elles firent de grands ravages, particulièrement à Rosas.

Cependant François Ier, après avoir fait tant d'efforts pour obtenir le secours de l'armée navale du sultan, était de plus en plus inquiété dans sa conscience par les plaintes et les alarmes de la chrétienté, qui

lui reprochait d'agir contre son astucieux et implacable ennemi comme celui-ci eût fait à sa place ; il résolut de renvoyer la flotte ottomane à Constantinople, d'autant que Barberousse se lassait chaque jour davantage des ménagements qu'on le forçait à garder et demandait si on l'avait fait venir pour que ses galères fussent à l'ancre et ses hommes dans l'oisiveté. La parole du roi avait en outre été engagée par Polain à Soliman, pour que ce renvoi eût lieu en 1544. En conséquence, le 1er mai de cette année, Barberousse reprit la route de Constantinople.

Outre sa flotte, il était accompagné de cinq galères françaises sous les ordres du capitaine Polain, qui devait, selon le désir du sultan, témoigner de sa conduite et opérer la remise de l'armée navale de Turquie. Polain était revêtu, dans la circonstance, du titre d'ambassadeur près la Porte ottomane. Grâce à sa surveillance, les côtes de Ligurie que François Ier tenait à ménager et les États de l'Église, échappèrent, comme précédemment, aux excès et aux ravages des musulmans. Mais, en raison de l'état de guerre où l'on était avec l'empereur et ses adhérents, il n'en fut pas de même des côtes de Toscane et de celles du royaume de Naples : l'île d'Elbe, celle de Ciglio, Piombino, Telamone et Porto-Ercole furent ruinées par le fer et le feu. Rien que depuis l'île de Procida à celle de Lipari qui fut totalement dépeuplée, Barberousse enleva plus de huit mille personnes pour les traîner en esclavage. Le capitaine Polain n'avait à faire valoir pour sauver ces pays, ennemis de son maître, que des motifs de pitié et de sympathie de religion qui touchaient peu le cœur du vieux corsaire, jaloux de signaler son retour, comme il avait fait son arrivée, par la terreur de son nom. Après avoir opéré la remise de la flotte ottomane à Soliman II, qui le reçut avec les plus grands égards et de nouveaux témoignages de sa satisfaction, le capitaine Polain cingla de Constantinople, le 19 octobre de la même année 1544, avec ses cinq galères, débarqua à Marseille sans fâcheuse rencontre et alla rendre compte à François Ier, qui se tenait à Arques en Normandie, du résultat de sa dernière ambassade. Il trouva que la crainte de voir revenir Barberousse avec sa flotte avait singulièrement acheminé les choses vers la paix ; elle fut définitivement conclue le 18 septembre suivant.

Cependant l'éclat que plusieurs missions si étonnamment accomplies avaient jeté sur le capitaine Polain, et les talents imprévus que ce digne

fils de ses œuvres venait de déployer comme marin, tout en excitant l'envie, interdisaient au roi de ne point sortir pour un tel homme des exigences du préjugé nobiliaire, et de ne pas] élever aux dignités et aux honneurs celui qui, dans un rang si vulgaire, avait su lui rendre les plus éminents services. Déjà lors de son commandement de fait de l'escadre sur laquelle le comte d'Enghien était, avec le titre passager et même contesté par plusieurs autorités, de capitaine général, on l'avait élevé, par lettres du 9 mars 1543, au grade de lieutenant général de l'armée de mer du Levant. Vers le même temps, on l'avait créé chevalier de l'ordre de Saint-Michel, qui à cette époque était l'ordre du roi; François Ier l'avait aussi nommé capitaine de cent hommes d'armes, capitaine de Château-Dauphin, et son conseiller et son chambellan ordinaire. D'autre part, le comte de Grignan, Louis des Adhémars ou des Aymars de Monteil, gouverneur de Provence, s'étant pris pour lui d'une amitié et d'une admiration aussi grandes que méritées, lui avait donné, par acte du 28 juillet 1543, à titre d'héritier d'adoption, la seigneurie des Aymars et la baronnie de la Garde, de laquelle Polain était parti valet de régiment et où il revenait haut et puissant seigneur. Au titre de baron de la Garde, il ajouta plus tard celui de marquis de Bregançon en Provence. Mais l'armée, mais le peuple continuèrent à l'appeler le capitaine Polain, nom sous lequel avait commencé sa célébrité. Enfin au moment de son dernier départ pour Constantinople, *Antoine Escalin, dit le Pouling, chevalier, conseiller et chambellan ordinaire du roi*, avait reçu de François Ier, *à cause de ses sens, prudence, vertu, vaillance, bonne conduite, expérience au fait de la marine, de la guerre et des armes, loyauté et grande diligence*, des lettres patentes, en date du 23 avril 1544, qui l'investissaient des titres et charge de *chef et capitaine général de son armée de mer de Levant*, aussi bien *pour les vaisseaux ronds que pour les galères* dont pouvait se composer cette armée. L'illustre parvenu succédait ainsi, selon la majorité des auteurs, à un La Rochefoucauld; ou, selon quelques autres, à un prince de la maison des Bourbons, en admettant que le comte d'Enghien, oncle de Henri IV, ait eu l'investiture de la charge et du titre de capitaine général des galères de France. Il n'était guère possible à Polain d'aspirer à monter plus haut; sa juste ambition avait lieu d'être satisfaite. C'est ce moment-là même que la fortune choisit, selon son habitude, pour lui faire sentir ses rigueurs. On va voir à

quel propos, et par quel jeu bizarre, qui est bien de ses traits, elle se plut à faire succéder, par intermittence, à l'égard de celui qu'elle avait jusqu'ici favorisé sans relâche, la persécution au triomphe, le triomphe à la persécution. Mais il faut auparavant et pour un moment rentrer dans l'histoire générale.

La guerre que François Ier avait terminée avec Charles-Quint durait encore avec Henri VIII, roi d'Angleterre, qui avait mis à profit les embarras de la France du côté de la Méditerranée, pour l'attaquer par l'Océan. Dans le but d'étendre le domaine de Calais que ses prédécesseurs, à compter d'Édouard III, lui avaient transmis, et peut-être de renouveler de vieilles prétentions sur la couronne de France en général, ce prince s'était emparé de Boulogne-sur-Mer. François Ier résolut non-seulement de lui reprendre cette place, mais encore d'envoyer une flotte imposante, avec des troupes de débarquement, sur les côtes d'Angleterre.

Claude d'Annebaut, amiral de France, fut appelé au commandement suprême de l'armée navale de l'Océan, à laquelle devaient venir se joindre les galères de la Méditerranée. Quoi qu'en ait pu dire le maréchal de Vielleville et ceux qui ont basé leur propre opinion sur la sienne, d'Annebaut, d'après le témoignage de presque tous ses contemporains, d'après celui de l'impartiale postérité, était un homme d'un grand sens, d'un jugement excellent et d'une prudence consommée, qualités auxquelles il joignait la plus rare probité, le sentiment le plus parfait du devoir, un désir sincère de remplir avec honneur et conscience les obligations militaires de sa charge, et une telle estime pour la marine, que mis en demeure au commencement du règne suivant d'opter entre la dignité d'amiral et celle de maréchal de France, il n'hésita pas à préférer la première. Peut-être même est-ce là le secret du dédain qu'affecte en toute occasion, dans ses *Mémoires*, le maréchal de Vielleville pour d'Annebaut. Volontiers on le croirait à voir comme ce dédain ressemble à du dépit, et comme Vielleville s'est longuement complu à faire ressortir la supériorité que, selon lui et contrairement à l'opinion des rois eux-mêmes, le maréchalat avait sur l'amirauté. A l'appui de cette manière de voir et pour diminuer l'importance de la charge d'amiral de France, Vielleville rapporte qu'une certaine fois, d'Annebaut, ayant passé le détroit de Gibraltar, avec cinquante à soixante voiles, et ayant ordonné au capitaine Polain de venir

se joindre à lui avec sept à huit galères pour aller combattre les corsaires barbaresques, reçut pour réponse que ses pouvoirs d'amiral expiraient au détroit et qu'on n'avait point à s'occuper de ses ordres dans la Méditerranée; il ajoute que d'Annebaut ayant insisté, et menacé le capitaine Polain de lui faire connaître, par une sévère leçon, ce qu'étaient les pouvoirs d'un amiral de France, Polain repartit que s'il s'approchait davantage du port de Marseille, il le coulerait bas lui et tous ses vaisseaux; qu'alors d'Annebaut *se retira avec sa courte honte*, ce dont le roi François Ier, à qui il s'en plaignit, ne fit que rire. Il faut reconnaître tout d'abord que la menace du général des galères de France n'est pas plus probable que le rire d'un roi aussi absolu que François Ier dans cette occasion. Quel n'eût pas été le sort du capitaine Polain, s'il se fût seulement permis cette menace de détruire la flotte de son maître, la flotte de son pays? Évidemment, plus on y réfléchit, l'anecdote est d'invention. Les rapports cordiaux qu'eurent ensemble, vers le même temps, Polain et d'Annebaut, suffiraient d'ailleurs à le prouver, d'Annebaut ayant lui-même sollicité l'assistance d'hommes de mer d'une expérience et d'un talent généralement reconnus, il lui fut adjoint, outre le vice-amiral de la Mailleraie, le capitaine Polain et sous le commandement de celui-ci, l'habile Léon Strozzi, prieur de Capoue, qui reçurent ordre de faire passer vingt-cinq galères de la Méditerranée dans l'Océan. C'était sans doute le parti que, sous le règne précédent, Prégent de Bidoux avait su tirer de cinq ou six de ces bâtiments de bas bord contre les Anglais, qui inspirait l'idée d'en risquer aujourd'hui un nombre beaucoup plus considérable jusque dans les eaux houleuses de la Manche.

Le capitaine Polain, se souvenant des leçons qu'il avait prises en Italie, particulièrement à Venise, se fit dans ces circonstances ingénieur naval. En même temps qu'il ordonnait la réparation des anciennes galères, il présidait lui-même à la construction des nouvelles. L'ingénieur improvisé n'eut pas plutôt tourné de ce côté son active imagination, qu'il sortit par ses hardis calculs des voies de la routine : voulant étendre l'importance de la famille de bâtiments qu'il commandait plus particulièrement et la rendre plus propre à entrer en lutte avec les vaisseaux de haut bord, il donna aux galères plus de force et de solidité, tout en ajoutant à l'agilité de leurs mouvements. Il prit un soin particulier de sa réale ou galère-amiral, qu'il arma à cinq ra-

meurs par banc, ce qu'on n'avait point encore vu en France et ce qui était très-rare partout ailleurs, le célèbre André Doria lui-même n'ayant fait construire naguère, pour recevoir l'empereur Charles-Quint, qu'une galère à quatre rameurs par banc. La réale du capitaine Polain, qui servit presque aussitôt de modèle pour toutes les autres galères, était d'une si bonne construction qu'elle dura plus de trente ans en service continuel, malgré les accidents que de moins adroits que son premier maître lui firent éprouver. A cette époque, qui était celle des Jacques Cartier, des Roberval, des Parmentier, du fameux armateur Ango, et d'une foule d'audacieux patrons de navires français, dont les lointaines et périlleuses entreprises sont restées immortelles, les bons matelots, quoi qu'en aient pu dire sans examen quelques auteurs, ne manquaient pas en France ; au contraire ils y abondaient. Ce ne fut donc point sur la disette de ceux-ci que le capitaine Polain appela l'attention du roi et des parlements : mais sur celle des hommes qui devaient composer la chiourme. Dès le 8 janvier 1544, François Ier, à sa demande, avait ordonné au parlement d'Aix et à tous les justiciers de Provence de livrer au service des galères les individus susceptibles de condamnation à mort, à l'exception des hérésiarques et des criminels de lèse-majesté. Le capitaine Polain s'en servit pour l'armement et l'exercice des nouvelles galères qui exigeaient un plus grand nombre d'hommes que les précédentes. Quand ses bâtiments furent réparés ou construits, et quand il en eut complété l'armement, l'ingénieur et ordonnateur redevint amiral : en attendant le départ, il exerça sa flotte à des manœuvres ; il fit progresser les anciennes et en inventa de nouvelles ; il enseigna l'art de combattre sans confusion et non plus seulement à l'abordage, mais en se divisant par escadres toujours prêtes à s'appuyer l'une l'autre.

Telles étaient les occupations du capitaine Polain, lorsqu'il reçut l'ordre fatal et auquel n'étaient certainement pas étrangers les jaloux de sa gloire, d'aller avec un corps de cavalerie prêter main-forte à Jean Minier, seigneur d'Opède, premier président au parlement d'Aix, contre les religionnaires connus sous le nom de Vaudois. Les succès éclatants et jusqu'alors inouïs que Polain avait obtenus à Constantinople, ses relations avec Barberousse, le grand commandement qu'il avait exercé, à l'étonnement général, sur la flotte musulmane, les ré-

cits brillants qu'il faisait de l'Orient avaient inspiré aux ennemis de sa fortune de répandre le bruit qu'il était peu fidèle à la loi chrétienne, et qu'il était secrètement initié à celle des mahométans. Ce fut sous le prétexte de lui faire donner un démenti à cette sourde calomnie, que les mêmes hommes qui l'avaient répandue le pressèrent de se jeter avec ardeur dans une croisade d'un nouveau genre, et de noyer ses souvenirs musulmans dans le sang des chrétiens hérétiques. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il se laissa entraîner avec une sorte de fanatisme à ces perfides suggestions, et que c'est en grande partie sur lui que doit retomber le sang des infortunés Vaudois massacrés à Mérindol, à Cabrières et dans divers autres endroits de la Provence; mais, en examinant d'une part que le premier président d'Opède, le président François de Lafon, les conseillers Honoré de Tributiis et Bernard Badet, et l'avocat général Guérin, la magistrature en un mot, qui avait ordonné le crime, se fit elle-même l'exécutrice de ses hautes œuvres en l'absence du gouverneur de Provence ; et d'autre part que les auteurs vaudois eux-mêmes, les auteurs du temps, ne nomment pas ou nomment à peine, le baron de la Garde dans cette épouvantable exécution où il ne commandait d'ailleurs que la moindre partie des troupes, on conclut naturellement que les historiens postérieurs n'ont formé leur opinion que sur les poursuites et persécutions auxquelles fut en butte, par la suite et à ce sujet, le capitaine Polain, sacrifié en raison de l'obscurité de son origine et des jalousies suscitées par son mérite et sa fortune, à des coupables de plus haute naissance. Ce fut au mois d'avril 1545, qu'eut lieu la farouche expédition du président d'Opède contre les héritiers de la doctrine du Lyonnais Pierre Valdo, ce précurseur des Jean Hus, des Luther et des Calvin. L'incendie et la mort furent promenés sur plusieurs points de la Provence. Les villages furent impitoyablement détruits, et leurs habitants massacrés, quoiqu'ils n'opposassent aucune résistance. Cabrières fut battue à coups de canon ; et, nonobstant la capitulation acceptée pour cette ville par le capitaine Polain, le président d'Opède, que secondait dans sa rage son parent Lacoste, rompit la convention et tint à entrer par la brèche pour se donner le droit de ne rien épargner dans la place où il fit périr par le fer et le feu tout ce qu'il rencontra de monde, hommes, femmes, vieillards et enfants. La capitulation acceptée par le capitaine Polain témoigne assez de l'humanité de ses intentions ; ce ne fut pas

lui, mais le monstrueux président d'Opède qui viola la parole donnée. Il faut laisser à chacun le mérite de ses œuvres.

Le capitaine Polain laissa peu après d'Opède et consorts continuer leur expédition de bourreaux, pour aller sur un théâtre plus digne de son génie et de sa valeur. On ne sait pas d'une manière bien précise, si ce fut par terre ou par mer qu'il atteignit de sa personne le Havre-de-Grâce qui était le rendez-vous général assigné pour la campagne maritime de 1545, contre l'Angleterre. Les uns disent que ce fut en faisant le chemin par terre qu'il se trouva engagé dans les atroces exécutions du président d'Opède ; les autres donnent à entendre qu'il revint à Marseille, et lui laissent tout l'honneur de la conduite des vingt-cinq galères françaises de la Méditerranée dans la Manche ; mais tous s'accordèrent sur ce qui se passa depuis son arrivée au Havre.

La flotte française forte de quarante-huit vaisseaux ronds, de cinquante bâtiments légers et des vingt-cinq galères du capitaine Polain, appareilla du Havre, le 6 juillet 1548, et cingla vers le canal qui sépare l'île de Wight de Portsmouth ; c'est là que se tenait sous les ordres de Jean Dudley, comte de l'Isle, l'armée navale d'Angleterre composée de soixante bâtiments seulement, mais tous très-forts, très-bons voiliers et très-bien armés. Le capitaine Polain les alla reconnaître avec quatre de ses galères et sut échapper, par l'habileté de ses manœuvres, à quatorze d'entre eux qui vinrent pour l'envelopper. L'amiral d'Annebaut, encouragé par le général des galères, résolut d'attaquer les ennemis malgré la position formidable qu'ils occupaient. Les bâtiments de haut bord furent partagés en trois escadres et formèrent leur ligne en croissant, tandis que le capitaine Polain, assisté de Léon Strozzi et en dehors de la ligne, avait charge de se porter avec ses galères par divisions, où son coup d'œil et les circonstances le voudraient. Ce fut à ces derniers que revint presque tout l'honneur de la campagne navale de 1545. A la faveur du calme, le 19 juillet de cette année, le capitaine Polain canonna avec ses galères les vaisseaux de haut bord des Anglais, qui étaient au mouillage ; il coula à fond la *Marie-Rose*, l'un des plus importants bâtiments ennemis, avec les cinq cents hommes qui le montaient. Le vaisseau amiral lui-même qui portait Jean Dudley, faillit avoir un sort semblable, et la flotte anglaise courut risque d'être entièrement perdue. Réduite à cette extrémité de s'échouer pour n'être pas prise ou engloutie, elle allait s'y résoudre,

lorsque fort heureusement pour elle le vent vint à souffler, qui lui permit aussitôt de lever l'ancre et d'attaquer à son tour les Français, à l'aide de ses ramberges, bâtiments tenant le milieu entre les vaisseaux de haut bord et de bas bord, longs et légers, à voiles et à rames, qui mirent les galères du capitaine Polain dans le plus grand danger, en les pressant du côté de la poupe où elles n'avaient point d'artillerie pour se défendre. Un mouvement parti de l'arrière-garde que commandait Léon Strozzi, fut dans cette occasion le salut des galères de France qui tournant soudain de la poupe à la proue, se remirent en ligne et firent face aux ramberges anglaises, tandis que l'amiral d'Annebaut accourait avec le gros de la flotte pour soutenir l'action et élargir, s'il était possible, le champ du combat. Alors, les Anglais firent retraite et cherchèrent un asile dans les bancs de sable qui bordaient la côte et où ils s'étaient flattés d'attirer les Français. Ceux-ci, maîtres du champ de bataille, descendirent dans l'île de Wight; ils insultèrent de là tout à l'aise le roi Henri VIII qui était à Porstmouth, et qui n'osa appareiller avec sa flotte pour mettre obstacle à leurs courses. Ils eussent même été maîtres de se fortifier dans l'île conquise, et on leur reprocha par la suite de n'avoir point suivi dans cette occasion les conseils du capitaine Polain, qui voulait qu'on s'y maintînt. Le rembarquement ayant eu lieu, et d'Annebaut ayant remis à la voile, les ennemis reprirent du cœur. Le 15 août 1545, leur flotte, renforcée jusqu'à cent vaisseaux, se disposa à attaquer celle des Français qui, affalée par un gros vent, après avoir inutilement essayé de gagner les mouillages de Boulogne, s'était vue réduite à jeter l'ancre près des côtes d'Angleterre pour donner le temps à l'amiral d'Annebaut d'appareiller et de former son ordre de bataille. Le capitaine Polain s'avança avec les galères, gagna sur les Anglais l'avantage du vent et engagea avec eux deux actions dans le même jour, dont l'une dura plus de deux heures et ne se termina qu'à la nuit. Un jeune musicien fut tué auprès de lui d'un coup de canon. Un capitaine, nommé Jean Moret, qui a écrit le récit de l'action du 15 août 1545, à laquelle il était présent, assure qu'on eut besoin dans cette rencontre de toute la valeur, de toute l'expérience, de toute l'habileté du capitaine Polain, non-seulement pour amener le triomphe des galères françaises, mais même pour les sauver. Les deux affaires du 15 août se passèrent sans le concours de l'amiral d'Annebaut et des vaisseaux de haut bord fran-

çais, qui n'avaient pu rejoindre l'escadre du capitaine Polain. Le lendemain on chercha, mais vainement, les ennemis ; ils s'étaient esquivés à la faveur de la nuit, laissant les galères françaises maîtresses du champ de bataille. Grand nombre de débris et de cadavres que la vague emportait, témoignèrent de la perte considérable que les Anglais avaient faite dans la journée du 15 août 1545, dont la gloire fut toute et sans partage au capitaine Polain. La flotte de France retourna ensuite au Havre-de-Grâce, et peu après la paix fut faite entre François Ier et Henri VIII, qui s'engageait à restituer la ville de Boulogne moyennant le remboursement d'une somme qu'il prétendait lui être due.

Peu d'années s'étaient passées depuis que le capitaine Polain avait vu se terminer cette campagne si glorieuse pour lui, on pourrait même dire glorieuse pour lui seul, lorsqu'il fut accusé de complicité volontaire dans les actes horribles du président d'Opède et consorts contre les malheureux Vaudois. François Ire saisi de trop justes remords au moment où il était près de sa fin, avait chargé son fils Henri II de venger le sang de ses sujets odieusement répandu, et le nouveau monarque, l'époux de cette Catherine de Médicis qui devait souffler tant de haines religieuses et animer tant de massacres fanatiques, avait évoqué à lui la cause des Vaudois. Les envieux du capitaine Polain qui avaient préparé de loin sa disgrâce, s'ils ne purent venir à bout de le faire mettre à mort, le firent pourtant destituer de sa charge de général des galères et condamner à une prison perpétuelle. C'est là une leçon et un exemple frappants pour les hommes de guerre qui se laissent entraîner trop loin dans les exécutions toujours passionnées qui accompagnent les troubles civils. Sous le coup de ces troubles on leur crie qu'ils n'ont fait qu'accomplir un devoir ; mais, quand les événements ont changé de face ou quand leur dévouement, qu'auparavant on désirait aveugle, ne paraît plus utile, on les accuse d'avoir outre-passé leurs instructions et on s'efforce de rejeter sur eux tout l'odieux des exécutions politiques. Dans la circonstance le capitaine Polain, en sa qualité d'homme sorti des rangs du peuple, paya le crime de ceux qui, issus d'un sang réputé plus noble que le sien, n'avaient pu le pousser à toutes leurs sauvages extrémités. Si l'avocat général Guérin, homme de naissance peu élevée, fut pendu, le président d'Opède et d'autres personnages éminents vinrent à bout d'échapper à la justice mal éclairée du successeur de François Ier.

Le capitaine Polain supporta sa disgrâce et sa prison avec le calme et la dignité d'un homme des temps antiques ; il en profita pour se nourrir de lectures et d'études, si bien que quand les portes qui le retenaient prisonnier s'ouvrirent pour lui, au bout de trois ans, il disait en souriant qu'il avait fait son cours de philosophie et était prêt à passer maître ès-arts.

Ce fut uniquement au besoin que l'on avait de ses services qu'il dut sa liberté et peut-être la vie. La guerre venait d'éclater entre Henri II et Charles-Quint. On se ressouvint alors du négociateur de Constantinople, du vainqueur des Espagnols et des Anglais ; le capitaine Polain, après avoir exigé qu'on examinât à fond son affaire, fut déclaré innocent par arrêt du 13 février 1551. On l'investit d'un commandement en Toscane ; mais il ne fut pas immédiatement rétabli dans sa charge de général des galères de France, qui était passée dans la puissante maison de Lorraine. Il eut encore à se justifier de la sortie de blés hors du royaume ; ses ennemis produisirent contre lui de faux témoins, parmi lesquels on découvrit quatre forçats déguisés et sauvés par lui des galères ; ses accusateurs confondus furent obligés de quitter la France. Quant à lui, il alla servir dans le Piémont, sous les ordres de Paul de Termes, depuis maréchal de France, y dirigea en réalité presque toutes les opérations et se distingua surtout dans l'attaque et la défense des places, en déployant toutes les qualités d'un ingénieur militaire, tant ses talents savaient s'approprier à tous les genres de guerre.

Enfin la voix publique qui le rappelait à la tête des armées navales et le besoin qu'on eut de son expérience maritime, le firent réintégrer dans sa dignité de général des galères. Comme il appuyait, avec quelques bâtiments seulement, les opérations de l'armée de terre en Italie, il fut rencontré par vingt-quatre gros vaisseaux de guerre espagnols, qu'il ne chercha pas à éviter malgré l'infériorité de ses forces, mais contre lesquels il employa une ruse qui ne serait plus dans nos mœurs ; on la considéra néanmoins comme de bonne guerre, surtout vis-à-vis des sujets de Charles-Quint non encore lavés de l'assassinat des ambassadeurs de François I$^{er}$. Il arbora le pavillon impérial, dépêcha un brigantin vers les Espagnols pour leur dire que l'épouse du roi de Hongrie, belle-sœur de l'empereur, était à son bord et qu'on demandait pour elle les honneurs dus à son rang. Aussitôt les bâti-

ments espagnols font une décharge de toute leur artillerie pour saluer la reine ; le capitaine Polain ne leur donne pas le temps de recharger leurs pièces, arbore le pavillon français, fond sur ces vaisseaux avec furie, se rend maître de quinze d'entre eux, et d'un butin évalué à plus de quatre cent mille écus d'or.

Le capitaine Polain reçut ensuite l'ordre de concourir à la conquête que l'on projetait de l'île de Corse sur les Génois, et d'agir de concert avec Dragut-Rays, célèbre corsaire, devenu amiral des flottes ottomanes après la mort de Barberousse II. Le capitaine Polain alla joindre avec trente-six galères Dragut, qui se tenait dans le golfe de Lépante avec soixante bâtiments du même genre. Les deux amiraux partirent ensemble au commencement de juin 1553, et firent plusieurs descentes sur les côtes de Calabre, et dans les îles de Sicile, d'Elbe et de Pianosa. Leur apparition devant Naples força les Espagnols à lever le siége de Sienne, place dont l'occupation eût pu entraîner celle de toute l'Italie par les impériaux. Cependant, Paul de Termes avait joint les flottes combinées, avec deux mille cinq cents soldats, destinés à être débarqués, sous son commandement, dans la Corse ; il apportait au capitaine Polain la commission d'attaquer les villes de la côte, qui étaient au pouvoir des Génois, et d'engager l'armée navale des Turcs à seconder ses opérations. Dragut-Rays se rendit sur-le-champ aux désirs manifestés par le capitaine Polain, et cingla vers l'île que l'on voulait arracher au joug de la république ligurienne. Le général des galères de France débarqua, le 25 et le 26 août, les troupes de Paul de Termes. Aidées par un parti de Corses qui leur était favorable, elles s'emparèrent de Bastia, Porto-Vecchio, Ajaccio et San-Fiorenzo. Pendant ce temps, les Turcs assiégeaient Bonifacio à l'extrémité méridionale de l'île ; mais le succès n'eût peut-être pas couronné leurs longs efforts, si le général des galères de France et un capitaine provençal, nommé Nas, n'avaient pas suggéré aux habitants l'idée de capituler, pour éviter les suites terribles d'une prise d'assaut par les Musulmans. Le capitaine Polain eut besoin de toute son énergie, jointe à beaucoup de diplomatie, pour empêcher l'amiral ottoman, dont presque toute la carrière avait été celle d'un écumeur de mer, de livrer la ville au pillage, nonobstant la capitulation. Au moment où la garnison sortait avec les honneurs de la guerre, il fut même obligé de s'interposer, au péril de sa vie, entre

les Génois et les Turcs qu'une circonstance fortuite avait remis aux prises avec plus de rage que jamais. Dragut-Rays, immédiatement après cette affaire, déclara aux Français qu'il ne pouvait continuer d'agir de concert avec des gens qui n'entendaient pas la guerre à sa façon ; il fit rembarquer ses troupes et ramena du côté de Constantinople la flotte du Grand Seigneur. Les Français abandonnés à leur peu de forces essayèrent néanmoins d'achever la conquête de la Corse. Le capitaine Polain alla bloquer Calvi avec ses galères, opéra une descente auprès de cette place et réussit à s'emparer du principal faubourg. Mais l'approche de vingt-six galères génoises et espagnoles, portant quatre mille hommes de débarquement, sous le commandement d'Augustin Spinola, et la nouvelle que ce premier corps d'armée serait bientôt suivi de toute une grande flotte aux ordres du vieil André Doria, forcèrent le capitaine Polain et de Termes, qui manquaient de troupes et de munitions, et se trouvaient comme abandonnés, à lever le siége de Calvi; ils allèrent se retrancher dans les montagnes de San-Pietro d'Accia, après avoir mis les galères de France à l'abri. Bientôt, en effet, André Doria, alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, mais qui n'avait rien perdu de son génie, arriva avec le gros de l'armée navale de Charles-Quint. La petite garnison française de Bastia fut obligée de capituler devant lui, mais, quoiqu'elle ne se composât que de cinquante hommes, elle ne le fit du moins qu'avec tous les honneurs de la guerre. La garnison de San-Fiorenzo, commandée par le brave Jourdain des Ursins, et secondée par le capitaine Polain, opposa une longue résistance. Comme les assiégés étaient dans le plus grand dénûment de vivres et de munitions, et comme le petit corps d'armée avec lequel Paul de Termes tenait la campagne s'affaiblissait de jour en jour, le capitaine Polain se rembarqua pour aller chercher des secours en France. Il rassembla avec son activité accoutumée vingt galères et six mille soldats, avec lesquels il eût sauvé San-Fiorenzo, si une tempête qui survint au moment où il était prêt d'aborder de nouveau en Corse n'avait dispersé sa flotte. Avant qu'il eût eu le temps de la railler, la garnison française de San-Fiorenzo, qu'André Doria pressait de toutes parts et qui périssait de misère et de faim, fut enfin réduite à capituler. Le capitaine Polain, après avoir déposé presque à la vue de l'armée navale ennemie ses six mille hommes en Corse, prit sur lui d'aller

renouer l'alliance offensive et défensive avec la Turquie, et d'engager l'armée navale du sultan à revenir opérer de concert avec la France. Il ne démentit point dans la circonstance sa renommée d'habile négociateur, et réussit à ramener Dragut-Rays sur les côtes d'Italie. La présence de l'amiral ottoman dans ces parages mit Charles-Quint dans la nécessité de rappeler de l'île de Corse la flotte d'André Doria. Alors, les Français reprirent l'offensive et rentrèrent dans plusieurs places. Le capitaine Polain et Paul de Termes remirent le siége devant Calvi, par terre et par mer, et ils étaient sur le point de s'en rendre maîtres quand l'infatigable André Doria survint de nouveau avec quarante-quatre galères et six mille hommes de troupes, et força pour la seconde fois les Français à se retirer. Le capitaine Polain retourna en France afin d'en ramener encore des secours. Dans la traversée, il rencontra Dragut, eut avec lui une conférence et vint à bout de vaincre sa répugnance à opérer directement avec les Français dans la Corse. Il l'entraîna, lui et toute son armée navale, devant Calvi, dont le siége fut repris pour la troisième fois. Mais des dissentiments ne tardèrent pas à s'élever de nouveau entre les Français et les Turcs sur la question du pillage et sur la faculté de traîner les vaincus en esclavage, ce qu'on leur refusa d'avance et de nouveau avec la plus louable énergie. Dragut-Rays, ne comprenant rien à ces ménagements, se sépara encore une fois et pour la dernière des Français ; le siége de Calvi fut par suite abandonné, et bientôt l'île de Corse tout entière fut évacuée après avoir été sur le point de devenir française. Elle l'eût été dès cette époque, si le capitaine Polain n'avait pas été abandonné avec le peu de forces qu'il possédait, et si la guerre dans le Piémont n'avait pas trop détourné l'attention d'un autre côté.

Au mois de septembre de l'année 1555, le capitaine Polain eut mission de conduire par mer dans les États romains les cardinaux de Lorraine et de Tournon, chargés d'une importante négociation avec le pape pour soustraire le royaume de Naples au joug de Charles-Quint. Les deux cardinaux n'avaient eu confiance qu'en lui pour les empêcher de tomber au pouvoir des flottes ennemies qui sillonnaient la Méditerranée. Le capitaine Polain partit de Marseille avec dix-huit galères seulement, évita les Espagnols et leurs alliés d'Italie qui le cherchaient avec des forces beaucoup plus considérables que les siennes et vint déposer heureusement les ambassadeurs d'Henri II à Civita-

Vecchia. Une tempête l'assaillit à son retour et l'obligea à se réfugier à San-Fiorenzo sur les côtes septentrionales de la Corse. Là, comme il attendait que le calme revînt, il eut avis que onze vaisseaux de haut bord espagnols, chargés de transporter cinq à six mille hommes à Gènes, avaient été forcés par le même coup de vent de jeter l'ancre en une rade voisine. Aussitôt et sans avoir égard à la disproportion du nombre et aux inconvénients d'une mer houleuse pour ses galères, il cingla à toutes rames vers les Espagnols, tomba sur eux à l'improviste, attaqua de sa personne le plus fort et le mieux armé de leurs vaisseaux, le canonna, le coula bas et fit presque immédiatement essuyer le même sort à un second. De mille à quinze cents ennemis périrent dans les flots ou furent faits prisonniers. Les autres vaisseaux espagnols prirent la fuite à toutes voiles et gagnèrent la haute mer où les galères du capitaine Polain qui les poursuivaient ne purent les atteindre.

Le capitaine Polain parcourut ensuite les côtes d'Italie, et se montra avec sa flotte, à plusieurs reprises, jusque dans le golfe de Naples, où sa présence était toujours un grand objet de terreur pour les ennemis. Après la perte de la bataille continentale de Marciano, il alla recueillir, sur ses galères, les débris de l'armée française. En cette circonstance, un épais brouillard le fit tomber au milieu de la flotte d'André Doria, beaucoup plus nombreuse que la sienne. Surpris, mais non déconcerté, le capitaine Polain trouva sur-le-champ dans sa tête un moyen de se tirer de ce pas terrible. Sachant que l'armée navale des Turcs était revenue sur les côtes d'Italie, il profita de l'obscurité même pour faire croire qu'il s'était réuni à elle et qu'il avait réellement pour but de livrer bataille aux ennemis, sur lesquels il fit immédiatement feu de toute son artillerie et de sa mousqueterie. Le vieux Doria donna dans le piége, crut effectivement que les Turcs et les Français avaient combiné leurs forces pour l'attaquer, et loin de songer à faire main basse sur les galères égarées du capitaine Polain, il ne parut avoir d'autre idée que de les éviter par une prompte retraite. Le capitaine Polain, satisfait d'avoir sauvé par son sang-froid les débris de l'armée française, n'eut garde de le poursuivre ; mais il eut la gloire, après avoir couru un danger imminent, de ramener sa flotte à Marseille sans avoir perdu un seul bâtiment, ni un seul homme. André Doria, en apprenant peu après ce qu'avait fait le capitaine Polain, ne put se dé-

fendre de l'admirer et de le tenir pour un adversaire digne de lui.

La paix de Câteau-Cambresis, signée le 3 avril 1559, entre Henri II et le successeur de Charles-Quint en Espagne, rendit inutiles, pour un assez long temps, les talents du capitaine Polain. L'ingratitude des cours ne tint plus compte alors des glorieux services rendus par ce grand homme ; elle eut soin, en revanche, de rappeler sa naissance obscure, ses humbles débuts, et les poursuites dont il avait été l'objet dans les affaires des Vaudois. On le dépouilla une seconde fois de sa charge de général des galères, sans même se donner la peine de couvrir cette disgrâce du moindre prétexte, et ce fut au profit d'un personnage, le marquis d'Elbeuf, qui ne connaissait pas la mer seulement pour l'avoir vue. En voyant le tort qui venait d'être fait à ce grand vieillard qui avait si bien servi la France, toutes les âmes vraiment nobles et généreuses ressentirent sa blessure, et chacun, excepté le marquis d'Elbeuf, prince de la maison de Lorraine, qui était si bien pourvu d'autre part, aurait eu grande honte, dit un auteur contemporain, de tenir la place et la dignité qu'on lui avait enlevées.

Quelques jeunes seigneurs pourtant de la cour du roi Charles IX ne rougirent pas d'insulter à la vieillesse du capitaine Polain. Un fameux duelliste d'alors, nommé La Môle, lui chercha querelle, et quand le vieillard, bouillant après l'injure comme aux plus beaux jours de sa jeunesse, se leva fier et magnifique avec ses cheveux blancs pour exiger satisfaction, le duelliste, confondu, prétexta du cordon de Saint-Michel, qui était l'ordre du roi et que portait le capitaine Polain, pour ne point se battre. Prétexte inutile toutefois, car le vaillant vieillard se dépouilla à l'instant des insignes de l'ordre, et somma son adversaire de se mettre en garde. La Môle, comprenant, quoique un peu tard, que, vainqueur ou vaincu, il n'aurait qu'à perdre dans cette rencontre, pria le capitaine Polain d'agréer ses excuses : ce que celui-ci ne fit pas toutefois sans avoir donné une sévère leçon au jeune seigneur.

Après la mort du marquis d'Elbeuf, le capitaine Polain fut encore rétabli dans sa charge de général des galères, en 1566. A cette époque, la guerre civile était sur le point d'éclater avec plus de fureur que jamais, entre les catholiques romains et les huguenots. La ville de La Rochelle devint presque indépendante, et fut le refuge et le boulevard du parti protestant dans l'ouest de la France. Le prince de Condé,

Jeanne d'Albret et son fils, qui fut depuis Henri IV, l'amiral de Coligny et le comte de la Rochefoucauld, se mirent, dès l'année 1568, sous la protection des Rochellois, dont les escadres couraient les mers et revenaient sans cesse chargées des dépouilles des marchands catholiques.

A la tête des forces navales de La Rochelle et des huguenots en général, était un armateur célèbre nommé Jacques Sore, natif du village de Floques, près la ville d'Eu, à qui Jeanne d'Albret donna le titre d'amiral de Navarre. Jacques Sore s'était acquis la réputation du plus redoutable corsaire de l'Océan, par ses audacieuses expéditions contre les Espagnols ; et bientôt il y joignit celle d'un des plus habiles marins et manœuvriers qu'il y eût alors. C'était à peine si la renommée du capitaine Polain éclipsait la sienne sous ce rapport. Il était impitoyable à l'égard des persécuteurs de son parti. Une fois, s'étant rendu maître d'un bâtiment espagnol qui portait un grand nombre de membres de la compagnie de Jésus, il fit mettre à mort et jeter à la mer tous les religieux. Pour mettre obstacle à ses courses, on envoya contre lui un capitaine de mer poitevin, nommé Landereau, tandis que Polain amenait de Marseille huit galères, pour opérer, avec ce dernier, dans l'Océan. Les bâtiments des catholiques vinrent jeter l'alarme jusque dans les parages voisins de La Rochelle, mais n'étant pas en force, ils durent bientôt se retirer devant l'escadre de Jacques Sore qui venait de se grossir, par surprise et perfidie, d'un vaisseau vénitien du port de huit à neuf cents tonneaux. Le capitaine Polain, qui s'était emparé de Brouage, et avait fait une tentative sur Tonnay-Charente, entreprit l'attaque de Rochefort que les huguenots possédaient aussi ; mais l'arrivée soudaine de La Noue, généralissime du parti adverse, déjoua son projet. Peu après Jacques Sore donna la chasse aux huit galères du capitaine Polain avec la flotte rochelloise composée de plusieurs gros vaisseaux et de trente-cinq chaloupes armées en guerre. Le capitaine Polain, peu accoutumé à faire retraite, même devant des forces de beaucoup supérieures à celles dont il pouvait disposer, s'arrêta plusieurs fois pour accepter le combat. Diverses actions assez vives se passèrent entre lui et Jacques Sore, sans que le succès fût décisif de part ni d'autre. Toutefois l'artillerie foudroyante du vaisseau vénitien dont Jacques Sore s'était emparé, finit par obliger les galères à chercher un asile dans la Gironde près de Royan, d'où elles pouvaient, au besoin, remonter le fleuve jusqu'à Bordeaux. Jacques Sore n'étant

plus gêné dans ses mouvements, alla resserrer Brouage, qu'il reprit après huit jours de siége ; et les protestants furent maîtres de l'Aunis. Un édit de pacification survint, en 1570, qui suspendit les hostilités. Elles ne devaient pas tarder à recommencer.

Dans l'intervalle, il fut question d'un mariage entre le duc d'Anjou, depuis Henri III, et la reine Elisabeth d'Angleterre. Le capitaine Polain devait être chargé de conduire à Londres le jeune prince. Il déploya dans ses préparatifs toute la splendeur et la magnificence qui lui étaient propres : car nul homme au monde, après s'être enrichi de tant de prises maritimes, ne montra plus de libéralité, et ne sut moins thésauriser. Il fit construire sous ses yeux, tout exprès pour ce voyage, une nouvelle réale, « l'ancienne, comme dit Brantôme, n'en pouvant « plus, plus qu'un vieux cheval qui a fait de longs services. » La poupe et la chambre de poupe furent tapissées et parées de velours cramois brodé d'or et d'argent. Sur une enseigne que la brise soulevait et agitait avec mollesse et grâce, on lisait, également brodés en or et en argent, des mots grecs qui signifiaient : « Bien que je sois et que j'aie été agité violemment, jamais je ne suis tombé ni n'ai changé. » Et comme de vrai, remarque Brantôme, jamais n'avait fait le capitaine Polain, qui toujours s'était montré brave et loyal. Les lits, les couvertures, les oreillers, les banquettes de poupe et de chambre de poupe, étaient d'étoffe non moins riche ; étendards, flammes et banderolles flottaient, moitié velours, moitié damas et tout frangés d'or et d'argent au caprice des vents. Les forçats de la réale que le duc d'Anjou devait monter, furent vêtus d'habits de velours cramoisi en parfaite harmonie avec la richesse des teintures et des divers ornements de cette merveilleuse galère. Les autres bâtiments qui devaient composer l'escadre d'honneur, furent aussi parés avec un soin magnifique ; et les dépenses toutes personnelles que fit le capitaine Polain pour recevoir son auguste passager, ne s'élevèrent pas à moins de vingt mille écus du temps. Toutefois, le projet de mariage entre le duc d'Anjou et Elisabeth, qui n'était au fond qu'un leurre réciproque, s'en alla en fumée, et le capitaine Polain en fut pour ses dépenses. Brantôme raconte que quelquefois ce grand homme se servit des richesses qu'il avait déployées à bord de cette inutile escadre d'honneur, pour parer sa chambre de poupe, « et que lui, indigne, il s'est couché et a dormi dans ces beaux lits où il faisait très-bon. »

Cependant la guerre était sur le point de se renouveler entre les catholiques et les protestants. Le capitaine Polain et Philippe Strozzi faisaient à Brouage un grand armement naval, que l'on disait destiné pour les Indes occidentales, mais qui, dans les projets de la cour, avait pour but de bloquer La Rochelle. Au moment même où il s'exécutait, en 1572, eut lieu le massacre de la Saint-Barthélemy. Les Rochellois envoyèrent des députés à Brouage pour se plaindre de l'armement. Le capitaine Polain essaya, mais inutilement, de les rassurer. Depuis l'affaire des Vaudois, les protestants l'avaient en haine, et, se rappelant la trompeuse capitulation de Cabrières, des suites de laquelle il n'était pourtant pas responsable, ils l'accusaient de fourberie. Le capitaine Polain se rendit à Paris dans le but très-sérieux de proposer de nouveaux moyens d'accommodement entre la cour et les Rochellois ; mais les préventions que ces derniers avaient contre lui, contribuèrent à l'empêcher d'atteindre le but pacifique qu'il avait en vue.

La Rochelle fut bloquée par terre et par mer. Le capitaine Polain vint mouiller dans la rade avec cinq galères et trois bâtiments de haut bord, tandis que vingt-deux pataches croisaient continuellement aux environs. Polain enleva aux Rochellois le vaisseau vénitien dont Jacques Sore avait tiré précédemment un si grand parti ; il l'échoua à l'embouchure du havre de La Rochelle, après l'avoir percé à jour et chargé de cailloux et de sable ; rendu ainsi massif et solide, ce bâtiment devint au milieu des eaux une espèce de boulevard que l'on appela le fort l'Aiguille. Les Rochellois, prévoyant que le canon de ce boulevard battrait leur port, résolurent de le détruire la nuit suivante. Hommes, femmes, enfants, tous portant de la paille, du bois et d'autres matières combustibles, s'avancèrent vers le fort l'Aiguille durant la basse marée ; mais ce fut inutilement : l'humidité et la vase le défendirent de l'activité des flammes, et le court espace de temps qui se passa entre le flux et le reflux, ne permit pas de pousser plus loin l'exécution. Le capitaine Polain obligea les Rochellois à se retirer avec perte. Le fort l'Aiguille n'empêchant pas entièrement l'entrée et la sortie des navires huguenots, il fit travailler à une estacade, dans laquelle on peut trouver le principe de la fameuse digue que jeta Richelieu lors d'un siége plus mémorable encore sous le règne de Louis XIII. Le capitaine Polain employa à son opération nombre de bâtiments, qui furent rangés à droite et à gauche et coulés à fond.

Les intervalles qui les séparaient furent fermés par des poutres flottantes qui s'élevaient et s'abaissaient, se prêtant ainsi au mouvement de la marée. L'estacade n'eut qu'une petite ouverture pour laisser aux assiégeants la liberté du passage, et l'on flanqua les deux extrémités de deux forts. Bientôt le blocus allait se transformer en siége. Le duc d'Anjou arriva au camp le 12 février 1513. Les Rochellois commençaient à manquer de vivres et de munitions. Personne du dehors n'osait se hasarder à traverser l'estacade du capitaine Polain poùr venir ravitailler les assiégés, quand un matelot nommé Miran, homme aussi brave qu'entreprenant, à qui les Rochellois venaient de donner le commandement de deux petits navires armés en guerre, se rendit maître de quatre bâtiments catholiques qui portaient des vivres et des munitions, trompa la vigilance des croiseurs, durant la nuit du 15 au 16 février, entra à pleines voiles dans la rade, passa au milieu de la flotte catholique, força les barrières, essuya le feu du bâtiment échoué, et se jeta dans le port sans perdre un seul homme. Le duc d'Anjou, furieux de cette mésaventure, accusa de négligence le capitaine Polain.

En vain celui-ci apporta-t-il pour raison le petit nombre de bâtiments qu'on lui avait donnés pour établir sa surveillance sur une vaste échelle ; en vain prouva-t-il que ses matelots étaient en secret de connivence avec les Rochellois. Sans avoir d'égards pour sa carrière si bien remplie, pour sa gloire, l'une des plus grandes qui fût alors, le duc d'Anjou lui infligea les arrêts en présence de toute l'armée. Les murmures des soldats joints à l'impossibilité de se passer des services du capitaine Polain, ne permirent pas au duc d'Anjou de prolonger cette iniquité. L'illustre captif fut remis presque aussitôt en liberté, et on l'opposa à Gabriel de Montgommery, qui parut devant La Rochelle, en avril 1573, avec une flotte de cinquante-trois bâtiments, ramassée en Angleterre, et dont les équipages étaient composés de pirates et de brigands de toutes nations. Jacques Sore servait sur cette flotte en qualité de lieutenant-général. Malgré le concours de cet habile marin, Montgommery n'osa attaquer la petite armée navale du capitaine Polain qui paralysa tous ses efforts jusqu'à la première reddition de La Rochelle, laquelle eut lieu dans la même année 1573, à des conditions qui sauvegardaient les priviléges et la religion des habitants.

A la suite de cet événement et tandis que Jacques Sore se retirait

dans son village de Floques pour y finir ses jours, le capitaine Polain, las des grandeurs et des injustices des cours, ensevelissait aussi la fin de son illustre carrière dans le lieu qui l'avait vu naître, heureux de prodiguer sur ce théâtre modeste les restes de sa fortune aux indigents et de surveiller l'éducation de ses deux enfants. Cependant le défaut d'activité, après une vie si agitée, le rendit hydropique. Il avait alors plus de quatre-vingts ans. Peu de jours avant sa mort, il refusa à Catherine de Médicis de se dépouiller de sa dignité de général des galères contre une somme de cent mille écus. Quand il sentit sa fin approcher, il se fit lever, se plaça sur son siége seigneurial, et, tirant son épée, il dit : que toujours il avait vécu dans le service militaire et qu'il aurait souhaité de tout son cœur de mourir les armes à la main pour son Dieu et pour son roi. Et comme il disait, il expira. Longtemps encore après, comme le remarque Brantôme, il sembla que les flots bruissaient du nom et des exploits du capitaine Polain. Tel fut ce grand homme, bien fait pour servir de modèle aux personnes de notre époque qui suivent la route dans laquelle il s'illustra le plus : car il réunissait en lui les deux qualités principales que semble demander aujourd'hui le service naval, à savoir : celle du marin et celle du diplomate.

---

# FOULQUES DE VILLARET

## GRAND-MAITRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM.

L'Ordre des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, appelés depuis chevaliers de Rhodes, et enfin de Malte, qui a jeté longtemps un si grand lustre sur la marine de la chrétienté, est de création toute française, bien qu'ayant été ensuite adopté par les plus nobles maisons de l'Europe en général. François Gérard, surnommé Tom, né dans l'île de Martigues en Provence, le fonda vers 1099 à 1100, du temps de la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, pour le soulagement des croisés qui étaient blessés dans les combats, et des pèlerins qu'un zèle pieux attirait dans la ville sainte. Il fut, dans son principe, une congrégation purement religieuse, sous la protection de saint Jean-Baptiste, et les membres en étaient connus sous l'humble titre de Frères de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. L'Ordre des Templiers, particulièrement préposé à la garde du temple de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, eut, au contraire, dès l'origine, un caractère beaucoup plus martial. Parmi les premiers croisés qui prirent l'habit de la maison hospitalière de Saint-Jean, avec François Gérard, on compte Raymond du Puy, né en Dauphiné, qui devint le premier grand-maître de l'Ordre, Dudon de Camps, de la même province, et Conon de Montaigu, né en Auvergne. Le pape Pascal II, par bulle de l'an 1113, mit le nouvel Ordre sous la protection du saint-siége, autorisa toutes les fondations en sa faveur, l'exempta de payer la dîme, et ordonna qu'après la mort de François Gérard, les Hospitaliers seuls auraient le droit d'élire leurs recteurs, sans qu'aucune puissance séculière ou ecclésiastique pût s'ingérer dans leur gouvernement. François

Gérard étant mort en 1118, le Dauphinois Raymond du Puy lui succéda par l'élection de tous les Hospitaliers, et prit la qualité de *Magister*. Il donna une règle aux Hospitaliers, par laquelle il les obligeait à faire les trois vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Raymond du Puy, voyant que les revenus de l'hôpital de Saint-Jean surpassaient de beaucoup ce qui était nécessaire pour l'entretien des pauvres pèlerins et des malades, crut qu'il ne pouvait mieux faire que d'employer ce surplus à la guerre contre les infidèles, en prenant des troupes à la solde de l'Ordre, et en mettant des Hospitaliers à leur tête. A cette époque la croix et l'épée se confondaient volontiers dans les mêmes mains, surtout pour la délivrance des lieux saints et la propagation de la foi. Raymond s'offrit donc avec ses Hospitaliers au roi de Jérusalem, pour combattre les musulmans. Jusque-là, il n'y avait eu parmi les Hospitaliers que des clercs et des laïques; mais Raymond du Puy les sépara en trois classes : la première fut celle des nobles qu'il destina à la profession des armes pour la défense de la foi et la protection des pèlerins; la seconde, celle des prêtres ou chapelains, pour le service de Dieu et des mourants dans l'hôpital, et celui d'aumôniers dans les batailles; la troisième, celle des frères-servants n'étant pas de race noble, qui, outre le soin qu'ils devaient aux malades, furent aussi destinés à porter les armes. Cependant tous ces religieux ne formaient qu'un même corps, et participaient également à la plupart des droits et des priviléges de l'Ordre. On introduisit vers l'an 1130, avec l'approbation du pape Innocent III, la chevalerie dans l'Ordre et la manière d'en recevoir les membres avec des cérémonies particulières. Le même pape donna pour étendard de guerre aux chevaliers, une croix blanche pleine en champ de gueules, qui devint les armes de l'Ordre. L'habit des Hospitaliers indistinctement, consista d'abord dans une robe de couleur noire avec un manteau à pointe de la même couleur, auquel était cousue une capuce pointue. Cette sorte de vêtement se nommait *manteau à bec*, et avait sur le côté gauche une croix de toile blanche à huit pointes. Ce fut seulement quand les Hospitaliers devinrent guerriers qu'il s'établit une distinction dans l'habillement des nobles et des frères servants. Alors le pape Alexandre IV, pour se prêter aux instincts orgueilleux qui se manifestaient jusqu'au sein d'un ordre monastique, et qui en auraient pu éloigner les personnages de haute naissance, décida que les nobles seuls pourraient porter dans

la maison le manteau noir, et en campagne une sopra-veste, ou casaque rouge en forme de dalmatique, ornée par devant et par derrière de la grande croix blanche pleine semblable à celle de l'étendard et des armes de ce qu'on appelait indistinctement l'Ordre de Saint-Jean ou *la Religion*. Par un statut particulier, il fut ordonné de priver de l'habit et de la croix de *la Religion*, les chevaliers qui lâcheraient pied dans les batailles. Quoique leur congrégation eût été érigée en ordre militaire et de chevalerie, les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem gardèrent toujours leur première dénomination, et on ne leur donna le titre de chevaliers que lorsqu'ils eurent conquis l'île de Rhodes.

La noblesse de tous les peuples chrétiens ayant bientôt brigué l'honneur d'entrer dans l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, les chevaliers furent séparés en huit langues, suivant la nation et quelquefois même suivant la province à laquelle ils appartenaient, à savoir : les langues de Provence, d'Auvergne, de France proprement dite, d'Italie, d'Aragon, de Castille, d'Allemagne et d'Angleterre. Ces huit langues eurent leurs chefs que l'on nomma piliers et baillis conventuels. Les piliers eurent charge de tenir les *auberges* où les chevaliers de chaque langue s'assemblaient pendant leurs repas, sous une observance régulière. La langue de Provence, comme ayant fourni les fondateurs de l'Ordre, eut toujours le pas sur les autres. Son chef ou pilier eut la charge de grand-commandeur. Celui de la langue d'Auvergne eut celle de grand-maréchal; celui de France, de grand-hospitalier. A la langue d'Italie, appartint la charge de grand-amiral; à celles d'Aragon et de Castille, de drapier ou grand-conservateur et de grand-chancelier ; à celle d'Allemagne, de grand-bailli ; et à celle d'Angleterre, tant qu'elle resta fidèle au culte catholique, la charge de turcopolier ou général d'infanterie.

C'est ainsi que de nouvelles distinctions s'établirent peu à peu dans l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Bientôt, au-dessous de ces principaux dignitaires et au-dessus des chevaliers, il y eut, dans chaque langue, plusieurs grands-prieurs, baillis, prieurs et commandeurs, ayant grands-prieurés, bailliages capitulaires, prieurés et commanderies ressortissant de l'Ordre. La langue de Provence compta les grands-prieurs de Saint-Gilles et de Toulouse, le bailliage capitulaire de Manosque ; celle d'Auvergne, le grand-prieuré d'Auvergne et le bailliage de Luzol, appelé ensuite de Lyon et enfin de Devessel. Celle de France compta, outre la Grande-Trésorerie de l'Ordre, les grands

prieurés de France, d'Aquitaine et de Champagne, et le bailliage de Morée. Chaque prieuré compta un certain nombre de commanderies, appelées commanderies magistrales, de justice, ou de grâce. Les premières furent les plus relevées, et on les annexa d'ordinaire aux dignités de grand-maître et de grand-prieur ; les commanderies de justice s'obtenaient par ancienneté, et à la condition, en outre, d'avoir résidé cinq ans au siége de l'Ordre, et fait quatre *caravanes* de six mois chacune. C'est ce nom de caravanes que l'on continua à donner aux campagnes des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, même lorsqu'ils eurent quitté la Syrie et que leurs expéditions devinrent presque exclusivement navales. Les commanderies *de grâce* prirent cette dénomination de ce qu'elles étaient des sortes de gratifications à la faculté du grand-maître et des grands-prieurs; tous les cinq ans ces hauts dignitaires donnaient une *commanderie de grâce* qui pouvait aussi bien tomber sur un frère servant que sur un chevalier.

Bientôt, le monde ayant pris l'habitude d'appeler chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem tous ceux indistinctement qui appartenaient à l'Ordre, même les frères-servants et les prêtres, de nouvelles démarcations furent faites. On appela *chevaliers de justice*, ceux qui avaient été tenus de faire preuve de noblesse, et eux seuls purent parvenir aux dignités de grand-maître, de grand-prieur et de bailli. En seconde ligne furent les *chevaliers de grâce*, qui, nés dans la roture, avaient néanmoins mérité, par quelque acte de valeur ou par quelque grand service, d'être mis au rang des nobles et de jouir en général des mêmes honneurs que ceux-ci. Les frères servants vinrent en troisième ligne ; on en compta de deux sortes : les *frères-servants d'armes*, qui furent employés aux mêmes fonctions que les chevaliers tant à la guerre qu'à l'hôpital ; et les *frères-servants d'église*, dont l'occupation fut de chanter les louanges de Dieu dans l'église conventuelle, ainsi que d'aller, chacun à son tour, servir d'aumônier sur les galères de l'Ordre. On appela *frères d'obédience* les prêtres qui, sans être jamais venus au siége de *la Religion*, prenaient néanmoins l'habit, faisaient les vœux de l'Ordre, et s'attachaient au service des églises relevant de quelque grand-prieuré ou de quelque commanderie.

Les trois premiers grands-maîtres qui furent élus après Raymond du Puy, savoir Auger de Balbon, Arnaud de Comps, Gilbert de Sailly, étaient Français ; probablement que son quatrième successeur,

Gastus ou Gaston, l'était aussi ; la naissance française de Joubert et de Roger des Moulins, qui vinrent après Gaston, n'est pas douteuse. Puis, avec interruption de très-peu de noms étrangers, on compta Ermengard d'Apt ou d'Aps, au temps de la grande-maîtrise duquel Saladin enleva, en 1187, Jérusalem aux chrétiens, et força ainsi les Hospitaliers à transférer leur résidence dans la ville de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre ; Godefroy de Duisson, Geoffroy-le-Rat, Guérin de Montaigu, un autre Guérin ou Guarin, Bertrand de Comps, Pierre de Villebride, Guillaume de Châteauneuf, Hugues de Revel, Nicolas de Lorgue, Jean de Villiers, qui eut la douleur de voir la ville d'Acre, dernier boulevard de la chrétienté en Syrie, retomber au pouvoir des infidèles, et les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem réduits à se retirer dans l'île de Chypre, en 1291 ; Odon de Pins, Guillaume de Villaret, et enfin Foulques de Villaret, frère de ce dernier, qui devait tirer les Hospitaliers de la position précaire où ils étaient placés dans le petit royaume de Chypre, leur donner, le premier, une marine, et les élever, par une brillante conquête, au titre de chevaliers de Rhodes.

Foulques de Villaret appartenait à l'une des plus illustres familles de la Provence. On ne sait pas la date de sa naissance. Quand il eut l'âge requis, lequel était alors de seize ans accomplis, il se présenta et fut reçu comme novice dans l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et, après ce noviciat, il demanda et obtint du *magister* ou grand-maître la permission de prendre l'habit et de faire profession comme chevalier. En conséquence, il se trouva dans l'église de l'Ordre au jour indiqué.

Un prêtre était à l'autel entouré des chevaliers et ayant à son côté celui qui était destiné à recevoir le profès. Foulques de Villaret s'étant avancé et mis à genoux devant l'autel, le *recevant* lui dit :

« La demande que vous faites a été à plusieurs refusée pour n'être dignes d'être reçus en telle compagnie. Mais nous confiant en votre prud'homie et suffisance, sommes délibérés de vous octroyer, espérant qu'avec bon zèle et charité vous vous exercerez aux œuvres de miséricorde, et totalement au service de l'hôpital de cette *Religion*, non-seulement enrichie de bien grands priviléges, libertés, franchises et immunités par le Saint-Siége apostolique, mais encore par tous les princes chrétiens et autres saintes personnes, afin que tous nous autres servants audit hôpital soyons enflammés de vraie foi, espérance et charité envers Jésus-Christ. »

Et lui mettant un cierge allumé en la main, il ajouta :

« Et tout ainsi que l'on vous baille un cierge ardent en la main, cela vous doit signifier que vous devez être ardent en icelle charité, qui est la vraie perfection de cette vie ; vous assurant que si l'exercez d'un ardent cœur pour la défense de la foi de Jésus-Christ contre les ennemis d'icelle, plus facilement il vous appellera en son royaume ; et à celle fin que vous ne puissiez excuser d'ignorance, je suis tenu vous signifier ici en présence des assistants, et demander si vous avez parfaite volonté d'en suivre la règle ; c'est que dès cette heure soyez préparé d'entrer aux peines et fâcheries qu'avez de pâtir au service de notre *Religion*, et totalement vous dépouiller de votre propre volonté, la remettant aujourd'hui entre les mains de tous supérieurs élus en icelle quels qu'ils soient ; vous commandant qu'ayez à leur obéir en quelque manière que ce soit. »

Villaret ayant répondu, selon l'usage, qu'il se tenait pour satisfait, le *recevant* continua :

« Et puisqu'êtes content de vous dépouiller de votre volonté propre et liberté, et la remettre à vos supérieurs, tout ainsi que l'on fait de cette cire qui se laisse manier à ce que l'on veut, ainsi fera-t-on de vous, et vous avise que vous serez contraint de jeûner quand aurez envie de manger, et veiller quand aurez envie de dormir, ensemble plusieurs autres peines contraires aux plaisirs et libertés, et pour cela avisez bien si vous avez la volonté de vous en dépouiller pour la mettre ès mains des supérieurs de notre *Religion*. »

Villaret déclara qu'il se soumettait entièrement à la volonté des supérieurs, et qu'il se dépouillait de sa liberté. Alors le *recevant* lui demanda s'il n'avait point fait de vœux dans une autre *Religion;* s'il n'avait point consommé de mariage, ou n'était fiancé à aucune femme ; s'il n'avait point des dettes considérables auxquelles il ne pût satisfaire ; s'il n'avait point été homicide, ou n'avait point causé la mort de quelqu'un ; enfin s'il n'était point de condition servile ? A quoi Villaret fit une réponse à la satisfaction du *recevant* qui lui fit observer que « toutes et quantes fois il se trouverait convaincu de telles choses, on le chasserait de l'Ordre avec confusion, et qu'il y réfléchît sérieusement. »

Le récipiendaire ayant encore répondu, le *recevant* lui dit : « Donc puisque vous nous assurez être tel, et qu'êtes prêt et délibéré d'être

défenseur de l'église de Jésus-Christ, et servir aux pauvres de l'hôpital de notre *Religion*, vous recevons bénignement selon les formes de nos établissements et louables coutumes, et non autrement, et ne vous promettons que pain et eau, simple vêtement, travail et peine. »

Sur l'ordre du *recevant*, Villaret alla prendre le missel sur l'autel, le lui apporta, et mit les mains sur le canon de la messe, en prononçant ses vœux de la sorte :

« Moi, Foulques de Villaret, jure et promets, et fais vœu au Tout-Puissant, à la glorieuse Vierge Marie, et à monsieur saint Jean-Baptiste, notre patron, moyennant la grâce divine, d'observer et garder vraie obédience à celui qui me sera commandé par Dieu et ma religion; de vivre sans propre, et de garder chasteté, ainsi qu'il convient à tous bons religieux catholiques. »

Le *recevant* reprit :

« Or, à ce que commenciez par l'obéissance, je vous commande de reporter ce missel sur l'autel, et qu'après qu'aurez baisé ledit autel, retourniez ici. »

Le profès obéit, et ces paroles lui furent adressées :

« Maintenant nous vous connaissons être l'un des défenseurs de l'Église catholique et serviteurs des pauvres de Jésus-Christ de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. »

Le *recevant* prit alors un *manteau à bec*, et montra au profès *la croix blanche à huit pointes* qui était dessus, en disant :

« Cette croix nous a été ordonnée blanche en signe de pureté, laquelle devez porter autant dans le cœur comme dehors, sans macule, ni tache. Les huit pointes que vous voyez en icelle, sont en signe des huit béatitudes que vous devez toujours avoir en vous, qui sont : 1° avoir le contentement spirituel; 2° vivre sans malice; 3° pleurer ses péchés; 4° s'humilier aux injures; 5° aimer la justice; 6° être miséricordieux; 7° être sincère et net de cœur; 8° endurer persécution. Lesquelles sont autant de vertus que vous devez graver en votre cœur pour la conservation et consolation de votre âme. Et pour ce je vous commande la porter apertement cousue au côté senestre au droit du cœur, et jamais ne l'abandonner. »

Il fit ensuite baiser la croix au profès, et lui mettant le manteau sur les épaules, il lui dit :

« Prenez cette croix et habit au nom de la Sainte-Trinité, auquel

trouverez repos et salut de votre âme, en augmentation de la foi catholique et défense de tous bons chrétiens, pour l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et pour ce, je vous mets cette croix au côté senestre près du cœur pour la parfaitement aimer, et de votre main dextre la défendre, vous commandant de jamais ne l'abandonner, parce que c'est le vrai étendard, bannière de notre *Religion*, ni moins vous éloigner de la compagnie de nos frères qui l'accompagnent. Autrement vous serez rejeté et privé de notre compagnie avec grande honte, comme membre infect et transgresseur de nos vœux. Ce manteau noir duquel nous vous avons vêtu est la figure du vêtement fait de poil de chameau, dont était couvert notre patron saint Jean-Baptiste dans le désert. Et partant, prenant ce manteau, vous renoncez aux pompes et vanités de ce monde; et vous commande le porter en temps requis; aussi faites que votre corps soit enseveli en icelui, afin qu'il vous souvienne d'imiter notre patron. »

Et lui attachant le manteau au cou avec le cordon de l'Ordre qui était de soie noire et blanche, et sur lequel étaient figurés les mystères de la Passion entrelacés de paniers, il continua :

« Mettez toute espérance pour la rémission de vos péchés en la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle est signifiée par ce cordon, duquel il fut lié par les Juifs. Ceci est la figure de la colonne où il fut lié. Ceci est la couronne d'épines. Ceci est la lance de laquelle il eut le côté percé. Ceci sont les paniers pour donner l'aumône aux pauvres et dans lesquels l'irez chercher pour eux quand votre bien ne pourra satisfaire. Ceci est l'éponge quand on l'abreuva de fiel et de vinaigre. Ceci sont les fouets desquels il fut battu. Ceci est la croix sur laquelle il fut crucifié. Je vous l'ai mise sur l'épaule en remémoration de la Passion sous laquelle vous trouverez le repos de votre âme. Ce joug est fort doux et suave, et par ainsi je vous lie ce cordon au cou en signe de servitude par vous promise. Nous vous faisons, vous et tous vos parents, participants de tous les biens spirituels qui se font et se feront en notre *Religion* par toute la chrétienté. Vous serez obligé de dire et réciter chaque jour cent cinquante *Pater noster*, ou bien les *Heures de Notre-Dame* ou *les Vigiles des Morts*. Vous serez pareillement obligé de réciter une des trois formes de prières ci-dessus pour chacun de nos frères trépassés. Vous demeurerez la tête nue jusqu'à ce que *le Maître* vous commande de la couvrir, et après

l'oraison et la bénédiction du prêtre vous embrasserez tous *les frères* avec votre habit. Avant que de manger, vous irez faire l'obédience à l'*auberge*, avec le pain, l'eau et le sel. »

Foulques de Villaret reçut aussi l'ordre de chevalerie. Avant que le prêtre lùt l'évangile, un chevalier s'avança pour recevoir les vœux du profès, et la conversation suivante s'échangea entre lui et ce dernier :

« Que demandez-vous ?

— L'ordre de chevalerie.

— L'avez-vous jamais reçu de prince catholique ou d'autre qui ait puissance de le donner?

— Je ne l'ai point reçu. »

Le chevalier dit alors :

« C'est chose noble et salutaire de servir les pauvres de Jésus-Christ, d'accomplir les œuvres de miséricorde et de se destiner au service et à la défense de la foi. Toutefois vous me demandez là une chose que beaucoup d'autres ont demandée et recherchée, et n'ont pu avoir parce que cet ordre de chevalerie a coutume de ne se donner qu'à ceux qui par l'antique noblesse de leur lignage le méritent, ou véritablement qu'à ceux qui, par leurs propres vertus, s'en sont faits dignes. A cette cause, vous connaissant être tel que requiert l'ordre de chevalerie, consentons à votre demande, vous mettant en mémoire que ceux qui reçoivent cet ordre, sont tenus d'être défenseurs de l'Église, des pauvres femmes veuves et enfants orphelins. Promettez-vous ainsi faire? — Oui, monsieur, » répondit Villaret.

Alors le chevalier lui mit dans la main une épée avec son fourreau, en disant :

« A celle fin que vous mainteniez tout ce qu'avez promis, prenez cette épée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Le chevalier tira ensuite l'épée du fourreau et la remit nue au profès, en ajoutant :

« Prenez cette épée. Par son lustre elle est enflammée de la foi ; par sa pointe, d'espérance, et par sa garde, de charité. Vous en userez vertueusement pour votre défense et celle de la foi catholique, et ne craindrez d'entrer aux périls et dangers pour le nom de Dieu, pour le signe de la croix et pour la liberté de l'Église ; maintenant la justice et la consolation des femmes veuves et des pauvres orphelins ; car c'est

la vraie foi et justification d'un chevalier. C'est la vocation, l'élection et sanctification que d'offrir l'âme à Dieu et le corps aux périls et dangers pour le service de Dieu. »

Le chevalier fit alors nettoyer l'épée au profès sur son bras, puis la mit au fourreau, disant :

« Tout ainsi que vous mettez cette épée nette et polie dans son fourreau, ne délibérez aussi la tirer en volonté d'en frapper personne injustement, ni la maculer, mais l'employer comme dessus, ce dont Dieu vous fasse la grâce. »

Après quoi, le chevalier reprit l'épée des mains du récipiendaire qui toujours à genoux la tenait dans le fourreau, et il la mit au côté, disant :

« Je vous ceins de cette épée la mettant à votre côté, au nom de Dieu tout-puissant et de la glorieuse Vierge Marie, de monsieur saint Jean-Baptiste, notre patron, et du glorieux saint Georges en l'honneur duquel recrevez l'ordre de chevalerie. Tout ainsi qu'avec patience et vraie foi, il fut victorieux pour nous impétrer telle grâce envers Dieu, aussi n'avez-vous de tirer cette épée sans autre espérance que de vaincre. »

Villaret se leva, ébranla trois fois son épée qu'il tenait nue dans sa main, et le chevalier reprit :

« Ces trois fois qu'avez ébranlé l'épée en votre main signifient qu'au nom de la sainte Trinité, vous défiez tous les ennemis de la foi catholique avec espérance de victoire. Dieu vous en donne la grâce. Ainsi soit-il. »

Ayant encore une fois nettoyé son épée, le profès la replaça dans le fourreau ; mais, après avoir fait une remontrance sur les vertus cardinales, le chevalier la tira de nouveau et lui en donna trois coups sur l'épaule en prononçant ces mots :

« Je vous fais chevalier au nom de Dieu, de la Vierge Marie, de monsieur saint Jean-Baptiste et de monsieur saint Georges, vigilant et pacifique en l'honneur de chevalerie. »

Lui-même il remit encore l'épée au fourreau, regarda le récipiendaire et lui donna un petit soufflet, qu'il accompagna de ces paroles :

« Réveillez-vous et ne dormez aux affaires, mais veillez en la foi de Jésus-Christ, et faites que ce vous soit le dernier affront et vergogne

pour la cause de Jésus-Christ ayant la paix de Notre-Seigneur en vous. »

Montrant du doigt des éperons dorés :

« Voyez-vous ces éperons, dit-il en terminant : ils vous signifient tout ainsi que le cheval les craint se mettant hors de son devoir, qu'ainsi vous devez craindre de sortir de votre rang, de vos vœux et de faire mal. On vous les met ainsi dorés aux pieds, parce que l'or est le plus riche métal qui se trouve et qu'il se compare à l'honneur. »

Un autre chevalier s'approcha, attacha les éperons aux pieds de Villaret qui, après avoir reçu les bénédictions et les exhortations du prêtre, se retira chevalier du très-pieux, très-charitable, très-noble et très-illustre ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

En ce temps-là, comme on l'a vu, les chevaliers hospitaliers étaient retirés à vingt lieues de la Syrie, dans l'île de Chypre qui, après avoir été enlevée aux Musulmans par Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, avait été achetée par les Templiers, puis cédée à la famille de Lusignan, après la perte du royaume de Jérusalem. Les derniers rois de Chypre, qui n'appartenaient plus à cette famille que par leur nom emprunté, et qui descendaient des braves Normands, fondateurs du royaume des Deux-Siciles, avaient assigné aux Hospitaliers pour résidence Limisso, aujourd'hui Limasol. Cette ville était pourvue du meilleur port de l'île, et l'on n'avait pas été longtemps sans en voir sortir plusieurs petits bâtiments armés par les frères de l'Ordre de Saint-Jean. Dans les temps de pèlerinage à la Terre-Sainte, toujours visitée par les chrétiens nonobstant la perte de Jérusalem et des villes de Syrie, ces navires s'avançaient le long des côtes de l'Europe pour y recueillir les passagers, et dans le même esprit de charité, allaient aussi sur le littoral de Syrie pour en ramener ceux qu'ils y avaient conduits. Bientôt les navires de *la Religion* en faisant ce pieux service, avaient été attaqués par les corsaires musulmans, mais les mêmes hommes qui s'étaient rendus si redoutables aux infidèles sur la terre de Syrie, ne montrèrent pas, dès le début, moins de valeur et de résolution sur la mer ; chaque jour ils enlevaient quelques-uns de ces corsaires et les amenaient à Limisso. Ils s'attachaient surtout aux vaisseaux du soudan d'Égypte, l'ennemi déclaré des Hospitaliers. Ces prises augmentèrent insensiblement les armements de l'Ordre qui depuis fit construire les galères et quelques vaisseaux assez importants ;

bientôt on vit sortir de Limisso des escadres, et le pavillon de Saint-Jean commença à se faire respecter dans la Méditerranée. Tels furent les commencements de la célèbre marine des chevaliers hospitaliers qui désormais, au lieu des caravanes continentales de la Syrie, faisaient des caravanes maritimes.

Foulques de Villaret s'acquitta des siennes avec assez d'éclat pour qu'on l'élevât peu après aux dignités de l'ordre. Son frère Guillaume ayant à se plaindre des tracasseries et du mauvais vouloir des souverains de Chypre, avait pensé à donner à l'Ordre une résidence plus indépendante ; dans ce but, ses regards s'étaient tournés vers l'île de Rhodes, située à peu de distance de la Palestine, et qui, depuis la conquête de Constantinople par les Français et les Vénitiens, s'était détachée de l'empire d'Orient, avait éprouvé diverses révolutions, et en dernier lieu, avait été usurpée par la famille grecque des Gualla, sous la souveraineté de laquelle les Sarrasins et les Turcs, et jusqu'aux corsaires musulmans trouvaient appui et refuge dans l'île. Quand le grand maître Guillaume de Villaret mourut, il était au moment de mettre à exécution son projet de conquête de Rhodes, et l'Ordre ne crut pouvoir rien faire de mieux dans ces conjonctures importantes, que de lui donner pour successeur, en 1308, Foulques, son frère, qui était le confident et le dépositaire de ses desseins.

Le nouveau grand maître passa aussitôt en France pour communiquer au roi Philippe le Bel et au pape Clément V, le projet sur l'île de Rhodes et leur demander des secours. Il trouva le roi et le souverain pontife à Poitiers, fort occupés l'un et l'autre de l'affaire des Templiers qui n'allaient pas tarder à être victimes de la cupidité des princes de l'Europe et de la jalousie qu'inspiraient leur puissance et leurs richesses, jointes à la vie molle, peu en harmonie avec leurs vœux, et inutile à la chrétienté, qu'ils menaient depuis leur sortie de la Terre-Sainte.

Foulques de Villaret, bien que le moment où l'on pesait les moyens d'anéantir un ordre dont l'origine était à peu près la même que celle du sien ne parût pas favorable, sut néanmoins se concilier les bonnes grâces de Philippe le Bel et de Clément V ; il leur représenta qu'entre les mains des Hospitaliers, l'île de Rhodes deviendrait un entrepôt pour toutes les flottes chrétiennes qui se rendraient en Orient, et que sa possession, en servant à détruire les corsaires et les forces navales des

mahométans, faciliterait singulièrement les projets ultérieurs que l'on pourrait avoir sur la Terre-Sainte. De puissants secours furent promis à Villaret; le pape lui avança même sur-le-champ, de ses propres deniers, quatre-vingt-dix mille florins pour lever des troupes. Comme il importait au succès de ne pas laisser pénétrer le secret de l'entreprise, une croisade générale fut publiée pour le recouvrement des lieux saints. Une généreuse émulation s'empara des chrétiens. Les femmes donnèrent leurs bijoux, leurs biens les plus précieux pour fournir à l'acquisition des vaisseaux, des armes et des vivres. La république de Gênes et le roi de Sicile, Charles II, quoiqu'ils ne fussent pas dans le secret, fournirent des galères pour le transport des croisés qui accouraient en foule de toutes les parties de l'Europe. Le rendez-vous était à Brindes, dans la Pouille, sur l'Adriatique. Plusieurs chevaliers de Saint-Jean y vinrent pour emmener les hommes de bonne volonté qui se joignaient à eux; mais le nombre de ces volontaires fut si grand que les vaisseaux ne suffisant pas à leur transport, on dut se contenter de faire un choix parmi eux.

Foulques de Villaret, après avoir pris congé du pape et du roi de France, mit à la voile avec la flotte chrétienne au commencement du printemps de l'an 1309, côtoya l'Albanie, et la partie occidentale de la Morée, doubla l'île de Candie, et laissant l'île de Rhodes assez loin à gauche pour ne pas donner de soupçon, il alla débarquer à Limisso, dans le royaume de Chypre. Le grand maître n'y resta que le temps nécessaire pour recevoir sur ses vaisseaux les chevaliers qui étaient restés dans l'île avec tous les effets de *la Religion*. Telles furent la discrétion et l'habile conduite de Villaret comme chef de l'entreprise, que le roi de Chypre, les princes voisins, et même les croisés et les chevaliers qui étaient sur la flotte, ne se doutaient pas que cet armement regardât autre chose que la Terre-Sainte. Après avoir tenu la mer pendant quelques jours, le grand maître entra soudain dans le golfe de Macri, et alla mouiller dans le port même de ce nom en face de Rhodes. Déclarant alors publiquement l'objet de son expédition, il leva l'ancre presque aussitôt, cingla vers l'île de Rhodes, y tomba comme la foudre, en surprit les habitants grecs ou musulmans, et débarqua ses troupes et ses machines de guerre, sans qu'on osât d'abord lui opposer de résistance.

Toutefois les mahométans qui faisaient la principale force de l'île,

réunis aux Grecs, anciens habitants du pays, reprirent courage ; leurs efforts s'élevèrent à la hauteur de la perte qu'ils étaient menacés de faire ; il ne fallut pas moins de quatre ans aux Hospitaliers pour en triompher. L'empereur d'Orient envoya un corps d'armée au secours des Rhodiens. Villaret, jugeant que le succès définitif dépendait de la prise de la ville même de Rhodes, investit cette capitale et en forma le siége, qu'il fut obligé de convertir en blocus, par suite de la retraite des croisés d'Europe que fatiguait une guerre si longue et si persévérante. Les Hospitaliers à leur tour se virent assiégés dans leurs lignes par les Grecs et les Musulmans qui leur fermaient toute issue pour aller fourrager et chercher des vivres.

Villaret, manquant à la fin de troupes, d'argent et de moyens de subsistance, chercha de nouvelles ressources dans ses talents, son activité, son énergie et son courage. Il fit un emprunt aux banquiers de Florence, et avec ce secours et ce qu'il tira des commanderies d'Europe, il paya les anciennes troupes et en leva de nouvelles.

Quand celles-ci furent arrivées et eurent passé quelques jours à se rafraîchir, le grand maître déclara à sa petite armée que le moment était venu de vaincre ou de mourir. Lui en tête, et pleins de l'enthousiasme religieux qu'il leur avait communiqué, les Hospitaliers sortirent de leurs retranchements, marchèrent droit aux ennemis et leur présentèrent la bataille. Elle fut terrible et sanglante. L'Ordre y perdit nombre de ses meilleurs soutiens ; mais enfin les Grecs et les mahométans, ne pouvant résister à la valeur opiniâtre de Villaret et de ses chevaliers, lachèrent pied et laissèrent aux assiégeants la liberté de leurs mouvements.

Le grand maître, ayant ramené ses troupes victorieuses dans leurs lignes, pressa les opérations du siége avec une ardeur nouvelle que redoublait encore le sentiment d'un dernier obstacle à surmonter pour que le triomphe fût complet. Il ordonne, le 15 août 1310, un assaut général auquel prennent part tous les chevaliers hospitaliers ; lui-même il donne l'exemple, et déjà montre de l'œil et du geste l'étendard de Saint-Jean qui flotte au sommet de la brèche principale. Il se jette dans la place et les chevaliers le suivent. Ceux des habitants qui étaient chrétiens furent épargnés, mais on passa les infidèles au fil de l'épée. La ville de Rhodes prise, le reste de l'île, ainsi que l'avait pensé Villaret, ne tarda pas à se rendre. C'est ainsi que fut conquise par les

chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'île de Rhodes, si fameuse dans l'antiquité par son colosse, par l'excellence de son port, et qui, dans des temps reculés, avait exercé une sorte de domination sur toute la Méditerranée. Elle devint le siége de l'Ordre. Le monde chrétien, admirateur des pieux conquérants, donna, d'un commun accord, aux chevaliers de Saint-Jean le nom de *chevaliers de Rhodes*.

Foulques de Villaret s'occupa tout d'abord du rétablissement des fortifications de la ville de Rhodes. Ensuite, il fit mouiller tous les vaisseaux de *la Religion* dans le port; mais ce n'était pas pour les y tenir oisifs ; car à peine y furent-ils entrés qu'il les arma, les chargea de troupes, de munitions et de vivres, et monta dessus pour courir à la conquête de toutes les petites îles de la dépendance de Rhodes : Nisiri, Léro, Calimno, Piscopia, Simé, Cos, la plupart des anciennes Sporades, reconnurent l'autorité du grand maître.

Le vainqueur, de retour à Rhodes, espérait avoir au moins le temps de se reposer de ses glorieux travaux, lorsqu'un redoutable ennemi amena dans l'île une flotte considérable et une nuée de troupes de débarquement. C'était le fameux Othman, fondateur de la dynastie des Ottomans. Le grand maître n'avait pas encore eu le temps de relever les bastions de la ville. Mais il sut bien prouver que les meilleures fortifications sont dans le cœur et le dévouement du général et de ses soldats ; il soutint plusieurs assauts dans lesquels les Turcs furent toujours précipités du haut des murailles. Othman, tout accoutumé qu'il était aux plus grands succès, dut se décider à lever le siége de Rhodes et à se rembarquer.

Voulant mettre désormais la capitale de l'île hors d'insulte, Foulques de Villaret en fit terrasser les murailles et y ajouta de nouvelles fortifications. Il ne s'occupa pas moins de la prospérité matérielle du pays qui, de tout temps, avait dû au commerce maritime d'être l'un des plus florissants de l'Asie. Le port de Rhodes fut ouvert à toutes les nations, et devint le centre du négoce des chrétiens dans le Levant.

Dans le temps même que les Hospitaliers de Saint-Jean mettaient le comble à leur gloire par une si importante conquête et formaient une sorte d'État indépendant, les Templiers périssaient dans la torture et les supplices, et un concile de l'Église, assemblé à Vienne en Dau-

phiné, transportait la majorité de leurs biens aux vainqueurs de Rhodes, quoique ceux-ci ne vissent pas sans une profonde douleur la sanglante catastrophe qui frappait de si nobles victimes.

La puissance des chevaliers de Rhodes s'accrut à tel point qu'on la considéra comme la sauvegarde de toute la chrétienté dans l'Orient. Villaret fit sortir incessamment des vaisseaux de haut et de bas bord, bien armés, qui donnèrent la chasse aux pirates, aux escadres musulmanes, et ramenèrent dans Rhodes d'immenses richesses.

Il paraît que malheureusement Foulques de Villaret ne fut point exempt des éblouissements trompeurs qui assiégent les grands hommes au faîte de la puissance et de la prospérité, et que de cette puissance et de cette prospérité même sortirent une ambition dangereuse à ses subordonnés, un orgueil funeste à sa propre personne, et un despotisme princier ne sentant plus guère le modeste héros qui, naguère encore, signait : « Frère Foulques de Villaret, par la grâce de Dieu et du Saint-Siége apostolique, humble maître de la sainte maison et hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, et gardien des pauvres de Jésus-Christ. » Le grand corps de noblesse, qui se l'était donné pour chef, le premier entre ses égaux, mais non pour roi, ne put supporter ses hauteurs, et poussa la vengeance jusqu'à l'injustice ; il l'accusa de s'enrichir aux dépens des chevaliers, et de ne pas payer les dettes de l'Ordre. Foulques de Villaret fut juridiquement sommé de se présenter devant le conseil assemblé de *la Religion*, pour y rendre compte de son administration. Il rejeta cet ordre avec mépris. L'émeute grandit contre lui jusqu'à l'insurrection, et il fut réduit à se retirer dans une forteresse de l'île qu'il avait conquise, et, là, s'en remit au pape du soin de décider de quel côté était le bon droit dans cette guerre civile. Sur l'avis du pontife, qui était alors Jean XXII, il se mit en devoir de se rendre à Avignon. Tout le long de sa route, on le salua d'acclamations et on le traita comme l'un des plus grands capitaines de la chrétienté. Sa cause fut plaidée devant le pape qui le rétablit dans toutes les fonctions de sa dignité, mais à la condition secrète qu'il remettrait lui-même sa démission au Saint-Siége, et qu'il serait pourvu, en dédommagement, d'un grand-prieuré dont il jouirait avec une indépendance entière de son successeur. Foulques de Villaret se conforma aux décisions pontificales, abdiqua en 1323, et se retira au château de Teiran, où il mourut. Son corps fut déposé

dans une église de Montpellier, et l'on grava sur son tombeau une inscription latine dont voici le sens :

« Le 1$^{er}$ septembre de l'an 1327, mourut très-noble seigneur, frère Foulques de Villaret, maître du grand hôpital de la maison sacrée de Saint-Jean-Baptiste de Jérusalem. Que son âme repose en paix. »

---

# PHILEBERT DE NAILLAC

GRAND MAITRE DE RHODES;

ET

## LE MARÉCHAL DE BOUCICAUT

GOUVERNEUR ET AMIRAL DE GÊNES POUR LA FRANCE, GRAND CONNÉTABLE DE CONSTANTINOPLE.

Le successeur de Foulques de Villaret dans la grande-maîtrise de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fut Hélion de Villeneuve, de la langue de Provence, homme remarquable par ses talents administratifs et son esprit d'économie, qui raffermit la discipline chancelante des chevaliers, remplit admirablement ses fonctions de *gardien des pauvres*, augmenta les fortifications de Rhodes et de ses dépendances, encouragea la marine ; et non content de mettre à l'abri des insultes le domaine de *la Religion*, envoya attaquer les corsaires mahométans jusque dans Smyrne, qui fut emportée d'assaut.

Après Hélion de Villeneuve, Dieudonné de Gozon, aussi de la langue de Provence, fameux pour avoir triomphé d'un monstrueux serpent qui avait longtemps désolé l'île de Rhodes, fut élu grand maître en 1346. On grava sur son tombeau « : Ci-gît le vainqueur du dragon. »

La langue de Provence, qui ne cessait d'être la première et la plus importante de toutes, vit élever ensuite à la grande-maîtrise Pierre de Cornillan ou de Cornélian ; Roger de Pins qui était issu d'une maison illustre de Languedoc, et Raimond de Bérenger, Dauphinois de naissance, qui jeta un nouvel éclat sur l'Ordre par la hardiesse et le succès de ses entreprises. Il donna la chasse aux corsaires égyp-

tiens, alla les brûler jusque dans le port d'Alexandrie, assiégea et enleva à l'escalade cette ville elle-même, qu'il n'abandonna qu'à la nouvelle de l'arrivée du soudan avec toutes ses forces, et après avoir chargé les vaisseauxde l'Ordre d'un magnifique butin et d'autant de captifs qu'ils en pouvaient contenir. Frère Robert de Julliac, qui était déjà grand prieur de France, lui succéda. Sa grande-maîtrise dura peu. Elle passa, en 1375, à un Espagnol, le célèbre Jean-Ferdinand d'Hérédia, grand prieur d'Aragon. Après huit années à peine d'interruption, les Français la recouvrèrent dans la personne de Philebert de Naillac, grand prieur d'Aquitaine et descendant d'une des plus nobles et anciennes familles du Berri.

Philebert de Naillac inaugura sa grande-maîtrise, en prenant part avec ses chevaliers à la croisade de 1396 contre Bajazet Ier, sultan des Turcs, qui resserrait de plus en plus les empereurs d'Orient dans Constantinople, et aurait même devancé Mahomet II dans cette capitale, si les Hongrois n'avaient maintes fois détourné ses armes de leur côté. Mais ceux-ci, menacés à leur tour dans leur indépendance, s'étaient adressés à la France, qui envoya, comme on l'a vu dans la vie de Jean de Vienne, la fleur de sa chevalerie périr sous les murs de Nicopoli. Les Turcs, après avoir écrasé de leur multitude le corps français que commandait le comte de Nevers, devenu depuis Jean sans Peur, duc de Bourgogne, marchèrent droit aux Hongrois qui étaient campés sur les rives du Danube avec leur roi Sigismond, électeur de Brandebourg, second fils de l'empereur Charles IV et veuf de leur reine Marie d'Anjou. C'est là, auprès de Sigismond, que se trouvait le grand maître de Rhodes avec ses chevaliers. L'infanterie hongroise qui se composait d'une milice peu disciplinée et mal aguerrie, n'attendit pas l'ennemi, se renversa sur la cavalerie, et y porta la terreur et la confusion. La déroute devint générale. Les chevaliers de Rhodes se rallièrent auprès de leur grand maître et du roi de Hongrie, et quoiqu'ils vissent clairement que leur perte était certaine, aucun d'eux ne chercha son salut dans une fuite honteuse ; ils tinrent ferme, et se battirent avec un héroïsme digne d'un meilleur sort. La plupart moururent les armes à la main. Le grand maître, dont l'épée protégeait la tête de Sigismond, n'aurait pas évité la destinée de ses frères, s'il n'eût aperçu par hasard au bord du Danube une barque de pêcheur sur laquelle il fit monter le roi de Hongrie, et se jeta ensuite. C'est

ainsi que, se laissant aller au courant, il arriva à l'embouchure du fleuve, d'où il reconnut la flotte chrétienne qui en était peu éloignée. Sigismond et Philebert de Naillac, étant passés sur une des galères de *la Religion*, gagnèrent la ville de Constantinople à laquelle Bajazet, enflé de sa victoire, fit sommation de se rendre, mais où il se contenta pour l'instant de faire un empereur dans la personne de Jean, fils d'Andronique. Le roi de Hongrie et le grand maître de l'Ordre de Saint-Jean, après avoir été témoins du désolant spectacle qu'offrait cet empire, jadis si grand, et maintenant à peu près réduit à l'enceinte d'une seule ville, firent voile pour Rhodes; de là Sigismond fut conduit en Italie, puis retourna dans son royaume que de grands troubles agitaient ; on sait que ce souverain recueillit dans la suite la couronne de Bohême, et fut élevé au trône impérial.

Bajazet ayant été battu à son tour par Tamerlan, son terrible vainqueur, impuissant à attaquer l'île de Rhodes faute de vaisseaux, tourna ses armes contre Smyrne où les chevaliers s'étaient fortifiés depuis la conquête qu'ils en avaient faite, et où commandait en qualité de gouverneur pour l'Ordre, frère Guillaume de Mine, grand hospitalier. La défense de la place fut longue et généreuse ; la flotte de Rhodes y prit une part très-active. Mais enfin il fallut succomber sous le nombre toujours renouvelé des ennemis. Les chevaliers évacuèrent Smyrne et la Natolie.

Mais Tamerlan ne fut pas plutôt mort, que Philebert de Naillac profita de l'événement et de la division qui s'était mise entre les fils du sultan Bajazet, pour armer une flotte imposante, sur laquelle il monta en personne, et aller faire le siége d'une forteresse de la Natolie, construite sur les ruines d'Halicarnasse, dans le golfe de Cos. La flotte de Rhodes, après avoir couru les côtes voisines, entra dans le golfe et opéra le débarquement des troupes dans le port même auquel la forteresse commandait ; les chevaliers surprirent et passèrent au fil de l'épée la garnison, qui se composait de Tartares, laissés par Tamerlan. L'ancienne forteresse fut démolie ; Naillac en fit bâtir une nouvelle sur le roc, à la pointe de la presqu'île, et lui donna le nom de Château-Saint-Pierre ; c'est la place que les Turcs appellent aujourd'hui Bourdroun. Le grand maître procura ainsi un refuge aux chrétiens de la terre ferme, et, tenant en tout temps, sous l'abri de Château-Saint-Pierre, un certain nombre de bâtiments légers qui s'en-

tendaient aux moindres signaux avec les galères des îles de Cos et de Rhodes, il ferma l'entrée du golfe aux corsaires musulmans.

Les chevaliers de Rhodes étaient devenus, ainsi qu'on l'a dit, les protecteurs du royaume de Chypre. Ce petit État, comme s'il n'eût pas eu assez d'être continuellement menacé par les mahométans, fut déchiré par plusieurs révolutions intestines, donna le spectacle de ses princes s'arrachant les uns aux autres le trône avec la vie, et attira sur lui, pour complaire aux Vénitiens, la vengeance des Génois. Ceux-ci envoyèrent contre les Cypriotes une puissante flotte avec des troupes de débarquement, s'emparèrent d'une partie de l'île, de la personne même du prince, et définitivement obtinrent, par un traité la possession en toute souveraineté de la ville et du port de Famagouste, ainsi qu'un tribut annuel de dix mille florins. Quelques années après les Cypriotes essayèrent de reprendre Famagouste et de s'affranchir de ce honteux tribut. Mais, à cette époque, qui était celle de la grande-maîtrise de Philebert de Naillac, la république de Gênes relevait de la couronne des Valois ; et s'attaquer à elle c'était s'attaquer à la France.

Les grandes factions des Guelfes et des Gibelins, qui partageaient l'Italie entière en deux camps, et, par suite, plusieurs factions de familles puissantes, telles que celles des Spinola, des Doria, des Bocanegra, des Fiesques, des Fregose et des Adorne, qui se disputaient dans Gênes l'autorité des doges, avaient amené cet état de choses ; la république ligurienne, pour échapper aux révolutions qui la dévoraient et dont Venise était prête à profiter, n'avait trouvé d'autre ressource que de se donner au roi Charles VI, le 25 octobre 1396, sous la condition de conserver ses libertés civiles et de ne pouvoir être transportée à aucune autre maison souveraine. Le doge Adorne avait, en conséquence, remis à des commissaires français les marques de sa dignité. Enguerrand de Luxembourg, comte de Saint-Pol, avait été nommé gouverneur pour le roi de France ; mais la démence de Charles VI s'étant déclarée et la période malheureuse du règne de ce monarque commençant à se faire sentir, le comte de Saint-Pol avait remis son gouvernement à un fondé de pouvoirs pour retourner en France ; et les factions s'étaient levées de nouveau dans Gênes. Enfin l'autorité des gouverneurs français était complétement méconnue, quand on avait vu venir, en 1401, pour lui rendre force et puissance, le célèbre maréchal de Boucicaut.

Son véritable nom était Le Maingre ; Boucicaut ou Bouciquaut qui, en vieux français, signifiait *mercenaire*, *homme qui fait tout à prix d'argent*, n'était qu'un surnom héréditairement transmis à la famille et peu digne de celui qui le portait, mais que la gloire, la fidélité et la loyauté purifièrent à ce point qu'il le disputa aux plus beaux noms de notre histoire. Fils d'un maréchal de France renommé lui-même pour sa bravoure et ses prouesses, le jeune Boucicaut eut une jeunesse ardente et fière qui présagea sa vie tout entière. Enfant charmant, beau, spirituel, vif, adroit, déjà fort, dédaigneux du péril et de fatigues, il faisait deviner en lui le plus accompli des chevaliers et des paladins de son siècle. Il courait à pied tout armé à la manière du moyen âge, dansait couvert d'une cotte d'armes d'acier, et sautait sur les épaules d'un cavalier qui lui tendait seulement la main. La guerre fut un des passe-temps de son adolescence. En 1381, à la bataille de Rosebecq où il se signala, il était encore si jeune, qu'un énorme Flamand l'apercevant, lui dit : « Va teter, enfant, va ! » Mais Boucicaut, de sa dague renversant l'insolent à terre, lui demanda si les enfants de son pays se jouaient à de tels jeux. Quelque temps après cette bataille livrée au profit du duc de Bourgogne, comme il semblait que la France allait jouir de quelque paix extérieure, Boucicaut, à qui le repos ne convenait pas, alla en Prusse, et offrit ses services au prince de ce pays contre les Lithuaniens. Il partit, en 1387, pour le Levant, avec son ami de Roye, pour y chercher aventure. Curieux de connaître de près ces Turcs qui tenaient alors en suspens le destin du monde, il osa se rendre à Gallipoli, où se tenait Amurat I ; ce sultan le reçut favorablement, et lui donna des passe-ports pour voyager dans les pays mahométans. Boucicaut passa ensuite en Hongrie, où le roi Sigismond le connut pour la première fois. S'étant séparé de son ami de Roye qui alla en Prusse, il se rendit à Venise et s'y embarqua pour la Palestine. Après avoir accompli le pèlerinage de Jérusalem, il prit la route de Damas pour voir dans cette ville Philippe d'Artois, comte d'Eu, qui s'y trouvait détenu par les Sarrasins. Là, le jeune Boucicaut montra toute la générosité de son cœur : préférant la prison avec ce prince à la liberté sans lui, il dédaigna de se servir des passe-ports d'Amurat, déclara son nom, sa qualité de chrétien, et ne demanda d'autre faveur que de partager l'infortune du noble captif. Sa prière toucha les Musulmans qui le transférèrent de Damas au Caire avec le comte

d'Eu. Tous deux venaient de payer leur rançon, et s'étaient rendus à Bairouth, quand ils furent arrêtés une seconde fois ; ils passèrent un mois dans un sombre cachot avant de pouvoir s'embarquer. Enfin un navire les porta à Chypre, puis à Rhodes, où Boucicaut conçut dès lors une grande estime pour les chevaliers hospitaliers en général, et pour le grand maître de Naillac en particulier. Une galère de *la Religion* fut mise à la disposition de Philippe d'Artois et de Boucicaut qui allèrent descendre à Venise, traversèrent l'Italie, et furent de retour dans leur patrie en 1389. L'année suivante, Boucicaut tint un fameux pas-d'armes, celui de Saint-Jugelbert, dans la plaine de Calais à Boulogne, contre la fleur de la chevalerie anglaise. Il y triompha, trente jours durant, de tous ses adversaires, au nombre desquels furent les plus illustres princes et capitaines de l'Angleterre. Cette même année, Boucicaut n'ayant pu obtenir de faire partie de l'expédition de Tunis, en fut si vivement affecté qu'il passa de nouveau en Prusse. Il y défia les Anglais qui venaient d'assassiner, à Kœnigsberg, le brave comte écossais de Douglas. Charles VI n'avait point eu l'intention d'affliger le jeune Boucicaut, en l'empêchant d'accompagner les chevaliers français à Tunis ; il le lui prouva bien en le faisant revenir presque immédiatement de Prusse pour lui donner la plus grande marque de sa faveur. La cour se trouvait alors à Tours. Boucicaut s'y rendit et se jeta aux pieds du roi qui, le relevant, lui dit : « Le maréchal votre père est inhumé dans cette ville, et on nous a dit que vous étiez né dans cette chambre. C'est pourquoi nous l'avons choisie exprès pour vous donner la charge de votre père. Je vous fais maréchal, et je vous donnerai le bâton le jour de Noël, à la sortie de la messe. » Boucicaut n'était encore que dans sa vingt-cinquième année. Peu après, il fut nommé gouverneur de Guienne et Languedoc. La France continuant à vivre assez en paix avec l'Angleterre, grâce au règne de Richard II, Boucicaut prit part, comme Jean de Vienne, comme Philebert de Naillac, et tant d'autres braves chevaliers français, à la fatale croisade contre Bajazet, en 1396. On l'a accusé d'avoir été un des imprudents qui n'écoutèrent pas les sages avis du sire de Couci et de Jean de Vienne, et qui se jetèrent comme des écervelés à travers la foule des ennemis. Sa jeunesse peut du moins lui servir d'excuse. Quant à sa valeur, elle passa, dit-on, tout ce qu'on raconte des héros fabuleux. N'ayant plus rien à espérer que de Dieu et de ses armes, et voyant

le comte de Nevers dans le plus extrême danger, il s'ouvrit par deux fois un chemin, à grands coups d'épée, et parvint enfin à joindre le comte. Une double rangée de cadavres musulmans signalait le passage qu'il s'était fait. Il tint longtemps encore avec les chevaliers français; mais à la fin, perdant tant de sang qu'il tomba comme mort sur la place, il fut fait prisonnier. Bajazet furieux des pertes considérables que cette victoire lui avait coûtées, ordonna le supplice des prisonniers, n'en réservant que quelques-uns dont il espérait une grosse rançon. Le maréchal allait périr comme les autres, quand le comte de Nevers, qui était du très-petit nombre de ceux que le sultan exceptait de la mort, eut la généreuse idée de faire signe en joignant deux doigts de ses mains, que Boucicaut lui était comme son propre frère. Bajazet fit aussitôt suspendre l'exécution pour Boucicaut et l'emmena avec le comte de Nevers, le comte d'Eu, le comte Henri de Bar, Guy VI de la Trimouille et quelques autres à Brousse en Natolie. Les prisonniers furent traités avec la plus grande rigueur ; plusieurs ne devaient pas survivre à ces mauvais traitements. Boucicaut sut pourtant obtenir de Bajazet qu'on le laissât aller à Rhodes avec La Trimouille, pour y emprunter la rançon de ses compagnons d'infortune. Le grand maître de Naillac, qui lui-même avait failli être une des victimes du sultan dans cette guerre malheureuse, donna à Boucicaut les preuves les plus sincères de dévouement, et ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, il lui procura les moyens de l'avoir par d'autres. Sur les entrefaites, La Trimouille mourut à Rhodes ; on lui fit de magnifiques funérailles. Boucicaut passa ensuite dans l'île de Mételin qui avait pour prince un Grec nommé Jacques de Gatilufio; avec l'intermédiaire de ce personnage et du grand maître de Rhodes, il vint à bout de se faire prêter dix mille écus par des marchands chrétiens; puis il retourna à Brousse. Bajazet ne trouvait pas cette rançon suffisante ; mais le comte d'Eu étant mort au moment de ces hésitations, le sultan craignit que la maladie n'enlevât ainsi tous ses prisonniers, et il finit par se contenter des dix mille écus, somme d'ailleurs très-considérable pour le temps. Boucicaut repassa par Mételin et se rendit ensuite à Venise, où il eut la douleur de voir expirer le comte de Bar, un de ceux qu'il avait délivrés. Enfin il arriva en France où, après tant d'infortunes, son retour fut un grand événement. Le malheur loin de l'affaiblir donnait une trempe nouvelle à son cœur ; Boucicaut ne se

souvint bientôt plus du désastre de Nicopoli et de ses suites que pour les venger. Après avoir mis le comte de Périgord à la raison, il partit de nouveau pour combattre les Turcs, à la tête de quatre cents hommes d'armes et de huit cents arbalétriers de troupes réglées. Il conduisait ce secours à l'empereur de Constantinople, Manuel Cantacuzène, qui l'avait sollicité du roi Charles VI. L'embarquement eut lieu à Aigues-Mortes, en 1399, sur quatre vaisseaux ronds et deux galères. Il semblait que Boucicaut ambitionnât la renommée de Jean de Vienne aux leçons duquel il avait pu s'instruire : car il brûlait du désir de se signaler par quelque exploit naval. Après avoir mouillé en Sicile, à Scio et à Négrepont, il cingla du côté de Gallipoli où se trouvaient dix-sept galères musulmanes. La grande infériorité du nombre n'empêcha pas Boucicaut de poursuivre sa route. Les deux galères françaises que commandaient les braves Château-Morant et Torsai, prirent le devant et se virent attaquées par toutes celles des ennemis. Mais elles tinrent bon jusqu'à l'arrivée de Boucicaut et des cinq vaisseaux ronds qui mirent en fuite la flotte musulmane. L'escadre française mouilla ensuite à Ténédos et fut jointe par deux galères de Rhodes, une de Mételin et d'autres de Venise et de Gênes, avec lesquelles Boucicaut tira directement vers Constantinople. Le maréchal arriva juste à temps pour sauver Péra, qui était sur le point de tomber au pouvoirs des Turcs, et dont la prise aurait entraîné celle de la capitale de l'ancien empire d'Orient. Manuel Cantacuzène dans l'élan de sa reconnaissance donna l'épée de grand connétable de Constantinople à Boucicaut qui, investi de cette haute dignité, alla presque aussitôt attaquer plusieurs des villes que les Musulmans avaient rangées sous leur domination. Il dévasta Nicomédie et brûla la place même où le sultan tenait son sérail. Après nombre d'exploits, il retourna à Constantinople où il trouva Philebert de Naillac. Peu après il se rembarqua en compagnie de l'empereur et de ce grand maître pour aller attaquer une ville importante dans laquelle il entra par la brèche, mais non sans avoir couru le plus grand danger de perdre la vie. Il allait succomber sous une foule d'ennemis qui s'acharnaient autour de lui, quand deux chevaliers, Guichard de la Jaille et Hugues de Toloigni vinrent fort à propos lui faire un rempart de leurs corps. La place, que les anciens auteurs nomment *Rive droite*, fut rasée et l'on en passa la garnison au fil de l'épée. Boucicaut secourut encore une fois Constantino-

ple, pourvut à la garde de ce reste de l'empire d'Orient, et l'an 1400 repassa en France où l'accompagna l'empereur Manuel Cantacuzène. La réception que fit Charles VI à ce monarque fut des plus magnifiques. Malheureusement il n'était guère en position d'envoyer des armées en Orient, et Manuel emporta de ce voyage plus de promesses pour l'avenir que d'effets pour le présent. Boucicaut, enflammé par sa passion chevaleresque, fonda vers ce temps, l'*ordre de la Dame-Blanche à l'écu vert*, au bénéfice des veuves des chevaliers tués à Nicopoli; tout chevalier de l'ordre de la Dame-Blanche à l'écu vert s'engageait à protéger et à défendre les femmes et les enfants que l'on frustrait de leurs droits. Enfin en 1401, comme on l'a dit, Boucicaut fut investi du gouvernement de Gênes.

Le maréchal entra dans cette ville à la tête de mille hommes de pied et de mille chevaux. Sa taille et son air imposèrent tout d'abord le respect et la crainte aux Génois. En un moment l'état changea de face. Il fit mettre à mort les chefs des factieux et fit élever des forts pour défendre la ville contre les attaques étrangères, en même temps que pour se garantir des soulèvements du dedans. Quand il crut s'être suffisamment assuré de la tranquillité intérieure, Boucicaut n'hésita pas à prouver aux Génois qu'il regardait désormais toute cause, qui était la leur, comme la sienne propre, comme celle de la France. Il agrandit, affermit leur État, et dès qu'il eut appris que les Cypriotes essayaient de reprendre Famagouste, il arma une flotte avec le dessein de la commander lui-même. Elle se composait de neuf galères et de sept vaisseaux ronds, avec lesquels il mit à la voile le 3 avril 1403. Il alla d'abord mouiller à Modon, port qui appartenait aux Vénitiens et où il trouva des ambassadeurs de l'empereur d'Orient qui l'invitèrent à se rendre, avec sa flotte, dans un port de l'empire, pour y avoir une entrevue avec ce monarque. A la suite de l'entrevue, où il fut grandement question d'arrêter les progrès toujours croissants des Musulmans, Boucicaut détacha quatre de ses galères, sous le commandement de Château-Morant, pour ramener l'empereur avec sécurité à Constantinople. Les Vénitiens, qui épiaient toutes les démarches du maréchal, ne voulant point avoir l'air de faire moins que lui pour la personne impériale, détachèrent aussi quatre de leurs galères qui se joignirent à celles de Château-Morant.

Boucicaut se rendit ensuite à Rhodes, où la flotte vénitienne, com-

mandée par Carlo Zani, arriva presque aussitôt. Le grand maître Philebert de Naillac reçut le maréchal comme un ancien ami. Il offrit de s'entremettre, pour amener une solution pacifique entre le roi de Chypre et le gouvernement de Gênes. Boucicaut accepta cette médiation avec empressement, déclarant qu'il ne désirait rien tant que de ne point entrer en hostilités ouvertes avec un prince chrétien et surtout avec un prince d'origine française, comme l'était le roi de Chypre, pourvu toutefois que les intérêts de la France et des Génois fussent respectés. Le grand maître de Rhodes, ayant fait armer sa capitane et deux autres galères de l'Ordre, cingla tout aussitôt pour Chypre, où il voulait traiter lui-même une affaire si importante pour les chrétiens du Levant.

Boucicaut, peu ami de l'oisiveté, et qui avait à venger la mort de Jean de Vienne, le meurtre de tant de braves chevaliers français, sa propre injure enfin, se souvint de Nicopoli, et, durant ces nouvelles négociations, résolut d'aller combattre les mahométans. Il proposa à l'amiral vénitien d'être de la partie; Zani, qui n'était point là pour faire la guerre aux infidèles, mais au contraire pour attaquer les Génois à la première occasion, s'excusa de ne pouvoir accompagner le maréchal.

Boucicaut cingla sans lui pour Scanderoun ou Alexandrette, dans le golfe de ce nom, à trente lieues d'Alep, en Syrie ; il attaqua, prit et rasa la ville, comprenant qu'il lui serait impossible de la conserver.

Pendant ce temps, les bons offices de Philebert de Naillac produisaient leur effet. Le roi de Chypre renonçait à reprendre Famagouste et s'engageait à continuer le paiement du tribut consenti aux Génois. Après la conclusion du traité, le grand maître et le maréchal de Boucicaut, qui s'était rendu sur les côtes de Chypre, remirent à la voile et coururent les côtes de Syrie et de la Palestine, occupées tant par les Sarrasins que par les troupes que Tamerlan y avait laissées. Ils abordèrent à Tripoli de Syrie dont ils espéraient surprendre la garnison ; mais ils trouvèrent les bords de la mer défendus par plus de quinze mille hommes, au nombre desquels on comptait six cents cavaliers tartares tous vêtus de velours et de drap d'or. La multitude des ennemis n'effraya point les chrétiens ; ils se jetèrent dans la mer ; Boucicaut et de Naillac, l'épée à la main, ayant eux-mêmes de l'eau

jusqu'au cou, donnaient l'exemple ; les premiers ils furent à terre, les premiers ils chargèrent les infidèles avec tant de furie qu'ils les contraignirent à plier. Toutefois, les ennemis se rallièrent et se mirent en bataille derrière des haies et des défilés, où il y avait en apparence d'autant plus de témérité à aller les attaquer, qu'ils étaient soutenus par la ville même de Tripoli. Cela n'arrêta ni le maréchal ni le grand maître, qui continuèrent leur marche en avant, bien que soutenus seulement par trois mille hommes de troupes de Gênes. Un nouveau et plus sanglant combat s'engagea. Les infidèles, qui étaient bien cinq contre un, ne purent soutenir le choc impétueux des chrétiens, se jetèrent en désordre dans des jardins environnés de haies épaisses, et la plupart cherchèrent de là un refuge dans Tripoli. Cependant, comme Boucicaut et de Naillac n'avaient pas assez de troupes pour former le siége de cette ville, ils résolurent de tenter fortune contre Bairouth. Les Vénitiens, qui avaient là de nombreux comptoirs et des magasins considérables, oubliant leur religion pour leur intérêt mercantile, envoyèrent au soudan d'Égypte des émissaires qui l'avertirent de se précautionner contre les entreprises des chrétiens. Mais ces perfides avis n'empêchèrent pas Boucicaut et de Naillac de prendre et d'incendier Bairouth. La flotte se rendit ensuite à Sayde, dont elle trouva les abords couverts d'habitants en armes. Un gros temps ayant empêché le débarquement de toutes les troupes, celles qui avaient déjà fait descente se virent attaquées et pressées par les infidèles ; mais elles firent une si courageuse défense, cinq jours durant, qu'elles purent se rembarquer à la vue de l'ennemi, quand la tempête fut finie. Boucicaut et de Naillac allèrent opérer un nouveau débarquement sur la côte, en face de Loudd ou Lydda, l'ancienne Diospolis de la Palestine, contre laquelle ils marchèrent, mais que trente mille Musulmans, rassemblés sur ce point, les empêchèrent d'attaquer sérieusement.

Le grand maître et le maréchal, voyant la saison avancée, se séparèrent. Boucicaut prit le chemin de Famagouste, et de Naillac alla à Rhodes où il ne tarda pas à être rejoint par son compagnon de gloire qui venait le remercier une seconde fois de ses bons offices dans l'affaire de Chypre. Le grand maître donna à Boucicaut de nouveaux témoignages d'amitié et de considération, et fournit abondamment sa flotte de vivres et de rafraîchissements. Avant son départ, il se plut à

lui faire voir les principales forteresses, les garnisons, les arsenaux et les magasins de l'île. Le maréchal admira surtout le port de Rhodes, le nombre infini de vaisseaux de haut bord, de galères et de navires marchands qui s'y trouvaient ; il donna les plus grands éloges à la valeur des chevaliers si excellents gardiens de ces mers que les corsaires mahométans osaient à peine s'y montrer.

Boucicaut partit de Rhodes avec sa flotte pour gagner un port de Morée. La nuit de son arrivée, un brigantin, dépêché par le sénat de Venise, entra dans ce port. L'obscurité n'ayant pas permis à ceux qui le montaient de distinguer la couleur des pavillons, le capitaine vint à bord de la galère de Boucicaut, croyant que c'était celle de Carlo Zani. Revenu bientôt de son erreur, il parut troublé. Les Génois, le supposant chargé de quelque message hostile, s'emparèrent de lui et le conduisirent à Boucicaut, qui, après avoir lu la suscription seulement des lettres dont il était porteur et lui avoir fait quelques questions, ordonna qu'on le relâchât avec son brigantin.

La flotte franco-génoise, ayant remis à la voile le lendemain, alla mouiller près d'une petite île voisine de Modon. Le 7 octobre 1403, ayant de nouveau levé l'ancre et se trouvant en pleine mer, elle découvrit la flotte vénitienne, forte de douze galères, et de dix-huit vaisseaux ronds et de deux galéasses, grands bâtiments de cette époque, fort élevés de la poupe et bas du devant, qui avaient trois mâts, et allaient à voiles et à rames ; le tout monté par de bonnes et nombreuses troupes. Quelque temps après, comme on approchait de la côte, on vit très-distinctement plusieurs escadrons de cavalerie qui suivaient le rivage, et l'on ne douta pas que ce ne fussent encore les Vénitiens qui se disposaient à faire main basse sur les Franco-Génois au cas où, ne pouvant soutenir le choc de la flotte de Carlo Zani, ceux-ci viendraient s'échouer à la côte pour se sauver. Certain d'une prochaine attaque, Boucicaut ne s'en montra ni surpris, ni ému malgré l'infériorité de ses forces ; il donna tous ses ordres pour la défense et poursuivit son chemin. Bientôt les deux flottes furent en présence. Boucicaut encouragea les siens par quelques paroles brèves mais chaleureuses, et tournant sa proue vers les Vénitiens, il ordonna une décharge d'artillerie. Après quoi, on en vint à l'abordage. Ce ne fut plus un combat, mais un affreux carnage. Chaque pont offrit le spectacle de corps sanglants, mutilés, de tronçons épars, d'hommes enlacés les uns aux autres,

s'étreignant par la gorge et les flancs, s'insultant, et s'enfonçant le poignard dans le cœur, dans la bouche au moment où celle-ci s'ouvrait pour proférer une dernière injure. Les Français et les Génois justement irrités de la perfidie des Vénitiens, firent des prodiges de valeur pour balancer le nombre des vaisseaux et des hommes.

Boucicaut avait détaché trois de ses galères sous le commandement de Château-Morant, vice-amiral de la flotte, pour aller attaquer la capitane vénitienne que montait Carlo Zani. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande résolution. Après avoir lancé une multitude de traits, les galères jetèrent leurs grappins sur la capitane ennemie, l'accrochèrent et les Franco-Génois sautèrent sur le pont de Zani de trois côtés à la fois. Ils cherchèrent cet amiral, mais comme il ne portait aucune marque distinctive de son rang, ils ne purent le reconnaître. Cependant la capitane vénitienne allait être prise avec ceux qu'elle portait, quand une inspiration de Zani la sauva. Cet amiral fit passer tous ses forçats et ses soldats au côté droit de la galère, afin que ce bord, étant beaucoup plus chargé que l'autre, s'abaissât à fleur d'eau et que le côté gauche se relevât à proportion. Il tira deux avantages de cette manœuvre, qui d'une part, empêcha qu'on n'entrât dans la capitane du côté gauche, et d'autre part fit tomber dans la mer une partie des agresseurs surpris de ce mouvement soudain, en même temps que le plus grand nombre, croyant qu'il allait couler bas, se hâtait de l'abandonner. L'embarras, la confusion où se trouvèrent par suite les trois galères de Château-Morant, donna le temps à la flotte vénitienne de venir au secours de son amiral. Une lutte opiniâtre, mais dont l'issue ne pouvait plus qu'être funeste aux Franco-Génois s'engagea sur ce point entre le gros de la flotte ennemie et des galères détachées de l'armée de Boucicaut. Celles-ci finirent par tomber au pouvoir des Vénitiens avec le brave Château-Morant et Paul Sanudo, capitaine génois. Boucicaut se vit à son tour attaqué et pressé furieusement par Carlo Zani en personne et les vaisseaux de Venise. Les commandants français et génois se signalaient à l'envi autour de leur amiral qui leur donnait à tous l'exemple de l'héroïsme. De Culant, Jean de Dôme, Robinot de Fretel, Jean de Loup, Guichard de Mage, Robert de Toloigni, Guillaume d'Escambroune, Richard de Montel, Jean de Montrenard, Charles de Fontaines, Odet de Chassaigne et le valeureux d'Oni qui tout couvert de blessures combattait encore, se cou-

vrirent de gloire dans cette journée. Boucicaut fut dégagé à son tour. Des deux côtés, on s'attribua la victoire. Les Vénitiens emmenèrent trois galères génoises, mais ils laissèrent à Boucicaut un de leurs bâtiments et le champ de bataille. Le maréchal ne remit à la voile qu'après avoir offert de recommencer l'action en restant fièrement à la place où elle s'était engagée. A quatre jours de là, il se dédommagea de la perte de ses trois galères par la prise de deux vaisseaux vénitiens qui portaient, outre de grandes richesses, des personnages de distinction. Les Vénitiens envoyèrent à Charles VI des ambassadeurs pour accuser Boucicaut de s'être fait l'agresseur. Le maréchal, indigné de ce mensonge qui pouvait porter atteinte à sa loyauté, à son honneur, publia, le 6 juin 1404, un manifeste en forme de lettre adressé au doge de Venise et à l'amiral Carlo Zani. Dans ce manifeste, il se plaignait hautement et à la face de toute la chrétienté des obstacles que les Vénitiens, félons envers leur Dieu, avaient apporté à ses desseins contre les Musulmans ; il donnait les preuves de leur perfidie et de leur mensonge et concluait par un défi solennel, s'offrant de combattre le doge et l'amiral corps à corps, ou lui cinquième contre douze des plus illustres et braves Vénitiens, ou lui vingtième contre vingt-quatre, ou lui vingt-cinquième contre trente. Il laissait au doge et à l'amiral de Venise le choix du juge du combat. Les sachant plus expérimentés sur mer que sur terre, il offrait encore le combat naval contre l'un d'eux, chacun sur une galère de pareille force. Le doge et l'amiral de Venise ne jugèrent pas qu'il fût prudent d'accepter.

Boucicaut continua à gouverner l'État de Gênes avec gloire jusqu'à l'année 1409. Une révolution, ayant éclaté à cette époque, mit le marquis de Montferrat à la tête de la république. Le maréchal qui ne recevait pas le plus petit secours de France, sut néanmoins, malgré son entier isolement, se tirer avec honneur d'un tel embarras. Ces mêmes Génois qui le forçaient à se retirer avaient de sa justice un sentiment si grand, qu'ils se disaient entre eux : « Fais-moi raison de toi-même, ou monseigneur me la fera. »

De retour dans sa patrie, Boucicaut refusa d'épouser la querelle des princes français, dont les divisions mettaient chaque jour le royaume plus près de sa perte. Sa vaillance ne se démentit point dans la désastreuse campagne de 1415, contre Henri V d'Angleterre. Il s'opposa, mais inutilement, à ce qu'on livrât la fatale bataille d'Azincourt. Il fut

fait prisonnier, après avoir combattu en héros ; conduit en Angleterre, il y mourut en 1421. Son corps fut rapporté sur la terre natale, et inhumé dans l'église Saint-Martin de Tours.

Quant au grand maître Philebert de Naillac, qui avait été longtemps le compagnon d'armes de Boucicaut, il porta si haut la considération et le respect qu'inspiraient les chevaliers de Rhodes même aux infidèles, que le soudan d'Égypte envoya une ambassade dans l'île pour faire des propositions de paix : un traité fut en effet conclu, où le grand maître donna la loi. Jean de Naillac forma ensuite avec le pape Alexandre V le projet d'une ligue entre les princes chrétiens contre les Turcs, dont la puissance était fort ébranlée par la chute de Bajazet. Comme préludes, le pape chargea le grand maître d'aller négocier la paix entre les rois de France et d'Angleterre, pour qu'ils réunissent leurs forces contre l'ennemi commun. Le pontificat de Jean XXIII, qui succéda alors à celui d'Alexandre V, nuisit beaucoup au projet de cette ligue contre les Turcs. Le pape Martin V, élu après la déposition de Jean, reprit ce projet à cœur. Le grand maître se rendit en Italie, pour en conférer avec lui. A son retour à Rhodes, on le reçut avec les plus grands témoignages de joie et de reconnaissance pour les services qu'il venait de rendre en amenant à soumission les chevaliers et les prieurs résidant en Italie. Ce succès fut suivi d'un autre du même genre. De Naillac ouvrit bientôt, dans Rhodes même, un chapitre général, par suite duquel il rétablit la discipline et les finances de l'Ordre. La maladie l'emporta dans la vingt-cinquième année de sa grande-maîtrise ; les regrets que sa mort excita, furent universels dans la chrétienté.

---

# JEAN DE LASTIC

GRAND MAITRE DE RHODES.

Après une courte interruption, la grande-maîtrise de Rhodes revint, en 1437, à un Français, Jean Bonpar de Lastic, de la langue d'Auvergne. Dès sa jeunesse, Jean de Lastic avait donné des preuves éclatantes de sa valeur et de son sang-froid au milieu des dangers. La France l'avait vu combattre sous le connétable de Clisson, à un âge où l'on compte encore parmi les enfants. Il était à peine âgé de quinze ans, lorsqu'en 1385, les Anglais l'avaient fait prisonnier, avec son père, qu'il défendait l'arme à la main. Entré, en 1395, dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ses mérites n'avaient pas tardé à l'élever aux dignités de grand prieur d'Auvergne et de commandeur de Montcalm. A peine était-il devenu grand maître, qu'il apprit que toutes les forces du soudan d'Égypte, Abouzaïd Jacmac, allaient lui tomber sur les bras. Jean de Lastic s'assura, autant que possible, de la neutralité d'Amurat II, sultan des Turcs, arma huit galères, quatre vaisseaux de haut bord et plusieurs bâtiments de transport, dans lesquels il fit passer de bonnes troupes ; en même temps, il augmenta les fortifications de Rhodes et de ses dépendances, et ordonna qu'on se tînt continuellement prêt à repousser les attaques. Le 25 septembre 1440, en effet, on signala le flotte du soudan, forte du dix-huit galères et d'un grand nombre d'autres bâtiments bien armés et chargés d'arbalétriers et de diverses troupes de débarquement. Le grand maître fut sommé, au nom du soudan, de rendre l'île de Rhodes, comme étant, prétendait-on, aussi bien que l'île de Chypre, une ancienne dépendance de l'empire d'Égypte. Sur le refus péremptoire de Jean de

Lastic, la flotte égyptienne se mit en devoir d'opérer un débarquement. Mais tandis que tous les chevaliers et les habitants de l'île, le grand maître en tête, couraient en armes à la défense de la côte, la flotte chrétienne, commandée par Guillaume de Lastic, neveu de Jean, sortait du port en bonne ordonnance, et, quoique bien inférieure en nombre, allait fièrement présenter la bataille à celle des ennemis, qui se retirèrent précipitamment dans une anse, furent tenus continuellement en respect, et se virent en peu de temps réduits à la défensive. La flotte du soudan se réfugia au mouillage d'une île qui appartenait aux Turcs; les galères égyptiennes furent jointes l'une contre l'autre, les proues tournées du côté de la mer, avec des batteries dressées pour repousser les chevaliers, en cas d'attaque de leur part. Le chef de la flotte de Rhodes, qui n'avait pas perdu de vue les ennemis, prit la hardie résolution d'aller les combattre jusque dans cette position où ils étaient encore soutenus, en qualité de coreligionnaires, par tous les habitants de l'île turque, déclarant qu'il s'ensevelirait plutôt dans la mer que d'avoir vu de si près les infidèles sans leur montrer ce que valait le courage des chrétiens. Mais, comme il n'avait pas moins de sagesse que de valeur, il fit passer ses troupes dans des bâtiments qui tiraient peu d'eau, et pouvaient s'approcher sans danger de la côte; il se mit à leur tête, et, favorisé de son artillerie, fondit sur les mahométans qui le reçurent, de leur côté, avec le feu de leurs canons et de leur mousqueterie. La défense s'éleva à l'énergie de l'attaque. Les mahométans combattirent avec une fureur de désespérés; ils perdirent plus de sept cents d'entre eux. Le chef de la flotte de Rhodes, dont le sang coulait à flots par cinq blessures, continuait à donner ses ordres et à combattre, lorsque la nuit mit fin à la bataille. Il n'avait perdu que soixante des siens. Un gros temps, qui menaçait ses galères, le força seul à reprendre la route de Rhodes, où la flotte du soudan n'eut garde de le suivre. Elle alla faire quelques dégâts dans l'île de Chypre, et retourna honteusement en Égypte.

Le soudan avait une injure de plus à venger. Il envoya une nouvelle et plus considérable flotte contre Rhodes, au mois d'août 1444. Elle portait dix-huit mille hommes d'infanterie, et un corps considérable de la célèbre cavalerie mameluck, alors le principal appui de l'empire du soudan. On ne put s'opposer, faute d'un nombre suffisant de vaisseaux et de galères, à la descente des mahométans qui mar-

chèrent, sans s'arrêter aux places secondaires, sur la capitale de l'île, tandis que leur flotte en bloquait le port, et empêchait qu'on n'y jetât des secours. Mais Jean de Lastic et ses chevaliers firent si valeureusement leur devoir, que l'armée égyptienne dut se rembarquer avec une grande perte, après quarante jours de siége, durant lesquels les chrétiens avaient soutenu plusieurs assauts. Jean de Lastic, prévoyant que l'île de Rhodes ne tarderait pas à être de nouveau le but des attaques des mahométans, voulut prendre des précautions pour l'avenir : il s'adressa aux principaux souverains de la chrétienté ; mais ils étaient tous alors occupés de leurs intérêts personnels ; la France, avec son roi Charles VII, se débattait pour sortir des serres de l'Anglais. Le grand maître jugea prudent en conséquence d'amener, avec le soudan d'Égypte, une paix dans laquelle l'honneur de l'Ordre resterait sauf.

Un armateur français, fils d'un orfévre de Bourges, le célèbre Jacques Cœur, qui eut l'administration des finances de la France avec le titre d'*argentier du roi*, fut à cette époque l'une des principales causes de la paix que désirait Jean de Lastic. Jacques Cœur avait des espèces de flottes à ses ordres, qu'il envoyait dans le Levant, pour y porter des marchandises d'Europe, des armes, des lingots d'or et d'argent, et pour en rapporter de la soie et des épiceries. Trois cents facteurs lui obéissaient, et il faisait à lui seul plus de commerce que tous les négociants de la France et de l'Italie ensemble ; quand on voulait faire ressortir la richesse extraordinaire d'un individu, on disait : « Riche comme Jacques Cœur. » Il mit au service de l'Ordre de Saint-Jean une escadre de galères, qui portait un de ses facteurs muni de saufs-conduits, à la faveur desquels un agent du grand maître passa à Alexandrie et y débarqua. Par suite, un traité de paix fut signé avec le soudan d'Égypte, en 1445. Moins de trois années après, Jacques Cœur, aussi grand patriote que bon chrétien, avançait deux cent mille écus d'or à Charles VII et entretenait à ses frais quatre armées qui achevaient de chasser les Anglais de France. Pour le récompenser de si grands services, les rois ingrats, et qui rarement pardonnent aux services, auxquels ils doivent leur propre élévation, le firent jeter dans une prison ; ses juges iniques, parmi lesquels on comptait un Chabannes, se partagèrent effrontément sa dépouille. Jacques Cœur dut au zèle reconnaissant d'un de ses anciens commis, nommé Jean de Village, de se soustraire, après un longtemps de souffrance, à son

odieuse captivité ; il se rendit à Rome, où le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie des vaisseaux qu'il envoyait contre les Turcs. Jacques Cœur avait déjà fait voile, quand la maladie l'obligea de s'arrêter dans l'île de Chio, où il termina sa carrière si bien remplie, en 1461.

La même escadre de Jacques Cœur, qui avait transporté à Alexandrie l'envoyé du grand maître Jean de Lastic, ramena à Rhodes un grand nombre d'esclaves chrétiens, délivrés en conséquence du traité.

Il y avait peu de temps que l'île de Rhodes s'était assurée de la tranquillité du côté de l'Égypte, lorsque l'avénement du fameux sultan Mahomet II la menaça, ainsi que toute la chrétienté, de dangers plus grands. Mahomet acheva la ruine de l'empire grec, le 27 mai 1453, par la prise de Constantinople. Le dernier empereur chrétien d'Orient, Constantin Paléologue et quarante mille chrétiens furent massacrés par les Turcs, dans cette immense catastrophe qui devait changer pour longtemps la face de l'Europe, et que les princes chrétiens d'Occident, absorbés par leurs propres querelles, ne firent rien pour prévenir.

Six mois à peine après la conquête de Constantinople, Mahomet II envoya sommer le grand maître de Rhodes de le reconnaître pour souverain et de lui payer, comme vassal, un tribut annuel de deux mille ducats. Jean de Lastic répondit que lui et son Ordre ne relevaient que du pape, et qu'il sacrifierait avec joie sa vie plutôt que d'obtempérer aux volontés du sultan. Ne pouvant douter de la furieuse tempête qu'une si noble réponse allait attirer sur Rhodes, déjà il venait d'envoyer en France le commandeur d'Aubusson pour y solliciter de prompts secours, quand il mourut, accablé d'ans et de glorieux services, le 19 mai 1454.

---



Pierre d'Aubusson

province
dès l'enfa
entre les
quand la
et jusqu'
Albert d'
fit consid
chrétient
trêmemen
lettres et
lièrement
France p
nement d
d'Aubuss
veau roi,



# PIERRE D'AUBUSSON

## GRAND MAITRE DE RHODES.

Pierre d'Aubusson ne fut pas le successeur immédiat de Jean de Lastic. Entre ces deux grands maîtres, il y eut Jacques de Milly, de la langue d'Auvergne, Pierre-Raimond Zacosta, Castillan de naissance, et Jean-Baptiste des Ursins, qui avait été prieur de Rome. Mais on verra que d'Aubusson fut le grand maître de fait longtemps avant de l'être aussi de titre, et que depuis la mort de Jean de Lastic, rien d'important, rien de fécond en résultats ne se fit qu'il n'en ait été le moteur, l'intelligence, l'âme enfin.

Issu de l'illustre famille des vicomtes de la Marche, dans l'ancienne province d'Auvergne, Pierre d'Aubusson se sentit entraîné d'instinct dès l'enfance au métier des armes ; une épée fut le hochet que l'on mit entre les mains de ce héros naissant. Ennemi du repos qui amollit, quand la France était en paix, il allait prendre du service en Allemagne et jusqu'en Hongrie. Il commença à combattre les Musulmans sous Albert d'Autriche, gendre de l'empereur Sigismond, et dès lors, il se fit considérer comme un des plus valeureux et fermes soutiens de la chrétienté. Étant ensuite allé à la cour impériale, il sut se rendre extrêmement agréable à Sigismond en cultivant l'histoire, les belles-lettres et les sciences mathématiques que ce prince affectionnait singulièrement. Après la mort de Sigismond, Pierre d'Aubusson revint en France pour y prendre part à la guerre contre les Anglais, que l'avénement de Charles VII venait de rallumer plus vive que jamais. Jean d'Aubusson, seigneur de la Borne, son cousin, et chambellan du nouveau roi, l'introduisit à la cour où par sa bonne mine, sa physionomie

spirituelle, la noblesse de ses manières, sa conduite sage et discrète, la franchise de son cœur et l'éclat de son esprit, il se gagna bientôt tout le monde. Ses actions ne tardèrent pas à répondre à la bonne opinion qu'on avait prise de lui. Montereau-Faut-Yonne fut témoin de sa valeur ; l'un des premiers il monta à l'assaut et chassa les Anglais de cette ville. Charles VII pour l'en récompenser voulut le voir au nombre des seigneurs qui l'accompagnèrent, lors de son entrée triomphante dans Paris. D'Aubusson rendit un signalé service à la France, au roi et au dauphin, depuis Louis XI, en usant adroitement de l'amitié que celui-ci lui portait, pour le ramener à des sentiments meilleurs et le disposer à solliciter le pardon paternel. Charles VII employa Pierre d'Aubusson dans plusieurs autres négociations très-délicates ; il se louait ordinairement de lui, en disant que c'était une chose bien rare de voir ensemble tant de feu et tant de sagesse. Quand le dauphin alla au secours du duc d'Autriche contre les Suisses, d'Aubusson eut une grande part à la défaite de ceux-ci auprès de Bâle. La paix la plus complète ayant succédé en France à l'époque la plus désastreuse, le jeune guerrier se sentit tout d'abord aiguillonné par son zèle pour la religion et par les trophées du célèbre Huniade, vainqueur des Turcs; mais quand la renommée lui apporta la fatale nouvelle des horreurs commises par les Musulmans à la bataille de Warna, et du martyre de Wladislas, roi de Pologne, écorché vif avec le légat du pape; après cette sanglante action il consacra sans plus tarder son épée uniquement au service des persécutés contre les persécuteurs, des martyrs contre les bourreaux ; il adopta la chrétienté tout entière pour patrie et passa dans l'île de Rhodes pour s'y faire recevoir membre de l'Ordre de Saint-Jean, auquel un de ses oncles, Louis d'Aubusson, commandeur de Charroux, rendait déjà d'éminents services. La noblesse imposante de la taille et de la physionomie du nouveau venu, l'éclat et la droiture de son esprit appelèrent tout de suite l'attention sur lui, et du premier coup d'œil chacun jugea qu'un grand commandement lui était réservé, et que dans de graves circonstances, on n'aurait rien de mieux à faire que de s'en remettre à son courage, à son jugement et à ses talents, du salut et de la gloire de l'Ordre entier. Pierre d'Aubusson signala ses caravanes sur mer par l'attaque et la prise de plusieurs corsaires ennemis; grâce à son aptitude extraordinaire, il s'éleva aussi promptement que possible à la hauteur de la science navale telle

qu'elle était alors, et devint par ses expéditions fréquentes et presque toujours couronnées de succès, la terreur des vaisseaux mahométans, en même temps que la protection, le salut des navires des chrétiens qui se rendaient dans le Levant. Bientôt ses services lui valurent la dignité de commandeur.

Le grand maître Jean de Lastic, son prédécesseur, au moment de mourir, lui confia une mission importante qui avait pour but d'appeler les princes chrétiens et particulièrement le roi de France à mettre un terme aux effrayants progrès des Turcs sous la conduite de Mahomet II. Jacques de Milly, successeur de Jean de Lastic, confirma d'Aubusson dans cette ambassade. Le commandeur trouva la France et le roi Charles VII moins disposés à se jeter dans une nouvelle guerre, après celle qui venait de finir par l'expulsion des Anglais, qu'à se reposer de la longue période de dangers et de sang qu'ils venaient de parcourir et dont ils avaient enfin triomphé. Néanmoins, malgré ces dispositions peu favorables, d'Aubusson, par son éloquence et les pressants motifs qu'il sut faire valoir, entraîna Charles VII dans un projet de guerre sainte, et dans une ligue avec la Hongrie et le pape contre Mahomet II. Pour qu'on ne doutât pas de sa bonne foi, le roi confirma cette ligue par le mariage de Magdelaine de France, sa fille, avec le souverain de Hongrie. Il autorisa le légat du pape à lever des décimes sur le clergé français pour fournir aux frais de la guerre, promit toute sorte d'assistance aux chevaliers de Rhodes et fit compter sur-le-champ seize mille écus d'or à leur ambassadeur. Pierre d'Aubusson, selon les ordres qu'il en reçut, employa cette somme à l'acquisition de munitions de guerre et expédia au plus tôt à Rhodes des bâtiments chargés de plomb, de poudre, de canons et d'autres armes. Il suivit de près ce convoi et apporta avec lui tout l'argent qu'il avait pu recueillir en Europe, soit qu'il provînt de la munificence des souverains, soit des dettes contractées envers l'Ordre de Saint-Jean.

A son arrivée à Rhodes, d'Aubusson trouva dans l'île de grands symptômes d'agitation, par suite de la jalousie que les chevaliers des diverses langues de France inspiraient à ceux des langues d'Espagne surtout. Peu après en effet, dans le chapitre qui s'ouvrit, un chevalier espagnol demanda, d'un ton impératif, que toutes les dignités de *la Religion* fussent égales, et qu'il n'y eût aucune distinction entre les langues, ni pour le pas, ni pour les autres marques d'honneur. Tous

les chevaliers chrétiens d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne, se levèrent aussitôt pour soutenir les Espagnols. Mais le commandeur d'Aubusson se leva à son tour, et dans un discours où la vigueur des raisons le disputait à la fermeté des paroles, l'éloquence naturelle d'une bonne cause à celle du geste, du regard et de l'esprit, il démontra que ses compatriotes, comme fondateurs, comme principaux soutiens encore de l'Ordre, comme l'emportant par le nombre des chevaliers, et par la quantité de sang versé en combattant les infidèles, avaient droit à de certaines prérogatives qui après tout n'étaient pour eux que des exigences de plus de sacrifices ; il prouva que, dans un état en grande partie fondé sur la noblesse des titres et sur l'ancienneté des services, il y avait à craindre que le moindre changement, la moindre pierre dérangée ne fît crouler tout l'édifice. Malgré la cabale des Espagnols, grâce à d'Aubusson, le parti de la France l'emporta.

A peu de temps de là, ayant été nommé châtelain de Rhodes, et faisant en outre les fonctions de capitaine général, en l'absence du maréchal de l'Ordre, Pierre d'Aubusson eut encore, en se défendant lui-même, à défendre les prérogatives des chevaliers français contre leurs envieux. Ceux-ci demandèrent, par l'organe du chevalier Villa-Marino, que la charge de capitaine général fût exercée tour à tour par les diverses langues. D'Aubusson répondit avec fierté que la charge de capitaine général étant attachée à la dignité de maréchal de l'Ordre, il n'appartenait qu'à la langue d'Auvergne, dont le maréchal était le chef, d'en faire les fonctions, et que l'Espagne n'avait rien à démêler avec la France sur ce point. L'affaire fut encore jugée en faveur des chevaliers français. Telle était l'estime et en quelque sorte l'admiration qu'inspirait dès lors Pierre d'Aubusson à ceux-là mêmes qu'il avait le plus fermement, le plus hautement combattus, telle était aussi son utilité reconnue, que l'élévation d'un Espagnol, Raimond Zacosta, au *magister*, ou à la grande-maîtrise de l'Ordre, n'empêcha pas l'influence du commandeur de s'accroître. Il brilla par-dessus tous les membres de son Ordre dans un chapitre général qui se tint à Rome, en 1466, et où le pape Paul II assista en personne. Pierre d'Aubusson fut choisi, dès l'ouverture de ce chapitre, pour être l'un des procureurs du trésor, et on le mit bientôt au nombre des seize chevaliers chargés de régler, selon les statuts de l'Ordre, toutes les affaires importantes. Loin d'user de représailles contre les Espagnols, en se réunissant aux

ennemi de Raimond Zacosta, il donna aux chevaliers des diverses langues l'exemple de la soumission; il se montra même le plus éloquent défenseur de ce grand maître injustement accusé et traduit devant le tribunal du souverain pontife. D'Aubusson éclaira le pape sur la mauvaise foi des accusateurs ; il lui démontra que la véritable cause des plaintes qu'il avait reçues au sujet de Raimond Zacosta, venait justement de ce qui devait le placer plus haut dans son estime, de la rigidité de ses principes qui ne convenaient pas à ceux des chevaliers dont les mœurs se relâchaient. D'Aubusson fit mieux que justifier pleinement le grand maître dans ce chapitre : il frappa les accusateurs en obtenant une réforme de l'Ordre, et des statuts plus sévères qu'auparavant.

Le commandeur revint à Rhodes, en 1467, avec le successeur de Zacosta, Jean-Baptiste des Ursins; le grand prieur de France, Bertrand de Cluys ; le commandeur de Boncourt, frère Jean de Bourbon, et nombre d'autres chevaliers que les menaces et les progrès incessants de Mahomet II rappelaient à la défense de la chrétienté. En 1470, la *Religion* ayant armé deux galères pour aller secourir l'île de Négrepont, qui appartenait aux Vénitiens, et était envahie par cent vingt mille Turcs que soutenait une flotte de cent vingt galères, d'Aubusson sollicita un emploi quelconque sur les bâtiments de l'Ordre, tant était grande son ardeur de combattre les infidèles. Le chevalier de Cardonne, ayant déjà été nommé commandant des deux galères armées, il lui fut adjoint à la tête d'une troupe des braves qui avaient mission de débarquer dans l'île et de se jeter dans la capitale assiégée. On partit, et l'on alla se réunir à la flotte vénitienne, qui venait au secours de Négrepont. Mais celle-ci était placée sous les ordres d'un lâche, appelé Canalis, qui n'osa la faire donner à propos ; et la valeur de d'Aubusson et de ses frères, les chevaliers de Rhodes, ne put sauver Négrepont. Mahomet II ajouta cette île à ses conquêtes. Il se montra si irrité du secours donné par l'Ordre aux Vénitiens, que, ne gardant plus aucune mesure, il déclara ouvertement la guerre à Rhodes, en accompagnant cette déclaration des plus grossières insultes contre le grand maître des Ursins en particulier et tous les chevaliers en général.

A cette nouvelle, on ne songea plus dans Rhodes qu'à faire des préparatifs pour soutenir la fureur du sultan. Un chapitre extraordinaire fut tenu, dans lequel le commandeur d'Aubusson reçut de nouvelles

marques de confiance de ses frères : on l'investit des fonctions les plus difficiles et les plus délicates.

Dans le même temps, on le revêtit de la dignité de bailli de Lureil. La première fois qu'il parut dans le conseil de l'Ordre en cette nouvelle qualité, ce fut pour y parler en faveur de Charlotte de Lusignan que les intrigues des Vénitiens avaient dépossédée de l'île de Chypre et qui était venue chercher un refuge dans Rhodes. Cette princesse, dont la beauté rendait encore les malheurs plus touchants, se trouvait réduite à un tel dénùment, qu'elle n'avait pas même de quoi aller à Rome pour y solliciter l'appui du pape contre l'usurpateur de sa couronne, époux d'une Vénitienne de la famille des Cornaro. Le bailli d'Aubusson, s'il ne put faire pour la reine infortunée tout ce que sa générosité lui inspirait, obtint du moins de lui donner les secours en argent qui lui étaient indispensables pour son voyage.

Ces soins, que la calomnie essaya d'entacher d'amour, n'étaient point tels cependant qu'ils pussent distraire d'Aubusson de ceux qui intéressaient plus directement son Ordre. Connu pour s'être appliqué dès sa jeunesse à l'art des fortifications, et pour s'être rendu si habile avec le temps que les ingénieurs les plus expérimentés d'alors n'avaient rien à lui enseigner, le bailli d'Aubusson fut chargé de la direction des travaux que l'on faisait pour la défense de l'île et de la ville de Rhodes et nommé surintendant des fortifications. Non content de réparer toutes les brèches, il ajouta aux ouvrages de la place ; partout il fit creuser et élargir les fossés ; par ses ordres et sur ses plans, une muraille fut élevée du côté de la mer, qui avait cent toises de long sur six de haut et une de large. Appelé en outre à la direction de l'artillerie, il fit placer les canons sur les tours et les remparts, pour éviter toute surprise de la flotte musulmane. Sur ces entrefaites, la dignité de grand prieur d'Auvergne étant venue à vaquer, on la lui donna.

Il l'avait à peine, que Jean-Baptiste des Ursins mourut, le 8 juin 1476. Le choix unanime des chevaliers pour remplacer ce grand maître tomba sur celui qui déjà était la colonne de l'Ordre. Pierre d'Aubusson fut élu aux acclamations multipliées de ses frères et des habitants de Rhodes. A cette nouvelle, chacun s'aborda, se félicita dans l'île, chacun cessa de craindre la prochaine arrivée des infidèles et plaça avec sécurité l'espérance de son salut dans l'activité, le courage et le génie de Pierre d'Aubusson.

Le nouveau grand maître ne fut pas plutôt installé qu'on le vit parcourir le port, la ville, les côtes de l'île de Rhodes tout entière, les autres îles aussi qui appartenaient à l'Ordre de Saint-Jean, pour y activer les préparatifs de défense. Il employa son autorité pour faire mettre à prompte exécution les plans qu'il avait naguère proposés comme membre du conseil seulement. Le port de Rhodes fut fermé par une grosse chaîne de fer; des tours et des forts furent construits de distance en distance le long des côtes. Il fit remplir les magasins de munitions de guerre et de bouche. En même temps, par une lettre éloquente, il sommait tous les chevaliers de Saint-Jean répandus chez les diverses nations de la chrétienté de venir prendre part à la défense de *la Religion* et de remplir ainsi leurs vœux. Il s'adressa de nouveau à la générosité, à la piété, à l'intérêt des princes chrétiens, particulièrement encore au roi de France qui était alors Louis XI. Il députa auprès de ce monarque le commandeur de Blanchefort avec quelques présents, tel qu'un léopard et plusieurs excellents faucons de l'île de Rhodes admirablement dressés pour la chasse à l'oiseau. Louis XI obtint du pape un jubilé particulier pour le royaume de France, et l'on recueillit par suite des aumônes considérables qui furent mises à la disposition de l'Ordre.

Le nombre des difficultés n'étonnait pas le grand cœur de d'Aubusson; il surmontait les unes par la force, les autres par l'adresse de sa politique. Le sénat de Venise, après avoir soutenu l'usurpateur de Chypre, l'avait fait empoisonner, et avait imposé pour souveraine en titre à ce royaume, dont il était déjà souverain de fait, la veuve de cet usurpateur, Catherine Cornaro. Le sénat, voulant enlever à Charlotte de Lusignan toute espérance de retour, envoya un ambassadeur à Rhodes pour déclarer au grand maître que la république considérerait comme ses ennemis quiconque favoriserait les prétentions de la reine dépossédée, et pour lui faire sommation d'avoir à livrer tout Cypriote, partisan de cette illustre infortune, qui pouvait se trouver dans les États de *la Religion*. D'Aubusson sentit vivement cette injure; il sut néanmoins mesurer sa réponse sur les circonstances dans lesquelles se trouvait l'Ordre dont il était le chef. Il congédia l'ambassadeur de Venise en lui disant qu'on ne recevait à Rhodes ni séditieux ni rebelles; mais que, comme cela se pratiquait dans tout État libre et souverain, on n'en chassait pas ceux que des disgrâces particulières

obligeaient de s'y réfugier, et qui y vivaient en gens d'honneur et en bons chrétiens. Le sénat de Venise ne jugea pas à propos d'insister et se borna à négocier sa paix particulière avec les infidèles.

Cependant le grand maître était instruit par ses nombreux et secrets agents de tout ce qui se tramait dans les conseils du sultan, et des préparatifs que les Musulmans faisaient contre Rhodes. Mahomet II, de son côté, épuisait toutes les ruses de sa politique pour détourner l'attention du grand maître, et lui donner à croire que les immenses armements qui se faisaient en Turquie n'avaient point Rhodes pour objet. Il alla jusqu'à répandre le bruit de sa propre mort et à faire publier que les Turcs, effrayés de sa perte, ne prenaient les armes chez eux que pour prévenir une révolution et régler la succession entre ses fils. Mais d'Aubusson ne s'y laissa pas prendre un seul instant ; il sut même tourner à l'avantage des chrétiens, en feignant d'y croire, les ruses de son ennemi. C'est ainsi qu'en vue de procurer aux chevaliers qui étaient éloignés le temps nécessaire et la liberté du passage pour se rendre à Rhodes, il parut se prêter à des négociations, pacifiques en apparence seulement, dont le sultan voulait le bercer. Le gouverneur d'une province musulmane voisine de Rhodes, dans le but probable de reconnaître les fortifications de cette île, ayant député des officiers pour proposer de rendre des esclaves chrétiens moyennant rançon, le grand maître prit ses précautions, ne laissa voir que ce qu'il voulut bien des travaux de la place, mais n'eut garde de ne pas profiter de cette ambassade pour racheter de malheureux captifs, parmi lesquels il y avait plusieurs chevaliers de Rhodes. En même temps pour couper court à de nouveaux voyages de l'envoyé du gouverneur mahométan, il paya de ses propres deniers une partie de la rançon exigée. Les captifs chrétiens furent délivrés et ramenés à Rhodes. D'Aubusson les embrassa tous les uns après les autres. Jamais, dit un historien, une tendre mère qui, après une longue absence, reçoit dans ses bras un fils unique, ne laissa éclater une joie plus vive. Les chrétiens de leur côté ne savaient comment exprimer leur reconnaissance envers d'Aubusson ; ils baisaient ses mains, les baignaient de leurs larmes, embrassaient ses genoux, l'appelaient leur père et leur sauveur. « Ce n'est pas à moi, répondit le grand maître avec modestie, c'est à *la Religion*, mes enfants, que vous devez des marques de reconnaissance ; elle les attend de votre valeur dans la guerre terrible que le sultan lui a déclarée. »

Pour n'avoir point à la fois tous les ennemis du nom chrétien sur les bras, d'Aubusson fit comprendre au soudan d'Égypte que la conquête de Rhodes par Mahomet II serait l'acheminement certain de ce sultan vers celle des États africains de la Méditerranée, et se lia avec lui par un traité favorable aux intérêts des chrétiens. D'Aubusson conclut un traité du même genre avec le souverain de Tunis.

Puis, sur la nouvelle que le grand armement naval de Mahomet allait faire route pour Rhodes, il assembla une dernière fois le chapitre de l'Ordre, qui, d'un sympathique accord, voulut l'investir d'une véritable dictature pour tout le temps de la guerre. En effet, on le pria de se charger seul, avec une autorité absolue, du commandement des armées de terre et de l'administration des finances. Ce fut en vain que, dans sa modestie, il essaya de démontrer que ces différentes charges seraient mieux remplies si elles étaient partagées entre plusieurs chevaliers ; il dut céder enfin aux instances de tout le chapitre. Mais, comme tous les hommes forts, quand il se vit armé d'un pouvoir qu'il n'avait point ambitionné, ce fut pour s'en servir dans l'intérêt de ceux qui le lui avaient confié. Par son ordre, on abattit toutes les maisons de plaisance qui étaient trop voisines des fortifications, on coupa les arbres, et l'on rasa jusqu'à des églises où les ennemis auraient pu se loger pendant le siége. Les Rhodiens ne virent pas sans quelque regret ruiner leurs maisons de campagne et détruire les jardins délicieux dont la ville était entourée. Mais le salut public l'emporta sur toute autre considération, et les ordres du grand maître furent ponctuellement exécutés. D'Aubusson, pour laisser la cavalerie ennemie dans la pénurie de fourrages, fit faire toutes les moissons avant le temps. Il désigna aux paysans de chaque canton les forts où ils pourraient se retirer lors du débarquement des Turcs. Le grand maître parcourut encore une fois les côtes de l'île, examinant avec ses officiers les endroits d'où l'on pouvait s'opposer aux descentes, ceux où l'on devrait se retrancher, si on était trop pressé ; les coupures et les retraites qu'on serait obligé de faire derrière les murailles, si celles-ci venaient à crouler sous les efforts des ennemis. Rien n'échappa à l'étendue et à la justesse de ses vues ; fortifications, artillerie, armes diverses, vivres et finances, tout passa sous ses yeux. Les moindres habitants de l'île avaient part à ses soins comme les plus influents ; il pourvoyait à la subsistance du pauvre comme à celle des chevaliers et de la garnison. D'Aubus-

son nomma quatre capitaines généraux, l'hospitalier, l'amiral, le chancelier et le trésorier de l'Ordre, pour commander chacun dans le quartier qu'il leur assigna ; il donna un général à la cavalerie. Et lui-même fut à la tête de tout, comme il était partout.

La flotte ottomane, forte de cent soixante bâtiments portant cent mille hommes de troupes de débarquement, mouilla devant l'île de Rhodes le 23 mai 1480. Le visir Messihh, renégat grec de la famille impériale des Paléologues, qui avait le commandement suprême de l'armée de Mahomet II, ayant garni toute la rade de l'île de ses vaisseaux, débarqua à la faveur d'un feu épouvantable ; la masse énorme des ennemis ne permit pas au petit nombre des défenseurs de Rhodes de s'opposer d'une manière efficace à cette descente. Dès que le visir eut fait mettre son artillerie à terre et se fut retranché sur la colline de Saint-Étienne, à deux milles de la ville de Rhodes, il envoya sommer celle-ci de se rendre. Pierre d'Aubusson n'eut égard ni à ses offres, ni à ses menaces. Bientôt le visir s'approcha pour reconnaître la place ; mais de vigoureuses sorties lui firent payer cher cette opération préalable. La *Religion*, de son côté, eut à regretter dans cette circonstance le chevalier de Murat, de la langue d'Auvergne et de l'illustre maison de la Tour ; au moment où il poussait les Turcs avec une ardeur téméraire, ce chevalier fut enveloppé par un escadron de spahis, qui lui coupèrent la tête pour l'emporter comme un trophée.

Rhodes avait deux ports, l'un pour les galères, l'autre pour les bâtiments de haut bord. L'entrée du premier était défendue par une plate-forme, sur laquelle on avait établi un fort appelé Saint-Elme ; le second était protégé par deux tours, assises sur les points qui avaient servi de base aux pieds de l'ancien colosse. A côté de ce dernier port étaient deux petits golfes, l'un au nord, l'autre au midi. Celui du nord était fermé par un môle, qui s'avançait de plus de trois cents pas dans la mer. A l'est de ce môle s'élevait la tour de Saint-Nicolas due à a munificence de Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; elle commandait au port même et en assurait l'entrée. Persuadé que s'il était maître du port, il ne tarderait pas à l'être de la ville, le visir, conseillé par un canonnier allemand employé dans son armée en qualité d'ingénieur, forma le projet d'enlever la tour Saint-Nicolas. Le grand maître, ayant remarqué que la mer était quelquefois basse du côté du môle, et que les Turcs pouvaient y monter aisément, fit jeter au fond

de l'eau des planches hérissées de pointes de fer, et environna la tour Saint-Nicolas de brûlots tout prêts à mettre le feu aux galères ennemies, si elles s'approchaient. Elles s'approchèrent en effet avec des troupes nombreuses. L'attaque fut vive ; mais la défense le fut plus encore. Une foudroyante artillerie retentissait de part et d'autre. Les brûlots dispersés par d'Aubusson aidé de l'amiral de l'Ordre, Fabrizie Carretti, Italien, allèrent mettre le feu aux galères des Turcs. La flamme se déclare ; les ennemis semblent n'avoir plus qu'à choisir entre deux genres de mort, ou pour mieux dire sont enveloppés par tous les deux à la fois : l'incendie les dévore, l'onde les submerge. Peu d'entre eux parvinrent à se sauver. Le grand maître paya de sa personne dans cette affaire, et on le vit continuellement sur la brèche.

L'ingénieur qui avait conseillé cette infructueuse tentative se présenta bientôt après, comme transfuge, sur le bord du fossé, en conjurant les chevaliers de lui donner asile dans Rhodes. Ce n'était, comme d'Aubusson s'en douta tout d'abord et comme cela ne tarda pas à être démontré, qu'une perfidie de la part de cet homme qui était au fond d'accord avec le visir et n'avait d'autre but que de reconnaître les endroits faibles de la place. Il fut condamné au dernier supplice et exécuté. On punit aussi un autre faux déserteur qui avait promis d'attenter par le poison à la vie du grand maître. A bout d'intrigues exécrables et bien dignes d'un Grec du Bas-Empire devenu renégat, le visir tourna tous ses efforts contre la ville de Rhodes, dont il fit battre les murailles par une infinité de machines à l'antique et à la moderne, surtout par seize basilics ou doubles canons d'un monstrueux calibre. Le bruit de leurs décharges faisait trembler l'île tout entière, et retentissait jusqu'à celles de Cos et de Castelrosso, situées à cent milles de là. Pierre d'Aubusson opposa, avec un grand succès, à cette artillerie terrible une contre-batterie d'une invention nouvelle. C'était une machine de bois qui lançait des quartiers de roc d'une grosseur effroyable, et dont l'exécution empêcha l'ennemi de pousser le travail de ses approches, renversa ses épaulements, ouvrit ses sapes, tua la plupart de ses travailleurs, et fit un horrible carnage des troupes qui se trouvaient à portée. Les assiégés la nommèrent par raillerie le *Tribut*, pour faire allusion à celui que le sultan avait voulu exiger de *la Religion*, et l'avertir que c'était en la monnaie que lançait cette machine qu'ils entendaient le payer. Pierre d'Aubusson multiplia ses soins

pour rendre inutiles les efforts de l'ennemi. Parmi les Français qui le secondèrent le plus, on ne compta pas que des membres de *la Religion*. Antoine de Monteil, vicomte d'Aubusson, frère aîné du grand maître, avait amené au secours de Rhodes nombre de braves volontaires : tels étaient Louis de Craon, Louis Sanguin, natif de Paris; Claude Colomb, de Bordeaux; Louis Cotton, Auvergnat; Matthieu Braugelier, du Périgord ; Charles Le Roi, de Dijon, et plusieurs autres dont l'héroïsme lutta avec celui du grand prieur Bertrand de Cluys, du commandeur Charles de Montholon, natif d'Autun, et de tous les chevaliers des trois langues de France. Une admirable émulation régnait d'ailleurs dans les autres langues. Elle passa jusqu'aux femmes et aux enfants de l'île, qui travaillèrent sans relâche aux retranchements. Le visir forma un second dessein contre la tour de Saint-Nicolas, et comme elle était séparée de son camp par un canal, il entreprit d'y faire passer ses troupes, au moyen d'un pont flottant capable de tenir six soldats de front. Pour faire parcourir le trajet à ce pont que des bateaux supportaient, et lui faire toucher l'autre rive, le visir, à la faveur de la nuit, envoya jeter, près du môle de la tour, une ancre qu'un câble rattachait à la tête de cette espèce d'embarcation qui devait être halée et mise en situation à l'aide d'un cabestan posé sur le rivage. Mais la manœuvre ayant été découverte par les chrétiens, un matelot se jeta à la mer, nagea entre deux eaux et coupa le câble. Ce plan échoué, le visir essaya d'un autre : toujours à la faveur de l'obscurité, il fit remorquer le pont par une multitude de barques qui réussirent à l'entraîner et à l'appuyer jusque sur le môle. En même temps, il fit mettre à terre, par ses galères et des bateaux plats, un grand nombre de soldats qui se précipitèrent à l'assaut avec une rage incroyable. Heureusement le grand maître veillait. Prévoyant quelque nouvelle tentative, il avait renforcé la garnison de la tour et bordé les murailles d'intrépides arquebusiers et d'une artillerie nombreuse.

Au bruit que firent les Turcs en se jetant sur le môle, il partit de la tour Saint-Nicolas une furieuse décharge qui donna la mort à un grand nombre d'entre eux. Le tableau sanglant n'était éclairé que par la sinistre lueur de l'artillerie, des pots à feu, des grenades et de la mousqueterie. Le visir, pour ne pas laisser plus longtemps ses troupes exposées au feu de la tour, les fit avancer jusqu'au pied de la mu-

raille. Le pont et les galères des ennemis vomissaient sans cesse de nouveaux combattants sur le môle. Les Turcs étaient encore excités par un des plus proches parents de leur sultan, qui s'était élancé un des premiers aux échelles et se faisait un rempart de cadavres chrétiens jusque sur la brèche. C'était là aussi que le grand maître d'Aubusson se trouvait, comme à son ordinaire, là, qu'il faisait l'office de général et celui de soldat. Il eut ses armes faussées en plusieurs endroits ; un éclat de pierre ayant fait tomber son casque, il le remplaça, sans paraître ému, par le chapeau du premier homme qui se trouva auprès de lui. Comme les chevaliers le pressaient respectueusement de se retirer et de leur laisser le soin de défendre la brèche : « C'est ici, leur répondit-il avec fermeté, le poste de l'honneur ; c'est celui de votre grand maître. » Son héroïsme passe dans tous les cœurs. Les chevaliers se pressent autour de lui, bordent la brèche, et au défaut de la muraille qui s'écroule, forment un rempart avec leurs poitrines que la croix à huit pointes décore. Les uns renversent les échelles, les autres jettent des masses pesantes et en écrasent les infidèles. Il y en a qui lancent des feux d'artifice ou qui répandent des torrents d'huile sur la tête des assiégeants. Tous combattent et font une résistance qui touche au surnaturel. Les Turcs pourtant ne se rebutent pas : aucun ne fuit le péril ; ceux qui sont précipités des échelles, immédiatement sont remplacés par d'autres. Pendant ce temps il y en avait qui faisaient un feu pressé de mousqueterie contre les assiégés, tiraient de flèches, ou à l'aide de crampons de fer lancés avec adresse tâchaient d'accrocher les chevaliers, et de les faire tomber au pied des murs pour les égorger.

La bataille s'était aussi engagée sur la mer. Les galères des chrétiens étaient arrivées sur celles des ennemis qui battaient la tour ; elles remorquaient des brûlots qu'elles attachèrent aux bâtiments turcs. Les brûlots éclatent ; leur rapide effet est encore plus terrible que la première fois ; la partie de la flotte ottomane qui se trouvait engagée n'offre plus en un clin d'œil qu'un flottant incendie qui se déroule, au milieu de la nuit, sur la mer enflammée. Cependant l'artillerie de la tour Saint-Nicolas rompait avec fracas le pont en trois endroits, et abîmait sous les vagues une brillante élite de janissaires, qui s'était précipitée à l'envi pour gagner victorieusement le môle. Les Turcs combattaient encore quand les rayons du jour vinrent éclairer leur

désastre. A ce spectacle, ils s'arrêtent et contemplent avec un morne désespoir les rames brisées, les débris fumants des vaisseaux, les arcs, les flèches, les turbans, les cadavres mutilés, calcinés, qui flottent sur le canal. Trois mille des leurs avaient péri. Le gendre du fils de leur sultan, resté presque seul sur la brèche, n'avait point voulu en descendre: après s'être entouré des cadavres de plusieurs chevaliers et comme il déchargeait encore un coup de sabre sur un soldat qui venait de le blesser, son âme s'évanouit dans ce dernier effort. Le visir dut renoncer à s'emparer de la tour Saint-Nicolas. Il n'eut plus en vue que le corps de la place. Comprenant qu'il y allait sinon de sa vie, tout au moins de sa fortune, il s'anima d'une ardeur nouvelle et multiplia les attaques. Il fit pratiquer des mines, logea des pièces sur des plates-formes d'une hauteur égale à celle du rempart de la place, pour en nettoyer le terre-plein et chasser les troupes chrétiennes destinées à la défense des brèches; il fit travailler à combler le fossé, et tâcha d'y descendre en sûreté par des sapes, et de le passer à la faveur de galeries couvertes.

La place enfin ne laissa voir de tous côtés que des ruines, des murailles écroulées, servant même d'échelons à l'ennemi, et l'on commença à désespérer dans Rhodes. D'Aubusson en fut averti. Il manda ceux d'entre les chevaliers dont le courage semblait faiblir, et comme s'il ne les eût plus considérés comme membres de son Ordre : « Messieurs, leur dit-il, si quelques-uns de vous ne se trouvent pas en sûreté dans la place, le port n'est pas si étroitement bloqué que je ne les en puisse faire sortir. » Prenant ensuite un air plein de majesté, d'indignation et de courroux : « Mais si vous voulez rester avec nous, ajouta-t-il, qu'on ne me parle plus de composition, ou je vous ferai tous mettre à mort. »

Ces paroles foudroyantes produisirent leur effet; entre deux genres de mort, on choisit le plus noble et ce fut à qui expierait par des prodiges de courage un moment de faiblesse. Les assiégés opposèrent de nouveaux travaux à ceux des assiégeants. Ils se servirent de leurs contre-batteries, enlevèrent les remblais de l'ennemi, en se glissant de nuit par des passages secrets, firent d'autres retranchements, ou en réparèrent de vieux, tant aux postes qu'on attaquait qu'à ceux qui étaient menacés. Le grand maître, présent partout, dirigeait tous ces travaux. Le visir lui envoya proposer un accommodement qu'il eut

l'air d'écouter pour avoir le temps de réparer les fortifications de la place. La conférence eut lieu sur le bord du fossé entre un des principaux officiers turcs et un chevalier de Rhodes. Le grand maître était placé de manière à tout entendre sans être vu. L'envoyé du visir représenta que la valeur devait avoir ses bornes, que les chevaliers avaient fait tout ce qui était imaginable pour le soutien de leur foi et de leur honneur, qu'une plus longue résistance finirait par être de l'inhumanité, et qu'elle exposerait les habitants à toutes les horreurs d'une prise d'assaut. Les murailles, disait-il, étaient rasées, les tours abattues, les fossés comblés ; Rhodes enfin n'était plus qu'un amas confus de décombres, qu'un monceau de cendres ; et deux heures d'assaut devaient suffire, selon lui, pour qu'on s'en rendît maître. Mais le visir, admirant lui-même une si héroïque défense et touché du sort des habitants, offrait, ajouta l'envoyé, une capitulation honorable. Le grand maître répondit par l'organe du chevalier qui soutenait la conférence que le visir avait été mal servi par ses espions, que la place n'était pas en état si désespéré qu'on voulait bien le dire, que si les Turcs se présentaient à l'assaut, ils trouveraient au défaut de la muraille de nouveaux fossés, des retranchements, mille obstacles imprévus, et au bout de tout cela encore le courage des chevaliers qui, contempteurs du trépas, étaient plus forts que les bastions et les murailles.

L'envoyé reporta cette fière réponse au visir qui, changeant alors ses moyens de persuasion, essaya d'ébranler la fidélité et la constance des habitants, par des lettres attachées à des flèches qu'il fit jeter dans la ville, et par des appareils de supplice qu'il étala aux regards des assiégés. Mais les menaces ne lui réussissant pas plus que les flatteries, il ordonna un assaut général, promettant le pillage de Rhodes à son armée. En effet, le 27 juillet 1480, un peu après le lever du soleil, les Turcs, en bon ordre et dans le plus grand silence, s'avancent, montent sur la partie des remparts qui était le plus démantelée, et s'en rendent maîtres à la faveur de leurs échelles, de leurs diverses machines et d'une artillerie terrible qui les soutenait. Fiers de ce premier succès, ils arborent leurs étendards et se fortifient. Il semble que c'en soit fait de la place. Mais d'Aubusson ordonne de déployer sur-le-champ le grand étendard de *la Religion,* et s'adressant aux chevaliers qu'il connaissait pour être les plus déterminés : « Voici l'heure, mes frères,

s'écria-t-il, de vaincre pour la foi, ou de nous ensevelir sous les ruines de Rhodes! » Et tout en prononçant ces mots, il entraîne ces braves dans un héroïque élan, les mène à la brèche que près de trois mille Turcs occupaient, prend une échelle, l'appuie lui-même contre les ruines de la muraille du côté de la ville, et monte le premier, une demi-pique à la main, disputer à l'ennemi les décombres de Rhodes. Les chevaliers l'imitent, tâchent de le suivre et de gagner avec lui le haut du rempart. On vit dans cette occasion, contre l'ordinaire de ce qui se pratique dans les siéges, les assiégés eux-mêmes montant à l'assaut, et les assaillants se tenant sur la défensive. Les Musulmans repoussent les chrétiens à coups de mousquets, de flèches, ou en roulant sur eux des blocs de pierre. Les chevaliers plient sous le nombre et sous les coups formidables de leurs ennemis. Le grand maître lui-même reçoit deux blessures et deux fois est renversé. Mais, malgré la mort qui l'assiége de toutes parts, il se relève sous le feu de la mousqueterie, sous une grêle de flèches et de pierres, s'élance de nouveau, comme échauffé par le sang qui coule de tout son corps, et se jette enfin sur le terre-plein que les Turcs occupaient. Alors le combat devient plus égal. Les chevaliers, à la suite de leur grand maître, fondent, l'épée à la main, sur les infidèles. Une horrible mêlée s'engage; on se saisit corps à corps sur la brèche. C'est à qui conservera le sommet du rempart. On entend le bruit des corps qui tombent et sont précipités de l'un et l'autre côté des décombres couverts de restes sanglants. D'Aubusson frappe et tue de sa main plusieurs officiers turcs. La victoire commence à se déclarer pour lui. Le visir qui s'en aperçoit, envoie pour soutenir les siens un corps de janissaires, et lui-même, le sabre à la main, se tient sur les ailes, animant ceux qui persévèrent, tuant ceux qui reculent. Reconnaissant le grand maître plus encore à la valeur qu'il déploie qu'à son armure dorée, il pousse contre lui, par l'appât de magnifiques récompenses, douze de ses soldats les plus déterminés pour le faire périr. Tous les douze, ils se jettent dans la mêlée, s'ouvrent un passage, et, malgré les chevaliers qui l'environnent, pénètrent jusqu'à d'Aubusson, lui portent plusieurs coups, et lui font à la fois cinq larges blessures. L'ardeur dont le grand maître était animé l'empêcha d'abord de les sentir, et il combattit encore quelque temps avec la même énergie. Mais les chevaliers, s'étant aperçus que ses forces allaient s'épuiser avec son sang, le sup-

plièrent de se retirer. « Est-il une plus belle mort que celle qui nous attend ici, mes frères? leur répondit-il. Acceptons-la plutôt que de reculer! » Et il continue de combattre d'une main défaillante, et ses chevaliers s'inspirent de ses sentiments généreux, de ses discours héroïques, de l'aspect même de ses blessures et du sang qui l'inonde.

Aucun ne paraît vouloir survivre à son chef; et tous, comme de sublimes désespérés, se ruent au travers du plus épais des bataillons ennemis, y fauchent les corps comme l'herbe, et ont jusqu'aux genoux de cadavres et de sang. Les Turcs pensent que quelque chose de surnaturel s'est emparé des chevaliers, il leur semble que le ciel combat pour ces héros; on dit même qu'ils crurent apercevoir des formes étranges s'agiter dans l'espace : une croix d'or éclatante, une femme vêtue de blanc, tenant une lance et un bouclier à la main, et un personnage mystique couvert des marques auxquelles on reconnaissait le patron de l'Ordre de Saint-Jean. En vain le visir tâche de les rassurer. Ils perdent tout à la fois le courage, l'esprit et le jugement. Tous prennent la fuite, et dans cette confusion, ils se tuent les uns les autres pour s'ouvrir un passage. Les chevaliers profitent de cette panique, et, non contents d'avoir reconquis la brèche, ils sortent et poursuivent les fuyards.

Le visir lui-même est entraîné dans la déroute générale et s'estime trop heureux de trouver un refuge dans son camp. Bientôt, levant le siége, il remonta sur ses vaisseaux avec les restes de son armée et regagna la côte de Natolie. Mahomet II, furieux de la honte qu'il avait imprimée à ses armes, le frappa de la plus entière disgrâce. Peu après, le sultan mourut au moment où il faisait d'immenses préparatifs pour venir en personne assiéger Rhodes. Par son ordre, on grava sur son tombeau cette inscription qui témoigne de ses espérances, de ses regrets et de l'importance de l'Ordre de Saint-Jean à cette époque : « Je me proposais de conquérir Rhodes et de subjuguer la superbe Italie. »

Le grand maître d'Aubusson, porté triomphalement dans son palais, ne tarda pas à voir ses blessures se fermer et se guérir; bientôt il fut en état d'aller rendre grâces au Dieu des armées de la levée du siége de Rhodes. Sa gloire remplit toute la chrétienté. Des témoignages d'admiration et de reconnaissance lui vinrent de la part de tous les princes de l'Europe. Le pape l'éleva à la dignité de cardinal, sous le nom de Saint-Adrien.

Une rivalité s'étant élevée entre les fils de Mahomet, Bajazet et Zizim, Pierre d'Aubusson, pour tenir le premier en respect, donna dans Rhodes un asile au second. Enfin, par son habile politique, par ses talents de toutes sortes, par son équité et par la constance de son courage, ce grand homme ne cessa pas d'être le génie tutélaire de son Ordre et de la chrétienté tout entière jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans auquel il mourut. Les chevaliers de Rhodes lui firent des funérailles dignes des grands services qu'il leur avait rendus ; on l'honora à la fois dans sa dépouille comme cardinal de l'Église romaine, et comme prince et sauveur de Rhodes.

---



Villiers de l'Ile Adam

# DE VILLIERS DE L'ILE-ADAM



# DE VILLIERS DE L'ILE-ADAM

GRAND MAÎTRE DE RHODES, PUIS DE MALTE.

Vers les confins de cette belle et riante vallée qui commence au joli lac d'Enghien, et un peu plus loin, aux environs de Villiers-le-Bel, pour passer par les hauteurs pittoresques de Montmorency, dont elle prend le nom, sous celles de Saint-Leu, de Taverny et de Bazancourt, on trouve sur le plateau un second Villiers, séjour embelli du voisinage et des ruines de l'ombreuse abbaye du val d'Angeli ; puis, sur le bord le plus fleuri de l'Oise, la petite ville de l'Ile-Adam qui prit son nom d'un de ses seigneurs au douzième siècle ; et enfin, au milieu de la transparente rivière, les vestiges d'un vieux château fortifié. C'est là que naquit, en 1464, Jacques de Villiers de l'Ile-Adam, chambellan du roi de France et garde de la prévôté de Paris, le grand et pieux personnage que les chevaliers de Rhodes devaient se donner pour chef, après les deux Français Émeri d'Amboise et Gui de Blanchefort, et l'Italien Fabrizio Carretti qui succédèrent, l'un après l'autre, à Pierre d'Aubusson. Sa famille était une des plus anciennes et des plus illustres de la province de l'Ile-de-France. Dès l'an 1073, on comptait des personnages puissants du nom d'Adam, qui étaient seigneurs de Villiers-le-Bel. L'un d'eux, en 1324, épousa Marie de l'Ile (sur Oise), d'où vint, par la réunion des titres, le nom de Villiers de l'Ile-Adam. On les voit, dès l'origine, alliés aux d'Harcourt, aux Châtillon et aux Montmorency. Jacques de Villiers de l'Ile-Adam eut dix enfants, desquels Philippe était le quatrième.

La jeunesse de Philippe de Villiers de l'Ile-Adam fut celle de tous ces preux qui signalèrent, avec la fin du moyen âge, la fin de la vraie

chevalerie, feu pieux et héroïque ensemble, dont l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem devait conserver la dernière étincelle. Admis de bonne heure dans cet Ordre illustre, de Villiers de l'Ile-Adam s'y fit bientôt remarquer par son zèle, par son courage, sa sagesse et ses talents. Sa réputation de brave et habile homme de mer lui fit donner, en 1510, le commandement des vaisseaux de haut bord de *la Religion*, par le grand maître Émeri d'Amboise qui, en même temps et pour la même expédition, confiait au Portugais d'Amaral la conduite des galères de l'Ordre. Ce partage de commandement d'une flotte, outre qu'il faillit être funeste dans son plus immédiat effet, paraît avoir été le principe de la rivalité de ces deux personnages, rivalité si fatale à Rhodes et dont tous les torts d'ailleurs furent du côté de d'Amaral.

Le but de l'expédition de 1510 était de combattre les Égyptiens alors en guerre avec les Portugais qui, depuis que Vasco de Gama leur avait montré la route des Indes orientales, en doublant le cap de Bonne-Espérance en 1497, se rendaient redoutables jusque sur les bords de la mer Rouge. Le soudan Campson-Gauri avait obtenu du sultan des Turcs l'autorisation de faire couperd es bois de construction dans les forêts voisines du golfe qui s'enfonce entre la Karamanie et la Syrie; on devait apporter ces bois tout façonnés dans le port d'Alexandrie, d'où on leur aurait fait traverser l'isthme de Suez à dos de mulet, pour en faire des bâtiments de guerre destinés à être lancés sur la mer Rouge, et à s'opposer aux progrès des Portugais. Villiers de l'Ile-Adam et d'Amaral ayant eu avis que vingt-cinq vaisseaux turcs étaient occupés dans le golfe au chargement de ces bois, firent voile pour aller les attaquer. Les vaisseaux de l'Ordre, au nombre de dix-neuf, cinglèrent au large, afin d'éviter les calmes dangereux dans ces mers, tandis que les galères, au nombre de quatre seulement, gagnèrent l'île de Chypre, dont elles longèrent la côte jusqu'au cap Saint-André, où était le rendez-vous général. Là, un conseil fut tenu, dans lequel d'Amaral développa son caractère altier et despotique. Les deux chefs étaient d'avis opposé. De Villiers proposait d'attendre et de surprendre les vaisseaux du soudan, quand déjà ils seraient chargés et en mer ; d'Amaral voulait qu'on allât les attaquer jusqu'au fond du golfe, et sans avoir égard aux batteries qui pouvaient être dressées sur le rivage pour leur défense ; il n'écoutait aucun raisonnement contraire à son dessein, tranchait du maître et du mieux en-

tendu, et accusait son collègue d'incapacité, d'hésitation, et presque de lâcheté. Les deux chefs de la flotte de Rhodes étaient sur le point d'en venir aux mains, quand de Villiers de l'Ile-Adam, faisant noblement taire l'intérêt de son amour-propre devant celui de *la Religion*, quoiqu'il eût de son côté les forces les plus considérables, donna l'exemple de la modération, et déclara qu'il se rendait à la volonté de d'Amaral. Toute la flotte cingla en conséquence du cap Saint-André, et se disposa à entrer dans le golfe. Heureusement pour elle, dès qu'elle fut aperçue, il se manifesta aussi des divisions dans l'armée du soudan.

Parmi ceux qui commandaient celle-ci, les uns voulaient qu'on serrât les vaisseaux contre terre, qu'on débarquât tous les canons et qu'on les dressât sur la côte pour empêcher les bâtiments chrétiens d'approcher ; les autres disaient qu'une telle conduite serait honteuse pour le soudan et pour son neveu, qui était amiral de la flotte égyptienne ; celui-ci fut de l'avis des moins prudents, ordonna aux troupes qui étaient à terre de se rembarquer, leva l'ancre et déploya fièrement ses voiles pour venir au-devant des chrétiens et leur présenter la bataille. La flotte égyptienne sortit du golfe. Cette circonstance fortuite mit ainsi les choses en l'état à peu près où les avait désirées de Villiers. La flotte de Rhodes manœuvra pour gagner le vent sur celle du soudan, et y réussit.

La bataille commença à distance par des décharges d'artillerie. Elle durait depuis trois heures de cette manière, sans que l'on pût démêler de quel côté penchait la victoire, quand les chevaliers, à l'exemple et par l'ordre de leurs chefs, en vinrent à l'abordage. Les grappins furent jetés; la mêlée fut horrible et sanglante. La plupart des chevaliers sautèrent l'épée à la main dans les vaisseaux ennemis. Les Égyptiens se virent enfin réduits à céder à la force et au courage des chrétiens qui, ayant maltraité et enlevé plusieurs des bâtiments adverses, s'attachèrent au vaisseau amiral que montait le neveu du soudan. Le prince mahométan soutint ce choc avec intrépidité, lutta jusqu'au dernier moment et, préférant une mort héroïque à une fuite honteuse, périt au poste du combat. A peine leur amiral fut-il tué que les Égyptiens abandonnèrent la plupart de leurs vaisseaux, se jetèrent les uns dans des chaloupes, les autres à la nage ou sur des débris, pour tâcher de gagner la côte et se sauver dans les bois et les montagnes. Les che-

valiers poursuivirent leur victoire, allèrent achever la ruine des Égyptiens jusque sur le rivage, firent un débarquement, tuèrent une partie des fuyards, en emmenèrent beaucoup en esclavage, se rendirent maîtres d'une nombreuse artillerie, des bois de construction, et de quinze des bâtiments ennemis ; le reste avait été brûlé ou coulé à fond. La gloire dont s'était couvert de Villiers de l'Ile-Adam dans cette expédition ressortit d'autant plus éclatante que ce personnage avait fait preuve de plus de modération et de modestie vis-à-vis de l'intraitable collègue qu'on lui avait donné.

Ce fut quelques années après cette campagne navale que le sultan des Turcs Sélim Ier détruisit la monarchie des Mamelucks, conquit l'Égypte et la réunit à son empire, après s'être déjà emparé de la Syrie et de la Palestine, d'une partie de l'Arabie et des places maritimes de la mer Rouge. Ce sultan, suivant les traditions de Mahomet II, convoitait l'île de Rhodes et faisait déjà un grand armement pour aller la réduire, quand la mort l'enleva après huit ans d'un règne dont les étonnants succès auraient coûté plus d'un siècle de combats à bien d'autres conquérants. Il eut dans Soliman II, surnommé le Magnifique, un fils et un successeur capable d'accepter et de continuer ses desseins. L'Ordre de Saint-Jean et l'île de Rhodes ne devaient que trop s'en apercevoir.

Soliman II était convaincu, comme les plus illustres de ses prédécesseurs, que pour assurer les frontières de son empire, il fallait s'emparer de la ville de Belgrade en Europe et de l'île de Rhodes en Asie. L'idée qu'Amurat II et le conquérant de Constantinople avaient échoué dans cette double entreprise, l'excitait encore, loin de l'arrêter, et il décida dès son avénement de ne rien épargner pour réussir là où ces princes fameux avaient vu s'arrêter leur fortune. Soliman d'ailleurs était un grand homme, le plus grand peut-être des successeurs d'Othman, plein de droiture et d'équité, qui régla la justice de ses vastes États, réprima les forts, protégea les faibles ; comprenant les plus hautes questions internationales ; aimant les arts et la magnificence ; possédant un jugement excellent et un esprit assez puissant pour faire entrer la Turquie dans le lumineux sillon de la civilisation européenne si l'étouffante et matérielle loi de l'islamisme n'avait pas été un obstacle invincible à ce progrès ; Soliman II enfin, le premier des sultans de Constantinople qui noua des relations diplomatiques

avec la France dans l'intérêt de l'équilibre européen, était l'un des trois plus glorieux souverains d'un siècle qui produisit, avec lui, François Ier et Charles-Quint.

A la nouvelle des immenses préparatifs que le sultan faisait contre Rhodes, le roi de France, que l'insatiable ambition d'un rival n'avait pas encore poussé à l'alliance turque, envoya au secours de *la Religion*, dont le grand maître était alors Fabrizio Carretti, neuf galères, quatre brigantins et quelques autres petits bâtiments sous la conduite du baron de Saint-Blancard. Mais Soliman ayant réussi à donner le change aux puissances de la chrétienté, cette escadre fut ramenée en France.

Sur ces entrefaites, le grand maître Fabrizio Carretti mourut et Philippe de Villiers de l'Ile-Adam, qui s'était élevé par son mérite et ses services au rang de grand hospitalier et de grand prieur de France, lui fut donné pour successeur, le 12 janvier 1521, malgré son absence et les intrigues accompagnées de menaces du Portugais d'Amaral, chancelier de l'Ordre et grand prieur de Castille, qui aspirait à devenir le chef de *la Religion*. Dans le premier accès de son dépit, pour ne pas dire de sa rage, il arriva à d'Amaral de laisser échapper des paroles abominables ; il disait que l'Ile-Adam serait le dernier grand maître de Rhodes, et que volontiers il donnerait sa propre âme au diable pour que Rhodes et *la Religion* fussent perdues. Le temps, au lieu d'adoucir la violence de son ressentiment, ne devait faire que l'augmenter.

Cependant, le nouveau grand maître qui était en France, n'eut pas plutôt appris l'honneur insigne qui venait de lui être fait par ses *frères*, qu'il lança une citation générale dans les États de la chrétienté, pour annoncer à tous les membres épars de son Ordre le danger pressant qui menaçait l'île de Rhodes ; cela fait, il s'embarqua à Marseille avec tout ce qu'il avait pu recueillir de secours et de provisions de guerre. A la hauteur de Nice, un incendie se déclara dans le vaisseau qu'il montait ; en un instant, les voiles ne présentent plus que des nappes de flammes, les cordages que des enlacements de feu, qui bientôt s'envolent en fumée et en cendre. L'équipage perdait la tête, et chacun ne paraissait plus avoir d'autre objet que de sauver sa vie en essayant de gagner la terre, quand la présence d'esprit de l'Ile-Adam arrêta cette panique, et força tout le monde de retourner à

son poste et de travailler à éteindre le feu ; on s'en rendit maître et le vaisseau fut conservé ; c'était le plus beau et le plus fort que possédât *la Religion*. A peine échappé à ce danger, l'Ile-Adam tomba dans un autre. Les vents et les flots semblèrent conjurer sa perte ou tout au moins marquer, par de tristes pronostics, les malheurs réservés à l'Ordre qui venait de se le donner pour chef ; mais dès lors aussi le grand maître montra quelle serait sa fermeté, sa constance dans les plus imminents périls. En vain la tempête a déchaîné toutes ses fureurs, les gouffres de la mer ont porté jusqu'aux cieux leurs montagnes écumantes, en vain le pilote déclare qu'il n'est plus le maître de son gouvernail : l'Ile-Adam promène un regard serein sur le pont de son vaisseau, donne des ordres précis et pourvoit à tout. Le tonnerre ébranle l'air, ses éclats incessants font pâlir les plus courageux matelots ; la foudre se dégage, et, de son rapide sillon, vient frapper l'épée du grandmaître, elle en brise le pommeau. Le grand maître change en augure favorable ce coup qui semblait d'un présage funeste, en montrant que la foudre a respecté la lame et n'a point endommagé le fourreau. Neuf hommes ont été tués autour de lui ; il les plaint, leur fait rendre les derniers devoirs, et s'oublie lui-même pour le soin de tous. Il alla mouiller en Sicile, où il fit radouber son vaisseau, puis reprit sa route, toutes voiles au vent, quoiqu'on l'eût averti qu'un fameux et redoutable corsaire, nommé Curtogli, l'attendait au passage avec une puissante escadre, pour en faire sa proie et le livrer au sultan. L'Ile-Adam reconnut le point où le corsaire l'attendait, le passa de nuit, et entra dans le port de Rhodes au milieu des acclamations des chevaliers.

Le sultan commença les hostilités par faire enlever, près de Rhodes, un brigantin de *la Religion*, commandé par un frère-servant d'armes. Le grand maître se disposa à recevoir les Turcs avec toute l'habileté et les précautions d'un vieux capitaine. Il fit creuser les fossés et travailler avec ardeur aux fortifications. Suivant les errements de Pierre d'Aubusson, on coupa, par son ordre, tout ce qui aurait pu servir de fourrage à l'ennemi ; on rasa les maisons de campagne, les églises même situées hors de la ville, pour que les Turcs ne pussent s'y loger, et on en enleva les matériaux, pour que ces ruines ne servissent pas à faire des plates-formes et à dresser des batteries. Les paysans furent appelés dans la ville, où ils servirent de pionniers ; et l'on fit

rentrer dans le port tous les armateurs qui allaient en course contre les Mahométans sous les enseignes de l'Ordre. En même temps, l'Ile-Adam pourvut à ce que les magasins fussent abondamment remplis. Il attira à Rhodes un grand ingénieur français, nommé Gabriel Martinengue, qui était précédemment au service des Vénitiens dans l'île de Candie, lui inspira d'entrer dans son Ordre, et lui donna la surintendance générale des fortifications. Cet habile homme augmenta encore les travaux intérieurs et extérieurs de la place. Enfin, l'Ile-Adam et lui ne négligèrent rien pour se mettre en mesure de soutenir un long siége. Il n'y avait que le chancelier d'Amaral qui eût l'air de ne pas croire à une prochaine attaque et qui cherchât à démontrer que les armements du sultan avaient moins pour but l'île de Rhodes que l'île de Chypre, et peut-être même l'Italie. Dès lors, quelques personnes soupçonnèrent ce Portugais d'être en secret de connivence avec Soliman ; le grand maître toutefois éloigna le plus longtemps possible une telle pensée de son esprit ; il lui répugnait de croire qu'un des plus éminents dignitaires de son Ordre fût capable d'immoler tous ses frères à son orgueil. D'Amaral pourtant n'épargnait aucune intrigue pour satisfaire son injuste vengeance ; il souleva les chevaliers de la langue d'Italie contre le grand maître, et les engagea à se retirer dans l'île de Candie. De Villiers les fit immédiatement juger comme rebelles et déserteurs, et une sentence du conseil les priva de l'habit de *la Religion*. Mais les condamnés n'eurent pas plutôt montré du repentir de leur conduite, qu'après cette sévérité, qui avait tant coûté à son cœur, il leur ouvrit ses bras, les serra l'un après l'autre sur sa poitrine, et leur rendit les insignes de l'Ordre.

Bientôt l'avant-garde de l'armée navale des Turcs mit à la voile ; elle se composait de trente galères qui, passant le long des côtes de l'île de Cos, y débarquèrent quelques troupes pour la ravager et la piller. Mais le gouverneur que *la Religion* avait donné à cette île n'était autre que le célèbre Prégent de Bidoux, ancien général des galères de France, grand prieur de Saint-Gilles, dont nous avons brièvement raconté la vie. Le brave marin chargea si vigoureusement les Turcs à leur descente, qu'ils se jetèrent pêle-mêle sur leurs vaisseaux, plus vite qu'ils n'en étaient sortis. Prégent de Bidoux, ayant su, par les prisonniers qui lui étaient restés de cette affaire, que le gros de la flotte ottomane suivait de près, et allait droit à Rhodes,

envoya demander au grand maître la permission de se rendre auprès de lui au poste du danger. De Villiers de l'Ile-Adam, qui connaissait ses talents et sa longue expérience d'homme de guerre, reçut cette offre généreuse avec reconnaissance, et le félicita de son zèle. Prégent, sans plus tarder, se jeta dans un brigantin, déjoua par son habileté nautique toutes les escadres ottomanes qui sillonnaient la mer, et entra de nuit dans le port de Rhodes.

Cependant les trente galères d'avant-garde de la flotte ottomane s'étaient approchées de Rhodes et croisaient pour intercepter les secours que l'île aurait pu recevoir, secours, hélas ! que le grand maître n'avait guère à espérer, malgré ses sollicitations, des princes de la chrétienté tous engagés dans cette grande conflagration de l'Europe occidentale qu'allumait la rivalité de Charles-Quint et de François I^er^. Bientôt on signala le gros de l'armée navale des Turcs, commandée par le corsaire Curtogli, et forte de quatre cents bâtiments de toutes grandeurs, qui portaient, assure-t-on, quoique le chiffre nous en paraisse exagéré, deux cent mille hommes de troupes de débarquement aux ordres du visir Mustapha, gendre de Soliman, qu'un renégat épirote, Péri-Pacha, assistait de ses conseils.

Le grand maître quitta aussitôt son palais, vint se placer à un poste d'où il serait plus à portée de secourir tous les autres, et pour montrer aux ennemis que leur multitude n'avait rien changé à sa résolution, il fit arborer les étendards de *la Religion* sur les tours et sur les bastions au son des fifres, des tambours et des trompettes. Treize jours durant, les chefs mahométans furent uniquement occupés à débarquer leurs troupes, leur artillerie, et tous les matériaux qu'ils avaient apportés pour le siége. Le grand maître eût été dans l'impossibilité, avec les six cents chevaliers et les quatre mille cinq cents hommes de garnison qui composaient toutes ses forces, de s'opposer à ce débarquement. Aussi réserva-t-il tous ses moyens de défense pour la ville de Rhodes. Cette place fut investie, et l'attaque commença; on y répondit avec vigueur. Les chevaliers firent de fréquentes sorties dans lesquelles ils tuèrent un grand nombre de Turcs, et ruinèrent complétement les premiers travaux de Mustapha. Déjà le peu de succès des attaques de ce général rappelait aux Turcs la vanité des efforts du visir Messih, du temps de Mahomet II, et le découragement suivait les sinistres présages; les janissaires eux-mêmes se plai-

gnaient qu'on les eût amenés à une boucherie dans un pays dont la campagne avait été rendue déserte, où l'on ne trouvait ni fourrages, ni vivres, où l'on ne rencontrait qu'embuscades et surprises meurtrières, quand Soliman II vint ranimer de sa présence et du feu de sa colère le cœur abattu de son armée.

Le siége fut repris avec une vigueur nouvelle, ou plutôt en effet il ne commença que de ce jour. Les Turcs poussèrent la tranchée jour et nuit, et ils se succédaient les uns aux autres, sans jamais se laisser arrêter dans cette tâche difficile. De Villiers, voyant les travailleurs ennemis soutenus par de gros détachements, ne jugea pas à propos de continuer des sorties où la perte d'un seul de ses chevaliers lui etait plus funeste qu'à Soliman celle d'un grand nombre de soldats. Les musulmans n'ayant à redouter désormais que le feu de la place, conduisirent leurs travaux jusqu'à la contre-escarpe, et pour rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent au dehors de poutres et de madriers fortement liés ensemble. Leurs nombreuses batteries firent ensuite durant plusieurs jours un feu terrible et continuel sur la ville. Néanmoins, ils n'en auraient pas ruiné de sitôt les fortifications, comme ils s'en flattaient, s'ils n'eussent entretenu dans Rhodes des intelligences avec un juif qui les avertit de la mauvaise disposition de leurs pièces, et du peu d'effet que, par suite, elles produisaient. D'après cet avis, les assiégeants changèrent leurs batteries, et, sur le conseil que le juif leur en avait donné, ils en dressèrent une contre un clocher de la ville, d'où on découvrait tout ce qui se passait dans leur camp, et du haut duquel une pièce habilement pointée aurait pu tuer le sultan lorsqu'il visitait les travaux de son armée. Les artilleurs turcs eurent bientôt renversé le clocher qui pouvait être si fatal à leur prince. Comme Rhodes était pour ainsi dire enterrée sous ses fortifications, les généraux ottomans firent dresser deux élévations en terre appelées *cavaliers*, qui servent à placer de l'artillerie, et à l'aide desquelles ils commandèrent à la ville. On les vit paraître, dit une relation de ce siége, comme deux collines plus hautes de dix à douze pieds que la muraille. Soliman perdait un monde considérable à tous ces travaux ; mais il n'envisageait que le résultat, et la masse énorme de son armée lui rendait indifférente la question des individus.

Il n'en était pas de même dans Rhodes. La perte d'un soldat était un malheur public; on s'y comptait chaque jour, et l'on ne pouvait

que serrer, mais non remplir, les rangs qui se vidaient par la mort. Les princes chrétiens restaient sourds. Venise elle-même, si intéressée à arrêter les progrès des Turcs, l'égoïste Venise uniquement préoccupée du moment présent comme tout peuple mercantile, Venise n'entendait pas; et pourtant soixante de ses galères bien armées étaient dans le port de Candie. Les chevaliers furent plus généreux à son égard quand elle se vit, plus tard, attaquée à son tour dans ses dernières possessions d'Orient.

Cependant, les travaux et les efforts de l'ennemi ne décourageaient pas les assiégés. Tous les postes de la place furent attaqués, tantôt successivement, tantôt simultanément. On en vint à la tour Saint-Nicolas où les lieutenants de Mahomet II avaient autrefois échoué. De Villiers, considérant à bon droit cette tour comme la clef de Rhodes, en avait confié la garde à vingt chevaliers et trois cents hommes d'infanterie d'élite, sous les ordres de Guyot de Castellane, un des dignitaires de la langue de Provence, recommandable par un grand nombre d'actions valeureuses. Castellane ne trompa point l'attente du grand maître, et, assisté de l'ingénieur Martinengue, qui faisait sans cesse apparaître de nouvelles murailles derrière celles qui croulaient, il força les Turcs à transporter d'un autre côté leurs batteries. Soliman ordonna de s'attacher aux principaux bastions de la place. Les assiégés s'aperçurent qu'ils allaient manquer de poudre pour répondre à l'ennemi; on accusa généralement d'Amaral, qui était un des commissaires préposés à la visite des magasins, d'avoir trompé à dessein le grand maître sur la quantité des munitions de guerre que renfermait la place. De Villiers de l'Ile-Adam avait fait provision de salpêtre, qu'il fit broyer à la hâte.

Néanmoins, il fallut désormais compter les coups et ménager la poudre pour les assauts que l'on prévoyait. L'habile Martinengue avait dans Achmet-Pacha, ingénieur turc, un adversaire digne de lui. C'était entre ces deux hommes une lutte incessante de travaux d'attaque ou de défense, de ruses et d'inventions. Achmet fit creuser des mines qui, pour produire plus d'effet, venaient, par différentes ramifications, aboutir au même point; mais Martinengue les éventa au moyen de peaux tendues et de tambours; c'est à lui, à ce qu'il paraît, que l'on doit cette découverte. Toute son adresse pourtant ne put empêcher que les Turcs ne fissent jouer deux de leurs mines. Une

masse énorme de muraille se détacha, dont les ruines comblèrent en partie le fossé, et la brèche se montra large et béante. De Villiers se trouvait en prières dans une église voisine. Au fracas que produit la mine en éclatant, il ne doute plus qu'un assaut va être livré ; il se lève ; les prêtres entonnaient en ce moment le *Deus in adjutorium meum intende*. Seigneur, venez à mon secours !

« J'en accepte l'augure ! » s'écria-t-il. Et, se tournant vers quelques vieux chevaliers qui l'avaient accompagné : « Allons, mes frères, leur dit-il, changer le sacrifice de nos louanges en celui de nos vies ; et mourons, s'il le faut, pour la défense de notre foi ! »

Et en disant, le grand maître court, la pique à la main, s'élance au rempart, joint les Turcs qui déjà avaient planté sept de leurs enseignes au sommet de la brèche, arrache, foule aux pieds ces insolentes marques de triomphe, et regagne impétueusement tout le terrain perdu. Le visir Mustapha, voyant la déroute des siens, sort de la tranchée le sabre à la main, tue les premiers fuyards qu'il rencontre, ramène les autres à l'assaut, et monte lui-même sur la brèche. Le combat se renouvelle ; il devient une horrible mêlée ; les mousquets et les épées sont maintenant des armes gênantes ; on se prend à la gorge, et c'est avec le poignard qu'on se tue. Pendant que cette lutte corps à corps avait lieu, les Turcs étaient en butte, d'autre part, aux arquebusades, aux pots à feu, aux grenades et aux pierres. Devant une telle résistance, il leur fallut une seconde fois lâcher prise, et toutes les exhortations, toutes les menaces, les cris furieux du visir n'y purent rien. Trois mille Turcs périrent dans cet assaut. *La Religion*, de son côté, fit des pertes irréparables, plutôt en raison du mérite que du nombre des tués et des blessés.

Le grand maître l'Ile-Adam payait toujours de sa personne. En une autre occasion où Péri-Pacha faisait un effort immense pour venger, au même endroit, l'échec subi par Mustapha, on le vit accourir avec la même vigueur et le même succès au secours de ses chevaliers, en s'écriant : « Ne craignons pas des gens à qui nous sommes accoutumés à faire peur. »

L'armée ottomane se rebutait de nouveau, malgré la présence de Soliman, et les murmures augmentaient chaque jour. Le visir Mustapha, craignant que Soliman ne le rendît cruellement responsable de ces plaintes, si elles lui parvenaient, prit la résolution de vaincre ou

de mourir en livrant un nouvel assaut. Il s'entendit avec Achmet-Pacha qui se chargea, pour opérer une diversion, de faire jouer des mines du côté opposé à la brèche déjà pratiquée. Mais le ciel en avait décidé autrement que le visir, qui ce jour-là ne devait trouver ni la victoire ni la mort. Les chevaliers firent merveilles, entre autres du Mesnil, de Grimereaux et surtout Prégent de Bidoux qui, prenant pour poste tout endroit où le péril était grand, reçut à la gorge un coup de mousquet, dont il eut le bonheur de guérir. Soliman II en fut encore pour deux mille hommes de perdus dans cette attaque. Il assembla alors un grand conseil, duquel il résulta qu'il n'y avait rien à espérer d'assauts partiels, et qu'un assaut général, en forçant les chevaliers à se disséminer de tous les côtés de la place, pouvait seul promettre un succès. Le sultan, pour exciter l'ardeur de son armée, fit échafauder un trône sur une colline, pour s'y placer et se montrer à tous les regards durant l'action.

Mais le grand maître de Rhodes faisait mieux que stimuler le courage des siens par sa présence, il les enflammait par son généreux exemple, et sa majesté non enchaînée loin du péril n'en apparaissait que plus fière et plus terrible. Cependant, l'assaut général était commencé. Les Turcs, sous les yeux de leur prince, affrontaient la mort avec une sorte de rage, et se jetaient à corps perdu sur les remparts. Mais les chevaliers, la garnison et les Rhodiens, vieillards, femmes et enfants, luttant à l'envi les uns des autres, les massacraient sur la brèche ou les précipitaient eux et leurs échelles dans les fossés. Soliman, la rougeur au front, la rage dans le cœur, voit son armée plier de toutes parts ; du haut de son trône, il s'écrie, fait des gestes menaçants. Villiers de l'Ile-Adam, plus calme malgré le danger qu'il court de tous côtés, anime les siens par de généreuses paroles à poursuivre leur victoire : « C'est votre liberté, celle de vos familles, vos fortunes, votre honneur, votre foi que vous défendez, leur dit-il, c'est tout ce qui doit vous être plus cher que la vie. » Un poste est près de succomber sous une surprise ; il y court, fait pointer des canons contre l'ouverture pratiquée par l'ennemi, se jette au milieu des infidèles, lutte, l'épée à la main, contre l'aga des janissaires, et, aidé du commandeur de Bourbon, à qui l'on doit une description de ce siége, relève les enseignes de l'Ordre, abat celles des Turcs, et culbute les derniers qui essaient de lui résister. On assure que pour cacher la honte de

fuite, le sultan fit sonner la retraite après avoir laissé, chiffre presque incroyable en raison du petit nombre des assiégés, plus de quinze mille de ses soldats sur la brèche ou au pied des murs. Il est vrai que ces assiégés pouvaient être tenus pour une milice de grands capitaines.

Dans sa fureur, le sultan voulait faire percer de flèches Mustapha, tout son beau-frère qu'il était ; et Péri-Pacha, en sollicitant la grâce du visir, fut embrassé dans la même condamnation. Toutefois, Soliman se calma, et Mustapha fut seulement destitué de ses charges, et relégué loin du maître à qui sa vue donnait d'irrésistibles transports de colère.

Découragé lui-même par tant de défaites successives, le sultan semblait disposé à lever le siége, quand un soldat albanais, sorti de Rhodes, vint lui dire que s'il persistait encore, c'en était fait de la place, tant elle manquait désormais de munitions et de défenseurs. D'Amaral confirma cet avis par une lettre, et aussitôt Soliman fit construire un grand logement à sa destination sur une éminence, pour prouver aux assiégés qu'il était résolu à passer l'hiver devant leurs murs. En même temps, il nomma Achmet-Pacha général en chef de son armée, à la place de Mustapha. Le siége fut repris pour la troisième fois, et conduit par Achmet avec plus d'habileté que par son prédécesseur. Les Rhodiens ne cessaient pas de jeter des grenades et des pots enflammés dans les ouvrages des Turcs : mais Achmet réussit à en prévenir l'effet au moyen d'une galerie recouverte de peaux de bœufs toutes fraîches, sur lesquelles le feu n'avait point d'action.

A la faveur de ce nouvel ouvrage, il fit saper la muraille, pendant que des compagnies de pionniers et de mineurs travaillaient continuellement à pénétrer sous les bastions de la place, et à y établir des chambres et des fourneaux destructeurs. La sape ayant fait tomber une large partie de la muraille d'un des principaux postes de Rhodes, les Turcs recommencèrent les assauts. Dans cette situation de plus en plus terrible pour les assiégés, l'ingénieur Martinengue fut atteint dans l'œil d'un coup tiré au hasard, au moment où il examinait par une meurtrière les travaux de l'ennemi. On le croyait frappé à mort ; le grand maître, qui aurait considéré une telle perte comme une calamité publique, accourut auprès du blessé, lui prodigua ses soins, et vint à bout de le conserver à *la Religion.* Pendant qu'il le faisait transporter dans son palais, il prenait lui-même sa place et remplissait

ses fonctions. Il continua ainsi durant trente-quatre jours et autant de nuits que Martinengue passa à se guérir de sa blessure, restant dans le retranchement fait au bastion le plus maltraité, sans prendre de repos que quelques minutes de temps à autre, sur un matelas qu'on lui jetait au pied même de ce retranchement.

L'artillerie des Turcs ne cessait pas de battre de tous côtés la place, et ce n'était en outre qu'assauts sur assauts. Les murailles étaient rasées en plusieurs endroits, et les brèches étaient devenues si larges, qu'on voyait les assiégeants y monter rangés en bataillons. Les chevaliers et les soldats chrétiens survivants se tenaient debout, pressés l'un contre l'autre, l'épée à la main, sur les remparts écroulés, et faisaient en quelque sorte de leurs corps un nouveau parapet. Malgré les avis qu'il avait reçus, Soliman était loin encore de se tenir pour assuré de son triomphe.

Sur ces entrefaites, on épia les démarches de d'Amaral et d'un de ses domestiques, qui correspondaient avec l'ennemi à l'aide de flèches auxquelles des lettres étaient attachées. La trahison du chancelier portugais fut enfin dévoilée ; d'Amaral fut jugé, condamné à mort et exécuté, ainsi que son domestique.

Cette tardive découverte et la juste sentence qui en avait été la suite ne devaient malheureusement point décourager le sultan. A la honte des princes chrétiens, aucun secours, absolument aucun n'arrivait aux assiégés. Dans les derniers jours de novembre, les Turcs firent un effort considérable ; l'alarme fut inexprimable dans la ville. Au son des cloches qui annonçait le péril où se trouvait Rhodes, Prégent de Bidoux et Martinengue, qui n'étaient pas encore bien guéris de leurs blessures, accoururent avec le grand maître que suivaient la plupart des chevaliers et des habitants. Dans cette extrémité, chacun ne prit plus d'ordres que de son courage, ou pour mieux dire de son désespoir : plutôt que de subir les conséquences d'une prise d'assaut par les Musulmans, on se pousse avec une sorte de frénésie contre les Turcs. C'est le renouvellement, mais le renouvellement plus acharné que jamais, d'une de ces luttes corps à corps dont ce siége avait déjà fourni plusieurs exemples. Néanmoins, c'en aurait peut-être été fait ce jour-là de Rhodes, si des torrents de pluie n'étaient tout à coup survenus, qui entraînèrent les terres servant d'épaulement à la tranchée des ennemis. Les artilleurs de la place, ayant alors les Turcs à découvert,

en tuèrent un grand nombre, et le reste regagna le camp avec précipitation et dans le plus grand désordre.

Soliman, qui ne pouvait penser sans honte que quelques chrétiens le tenaient ainsi depuis six mois devant Rhodes, n'éprouva plus de ces fureurs qui avaient épouvanté son armée ; mais il tomba dans une profonde mélancolie, et s'enferma pendant plusieurs jours dans sa tente, sans se laisser voir, même à ses généraux. Personne n'osait se présenter devant lui. Il n'y eut que Péri-Pacha, son ancien gouverneur, qui hasarda à la fin de l'aborder. Pour calmer le chagrin de son maître, il représenta les troupes ottomanes logées sur les principaux bastions de Rhodes, maîtresses d'une partie de la place, et prêtes à emporter le reste dans un dernier assaut. Il avoua, il est vrai, que ce triomphe ne s'obtiendrait probablement pas sans coûter de grandes pertes encore à Soliman ; mais, pour les prévenir, s'il était possible, il proposa de tenter quelques négociations avec les habitants, la plupart Grecs d'origine, qui n'avaient pas, disait-il, le même intérêt que les chevaliers à s'opiniâtrer à la défense de la ville. Soliman donna son approbation au conseil de Péri, et chargea ce pacha d'en poursuivre les effets. Des lettres furent lancées dans Rhodes, qui, les unes offraient de bonnes conditions si l'on ne prolongeait pas la défense, les autres faisaient des menaces de supplices si l'on persistait dans la résistance. Peu à peu ces lettres produisirent leur effet. Les habitants commencèrent à parler de traiter avec l'ennemi, et le grand maître fut invité à avoir égard aux vœux de la population. L'Ile-Adam rejeta d'abord avec force et fierté des intentions si peu en harmonie avec le courage qu'on avait déployé jusqu'alors, et déclara que lui et ses chevaliers, en s'enfermant dans Rhodes, avaient élu sépulture sur la brèche et dans les derniers retranchements de la place. Il espérait, ajouta-t-il, que les habitants ne montreraient pas moins de constance et de dévouement que par le passé. Mais on lui répondit que s'il ne donnait ordre pour le salut de la population, celle-ci serait dans la nécessité d'y pourvoir elle-même. Une requête, présentée par trois des plus notables marchands de Rhodes, détermina enfin le grand maître à entendre parler de capitulation. Ce ne fut point toutefois sans avoir auparavant consulté Prégent de Bidoux, Martinengue et les principaux de ses chevaliers sur la situation véritable des postes à la garde desquels ils étaient préposés. Prégent et Martinengue, tout en déclarant qu'ils

étaient prêts à s'ensevelir avec leur digne chef sous les derniers débris de Rhodes, firent l'aveu que la place n'était plus tenable, et que les Turcs, ayant avancé leurs travaux jusqu'à plus de quarante pas en avant dans l'intérieur de l'enceinte, et jusqu'à plus de trente en travers, s'étaient fortifiés dans ces positions de manière à ce qu'on ne pût plus se flatter de les en chasser. Après avoir entendu deux capitaines si renommés par leur courage, leur expérience et leurs talents, opiner de la sorte en leur âme et conscience, tout le conseil de l'Ordre fut d'avis de traiter avec Soliman. Le grand maître ne céda qu'à la dernière extrémité à ce vœu des chevaliers eux-mêmes. On entama donc les négociations avec le sultan, mais Villiers de l'Ile-Adam les fit traîner le plus possible en longueur, sur le chimérique espoir que des secours pourraient encore lui arriver d'Europe. Soliman, qui craignait que ce secours ne vînt effectivement aux assiégés, ordonna tout à coup une nouvelle attaque pour forcer le grand maître à prendre une prompte détermination. Quoiqu'il ne se défendît plus que sur un monceau de poussière et de pierres, de Villiers de l'Ile-Adam soutint ce dernier assaut avec l'énergie dont il n'avait pas un instant cessé de faire preuve. Lui et le peu de chevaliers survivants allaient, pour ainsi dire, au-devant des coups, et plutôt que de survivre à la perte de Rhodes, ils cherchaient évidemment la mort ; mais la mort semblait les fuir, et les Turcs furent encore une fois repoussés.

Les habitants vinrent encore supplier le gran dmaître de reprendre la négociation, et l'on convint enfin d'une capitulation qui portait en substance que les églises ne seraient point profanées, que l'exercice de la religion chrétienne serait libre dans l'île, que les habitants ne seraient point tenus de livrer leurs enfants pour qu'on en fît des janissaires ; qu'ils seraient exempts d'impôts pendant cinq ans ; que tous ceux qui voudraient sortir de l'île en auraient la permission ; que si l'Ordre n'avait point assez de vaisseaux pour les porter jusqu'à Candie, il leur en serait fourni par les Turcs ; qu'ils auraient douze jours, à dater de celui de la signature du traité, pour embarquer leurs effets ; qu'ils pourraient emporter les reliques des saints, les vases sacrés, les ornements des églises, leurs meubles, et jusqu'aux canons qui servaient à l'armement des galères ; que pour faciliter l'exécution de ces conditions, l'armée ottomane s'éloignerait à une distance convenable de la place dans laquelle l'aga des janis-

saires entrerait avec une partie de ses soldats, seulement jusqu'à ce que les chevaliers l'eussent vidée.

Après cette honorable capitulation, qui pourtant brisait son cœur, de Villiers de l'Ile-Adam eut une entrevue avec Soliman qui le reçut avec la plus noble distinction, ne chercha nullement à l'humilier, mais au contraire vanta son courage, sa persévérance, lui offrit autant de consolations que l'événement le permettait, et, se sentant ému en présence d'une si noble infortune, ne put se défendre de dire à ses officiers en descendant du palais que le grand maître allait quitter : « Ce n'est pas sans quelque peine que j'oblige ce chrétien, à son âge, de sortir de sa maison. »

Malheureusement, le départ du sultan ayant eu lieu presque aussitôt après la capitulation, les articles du traité furent loin d'être aussi strictement observés par ses sujets que par lui. Villiers de l'Ile-Adam jugea à propos de ne point rester à la merci des officiers de Soliman, et précipita l'embarquement qui se fit de nuit et avec un grand désordre de la part des habitants. Seul, dans la confusion générale, le grand maître donnait ses ordres avec le même calme que s'il se fût agi de faire partir pour la course une escadre de *la Religion*. Outre les chevaliers, il fit embarquer plus de quatre mille habitants de l'île, hommes, femmes et enfants, qui, pour ne pas subir la domination du mécréant, s'attachèrent à la fortune de l'Ordre, et dirent à leur patrie un éternel adieu. Villiers de l'Ile-Adam fut le dernier à s'embarquer. A ce moment, et comme son pied se détachait de cette terre où l'Ordre, dont il était le chef, avait brillé d'un si superbe éclat, l'illustre vieillard ne put pourtant se défendre d'essuyer une larme au bord de sa paupière.

Le 1er janvier 1523, jour à jamais néfaste pour la chrétienté, toute la flotte de Rhodes appareilla et suivit le vaisseau du grand maître, portant à son grand mât, à la place du pavillon de l'Ordre, une bannière sur laquelle on lisait, autour de l'image de la Vierge ayant son fils mort entre ses bras, cette inscription en latin : « Dans mon extrême affliction, il est mon unique espérance. » C'est sous cette douloureuse enseigne qui convenait si bien à cette errante colonie de chrétiens expatriés, que la flotte de l'Ordre de Saint-Jean parcourut longtemps la mer, en butte à la fureur des flots et plus d'une fois menacée de périr. Elle arriva, vers la fin d'avril, à Messine où elle

eut cruellement à souffrir de la peste qui s'était déclarée dans cette ville. Elle alla ensuite mouiller dans le golfe de Baïa, près Pouzzoles, où elle trouva un air plus favorable. Après s'être reposé vingt-cinq jours dans ces parages, le grand maître alla jeter l'ancre à Civita-Vecchia, où, par honneur, deux galères papales avaient été envoyées à sa rencontre. De Villiers de l'Ile-Adam y débarqua, se rendit à Rome, et de là à Viterbe, que le souverain pontife Adrien VI lui donna pour asile.

Les égards, les honneurs, ne lui firent pas défaut, non plus que l'admiration et le respect de toute la chrétienté ; mais le grand maître ne se montrait que faiblement touché de ces distinctions et de ces témoignages personnels. Il portait son Ordre entier dans son cœur, et l'idée de le relever, de lui rendre un établissement, était son unique préoccupation. On le flatta du recouvrement de Rhodes et de la conquête de Modon. Enfin, après beaucoup de mouvement et de sollicitations de sa part, l'empereur Charles-Quint donna à *la Religion*, par un traité en date du 24 mars 1530, l'île de Malte, celle de Gozzo, qui en est voisine, et la ville de Tripoli d'Afrique. Cette dernière était plutôt une charge qu'un présent, et Villiers de l'Ile-Adam ne l'accepta que comme telle. Le 26 octobre de l'année où cette donation fut faite, le grand maître et les principaux officiers de l'Ordre prirent possession de l'île de Malte. Villiers de l'Ile-Adam trouva sa nouvelle demeure ouverte de toutes parts ; il y fit faire quelques travaux, mais ne la fortifia pas d'abord avec autant de soin que s'il n'eût pas conservé l'espérance de reconquérir Rhodes.

Il avait des intelligences dans Modon, à l'aide desquelles il se flattait d'enlever cette place aux Turcs, et de là d'arriver jusqu'à l'ancien siége de la puissance de son Ordre. Pour atteindre son but il arma une escadre qu'il envoya contre Modon, mais qui ne réussit pas selon son espérance. Ce coup manqué le détermina à fixer son établissement à Malte. De ce moment il s'occupa avec activité des fortifications de cette île, et ne négligea rien pour en faire le boulevard de la chrétienté, comme naguère l'avait été Rhodes. Désormais les membres de l'Ordre de Saint-Jean furent appelés *chevaliers de Malte*.

De Villiers de l'Ile-Adam présida le chapitre général assemblé en 1533 pour la révision des anciens statuts de *la Religion*, et y régla des changements que le temps avait rendus nécessaires. Des divisions

intestines qui éclatèrent parmi les chevaliers des diverses langues affligèrent sa vieillesse. Sa douleur fut d'autant plus grande que dans ce temps-là même le roi Henri VIII d'Angleterre, après s'être détaché de l'Église catholique romaine, s'emparait des biens de l'Ordre dans ses États, et que les déchirements intérieurs de *la Religion* pouvaient fournir aux autres souverains un prétexte pour imiter ce monarque. Le grand maître craignit que l'Ordre de Saint-Jean ne vînt à s'engloutir dans une catastrophe semblable à celle qui avait autrefois frappé les Templiers. Il en conçut une profonde mélancolie. Une fièvre ardente eut bientôt consumé le peu de force qui lui restait; il expira dans les bras de ses chers chevaliers, le 21 août 1534, à l'âge de soixante-dix ans. On grava sur son tombeau ce peu de mots, qui en disent plus que de longs éloges :

C'EST ICI QUE REPOSE
LA VERTU VICTORIEUSE DE LA FORTUNE.

---

# LE COMMANDEUR DE VILLEGAGNON

VICE-AMIRAL DE BRETAGNE.

Quelle vie fut jamais plus active, plus remuante, plus variée que celle de Nicolas Durand de Villegagnon, personnage multiple qui fut tour à tour marin militant, navigateur, colonisateur, catholique zélé, huguenot aventureux, historien et controversiste? Il occupa de lui les quatre parties du monde, et se mêla, sous une forme ou sous une autre, à tous les événements du seizième siècle. Il reçut le jour en 1510 dans la petite ville de Provins. Il était neveu du grand maître de Villiers de l'Ile-Adam. Une longue suite de nobles aïeux le recommandait moins pourtant que son mérite personnel. Doué d'un esprit prompt et investigateur qui de l'attraction passait immédiatement à la passion en toutes choses, il n'eut pas plutôt des livres entre les mains qu'il aima les lettres, l'histoire et les sciences avec ardeur. En peu d'années, il devint un des hommes les plus intéressants de son temps par la variété de ses connaissances, par le charme de son style et de sa conversation. Il maniait avec autant d'aisance, ses écrits en font foi, les langues mortes que les langues vivantes. Joignez à cela un physique des plus remarquables, une taille herculéenne et parfaitement proportionnée, une force prodigieuse, un œil plein de rayons, une tête où la noblesse le disputait à la grâce, une aisance et une distinction extraordinaires dans les manières, quelque chose qui sentait son homme supérieur et son grand seigneur enfin; et vous comprendrez que, bien que toujours resté au second rang par ses charges et dignités, Villegagnon apparaisse fort au-dessus de beaucoup de ceux qui, de son temps, se trouvaient au premier. D'ailleurs c'était une de ces

individualités insinuantes, brillantes et entrainantes à la fois, qui s'imposent à ceux qu'elles approchent, et qui règnent sous le nom d'autrui. On ne sait au juste si ce fut lui qui subit l'influence de Coligny, quand il pencha vers le protestantisme, ou si ce fut Coligny, homme pourtant très-prompt et très-habile à s'imposer lui-même, qui subit la sienne, quand ils s'occupaient ensemble de donner un établissement aux huguenots en Amérique. Malheureusement pour sa gloire et pour sa fortune, Villegagnon se laissa trop infatuer de son incontestable mérite, se laissa trop aller aux penchants d'un caractère despotique, et ne sut pas tempérer sa fierté naturelle par un peu de modestie au moins apparente.

Il était dans sa vingt et unième année quand il passa à Malte pour s'y faire recevoir chevalier, au moment où son oncle, le grand maître l'Ile-Adam, s'y installait.

Outre le prieur de Pise Botigella, l'un des plus grands hommes de mer qui aient illustré *la Religion*, Parisot de La Valette dont nous raconterons bientôt la vie, et le célèbre Léon Strozzi, prieur de Capoue, les circonstances lui donnèrent pour maîtres en fait de marine André Doria et les habiles neveux de ce grand homme. Villegagnon ne pouvait manquer de profiter à une telle école. Aussi devint-il un des plus habiles et heureux marins de son temps, et non content d'atteindre le degré le plus élevé des connaissances nautiques telles qu'elles étaient alors, se montra-t-il jaloux de les faire progresser et y réussit-il. Sa valeur n'admettait point d'obstacles; au contraire l'obstacle était pour lui d'un singulier attrait. A peine fut-il monté sur les galères ou sur les vaisseaux de *la Religion*, qu'il se signala par les plus audacieuses prouesses. *La Religion* avait besoin de chevaliers de cette trempe à une époque où les mécréants comptaient parmi leurs marins les deux Barberousse, Aroudj et Kaïr-Eddyn, un autre Kaïr-Eddyn surnommé Chasse-Diables, Dragut et plusieurs autres corsaires aussi habiles que déterminés.

Dans ce temps, l'Espagne qui, moins d'un siècle auparavant, subissait encore en partie la domination des Arabes, non contente de l'avoir refoulée au delà des mers, étendait à son tour son influence et son pouvoir jusque sur les côtes des pays d'où ces mêmes Arabes s'étaient jadis précipités sur elle. On la voyait planter ses étendards victorieux de Tanger jusqu'au delà de Tripoli, place que Charles-Quint avait

forcé *la Religion* d'accepter pour fournir une continuelle occupation à ses ennemis d'Afrique. L'empereur, profitant d'un moment de paix avec la France, entreprit de soumettre tous les points de la côte méditerranéenne de l'Afrique qui l'inquiétaient encore. Après avoir chassé Barberousse II de Tunis, en 1535, avec l'assistance de *la Religion*, y avoir rétabli, sous sa suzeraineté, les anciens princes maures dépossédés par ce corsaire, et s'être réservé, pour y tenir garnison espagnole, la Goulette, position sans laquelle on ne peut pénétrer dans les eaux de cette place, Charles-Quint tourna ses vues sur Alger, le plus redoutable foyer de pirates musulmans qui se fût encore vu sur la Méditerranée. L'éloignement de Barberousse II, qui avait été appelé à Constantinople en qualité de Capitan-Pacha, lui fit croire que la conquête du siége de la souveraineté ne rencontrerait pas d'obstacles insurmontables. Il assembla des forces considérables tirées des nombreux pays de sa domination; il y joignit tous les hommes de bonne volonté de la chrétienté et mille soldats de Malte commandés par cent des plus braves chevaliers de l'Ordre, entre lesquels était Villegagnon. Les historiens de *la Religion* portent même à quatre cents le nombre des chevaliers qui firent partie de l'expédition.

Les chevaliers, suivis chacun de deux valets bien armés, s'embarquèrent sur quatre galères de *la Religion*. La conduite de la flotte entière de l'empereur était confiée à André Doria, qui avait sous ses ordres son cher neveu Doria. La saison était avancée; peu de gens auguraient bien de l'entreprise. Le vieil André, qui craignait à bon droit d'y compromettre sa gloire et qui ne prévoyait que trop bien l'événement, essaya de détourner l'empereur de son dessein. « Par Dieu, s'écria-t-il, si nous allons à Alger, nous périrons tous ! » Mais Charles, qui à force de succès avait une foi aveugle dans son étoile, répondit en riant au vieux marin : « Vingt-deux ans d'empire pour moi, et soixante-douze ans de vie pour vous, nous doivent suffire à tous deux pour que nous mourions contents. » Et sans plus vouloir rien entendre, il s'embarqua à Porto-Venere, toucha à Majorque, d'où il cingla ensuite pour Alger. Une première tempête préluda aux malheurs de l'expédition. Néanmoins la flotte impériale arriva en rade d'Alger, du 24 au 26 octobre 1541.

L'état de la mer obligea de différer le débarquement de deux jours, après lesquels il se fit pour ainsi dire sans opposition de la part des

Arabes et des Turcs. Soixante galères mirent à terre les troupes qu'elles portaient, et les gros vaisseaux firent passer les leurs à l'aide des chaloupes. L'armée d'envahissement compta alors vingt mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, trois mille volontaires, la fleur de la noblesse d'Espagne et d'Italie, et le contingent fourni par *la Religion*, en tout vingt-six mille hommes environ. Charles-Quint partagea cette armée en trois corps : l'un, formant l'avant-garde, se composait des vieilles bandes espagnoles : le second, formant le corps de bataille et obéissant directement à l'empereur, d'Italiens auxquels étaient joints les chevaliers et les soldats de *la Religion ;* le troisième, formant l'arrière-garde, d'Allemands, de Flamands, de Bourguignons et d'un grand nombre de volontaires. En avant de chacun de ces corps, on mit trois pièces de campagne pour contenir les Arabes qui, sans garder aucun ordre, attaquaient, tiraient et revénaient sans cesse à la charge. L'empereur étendit les chevaliers et les soldats de Malte à la gauche du corps de bataille pour repousser ces coureurs. Les chevaliers étaient magnifiquement parés de leurs *sopravestes*, en damas ou en velours cramoisi, sur lequel brillait la croix blanche. Ils combattaient à pied, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine et la pique ou l'esponton à la main. La majesté éclatante de ce bataillon de capitaines d'élite, semblait imposer aux ennemis. Charles-Quint marqua son quartier entre deux torrents, et fit dresser sur une petite colline son artillerie du plus gros calibre pour battre à la fois la campagne et la ville.

En l'absence de Barberousse, un vieil eunuque, Hascen-Aga, renégat sarde, excellent général d'ailleurs, commandait dans Alger, où étaient enfermés avec lui huit cents soldats turcs et cinq mille Maures, moitié naturels du pays, moitié réfugiés de Grenade, qui étaient déterminés à périr plutôt que de tomber sous le joug des chrétiens. Charles-Quint essaya inutilement de gagner Hascen. Celui-ci, fidèle à Barberousse, avait soulevé dans la campagne une multitude de partisans qui continuellement harcelaient le camp de l'empereur. Bientôt un autre ennemi plus difficile à combattre, une pluie torrentueuse et froide, vint jeter le désordre parmi les chrétiens. On n'avait pas encore eu le temps de débarquer les tentes ni les équipages ; les troupes entièrement à découvert avaient de la boue jusqu'au genou, les chevaux jusqu'au poitrail ; les poudres furent

mouillées ainsi que les mèches des armes. Hascen, tirant à l'instant parti d'une situation si critique pour les chrétiens, ordonna une sortie ; ses soldats tombèrent sur trois compagnies qui occupaient un pont de pierre aboutissant à l'une des portes de la ville, et en firent une horrible boucherie. Enhardis par ce premier succès, ils osèrent se jeter jusque sur le quartier de l'empereur : mais là ils eurent en présence le bataillon des chevaliers de Malte. Ces valeureux capitaines, quoiqu'ils fussent à pied, se précipitèrent avec une telle furie au milieu des cavaliers musulmans qu'ils les eurent bientôt presque tous démontés. Villegagnon, que signale sa haute taille aux ennemis, se jette comme un lion à travers leurs escadrons ; un cavalier maure lui perce le bras gauche avec sa lance, et tourne son cheval pour lui porter un second coup ; Villegagnon veut lui riposter avec sa pique, et le manque : il semble qu'il n'ait plus qu'à périr ; mais il saute sur la croupe du cheval de son adversaire, poignarde le Maure, le renverse à terre, et se sert de sa monture pour frapper à coups redoublés sur les musulmans qu'il épouvante et poursuit avec ses compagnons jusqu'aux portes d'Alger. Un autre chevalier français, Ponce de Savignac, qui portait l'enseigne de l'Ordre, ne fit pas moins d'honneur à sa nation. Peu s'en fallut qu'il n'entrât dans la place à la suite des ennemis ; pour attester du moins qu'il en avait approché le plus près possible, il planta son poignard dans la porte. Hascen, qui s'aperçoit du haut des murs que les siens n'ont eu affaire qu'aux chevaliers à la croix blanche et à quelques compagnies d'Italiens, fait pointer contre eux l'artillerie des remparts pour empêcher leur retraite, et en même temps se met à la tête d'une seconde sortie composée de ses meilleurs soldats armés d'arbalètes de fer d'un bon usage dans les temps de pluie, et qui lançaient des traits empoisonnés. Le combat recommence ; les Italiens, nouvelles recrues que la pluie avait transis jusqu'aux os, prennent la fuite, ou se laissent égorger. Les chevaliers courent le plus grand péril. Nombre des plus braves tombent sous les flèches empoisonnées des ennemis. Ponce de Savignac est atteint ; il sent le poison gagner son cœur ; et pourtant il a encore le courage et l'énergie de tenir toujours d'une main son étendard levé, tandis que de l'autre il s'appuie expirant sur un soldat ; ce n'est qu'en rendant le dernier soupir qu'il laisse tomber son enseigne, qu'un autre chevalier relève. Pierre de Raisay, Jean de Babo, Jean de

Pinard, Charles de Gueval, tous quatre Français, succombèrent aussi ; le chevalier de Villars, de la langue d'Auvergne, emporta une blessure dont il resta estropié toute sa vie. *La Religion* avait perdu soixante braves. Charles-Quint envoya au secours de ceux qui restaient quelques bonnes compagnies allemandes. Avec cet appui, les chevaliers reprennent l'offensive, chargent de nouveau les musulmans, les poussent encore jusqu'aux portes d'Alger, et reviennent couverts de blessures et de gloire.

Cependant la tempête qui avait mis un tel désordre dans le camp de Charles-Quint, avait encore plus maltraité ses vaisseaux. Ce fut un désastre inénarrable. En moins d'une demi-heure, quinze galères et soixante bâtiments de transport, tout chargés de vivres, périrent avec huit cents hommes qui se trouvaient à bord. Une partie des équipages et des officiers de la flotte, en s'échouant à la côte dans l'espérance de se sauver, furent égorgés impitoyablement par des nuées d'Arabes accourus sur le rivage. Giannetino Doria était sur le point d'être massacré comme les autres, quand Charles-Quint, triste spectateur de ce désastre, envoya quelques compagnies qui le tirèrent des mains des Arabes. On dit que le vieil André Doria, en apprenant le péril que son neveu chéri avait couru, s'écria les larmes aux yeux : « Fallait-il que ce malheur arrivât, pour m'apprendre, avant de mourir, à pleurer sur mer ! » Depuis cinquante ans qu'il naviguait, cet illustre marin étranger n'avait jamais été témoin d'une pareille tempête. L'empereur se reprocha amèrement de ne l'avoir pas écouté. Il leva le siége, et se mit en marche avec son armée pour gagner le cap Matifou, sous lequel André Doria était allé abriter les restes de la flotte impériale. Le rembarquement ne s'opéra pas sans que l'on eût encore éprouvé des pertes considérables. A peine comptait-on trois heures depuis que l'on était à la voile, qu'une nouvelle tempête assaillit la flotte, et fit périr plusieurs vaisseaux. On fut obligé de relâcher à Bugie, port dont les Espagnols étaient maîtres alors. Le 16 novembre, on fit route pour Carthagène, où l'empereur, plein de confusion et voyant enfin que son étoile avait pâli, arriva le 25 du même mois, quelques-uns disent le 2 décembre 1541, tandis que les galères de *la Religion* ramenaient à Malte les plus fermes soutiens qu'il eût trouvés dans sa disgrâce.

Villegagnon, de qui la réputation de valeur venait encore de

grandir, fut élevé à la dignité de commandeur de son Ordre, et, peu après, passa en France où il écrivit en latin une relation de l'expédition à laquelle il avait pris une part si glorieuse. Pendant que cet illustre personnage était absent de Malte, Charles-Quint, tout en conservant la Goulette, vit Tunis échapper à sa suzeraineté : il chercha à se venger de cet échec et du désastre d'Alger, en faisant attaquer et prendre, sur la côte tunisienne, la ville d'Africa ou Mahdia, la même peut-être que les chrétiens avaient assiégée en 1390, du temps de Jean de Vienne. Les galères et un bataillon de Malte, commandés par le bailli et depuis grand maître Claude de la Sangle, très-habile marin français, eurent encore part à cette expédition.

Les musulmans, alarmés des progrès de Charles-Quint en Afrique et des secours que cet empereur tirait continuellement de Malte contre eux, engagèrent Soliman le Magnifique à porter ses armes contre les chevaliers et à les poursuivre dans les divers asiles qu'ils avaient trouvés depuis leur expulsion de Rhodes et des îles voisines. Le bruit se répandit alors que Malte et Tripoli allaient être assiégées; on eût même avis que Dragut hâtait dans ce but le départ d'une flotte considérable à Constantinople.

Le commandeur de Villegagnon, qui venait d'être nommé vice-amiral des côtes de Bretagne, demanda congé au roi Henri II, quitta la cour et ses espérances, pour aller offrir à *la Religion* les services que ses vœux l'obligeaient à rendre. Il déclara au grand maître, qui était alors l'Espagnol Juan d'Omedes, qu'il avait des témoignages non douteux que *la Religion* serait prochainement attaquée, et le supplia de se tenir sur ses gardes. Mais il suffisait que cet avis lui vînt d'un Français pour que d'Omedes le reçût avec indifférence et dédain. Cependant Villegagnon n'était que trop bien instruit. La flotte ottomane ne tarda pas à paraître devant Malte, et à y opérer une descente qui, si elle n'eut pas de résultat décisif, du moins jeta par toute l'île la plus grande terreur et causa les plus grands ravages. La *Cité-Notable* (c'est ainsi que l'on appelait l'ancienne capitale de l'île) fut même assiégée, et aurait succombé, si le commandeur de Villegagnon n'était venu à son secours. Il avait demandé à d'Omedes cent chevaliers pour l'accompagner; mais le grand maître, qui déjà voyait en lui un censeur sévère, et n'était peut-être pas fâché de le perdre, ne lui en concéda que six. Comme d'Omedes crut alors remarquer en

lui de l'hésitation, et le lui fit observer par quelques paroles amères : « Seigneur, s'écria Villegagnon, je vous ferai voir que la peur ne m'a jamais fait fuir le péril. » A ces mots le commandeur part avec six chevaliers français de ses amis ; il était nuit, et pour arriver avant le jour, ces hommes déterminés se jettent à cru sur des cavales qui paissaient dans les fossés du château Saint-Ange, l'unique fort que *la Religion* eût trouvé dans l'île quand elle en avait pris possession ; ils s'approchent de la ville assiégée, se glissent dans l'ombre au pied de la muraille, et après avoir échangé des signaux convenus, ils montent, au moyen de cordes, dans la *Cité-Notable* sans être aperçus par l'ennemi. Le commandeur de Villegagnon y fut accueilli avec des transports de joie; le peuple, qui connaissait ses talents et son courage, solennisa son entrée par des décharges de mousqueterie; les vieillards, les femmes, les enfants applaudissaient à sa généreuse résolution ; il semblait que dans sa seule personne on eût recouvré des troupes, des armes et des vivres. Villegagnon, sans perdre un instant, fit faire des travaux importants à la place, et conduisit lui-même l'ouvrage, y mettant souvent la main avec les six chevaliers qui l'avaient accompagné. Excité par un tel exemple, il ne fut personne dans la ville qui ne se montrât jaloux de travailler aux fortifications. Les musulmans, supposant qu'un renfort plus considérable s'était introduit dans la *Cité-Notable* et trompés par une lettre qui annonçait l'arrivée d'André Doria avec une puissante flotte, se hâtèrent de lever le siége. Après s'être rembarqués, ils se dirigèrent sur Tripoli, et, chemin faisant, dévastèrent la petite île de Gozzo, dont les habitants furent enlevés au nombre de six mille trois cents, et conduits en esclavage ; arrivés devant Tripoli, les Turcs, commandés par Dragut (Dorgoudjé) et par le juif renégat Sinna ou Sinam-Pacha, formèrent le siége de cette place, alors mal fortifiée, et qui n'avait pour toute garnison que quelques chevaliers et quatre cents hommes, dont moitié étaient des Maures, le tout sous les ordres du maréchal de *la Religion*, Gaspard de Valier, de la langue d'Auvergne. Un ambassadeur du roi de France essaya, mais inutilement, de s'interposer, à titre d'allié, entre les musulmans et les chrétiens. Une rébellion des habitants, en partie fomentée par des chevaliers espagnols qui se voyaient avec peine commandés par un Français, hâta la reddition de Tripoli.

Gaspard de Valier, ses chevaliers, la garnison et les habitants furent jetés dans les fers, en attendant qu'on en fît des esclaves, malgré un traité qui leur avait garanti leur liberté. Toutefois, grâce à l'entremise et à l'argent de l'ambassadeur de Henri II, dont il a été parlé, le maréchal et les chevaliers français obtinrent peu à peu leur délivrance. Le grand maître d'Omedes, feignant d'oublier que c'était à l'abandon dans lequel l'empereur et lui-même avaient laissé les fortifications et la garnison de Tripoli que la perte de cette place était principalement due, entreprit, dans sa haine pour les Français, de faire condamner au dernier supplice le maréchal de Valier, et de charger par de perfides insinuations jusqu'à la conduite si généreuse de l'ambassadeur de Henri II, à qui les chevaliers espagnols eux-mêmes devaient leur liberté. D'Omedes forme en conséquence un tribunal à sa guise où n'entrèrent que des juges iniques et d'avance corrompus. Le maréchal fut arrêté arbitrairement, et le grand maître, croyant n'avoir plus de mesures à garder, défendit sous peine sévère à tous chevaliers de solliciter en faveur de l'accusé. D'Omedes paya de faux témoins, interdit les récusations, et aurait même complétement fermé la bouche à la défense si le commandeur de Villegagnon, que rien n'intimidait, ne se fût généreusement levé. L'Espagnol ne put obtenir, même du tribunal qui était à ses gages, que l'on condamnât de Valier à autre chose qu'à la perte de l'habit et de la croix.

Cependant Villegagnon, indigné de l'injure que l'on faisait souffrir à la France par le jugement de Gaspard de Valier et les insinuations dirigées contre l'ambassadeur de son roi, instruisit Henri II de ce qui se passait. Sur le bruit qu'il se tramait quelque mesure nouvelle d'iniquité contre le maréchal, il prit à partie et interpella le grand maître en plein conseil, le convainquit de mettre tout en œuvre pour qu'un nouveau jugement amenât enfin la condamnation à mort de Gaspard de Valier. Et comme d'Omedes repoussait, mais avec embarras, ce discours : « Déclarez donc, seigneur, devant toute l'assemblée, s'écria Villegagnon, que vous déchargez le juge de votre choix d'une somme de cinq cents ducats d'or, à laquelle il s'est obligé envers vous, s'il ne condamnait pas à mort le maréchal. » A ces terribles mots, la confusion, dit l'historien de l'Ordre de Malte, parut d'abord sur le visage du grand maître ; d'Omedes perdit entièrement la tête ; il ne se possédait plus, et, outré de se voir poussé si vivement par un

de ses inférieurs, il le chargea d'un torrent d'injures. Mais Villegagnon, satisfait d'avoir mis tout le conseil sur les voies des méchants desseins de l'Espagnol, se retira de l'assemblée. Les dignitaires de l'Ordre nommèrent aussitôt un autre juge pour instruire de nouveau l'affaire. Villegagnon, justement jaloux de l'honneur de sa nation, décida en outre le conseil de l'Ordre à s'excuser auprès de Henri II de ce qu'on avait fait courir de méchants bruits contre l'ambassadeur de France. Néanmoins d'Omedes vint à bout de tenir Gaspard de Valier en prison et de le priver de ses dignités. Ce ne fut que sous la grande maîtrise de Claude de la Sangle, qui suivit celle de l'Espagnol, que l'ex-maréchal de l'Ordre recouvra sa liberté.

Ne voulant pas rester plus longtemps témoin des actes tyranniques et déshonorants d'un grand maître tel que d'Omedes, qui, non content d'être l'homme lige de l'empereur et d'inféoder brutalement *la Religion* à l'Espagne, dilapidait les deniers publics pour en gorger ses neveux, Villegagnon avait quitté Malte de nouveau, et était revenu prendre son service de vice-amiral de Bretagne. En cette qualité, il fut chargé d'aller avec une flotte, autant que possible à l'insu des Anglais, sur les côtes d'Écosse, pour amener en France la jeune Marie Stuart qui devait épouser le dauphin, fils de Henri II. Villegagnon arriva, le 18 juin 1548, à Dunbar, un peu au-dessous d'Édimbourg, et commença par y déposer six mille hommes de troupes. Instruit que les Anglais avaient projeté d'empêcher la reine de quitter l'Écosse ou de l'enlever dans la traversée, il remit à la voile, en répandant le bruit qu'il retournait en France ; puis, ayant quitté et perdu de vue les côtes d'Écosse, il se dirigea vers les îles Orcades ; et, par une navigation considérée alors comme fort audacieuse, il passa entre ces îles et celles de Shetland, rabattit tout à coup sur le cap Wrath, à l'une des pointes septentrionales de l'Écosse, longea quelque temps la côte occidentale de ce royaume, et vint à Dunbarton, dans le comté de ce nom, à l'opposé de Dunbar et d'Édimbourg, recevoir sur ses vaisseaux la reine Marie Stuart qui l'attendait. Remettant aussitôt à la voile, il pénétra dans la mer d'Irlande, passa le canal de Saint-George, et déposa, le 13 juillet, en Bretagne, Marie Stuart alors âgée de six ans, que l'on fiança au dauphin, depuis roi sous le nom de François II. L'Écosse échappa ainsi, pour un temps, à l'Angleterre.

Cependant, la France commençait à être ébranlée par l'antagonisme de religion. Villegagnon, que la vivacité de son esprit entraînait de premier mouvement vers les nouveautés, et qui était lié avec quelques-uns des plus influents personnages huguenots, parut pencher vers leur parti, malgré ses vœux de chevalier de Saint-Jean. Ce fut alors qu'il s'entendit avec Coligny (amiral de France qui, il est vrai, n'exerça jamais sa charge que juridiquement et administrativement), pour aller fonder une colonie en Amérique, dans le but, disait-il à l'amiral, de procurer un asile aux protestants ; dans le but, disait-il au roi, de partager le Brésil avec les Portugais. Une querelle ouverte qu'il eut avec le gouverneur de Brest, et qui pouvait avoir pour lui des suites fâcheuses, lui fit presser davantage encore ce projet. Après avoir obtenu deux bâtiments de deux cents tonneaux abondamment pourvus et bien armés, dix mille livres pour les premiers besoins de la colonie, et quelques troupes, il partit du Havre le 12 juillet 1555, fut obligé d'y rentrer, et en repartit définitivement le 14 août, avec une quantité de futurs colons, la plupart huguenots. Il arriva, le 10 novembre, dans la baie de Rio-Janeiro, que les Portugais avaient découverte et nommée, mais sur les côtes de laquelle ils n'avaient encore formé aucun établissement. Il voulut d'abord se loger sur un rocher vers l'entrée de la baie, mais les flots l'en empêchèrent. Il pénétra alors une lieue plus avant, et trouva une île inhabitée, où l'on jeta par son ordre les fondements d'un fort qui reçut le nom de Coligny ; on commença alors à s'établir, et à former des relations avec les naturels de la terre ferme. Villegagnon envoya demander des secours en France et les reçut en partie. Les affaires marchaient assez bien. Villegagnon se faisait à la fois aimer et respecter des Indiens vis-à-vis desquels, au rapport des Portugais eux-mêmes, il se montrait très-strict observateur de la justice et très-libéral. Il s'était allié à l'une de leurs tribus les plus nombreuses et les plus braves, qu'il avait instruite à l'usage des armes européennes et qui déjà pouvait servir d'appui à sa colonie. Malheureusement, des disputes religieuses vinrent diviser les colons qui avaient tant besoin d'union. Villegagnon flottait incertain du catholicisme, sa première foi, au protestantisme, sa foi de rencontre ; troublé au fond d'avoir en quelque sorte renié les plus glorieuses années de sa vie, celles qu'il avait passées sous l'étendard de *la Religion*, il essaya de s'éclairer, de se former une conviction par la discussion, et

provoqua, très-mal à propos, il faut en convenir, des controverses publiques dans sa naissante colonie. Bientôt, son orgueil se trouva en présence de l'intolérante roideur des ministres de Calvin. Plus on mettait de hauteur à essayer de le convaincre, plus il mettait d'amour-propre à retourner à sa foi primitive. La querelle s'échauffa de part et d'autre, et quoique sur un si petit théâtre, dégénéra en guerre civile. Les colons s'insurgèrent contre Villegagnon qui avait encore pour lui la plupart des soldats. Cependant, le commandeur faisait face à la révolte et tenait bon. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était de ne pas recevoir de secours de France au moment où les Portugais commençaient à le serrer de près. Il laissa à un de ses officiers le commandement du fort Coligny, et fit voile pour la France, dans l'intention avouée de rassembler une escadre de sept vaisseaux, avec laquelle il se proposait d'intercepter la flotte des Indes et de détruire tous les établissements portugais au Brésil. Sans les troubles qui agitaient alors sa patrie, il eût eu de grandes chances de succès. Et même, de l'aveu des auteurs anglais et portugais, on ne saurait douter que, s'il ne s'était brouillé avec ses compagnons, il eût eu la gloire de faire de Rio-Janeiro la capitale d'une grande colonie française. La baie de Janeiro est encore pleine de son souvenir, et l'île où son essai de colonisation eut lieu, porte toujours le nom d'île Villegagnon. Le commandeur ne retourna pas en Amérique, et les tristes restes de sa colonie périrent misérablement.

Villegagnon continua en France la guerre de controverse qu'il avait commencée au Brésil. Calvin le trouva un adversaire digne de lui, l'attaqua corps à corps et l'accusa d'athéisme, ce dont le commandeur se défendit avec une louable vivacité. Leur querelle occupa l'Europe pendant plusieurs années, et, malgré son redoutable jouteur, Villegagnon eut souvent le dessus. Il fut chargé, en 1568, de représenter l'Ordre de Malte à la cour du roi de France, Charles IX ; mais il ne paraît s'être mêlé qu'avec sa plume aux déplorables querelles religieuses de ce règne. S'étant démis de son ambassade, en raison de ses infirmités, il se retira dans sa commanderie de Beauvais, près Nemours, où il mourut le 9 janvier 1571.

---

# JEAN PARISOT DE LA VALETTE

GRAND MAITRE DE MALTE.

Le dernier grand maître français de l'Ordre de Saint-Jean dont l'illustre carrière mérite d'être ici retracée, descendait de la très-noble et très-ancienne maison de Cornusson en Quercy. Dès qu'il fut en âge, Jean Parisot de la Valette fit ses preuves, fut reçu dans *la Religion*, se voua désormais tout entier à elle, et ne quitta Malte que pour aller en course contre les mahométans. La nature l'avait doué des plus hautes qualités ; son courage n'était égalé que par sa piété, sa magnanimité dans le succès que par sa fermeté d'âme dans l'adversité, son habileté à prévoir que par sa promptitude à résoudre ; il avait le dévouement qui sait obéir et se sacrifier, le génie qui sait commander et gouverner; sévère observateur de la règle, sa rigidité n'excluait pas une grande politesse de manières et de formes, une gracieuse aménité, qui lui gagnaient tous les cœurs ; sa charité était sans bornes, sa libéralité toute princière. Il se montra grand capitaine sur mer et sur terre tour à tour, et quelquefois tout ensemble ; il ne se manqua jamais à lui-même, et jamais ne fit défaut aux autres dans les plus difficiles circonstances sur les deux éléments. La mer fut témoin de ses premiers exploits ; tantôt vainqueur, quelquefois vaincu et même captif, disent les historiens de l'Ordre de Saint-Jean, La Valette, dans l'une et l'autre fortune, montra toujours la même constance dans ses desseins ; à peine était-il sorti d'esclavage qu'il recommençait ses courses contre les infidèles qui le connaissaient pour leur plus redoutable ennemi. Il s'était lié d'amitié avec le célèbre prieur de Pise, Botigella, général des galères de *la Religion*, et ce fut en partie à

l'école de cet illustre marin qu'il s'instruisit dans l'art de conduire et de commander les vaisseaux et les galères. Ils firent ensemble une mémorable campagne du temps de la grande maîtrise de Didier de Sainte-Jaille, de la langue de Provence, lequel avait succédé, en 1536, à l'Italien Pietro da Ponte qui lui-même avait été nommé grand maître à la mort de Villiers de l'Ile-Adam.

L'escadre de *la Religion*, aux ordres de Botigella, venait de rentrer dans le port de Tripoli, qui appartenait encore aux chevaliers de Malte, lorsqu'on signala sur le soir, du haut des tours, trois galiotes barbaresques faisant route vers l'île Gerbi. Les capitaines des galères de l'Ordre, et parmi eux Parisot de La Valette, demandèrent à Botigella la permission d'aller les combattre sur-le-champ ; mais le prieur, pour mieux s'assurer de sa proie, tempéra l'ardeur des chevaliers, leur faisant observer, que si l'ennemi s'apercevait qu'on fût à sa poursuite, il se déroberait aisément à la faveur de la nuit ; qu'au contraire si l'on n'avait pas l'air d'y prendre garde, il n'irait pas si loin qu'on ne pût le rattraper au point du jour. En effet, dès que l'obscurité permit de naviguer sans être vu, Botigella sortit de Tripoli avec trois galères, et cingla le plus possible du côté de l'île Gerbi. Ses calculs ne l'avaient point trompé : les premiers rayons du jour lui signalèrent les galiotes barbaresques qui voguaient de conserve ; il leur donna aussitôt la chasse. Celles-ci, voyant qu'on les poursuivait, se séparèrent et firent force de voiles et de rames, chacune de son côté, pour atteindre quelque refuge. Mais les chevaliers ne les laissèrent point aller, leur coupèrent le chemin, les joignirent et les abordèrent le sabre à la main. L'une d'elles coula bas sous le poids des musulmans, qui s'étaient tous précipités du même côté ; par malheur, elle renfermait plusieurs esclaves chrétiens qui furent noyés avec leurs ennemis. Une seconde galiote, après avoir été forcée par les chevaliers, coula à son tour sous le poids mal contre-balancé des vaincus et des vainqueurs qui s'égorgeaient encore avec fureur quand le flot les recouvrit d'un même linceul. La troisième, la plus grande des galiotes ennemies, avait pour capitaine un corsaire fameux, nommé Scander, qui se consumait en efforts pour gagner Zarra, sur la côte continentale, à peu de distance de l'île de Gerbi, quand le chevalier de La Valette, qui commandait une des galères de *la Religion*, lui donna la chasse si vivement qu'elle ne put éviter un combat. Scander fit tête alors en

homme accoutumé à se rire des périls et qui se souciait peu de survivre si la victoire ne lui restait. La Valette est en butte aux ennemis; deux flèches l'atteignent, font couler son sang et il ne s'en aperçoit pas dans la chaleur de l'action; mais bientôt après un coup de mousquet lui fracasse la jambe et le jette sur le tillac. Ainsi placé entre la vie et la mort, La Valette ne sent point son ardeur se ralentir; au contraire il puise dans cet état un héroïque délire, il semble vouloir s'ensevelir dans un sublime triomphe, et par ses cris, par ses gestes, par ses ordres qu'il ne cesse pas de donner, il pousse les siens contre les infidèles et parvient à les faire entrer dans la galiote de Scander. Ce n'avait été que le prélude du combat. Les musulmans se rallient autour de leur mât et soutiennent une lutte nouvelle avec la rage du désespoir; ils font des prodiges de valeur, et quoique réduits à un petit nombre, ils obligent les chrétiens à lâcher prise. Déjà Scander avait décramponné sa galiote d'avec la galère chrétienne; déjà, malgré tous les efforts des chevaliers, il avait pris le large et continuait sa route sur Zarra qu'il était près d'atteindre, quand Parisot de La Valette, furieux de voir sa proie près de lui échapper, fait force de rames, le joint encore et lui livre un troisième combat. Celui-ci fut décisif. Voyant que c'en était fait d'eux, les musulmans, réduits à un petit nombre, se jetèrent à la mer pour essayer de gagner la côte. La plupart, et Scander avec eux, périrent dans ce dernier effort. La Valette s'empara de la galiote sur laquelle étaient deux cents chrétiens qui furent rendus à la liberté; on mit les musulmans à la chaîne et l'on pendit les renégats. Botigella et La Valette rentrèrent triomphants avec leur prise dans le port de Tripoli.

A peu de temps de là, Parisot de La Valette accompagna le prieur de Pise dans une autre expédition, et contribua à la prise et à la destruction de la tour de l'Alcaïde qui tenait la place de Tripoli comme bloquée et investie.

La même intrigue qui donna pour successeur au grand maître Didier de Sainte-Jaille l'Espagnol Juan d'Omedes, éloigna l'illustre Botigella du commandement général des galères de *la Religion*, au grand regret de son ami Parisot de La Valette. Ce n'est pas toutefois que celui que l'on éleva à la place du prieur de Pise fût indigne de cette position, car c'était le prieur de Capoue, Léon Strozzi, éminent marin qui se signala d'autre part comme général des galères de

France. Les malheurs de sa famille ayant rappelé Léon Strozzi en Italie, le prieur de Lombardie, Paul Simeoni, eut à son tour le commandement supérieur des galères de l'Ordre, et ce fut sous ce marin très-distingué aussi, quoiqu'à un moindre degré, que Parisot de La Valette poursuivit le cours de ses exploits en qualité de commandeur et prit part à une malheureuse expédition faite de concert avec les troupes de Charles-Quint contre la ville de Susa, sur la côte de l'État de Tunis. On ne dit pas qu'il se soit trouvé à l'expédition plus triste encore de l'empereur contre Alger.

Mais ce que l'histoire a enregistré, c'est que peu après que Tunis eut à peu près échappé à la suzeraineté de Charles-Quint, le commandeur de La Valette fut nommé gouverneur de Tripoli, comme étant l'homme le plus capable, par son intrépidité, son expérience et sa sagesse, d'empêcher cette dernière place de retomber au pouvoir des musulmans. La Valette ne fut pas plutôt arrivé à Tripoli, qu'il prit toutes les mesures possibles pour ne pas tromper la confiance qu'on lui avait témoignée. Il développa pour la première fois un véritable talent d'ingénieur, en donnant des plans, qui malheureusement ne furent pas tous mis à exécution pour les fortifications de Tripoli. Par ses soins, on releva toutes les côtes voisines, et l'on envoya ce tracé à Charles-Quint pour lui démontrer de quelle importance il était à ses États d'Italie et même d'Espagne que Tripoli ne tombât point entre les mains des musulmans et surtout de Dragut, alors chef de tous les corsaires de Barbarie. Toutefois le danger paraissant moins imminent depuis la prise de la ville d'Africa ou Mahdia par les troupes impériales réunies à celles de *la Religion*, et la présence d'un homme tel que Parisot de La Valette ayant semblé plus nécessaire ailleurs aux intérêts de l'Ordre, le gouvernement de Tripoli passa en d'autres mains ; peut-être que La Valette eût été plus heureux que le maréchal de Valier lorsque cette place fut attaquée et prise par les Turcs, ainsi qu'on l'a pu voir dans la vie du commandeur de Villegagnon.

Le prieur de Capoue, Léon Strozzi, s'étant démis de sa charge de général des galères de France et étant revenu mettre ses talents et son courage au service de *la Religion*, une expédition fut arrêtée contre Zoara, de laquelle ce grand capitaine fut le chef avec l'assistance de Parisot de La Valette, institué lieutenant-général et commandant du corps entier des chevaliers, au nombre de trois cents. Léon Strozzi fit

en conséquence armer ses galères et quelques brigantins qui lui appartenaient ; outre les trois cents chevaliers, il embarqua douze cents hommes sur cette escadre, et fit voile de Malte, le 6 août 1552, pour la côte d'Afrique, où il arriva le soir du neuvième jour. Le débarquement se fit sans obstacle, et l'on entra d'abord sans peine dans Zoara, dont les portes étaient ouvertes et les habitants ensevelis dans le sommeil. Les chrétiens, après avoir laissé au dehors quelques compagnies pour défendre l'entrée de la ville, ou pour en faciliter la sortie, se rangèrent en bataille sur la place principale, et réveillèrent les musulmans au bruit de leurs tambours et de leurs trompettes. Au même instant, ils se répandent dans les rues, enfoncent les portes des maisons, tuent tout ce qui se met en défense, font prisonniers ceux qu'ils trouvent sans armes, et, le sabre à la main, ordonnent qu'on leur livre toutes les richesses que renfermait Zoara. Le souvenir de la manière dont en usaient les farouches et fanatiques corsaires mahométans, à l'égard des villes chrétiennes dans lesquelles ils entraient, et la pensée de l'odieux esclavage qu'ils imposaient même aux plus nobles de leurs prisonniers de guerre,. rendent les soldats de Malte impitoyables ; à leur tour, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, ils poussent, comme des troupeaux éperdus, les vieillards, les femmes et les enfants devant eux, et les forcent à s'embarquer sur les galères de *la Religion*. Mais, au moment où quinze cents de ces infortunés étaient déjà ainsi rassemblés, un Maure se fit reconnaître du commandeur de La Valette pour avoir servi sous ses ordres dans Tripoli, et lui dit bas à l'oreille que les chrétiens allaient être investis, à la pointe du jour, par quatre mille cavaliers turcs qui campaient à peu de distance de là. La Valette récompensa le Maure et courut faire part de cet important avis à Léon Strozzi ; aussitôt, le prieur fit sonner la retraite; mais l'épouvantable bruit qui se faisait dans la ville livrée à toutes les horreurs du pillage, l'avidité même qui retenait le soldat au milieu du butin, empêchèrent que l'on n'entendît ce signal. A peine le jour a-t-il paru, que les quatre mille cavaliers turcs, annoncés par le Maure, arrivent au galop aux portes de Zoara, entrent avec la même facilité qu'avaient trouvée les chrétiens, voient ceux-ci dispersés dans les divers quartiers de la ville, chargent et massacrent tous ceux qu'ils rencontrent et ne laissent pas le temps à Léon Strozzi de rassembler un nombre suffisant d'hommes pour les leur opposer. C'est

à peine si les chrétiens, dans l'ivresse du pillage, savent à quel nouvel ennemi ils ont affaire. Enfin, le sentiment du péril, joint à celui de l'honneur, les rend à la raison ; ils cherchent à se rallier sous leurs enseignes ; ils y parviennent, mais seulement par pelotons et selon le quartier où ils se trouvaient. Alors, ceux qui faisaient tout à l'heure des esclaves combattent avec acharnement pour leur propre liberté ; la lutte est corps à corps et terrible de part et d'autre.

Dans ce conflit, la plupart des prisonniers faits par les chrétiens brisèrent leurs chaînes. La Valette ne put conduire sur ses galères qu'environ deux cents d'entre eux. Plusieurs chevaliers restèrent sur la place ; et il y en eut même, chose plus redoutable que la mort, qui tombèrent aux mains des infidèles. Léon Strozzi reçut un coup de mousquet dans la cuisse, qui le mit hors de combat ; déjà les Turcs s'avançaient pour l'achever, lorsqu'un chevalier majorcain, d'une taille et d'une force extraordinaires, l'enleva dans ses bras, malgré une grêle de mousqueterie, le transporta au bord de la mer, entra dans l'eau avec son précieux fardeau, et d'écueils en écueils, de bancs de sable en bancs de sable, gagna enfin un canot qui le conduisit sur l'escadre de *la Religion* avec le prieur de Capoue. Les chevaliers et les soldats de Malte, privés de leur général, continuèrent cependant leur retraite, sortirent de la ville et se retirèrent vers le rivage, toujours poursuivis par les Turcs qui, sachant que le peu de hauteur de l'eau interdisait aux chaloupes l'approche de la côte, se flattaient de faire jusqu'au dernier moment un grand massacre de chrétiens. Un commandeur français, Jean de La Cassière, qui fut depuis grand maître, n'épargna rien dans cette circonstance pour sauver l'étendard de *la Religion*, qu'il portait lui-même. Par ses conseils, les chrétiens, pour reprendre haleine, s'emparèrent d'un rocher qui était à la tête d'un défilé et du haut duquel ils voyaient à découvert les galères et même les chaloupes qui les attendaient ; il fut convenu que les chevaliers resteraient seuls à la garde du rocher, et feraient ferme dans le défilé pour arrêter les Turcs, tandis que les blessés et les soldats valides passeraient l'un après l'autre et gagneraient insensiblement les vaisseaux ; qu'après avoir accompli cet acte de dévouement, les chevaliers, qui la plupart savaient nager, se disperseraient et emploieraient leurs derniers efforts à échapper à la poursuite des infidèles. Les blessés et les soldats de Malte furent effectivement sauvés. Mais furieux de voir

qu'une partie de leur proie leur échappait, les Turcs voulurent à tout prix s'en venger sur les chevaliers qui, l'épée et la pique à la main, leur présentaient un front redoutable à l'entrée du défilé. Leur chef en tête, les musulmans mettent pied à terre, se jettent avec rage sur les chrétiens ; de leurs larges cimeterres coupent le bois des lances, brisent les épées des chevaliers à qui il ne reste bientôt plus d'autres armes que leurs poignards. Cette noble élite de la chrétienté tient bon encore pourtant, et les Turcs pour en venir à bout ne voient d'autre moyen que de remonter à cheval et de faire un grand feu de mousqueterie. La Cassière, qui est blessé, mais qui ne lâche pas la noble enseigne qu'on lui a confiée, prend le parti de se retirer avec sa petite troupe qui marche serrée et à grands pas. A l'approche du rivage, les chevaliers se séparent, comme il était convenu, et, chacun de son côté, se jettent à l'eau. L'intrépide La Cassière, soutenu par le chevalier Iberdalle et quelques autres braves, tient toujours sa bannière élevée, et c'est ainsi que sous la mousqueterie des Turcs, il entre dans la mer, gagne les chaloupes et parvient jusqu'aux vaisseaux de *la Religion*, où mille acclamations le saluent. L'étendard de Saint-Jean était sauvé ; mais ce n'était pas sans qu'il eût coûté de bien grandes pertes à l'Ordre. Le prieur de Capoue, malgré les blessures dont il était couvert, trouva encore dans son âme assez de force pour donner ses ordres et faire mettre à la voile. A son arrivée à Malte, on fut obligé de le porter sur une planche jusqu'à sa demeure ; la plupart de ses officiers le suivaient, qui n'étaient guère en meilleur état que lui. Malgré le malheur de cette expédition, Léon Strozzi, ne perdit rien de sa gloire, ni de sa réputation de sage et vaillant capitaine ; le soldat comme l'officier lui rendirent cette justice, que dans le désespoir de ne pouvoir vaincre cette foule d'ennemis par lesquels il avait été surpris et environné, on ne l'avait jamais vu donner ses ordres avec plus de sang-froid, ni combattre en même temps avec un courage plus déterminé : aussi *la Religion* lui déféra-t-elle pour la seconde fois le généralat de ses galères. A peine eut-il recouvré cette charge que, sans attendre que ses plaies fussent entièrement fermées, il se rembarqua, et courut la Méditerranée jusqu'aux bouches du Nil, enlevant tous les corsaires qu'il rencontrait et des escadres tout entières de bâtiments mahométans. Parisot de La Valette se signala sous lui dans ces diverses expéditions maritimes.

Le grand maître Juan d'Omedes, cette âme damnée de Charles-Quint, ayant fini sa carrière le 6 septembre 1553, on lui eût donné Léon Strozzi pour successeur, si l'on n'avait craint qu'il n'employât les forces de *la Religion* au service de ses vengeances personnelles et surtout que l'empereur ne prît ombrage de son élévation. Le Français Claude de La Sangle, grand hospitalier de l'Ordre, fut nommé grand maître ; Léon Strozzi ne tarda pas à retourner en France où on lui rendit la charge de général des galères du royaume, tandis que le commandeur Parisot de La Valette lui succédait à Malte dans celle de général des galères de *la Religion*. Léon Strozzi ne jouit pas longtemps de son retour de bonnes grâces à la cour de France : il fut tué par un paysan embusqué dans les roseaux, qui le reconnut à sa haute taille au moment où, suivant sa coutume, il allait reconnaître lui-même la petite place de Scarlino, dans l'État de Piombino, de laquelle il avait le dessein de s'emparer avec ses seules forces en attendant que les galères de Provence l'eussent rejoint.

Parisot de La Valette n'avait pas été plutôt revêtu du généralat des galères de Malte, qu'il s'était mis en mer et, par la terreur qu'il inspirait, avait écarté des côtes de Sicile et de Naples tous les corsaires de Barbarie. Il rentra en triomphe dans les ports de l'île, traînant à sa suite les nombreuses prises qu'il avait faites. Au bruit de ses exploits, l'islamisme tout entier, qui voyait ses côtes ravagées, ses vaisseaux enlevés, son commerce détruit, se sentit ému jusqu'aux entrailles et médita d'éclatantes vengeances. Le Grand Seigneur, qui était encore Soliman le Magnifique, ordonna des préparatifs pour aller chasser les chevaliers de l'île de Malte comme autrefois il avait fait de Rhodes ; sans nul doute il eût essayé de mettre sur l'heure ce dessein à exécution si des discordes qui s'élevèrent dans sa famille et des mouvements qu'il eut à apaiser en Asie, n'eussent tourné ses armes d'un autre côté. Toutefois le grand maître Claude de La Sangle, pour n'être pas surpris, ordonna à Parisot de La Valette de se remettre en mer, et de tirer des côtes d'Italie la plus grande quantité de grains et de provisions de guerre qu'il pourrait. La Valette, tantôt par son habileté diplomatique, tantôt par son courage, trouva moyen de remplir les magasins de Malte sans qu'il en coûtât rien à *la Religion*. Jaloux de ne le point céder en audace à son illustre prédécesseur, Léon Strozzi, il poussa ses courses jusqu'aux bouches du Nil, où il enleva

des vaisseaux chargés de blé pour Constantinople. Du temps que La Valette exerçait le généralat des galères, un furieux ouragan porta la terreur et la désolation dans Malte, et détruisit, mieux que n'aurait fait une bataille, une partie des forces navales de *la Religion*. La Valette s'employa corps et biens à réparer ce désastre. A quelque temps de là, le grand maître Claude de La Sangle mourut, après avoir rendu d'éminents services à son Ordre en général, et à l'île de Malte en particulier, dont il avait beaucoup étendu les fortifications. Le choix de la plupart des chevaliers était en quelque sorte fait d'avance pour lui donner un successeur; personne ne s'était rendu plus digne que Parisot de La Valette d'occuper la première charge de *la Religion* : aussi fut-il nommé grand maître le 21 août 1557.

Les deux premiers actes de Jean Parisot de La Valette, comme grand maître, furent l'un de fermeté, l'autre de réparation. D'une part, il resserra les liens de la discipline et du devoir qui se relâchaient dans certaines langues, força les commandeurs dispersés loin du siége de *la Religion* à ne point empiéter sur ses pouvoirs, et à verser régulièrement leurs redevances dans les caisses de l'Ordre; d'autre part, il rétablit autant que possible dans ses honneurs l'ex-maréchal de Valier, si indignement persécuté par Juan d'Omedes, et que le grand maître de La Sangle n'avait osé que rendre à la liberté; il fit reviser son procès, le déchargea des injustes accusations jadis soulevées contre lui, et en même temps lui conféra le titre de grand bailli de Lango, comme la preuve et le sceau de son innocence.

Ensuite, il se concerta avec le vice-roi de Sicile, Juan de La Cerda, duc de Médina-Céli, pour reprendre aux musulmans cette même ville de Tripoli qui avait été le sujet de la disgrâce du maréchal. Dragut s'y était retiré, y avait assis sa puissance d'une manière presque indépendante de la Porte Ottomane, et y avait élevé des fortifications considérables qui en faisaient une place désormais des plus importantes de toute la côte d'Afrique, et en outre un grand repaire de corsaires. Malheureusement, le jeune duc de Médina-Céli, dont l'unique but était de signaler les commencements de sa vice-royauté par une affaire de quelque éclat qui ne lui coûterait ni peines ni dangers, n'écouta point les conseils de La Valette, tendant à ce qu'on fît l'expédition en saison opportune, à ce qu'on frappât un coup décisif avant que Dragut eût été puissamment secouru par le sultan, et surtout à ce qu'on ne se

laissât point détourner de l'objet principal, qui était la place même de Tripoli, par l'accessoire, à savoir par l'île Gerbi. C'est justement dans ces fautes prévues par le grand maître de Malte que tomba presque aussitôt le vice-roi de Sicile. La Valette menaça de ne point fournir le contingent que *la Religion* avait promis, si l'on remettait l'attaque de Tripoli après celle de tout autre point de l'Afrique ; le duc de Médina-Céli, bien résolu de n'en faire qu'à son idée, jura néanmoins qu'il se conformerait aux intentions du grand-maître, lesquelles étaient d'ailleurs aussi celles du monarque espagnol.

La Valette ne se mit pas à la tête des chevaliers et des soldats de Malte qu'il fournit pour cette expédition. Le commandeur de Tessières eut la conduite des galères de la *Religion*, qui se réunirent à la flotte du vice-roi, placée sous les ordres de Jean-André Doria, neveu de l'illustre André. A peine se crut-il son maître et le seul juge de ses actions, le duc de Médina-Céli, redoutant l'attaque d'une place telle que Tripoli était devenue sous Dragut, mais ne voulant pas cependant courir la honte d'une campagne absolument nulle, tourna ses forces contre l'île Gerbi, dont il s'empara sans beaucoup de peine. Mais le commandeur de Tessières instruisit le grand maître de La Valette du peu de fondement qu'il y avait à établir sur la conduite et les projets du vice-roi de Sicile, et du péril que l'on courait à vouloir se fortifier dans l'île Gerbi sans être en possession de Tripoli. La Valette se plaignit jusqu'à la cour de Philippe II, de l'incapacité et de la présomption du duc de Médina-Céli, et en même temps ordonna au commandeur de Tessières de revenir à Malte avec ses galères, si le vice-roi s'obstinait à en agir à sa tête. Sur ces entrefaites, on eut avis que quarante galères turques cinglaient vers Tripoli, place que le sultan croyait assiégée.

Le commandeur de Tessières sollicita avec l'amiral Jean-André Doria pour que l'on abandonnât à l'instant l'île Gerbi, que l'on embarquât toutes les troupes et qu'on allât au-devant de la flotte ottomane jusque dans l'archipel, sans attendre qu'elle eût opéré sa jonction avec les corsaires d'Afrique. Mais ce fut en vain ; le vice-roi persista dans son projet de se maintenir à l'île Gerbi. Le commandeur de Tessières retourna incontinent à Malte. Toutefois le grand maître, qui ne voulait pas en réalité abandonner la flotte chrétienne au moment où il la croyait en danger, renvoya en Afrique trois autres galères avec de nouvelles

troupes de débarquement. Bientôt on signala de l'île Gerbi l'arrivée de la flotte ottomane, qui ne laissa pas au vice-roi de Sicile le temps de se rembarquer, comme il le voulait maintenant, mais trop tard. Ce fut alors un désordre immense sur la flotte chrétienne qui par suite des maladies n'avait plus que des équipages très-incomplets et sans force; chacun n'y prit conseil que de sa peur; et, sans rendre de combat, chaque capitaine ne chercha qu'à échapper aux coups des ennemis. Les Turcs prirent ou détruisirent plus de vingt-huit galères et quatorze gros bâtiments, avec leurs équipages et tout ce qu'ils portaient. Dans ce désastre épouvantable de l'armée navale d'Espagne et de Sicile, les trois galères de *la Religion* vinrent à bout de se sauver par la hardiesse et l'habileté de leurs manœuvres. La défaite de la flotte chrétienne fut suivie d'un débarquement des musulmans qui achevèrent l'anéantissement de toutes les forces du vice-roi et se rendirent maîtres de l'île. Cette funeste expédition de laquelle le lâche et incapable duc de Médina-Céli réussit à sauver sa personne, coûta quatorze mille hommes à la chrétienté. A la nouvelle de cette catastrophe, le grand maître de La Valette envoya dans toutes les mers du Levant des galères de *la Religion* qui furent le salut de plusieurs bâtiments chrétiens poursuivis par les infidèles, et qui capturèrent un grand nombre de corsaires. La Valette fit même construire à ses dépens deux nouvelles galères; ce généreux exemple aiguillonnant les plus riches des dignitaires de l'Ordre, on vit nombre de bâtiments de guerre, construits et armés dans les ports de Malte, sortir et faire la course sans qu'il en coûtât rien au trésor de *la Religion*. Jamais, grâce à l'influence de La Valette, le pavillon de Saint-Jean ne s'était montré si redoutable; jamais les escadres sur lesquelles il flottait n'avaient été commandées par des chevaliers plus expérimentés. Parmi ces habiles et braves marins, on comptait en première ligne le commandeur Gozon de Melac, général des galères de *la Religion*, les commandeurs et chevaliers de Guimeran, de Giou, d'Elbeines, de La Motte, et surtout le terrible Romegas à qui nous consacrerons une page particulière.

Le roi Philippe II, jaloux d'effacer l'affront que ses armes et celles de son vice-roi en Sicile avaient essuyé à l'île Gerbi, confia à don Garcie de Tolède la conduite d'une expédition sur la ville africaine de Velez de Gomera et sur le Peñon-de-Velez, îlot fortifié et situé à quarante lieues de l'Espagne; c'étaient deux grands repaires de pirates

mahométans. Le succès de l'expédition fut dû en partie aux chevaliers de Malte qui, après le débarquement, combattirent à l'avant-garde. La ville de Velez de Gomera et ensuite le Peñon-de-Velez furent emportés. Les Espagnols se fortifièrent au Peñon ou Pignon-de-Velez, et c'est encore une de leurs très-rares et très-restreintes possessions sur la côte d'Afrique, lesquelles, sous le nom de *Presidios*, se composent de Ceuta, du Peñon-de-Velez, d'Alhucemas et Melilla, et servent de lieux de déportation pour les criminels.

La part que *la Religion* avait prise dans cette conquête et les exploits continuels des marins de Malte qui enrichissaient chaque jour l'île de nouvelles captures, décidèrent Soliman le Magnifique et l'islamisme tout entier à conjurer encore une fois la perte de l'Ordre de Saint-Jean. Soliman était alors trop vieux pour prendre lui-même le commandement de ses armées; mais il s'occupa des préparatifs de l'expédition avec tout le feu de la jeunesse. Il fit armer, dans toute l'étendue de son empire, le plus de vaisseaux et de galères qu'on put y trouver. Le corsaire Ulucchiali, renégat calabrais, lui en amena d'Alexandrie; il lui en vint aussi de Rhodes, tandis que d'autres se préparaient dans les ports d'Alger et de Tripoli à joindre la flotte ottomane devant Malte même. Quarante mille hommes de troupes de débarquement aux ordres du visir Mihter Mustapha, furent mis sur cette flotte, dont la conduite était confiée au capitan-pacha Pialeh. Soliman donna l'ordre formel à ses deux généraux de ne rien entreprendre sans consulter Dragut qui, bien qu'il eût, dit-on, hautement désapprouvé cette expédition, devait bientôt venir s'y réunir avec une escadre amenée de Tripoli.

De son côté, le grand maître de La Valette se disposait de la manière la plus énergique à recevoir les ennemis et à épargner à l'île de Malte le sort que celle de Rhodes avait éprouvé quarante-quatre ans auparavant. Tous les chevaliers disséminés par l'Europe furent convoqués; ils vinrent au nombre de six cents, et la plupart suivis de braves serviteurs, se joindre à ceux qui résidaient ordinairement à Malte. Les dignitaires, que leurs infirmités ou leur âge retenaient dans leurs commanderies, envoyèrent au grand maître le plus possible de secours. La Valette sollicita l'appui effectif des princes chrétiens, mais sans trop y compter, et en faisant plus de fondement sur la valeur de ses chevaliers et sur la force de Malte que sur les promesses de

ces princes. C'était penser et agir avec sagesse, comme l'événement le prouva bien.

Le 18 mai 1565, on signala l'armée navale des musulmans, composée de cent cinquante-neuf bâtiments à rames, tant galères que galiotes dites barbaresques, qui étaient des sortes de petites galères, et d'un nombre considérable de vaisseaux de charge portant l'artillerie de siége, les munitions de guerre et de bouche, et les chevaux des spahis. Le grand maréchal de l'Ordre, Copier, de la langue d'Auvergne, qui avait mission d'observer la flotte ennemie, et de s'opposer autant que possible à ses descentes, en suivit tous les mouvements le long de la côte, à la tête d'un bon nombre de chevaliers, de six cents hommes d'infanterie et de deux cents insulaires à cheval. Néanmoins l'amiral turc vînt à bout, à la faveur de la nuit, d'opérer un premier débarquement de trois mille hommes, en un endroit appelé la cale de Saint-Thomas, ou le port de l'Échelle.

Contre l'avis du capitan-pacha, qui voulait que l'on sursît toute entreprise jusqu'à l'arrivée de Dragut, le séraskier Mustapha résolut de commencer immédiatement le siége du fort Saint-Elme, ouvrage un peu trop étroit de Léon Strozzi, qui, placé sur une langue de terre, défendait les deux principaux ports de l'île. Le Turc se flattait d'emporter ce poste en cinq à six jours, et de se rendre ainsi maître du port pour y mettre la flotte ottomane en sûreté et attaquer ensuite avec plus de confiance les différentes positions de l'île ; mais le grand maître de La Valette, sachant de quelle importance était la conservation du fort Saint-Elme, et voulant que les ennemis épuisassent le plus possible de leurs forces à l'assiéger, y avait enfermé soixante chevaliers sous les ordres du bailli de Négrepont, et une compagnie d'infanterie espagnole commandée par le chevalier de La Cerda ; tous avaient mission de s'ensevelir sous les ruines de la place plutôt que d'en abandonner la moindre pierre.

Sur les entrefaites arrivèrent, au milieu des ennemis, le corsaire Lucchiali avec six galères venues d'Alexandrie et neuf cents hommes de débarquement ; et peu de jours après le fameux Dragut, avec treize galères, deux galiotes et seize cents soldats. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'il voulut visiter le camp et les principaux endroits de l'île. Son opinion fut tout d'abord que l'on avait manqué de prudence en commençant par le siége du fort Saint-Elme, et que l'on aurait dû

préalablement s'attacher à l'île Gozzo et à la Cité-Notable, qui fournissaient des vivres au château Saint-Ange et à ce qu'on appelait *il Borgo* (le Bourg), petite ville située au nord de ce château, et où le corps entier des chevaliers s'était établi. Toutefois, puisque le siége du fort Saint-Elme était commencé, Dragut conclut à ce qu'il ne pouvait être abandonné sans commettre la gloire du sultan et sans décourager le soldat. Aussitôt, par son conseil, toutes les forces de l'armée ottomane furent employées à sortir avec honneur de cette entreprise, tandis que lui-même, l'intrépide corsaire, il s'acquittait avec autant de courage et d'assiduité de la conduite des attaques que s'il eût été responsable du succès. Habile surtout à diriger l'artillerie, Dragut fit dresser de nouvelles batteries qui écrasèrent le fort. Les ennemis surprirent un ouvrage détaché de la place, et vinrent à bout de s'y loger malgré la valeur des chevaliers accourus pour réparer l'imprudence des soldats chrétiens, que les Turcs avaient trouvés endormis. Le chevalier de la Cerda, dont la négligence et la lâcheté se découvraient à chaque instant fut arrêté et envoyé en prison sur l'ordre de La Valette. Le grand maître de La Valette faisait passer successivement aux assiégés tous les secours que la place pouvait contenir ; mais Dragut résolut de s'y opposer et d'empêcher la communication du Borgo avec le fort Saint-Elme. Les Turcs, cependant, continuaient d'assiéger ce dernier, et pour l'emporter joignaient à l'artillerie la sape, la mine et l'escalade. Ils se rendirent maîtres du ravelin, qui laissait par suite tout le fort découvert, démontèrent la plupart des batteries des chevaliers qui, voyant les brèches ouvertes, les défenses ruinées et le petit nombre d'hommes survivants, députèrent au grand maître un des leurs pour lui représenter leur déplorable état, et le supplier de ne pas les abandonner aux conséquences d'une prise d'assaut. La Valette, quoique profondément touché de la position de ces braves, déclara que comme le salut de Malte entière lui paraissait dépendre de la durée du siége du fort Saint-Elme, il était du devoir et des vœux de tous loyaux chevaliers d'expirer à ce poste, et que lui-même, quand il en serait besoin, irait y mourir avec eux.

Le grand maître ne laissait pas, durant tout ce temps, de solliciter le vice-roi de Sicile de lui envoyer les secours que le roi d'Espagne avait promis, et d'amener une flotte chrétienne pour combattre celle des musulmans ; mais le vice-roi s'en tenait toujours à la magnificence

des espérances qu'il donnait, et redoutait évidemment de risquer ses forces navales contre celles des Turcs. Le 16 juin, Mustapha, de concert avec Pialeh et Dragut, livra un assaut général, après avoir renversé la muraille jusqu'au ras du roc qui naguère lui servait d'assise. Les Turcs au son des tambours, des naquires et de leurs autres instruments de guerre, entrèrent dans le fossé qu'ils avaient presque comblé ; et le signal ayant été donné par un coup de canon, ils s'élancèrent avec fureur à l'assaut. Outre l'artillerie de la flotte ottomane et les batteries dressées à terre, quatre mille archers ou arquebusiers secondaient ce mouvement, en tirant sur tous les chrétiens qui se présentaient à la défense de la brèche. Là, les soldats de *la Religion* se tenaient rangés en bon ordre, et ayant entre eux, de trois en trois, un chevalier pour les soutenir. Quand les Turcs s'approchèrent de cette espèce de muraille, ils la trouvèrent plus impénétrable que des remparts de pierres ; ils tombèrent renversés sous les piques et les espontons qui la garnissaient, sous les projectiles de toutes sortes qui en partaient, et surtout sous les cercles enflammés, de l'invention de La Valette, que l'on jetait au milieu d'eux, qui les tenaient embarrassés et souvent les consumaient tout vifs. Le grand maître, qui du château Saint-Ange était témoin de l'assaut que soutenait le fort Saint-Elme, appuyait autant que possible les assiégés en faisant continuellement tirer son artillerie contre les assiégeants. L'île entière de Malte paraissait tout en feu. Trente rais ou officiers de galères turques, voyant que toutes les forces des chrétiens s'étaient portées où se donnait l'assaut, posèrent des échelles au pied d'un bastion qui restait presque sans défense, et en gagnèrent la pointe sans obstacle. Mais le grand maître s'en étant aperçu, fit aussitôt braquer deux canons de ce côté, et de la première décharge tua vingt des rais ; les dix autres, épouvantés, se rejetèrent au plus vite dans leur tranchée. Enfin, après six heures d'assaut, le fort Saint-Elme fut encore une fois abandonné par les Turcs, avec perte pour eux de plus de deux mille hommes. Du côté de *la Religion*, dix-sept chevaliers et trois cents soldats étaient morts sur la brèche. La Valette fit aussitôt passer dans le fort Saint-Elme cent cinquante hommes de bonne volonté pour les remplacer. Comme les officiers généraux de l'armée ennemie tenaient conseil dans le but de mettre enfin obstacle au passage de ces continuelles recrues qui pouvaient faire durer indéfiniment le siége, le fameux Dragut, s'étant aventuré

hors de la tranchée pour reconnaître le terrain, fut atteint, à côté de l'oreille droite, d'un éclat de pierre occasionné par un boulet de canon parti du château Saint-Ange ; il perdit connaissance et tomba à terre en poussant des ruisseaux de sang par la bouche, le nez et les oreilles. Mustapha, pour ne point effrayer les soldats dont Dragut était le héros, fit jeter une couverture sur le corps du moribond, et après l'avoir fait porter dans sa tente, il revint d'un air tranquille et intrépide, comme si de rien n'était, à l'endroit même où le corsaire avait été atteint, reprit la discussion, et convint que pour empêcher de nouveaux secours de pénétrer dans le fort, on dresserait une batterie sur une colline appelée Calcara, et qu'en même temps on étendrait les lignes du pied du fort jusqu'au bord de la mer. Le grand maître de La Valette ne laissa pas aux Turcs le loisir de s'établir comme ils l'entendaient. Avant qu'ils eussent pu se loger et se retrancher sur le mont Calcara, il fit sortir du Borgo le maréchal Copier, à la tête d'un bon nombre de chevaliers et de soldats déterminés qui chargèrent vigoureusement l'ennemi, le forcèrent à abandonner sa position et à chercher son salut jusque dans le camp de Mustapha. Le séraskier, qui n'avait à cette heure pour objet que d'empêcher ceux du fort de recevoir le secours du Borgo, fit faire une espèce de chemin couvert derrière la tranchée, et le poussa jusqu'au bord de la mer ; il garnit cette ligne d'un grand nombre d'arquebusiers et de mousquetaires, et borda le rivage de canons ; de telle sorte que le fort Saint-Elme se trouva à la fois investi et enfermé de tous côtés, sans qu'aucune barque en approchât qui ne fût aussitôt arrêtée ou coulée bas.

A peine les premiers rayons du soleil ont-ils éclairé la journée du 23 juin, que de grands cris annoncent l'irruption des Turcs. Les musulmans s'élancent à une victoire qui leur paraît assurée, et d'avance se repaissent des tortures qu'ils projettent de faire souffrir aux héros chrétiens qui les ont tant de fois auparavant précipités du fort Saint-Elme. Les chevaliers les reçoivent avec une énergie calculée, et dont chaque effort n'a d'autre but que de reculer le plus longtemps possible une mort que chacun sait certaine. Après quatre heures d'assaut, les défenseurs de la brèche se virent réduits à soixante, qui combattirent avec la même persistance que s'ils eussent été mille. Un moment, on crut que les soixante héros allaient faire lâcher prise à toute l'armée des Turcs. Mustapha ordonna comme un mouvement de retraite ;

mais ce n'était que pour faire occuper plusieurs postes supérieurs à la brèche, et qui découvraient l'intérieur du fort. Les assiégés employèrent ce moment de relâche à bander leurs plaies, afin de pouvoir prolonger quelque temps encore la défense. Le grand maître de La Valette apercevait de loin avec des yeux pleins de larmes ce long et sublime martyre que souffraient les assiégés pour sauver leurs frères; le désespoir de ne les pouvoir secourir augmentait encore sa profonde douleur : il lui fallait peut-être plus de résignation pour voir accomplir le sacrifice que pour en être lui-même une des victimes; mais il avait la conscience d'un grand devoir accompli, et ce que faisaient les chevaliers du fort Saint-Elme, il était disposé à le faire lui-même dans le château Saint-Ange. A onze heures du matin, les Turcs revinrent à l'assaut avec une nouvelle fureur; du haut des postes nouveaux qu'ils occupaient, il ne leur restait plus d'ailleurs qu'à choisir ceux qu'ils voulaient immoler. Le bailli de Négrepont, le commandeur de la Mirande, tout ce qui restait de chevaliers et de soldats chrétiens, tombèrent ainsi au poste d'honneur; l'assaut ne finit que par la mort du dernier des assiégés. On annonça à Dragut la prise du fort Saint-Elme au moment où il expirait, et l'on assure qu'à cette nouvelle le vieux corsaire laissa percer un sourire qui témoignait que sa mort était consolée. Le séraskier Mustapha, en entrant dans la place qu'il n'avait que si difficilement conquise, ne put s'empêcher de s'écrier, pensant au château Saint-Ange : « Que ne fera pas le père, puisque le fils, qui est si étroit et si petit, nous coûte nos plus braves soldats! » L'armée ottomane avait en effet perdu huit mille hommes au moins au siége particulier du fort Saint-Elme.

Néanmoins le séraskier Mustapha essaya d'entrer en négociations avec le grand maître, et lui fit faire des propositions de capitulation. La Valette rejeta ses offres avec mépris. Mustapha comprit qu'il lui faudrait, pour toutes les positions de l'île comme pour le fort Saint-Elme, procéder par siéges et par assauts successifs. Il fit investir par son armée du côté de la terre, outre le château Saint-Ange et ce qu'on appelait proprement *il Borgo*, les bourgs de la Sangle et de Saint-Michel, situés sur deux langues de terre s'avançant dans le grand port et séparés l'un de l'autre par une espèce de canal servant de port particulier aux galères de *la Religion*. Le séraskier ouvrit ensuite la tranchée devant le bourg et le château Saint-Michel, contre lesquels il fit

trainer, par des esclaves chrétiens, soixante-dix pièces de gros canons, qui furent employées à neuf batteries. Sur les entrefaites, et grâce au zèle du chevalier de Quincy, un petit secours fut débarqué dans l'île de Malte, et vint à bout, à la faveur d'un grand brouillard, de gagner le Borgo. Ceux qui le composaient furent immédiatement envoyés, à leur instante prière, dans le château et le bourg Saint-Michel, contre lesquels les Turcs tournaient pour le moment leur principal effort. Les assiégés n'avaient plus de libre que le côté du port et de la mer. Le séraskier et le capitan-pacha résolurent de leur couper cette dernière communication, en faisant entrer dans le grand port un nombre considérable de barques armées et remplies de soldats ; mais comme elles n'auraient pu y parvenir sans passer sous l'artillerie du château Saint-Ange, qui les aurait foudroyées et coulées bas, ils se concertèrent pour faire transporter ces barques à bras par-dessus la langue de terre qui séparait le grand port du port Musset, duquel la prise du fort Saint-Elme les avait rendus maîtres; les Turcs en seraient venus ainsi à leurs fins sans passer sous le canon du château Saint-Ange. Par bonheur, entre les membres du conseil des généraux ottomans, se trouvait un descendant de l'ancienne maison impériale de Lascaris, qui, se sentant soudainement ému de pitié et d'admiration pour les chevaliers de Malte, et se rappelant l'origine chrétienne de sa famille, le baptême qu'il avait lui-même reçu, prit le parti de retourner à la foi de ses pères et d'aller servir au milieu de ceux qu'il avait jusqu'alors combattus. Lascaris, en sortant du conseil des généraux turcs, se dirige vers le bord de la mer, et fait signe avec son turban aux assiégés du château Saint-Michel qu'ils aient à lui envoyer une barque. Le grand maître de La Valette est averti de cette circonstance, et donne ordre d'aller recevoir le transfuge, que la richesse de son costume présentait assez comme un personnage considérable. Toutefois Lascaris, quoiqu'il sût à peine nager, fut obligé de se jeter à la mer pour échapper à la poursuite des Turcs qui s'étaient aperçus de son projet ; trois excellents nageurs maltais le secoururent et l'amenèrent sur le rivage opposé au moment où, ses forces lui manquant, il allait inévitablement périr. Conduit devant Parisot de La Valette, Lascaris lui découvrit le dessein du séraskier et du capitan-pacha ; il lui désigna les différents endroits où les Turcs devaient dresser leurs batteries. Le grand maître reçut ces importants avis avec une reconnaissance pleine

d'effusion ; il accorda au descendant des empereurs d'Orient les plus hauts témoignages de distinction, et l'accepta sur l'heure comme l'un des plus généreux défenseurs de Malte. Sans perdre de temps, La Valette, ayant consulté deux pilotes maltais très-expérimentés, prit toutes ses mesures pour empêcher les ennemis de mener à fin le projet qu'ils avaient d'investir par le grand port le château et le bourg Saint-Michel, comme ils en étaient venus à bout par terre. On ajouta des chaînes à celles qui barraient déjà le port ; on construisit des estacades ; et, dans l'espace de neuf nuits, car l'artillerie des assiégeants ne permettait pas de travailler le jour, quantité de défenses nouvelles et ingénieuses furent commencées et terminées. Le capitan-pacha, homme d'énergie et de talent, n'en essaya pas moins d'arriver à son but. Par son ordre, des nageurs musulmans portant une hache à leur ceinture, se dirigèrent vers les estacades pour en couper, en enlever les pieux, et ouvrir ainsi un passage à la flottille turque. Mais bientôt, de non moins bons nageurs maltais, tout nus et l'épée dans les dents, joignirent les musulmans, les attaquèrent corps à corps jusque sur l'estacade, à la destruction de laquelle ils commençaient à travailler, et mirent en fuite tous ceux qu'ils ne tuèrent pas. Le lendemain cette lutte singulière se renouvela ; les nageurs mahométans réussirent à attacher des câbles aux mâts et aux antennes qui formaient les estacades, et, à l'aide de cabestans posés sur le rivage, ils tâchaient d'ébranler et d'enlever ces grosses pièces de bois. Comme ils n'avaient été cette fois que tardivement aperçus, ils croyaient leur succès assuré, quand les nageurs maltais survinrent de nouveau, coupèrent avec leurs sabres les câbles des Turcs, et rendirent inutile cette seconde tentative du capitan-pacha. Le séraskier, désespérant de ces attaques partielles, commença, le 5 juillet, à faire tirer toutes ses batteries contre le château et le bourg Saint-Michel, qui n'avaient de communication avec le Borgo et le château Saint-Ange qu'au moyen d'une espèce de pont de tonneaux unis les uns aux autres et recouverts de planches. L'armée ottomane se renforça dans ce temps-là de deux mille cinq cents soldats déterminés, que l'on appelait communément les braves d'Alger, et qui arrivaient sous les ordres d'Hascen, fils de Barberousse et gendre de Dragut, leur souverain. Hascen était jeune et plein d'une bouillante témérité ; il se flatta de faire mieux et plus vite que ceux qui l'avaient précédé au siége ; comme il se vantait

d'emporter le château Saint-Michel l'épée à la main, il fut pris au mot par le vieux séraskier Mustapha, qui n'était pas fâché au fond de voir tout de suite à quoi aboutirait cette fougue orgueilleuse. Du reste, pour mettre Hascen en état de réussir dans son entreprise et de faire une attaque par mer et par terre à la fois, il lui donna six mille hommes de ses troupes pour les joindre aux braves d'Alger, et lui promit de le soutenir avec toute son armée. Hascen confia l'attaque du côté de la mer à son lieutenant Candelissa, renégat grec et intrépide corsaire qui avait vieilli au service des Barberousses.

Pendant que les ennemis battaient la place du côté de la terre, et commençaient à mettre en ruines le château et le bourg Saint-Michel, leurs esclaves et leur chiourme passaient à bras, du port Musset dans le grand port, un nombre prodigieux de barques qui n'étaient pas plutôt remises à flot, que Candelissa y faisait entrer ses soldats. Les Algériens et les Turcs s'avancèrent ainsi avec fierté jusqu'à la première estacade qu'ils se flattaient d'ouvrir, de rompre par quelque endroit, ou, s'ils n'en pouvaient venir à bout, de passer à l'aide d'un plancher volant, dont un des bouts porterait sur la tête des pieux, et l'autre sur le rivage. Mais ce rivage était plus éloigné qu'ils n'avaient cru, les mesures avaient été mal prises et le pont se trouva trop court. D'autre part, quand ils entreprirent de rompre la chaîne de l'estacade, ils se virent, dès leur premier effort, accablés par une grêle de mousqueterie et par toutes les batteries de l'île qui regardaient le port. Nombre de barques musulmanes furent coulées à fond; les autres furent obligées de s'éloigner. Candelissa en rallia tout ce qu'il put, et ayant remarqué que l'estacade ne couvrait pas entièrement l'extrémité de la langue de terre où étaient situés le bourg et le château Saint-Michel, il résolut de faire une descente sur ce point, qui lui paraissait abordable, quoique défendu par une batterie de six canons et un retranchement garni d'arquebusiers. Les chrétiens laissèrent les barques des ennemis s'approcher; mais elles ne furent pas plutôt à portée, qu'ils firent un grand feu qui en coula plusieurs, et tua beaucoup de monde. Candelissa, que le danger exaspère, profite du moment où les chrétiens rechargeaient leurs pièces, pour mettre pied à terre à la tête de ses Algériens; et, afin d'enlever aux siens toute espérance de retraite, il fait aussitôt éloigner les barques qui les avaient déposés sur le rivage. Les Algériens, le sabre d'une main et une échelle de l'autre, s'épuisent en ef-

forts pour monter sur le retranchement ; aucun ne paraît avoir souci de la vie, et tous à l'envi l'un de l'autre semblent lutter à qui arborera les premières enseignes victorieuses au sommet de la position attaquée. Après cinq heures de combat, ayant gagné le haut du retranchement, ils y plantèrent sept étendards. Le grand maître de La Valette, averti de l'extrémité où se trouvaient les défenseurs du château Saint-Michel, leur envoya promptement un secours, conduit par le commandeur de Giou, général des galères, secours qui avait été précédé par un autre assez bizarre, et qui se composait de deux cents enfants aussi adroits qu'intrépides dont les frondes faisaient pleuvoir une grêle de pierres sur l'ennemi. Le commandeur de Giou arrive la pique à la main, charge les Algériens à la tête de sa troupe, arrache leurs enseignes et précipite du haut du retranchement tout ce qui balance encore à se retirer. Candelissa pâlit et perd le courage avec l'esprit à l'aspect du commandeur de Giou ; on le vit, singulier effet de la panique, être l'un des premiers à rappeler ces barques dont il avait lui-même ordonné l'éloignement. Cet acte de faiblesse fit oublier en un instant tous ses exploits passés, un déshonneur ineffaçable couvrit sa vieillesse ; ses propres soldats ne voulurent plus voir en lui qu'un traître, et l'accablèrent du nom de double renégat. La mer ne fut pas plus favorable aux musulmans que n'avait été la terre ; à peine rembarqués, ils eurent à essuyer le feu de toutes les batteries qui les avaient déjà si rudement accueillis à leur approche et à leur descente. De quatre mille musulmans qui avaient été embarqués pour cette entreprise, il en échappa à peine cinq cents tout couverts de blessures. Hascen, le souverain d'Alger, ne fut pas plus heureux par terre que ne l'avait été par mer son lieutenant ; après avoir valeureusement donné l'assaut, il fut réduit à faire sonner la retraite et à aller cacher son dépit dans le camp de Mustapha qui put lui demander alors ce qu'il pensait des chevaliers de Malte. Le séraskier, voulant profiter de l'épuisement des chrétiens, ordonna toutefois aux janissaires de prendre la place des Algériens et de continuer l'assaut. Les chevaliers soutinrent ce nouveau et considérable effort avec un redoublement de courage ; quarante d'entre eux, et des plus braves, tels que de Quincy et Simiane de Gordes, périrent glorieusement dans cette action ; mais leur mort fut suivie de la déroute des janissaires.

Les ennemis, pour diviser les forces des chrétiens, résolurent de

donner l'alarme, en un même jour, à tous les postes de l'île. Ils ne laissèrent pas un moment de relâche aux assiégés ; tantôt ils insultaient un seul endroit, tantôt ils en attaquaient plusieurs à la fois. Aux tentatives d'escalades succédaient d'autres assauts. Le château Saint-Michel fut attaqué avec une nouvelle vigueur ; les janissaires montèrent encore à la brèche, et furent encore culbutés par les chevaliers et les soldats chrétiens, que des femmes et des enfants aidaient en jetant de l'eau bouillante et de la poix fondue.

Mustapha, qui ne paraissait pas devoir se décourager, variait et multipliait sans cesse ses moyens d'attaque ; il fit travailler avec activité à miner les principaux postes occupés par les chevaliers ; ceux-ci répondirent par des contre-mines, et bientôt la lutte fut pour ainsi dire transportée sous terre. Quand les mineurs et les contre-mineurs se rencontraient, loin de chercher à s'éviter, ils se disputaient corps à corps leurs obscures galeries qui souvent s'écroulaient et ensevelissaient chrétiens et musulmans dans un commun trépas. Quelques-unes des mines des Turcs avaient échappé toutefois aux recherches du grand maître et de ses ingénieurs ; il y en avait sous le château Saint-Michel et jusque sous le château Saint-Ange. La Valette et ses chevaliers, peu assurés sur le terrain qu'ils occupaient, étaient toujours pour ainsi dire entre deux feux : celui du canon qui tirait sans cesse et celui de la mine qui pouvait éclater tout à coup.

Le séraskier et le capitan-pacha, après avoir poussé leurs travaux aussi loin que possible, se piquèrent d'émulation, et, dans l'espérance qu'à celui des deux qui aurait le premier enlevé un des postes attaqués, reviendrait auprès du sultan tout l'honneur de l'entreprise, ils décidèrent d'emporter, le 10 août, l'un le château Saint-Michel, l'autre le principal bastion du Borgo. Le grand maître de La Valette, qui se trouvait à ce dernier poste, eut en face le capitan-pacha. Les Turcs mirent le feu à l'une de leurs mines, et après avoir fait tomber ainsi un pan de muraille, ils montèrent à l'assaut du bastion avec leurs cris accoutumés. Déjà ils avaient arboré leurs étendards au pied du parapet, déjà l'un des chapelains de l'Ordre faisait signe au grand maître, dont le danger l'épouvantait, de se retirer au plus vite dans le château Saint-Ange ; mais la fermeté de La Valette, qui ne prit pas même le temps de revêtir sa cuirasse et qui se porta au plus périlleux de la brèche, fit changer l'aspect du combat. Après avoir remercié les che-

valiers des marques d'affection qu'ils lui donnaient : « Puis-je, leur dit-il, à l'âge de soixante et onze ans, finir ma vie plus glorieusement qu'avec mes frères et mes amis pour le service de Dieu et la défense de notre religion. » A peine avait-il achevé de prononcer ces généreuses paroles que les étendards ennemis furent renversés et les musulmans repoussés, malgré les cris et les menaces du capitan-pacha. Le séraskier eut également le dessous à l'attaque du château Saint-Michel. Les deux généraux ennemis recommencèrent le lendemain, La Valette eut encore en tête le capitan-pacha. Le commandeur de Bonesaigne, qui combattait à son côté, perdit l'œil d'un coup de mousquet ; plusieurs chevaliers furent tués tout auprès du grand maître à coups d'épée ou brûlés par des feux d'artifice. A son tour, La Valette fut atteint d'un éclat de grenade ; mais durant le reste de l'action, il dédaigna de s'occuper de sa blessure et continua à donner ses ordres comme général, tout en combattant comme un soldat. La victoire resta encore aux chevaliers. Le 20 août et jours suivants, ce furent de nouveaux assauts. Le chevalier de la Cerda trouva dans l'un d'eux la mort qu'il cherchait pour couvrir la honteuse faiblesse qu'il avait montrée à la défense du fort Saint-Elme. Le 23, le séraskier et le capitan-pacha revinrent à la charge avec l'intention de vaincre ou de mourir chacun au pied de sa brèche. Cette fois on crut que c'en était fait du principal bastion du Borgo, et la plupart des dignitaires de l'Ordre opinèrent pour que le grand maître, après en avoir fait sauter lui-même les restes, abandonnât ce poste, qui était miné de toutes parts, et se setirât dans le château Saint-Ange avec les habitants de la ville. La Valette rejeta cet avis, comme s'il se fût agi de livrer l'île entière aux infidèles. « C'est ici, s'écria-t-il, et non ailleurs qu'il faut que nous mourions tous ensemble, ou que la victoire nous reste. » La victoire lui resta en effet ; et les défenseurs du château Saint-Michel, s'enflammant d'une généreuse émulation au spectacle que donnait non loin d'eux le grand maître en personne, persévérèrent de leur côté et furent aussi victorieux.

De guerre lasse Mustapha se retira, mais craignant que le sultan ne lui fît payer de sa tête le malheur de l'expédition, il prit le parti d'aller assiéger la Cité-Notable dont la possession momentanée ne pouvait être d'aucun résultat pour la conquête du reste de l'île. Il le savait, et son but était seulement d'en emmener en esclavage les habitants, dans

l'espérance que ce mince avantage adoucirait Soliman. Ce fut pour lui l'occasion d'une nouvelle défaite ; la Cité-Notable se défendit courageusement et le forçaà regagner le gros de son armée avec les débris d'un corps de quatre mille hommes qu'il avait détaché de celle-ci. Le séraskier, honteux et déconcerté, ne savaient plus par où tourner ses armes ; les chrétiens, encouragés par sa détresse, commencèrent à faire des sorties dans lesquelles ils eurent toujours l'avantage. Enfin, après une longue attente, on découvrit les mâts et les voiles de la flotte de Sicile et d'Espagne qui amenait un secours assez considérable ; les troupes, les armes, les munitions de guerre et de bouche qui composaient ce secours furent débarquées en un endroit tout autre que les musulmans ne l'avaient prévu. Le capitan-pacha, qui s'était imaginé que la flotte chrétienne se présenterait devant le grand port et qui se trouvait de ce côté avec toute son armée navale, fut consterné de sa mésaventure. Le séraskier ne montra pas moins de désespoir, et l'un et l'autre ne songèrent plus qu'à quitter la partie avec le moins de perte possible. Ils abandonnèrent le fort Saint-Elme ainsi que leur grosse artillerie, et se rembarquèrent, au mois de septembre 1565, avec une précipitation assez semblable à une fuite. Aussitôt La Valette fit replanter l'étendard de Saint-Jean sur le fort Saint-Elme, et les musulmans eurent la douleur de voir de leurs vaisseaux cette victorieuse enseigne flottant sur les débris d'où il leur avait fallu descendre. Toutefois Mustapha, qui se voyait déjà aux mains du bourreau vengeur de la honte de Soliman, résolut d'aller opérer un débarquement de l'autre côté de l'île pour livrer combat au secours que la flotte de Sicile et d'Espagne avait amené. Il ne fit ainsi que compléter son désastre : les chrétiens tombèrent sur les Turcs comme sur des troupeaux que l'on avait menés de force à la boucherie ; le massacre fut horrible, les musulmans se laissaient tuer pour ainsi dire sans se défendre. Le capitan-pacha ne recueillit sur sa flotte que quelques misérables débris de la puissante armée qu'il avait naguère conduite à Malte. Soliman le Magnifique apprit avec désespoir la défaite de ses généraux ; il foula aux pieds la missive de Mustapha qui lui annonçait ce malheur, et s'écria qu'au printemps suivant il irait lui-même à Malte pour en passer les habitants au tranchant de son épée. La mort ne lui laissa pas le temps d'essayer de cette vengeance.

Le spectacle que présenta l'île de Malte, après la levée du siége, fut

pénétrant à la fois de sublimité et de douleur : ce n'étaient que gens pâles et défigurés, à la barbe et aux cheveux épars, aux vêtements déchirés et en désordre, qui se cherchaient pour s'embrasser au milieu des ruines encore fumantes ; chacun commençait à penser à sa demeure, et ne la retrouvait plus ; toutes les maisons étaient détruites de fond en comble. Le grand maître lui-même, qui jusque-là s'était montré si ferme, promena un douloureux regard sur ce champ de débris et de tombes ; le souvenir des chevaliers et des braves soldats qu'il avait perdus, le tint quelque temps dans le morne silence du désespoir et le laissa insensible aux félicitations qu'on lui prodiguait de toutes parts. Mais enfin le sentiment de ce qu'il devait à ceux qui avaient si glorieusement survécu à leurs frères, le besoin dont son âme était remplie de consoler l'infortune publique, de réparer, autant que possible, les maux passés, de sécher les pleurs de tous, lui fit dévorer ses propres larmes, et couvrir la pensée de la veille par celle du lendemain. Il releva les maisons et les remparts, donna promptement un toit à ceux qui en manquaient, fit de son propre palais un refuge pour chacun, et partagea sa table avec tous les infortunés. Il jeta les fondements d'une ville nouvelle qui prit le nom de Cité-La-Valette, et lui-même il en posa la première pierre, le 28 mars 1566 ; sur les médailles destinées à en consacrer la fondation, cette inscription fut gravée : *Melita renascens* (*Malte renaissante*). La nouvelle ville devint bientôt la capitale et la place la plus importante de l'île, par les admirables fortifications que le grand maître y fit construire, et dont lui-même il avait tracé les plans.

Le pape Pie IV offrit à Parisot de La Valette le cardinalat, comme autrefois un de ses prédécesseurs avait fait pour Pierre d'Aubusson dans des circonstances pareilles ; mais, soit que La Valette trouvât cette dignité inférieure à celle de grand maître, soit scrupules d'autre genre, il refusa le chapeau. Il accepta les armes d'or tout enrichies de diamants que les princes chrétiens lui envoyèrent comme à l'un des plus grands capitaines du siècle et au plus solide défenseur de la chrétienté tout entière. Sa renommée égala désormais celle de Pierre d'Aubusson et de Villiers de l'Ile-Adam. Un coup de soleil dont il fut frappé à la tête termina les jours de ce sublime vieillard, qui supporta durant trois semaines toutes les souffrances de la maladie avec cette constance et cette fermeté qu'il avait toujours montrées au milieu des combats.

Il ne laissa percer quelque inquiétude qu'à la pensée de la divinité devant laquelle il allait tout à l'heure comparaître ; on le surprit alors qui appelait à son sécours son ange gardien : mais ce nuage, causé par son zèle religieux, s'évanouit bientôt, et l'on crut voir l'âme du héros s'exhaler dans un dernier soupir qui erra sur ses lèvres. Ce fut ainsi que finit Parisot de La Valette, le 21 août 1568, après avoir adressé aux chevaliers, ses frères, quelques conseils nobles et touchants pour la paix, l'union et la prospérité de l'Ordre de Saint-Jean. A quelque temps de là son corps fut porté dans l'église Notre-Dame de la Victoire, qu'il avait ordonné de construire dans la CITÉ-LA-VALETTE.

---

# L'ARCHEVÊQUE H. DE SOURDIS

CHEF DU CONSEIL DE MARINE, LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

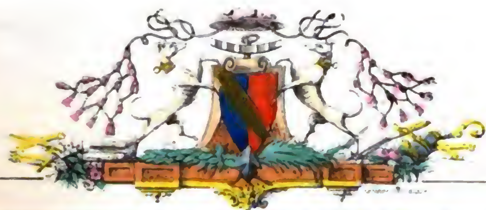
## LE COMTE D'HARCOURT (CADET LA PERLE)

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

Voici certainement l'une des existences les plus extraordinaires, les plus aventureuses, les plus agitées, les plus passionnées qui se puisse imaginer. On aurait peine à croire qu'elle ait été, à deux siècles de nous, celle d'un homme revêtu du caractère archiépiscopal, si l'on ne se rappelait que l'époque où elle se passa fut la même qui voyait le cardinal Richelieu présider en roi aux affaires de l'État, commander aux armées et inspirer au clergé de France les plus belliqueux penchants. Trente ans durant, on pensa être revenu sous un certain aspect aux jours de Philippe-Auguste, où les prélats, l'épée d'une main, la croix de l'autre, luttaient d'ardeur et de bravoure avec toute royale lignée, toute fière chevalerie.

La vie d'Henri d'Escoubleau de Sourdis se divise en deux parts également militantes, quoique sous une forme différente, également semées d'aventures, également bruyantes, à ce point qu'on ne sait laquelle offre le plus de couleur et d'originalité. Nous nous arrêterons pourtant davantage à la seconde, en raison de la nature de cet ouvrage. Dès le règne de François I[er], la famille d'Escoubleau jouissait d'un assez grand crédit pour que l'un des aïeux du personnage dont il va être question ait été nommé gouverneur des enfants de ce monarque et porté sur son testament. La faveur de Gabrielle d'Estrées, dont cette famille devint l'alliée, augmenta encore sa puis-

L'Archevesque de Bordeaux [illegible]



L'Archevêque de Bordeaux d'Escoubleau de Sourdis.

sance, sous le règne de Henri IV. Henri d'Escoubleau de Sourdis succéda à son oncle, en 1623, dans l'évêché de Maillezais; nommé ensuite coadjuteur du cardinal François d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, son frère, il le remplaça après sa mort dans la dignité archiépiscopale. C'est alors qu'homme d'esprit violent, irascible et impérieux, il se trouva en lutte directe avec le célèbre duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, qui avait su rester en possession d'une telle autorité depuis le règne de Henri III, que Richelieu lui-même était embarrassé d'y mettre obstacle et d'abattre l'indocile orgueil de ce vieillard. Le duc n'avait rien épargné pour empêcher l'élévation de Sourdis, prévoyant bien qu'il trouverait en lui un défenseur ardent des prérogatives du métropolitain et des prétentions de l'Église, un fougueux adversaire et un rival enfin. Il ne se trompait pas. Outre le clergé, l'archevêque mit de son côté le parlement et le peuple de Bordeaux. Bientôt la querelle éclata en insultes publiques. Un jour, excité par d'Épernon qui faisait battre et arrêter les hommes de la dépendance ecclésiastique, l'archevêque se fit revêtir de ses habits pontificaux, sortit de son palais à pied, suivi d'un de ses suffragants et d'un nombreux clergé, et s'en alla par les principales rues de la ville, criant, à ce que rapportent quelques auteurs : « A moi ! mon peuple, à moi ! C'en est fait des libertés de l'Église ! » Le peuple entend son pasteur qui l'appelle, s'assemble, grossit autour de lui, et le suit en tumulte. D'Épernon. informé de ce qui se passe, s'élance dans un carrosse avec deux de ses principaux gentilshommes, se fait escorter de tous ses gardes tenant la mèche allumée sur le serpentin de leurs mousquets, et ordonne qu'on le conduise à la rencontre de l'archevêque. Il l'aperçoit qui était près de rentrer dans son palais, s'élance précipitamment de son carrosse, et saisissant brusquément le prélat par le bras :

« Vous voici donc, impudent, qui faites toujours du désordre.

— Je fais ma charge, répond l'archevêque.

— Vous êtes un insolent ! reprend le duc. »

Et en même temps il arrache au prélat son chapeau et sa calotte, et les jette à terre.

« Vous êtes un brouilon, un méchant et un ignorant, ajouta-t-il, accompagnant ses paroles de gestes et d'actes de plus en plus menaçants. Je ne sais qui me tient que je ne vous laisse sur le carreau.

— Je vous excommunie au nom du Dieu vivant ! s'écrie à son tour l'archevêque, frémissant d'une colère surhumaine.

— Tu mens, dit le duc écumant, la canne levée, et ne trouvant plus que des monosyllabes sur ses lèvres serrées et violettes de rage. »

L'archevêque, remarquant que d'Épernon ne se connaît plus lui-même, et touche au délire, en profite pour s'armer d'une sorte de sang-froid, et prend un air et un ton de résignation et de martyr, qui rangent de plus en plus la foule de son côté.

« Tyran, dit-il, tes coups seront autant de roses et de fleurs que tu répandras sur moi. Frappe tant que tu auras en main les armes du roi ; tu as puissance sur mon corps, mais sur mon âme, mon esprit et mon cœur, tu n'en saurais prétendre : car ils me sont donnés pour conduire mon peuple. »

Puis, reprenant l'accent d'une colère inspirée :

« Encore une fois, je te dirai, de la part du Dieu vivant, que tu es excommunié. »

Ces dernières paroles jettent d'Épernon dans le paroxysme de la fureur. Il pousse du bout de sa canne le prélat par la poitrine ; il allait le frapper sur les épaules, quand les deux gentilshommes qui l'accompagnaient s'interposent vivement et suspendent les coups.

« Je n'ai d'autres armes que la croix de mon Dieu, disait, pendant ce temps, l'archevêque.

— Mon épée, mon épée, répétait d'Épernon, mon épée que je le tue !.. Oui, reprenait-il, sans votre caractère, je vous étendrais mort sur la place ! »

Sourdis et d'Épernon n'étaient pas les seuls engagés. Les gardes du duc avaient mis les armes à la main et chargeaient le clergé et le peuple qui se pressaient autour de l'archevêque. Plusieurs ecclésiastiques, dont l'un était neveu de Sourdis, furent battus et blessés.

« On assassine mes prêtres ! » criait le prélat, en se laissant dégager par un des gentilshommes de la suite du duc lui-même, et en rentrant lentement et avec dignité dans son église métropolitaine.

A peine y fut-il qu'il assembla le chapitre, et fit déclarer solennellement que le duc d'Épernon et ses gardes étaient excommuniés *ipso facto*.

Ce ne fut pas trop du cardinal Richelieu, du roi et du pape pour mettre un terme à ce violent état de choses. D'Épernon ne vit lever

la sentence d'excommunication qui l'avait frappé, qu'après avoir fait amende honorable à la porte de l'église métropolitaine de Bordeaux, où l'archevêque le reçut à la tête de tout son clergé et l'entendit lui demander pardon, mais d'une façon encore assez leste et cavalière de la part du duc, *uniquement* comme pour s'acquitter d'une parole donnée au roi.

Malgré l'apparent sang-froid de l'archevêque dans quelques détails de sa scène publique avec d'Épernon, chacun avait pu comprendre, à son œil étincelant, à son geste impatient, que la croix avait brûlé sa main, quand il s'était trouvé sous la canne de son adversaire, et que, lui aussi, il aurait volontiers crié : « Une épée ! une épée ! que j'en coupe la face de cet insolent ! » Un homme de cette espèce semblait beaucoup plus fait pour être placé à la tête d'une armée que pour conduire, image du doux pasteur, un pieux et résigné troupeau.

C'est ainsi qu'en jugea Richelieu, en l'appelant d'abord à concourir au fameux siége de La Rochelle, en 1627 et 1628, comme intendant de l'artillerie et directeur des vivres. Le prélat s'acquitta de cette double charge avec un esprit d'ordre et de fermeté qui l'éleva très-haut dans l'estime du cardinal ministre ; il fit voir, par les avis qu'il donna dans le conseil, sur la conduite en général et les détails du siége, qu'il y avait en lui des qualités militaires innées, et qu'au besoin il ne resterait pas au-dessous du premier rôle dans une armée.

En effet, la guerre ayant été déclarée à l'Espagne, le 19 mai 1635, l'archevêque y prit une part fort active, et, chose plus extraordinaire, ce fut à la tête des flottes qu'il brilla. Il est très-vrai qu'à cette époque encore, les commandements supérieurs à la mer étaient presque toujours donnés à des généraux de terre qui, sur l'élément nouveau pour eux où on les plaçait, avaient besoin de se laisser guider par l'expérience des pilotes et des capitaines; néanmoins, dans quelques-uns de ces personnages que l'on improvisait amiraux se développaient parfois d'éminentes facultés navales, et l'on en voyait qui, après s'être instruits quelque temps aux leçons de leurs subalternes, s'élevaient bientôt à la hauteur du rang qu'on leur avait assigné sur les flottes, non-seulement par le courage et l'énergie qu'ils montraient, mais encore par la sûreté de leur coup d'œil, l'ensemble et la précision de leurs mouvements. La chose d'ailleurs était beaucoup plus concevable que de nos jours : la théorie navale, la science des

grandes manœuvres étant loin encore d'être portée où on les a vues depuis. Non qu'on puisse dire assurément, comme l'ont fait quelques auteurs se reproduisant l'un l'autre, qu'il n'y eût point d'art dans la guerre maritime avant la belle époque de Louis XIV; les Doria, les Strozzi, les La Garde, et bien d'autres donneraient un démenti suffisant à cette assertion. Et, pour ne s'occuper ici que des peuples modernes, on retrouve même un art de guerre naval jusque dans la disposition de la flotte du roi d'Angleterre, Édouard III, en 1340, à la bataille de l'Écluse, et dans le mouvement que fit l'expérimenté Génois Barbavera, pour se tirer du trou où restèrent si malencontreusement enchaînés les Français avec leurs amiraux Hugues Quieret et Behuchet.

L'archevêque montra tout de suite qu'il avait le pied marin, et que ce qu'il ignorait encore de la science navale telle qu'elle était de son temps, il ne tarderait pas à le connaître. Pour y arriver plus vite, il attacha à sa personne le savant George Fournier, de la compagnie de Jésus, dont le livre d'*Hydrographie* est resté comme le répertoire, comme le monument le plus complet des connaissances nautiques, de l'état naval jusqu'à la seconde moitié du dix-septième siècle.

Les Espagnols ayant envoyé, l'année même de la déclaration de guerre, une flotte et des troupes de débarquement s'emparer des deux îles Lerins, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, et s'y étant fortifiés d'une façon redoutable et menaçante pour le midi de la France, Richelieu chargea d'aller les reprendre le comte d'Harcourt, dit Cadet la Perle, en qualité de lieutenant général de la flotte, et l'archevêque de Bordeaux en qualité de *chef des conseils du roi en l'armée marine*, de directeur des subsistances, munitions, équipages, fortifications des places, etc. Le titre de chef du conseil de marine indique assez que dès cette époque l'archevêque était regardé par Richelieu comme l'homme le plus apte à donner une bonne direction aux opérations de l'armée navale. Aussi, malgré la lieutenance générale du comte d'Harcourt, le premier rôle lui fut-il acquis sur mer dans les campagnes qui eurent lieu.

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt et d'Armagnac, surnommé *Cadet la Perle*, parce qu'il était le cadet de la branche de Lorraine-Elbeuf, et qu'il portait une énorme perle à l'oreille, était d'ailleurs un des plus braves et habiles généraux de son temps. Il s'était dis-

tingué en Allemagne, au siége de Prague, dès l'âge de dix-neuf ans, et ensuite, dans les guerres de religion, aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, de Montauban, de l'île de Ré et de La Rochelle. Depuis encore, lorsque Richelieu avait jugé d'une bonne politique d'envoyer une armée en Italie pour assurer à un prince français, Charles de Nevers, la succession des duchés de Mantoue et de Montferrat, le comte d'Harcourt s'était signalé par la plus héroïque valeur à l'attaque du pas de Suze, et Louis XIII l'en avait récompensé en lui donnant le collier de ses ordres. Au moment où on le nomma lieutenant général de la flotte destinée à opérer dans la Méditerranée, le brave Cadet la Perle était âgé de trente-cinq ans environ.

L'archevêque présida à l'armement de la flotte qui se réunit dans la rade de Saint-Martin-de-Ré, au nombre de trente-huit bâtiments de guerre qui en général étaient de deux cents à cinq cents tonneaux, portaient de seize à trente canons, et de cent à deux cents hommes, non compris les capitaines, lieutenants, enseignes et les officiers mariniers. Un seul de ces bâtiments, le *Navire du Roi*, était de mille tonneaux, et portait soixante-douze canons et trois cents hommes, non compris les officiers de marine, et les officiers mariniers, dont les grades correspondaient dès lors à ceux des sous-officiers des armées de terre. Il y avait en outre six brûlots, et douze flûtes destinées à porter les vivres, avec trois cents soldats chacune, pour que, selon l'observation de l'archevêque, on pût venir par le côté, jeter ces soldats sur les vaisseaux ennemis que l'on attaquerait ou sur ceux des Français qui seraient en danger.

La flotte mit à la voile de Saint-Martin-de-Ré, le 23 juin 1636, après avoir longtemps attendu un vent favorable et avoir même été ramenée à ce point de départ. L'archevêque tint avec exactitude le journal de sa navigation et témoigna jusqu'au bout de l'esprit méthodique que Richelieu avait reconnu en lui. Après avoir été arrêtée sept jours au cap Ortegal et quelque temps empêchée par les vents contraires de doubler le cap Finisterra, elle fit rencontre d'un bâtiment corsaire de Salé, amarinant un navire hollandais et chargé des richesses d'un bâtiment anglais coulé bas par lui. Le bâtiment corsaire fut réduit à se rendre avec les cent dix musulmans qui le montaient, et amené à bord du *Navire du Roi*, où l'archevêque, chargé du jugement des prises, le déclara bien et dûment conquis et condamna ses

anciens possesseurs à ramer sur les galères de France. L'archevêque, à cette occasion, manifesta l'intention d'aller réprimer les corsaires de Salé, port de l'empire de Maroc sur l'Atlantique. Il fit durant toute sa navigation une foule d'observations judicieuses, et écrivit à Richelieu pour lui proposer d'enlever à l'Espagne la Pointe de Vigo et les îles Bayona dépendant de la province de Gallice, pour s'y fortifier. Aux approches du détroit de Gibraltar, on fit une nouvelle prise sur les corsaires de Salé. L'archevêque ayant heureusement passé le détroit et relevé le mont Gibraltar, alla mouiller, le 17 juillet 1636, aux îles Baléares. Ce même jour, on reconnut un vaisseau anglais armé de vingt-quatre canons, et on lui envoya faire commandement d'amener son pavillon, qu'il portait au grand mât. Comme il ne se conformait pas à cet ordre, on l'y contraignit à coups de canon. L'archevêque, qui avait reçu à cet égard des instructions de Richelieu, ne relâcha ce navire qu'après jugement. Au bruit des déprédations des pirates turcs et algériens dans la Méditerranée, il posa les bases d'une répression efficace de ces écumeurs de mer, déclarant que c'était une grande honte de voir leur effronterie et de n'y pas remédier quand la chose était si facile. Le 29 juillet, la flotte fut en travers du golfe de Lyon, et l'archevêque envoya donner avis de son arrivée au marquis de Pontcourlai, général des galères, et à de Beauvau, évêque de Nantes, intendant de la flotte du Levant, qui se tenaient à Marseille et qui avaient ordre de se joindre à la flotte du Ponant. Ici l'archevêque et le comte d'Harcourt éprouvèrent de grands embarras, que leur suscita la jalousie de Pontcourlai et du maréchal de Vitri, gouverneur de Provence. Ce dernier surtout s'emporta contre l'archevêque avec tant de violence qu'on fut, peu après, obligé de l'arrêter. L'archevêque et le comte d'Harcourt ayant été joints par Beauvau avec une partie des forces navales du Levant, mais voyant que Pontcourlai et Vitri leur faisaient perdre leur temps en pourparlers inutiles, se disposèrent à aller chercher la flotte ennemie. Ils eurent avis, le 6 septembre, qu'elle était dans le port de Monaco, sous les ordres du duc de Fernandinez, et résolurent de lui livrer combat dans ce port même. Toutefois un coup de vent les en empêcha, et ce ne fut que le 9 septembre, en la rade de Menton, qu'une affaire s'engagea. L'archevêque et le comte d'Harcourt canonnèrent trois heures durant les Espagnols qui furent réduits à se retirer. Une autre fois

on offrit la bataille aux ennemis ; mais quoique le brave Cadet la Perle parût en pourpoint sur le pont du *Navire du Roi*, en faisant un grand bruit de toute son artillerie pour les défier, ils la refusèrent. La saison étant désormais trop avancée pour que toutes les dispositions nécessaires à l'attaque des îles Lérins fussent faites, l'archevêque et d'Harcourt pour occuper leurs loisirs cinglèrent sur l'île de Sardaigne, appartenant alors à l'Espagne, y opérèrent une descente et se rendirent maîtres de la ville d'Oristano.

L'année suivante, l'archevèque et le comte procédèrent, dès le commencement du printemps, à l'attaque des îles Lérins, but principal de leur expédition. Georges Fournier, qui était sur la flotte, dit que les Espagnols les avaient tellement fortifiées, qu'il n'était pas un espace ou une motte de terre où il n'y eût citadelles, retranchements, redoutes ou fossés. La flotte s'approcha, le 24 mars 1637, jusqu'à portée de pistolet de l'île Sainte-Marguerite, et commença le débarquement. L'archevêque et d'Harcourt donnaient eux-mêmes l'exemple ; ils allèrent prendre position sous le feu des ennemis. Au bruit de la gloire qu'ils acquéraient, le jeune marquis de Pontcourlai, neveu du cardinal ministre, faisant trêve un moment à sa jalousie, arriva enfin avec six galères pour partager leurs travaux. Durant une trêve de deux heures pour retirer les morts, et après une affaire dans laquelle l'archevêque s'était conduit en soldat, le gouverneur de l'un des forts de Sainte-Marguerite, don Gonzalès de Crespo, sortit et vint à moitié chemin des redoutes françaises, avec d'excellent vin d'Espagne et convia plusieurs capitaines des vaisseaux et des galères à boire à la santé des deux rois en guerre ; cela accepté et échangé, le combat recommença plus vif que jamais. Quinze galères d'Espagne furent aperçues, qui voulaient secourir les îles assiégées ; mais la flotte française les tint en échec et les mit dans la nécessité de faire retraite. Enfin, le 12 mai 1637, après une défense de deux mois et demi, l'île Sainte-Marguerite capitula, et le 13, l'île Saint-Honorat en fit autant.

Un si brillant succès porta tout d'un coup l'archevèque et le comte d'Harcourt au rang des plus fameux capitaines de l'époque. Le second ayant été appelé à un commandement continental, en attendant que la conduite d'une armée navale dans la Méditerranée lui fût encore confiée, l'archevêque eut seul, en 1633, la direction de la flotte que Richelieu destinait à seconder les opérations d'une armée de terre en-

voyée en Espagne par le pas de Béhobie. C'était, en conséquence, sur les côtes des provinces basques, dans l'Océan, que l'armée navale devait le plus particulièrement agir. L'archevêque, après avoir envoyé une escadre s'emparer, conjointement avec les forces continentales, du port du Passage, partit lui-même de l'île de Ré, le 29 juillet, suivi du gros de la flotte ; il entra dans le golfe de Gascogne, débarqua deux mille hommes au Passage pour en garder la ville et le port, et emmena quatre vaisseaux pris sur l'ennemi, non sans en avoir sacrifié plusieurs autres. Il se rendit ensuite devant Fontarabie, place à la conquête de laquelle Richelieu tenait essentiellement, et dont le siége était depuis quelque temps commencé par terre.

Le cardinal de La Valette qui, de concert avec le prince Henri de Bourbon, commandait l'armée continentale, ayant manifesté l'intention de faire brûler plusieurs bâtiments français échoués sous le feu de Saint-Sébastien, dans une position presque désespérée, l'archevêque y mit énergiquement obstacle, et dépêcha sur-le-champ, pour la conservation de ces navires, plusieurs officiers, entre lesquels Duquesne et le chevalier Paul, qui réussirent à les relever et à les sauver.

Sur les entrefaites, on eut avis qu'une flotte espagnole, sous les ordres de don Lopez, amiral renommé, était en rade de Guetaria ou Gatari. Aussitôt, l'archevêque tint un conseil et recueillit l'avis de ses officiers, particulièrement ceux du vice-amiral, de l'Aunai Razilli, commandeur de Malte, marin et navigateur éminent, du chevalier de Montigni remplissant les fonctions de contre-amiral, du commandeur des Goutes, capitaine du vaisseau amiral, du capitaine Giron, célèbre par ses voyages au long cours, du fameux chevalier Paul, et de l'illustre Duquesne à peine encore dans sa vingtième année, mais à qui le génie tenait déjà lieu d'expérience. Le résultat de ce conseil fut que l'archevêque partit avec dix de ses meilleurs vaisseaux et cinq brûlots seulement pour aller attaquer la flotte espagnole dans la rade même de Gatari, laissant la garde du canal de Fontarabie au vice-amiral Razilli avec le reste de l'armée. Le 22 août 1638, fut livrée une des plus sanglantes batailles navales dont on ait gardé la mémoire. Toute la flotte espagnole fut incendiée, à ce point que la quille même des vaisseaux fut réduite en charbons qui allèrent porter à plus de dix lieues de là les preuves de ce grand désastre. Les flammes furent poussées jusque sur le mont et la ville voisine ; et ces lieux naguère si beaux et

si riches présentèrent bientôt le plus effrayant tableau, les plus horribles scènes de désolation. L'archevêque écrivit, de la rade même où il avait remporté la victoire, cette lettre qui témoigne de son caractère fier et martial :

« Je ne serais pas digne de tenir la place de Son Éminence, si j'avais su les ennemis si près de moi sans les combattre. Ils l'ont été par la grâce de Dieu et la valeur des capitaines qui commandent les vaisseaux du roi, de telle sorte que de quatorze galions et trois frégates rassemblés de Dunkerque à la Corogne et de ceux qui étaient sortis du Passage chargés de trois mille hommes de pied qu'ils menaient à Saint-Sébastien, il ne reste plus ni hommes ni vaisseaux en état de pouvoir nuire au service du roi, tout ayant été brûlé, à la réserve d'un qui est échoué tout percé de coups de canon et qui ne servira jamais. Pour les hommes, ce qui a pu échapper de l'eau et du feu est sans armes, sans habits et sans cœur, de sorte que vous pouvez vous assurer que vous voilà délivrés d'un secours de terre, et l'armée du roi de ce valeureux don Lopez, lequel ne devait pas s'attaquer aux armes de Sa Majesté pour couronner les grandes victoires qu'on disait qu'il avait obtenues autrefois. »

A peine Richelieu eut-il reçu le rapport de la bataille de Gatari, qu'il adressa à l'archevêque les plus triomphants éloges.

« Monsieur, lui écrivit-il, je ne saurais vous témoigner la joie que j'ai de la victoire que vous avez remportée sur les ennemis. C'est un effet de votre cœur, de votre activité et de votre bonne conduite. J'espère que ce succès sera suivi de plusieurs autres et par terre et par mer, et je vous conjure de faire tout ce que vous pourrez à ce qu'il ne soit pas seul... J'écris à MM. des Gouttes, Montigni, de Cangé, et je vous prie de témoigner aux sieurs de Chastellux, de Casenac, du Mé, La Chesnaye, Boisjoli, Senente, Linières, Garnier, Paul, de Conflans, Macé et Duquesne, l'entière satisfaction que j'ai de la façon avec laquelle ils se sont comportés en cette occasion, et les assurer de mon affection. J'enverrai à tous les capitaines des brûlots, des chaînes d'or et des lettres de capitaines entretenus. »

Une lettre de compliment du roi lui-même accompagnait la dépêche de Richelieu qui insistait en outre d'une manière pressante pour que la flotte secondât de tous ses efforts le siége de Fontarabie.

Malheureusement la mésintelligence qui se mit entre les chefs des

forces assiégeantes et le mauvais vouloir du cardinal de La Valette, fils de d'Épernon, pour l'archevêque, firent échouer cette entreprise. En vain Sourdis en personne, étant descendu à terre à la tête de la marine, fit tous ses efforts pour rallier l'armée ; il eut son cheval tué sous lui, et ne put que montrer de nouveau sa valeur et sa fermeté. Après la défaite, il recueillit les débris de l'armée, et étant remonté sur ses vaisseaux, il côtoya l'Espagne, prêt à balayer toute escadre qui ferait montre de l'inquiéter, et vint mouiller en France.

Pendant ce temps, le comte d'Harcourt, repassant du service de terre au service de mer, avait reçu le commandement de la flotte du Levant, avec la délégation des pouvoirs du grand maître, chef et surintendant de la navigation, qui était Richelieu lui-même. Par suite, le général des galères de France, Pontcourlai, neveu du cardinal ministre, se trouvait placé sous les ordres du lieutenant général de l'armée navale. Il s'en montra mécontent, et ses lenteurs calculées empêchèrent la mise à exécution d'un projet d'attaque conçu par Richelieu contre les États barbaresques. Toutefois, les reproches amers du premier ministre rendirent de l'activité à Pontcourlai, qui remporta avec ses seules forces une grande victoire navale sur les Espagnols, le 1er septembre 1638, près de Gênes, tandis que le comte d'Harcourt se voyait retenu aux îles d'Hyères par les vents contraires.

L'année suivante, 1639, l'archevêque resta à la tête de l'armée navale du Ponant, et le comte d'Harcourt à la tête de celle du Levant. La flotte du Ponant partit de la rade de Saint-Martin de Ré, le 18 mai 1639, forte de quarante vaisseaux de guerre, vingt et un brûlots et douze flûtes chargées d'artifices et d'infanterie pour les descentes. L'archevêque alla provoquer sur les côtes de Galice les flottes espagnoles qui, à son arrivée, s'enfoncèrent dans leurs ports. Ayant fait rencontre d'un vaisseau anglais, il le chargea d'aller porter de sa part un défi dans les formes à l'amiral espagnol ; mais il ne reçut point de réponse, et ne put venir à bout de faire sortir l'ennemi, quoiqu'il fît à dessein de fréquentes descentes dans son voisinage. Les temps contraires ayant forcé l'archevêque de venir mouiller à Belle-Isle-en-Mer, il en repartit bientôt ; et, sur l'avis qu'il y avait neuf galions espagnols en rade de Santona, près de Laredo, en Biscaye, il s'y rendit en toute hâte ; mais sept de ces galions avaient déjà pris le large. Les deux autres, de mille à huit cents tonneaux chacun, étaient retirés dans un amas de sable

sous le fort Santona, que plusieurs batteries et deux mille hommes bien retranchés défendaient. L'archevêque, brûlant de faire oublier le malheur de Fontarabie, dont il n'avait point été la cause, descend à terre, et attaque successivement la place de Laredo et celle de Santona, qui furent toutes deux emportées à la pointe de l'épée, avec l'appui de quelques vaisseaux, frégates et chaloupes. Des deux galions qui étaient en rade de Santona, l'un fut brûlé, l'autre pris.

L'archevêque reçut de nouvelles congratulations pour ses récents succès. Quatre drapeaux, conquis par ses armes sur les Espagnols, furent portés en grande pompe et triomphalement appendus dans la cathédrale de Bordeaux.

La guerre avec la maison d'Autriche et d'Espagne s'étant compliquée d'une guerre civile et étrangère dans les souverainetés de Savoie et de Piémont, et la France ayant pris le parti de la veuve de feu Victor-Amédée, tutrice des enfants mineurs de ce prince, contre les collatéraux mécontents, le comte d'Harcourt fut encore enlevé, en octobre 1639, au commandement de la flotte du Levant, pour prendre celui d'une armée de terre en Piémont. Il fit ravitailler Casal, et, avec un corps de huit mille hommes seulement, battit devant Quiers, le 20 novembre 1639, vingt mille Espagnols commandés par le prince Thomas de Savoie. En 1640, le comte d'Harcourt, après avoir forcé le général espagnol, marquis de Leganez, dans ses lignes devant Casal, et s'être mis par là en mesure de faire le siége de Turin, battit pour la seconde fois, le 11 juillet, ce général qui était venu l'attaquer dans ses retranchements. On vit à cette occasion une chose fort extraordinaire. Tandis que la citadelle était assiégé par le prince Thomas, maître de la ville, la ville était assiégée par le comte d'Harcourt, et le comte d'Harcourt assiégé dans son camp par le marquis de Leganez. Le comte sortit victorieusement d'un double péril et entra dans Turin le 24 septembre 1640. Cet événement couvrit de gloire le comte d'Harcourt ; le fameux Jean de Wert, général des troupes impériales, s'écria qu'il aimerait mieux être Harcourt qu'empereur. Le vainqueur revint un moment à la tête de sa flotte ; assisté du marquis de Brézé, qui avait alors le commandement des galères, il s'assura de Villa-Franca, près Nice, en opposition à vingt-deux galères d'Espagne et d'Italie, qui s'approchaient dans le même but, fit d'importantes captures, et força les Génois à garder, contre leur gré, la neutralité. Ce

fut là le terme des exploits maritimes du comte d'Harcourt; désormais il ne servit plus que sur terre. En 1641, il battit le cardinal de Savoie devant Ivrée, contraignit le prince Thomas à lever le siége de Chivas et s'empara de Coni. L'année suivante, il fut chargé de couvrir les frontières de Picardie et d'Artois, et s'en acquitta avec intelligence et bonheur. On s'étonne qu'après avoir rendu tant de signalés services et avoir eu plusieurs fois des maréchaux de France sous ses ordres, lui-même il n'ait jamais été maréchal de France. On lui donna, en 1643, la charge de grand écuyer à laquelle il pouvait prétendre par sa naissance, mais qu'il préféra ne devoir qu'à sa valeur. Il fut envoyé en Angleterre pour offrir la médiation de la France entre l'infortuné roi Charles Ier et le parlement; malheureusement sa mission n'eut aucun résultat. En 1645, le comte d'Harcourt remplaça le maréchal de la Mothe-Houdancourt en Catalogne, obtint plusieurs avantages sur les Espagnols, les battit complétement à Llorens et s'empara de Balaguer. Il déjoua une conjuration formée contre lui. Un moment la fortune parut l'abandonner : le marquis de Leganez, qui avait plus d'une revanche à prendre, l'obligea, en 1646, à lever le siége de Lerida, place devant laquelle le grand Condé lui-même ne fut pas plus heureux l'année suivante. Chargé, en 1649, du commandement de l'armée de Flandre, il repoussa de ce côté les Espagnols, les défit le 10 juin, près de Valenciennes, et tailla en pièces huit cents chevaux, entre Douai et Saint-Amand, le 23 du même mois. Il avait investi Cambrai, dont il fut obligé de lever le siége le 3 juillet. Il finit sa campagne par la prise de Condé, le 25 août, en deux jours de tranchée ouverte; mais il abandonna cette place, ne jugeant pas qu'elle fût en état d'être conservée pendant l'hiver. Durant les troubles civils de la régence d'Anne d'Autriche, il passa du parti de la cour dans celui des frondeurs; et fut ramené, après un échec que lui fit éprouver le maréchal de la Ferté, du parti des frondeurs à celui de la cour, qu'il ne quitta plus. Rentré complétement en grâce, il eut le gouvernement de l'Anjou, où il se retira. Il mourut d'apoplexie dans l'abbaye de Royaumont, le 25 juillet 1666, à l'âge d'environ soixante-six ans. Il fut vivement regretté par les soldats et les matelots qu'il avait si souvent conduits à la victoire, et dont il s'était constamment montré le père, à ce point que dans les jours de disette il commençait toujours par eux et oubliait le soin de sa propre table. Populaire sur terre et

sur mer, le comte d'Harcourt, sous le nom de Cadet la Perle, fut pleuré sur les deux éléments.

Cependant, qu'était devenu l'archevêque que l'on a laissé triomphant après ses victoires de Laredo et de Santona, en 1639? Parti de Toulon, vers, la fin de juillet 1640, à la tête de la flotte du Levant, il alla bravement du côté où il se flattait de rencontrer les ennemis. Ayant ouï dire que le duc de Fernandinez, amiral d'Espagne, se tenait avec sa flotte dans ce qu'on appelle la rivière de Gênes, et faisait courir le bruit qu'il se désespérait à chercher inutilement l'armée navale de France qui, selon son dire, l'évitait soigneusement, il lui envoya ce cartel resté fameux :

« Monsieur, si vous êtes allé chercher aux îles Sainte-Marguerite les dix-huit galères que j'ai l'honneur de commander, avec pareil nombre, comme toute l'Italie le publie, je m'assure que vous aurez joie que je vienne pour vous en faciliter la rencontre. Les six vaisseaux qui les suivent ne vous doivent faire ombrage ; car on les peut tenir à distance en mer, ou les mettre en dépôt dans le port de Gênes. Que toute appréhension soit donc levée de ce côté. La générosité que vous professez, et la valeur que vous avez toujours fait paraître, et que j'honore à un haut point, m'ont fait venir de ceux cents milles d'ici pour vous donner cette satisfaction, et vous témoigner, en ce faisant, que je suis votre très-humble et obéissant serviteur. »

Cette missive, où la fierté se mêlait à l'ironie, imposa tout à coup silence aux jactances du duc de Fernandinez, qui n'eut garde d'accepter le défi et n'osa même tenir la mer. Pendant ce temps, l'archevêque entrait jusque dans le golfe de Naples, enlevait un vaisseau de guerre devant la ville de ce nom, et, à la faveur d'une descente hardie qui retenait les troupes ennemies occupées sur la côte, prenait plusieurs autres bâtiments dans les mêmes parages. Toutefois, le comte d'Alais, gouverneur de Provence, jaloux des nouveaux triomphes qu'aurait pu acquérir ce prélat guerrier, empêcha la flotte du Levant, en la laissant dépourvue de soldats, de procéder aux attaques de Nice et Villa-Franca, attaques qui entraient dans les plans du cardinal de Richelieu pour cette année.

En 1641, la Catalogne s'étant donnée à la France, sous la réserve de ses antiques priviléges et libertés, l'archevêque eut ordre de seconder avec la même flotte les opérations de l'armée de terre qui appuyait

les insurgés de cette province contre l'autorité du roi d'Espagne. Il détacha cinq de ses galères qui allèrent bravement enlever autant de bâtiments ennemis jusque sous le canon de Rosas. Puis il cingla du côté de Tarragone pour bloquer par mer cette place que le maréchal de la Mothe-Houdancourt assiégeait par terre. L'archevêque eut d'abord un plein succès ; il intercepta différents convois, fit d'importantes captures, livra plusieurs combats dans lesquels il eut toujours l'avantage, et partagea les périls et la gloire du général de l'armée de terre à la prise du fort Salo, qui semblait devoir être suivie de la conquête de Tarragone elle-même ; mais un convoi qui trompa sa vigilance et ravitailla la place, servit de prétexte au maréchal de la Mothe-Houdancourt pour lever le siége. La plus entière disgrâce suivit cette mésaventure de l'archevêque qui pourtant avait bien des excuses légitimes à donner et avait fait la plus belle retraite ; attaqué à plusieurs reprises par les flottes ennemies, il les avait toujours repoussées ; pas un de ses bâtiments, même des moindres, n'était resté au pouvoir des Espagnols ; tous avaient été ramenés à Toulon avec le sien, glorieux amiral que les boulets avaient troué par centaines et dont les mâts, ne se soutenant plus depuis longtemps que par artifice, tombèrent en entrant au port.

L'inexorable Richelieu, qui ne pardonnait pas une heure d'insuccès, même à ceux qui naguère avaient le mieux mérité de lui, donna ordre à l'archevêque de se retirer à Carpentras en attendant qu'on eût instruit son affaire ; il lui assigna encore diverses autres résidences, et enfin il lui permit de choisir celle qui lui plairait dans le comtat Venaissin, exceptant toutefois Avignon. Comme il arrive presque toujours dans la disgrâce, les reproches et les torts furent accumulés sur la personne de l'archevêque ; son caractère pontifical lui-même ne fut point à l'abri ; bien plus, on en prit texte pour dire qu'il avait gravement manqué en combattant pour la patrie ; de sorte que dans le même temps où l'on accusait à Paris l'archevêque de Bordeaux de n'avoir pas en dernier lieu porté les armes avec assez de succès, les mêmes ennemis peut-être, joints aux organes des Espagnols vaincus par lui, l'accusaient de s'en être trop glorieusement servi. L'archevêque répondit à cette attaque d'un autre genre par un mémoire tendant à prouver que de tout temps les prélats avaient pu prendre part à des expéditions guerrières, sans toutefois tremper leurs mains dans le

sang de l'ennemi, en un mot qu'ils avaient pu s'exposer à se faire tuer sans tuer eux-mêmes les autres. L'absolution du pape se fit attendre; Richelieu seul avait pu inspirer, contrairement à l'esprit de la religion chrétienne, au clergé de France d'entrer dans les voies guerrières desquelles il était sorti depuis le moyen âge ; enfin cette absolution arriva et, peu après, le 4 décembre 1642, l'autorisation donnée par Richelieu à l'archevêque de retourner dans son diocèse. Sourdis, tout occupé désormais du soin de ses ouailles, ne quitta plus Bordeaux qu'en 1645 pour venir présider à Paris l'assemblée du clergé de France. C'était la seconde fois qu'on lui décernait un tel honneur. L'activité qu'il mit à remplir les devoirs de sa charge jointe au bouillonnement naturel de son sang et aux longues fatigues qu'il lui avait fallu supporter à la guerre, déterminèrent une maladie qui devait être mortelle. On le transporta à Auteuil, village où tant de personnages illustres dans différents genres ont fini leurs jours. L'archevêque, avant de rendre sa vie à celui de qui il l'avait reçue, fit une confession publique et implora le pardon de tous ceux qui l'entouraient, y compris ses plus humbles serviteurs ; puis il expira le 18 juin 1645, à l'âge de cinquante et un ans. Le clergé, qui le considérait comme l'une de ses gloires, lui voulut faire de magnifiques funérailles. Elles eurent lieu dans l'ancienne église des Grands-Augustins de Paris, en présence d'une foule de prélats. Denis de la Barde, évêque de Saint-Brieuc, prononça une oraison funèbre où furent étalés tous les titres et tous les mérites du défunt, dont on transporta le corps dans la chapelle de l'ancien château de Jouy, près Versailles, domaine de la famille de Sourdis.

---

# JEAN GUITON

## AMIRAL ET MAIRE DE LA ROCHELLE.

Un esprit plein de ressources et d'activité, capable des plus grandes choses avec les plus petits moyens, une âme fortement trempée, un caractère de Spartiate, une physionomie taillée à la romaine, quelque chose qui sentait au besoin son dictateur, un homme de force et de génie enfin, manquant d'air, s'usant, s'épuisant dans une lutte aux proportions étroites d'un côté, dans la lutte d'une seule ville pour ainsi dire avec la commune patrie, et finissant dans le vague, dans l'obscurité et l'oubli : c'est un spectacle triste, mais assez ordinaire dans les guerres civiles; et c'est celui que présente le personnage historique dont on va s'occuper, personnage de révolutions qui eut le tort, pour sa fortune et son illustration, de naître deux siècles trop tôt.

Jean Guiton était originaire de Villeneuve en Agénois et appartenait à une famille de haute bourgeoisie, ayant fourni plusieurs personnages consulaires. L'aïeul de Jean Guiton était venu s'établir à La Rochelle et avait été un des pairs de cette commune, dont deux de ses fils furent maires. Les maires de La Rochelle jouissaient de grands priviléges et immunités, et, dans de graves circonstances, particulièrement dans les temps de guerre civile, qui revinrent trop souvent pour cette cité jadis éminemment opposante, ils étaient en possession d'une sorte de dictature.

La Rochelle, comme on l'a pu voir dans la vie du capitaine Polain et dans l'aperçu sur Jacques Sore, était devenue le point de ralliement, le quartier général, le boulevard du parti protestant ou huguenot dans

le nord et l'ouest de la France. Depuis le commencement de la guerre civile et religieuse, il n'y avait jamais eu de paix sincère entre les deux partis. Ce n'avaient été en réalité que des trêves, dont le règne de Henri IV, qui fut celui du tolérantisme, avait formé la plus longue. A peine ce prince était-il mort et Louis XIII lui avait-il succédé, que toutes les vieilles haines religieuses, qui couvaient sous la cendre, avaient résurgi. La guerre civile éclata de nouveau entre les catholiques et les huguenots qui s'attaquaient plus directement que jamais, surtout dans La Rochelle, à la couronne et à l'unité politique du pays, à l'unité du pays, tort immense qui nécessitait l'appui de l'étranger (et de quel étranger, grand Dieu! l'Anglais!) mais tort que les Rochelois en particulier devaient expier.

Les premières hostilités ouvertes eurent pour théâtre la mer, sur laquelle les armateurs de La Rochelle s'étaient acquis une grande réputation et une véritable puissance. Jean Guiton qui, en qualité d'échevin, jouait déjà un rôle important dans la municipalité de La Rochelle et dans l'assemblée des huguenots, et qui de plus était un homme de mer distingué, fut choisi pour amiral par la confédération protestante. Sous sa conduite, les escadres de La Rochelle poussèrent leurs courses dans la Gironde jusqu'aux portes de Bordeaux, et le long des côtes jusqu'à Bayonne, ravageant par de fréquentes descentes, les propriétés des catholiques et enlevant leurs navires de commerce ; ils osèrent même bientôt s'attaquer aux pavillons royaux, à celui du roi de France aussi bien qu'à celui du roi d'Espagne ; et l'amiral Jean Guiton fit transporter dans sa demeure des enseignes aux armoiries des deux couronnes, qu'il avait enlevées en divers combats. Les Rochelois, par leurs expéditions maritimes toujours suivies de riches captures, trouvaient moyen de couvrir les frais de la guerre que déjà aussi ils avaient à soutenir par terre.

Tandis que le duc d'Epernon la leur faisait de ce côté, une escadre royale de treize bâtiments, conduite par le vice-amiral de Razilli, parut dans ce qu'on appelle le Pertuis-Breton, le 1er octobre 1621. Razilli s'empara d'abord de plusieurs navires rochelois qui venaient de Cadix, de Lisbonne et de Terre-Neuve. Mais bientôt l'escadre de guerre de La Rochelle, aux pavillons blancs et bleus, composée de seize vaisseaux, une galiote de deux petites pataches, sous les ordres de l'amiral Guiton, ayant pour vice-amiral Théophile Vigier, sieur de

Treille-Bois, gentilhomme d'Arvert, en Saintonge, et pour contre-amiral Jacques Forant, de l'île de Ré, vint mettre un obstacle à ses desseins. Le 6 octobre, il y eut un premier combat naval dans lequel on se comporta de part et d'autre avec beaucoup de valeur, mais sans obtenir aucun avantage décisif. Sur le soir, Razilli prit le large et tourna l'île de Ré. Guiton se retira dans la rade de Saint-Martin, et détacha sans délai sa galiote, appuyée de quelques navires, avec ordre de remonter la Sèvre et de s'emparer des prises que Razilli avait faites et dont le produit se monta à cent mille écus du temps. Le lendemain, l'escadre royale côtoya l'île d'Oléron, et ayant été rejointe par Saint-Luc, gouverneur de Brouage, qui en prit le commandement en chef, elle courut vent-arrière sur ce qu'on nomme le Chef-de-Baye. Guiton ayant rangé son escadre le long de la côte de l'île de Ré, ne fit aucun mouvement, et laissa passer Saint-Luc qui lâcha contre lui quelques bordées; puis, à un signal qu'il donna, les Rochelois s'ébranlèrent pour prendre le dessus du vent, et tombèrent sur les royalistes, dont plusieurs navires échouèrent dans le canal, du côté du continent. On se sépara vers la fin du jour, après une canonnade de trois heures. Saint-Luc, profitant d'un vent de sud-est, débouqua par le Pertuis-Breton, et cingla vers la Bretagne.

Les deux partis jusque-là ne pouvaient compter de succès bien décidé; mais, au mois de novembre, le sort des armes se déclara en faveur des confédérés, qui firent un heureux débarquement dans l'île d'Oléron, de laquelle ils s'emparèrent. D'un autre côté, Guiton ayant appris que dix-huit bâtiments des royalistes se trouvaient dans le port de Brouage pour s'y faire radouber, partit aussitôt avec vingt-deux voiles, et étant arrivé devant ce port, s'avança comme à une victoire certaine. Deux des plus grands bâtiments de l'escadre royale, renforcée comme on l'a vu par l'adjonction de Saint-Luc, s'étaient échoués. Comme ils ne pouvaient manquer d'être écrasés par le feu de l'artillerie des Rochelois, Saint-Luc ordonna qu'on fît avancer jusqu'à ces bâtiments le reste de l'escadre qui jetterait l'ancre pour former avec eux une ligne. Les capitaines de l'escadre royale représentèrent à Saint-Luc que cette disposition était défavorable, et que la prudence exigeait que l'on se tînt sous voile pour être en état de revirer de bord. Saint-Luc, qui était un brave général, mais avant tout un général de terre, persista dans sa résolution. Le vent et la marée

empêchèrent les royalistes de manœuvrer utilement pour leur défense; trop faibles pour disputer la victoire aux confédérés, ils furent contraints de s'abattre sur la côte et d'entrer dans le canal de Brouage, pour s'y mettre à couvert. Alors Guiton détache les plus légers navires de son escadre pour aller attaquer les deux bâtiments abandonnés dans la vase ; on les élonge et l'on en vient à l'abordage ; c'est à qui des Rochelois se jetera sur ces deux proies, que pourtant on leur dispute avec la rage du désespoir. Enfin les assaillants, de beaucoup les plus nombreux, s'en rendent maîtres, et, quand la marée eut remis les bâtiments à flot, ils les amarinèrent et les conduisirent triomphalement à La Rochelle.

Encouragé par ce succès, Guiton entreprit de barrer le port de Brouage, ce que les Rochelois avaient déjà essayé de faire dans leurs précédentes guerres ; il se mettait en devoir, pour atteindre son objet, de couler à fond des nayires remplis de cailloux, quand Saint-Luc, qui avait pressenti ce dessein, fit élever une redoute de laquelle il ne partit pas un coup de canon qui ne portât sur les travailleurs rochelois et ne les mît en désordre. Guiton, après avoir essayé à plusieurs reprises de revenir à l'œuvre, se vit à la fin forcé de renoncer à son projet. Mais il en imagina aussitôt un autre : ce fut de pousser trois brûlots sur l'escadre royale ; Saint-Luc déjoua le nouveau dessein de Guiton, en commandant sur-le-champ des chaloupes qui allèrent intrépidement au-devant des brûlots, et vinrent à bout de les détourner.

Peu après, Guiton reprit encore son projet de barrer le port de Brouage. Mais Saint-Luc montra qu'il n'était pas moins fécond en moyens de défense que son adversaire en moyens d'attaque. Par son ordre, un gros vaisseau flamand fut placé à l'entrée du port et rendu immobile à l'aide d'ancres. Quelques barques, remplies de mousquetaires, eurent mission de voltiger en face des Rochelois, et de faire mine de les défier au combat. Guiton, dont l'escadre se composait de vingt bâtiments de haut bord, d'une galère et de plusieurs navires destinés à être enfoncés dans la vase, se laissa prendre à cette manœuvre, et arriva avec assurance sur l'escadre royale. A peine se fut-il approché, que le gros vaisseau posté par Saint-Luc, combinant son feu avec celui d'un fort voisin et de la mousqueterie des barques, jeta la mort et la confusion au milieu des confédérés, qui furent obligés de s'éloigner avec une grande perte des leurs et des bâtiments tout dé-

semparés, sans avoir réussi à autre chose qu'à ensevelir sous les eaux, sans ordre et hors la ligne du canal, quelques carcasses inutiles au barrage du port de Brouage.

La guerre continuant, l'amiral Guiton reçut ordre du conseil de La Rochelle de reprendre la mer pour empêcher la jonction des forces navales royalistes de la Méditerranée avec celles de l'Océan. Ces dernières étaient en armement au Blavet ou Port-Louis. Guiton ayant laissé à son vice-amiral, nommé Macquin, le soin de garder la côte, cingla vers la Bretagne avec vingt-deux voiles ; mais ayant eu avis que les galères de Marseille venaient d'entrer dans la Gironde, il revira de bord pour les recevoir à leur prochaine sortie du fleuve ; en même temps il détacha son contre-amiral avec ordre de remonter la Gironde et d'attirer les galères au combat. Celui-ci n'ayant pu y réussir, se lassa d'attendre et rejoignit son amiral. Guiton, désespérant à son tour, abandonna ces parages et alla croiser sur les côtes du Poitou. Les galères de Marseille sortirent alors. Elles étaient par le travers des *Baleines*, à l'opposite de la pointe septentrionale de l'île de Ré, lorsqu'un aviso informa Guiton de leur sortie. Il part à l'instant, et découvre au loin des galères qu'il cherchait. Comme il soufflait faiblement du nord-est, Guiton, pour monter au vent, rangea la côte occidentale de l'île de Ré. Les galères qui se trouvaient alors à l'entrée du Pertuis, s'éloignèrent à l'aide de la rame, prirent le dessus du vent, et cinglèrent ensuite vers l'embouchure de la Loire dans laquelle elles vinrent à bout d'échapper à l'active poursuite de l'amiral de La Rochelle. Guiton résolut de les attendre encore à une nouvelle sortie, et se mit à croiser à l'embouchure de la Loire ; mais un vent furieux du sud-ouest s'étant élevé, l'escadre rocheloise, après avoir été pendant deux jours le jouet de la tourmente, rentra toute délabrée dans la rade de Saint-Martin ; dès lors il fut résolu qu'elle n'irait plus en course. Les galères de Marseille purent désormais opérer tout à l'aise leur jonction avec la flotte de l'Océan. Auparavant même, elles coulèrent à fond dans la Gironde deux vaisseaux rochelois, et reprirent, avec le secours des garnisons de Royan et de Blaye, l'île d'Argenton dont les huguenots s'étaient emparés.

Les divers bâtiments qui devaient composer l'armée navale du roi ne se rassemblèrent que lentement au Port-Louis, assigné pour rendez-vous général. Charles, duc de Guise, chargé du commandement de

cette flotte, attendait avec beaucoup d'impatience, appréhendant que l'approche de l'hiver ne reculât l'occasion d'attaquer les huguenots. Enfin, il se vit en état de mettre à la voile vers la mi-octobre 1622, avec dix-huit bâtiments de Saint-Malo, huit équipés dans les ports de Guyenne, quelques autres de la Méditerranée, dix galères de Marseille, un grand galion de Malte, et le galion-amiral armé à ses frais. Charles de Guise commandant en personne le corps de bataille, avait sous ses ordres, Saint-Luc chargé de l'avant-garde ; de Manti chargé de l'arrière-garde ; le vice-amiral de Razilli dont l'expérience le guidait particulièrement, et Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères de France, qui devait escarmoucher à la tête de l'armée, tandis que les trois corps principaux se disposeraient à combattre sur une même ligne. Un calme qui survint fit différer l'attaque.

Le 27 octobre la flotte royale, à la faveur d'un petit frais, s'ébranla ; les galères s'avancèrent pour canonner l'ennemi. Le duc de Guise, impatient d'engager une affaire générale, monta sur la Réale du comte de Joigny pour reconnaître les forces des confédérés ; après avoir tout observé par lui-même, voulant profiter du flot qui revenait, il prit à l'instant ses dispositions pour le combat ; les galères eurent ordre de le commencer, et Saint-Luc eut avis de forcer de voiles pour les soutenir. La flotte rocheloise était forte de trente-neuf bâtiments peu considérables, portant environ cinq mille hommes. Guiton, voyant les royalistes arriver sur lui, simula d'abord la fuite ; mais cette manœuvre n'avait d'autre but que de lui donner le dessus du vent, qu'il obtint en effet. Alors il arriva à son tour sur Saint-Luc, et commença l'action vers les trois heures d'après midi. Le feu de l'artillerie fit, de part et d'autre de grands ravages. Le *Postillon Rochelois*, bâtiment monté de deux cents hommes et commandé par Jacques Arnaud, d'Orléans, fut coulé bas avec tout son monde d'un coup de canon qui brisa son étrave, pièce de forme recourbée, qui termine et soutient l'avant du vaisseau et est en quelque sorte la continuation de la quille. Bien des familles de La Rochelle furent mises en deuil par ce coup funeste. Quatre capitaines huguenots, Daniel Braigneau, Hélie-Thomas, Jaumier et Jean Arnault de la Tremblade, s'étaient attachés au vaisseau royaliste *la Marguerite*. L'ayant accroché après un choc assez rude, Braigneau y avait fait entrer une partie de son équipage. La *Marguerite* était sur le point de se rendre, lorsqu'elle fut secourue

par le grand galion de Malte dont l'artillerie était formidable. Alors les assaillants, ne songeant plus qu'à se retirer, furent taillés en pièces. Braigneau, à qui il ne restait plus que vingt hommes de cent-soixante qu'il avait au commencement de l'action, fit couper les grappins et déborda ; il vint en rade de *Chef-de-Baye*, par corruption Ché-de-Bois, d'où il fit partir deux matelots avec une lettre pour le maire, à qui il demandait un nouvel équipage. A La Rochelle tout homme était soldat ; il se présenta un grand nombre de volontaires qui s'embarquèrent à l'instant, et l'intrépide Braigneau, avec sa nouvelle troupe, alla rejoindre le lendemain la flotte rocheloise. L'avant-garde royale qui soutenait depuis longtemps le choc des confédérés, supérieurs par le nombre, était en mauvais état ; le duc de Guise qui la voyait en danger voulut lui-même aller à son secours ; on lui représenta vainement que pour sauver Saint-Luc il allait se perdre, parce qu'il ne pouvait être suivi de sa division qui était sous le vent. Il est des circonstances qui font un devoir de la témérité. Le duc, ne voyant plus de péril où il voyait la nécessité de secourir les siens, ordonna à ses pilotes d'aller aux huguenots. Ceux-ci abandonnent aussitôt l'avant-garde des royalistes pour tomber sur leur amiral, séparé de son corps de bataille. On ne vit jamais de combat plus opiniâtre ni plus furieux ; le feu du canon et celui de la mousqueterie combinés ensemble et alternativement ménagés, rappelaient le bruit d'un tonnerre continu. Deux brûlots ayant été accrochés au vaisseau du duc de Guise, la flamme commençait à le dévorer ; le duc se comporta alors en général à qui la fortune peut faire essuyer un affront, sans pouvoir lui ravir la gloire qu'il mérite. Tranquille et conservant cette mâle assurance, sans laquelle il n'est plus de ressource dans les grands dangers, il employa une partie de l'équipage à éteindre l'incendie, tandis que l'autre était chargée de repousser les assaillants. Les amarres des grappins étant coupées on rejeta au large les brûlots ; mais le vent les fit tomber peu après sur la poupe du vaisseau que l'on avait cru sauvé. Alors le feu devint, presque sans gradation, un terrible embrasement. Quelques-uns, dans ce péril immense, conseillèrent au duc de Guise de se jeter dans la chaloupe et de se retirer ; mais il répondit avec magnanimité : « Qu'il ne pouvait quitter des hommes qui combattaient si généreusement, et que s'ils devaient périr, son contentement et sa gloire seraient de périr avec eux. » Il fallut donc une seconde fois combattre l'ennemi

d'un côté et la flamme de l'autre. Heureusement les brûlots furent écartés par deux ou trois volées de canon tirées à fleur-d'eau. Le choc dura encore quelque temps. Pendant que le duc de Guise repoussait les assauts de Guiton, une partie de l'armée navale des confédérés, que le vent portait sur les royalistes, était venue les attaquer avec beaucoup d'intrépidité. On se battit sans ordre de part et d'autre, et la mêlée fut très-sanglante; on ne se sépara qu'à la nuit. L'amiral Guiton avait pris le parti de la retraite un peu avant la fin de la bataille, son vaisseau ayant peine à manœuvrer à cause des coups dont il était criblé, et ses blessés, qui étaient en fort grand nombre, demandant un prompt secours. Les autres bâtiments de sa flotte se rendirent successivement après lui dans la fosse de Loys. Quoique dans cette journée meurtrière les confédérés eussent perdu quinze cents hommes, la victoire ne s'était pas complétement déclarée pour la flotte royale.

Dans un conseil de guerre que tint Guiton à la fosse de Loys, l'avis de quelques-uns fut pourtant de se retirer en Angleterre; celui de l'amiral fut de gagner le port de La Rochelle, et de sauver ainsi les hommes et l'artillerie des vaisseaux. Mais Richardille Poitevin et Horry des Iles, hommes plus fougueux que prudents, s'élevèrent contre cette proposition, et, dans un mouvement de colère, jetant chacun un poignard sur la table, ils dirent qu'on n'était pas loin de la lâcheté quand on ne savait pas rougir de la fuite; que des gens d'honneur, jaloux d'acquérir de l'estime, devaient craindre de la perdre par cette voie. Ils ajoutèrent que la mort étant préférable à l'ignominie, il fallait en appeler au mauvais état de la flotte et du petit nombre des hommes à l'héroïsme du désespoir, et combattre au besoin avec la résolution de périr. Guiton, blessé au cœur que l'on eût pu un seul instant mettre son courage en doute, sacrifia ses convictions, le sentiment d'une longue expérience, à cet avis de Spartiates un peu en délire. Il fut résolu que la flotte des confédérés attendrait celle des royalistes dans la fosse de Loys ou l'Oye.

Le lendemain, comme la mer était calme, Guise ordonna au comte de Joigny d'arriver avec ses galères sur la flotte rocheloise. Guiton et son vice-amiral Macquin, retenus hors de la fosse de Loys par le tirant d'eau de leurs bâtiments, levèrent l'ancre dès qu'ils eurent vu les galères faire force de rames pour les atteindre. Macquin ne fut pas aussi heureux ou aussi habile que Guiton; il ne put éviter la rencontre du

comte de Joigny, dont le canon perça son vaisseau dans les œuvres-vives. Le vice-amiral rochelois, pour se sauver, alla s'échouer sur des bancs ; il fut bientôt enveloppé par les chaloupes des galères qui firent pleuvoir sur son bord une si furieuse grêle de mousquetades, qu'une partie de ses gens se jetèrent dans le canot du bâtiment, abandonnant leur chef. Les autres essayèrent de tenir bon ; mais vaincus enfin par la multitude, ils se cachèrent à fond de cale. Macquin avait encore avec lui son lieutenant Hurtin de la Tremblade et quinze hommes déterminés. Peut-être eût-il pu essayer de se défendre jusqu'à la fin, ou du moins aurait-il dû choisir, entre deux genres de mort, celui que l'honneur exigeait : il perdit la tête, se jeta à la mer et se noya. Le lieutenant Hurtin de la Tremblade sut tirer un beau salut d'une plus noble constance. Exposé au grand feu des royalistes, il réservait habilement le sien pour repousser les abordages. Quelques coups de canon qu'il envoya à propos coulèrent à fond plusieurs des chaloupes assaillantes, les autres se lassèrent de le harceler et de lui disputer les débris de son vaisseau. Sur le soir, les gros bâtiments royalistes, qui n'avaient pu manœuvrer à cause du calme, mirent à profit une brise qui s'éleva pour entrer dans la rade de l'Aiguillon, où ils reçurent un renfort de huit vaisseaux que le marquis de Rouillac leur amenait de Brouage.

Charles de Guise voulait l'entière destruction de la flotte rocheloise ; il fixa l'exécution de ce dessein au 30 octobre 1622 ; mais une violente tempête, qui dura jusqu'au 6 novembre, l'empêcha de tenter l'entreprise. Sur les entrefaites, il reçut avis que la paix venait d'être accordée par le roi aux protestants soulevés ; il députa aussitôt à l'amiral Guiton un tambour avec un billet ainsi conçu : « Le porteur saura si les ennemis ne veulent pas obéir à la paix que le roi leur a donnée ; oui ou non. » Guiton répondit qu'il n'avait pas entendu parler d'accommodement. Là-dessus, le duc de Guise appareille, range la côte du Poitou, se replie ensuite vers l'île de Ré, et vient se placer par le travers du port de Saint-Martin. L'amiral de La Rochelle, pour se mettre en état de défense, leva l'ancre avec son contre-amiral ; mais un courant les faisant dériver, ils s'abattirent tous les deux sur des écueils. Les autres bâtiments des confédérés n'osèrent sortir de la fosse de Loys, où ils essuyèrent tout le feu des royalistes qui s'étaient avancés jusqu'à l'entrée de cette anse, mais qu'une nouvelle tempête força de se reti-

rer. Le temps favorable ramena le duc de Guise résolu de faire un dernier effort. Saint-Luc eut ordre de s'avancer, la sonde à la main, et de recommencer l'attaque. Les vaisseaux rochelois, enfermés dans un étroit espace, n'avaient pu s'étendre : comme ils étaient entassés travers par travers, ils se virent exposés sans défense au feu redoublé de l'artillerie des royalistes, dont tous les coups portaient. Ils eussent été infailliblement écrasés si le duc de Guise, qui venait de recevoir une députation de La Rochelle, n'avait fait cesser l'attaque. La paix était encore une fois acceptée par les protestants dont l'assemblée cessa, jusqu'à des jours en apparence plus favorables, de tenir ses séances.

En 1625, trois ans à peine après cette nouvelle paix les protestants, poussés par les deux frères Rohan et Soubise, seigneur dont l'ambition personnelle exploitait en toute occasion le parti huguenot, profitèrent de la guerre étrangère pour rallumer la guerre civile. Le duc de Rohan, excité par la très-catholique cour d'Espagne, se fit déclarer chef des églises dites réformées, tandis que le prince de Soubise préludait à une élévation plus guerrière par des coups de main frappés à l'improviste sur mer. La flotte royale, en partie composée de bâtiments hollandais, aux ordres de l'amiral Haustain, et de laquelle l'amiral de France, Henri de Montmorenci, surnommé *la Gloire des braves*, devait bientôt venir prendre le commandement, fit voile pour le réprimer. Après un avantage surpris à la bonne foi des Hollandais ses co-religionnaires, Soubise éprouva une défaite totale de la part de Montmorenci qui avait sous ses ordres, outre le Hollandais Haustain, François Faucon, commandeur de Ris, les vice-amiraux de Manti et de Razilli ; François de Larochefoucauld, gouverneur de Poitou ; Saint-Luc et Saint-Bonnet de Toiras, qui furent tous deux maréchaux de France, et une brillante élite de capitaines.

Après la déroute de Soubise, Montmorenci eut à combattre l'amiral Guiton que l'on croyait faussement acculé, avec sa flotte, dans la fosse de Loys sans qu'il en pût sortir, à cause de la morte-eau, mais qui pourtant mit à la voile à la faveur d'un vent propice et cingla sur la flotte royale comme s'il eût eu l'intention d'engager le combat. Au fond, l'amiral rochelois, qui se sentait trop faible, n'avait d'autre but que de faire force de voiles au travers des vaisseaux de Montmorenci et de se jeter dans le port de La Rochelle. C'était déjà un projet assez hardi et périlleux. Le vent, qui tout à coup devint contraire, sauva

Guiton d'un danger pour le précipiter dans un autre. Comme il se trouvait soudain arrêté, Montmorenci appareilla et fut bientôt à portée de canon. Les Rochelois se battirent en retraite. Un beau clair de lune permit à l'amiral de France de les suivre et de leur donner la chasse jusque pendant la nuit. Au lever du jour, Guiton se vit attaquer avec une fureur dont ses habiles manœuvres ne purent le défendre. Il perdit neuf de ses bâtiments et une quantité considérable de monde. Lui-même il fut obligé de se sauver à La Rochelle dans une chaloupe, après avoir fait échouer son vaisseau, entièrement désemparé dans le combat. Son malheur lui fut imputé à crime par quelques-uns. Cet homme habile et intrépide aux services duquel Richelieu eût mis alors le plus haut prix, s'il eût voulu les vendre, se vit indignement accusé d'avoir manqué de courage et de s'être laissé séduire par l'argent des royalistes : car les plus grands caractères ne sont point à l'abri du reproche et du soupçon au milieu de leur propre parti, dans les temps de révolution. Après cet événement, une autre paix, qui ne devait encore être qu'une trêve, fut signée le 6 février 1626.

Elle ne dura que tout juste le temps qui parut indispensable au parti protestant pour se rétablir et se ménager des alliances. La famille de Rohan lui assura celle de l'Angleterre, et décida La Rochelle à se faire de nouveau la place d'armes des confédérés. C'est alors que Richelieu, le grand cardinal ministre, résolut de venir en personne, avec son espèce de vieux pupille Louis XIII, assiéger et réduire pour jamais cette ville à l'obéissance. C'est alors aussi que les Rochelois opposèrent, en qualité de maire de leur cité ou plutôt de dictateur, à ce génie supérieur et inébranlable dans ses plans, l'amiral Jean Guiton, à l'égard duquel ils reconnaissaient ainsi leurs torts. La Rochelle, menacée du dernier danger, plaça son espoir de salut dans le marin dont les défaites mêmes n'avaient pas été sans gloire. Guiton parut d'abord refuser l'honneur que ses concitoyens lui voulaient faire ; mais quand on lui eut parlé du mérite qu'il y avait à accepter la charge de maire dans un moment de péril imminent et quand il y allait du salut public, il accepta.

C'était, au rapport des contemporains, un personnage petit de corps, mais grand d'esprit et de cœur ; il avait un caractère vif, impétueux et ferme jusqu'à l'opiniâtreté, s'animant par la vue même du danger qu'il n'écartait souvent qu'en se précipitant dans un danger

plus grand encore ; il allait d'un pas intrépide où sa fougue le guidait, toujours prêt à braver les malheurs et dédaignant de les prévoir. L'habitude de commander sur mer lui avait donné quelque chose d'impérieux, et celle de se jouer avec la mort et le sang dans les combats, une certaine dureté que les uns appelaient romaine et les autres sauvage.

Quand Guiton prit possession du fauteuil de maire, il déposa deux pistolets sur le bureau, et, s'adressant aux échevins, pairs, bourgeois et habitants qui venaient saluer son élection :

« Bonnes gens, leur dit-il, vous m'élevez pour votre chef ; je m'ébahis de cet honneur. Il n'y aurait que deux évangélistes au monde que je serais un des deux. Nous allons tous faire serment sur la sainte Bible de prendre plutôt la mort en patience que de survivre à la perte de notre religion et au carnage de nos familles. Ceux d'entre vous qui parleront de capitulation et de soumission au papisme seront notés de traîtrise et d'infamie, et ces deux pistolets demeureront sur la table pour envoyer de ce monde en l'autre tous les perfides. Je jure et je proteste de ne jamais songer à la paix, et si quelqu'un m'entend prononcer ce mot, je consens qu'il me donne une mousquetade, laquelle m'étende roide. »

Et comme il achevait, il couvrit sa tête du chaperon de la municipalité.

Mettant aussitôt ses actes au pair de ses paroles, Guiton traduisit devant un conseil de guerre quiconque laissa percer des intentions contraires à son dessein de défendre la ville jusqu'à la mort, quiconque fut surpris ayant des connivences avec l'ennemi, même les femmes et les enfants. Un de ces derniers, à peine âgé de dix ans, accusé d'avoir porté une lettre au camp du roi, fut condamné au fouet et au bannissement.

Cependant, les Rochelois avaient affaire à un ennemi aussi persévérant, aussi infatigable que leur maire. Richelieu les emprisonnait dans leur cité par terre et par mer à la fois, au moyen d'un blocus hermétique et d'une digue fameuse qui s'élevait infranchissable devant leur port. Guiton attendait chaque jour des secours de l'Angleterre, qui en avait promis de considérables. Il allait de temps en temps sur le rivage, une grande lunette à la main, pour tâcher de découvrir les pavillons britanniques ; mais presque toujours il revenait cruellement

désappointé. Trois fois pourtant ces pavillons se montrèrent, la première fois avant que la digue fût élevée, sous la conduite du duc de Buckingham, ministre favori du roi d'Angleterre ; la seconde fois, après la construction de la digue, sous les ordres du comte de Denbigh, et la troisième fois, qui fut la dernière, le 28 septembre 1628, sous ceux du comte de Lindsey. Mais ces apparitions, tournant toujours à la honte des Anglais et au plus grand désespoir des assiégés, s'évanouirent l'une après l'autre, après de vaines tentatives.

La Rochelle était réduite aux abois par une famine dont peu d'autres approchèrent. « On voyait, dit le maréchal de Fabert qui était présent au blocus, on voyait des hommes et des femmes qui ne pouvaient se soutenir. Leur maigreur avait rendu leurs habits si larges qu'il fallait les lier autour du corps pour empêcher la pluie et le froid de pénétrer jusqu'à la chair. Les visages étaient hideux, les yeux hâves, les dents sortaient de la bouche. Les hommes étaient si faibles et si accablés qu'ils criaient lorsqu'on voulait s'approcher d'eux, tant ils craignaient qu'en les touchant on ne les fît tomber. Les rues étaient jonchées de corps morts. Les maisons étaient de véritables sépulcres. On ne pouvait faire un pas, sans marcher à travers des *souffles* qu'exhalait de tous côtés un tas de morts et de mourants. Les cimetières étaient couverts de cadavres ; un grand nombre de personnes avaient elles-mêmes fait leurs fosses, et, sur le bord attendaient l'heure de la mort. Quelque pitié qu'on pût avoir les uns pour les autres, on gardait toute charité pour soi-même ; celle des riches se réduisait à jeter par les fenêtres une colle faite de vieux cuirs de bottes, de souliers, de harnais de chevaux, et d'autres choses plus exécrables. » Un témoin plus oculaire encore que le maréchal de Fabert, et qui se trouvait dans la place même pendant le blocus, dit qu'à la fin « les chevaux, ânes, mulets, chiens, chats, jusqu'aux rats et aux souris étaient mangés ; qu'il ne restait plus ni herbes, ni limaçons ; que l'on avait recours aux peaux de bœufs, cuirs de vieux pourpoints, buffleteries, souliers, bottes, parchemins, bois pilés, plâtres, terres, fientes (ce qu'il a, remarque-t-il, vu de ses yeux), charognes que les chiens avaient autrefois rongées ; et que plusieurs allaient mourir dans les cimetières. »

Durant ce temps, un ministre de Calvin prêchait matin et soir, et Guiton se rendait souvent au temple pour entonner à pleine voix les

psaumes de Marot et de Théodore de Bèze. Il y avait du Cromwell dans cet homme-là. Richelieu n'ignorait pas la position extrême des assiégés. Une fois, il leur envoya un héraut d'armes fleurdelisé, nommé Jean Gratiolet, qui demanda à parler au maire de la part du roi. Lorsque Guiton parut sur les remparts, le trompette s'avança et fit sa chamade ; Gratiolet prit sa cotte d'armes, sa toque, et s'écria d'une voix retentissante :

« A toi, Guiton, maire de La Rochelle, et généralement à tous ceux qui ont part au gouvernement de cette ville, je vous somme, au nom du roi, de quitter votre rébellion et de lui rendre promptement l'entière obéissance que vous lui devez. Je vous déclare qu'en ce cas il vous pardonnera votre félonie. Au contraire, si vous persistez en votre dureté, je vous annonce de sa part que vous n'aurez plus rien à espérer de sa miséricorde, mais à attendre la punition que vos fautes ont méritée, laquelle ne se fera pas attendre, car vos misères sont effroyables, chacun en est informé. »

Guiton, son chapeau à la main, répondit au héraut avec autant de civilité qu'il put :

« Dites à Sa Majesté et à M. le cardinal que nous sommes leurs très-humbles serviteurs. Assurez-les que nous avons des provisions au delà de ce qu'ils nous font dire ; nous ne sommes pas encore au point de nous rendre ; dans sept ou huit jours, nous espérons être secourus. Ainsi nous n'avons nulle autre réponse à faire. »

Guiton, en effet, venait de recevoir de nouvelles promesses de l'Angleterre. Il monta lui-même en chaire, et, exhortant le peuple à la patience :

« Nous défendons la cause commune de tous les fidèles, s'écria-t-il ; la vérité du Christ est déchirée dans le royaume, ce qui est advenu par la tyrannie des Pharisiens. Encore quelques jours, et nous aurons sauvé la vraie religion. »

Et du prêche, Guiton s'en allait jour et nuit dans la maison de ville, et là, brandissant ses deux pistolets, il criait : « Malheur à qui parlera de se rendre ! »

Un des officiers du présidial osa lui représenter pourtant la cruelle extrémité des habitants et la nécessité d'entrer en arrangement avec le roi. Guiton ne le tua pas, mais il répliqua à sa harangue par un violent soufflet.

« C'est chose étrange, dit en même temps le maire, s'adressant aux spectateurs, c'est chose étrange qu'un des membres du corps de la ville demande la soumission des bons bourgeois. »

Cependant Guiton eut la main forcée par le désespoir public. Douze bourgeois de La Rochelle, qu'il se refusa d'ailleurs à conduire, s'acheminèrent vers le camp du roi pour implorer pardon et miséricorde. Ils furent présentés à Louis XIII, et se jetèrent tout en pleurs à ses genoux. Le roi, après quelques sévères reproches, dit que néanmoins il pardonnait aux rebelles.

Guiton, tout amaigri et affaibli lui-même par la famine, se promenait dans La Rochelle, portant encore les insignes municipaux, lorsqu'on annonça la soumission de la commune aux volontés du prince et du cardinal, après un siége de plus d'un an. En sa qualité de maire il fut réduit, chose qui dut lui paraître une affreuse torture, à aller présenter les clefs de la ville au maréchal de Schomberg, qui le premier se présenta aux portes au nom du roi. Le maréchal lui dit : « Guiton, vous n'êtes plus maire ; votre charge est abolie. Retirez-vous. »

Guiton obéit en silence. Mais il revint le lendemain, 30 octobre 1628, au-devant du cardinal qu'il se flattait peut-être de fléchir en faveur des priviléges de ses anciens administrés.

« Il n'y a plus qu'un seul maire à La Rochelle, lui dit Richelieu : c'est le roi. — Ah ! monseigneur, répondit courageusement Guiton, ce n'est pas cela à quoi nous nous attendions. — Allons, Guiton, reprit le cardinal, rentrez en votre logis, et que désormais personne ne prenne le titre de maire, sous peine de la vie. »

Le 1er novembre 1628, le roi Louis XIII entra à son tour dans la ville soumise, comme à la suite de son premier ministre. Le 2 du même mois Guiton partait pour l'exil. Il se retira à Londres et il y resta jusqu'en 1635, époque où, dans les profondeurs de sa politique, Richelieu jugea à propos de s'allier avec les principales puissances protestantes de l'Europe contre la catholique maison d'Autriche et d'Espagne. On vit alors tous les principaux huguenots français que le cardinal avait naguère combattus, rentrer en grâce et reprendre du service dans les armées de terre et de mer de Louis XIII. Guiton, brûlant de se signaler contre la nation des inquisiteurs, contre les Espagnols, les plus farouches ennemis des huguenots, revint en France et

y accepta, de même que son brave compatriote Braigneau, les fonctions de capitaine d'un bâtiment du roi. Quoiqu'on ne le trouve pas porté dans la liste des capitaines des vaisseaux composant l'armée navale de France, placée sous les ordres de l'archevêque de Bordeaux et du comte d'Harcourt, de 1635 à 1637, il paraît néanmoins probable que Jean Guiton était au siége des îles Lérins et contribua à leur reprise sur les Espagnols. On a des preuves certaines qu'il fut chargé en 1638, par l'archevêque, d'emmener des galions enlevés à l'Espagne. Enfin on suppose qu'il fut tué en 1646, sous le règne de Louis XIV, à la bataille navale de Télamone, qui vit aussi la mort du valeureux Brezé. On suppose!... Quelle obscurité, après tant d'éclat, après une sorte de dictature !

On a parlé d'élever une statue au maire Jean Guiton dans La Rochelle. L'accomplissement d'un tel dessein ne pourrait être qu'une faute. On ne dresse pas de statues aux héros de guerres civiles, à moins que ces personnages n'aient été en même temps des fondateurs et ne soient la date d'une nouvelle ère politique ou religieuse : il faut réserver le marbre et le ciseau sculpteur pour les héros de guerre étrangère et pour les bienfaiteurs de l'humanité. C'est assez que les autres aient une page dans l'histoire.

---

# ARMAND DE MAILLÉ-BREZÉ

GRAND MAÎTRE, CHEF ET SURINTENDANT DE LA NAVIGATION.

C'est un axiome vulgaire, mais souvent méconnu, qu'il ne s'en faut point tenir à l'extérieur des hommes. Tel, d'une physionomie ingrate, de proportions mesquines ou lourdes, d'esprit, en apparence, lent et nul dans le cours ordinaire de la vie, paraît incapable de rien et plongé dans une sorte de léthargie physique et morale, qui, à certain jour et sur un théâtre convenable, se réveille, grandit, s'élève et plane ; il plane si haut, ce génie qui commande, que l'œil a peine à le suivre et que les âmes étonnées qu'il entraîne après soi n'ont d'autre ressource pour faire route avec la sienne que de se confondre en elle. Bien des hommes fameux ont offert ce contraste de la forme avec le fond, de l'insignifiance habituelle des dehors avec les plus prodigieux élans dans l'occasion. La France compte plusieurs grands marins de ce genre, entre autres Château-Regnaud, la Galissonnière, La Mothe-Picquet, et, avant eux, Armand de Maillé, marquis de Brezé et de Graville, comte de Beaufort-en-Vallée, baron de Trèves, duc de Fronsac et de Caumont, fils d'un maréchal de France et neveu du cardinal de Richelieu.

Brezé renfermait une grande âme dans un petit corps. Il était lent à tout, excepté à défaire l'ennemi, et toujours attaquait dès qu'il était en présence. Il en voulait surtout au vaisseau miral, sans se mettre en peine que ses adversaires l'emportassent par le nombre et par la force des vaisseaux ; car il se flattait que tous auraient le même sort que leur chef. Chaque année lui paya le tribut de quelque éclatante victoire. C'était un homme qu'on n'eût pas soupçonné capable de si

grandes choses, mais qui néanmoins méritait une fortune plus superbe encore que celle qu'il obtint, s'il est possible. Sa générosité envers les gens de sa maison, envers les pauvres, envers sa sœur même, épouse du grand Condé, avait quelque chose de royal et de simple à la fois, qui exprimait toute l'élévation de son cœur aussi bien dans la vie privée que sur les champs de bataille.

Maillé-Brezé commença à se signaler, en 1638, dès la vingtième année de son âge, en qualité de mestre-de-camp d'un régiment de troupes de terre dans la guerre de Flandre. A quelque temps de là, le cardinal Richelieu, dont le génie voulait faire et faisait en effet de la France une puissance maritime de premier ordre, sans préjudice de la puissance continentale, et qui dans ce but, détruisant la vieille amirauté telle qu'elle était anciennement constituée, avait créé pour lui-même la charge de grand maître, chef et surintendant de la navigation et du commerce, et poussait tous ses parents, tous ses amis, toutes ses créatures, à entrer dans la marine comme dans la route la plus pleine d'avenir et de fortune, Richelieu nomma, dans le courant d'octobre 1639, au commandement de la flotte de la Méditerranée le jeune Brezé, à la place du comte d'Harcourt remis à la tête des armées de terre, mais qui revint bientôt à la tête de l'armée navale pour y diriger la valeur naturellement encore peu expérimentée du neveu du cardinal. Au retour du comte, Brezé conserva seulement le généralat des galères. Les deux généraux firent ensemble, à la fin de 1639, une belle campagne navale ; ils s'assurèrent de Villa-Franca, près Nice, en opposition à vingt-sept galères d'Espagne et d'Italie qui s'approchaient dans le même but ; ils forcèrent les Génois à observer, en dépit de leurs désirs contraires, une exacte neutralité, et firent plusieurs belles prises.

Mais ce fut à dater de l'année 1640 seulement que Brezé, décidé désormais à faire de la marine sa carrière de gloire, montra, à côté des qualités d'un héros, celles d'un amiral. Chargé du commandement de l'armée navale du Ponant ou de l'Océan, il fit voile de La Rochelle avec trente bâtiments de guerre, dont neuf brûlots, dans l'intention d'arrêter et de combattre la flotte de Indes occidentales qui devait partir de Cadix pour la Nouvelle-Espagne. Le 20 juillet, se trouvant à douze ou quinze lieues à l'ouest de Cadix, il donna la chasse à un bâtiment anglais qui ne lui sembla pas suffisamment

neutre, et qui se décida à amener pavillon, s'en remettant à la générosité des Français. Brezé prit de lui quelques renseignements sur l'état et les projets des ennemis et le conserva jusqu'à plus ample examen. Le 22 juillet, sur les sept heures du matin, on reconnut, à deux ou trois lieues au vent, la flotte des Indes occidentales qui faisait voile de Cadix, forte de trente-six galions, dont quatorze de 1,500 tonneaux, quatorze de 1,000 à 1,200, et le reste de 4 à 800 tonneaux. Aussitôt Brezé assembla ses vaisseaux, fit force de voiles sur les ennemis, et après un petit calme, le vent ayant tourné au sud-ouest et lui ayant donné le dessus, il revira sur eux. Toutefois, la faiblesse du vent ne lui permit pas de les joindre avant trois heures de l'après-midi. L'amiral espagnol était à la tête de douze de ses plus gros bâtiments, et le reste de son armée paraissait en contenance de se battre courageusement. Ce que voyant, le jeune Brezé alla droit à l'amiral d'Espagne et lui présenta le côté à portée de pistolet, ayant son vice-amiral du Mé auprès de lui avec partie de ses vaisseaux, tandis que le chevalier de Coupeauville, son contre-amiral, prenait les ennemis en arrière. Brezé commença la bataille en faisant un grand feu de toute son artillerie sur l'amiral d'Espagne qui, troué de toutes parts, fut obligé d'abandonner la partie. Profitant sans tarder de ce premier succès, Brezé ordonna qu'on s'approchât, et s'approcha lui-même à portée de pistolet des plus gros galions espagnols que l'on canonna avec fureur et sans relâche, tandis que des brûlots étaient commandés pour les aborder. Ceux-ci accomplirent courageusement leur mission qui presque toujours était suivie de mort pour leurs officiers et leurs équipages ; ils jetèrent les grappins sur quatre galions ennemis, parmi lesquels l'amiral d'Espagne, déjà maltraité par Brezé, et y fixèrent l'incendie ; deux des galions furent entièrement consumés ; l'amiral et le quatrième galion vinrent à bout d'éteindre le feu, mais non sans avoir perdu beaucoup de leurs hommes qui se jetèrent à l'eau dans le premier mouvement de la panique et se noyèrent ; davantage encore auraient péri de ce genre de mort, si Brezé, ému de compassion, n'avait détaché ses chaloupes pour en sauver le plus possible ; il en recueillit ainsi trois cents. Un cinquième galion, dont les mâts, les manœuvres et toutes les voiles brûlaient à la fois, présenta longtemps un effrayant spectacle ; le feu ne cessa de le dévorer que quand il fut ras comme un ponton et ne laissa plus sur les

flots qu'une masse inerte et impuissante. Cependant Brezé, accompagné du vice-amiral Porte-Noire, était revenu de sa personne à la charge sur l'amiral d'Espagne ; il allait l'aborder, lorsque par bonheur il s'aperçut que le vaisseau espagnol était près de couler bas, et que, les grappins une fois jetés, celui-ci aurait pu l'entraîner dans son désastre. En effet, on entendit encore l'amiral tirer deux coups de canon de détresse ; puis il sombra ainsi que deux autres galions, engloutissant avec lui le marquis de Cardeignas, capitaine-général de toute l'infanterie de la Nouvelle-Espagne, un prélat de grande considération et une brillante élite de gentilshommes, qui tous d'ailleurs avaient vaillamment combattu jusqu'à la fin. La nuit étant survenue, l'ennemi, dont la perte s'élevait à cinq galions, de 15 à 1,600 tonneaux, évalués cinq ou six cent mille écus pièce, et à plus de quinze cents hommes, en profita pour fuir vent-arrière. Brezé, après avoir rassemblé sa flotte, compté ses propres pertes, parmi lesquelles il avait à regretter quelques officiers et une partie des équipages de ses brûlots, mais pas un seul de ses vaisseaux et peu de monde en somme, se répara à la hâte, et, sans attendre que le jour fût revenu, reprit la poursuite des ennemis qui signalaient leur défaite par nombre de feux de détresse invoquant du secours. Au lever du soleil, on les vit entrer dans la baie de Cadix. Brezé, bien qu'il ne fût accompagné que d'une partie de ses vaisseaux, les autres étant restés en arrière en raison de leurs avaries, opinait pour qu'on entrât à la suite de l'armée vaincue, et pour qu'on l'achevât dans la baie même ; mais le conseil qu'il tint à son bord s'y opposa, et il se rangea à l'avis de marins tels que Porte-Noire, ancien et expérimenté capitaine breton, et Gabaret, officier qui devait s'acquérir une belle renommée sous le règne de Louis XIV.

Toutefois, il tint à ce qu'on restât en présence et à la vue des Espagnols, pour témoigner que les Français étaient maîtres de la mer et interdisaient la sortie à l'ennemi. Quand sa victoire fut ainsi constatée, Brezé donna cours à son humanité naturelle : par son ordre, les prisonniers furent conduits à bord du bâtiment anglais arrêté, pour y être tout d'abord bien traités : le principal d'entre eux seulement, qui était neveu de l'amiral d'Espagne, lui fut amené. Ce jeune homme s'était jeté tout nu à la nage pour se sauver ; le vainqueur en l'apercevant se sentit douloureusement ému ; son premier mouvement fut d'envoyer chercher le plus beau de ses vêtements pour lui en faire pré-

sent ; il accompagna ce don d'un baudrier magnifique ; et, après avoir adressé à son prisonnier quelques paroles où la plainte ne ressemblait point à une insultante pitié, l'éloge du courage à l'orgueil du triomphe, il lui dit qu'il lui rendait la liberté ainsi qu'à ses compagnons d'infortune, qu'ils pouvaient tous partir à l'instant sur le navire anglais, et que, pour tout témoignage de reconnaissance, il le priait personnellement de convier son oncle, l'amiral d'Espagne, à en user désormais avec plus d'humanité qu'il n'avait fait envers les prisonniers français.

En 1641, Brezé fut nommé ambassadeur de France en Portugal. Mais ses goûts le ramenèrent, en 1642, à la tête d'une armée navale, celle du Levant ou de la Méditerranée, qui avait charge de seconder la conquête du Roussillon et d'empêcher les Espagnols d'amener des secours pour la défense de Perpignan. Brezé fit voile des îles d'Hyères au mois de mai de cette année et courut, suivant son habitude, à la recherche des ennemis. Les ayant découverts, il les poursuivit intrépidement, implacablement à coups de canon, et enfin réussit, le 29 juin, à les forcer d'accepter la bataille à la hauteur de Barcelone. Après avoir contraint les galères d'Espagne à s'enfoncer dans le gros de l'armée ennemie, Brezé, dont les habiles manœuvres avaient gagné le vent sur une partie de celle-ci, donna un spectacle effrayant et superbe à la fois. Il commande, et son vaisseau-amiral arrive sur le gros même des vaisseaux et des galères d'Espagne ; sans s'inquiéter s'il est suivi, il fend cette masse formidable en faisant un feu terrible de ses deux bords ; il devient le point de mire de toute la flotte ennemie, qui était restée un moment stupéfaite devant une telle audace et qui maintenant encore n'osait s'approcher. Trois brûlots sont détachés contre lui ; mais ils se consumèrent inutilement sans avoir endommagé autre chose que son enseigne de poupe. Cependant la flotte française avait perdu entièrement de vue le vaisseau de Brezé, et ne sachant ce qu'il avait pu devenir au milieu de la tempête de fumée, de soufre et de feu qui l'enveloppait, elle était elle-même remplie d'effroi et de stupeur, lorsqu'elle le découvrit qui avait percé victorieusement à travers toute l'armée navale d'Espagne et faisait des signaux pour qu'on vînt à sa suite. Enflammés par un tel exemple, tous les bâtiments français forcent de voiles et de rames après leur amiral, et bientôt le rejoignent. La flotte d'Espagne séparée est mise dans une entière déroute ; et, quoique la nuit vienne à propos pour la sauver, on lui enlève un de

ses plus forts vaisseaux avec 40 canons et 400 hommes. Le 1er juillet, Brezé la rejoignit et la battit de nouveau ; mais, dans cette autre affaire, il eut à déplorer la perte du brave capitaine de Cangé qui donna un exemple beaucoup plus commun et plus ancien qu'on ne croit dans la marine française. De Cangé avait abordé un vaisseau de 66 canons et de 1,200 hommes d'équipage et de troupes ; déjà il l'avait réduit à demander quartier, quand un des brûlots français ayant accroché un autre bâtiment ennemi pour le brûler, et ayant été repoussé sur le vaisseau de Cangé en même temps que sur celui que ce capitaine disposait à amariner, produisit sur le groupe, ainsi confondu, un embrasement immense. Après la perspective d'un si beau triomphe, de Cangé ne voulut pas survivre à la perte de son propre vaisseau ; il ne demanda à personne une résignation semblable à la sienne ; au contraire, il procéda généreusement à l'embarquement successif de presque tout son monde dans des chaloupes, et, malgré les instances de chacun, il resta sur son pont dans une solitude héroïque ; puis il sauta du même coup que le vaisseau que le roi et la patrie lui avaient confié, et avec lequel il s'était uni à la vie, à la mort ; sa consolation fut de voir que la même catastrophe qui le perdait assurait la victoire aux Français : car deux vaisseaux espagnols sautèrent aussi, et le reste se retira. Brezé poursuivit les vaincus jusque sous le canon de l'île Majorque, et leur enleva cinq bâtiments de charge. Il eut, avec sa flotte, le principal honneur de la prise de Collioure. De retour à Toulon, il alla recevoir sa part d'éloges à l'occasion de la conquête de Perpignan et du Roussillon, qu'il avait si heureusement secondée.

Richelieu étant mort le 4 décembre 1643, Brezé, malgré sa jeunesse, lui succéda, l'année suivante, dans sa charge de grand maître, chef et surintendant de la navigation et du commerce, qui lui fut confirmée par la régente Anne d'Autriche, à l'avénement de Louis XIV. En même temps il fut nommé gouverneur de Brouage, des îles de Ré et d'Oléron, de La Rochelle et du pays d'Aunis. Peu après, il fut reçu au parlement, duc de Fronsac et pair de France ; son alliance avec le grand Condé, par le mariage de sa sœur, ne fit qu'exalter son courage, et ce fut entre les deux beaux-frères à qui se signalerait par les plus brillants exploits, l'un sur terre, l'autre sur mer. Ayant pris, comme ses nouvelles et éminentes fonctions lui en donnaient le droit, le commandement de la flotte française, il alla attaquer, le 9 août 1643,

l'armée navale d'Espagne et des Siciles, dans la Méditerranée, la battit et lui enleva six vaisseaux ; son succès eût été plus grand si le vent, devenu contraire, ne l'avait obligé de faire voile vers le cap de Gata et d'y mouiller. Le 3 septembre suivant, il livra de nouveau bataille aux ennemis, à la hauteur de Carthagène, et, quoiqu'ils eussent sur lui l'avantage du nombre, il brûla l'amiral de Naples ainsi que deux gros vaisseaux, et enleva à l'abordage le vice-amiral d'Espagne. Plusieurs autres des bâtiments adverses furent contraints d'amener, et les débris de la flotte hispano-sicilienne s'enfuirent en désordre, à la faveur de la nuit, dans le port de Carthagène, où cinq bâtiments encore coulèrent bas par suite de l'état dans lequel les Français les avaient mis. Il fut frappé à cette occasion une médaille dont la légende signifiait : *Présage de l'empire de la mer*. En effet, le règne de Louis XIV commençait.

En 1645, Brezé alla bloquer par mer la place de Taragone, dont le comte de Plessis-Praslin faisait le siége par terre. Tant que Brezé resta devant le port, aucun vaisseau, aucune escadre d'Espagne n'osèrent se montrer. Les Français ayant été contraints d'abandonner leur entreprise afin d'aller au-devant de l'armée ennemie qui s'avançait, Brezé ramena ses vaisseaux dans les ports de France, sans la moindre perte. En 1646, il aida, par un blocus sévère, à la capitulation de Rosas.

L'année suivante, le cardinal Mazarin, premier ministre de la régente Anne d'Autriche, ayant entrepris une guerre que l'on pourrait appeler toute personnelle, une guerre à propos d'un chapeau de cardinal que le pape refusait à son frère, Brezé fut envoyé de Toulon, avec une flotte considérable, sur les côtes d'Italie, pour y seconder les opérations que le prince Thomas de Savoie se chargeait de conduire, à la tête d'une armée de terre, du côté d'Orbitello et de Telamone. Brezé parut, le 20 mai 1646, à la hauteur de Monte-Argentaro, débarqua quelques troupes dans la province intérieure de Sienne que les Espagnols occupaient, s'empara rapidement de Telamone, Salines et Santo-Stefano, puis se présenta devant Orbitello, dont le siége fut commencé tout à la fois par terre et par mer. De ce dernier côté, les Espagnols firent des efforts imposants pour secourir la place. Celle-ci était près de tomber, quand l'amiral don Antonio de Pimentel parut, le 14 juin, avec une flotte de beaucoup supérieure en nombre à celle de France. La bataille s'engagea presque aussitôt. Ce fut à propre-

ment parler une canonnade continue qui dura trois heures, sans que les Espagnols, qui connaissaient l'incontestable supériorité des Français à l'abordage, osassent se tenir à portée des grappins. Toutefois, les ennemis fort maltraités touchaient au moment d'une entière défaite, lorsque le vaillant Brezé qui, monté sur le tillac, excitait les siens à la poursuite, fut coupé en deux par un boulet de canon. Sa mort ralentit l'ardeur des Français, qui donnèrent le temps aux Espagnols de se reconnaître, et virent la victoire leur échapper. Brezé n'avait encore que vingt-sept ans. Il manqua aux belles années de la marine de Louis XIV. On peut dire qu'il en aurait hâté la venue. Sa vie et sa fin héroïques inspirèrent les poëtes qui le chantèrent les uns en vers français, les autres en vers latins. Son ancien précepteur, le P. Le Moyne, fut au nombre de ceux qui jetèrent des fleurs méritées sur un cœur si généreux, si bon, si loyal, sur un héros qui en était déjà aux plus glorieux effets à l'âge où l'on s'estime satisfait de trouver des prémices. La mort du jeune Brezé fut pleurée comme un malheur public.

# LE CHEVALIER PAUL

VICE-AMIRAL DE FRANCE.

C'était au mois de décembre de l'année 1597. Un bateau allait de Marseille au château d'If, sentinelle avancée qui se dresse au sein de l'onde pour la protection du port voisin, quand s'éleva une violente tempête qui mit en danger la vie des passagers, celle d'une jolie lavandière surtout qui était fort avancée dans sa grossesse. Cette pauvre femme eut tant d'effroi, qu'elle accoucha subitement d'un garçon dans le bateau même. Chacun s'intéressa au sort du nouveau-né ; Paul de Fortia de Piles, gouverneur du château d'If, voulut être son parrain et lui donna le nom de Paul, le seul sous lequel devait être connu ce véritable enfant des flots.

Paul passa ses premières années au château d'If. La vue des innombrables navires marchands dont les voiles blanchissaient sans cesse à l'horizon, ou qui sans cesse cinglaient de la rade vers les plus lointaines contrées ; l'aspect des escadres de galères qui, sous la rame agile, évoluaient autour de l'étroit îlot que l'on croit voir surgir du sein de l'onde avec l'édifice dont il est la base, pour servir de demeure à quelque génie présidant aux destinées de l'antique cité marseillaise ; ou qui, mieux encore, avec son phare et son pavillon déployé, produit de loin l'effet d'un grand vaisseau prenant la tête d'une flotte de guerre ; le continuel spectacle de la mer se brisant de tous côtés autour du rocher d'If ; la pensée d'une naissance étra[illegible] qui avait quelque chose de providentiel ; tout, dans ce lieu d'is[illegible], inspirait au jeune Paul de s'élancer sur l'élément du sein d[illegible]el lui-même il semblait être sorti.

En effet, à peine l'enfant se crut-il en état de supporter les fatigues de la mer, qu'il s'offrit à un capitaine de navire marchand pour remplir l'emploi de mousse. Soit qu'il le trouvât trop jeune et trop faible, soit que son équipage fût au complet, le capitaine ne jugea pas d'abord à propos d'accepter les services de Paul. Mais celui-ci ne se rebuta pas; et, dans un moment où personne ne prenait garde à lui, il se glissa sur le navire, se tapit derrière une balle de marchandises, et, quand le bâtiment fut en pleine mer, se montra tout à coup au capitaine qui, plus que surpris de le voir, voulait, dans le premier mouvement, le déposer sur quelque rocher ; mais, à la sollicitation de tout l'équipage, cet homme changea d'avis, et Paul fut enfin accepté pour mousse. Il resta trois ans à bord du bâtiment de commerce, et y acquit les premières notions de marine. Il passa ensuite sur une galère de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en qualité de matelot. Quelque temps après, sans quitter le service de *la Religion*, il s'engagea, comme simple soldat, au fort Saint-Elme de l'île de Malte. Son caporal le mortifiant dans toutes les occasions sans aucun sujet, il l'appela en duel et le tua. Paul fut aussitôt arrêté : il y avait tout à craindre pour lui, si quelques chevaliers marseillais n'eussent agi puissamment en sa faveur auprès du grand maître. Ils obtinrent sa grâce, firent rompre son engagement, et l'embarquèrent sur un brigantin armé en course. Les fréquents combats que ce bâtiment livra aux mahométans furent autant d'occasions pour Paul de se faire remarquer ; il s'acquit bientôt une réputation de bravoure et de sang-froid dans les périls, qu'aucun autre ne surpassait, n'égalait même à bord du brigantin. Le capitaine ayant été tué, Paul, du vœu de tout l'équipage, fut choisi pour remplir sa place. Ce commencement de fortune échauffa de plus en plus son jeune cœur ; il déclara une guerre implacable aux Turcs, espérant que son zèle et l'héroïsme de ses actions le feraient parvenir à quelque emploi plus considérable. Alors son nom commença à devenir formidable aux ennemis de la chrétienté ; Paul les poursuivait partout, leur enlevait leurs marchandises et leurs bâtiments, faisait des courses jusque dans leurs ports, et ne revenait jamais à Malte qu'avec des prises ou qu'après de nouveaux exploits qui, en augmentant sa renommée, lui procuraient toujours quelque nouvelle grâce.

Il y a dans l'Archipel, près des côtes de l'Anatolie, plus près encore

de Mételin (l'ancienne Lesbos), une petite île appelée Mosconici. Là, sur une colline environnée de la mer, se trouvait une tour qui prit le nom de Capitan-Paul, parce que c'était de ce lieu, qui lui rappelait son rocher d'If, que le terrible marin provençal s'élançait comme un vautour, pour tomber sur les navires musulmans. Il avait, en outre, dressé sur le Capitan-Paul quelques pièces de canon, à l'aide desquelles il foudroyait les bâtiments ennemis qui passaient à portée, tandis que son brigantin était mouillé au pied de la colline.

Un jour, apercevant, du Capitan-Paul, cinq galères turques, il alla au-devant d'elles avec son seul brigantin, les attaqua, rompit leurs mâts, mit leurs voiles en lambeaux, et les réduisit à une fuite honteuse. Après une action si éclatante, le grand maître de Malte le reçut en qualité de Frère-servant-d'armes et de *chevalier de grâce*. Depuis ce moment, on l'appela le chevalier Paul.

Sa réputation étant parvenue jusqu'au cardinal de Richelieu, qui travaillait au rétablissement de la marine française, le chevalier Paul fut demandé, de la part du roi Louis XIII, au grand maître de Malte qui ne lui laissa pas quitter sans un extrême regret le service de l'Ordre. Richelieu donna aussitôt à Paul le brevet de capitaine de vaisseau, et l'envoya servir, en cette qualité, sous l'archevêque de Bordeaux, en 1638. Il fut, avec Duquesne, un des conseillers les mieux écoutés du prélat, et prit une part des plus brillantes à la fameuse bataille navale de Gatari. Richelieu lui écrivit pour le féliciter de sa conduite dans cette occasion, et l'assurer de son amitié. Le chevalier Paul contribua beaucoup, la même année, avec Duquesne, à relever et à sauver, sous le feu de l'ennemi, plusieurs vaisseaux échoués sur la côte de Saint-Sébastien, et que l'on parlait de brûler pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir des Espagnols. La même année encore, le chevalier Paul, ne perdant pas de vue ses vœux de frère de l'Ordre de Saint-Jean, et ne voulant pas aller faire de visite à Malte sans payer sa bienvenue, enleva, chemin faisant, un corsaire algérien dont il fit hommage au grand maître Lascaris. La réception dont on honora le chevalier Paul à Malte fut digne en tout de ses services passés et présents. Les annales de l'Ordre la consignent comme un événement. En 1639, le chevalier Paul servit, dans la Méditerranée, sous le jeune et valeureux marquis de Brezé, qui tira dès lors le

plus grand parti de ses talents et de sa valeur, particulièrement pour la prise de Collioure et la conquête du Roussillon.

Louis XIII et Richelieu étant morts coup sur coup, le chevalier Paul fut, sans conteste, le plus illustre marin français de l'époque de la minorité de Louis XIV. Duquesne, très-jeune encore, n'était point arrivé à ce comble de gloire qu'on lui vit par la suite. Le chevalier Paul fut un des héros de la bataille navale du 9 août 1643, gagnée par Brezé; de celle de Carthagène, le 3 septembre suivant; du blocus de Taragone, en 1645; de celui de Rosas, en 1646; de la conquète de Telamone, de Salines, de Santo-Stefano, de la bataille navale de Telamone où périt Brezé, dans la même année 1646.

Le chevalier Paul, devenu chef d'escadre, fut envoyé, en 1647, dans le golfe de Piombino avec cinq vaisseaux et deux brûlots pour assurer la communication des postes de Porto-Longone, dans l'île d'Elbe, et de Piombino sur le continent d'Italie, postes dont le maréchal de la Meilleraie s'était emparé; il s'acquitta de cette commission avec le plus grand succès, et, chargé en outre de surveiller les préparatifs que les ennemis pouvaient faire à Naples, il s'empara, jusque sous le môle de cette ville, de plusieurs bâtiments à l'ancre. Le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, qui publiait sans cesse que les Français étaient assez occupés à conserver les positions qu'ils avaient nouvellement conquises sur la mer de Toscane, ne fut persuadé de l'arrivée de l'escadre du chevalier Paul, tant la diligence de celui-ci avait été grande, qu'en lui voyant amariner ces dernières captures. Alors, accouru lui-même sur le môle, il donna l'alarme, et disposa tout pour faire sortir six vaisseaux et dix galères, avec tout ce que la ville possédait de plus vaillant dans la noblesse et la bourgeoisie. Le lendemain, en effet, cette flotte ayant cinglé du golfe, on crut dans Naples que l'escadre française ne pourrait éviter une perte entière. Le chevalier Paul n'eut pas plutôt aperçu la flotte du vice-roi, qu'il fit le signal de ralliement. Tous ses capitaines passèrent sur son bord, et, chacun s'inspirant de l'ardeur de son général, il fut bientôt résolu d'accepter le combat, malgré l'inégalité des forces. Le vent presque nul d'abord et très-défavorable aux Français, changea tout à coup et se renforça de manière à empêcher les galères espagnoles, qui tout à l'heure remorquaient à l'aise les vaisseaux de haut bord, de doubler l'île d'Ischia. Le chevalier Paul ne profita pas de cet avantage pour échapper aux ennemis,

mais au contraire il s'en empara pour arriver en toute hâte sur eux. Il essaya d'attacher deux brûlots à autant de vaisseaux hispano-napolitains et d'aller à l'abordage du reste. Mais il ne put exécuter son dessein, les ennemis ayant reviré de bord aussitôt qu'ils s'étaient vus sous le canon des Français.

Le chevalier Paul dut se borner à poursuivre à coups de canon, jusque bien avant dans le golfe, la flotte que l'on avait envoyée pour l'exterminer, et que sa seule présence faisait fuir. Le vice-roi et les habitants de Naples, témoins de ce combat, étaient à la fois honteux et consternés. Le duc d'Arcos envoya le même jour, au général de ses galères, ordre de vaincre ou de périr. Le général n'eut pas plutôt reçu ce commandement, qu'il fit tenir toute la nuit sa flotte au vent ; et le lendemain matin, 4 avril, la mer étant calme, les galères traînèrent les vaisseaux ennemis bord à bord de ceux de France ; de part et d'autre on s'envoya des volées d'artillerie et de mousqueterie. Les galères vinrent aussi canonner par l'arrière les vaisseaux français. Le combat recommença avec plus d'acharnement que le jour précédent. Il dura cinq jours, depuis le matin jusqu'au soir, finissant toujours par un grand calme dont les galères espagnoles ne surent pas profiter. Après avoir tenu ses fanaux allumés, la nuit, en signal de défi, chaque matin le chevalier Paul recommençait l'action avec tant de courage et de bonheur, que malgré la résistance des ennemis, il eût remporté une célèbre victoire, s'il se fût levé tant soit peu de vent frais, qui eût empêché les galères de remorquer les vaisseaux ennemis. La flotte de Naples eut tous les jours un calme favorable, jusqu'au 7 avril, qu'il s'éleva, sur le soir, un vent assez fort. Saisissant l'occasion, le chevalier se mettait en devoir de recommencer la charge avec une nouvelle vigueur, lorsqu'il vit paraître une escadre de sept vaisseaux de guerre, suivis d'une galère, que le vice-roi de Naples envoyait pour renforcer la flotte ennemie. Celle-ci se trouva ainsi portée à treize vaisseaux et onze galères. Le chevalier Paul jugea qu'il serait désormais plus que téméraire à lui de mettre ses six vaisseaux aux prises avec des forces si considérables, et crut, à bon droit, avoir donné des preuves suffisantes de sa valeur pour se retirer avec gloire. Profitant donc du vent, il rallia son escadre, et s'éloigna en bon ordre. Les galères et les vaisseaux espagnols avaient été si fracassés pendant les cinq jours de combat, qu'on les avait vus, l'un après l'autre, se mettre à la bande,

ou, en langage plus vulgaire, se coucher sur le côté pour se faire radouber, et que la flotte ennemie, une fois rentrée au port, fut longtemps sans en pouvoir sortir. Le chevalier Paul mit en usage dans cette occasion toutes les ruses qui pouvaient se pratiquer, et montra combien son expérience dans la marine était grande. Après avoir fait connaître la supériorité de son courage et de ses talents, il témoigna de sa générosité, en renvoyant à Naples tous ses prisonniers : il leur donna même de l'argent au lieu de leur faire payer rançon. Après cette glorieuse expédition, le chevalier Paul retourna dans le golfe d'Antibes pour, de là, s'aller joindre avec son escadre au gros de l'armée navale de France, commandée par Armand de Vignerot Duplessis, duc de Richelieu, arrière-neveu du cardinal, général des galères, qui était chargé de seconder une révolution survenue à Naples, et de venir en aide aux prétentions de Henri II, duc de Guise, sur ce royaume. Une bataille navale s'étant par suite engagée, le 22 décembre 1647, à la hauteur de Castel-a-Mare, contre la flotte ennemie commandée par un archiduc d'Autriche, le chevalier Paul y déploya de nouveau toutes ses ressources, et fut l'âme, le véritable chef de a flotte française. Les Espagnols y perdirent quatre cents hommes et cinq de leurs vaisseaux de guerre ; on leur prit ensuite deux bâtiments chargés de vivres. Le succès des Français eût été plus décisif, si la nuit et un vent violent ne fussent venus séparer les deux armées. Dans le cours de cette campagne, le chevalier Paul fit plusieurs belles prises.

Au mois de juin de l'année suivante, 1648, il alla attaquer et enleva, sous le canon de Pouzzoles, un vaisseau chargé de blé, que l'on avait envoyé de Gênes pour le vice-roi de Naples. Quelque temps après, accompagné du chevalier de la Ferrière, il prit deux autres navires richement chargés, et les conduisit à Porto-Longone.

Au commencement de l'année 1649, écarté de son escadre, il rencontra près de Malte un vaisseau anglais armé de trente-cinq pièces de canon, qui se rendait à Smyrne avec un important chargement, et lui ordonna d'abattre son pavillon devant celui de France ; sur son refus, il l'attaque, et le fait sauter corps et biens. On ne put sauver que trois à quatre des hommes qui le montaient. Une prise évaluée à cent mille écus du temps couronna la croisière du chevalier Paul en 1649. On fut obligé d'envoyer des royaumes d'Espagne et de Naples

une flotte considérable pour tâcher de mettre un terme à ses succès.

Parti de Provence en avril 1650, sur le vaisseau amiral de France *la Reine*, armé de cinquante-deux pièces de canon, et portant six cents hommes d'équipage et de troupes, le chevalier Paul convoyait quelques petits bâtiments chargés de munitions de guerre, quand il découvrit entre le cap Corse et l'île Capraja cinq vaisseaux de guerre ennemis qui croisaient pour arrêter les secours que la France envoyait à Porto-Longone. Le chevalier Paul déclara à son équipage qu'il ne reculerait pas, quelle que fût la supériorité des ennemis, et que jamais, lui commandant, on ne verrait prendre la fuite à un vaisseau-amiral de France. Les Hispano-Napolitains voulurent ajouter la ruse au nombre. Dans l'espérance de troubler le chevalier Paul, ils détachèrent de son côté le plus petit de leurs vaisseaux, comme si c'eût été un brûlot : mais l'expérience du chevalier lui ayant fait connaître leur stratagème, il alla sur-le-champ, tant que le vent put le lui permettre, sur les ennemis pour les combattre. Arrivé à demi-portée du canon, il engagea sur-le-champ l'action. Si, de son côté, il reçut plus de cent cinquante boulets sur son seul bord, il en envoya plus de douze cents qui firent de si grands ravages qu'après quatre heures de combat, les ennemis se retirèrent tout désemparés. Pour lui, afin de ne pas laisser ceux-ci en doute sur la réalité de sa victoire, au lieu d'essayer à leur dérober sa route en éteignant les fanaux de son vaisseau, il en redoubla les feux. Mais on n'eut garde de l'inquiéter de nouveau, et le lendemain il fit entrer triomphalement son convoi dans Porto-Longone. On assure qu'après cet exploit du chevalier Paul, les ennemis gardèrent une telle terreur de lui, qu'ils n'osèrent de longtemps reparaître sur cette mer.

Tant d'actions héroïques élevèrent le chevalier Paul aux premiers grades de la marine : non-seulement il devint chef d'escadre et lieutenant général, mais encore vice-amiral des mers du Levant. Le grand maître de l'Ordre de Malte, Lascaris de Castelard, le fit *chevalier de justice*, l'an 1651, et la *Religion* lui envoya une croix estimée à plusieurs milliers d'écus.

Le chevalier Paul, ne voulant pas être en reste avec ceux qui l'honoraient ainsi, leur fit présent d'un vaisseau armé, estimé trois à quatre cent mille livres. Vers le même temps, il vint à Paris et se trouva à une célèbre cavalcade qu'on fit pour la majorité du roi Louis XIV. En

cette cérémonie, le chevalier Paul, au rapport de madame de Motteville, bien qu'il n'eût jamais encore, dit-on, monté un cheval, pour témoigner de son zèle au service du roi, voulut paraître sur un cheval fougueux, dont la housse était de velours semé de perles ; lui-même il portait des vêtements brodés d'or et d'argent, sa croix de chevalier et un baudrier couvert de figures d'or en relief; il étonna toute la cour par la dextérité avec laquelle il s'acquitta de son nouveau métier de cavalier, et sa magnificence frappa tous les regards. Il était d'une taille assez élevée, sa physionomie avait quelque chose de sombre, à quoi sa moustache et sa mouche, formant comme une espèce de croix de Malte, ajoutaient une certaine bizarrerie. Toutefois, son caractère, hors des combats, n'avait rien de cet extérieur menaçant. Le chevalier Paul était d'une douceur presque naïve; on ne le surprenait jamais en colère. Il n'avait qu'un filet de voix, et parlait très-peu. Il avait une telle réputation de bonté dans l'armée, que c'était à qui servirait sous ses ordres. Comme tous les esprits de quelque élévation, il n'avait aucune honte de son origine pauvre, tout au contraire il aimait à la rappeler; et ses anciens amis, ses anciennes connaissances des plus mauvais jours étaient sûrs de n'en être point dédaignés. Un jour qu'il passait sur le port de Marseille avec une nombreuse et brillante escorte d'officiers et de gentilshommes, il aperçut un matelot qui, par crainte ou respect, se retirait à distance ; aussitôt, s'approchant de lui : « Pourquoi me fuyez-vous, mon ami? Croyez-vous donc que la fortune m'ait fait oublier mes anciens amis? » Et, lui tendant la main, et se tournant vers son escorte : « Messieurs, dit-il, voilà un de mes anciens camarades ; nous avons été mousses tous deux sur le même navire ; la fortune m'a été favorable et lui a été contraire; je ne l'en estime pas moins. Souffrez que je m'entretienne un moment avec lui. » Le vice-amiral fit placer le matelot à son côté, lui parla d'abord des aventures de leur jeunesse; puis, passant à des intérêts plus sérieux, il s'informa de sa position présente, lui demanda s'il avait des enfants, et, sur sa réponse affirmative, il l'engagea à aller l'attendre chez lui. De retour à sa demeure, le chevalier Paul donna des secours au pauvre matelot, et lui procura un emploi qui le fit subsister avec sa famille. Ce trait fit autant d'honneur au chevalier Paul que la plus belle de ses victoires.

A quelque temps des fêtes de la majorité de Louis XIV, il fut envoyé à Toulon pour y prendre le commandement d'une escadre de

trois navires, six galères et six barques longues, et se joindre à la flotte de France aux ordres du duc de Guise, qui alla tenter une seconde fois le siége de Castel-a-Mare. Le chevalier Paul assista le duc dans l'attaque qu'il fit de cette place, au mois d'octobre 1654. Le 14, Castel-a-Mare fut emportée à la vue de quatorze galères ennemies qui parurent pour la secourir, mais qui furent battues par le chevalier Paul.

Étant venu de nouveau à la cour à la suite de cette expédition, le duc de Vendôme le présenta au roi, qui lui adressa les plus grandes félicitations sur l'habileté et le bonheur avec lesquels il avait conduit l'armée navale à Naples, et venait de la ramener en Provence malgré les ennemis et les tempêtes.

Au mois de septembre 1655, le duc de Vendôme étant allé attaquer, avec la flotte française, la flotte d'Espagne à la hauteur de Barcelone, le chevalier Paul contribua plus qu'aucun autre à la déroute de celle-ci. Mais ce succès même fut cause qu'il reçut une grave blessure. Enfin le traité de paix des Pyrénées, signé le 7 septembre 1659, donna quelque repos à l'illustre marin.

Au mois de mars de l'année 1660, Louis XIV alla à Toulon et visita avec toute sa cour le chevalier Paul. Celui-ci le reçut dans son habitation, hors la ville, au milieu d'un jardin rempli d'orangers en plein vent. Chapelle et Bachaumont racontent dans leur piquant et poétique voyage, que Louis XIV et la haute noblesse qui l'entourait furent émerveillés de voir que le chevalier avait fait confire toutes les oranges de son jardin aux arbres mêmes, pour les leur offrir de la sorte. Chapelle et Bachaumont visitèrent eux-mêmes le propriétaire de ce jardin féerique où se trouvait un palais enchanteur, que l'on appelait la *Cassine du chevalier Paul*. Comme un souvenir de la manière magnifique avec laquelle ils furent reçus, ils ont ainsi peint, dans la relation de leur voyage, l'hôte de ce merveilleux séjour :

« C'est ce Paul dont l'expérience
Gourmande la mer et le vent;
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant. »

Un mois à peine après le départ du roi de Toulon, le chevalier Paul, à peine guéri de sa blessure, se rendit avec trois galères de France dans

le port de Malte, où le grand-maître Cotoner l'envoya visiter par le sénéchal de l'Ordre. Le chevalier, étant ensuite descendu à terre, fut reçu par le grand maître lui-même avec les témoignages de la plus haute distinction.

Le chevalier Paul conduisit aux Vénitiens, pressés par les Turcs dans Candie, le premier secours que Louis XIV leur envoya. En 1662, il commanda une escadre de sept vaisseaux, et arbora le pavillon de vice-amiral. En 1663, il monta l'*Hercule*, de vingt-huit canons, où il eut l'honneur d'avoir sous ses ordres le duc de Beaufort en qualité de volontaire et plusieurs gentilshommes d'un sang illustre. L'*Hercule* se battit le 12 mai contre des corsaires de Tunis, dont le nombre augmenta successivement jusqu'à vingt-cinq. Le chevalier Paul, après une lutte d'un jour entier, échappa à la foule croissante des ennemis par une ruse de guerre. Pendant la nuit, il fit placer un fanal allumé au haut du mât de sa chaloupe qu'il laissa ainsi sur la route qu'indiquait le vent, et dans le même temps, il prit une route différente avec son vaisseau dont les fanaux étaient éteints. Les corsaires tunisiens furent stupéfaits au lever du jour de ne trouver devant eux que la chaloupe délaissée.

Cette même année, une flotte considérable fut envoyée contre les corsaires d'Alger, sous le commandement du duc de Beaufort, devenu amiral par la démission du duc de Vendôme, son père. Le chevalier Paul était vice-amiral de cette flotte qui coula à fond plus de vingt bâtiments algériens, et amena l'amiral de la régence dans les ports de France.

L'année suivante, 1663, la flotte française, toujours aux ordres de Beaufort, ayant le chevalier Paul pour vice-amiral, alla attaquer les corsaires barbaresques jusque dans leurs repaires. Un débarquement de dix mille hommes fut opéré auprès de Djidjell, place de l'ancienne régence d'Alger qui ne tarda pas à être enlevée, mais qu'on fut bientôt obligé d'abandonner.

Quelques mois après cet abandon, le duc de Beaufort cingla, avec le chevalier Paul, du côté de Tunis pour y chercher les corsaires africains. Un combat opiniâtre fut livré sous le fort de la Goulette. Il se termina par l'incendie des trois principaux vaisseaux ennemis et par la déroute du reste. Le duc de Beaufort, s'étant ensuite arrêté dans la rade d'Alger, dépêcha le chevalier Paul avec plusieurs vaisseaux

pour aller à la chasse des corsaires algériens. Le chevalier partit sans attendre le gros de son escadre, et, ayant rencontré cinq bâtiments barbaresques, il les poursuivit, les obligea à aller mouiller à l'ouest d'Alger, au fort de Cherchell, et les canonna jusque dans leur retraite. Attirés par le bruit de ses canons, les autres vaisseaux de son escadre vinrent le joindre. Le duc de Beaufort y alla aussi avec sa flotte, mais il ne restait pour ainsi dire plus rien à faire quand il arriva. Déjà le chevalier Paul avait mis le feu à des vaisseaux algériens, et réduit les autres à la dernière extrémité. Ceux-ci ne tardèrent pas en effet à se rendre.

Ainsi finit cette campagne qui fit d'autant plus d'honneur au chevalier Paul qu'on dut lui attribuer le principal honneur du combat de Cherchell, qui vit l'anéantissement presque total de la marine algérienne à cette époque.

Enfin, l'an 1666, le chevalier Paul conduisit, par ordre de Louis XIV, Françoise de Savoie-Nemours à Lisbonne, pour y épouser le roi Alphonse de Portugal. Il arriva dans le Tage au mois d'août. Le roi de Portugal, après l'avoir reçu et traité magnifiquement, lui fit présent de riches habits, d'armes superbes, où l'or le disputait à l'argent, les perles aux diamants et aux pierreries de toutes sortes. Le roi de Portugal alla visiter le chevalier sur son bord, où il trouva une collation splendide et telle qu'un prince ne l'aurait pas mieux ordonnée. Comblé d'honneurs et de présents, le chevalier Paul partit de Lisbonne pour aller joindre l'armée du duc de Beaufort à Belle-Isle-en-Mer. Celui-ci ayant désarmé à Brest une partie de ses vaisseaux, le chevalier Paul conduisit le reste en Provence. Ce fut sa dernière campagne. Il fut nommé commandant de la marine à Toulon, et garda ce poste, digne de ses services, jusqu'à sa mort.

Comme les infirmités qui l'avaient mis hors d'état de continuer un exercice actif, empiraient, l'intendant d'Infreville alla le voir dans sa *cassine*, quoiqu'ils fussent brouillés ensemble. En l'abordant, il lui dit : « Si je vous ai offensé, monsieur, en quelque chose, je viens vous en demander pardon. Vous avez fait des actions qui vous ont comblé de gloire, mais qui seraient ternies, si vous ne les terminiez pas par la pratique des vertus chrétiennes, et si vous ne vous disposiez pas à la mort par la réception des sacrements ; vous êtes plus mal que vous ne le croyez. — Il est vrai, répondit le chevalier, qu'il y a longtemps

que je ne suis allé à confesse. Je vous remercie du sage conseil que vous me donnez, et votre conduite me prouve que vous avez toujours été mon ami. Je suis bien fâché de ne vous avoir pas rendu la justice que je vous devais. Je vous demande très-sincèrement pardon, si je vous ai offensé, et pour marque du cas que je fais de votre conseil, je vais me mettre en état de remplir les devoirs d'un véritable chrétien. » Aussitôt il fit prier le père Brémond, supérieur de l'oratoire de Toulon, de venir l'aider à bien mourir. Ce père courut prêter le secours de son ministère à l'illustre marin. Il eut tout le temps de le disposer à bien mourir, car le chevalier vécut encore trois mois. Il l'assista jusqu'au dernier moment, et reçut son dernier soupir le 18 octobre de l'an 1667. Le chevalier Paul était alors âgé de soixante-dix ans. Il avait fait les pauvres ses héritiers, et avait ordonné qu'on l'enterrât parmi eux au cimetière commun. Son oraison funèbre fut prononcée par un prêtre de l'Oratoire. Les soldats et les matelots qui l'avaient aimé comme un père, admiré comme un héros, lui firent une épitaphe à leur façon. Le cœur y brille à défaut du style et de la poésie :

« Passant qui vas si lentement,
Regarde cette sépulture,
Et considère une aventure
Digne de ton étonnement :
Celui qui naquit pour combattre
Et qui vivait dans le combat,
Eau, feu, fer ne purent l'abattre :
Une fièvre lente l'abat. »

# LE GRAND DUQUESNE

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMES NAVALES.

S'il est une petite ville maritime, aujourd'hui déchue de son importance militaire, dont les glorieux services puissent le disputer à ceux des plus superbes cités, c'est Dieppe ; Dieppe d'où sortirent tant de navigateurs heureux dans leur entreprenante audace, tant de marins redoutés ; Dieppe qui si souvent, en l'absence d'une marine de l'État, lança sur les flots des escadres armées à ses frais et montées par ses victorieux enfants ; Dieppe enfin, comme Saint-Malo, comme Dunkerque, la terreur et la haine des Anglais, mais dont le plus beau titre à la reconnaissance nationale est d'avoir donné le jour, en 1610, au grand Duquesne.

Ce marin, qui devait être le maître de toute cette suite d'illustres hommes de mer que produisit en France la brillante période du règne de Louis XIV, et dont le génie contribua, autant que celui des Black, des Tromp et des Ruyter, à créer un nouvel art naval militaire, appartenait à une honorable famille de calvinistes qui lui avait si fortement inculqué dès l'enfance ses principes religieux, que jamais les plus brillantes promesses, la perspective du bâton de maréchal, les prières réitérées de Louis XIV lui-même, à la vue des persécutions auxquelles ses coreligionnaires étaient en butte, ne parurent l'ébranler un instant. Son père s'était élevé, par ses seuls mérites, du métier de pilote à celui de capitaine de vaisseau, et même, selon quelques auteurs, à celui de chef d'escadre ; une alliance ayant été contractée, en 1631, entre la France et la Suède, où régnait Gustave-Adolphe, il paraît qu'il avait servi quelque temps dans ce dernier pays, avec l'agrément de son gouvernement, avant d'être attaché à la marine royale de



Duquesne



Louis XIII. Ce fut à ses leçons que s'instruisit l'aîné de ses fils, qui portait comme lui le prénom d'Abraham, ce qui a même été l'objet d'une grande confusion chez certains biographes. Le jeune Duquesne ayant fait de surprenants progrès et montré une intrépidité belle surtout par le sang-froid qui l'accompagnait, dans un âge où l'on s'estime, de nos jours, heureux d'être élève de marine, et où l'on ne demande au courage que de l'ardeur, fut mis comme capitaine sur un bâtiment de guerre, lorsqu'il avait à peine dix-huit ans. Le père et le fils durent alors se séparer. Pendant que le premier était chargé d'aller chercher en Suède et de ramener en France un convoi, le second était appelé au commandement du *Neptune*, navire de 200 tonneaux, qui devait faire partie de l'armée navale que l'archevêque de Bordeaux rassembla dans l'Océan, l'an 1635. L'alliance avec la Suède avait été renouvelée, en 1633, à l'avénement de Christine, fille de Gustave-Adolphe; et le 26 mai 1635, la guerre fut déclarée à la maison d'Autriche, qui remplissait alors les trônes d'Allemagne, des Pays-Bas, d'Espagne et d'Italie.

Les Espagnols s'étant emparés de Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, près des côtes de Provence, Duquesne suivit l'archevêque et le comte d'Harcourt dans leur expédition navale pour la reprise de ces îles, en 1637. Son habileté n'y brilla pas moins que sa valeur. L'archevêque, qui se connaissait en hommes, le distingua et le signala tout de suite à Richelieu comme l'un de ses meilleurs capitaines. Pendant que le jeune Duquesne était au siége de Sainte-Marguerite, il apprit que son père venait de mourir à la suite de blessures reçues dans un combat que lui avaient livré les Espagnols, comme il amenait son convoi de Suède ; de ce jour, le fils jura une haine implacable aux auteurs de la mort de son père, de qui il ne cessa pas de porter le deuil dans son cœur. L'année suivante, 1638, Duquesne se trouva encore sous les ordres de l'archevêque, opérant cette fois dans l'Océan, particulièrement sur les côtes de Biscaye. Le capitaine Duquesne fut chargé, avec le chevalier Paul, d'aller relever et sauver plusieurs bâtiments français échoués sous le canon de Saint-Sébastien, et que l'on parlait déjà de brûler, comme unique moyen de ne les point abandonner à l'ennemi. Le succès le plus complet couronna les efforts des deux illustres officiers et des équipages excités par leur exemple. Peu après, le 22 août 1638, fut livrée par l'archevêque la bataille navale

de Gatari, à dater de laquelle Duquesne passa pour un capitaine déjà hors ligne. Le cardinal Richelieu lui écrivit pour le féliciter sur sa conduite dans cette occasion et lui donner l'assurance de son intérêt et de son affection. Toujours employé dans l'armée navale de l'archevêque qui la consultait et l'écoutait, malgré sa jeunesse, autant qu'aucun de ses officiers les plus expérimentés par leur vieillesse, il seconda activement, en 1639, de nouvelles opérations sur les côtes de Biscaye, et prit une part glorieuse à la prise de Laredo et de Santona. Mais, ayant eu ordre d'aborder un gros galion qui se trouvait en rade de cette dernière place, et s'étant intrépidement présenté à l'attaque sur quelques chaloupes armées, il eut la mâchoire rompue par une mousquetade au menton. Quoique cette cruelle blessure n'eût pas laissé de donner des inquiétudes pour sa vie, il se rétablit pourtant, et reprit le cours de ses exploits. Il passa avec l'archevêque dans la Méditerranée, en 1641, et fut détaché de la flotte, avec quatre autres capitaines, pour aller enlever cinq vaisseaux espagnols sous le canon de Rosas ; il s'acquitta avec succès de cette périlleuse commission, et amena à l'archevêque les bâtiments emportés pour ainsi dire d'assaut. Sa vigilance au blocus de Taragone surpasse celle de tous les autres officiers de la flotte ; mais où il se signala surtout, malgré une nouvelle blessure qu'il avait reçue, ce fut dans la belle retraite qui suivit ce blocus. Quand l'archevêque, après la mésaventure de Taragone, envoya une justification de sa conduite à Richelieu, il s'appuya surtout sur le témoignage de Duquesne, comme sur celui qui devait produire le plus sérieux effet sur l'opinion du cardinal ministre. Le jeune marin perdit dans l'archevêque et dans Richelieu lui-même, mort à la fin de l'année 1642, deux protecteurs éclairés et qui avaient parfaitement compris tout ce qu'il y avait d'avenir en lui. Il faut même rendre cette justice au cardinal que le calvinisme de Duquesne n'avait suspendu aucune des récompenses dues par le grand maître de la navigation et le ministre tout-puissant à l'officier de mérite.

Duquesne retrouva un appui et une âme digne de comprendre son génie dans le nouveau grand maître de la navigation, Armand de Maillé-Brezé. Il l'accompagna, en 1643, dans ses expéditions navales sur les côtes d'Espagne, se couvrit de gloire dans les combats livrés par ce jeune héros dans les parages du cap de Gata et à la hauteur de Carthagène ; il fut encore blessé dans le premier.

Duquesne, voyant la marine négligée en France pendant la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin, profita de l'alliance étroite qui existait toujours avec la Suède, pour demander à prendre du service dans ce dernier pays qui était alors en guerre navale avec le Danemark. Il partit en conséquence, avec l'agrément de son gouvernement, pour la Suède où son père et lui-même avaient laissé de beaux souvenirs. On l'accueillit comme un officier déjà en grande réputation, et on le nomma major général, puis vice-amiral de la flotte qui eut à lutter, en 1644, contre celle que le vieux et intrépide roi Christian IV de Danemark, montait en personne. La guerre avait éclaté inopinément entre les deux États du Nord, par ce motif surtout que Christian s'était obstiné à se faire médiateur entre le gouvernement de la reine Christine et l'empereur d'Allemagne, et que la Suède trouvait cette médiation dangereuse. La flotte suédoise, forte de quarante-deux vaisseaux, commandée par Nicolas Flemming, qui devait s'entendre avec le fameux général de terre Torstenson, alla opérer un débarquement subit dans l'île de Femeren ; mais à peine la descente était-elle opérée que le roi Christian arriva non moins soudainement avec son armée navale composée de quarante-quatre vaisseaux divisés en quatre escadres. C'en eût été fait de la flotte suédoise qui était alors dégarnie de presque tout son monde et dans le plus grand désordre, si celle de Danemark l'avait immédiatement attaquée, sans lui donner le temps de se reconnaître ; Torstenson lui-même eût été réduit à capituler dans l'île où on l'avait débarqué, ou se fût vu taillé en pièces. Mais les Danois perdirent des moments précieux en délibérations, pendant lesquels les Suédois remontèrent sur leurs vaisseaux, firent cesser la confusion et se rangèrent en bon ordre de bataille. Alors seulement l'action s'engagea ; elle fut soutenue de part et d'autre avec une égale vigueur. Le vieux roi Christian, se tenant à la batterie d'en bas de son vaisseau *la Trinité*, ordonnait et dirigeait lui-même le feu, quand il fut blessé à l'oreille gauche d'un éclat de bois soulevé par le canon suédois ; douze personnes tombèrent mortes à ses côtés du même coup. A peu près au même moment, l'amiral de Suède, Nicolas Flemming, recevait au genou une blessure, aux suites de laquelle il devait succomber. Cependant le roi Christian n'avait rien perdu de son ardeur ; au contraire il s'animait des coups dont il était atteint ; il continua à combattre jusqu'à ce que le délabrement de son vaisseau et de

celui de son amiral eussent diminué l'énergie de ses équipages et de ses troupes. La victoire était restée incertaine ce jour-là ; chacun s'en attribua l'honneur.

L'amiral Flemming remit en mourant le commandement de la flotte suédoise à Charles-Gustave Wrangel, général major de la cavalerie et chef de l'artillerie dans l'armée de terre. Il ne fut pas sans doute sans l'engager à éclairer son inexpérience navale des conseils de Duquesne ; et ce fut très-probablement alors que celui-ci passa vice-amiral sur la flotte. Toutefois l'élévation de Wrangel aux fonctions d'amiral occasionna de grands murmures sur les vaisseaux, et il ne fallut pas moins que l'autorité et la haute renommée de Torstenson pour les apaiser. Wrangel, qui était lui-même un général de mérite éminent, ne tarda pas à inspirer de la confiance à son monde, et, chacun imitant son ardeur, la bataille fut de nouveau présentée aux Danois. Mais Christian n'était plus parmi ceux-ci ; le valeureux prince avait été obligé de se faire descendre à terre pour y faire soigner ses blessures ; et l'amiral Ched, à qui il avait laissé l'entière conduite de sa flotte, n'osa accepter le combat. Christian, furieux de la honte qui en rejaillissait sur le pavillon danois, destitua l'amiral Ched, et peu après le fit condamner à perdre la tête.

La flotte de Suède s'étant ensuite retirée pour se réparer, le roi de Danemark en avait inféré qu'elle ne mettrait plus en mer de l'année ; et il avait fait passer le détroit du Sund à la plus grande partie de ses troupes pour les faire agir sur un autre point. Mais la flotte suédoise, composée maintenant de seize gros vaisseaux et jointe à quatorze bâtiments hollandais, reparut tout à coup sous les ordres de Wrangel et de Duquesne, le 24 octobre 1644, à la hauteur de l'île de Femeren, où elle trouva celle de Danemark qui ne montait plus qu'à dix-huit vaisseaux et que commandait l'amiral Prosmond. Au moment où les deux armées s'ébranlaient pour prendre leurs dispositions de combat, une horrible tempête les força de jeter l'ancre et suspendit pendant trois jours l'action décisive qu'elles méditaient.

Enfin les flots et les vents s'apaisèrent, et à la tempête et à la foudre des cieux succédèrent aussitôt la tempête et la foudre des batailles. Les Suédois croyaient que, selon son habitude, le roi Christian était encore sur sa flotte, et qu'il la commandait en personne, Dans cette pensée, le conseil de guerre décida, sur le bord de Wrangel, que l'on détacherait deux vaisseaux avec deux brûlots pour aller mettre le feu au

vaisseau *la Patience*, amiral de Danemark, et en cas d'insuccès pour l'aborder. Duquesne qui probablement avait fait cette motion, fut choisi pour en remplir le but. Il s'avance aussitôt avec les deux vaisseaux et les deux brûlots vers l'amiral danois, tandis que le reste de la flotte engageait le combat à distance. La fierté de son mouvement entraîne malgré eux, pour ainsi dire, tous les vaisseaux des deux armées les uns vers les autres ; les deux lignes sont rompues, la mêlée devient générale, et ce sont de toutes parts des duels de vaisseau à vaisseau. Mais le principal épisode de la bataille se passe là où combat Duquesne contre l'amiral de Danemark. Les brûlots ayant été repoussés à coups de canon ou ayant manqué leur effet, Duquesne ordonne de lancer les grappins d'abordage et s'attache impitoyablement, plus redoutable que l'incendie, au vaisseau qu'il supposait être monté par Christian. Prosmond ne dément point par sa contenance l'opinion des Suédois, et il soutient le choc avec autant de valeur que si c'eût été son roi lui-même qui se fût trouvé sur le pont. Cependant on s'est jeté en foule sur son vaisseau ; les mousquets ne sont plus des armes assez expéditives ; les demi-lances elles-mêmes deviennent embarrassantes ; on s'égorge avec le poignard, on s'étreint, on s'étouffe avec des bras vigoureux ; assaillants et assaillis roulent confondus et sanglants les uns sur les autres ; parfois on frappe un compagnon croyant frapper un adversaire ; la mêlée est au comble, inénarrable, et cependant Duquesne la domine de son sang-froid magnifique. Les Danois, en dignes fils des Scandinaves, se défendent comme des lions ; les Suédois, qui ne démentent pas non plus la même origine, n'emportent le pont que pied à pied et en le couvrant de monceaux de cadavres mutilés. Duquesne croit s'apercevoir que la victoire lui est assurée ; il veut faire cesser le carnage et offre quartier à l'amiral Prosmond. Mais Prosmond le refuse, et déclare qu'il aime mieux périr les armes à la main que de survivre à la perte de son vaisseau. Force fut alors à Duquesne de pousser les siens dans le sang et les cadavres ; ils en eurent jusqu'à mi-corps, et le combat ne finit et Duquesne ne fut maître du vaisseau-amiral de Danemark que quand Prosmond et le dernier des Danois qui montaient l *Patience* furent égorgés. En voyant leur vaisseau-amiral vaincu et amariné par les Suédois, les autres vaisseaux de Danemark se sentirent pris d'un funeste découragement, qui bientôt se changea en panique devant la recrudescence d'ardeur que le succès de

Duquesne venait d'inspirer au contraire à leurs ennemis. Sept vaisseaux danois, parmi lesquels le vice-amiral, seuls tinrent ferme encore, et se montrèrent dignes d'avoir été commandés naguère par l'intrépide Christian IV; le vice-amiral ne céda qu'après avoir coulé bas un des bâtiments hollandais. Le désastre de la flotte danoise fut complet; dix des vaisseaux qui la composaient furent pris; deux, de 40 canons chacun, périrent dans les flammes, quatre autres sombrèrent à l'entrée d'un des passages maritimes du Danemark, appelés Grand et Petit-Belt; il n'en échappa que deux qui allèrent porter à Copenhague la nouvelle d'une si horrible défaite, dans laquelle quatre mille hommes avaient succombé. Les Suédois comptaient aussi un assez grand nombre de morts; mais ils n'avaient à regretter, en dehors de leurs hommes, qu'un seul bâtiment hollandais. Ils ne surent pas tirer tout le parti possible d'une victoire dont Duquesne partagea, tout au moins, l'honneur avec Wrangel. Il ne tenait qu'à eux d'aller, par un débarquement, écraser l'armée de terre de Christian IV, ou de s'emparer de quelques-unes des îles du Danemark. Mais le temps qu'ils perdirent sauva leur brave ennemi qui, par l'intermédiaire de la Thuillerie, ambassadeur de France à Copenhague, conclut un traité de paix avec le gouvernement de la reine Christine. La Suède y gagna, contre la restitution de ses récentes conquêtes, Jemptland, Harndalen avec les îles de Gothland et d'Oesel, et reçut pour assurance pendant vingt-deux ans la province de Halland. Cette favorable issue était due principalement à la victoire de Duquesne; personne ne le contesta. C'était ainsi que le Normand Duquesne était allé montrer sur les mers de la Scandinavie, que le sang des descendants des hommes du Nord n'avait point dégénéré sur la terre de France.

La paix étant faite entre la Suède et le Danemark, Duquesne repassa aussitôt dans sa patrie qui continuait à être en guerre avec l'Espagne. Il contribua, en 1645, à un nouveau blocus de Taragone, et à la reddition de Rosas. Comme il faisait partie, en 1646, de l'armée navale envoyée contre les côtes d'Italie, il fut atteint d'un coup qui pouvait être mortel à cette même bataille de Telamone où périt si prématurément mais si glorieusement Brezé. Duquesne vint en aide à l'inexpérience maritime du maréchal de la Meilleraie, chargé, en 1646, de la continuation de cette guerre qui se termina après la capitulation de Piombino et de Porto-Longone.

L'abandon dans lequel la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin laissaient la marine française, durant la minorité de Louis XIV, réduisit bientôt le pays à avoir recours à l'étranger, quand on eut besoin de renouveler la flotte pour la campagne navale de 1647, destinée à soutenir les prétentions de Henri II, duc de Guise, sur le royaume de Naples. On se rappelle les relations de Duquesne avec la Suède, et on l'envoya dans ce royaume, auprès du gouvernement de la reine Christine, pour faire l'acquisition de quatre vaisseaux, avec leurs agrès, leurs canons et une grande quantité de boulets. Il partit en conséquence avec deux frégates, et arriva en Suède, après avoir essuyé une rude tempête. Il trouva que le résident de France à Stockholm, nommé Chanut, d'avance averti de l'objet de sa venue, avait déjà passé marché pour les vaisseaux, pour cent canons de fer et cinquante mille boulets. Le tout lui fut livré à Dales, embouchure dans la mer, à dix-huit lieues de Stockholm. Mais il eut à lutter contre le mauvais vouloir de l'amiral suédois Runing, qui lui refusait obstinément le nombre d'hommes nécessaires à la conduite des bâtiments achetés. Il n'avait amené que soixante-douze matelots de Dunkerque; Runing ne lui en concéda que douze autres, à la condition encore de ne les garder que pendant la campagne, et il y ajouta deux pilotes pour conduire les vaisseaux jusqu'au détroit du Sund. Duquesne, pour suppléer à ce petit nombre, rassembla, avec son activité ordinaire, tout ce qu'il put rencontrer de matelots et de soldats licenciés, et compléta ainsi, tant bien que mal, ses équipages. Comme il avait en outre mission d'amener, sur les vaisseaux achetés en Suède, cinq mille Polonais qu'il devait prendre à Dantzick, il avait d'avance dépêché une de ses frégates de ce côté. Il fit voile lui-même de Dales, au mois de juillet; mais presque aussitôt il fut assailli d'une tempête qui sépara ses vaisseaux. Durant six jours son désespoir fut grand, car il croyait avoir perdu pour jamais le *Jupiter*, le principal des bâtiments achetés à tant de frais ; il le chercha avec ardeur, et enfin il le trouva échoué sur les côtes de Sund, le releva et vint à bout de le sauver ainsi que les autres. Duquesne, chemin faisant, eut occasion de montrer la fermeté de son caractère, devant les alliés mêmes de son pays.

L'agent de la Suède à Elseneur ne l'ayant pas reçu avec tous les égards convenables, il s'en plaignit avec force, par l'intermédiaire du résident Chanut, à la reine Christine qui, malgré toutes les supplica-

tions, plongea l'insolent agent dans la plus entière disgrâce. La navigation ne fut pas troublée depuis Elseneur, et Duquesne vint, avec les vaisseaux achetés, jeter l'ancre à Dieppe, sa ville natale, où se trouvait alors Louis XIV encore mineur. Le gouvernement de ce jeune roi ayant jugé à propos de créer cette année, 1647, deux chefs d'escadre, l'un pour la Catalogne, l'autre pour la Flandre française, Duquesne fut nommé chef d'escadre de Dunkerque, car les dignités auxquelles on l'avait élevé en Suède ne lui étaient pas conservées en France.

Il n'est pas probable que Duquesne, revenu en France dans les derniers mois de l'année 1647, ait pris part à la campagne du duc de Richelieu, général des galères, pour faire mine de soutenir les prétentions du duc Henri II de Guise sur le royaume de Naples, lors de l'insurrection de Masaniello.

Les traditions du cardinal Richelieu sur la marine française se perdaient de plus en plus ; toute espèce de marine royale avait en quelque sorte disparu ; il ne restait que quelques officiers sans commandements, faute de vaisseaux, car on avait complétement négligé d'en faire construire de nouveaux, et les anciens étaient mis hors de service par leur vieillesse. Si bien que quand on eut besoin, en 1653, de bloquer la Gironde pour empêcher les communications entre les Bordelais soulevés par le parti de Condé et les Espagnols qui se mêlaient aux guerres civiles de *la Fronde*, on ne put réunir qu'une vingtaine de petits bâtiments, sous les ordres du duc de Vendôme, grand maître de la navigation, et l'on fut obligé de s'adresser à Duquesne pour venir renforcer cette flottille avec quelques navires armés à ses frais. Duquesne, qui voyait la France dégénérer et s'amoindrir dans ces troubles civils, et qui distinguait encore ici le doigt de l'étranger, fit ce qu'on désirait de lui avec tout le dévouement et l'activité dont il était capable. Chemin faisant pour aller se joindre au duc de Vendôme, il fut rencontré par une escadre anglaise dont le commandant lui enjoignit de baisser pavillon devant le sien. Duquesne, fidèle aux leçons du feu cardinal Richelieu, qui n'entendait pas que les officiers de la marine transigeassent à cet égard, répondit que le pavillon français ne serait jamais déshonoré tant qu'il l'aurait à sa garde, et que la fierté anglaise pourrait bien le céder, ce jour-là, à la valeur française. Le commandant anglais décida aussitôt d'en appeler à la force. Le brave

Duquesne accepta le combat ; ses adversaires furent mis en fuite, mais il fut encore, dit-on, grièvement blessé. Il alla se réparer à Brest, puis, sans attendre sa guérison, il reprit sa route pour Bordeaux. Comme il arrivait à l'embouchure de la Gironde, une escadre espagnole, composé de trois frégates et quelques autres petits bâtiments, y venait aussi, mais pour prêter appui aux insurgés ; il entra dans le fleuve en dépit d'elle, opéra sa jonction avec le duc de Vendôme, et contribua beaucoup ainsi à la soumission de Bordeaux et de la Guyenne. Le gouvernement de Louis XIV, en attendant que Duquesne fût remboursé des dépenses qu'il venait de faire pour le service du roi, lui donna le château de l'île d'Indret, en Bretagne, qui était du domaine de la couronne.

On ne peut pas supposer que Duquesne soit resté dans l'inaction durant la campagne navale du duc de Vendôme sur les côtes de la Catalogne, en 1655, laquelle fut signalée par une victoire remportée par les Français, le 29 septembre, à la hauteur de Barcelone. La paix des Pyrénées, signée le 7 novembre 1659, dut seule suspendre le cours des services actifs et des exploits de Duquesne, permettre à ce brave marin de se reposer de ses fatigues déjà si longues, et de donner à ses nombreuses blessures le loisir de se refermer.

Durant cette paix, un grand ministre, Colbert, reprenait les traditions de Richelieu, y ajoutait tout ce que son propre génie lui suggérait dans l'intérêt du prince et de la patrie, et rendait une marine à la France. La guerre ayant éclaté entre la France unie à l'Angleterre, et la Hollande alors si puissante sur mer, qui comptait pour ainsi dire autant de grands hommes qu'elle avait d'amiraux, les Ruyter, les Tromp, les de Witt, les Opdam, les Bankært, les Evertzen et bien d'autres, Duquesne fit partie de l'escadre blanche aux ordres du vice-amiral Jean d'Estrées, qui se trouva opposé directement à l'avant-garde hollandaise commandée par Bankert dans la bataille navale de Southwold, le 7 juin 1672. C'est dans cette journée que le grand Ruyter qui était à la tête des forces navales des Provinces-Unies, put connaître pour la première fois à ses fières manœuvres et aux coups qu'il dirigeait, celui qui devait être bientôt son vainqueur et qui s'instruisait alors à ses leçons. Dans le rang secondaire où il était encore retenu, Duquesne se faisait une école de cette guerre maritime dont le principal effort avait lieu d'Anglais à Hollandais, et où les Français assis-

taient autant comme à un champ de manœuvres que comme à un champ de carnage. Personne n'en profita plus que Duquesne. Il se trouva encore aux deux batailles navales de 1673, livrées dans les parages des Provinces-Unies par les Anglais et les Français, placés sous les ordres du prince Rupert, de l'amiral Spragg et de Jean d'Estrées, aux Hollandais commandés par Ruyter, Corneille Tromp et Bankært.

L'Angleterre ayant fait sa paix particulière avec la Hollande, la guerre n'en continua pas moins entre la France et cette dernière puissance, qui attira de plus dans son alliance l'empire d'Allemagne et les royaumes alors unis d'Espagne et des Deux-Siciles.

C'est à partir d'ici que le caractère de Duquesne s'élargit, et que, nonobstant le second rang où physiquement il se trouve pour quelque temps encore, ce grand homme, presque en toutes les occasions, tient moralement le premier. Messine, avec une partie de l'île de Sicile, s'était insurgée contre les Espagnols. Louis XIV crut qu'il était de sa politique de seconder l'insurrection. Duquesne, élevé au rang de lieutenant général des armées navales, partit de Toulon, le 29 janvier 1675, sur une escadre de huit vaisseaux de guerre, avec le duc de Vivonne, général des galères de France, nommé vice-roi de Sicile. Un convoi de blé les suivait. L'escadre de France fut attaquée, le 11 février, à la vue des côtes de Sicile, par une flotte espagnole de vingt vaisseaux de guerre et de dix-sept galères aux ordres de Melchior de la Cueva. Vivonne eut la sagesse de laisser à Duquesne le soin de prendre les dispositions principales pour la défense. Comme les Espagnols en étendant leur ligne auraient pu attaquer en même temps les huit vaisseaux français et les envelopper, Duquesne eut la précaution de laisser de grands intervalles entre les trois petites divisions de l'escadre dont il avait l'avant-garde. Il fut avec sa division le but principal des efforts des ennemis dans cette journée. Leur acharnement et leur nombre ne firent qu'augmenter son courage et féconder son génie qui, dans chaque détail du combat, trouvait de nouvelles et imprévues ressources. Une jonction des trois divisions françaises fut opérée à propos. La constance héroïque des huit vaisseaux français devant les trente-sept voiles de Melchior de la Cueva, donna le temps à un renfort d'arriver de Messine sous la conduite du chevalier de Valbelle. La victoire jusque-là incertaine se fixa dès lors du côté des Français, qui mirent en fuite la flotte espagnole, la poursuivirent jus-

que dans le golfe de Naples, et bientôt après entrèrent triomphalement avec leur convoi dans le port de Messine. Vivonne, après avoir perdu un temps précieux dans Messine, eut à la fin l'idée d'étendre le cercle étroit de sa vice-royauté et d'assiéger quelques places de l'île de Sicile. Duquesne partit avec lui pour aller attaquer par mer la ville d'Agosta, qui fut amenée à capitulation au bout de quelques jours. Ensuite Duquesne, avec la majeure partie de la flotte de la Méditerranée, fut envoyé en France par le vice-roi, pour en ramener des vivres, dont on manquait à Messine, des munitions et des renforts.

A peine était-il arrivé à Toulon que l'on eut avis qu'une armée navale hollandaise, aux ordres du grand Ruyter, venait d'entrer dans la Méditerranée pour y opérer, de concert avec celle d'Espagne. Il n'était resté à Messine que quelques vaisseaux français qui couraient maintenant les plus grands dangers, et l'on était fort embarrassé, à la cour de Versailles, de la jonction qu'il faudrait bientôt opérer entre eux et la flotte prête à revenir de Toulon. Colbert, dans cette occurrence, s'adressa directement à l'expérience et aux talents de Duquesne, qu'il savait n'avoir point son égal dans la marine, et qu'il eût fait élever à l'une des deux vice-amirautés de France nouvellement constituées, si la religion calviniste que professait ce grand homme n'y eût fait alors obstacle dans l'opinion de la cour et du roi. Le ministre et le marin échangèrent de Versailles à Toulon une active correspondance. Le plan que proposa Duquesne fut reconnu excellent par Colbert et par Louis XIV lui-même ; ils eurent le bon esprit de lui en confier l'exécution dont peu d'autres d'ailleurs auraient eu la hardiesse de se charger, quand il s'agissait d'aller faire tête à Ruyter, le géant du monde maritime à cette fameuse époque. Duquesne fut enfin, à l'âge de soixante-quatre ans, mis à sa véritable place ; il eut le commandement en chef d'une armée navale, et put donner à son génie le plus magnifique essor. La joie fut immense sur tous les bords de la flotte de Toulon, quand on y apprit que l'on serait conduit par le vieux Duquesne, le père des matelots, malgré la rudesse de ses formes, par l'intrépide et consommé marin dont les innombrables cicatrices attestaient les antiques services, et qui connaissait les mers d'Europe pour les avoir sillonnées pendant cinquante ans déjà de la Baltique au fond de la Méditerranée. Tout le monde eut confiance, aucun ne douta de la victoire du moment que Duquesne allait remplir les fonctions d'a-

miral. Et pourtant c'était Ruyter, Ruyter le vainqueur de Black et des plus fameux amiraux anglais, Ruyter qui avait assisté à cent combats et commandé en chef dans quinze mémorables batailles, Ruyter, l'amour, l'admiration, le sauveur de la Hollande, qu'il s'agissait de vaincre. Un capitaine de commerce anglais ayant, dans ce temps, rencontré, du côté de Melazzo, à huit lieues de Messine, cet illustre amiral-général des Provinces-Unies, et lui ayant demandé ce qu'il faisait dans ces parages, Ruyter avait simplement répondu : « J'attends le brave Duquesne. »

Il ne se fit pas longtemps attendre. Après avoir armé sa flotte avec toute la célérité possible, il partit de Toulon, le 17 décembre 1675, à la tête de vingt vaisseaux et de six brûlots, cinglant vers Messine où il avait d'abord dessein d'entrer par le nord du détroit, dût-il être obligé, comme cela était probable, de s'ouvrir un passage à travers la flotte ennemie. Ruyter, en effet, n'eut pas eu plutôt avis de son départ que, faisant épier sa route du sommet des îles volcaniques de Lipari, il vint à toutes voiles au-devant de lui. Ils se reconnurent, le 7 janvier 1676, entre l'île de Salino et celle de Stromboli, surnommée par les marins *le grand fanal de la Méditerranée*, parce qu'elle porte pour ainsi dire jusqu'aux cieux les flammes éternelles de son volcan. On passa toute cette journée à manœuvrer et à s'observer ; la nuit encore fut employée par les deux flottes, qui portaient tous leurs feux allumés, à suivre leurs mouvements réciproques et à chercher, par tous les moyens imaginables, à se gagner le vent. Il en vint un d'ouest sud-ouest si violent que neuf galères d'Espagne, qui s'étaient jointes à l'armée hollandaise, furent obligées d'aller se mettre à couvert sous l'une des îles Lipari. Cela rétablissait quelque égalité entre les forces de Duquesne et de Ruyter ; le premier n'eut plus alors que vingt-quatre vaisseaux de guerre, deux flûtes et quatre brûlots opposés à ses vingt vaisseaux et à ses six brûlots. Le vent, s'étant en outre déclaré pour lui, Duquesne résolut aussitôt de mettre à profit cet avantage, et le 8 janvier, dès le point du jour, il força de voiles sur les ennemis qui étaient à deux lieues de lui. Son armée, divisée en trois escadres, était commandée : l'avant-garde par de Preuilly d'Humières, l'arrière-garde par Gabaret l'aîné, et le corps de bataille par lui-même monté sur le vaisseau *le Saint-Esprit*, et ayant pour matelots le chevalier de Valbelle et Tourville, l'un monté sur le *Pompeux*, et l'autre sur le

*Sceptre*. Ruyter qui, de son côté, avait divisé sa flotte en trois escadres et s'était aussi réservé le corps de bataille, en donnant son avant-garde à Verschoor et son arrière-garde à de Haan, Ruyter, après avoir admiré la marche merveilleuse de l'armée française, déclara depuis, au rapport de son propre historien, qu'il n'avait jamais vu de combats où ses adversaires fussent arrivés dans un meilleur ordre. Duquesne, vers neuf heures du matin, fit signal à son avant-garde de s'engager avec celle de Hollande ; mais Preuilly d'Humières prit si peu d'espace en arrivant sur l'ennemi, que quand il fallut présenter le côté et étendre la ligne, il gêna à la fois les vaisseaux de sa propre escadre qui étaient derrière lui, et ceux de la tête du corps de bataille de Duquesne. Cette manœuvre mal accomplie, qui mettait plusieurs bâtiments français entre le reste de la flotte et l'ennemi, réduisit Duquesne, pendant un moment qui lui sembla un siècle, à laisser son canon inactif. Déjà les Hollandais croyaient pouvoir se réjouir d'un préliminaire si fâcheux pour les Français, quand Duquesne remédia avec une activité prodigieuse à la faute de Preuilly, et bientôt eut placé son corps de bataille par le travers de celui de Ruyter qui, peu à peu, arrivait. Les avant-gardes étaient aux prises ; les deux corps de bataille ne tardèrent pas à y être aussi, et ensuite les arrière-gardes.

Ruyter se trouva d'abord en face de Valbelle, qui soutint deux heures durant son redoutable choc. C'est alors que Duquesne, sortant de son inaction calculée, vint prendre la place de son valeureux matelot qui était près de succomber, et présenta le côté à la *Concorde* que montait Ruyter. Les deux amiraux, quoique à portée l'un de l'autre, restèrent quelque temps comme impassibles à s'observer, sans s'envoyer un seul boulet. Duquesne laissa Ruyter tirer le premier, qui, prenant son temps lâcha toutes ses bordées sur le vaisseau *le Saint-Esprit*. Duquesne y répondit aussitôt de toutes les siennes. Le tonnerre effroyable de l'artillerie redoubla, fut précipité de toutes parts ; on s'approcha presque à portée de pistolet. Dans cette tempête de feu et de fumée telle que Ruyter écrivit qu'il ne s'était jamais trouvé en plus rude affaire, on vit la *Concorde* plier doucement, toujours en ordre il est vrai, comme pouvait seulement se décider à le faire celui qui la montait, mais enfin on vit la *Concorde* de Ruyter plier devant le *Saint-Esprit* de Duquesne. Sans perdre de temps, Duquesne envoie

des ordres à son avant-garde pour qu'elle presse celle de l'ennemi, tandis que lui-même, ardent à poursuivre le succès qu'il vient d'obtenir sur le corps de bataille des Hollandais, il détache des brûlots sur la *Concorde* en les faisant appuyer par Tourville. Mais Ruyter se dégagea, avec un courage et une adresse admirables, de ce nouveau genre d'ennemis. Dans sa généreues ardeur, le vieux Ruyter, revenant à la charge, se laissa, dit-on, emporter à une assez grande distance de son arrière-garde, qui se trouvait ainsi dépourvue de son meilleur appui. Duquesne, à qui rien n'échappait, commanda aussitôt Tourville, avec quatre vaisseaux, pour aller couper cette arrière-garde et l'enfermer entre lui et celle des Français. Une faute de Gabaret, qui ne prit pas le temps favorable pour arriver avec son escadre et un calme qui survint, empêchèrent le succès d'un si beau dessein. Néanmoins, l'avant-garde des ennemis, ayant perdu Verschoor, son chef, était vaincue par Preuilly, qui faisait oublier ainsi la faute par lui commise au début de l'action; le corps de bataille de Ruyter en était réduit à la défensive, et son arrière-garde s'estimait trop heureuse d'avoir échappé à la manœuvre ordonnée par Duquesne, manœuvre dans laquelle on vit le chevalier de Léry, monté sur l'*Éclatant*, et qui était l'un des capitaines détachés avec Tourville, passer presque jusqu'au milieu de l'escadre du vice-amiral de Haan, tomber sous le feu de quatre des vaisseaux ennemis qu'il soutint avec une fermeté merveilleuse, et se retirer enfin victorieux auprès des siens. Il était quatre heures et demie du soir; le vent, de plus en plus affaibli par l'effet de l'artillerie, mettait les deux flottes dans l'impossibilité d'agir vigoureusement l'une contre l'autre. Quelques lointaines bordées furent encore échangées jusqu'à la nuit. Les neuf galères d'Espagne, qui étaient enfin sorties de leur abri à la faveur du calme, se hasardèrent à tirer sur l'escadre de Duquesne leurs canons de coursier, les plus gros des cinq qu'elles portaient chacune à leur avant, et qui, avec quelques pierriers, composaient alors toute l'artillerie de ces sortes de bâtiments. Tourville les eut bientôt fait taire et disparaître, en leur envoyant seulement deux coups de pièces de trente-six. La flotte hollandaise, si fort maltraitée dans la bataille, ne fut plus en état d'empêcher celle de Duquesne de se joindre aux vaisseaux français restés à Messine. Le lendemain, cette jonction s'opéra sans difficulté. Ce fut la preuve irrécusable de la victoire de Duquesne. L'ennemi, pour se

consoler, publia qu'il avait vu sombrer un et même deux gros bâtiments français après l'action ; mais c'étaient des brûlots dont la ruine s'achevait volontairement. Duquesne, ne voulant point compromettre le succès définitif d'une entreprise si bien commencée, en engageant coup sur coup et sans nécessité sa flotte, qui avait elle-même besoin de réparations, déjoua les plans qu'aurait pu se réserver l'ennemi, tourna autour de la Sicile, et entra dans le détroit par le sud au lieu d'y entrer par le nord. La surprise, pour ne pas dire la confusion de Ruyter, se trouvant à quelques lieues seulement de là, fut inexprimable lorsqu'il apprit que la flotte de France avait fait sa triomphante entrée dans le port de Messine, et qu'il n'avait pu empêcher cette place d'être encore une fois secourue. Telle fut l'issue glorieuse pour Duquesne de la bataille navale de Stromboli.

Mais la bataille dont *le grand fanal de la Méditerranée* avait éclairé, dans la soirée du 8 janvier, les dernières et fugitives manœuvres, n'était que le prélude de celle qui devait avoir pour immense décor et pour fond de tableau le vieux mont Gibel dont les flancs de laves et de cendres se voilent, image de la mort sur laquelle nous marchons sans cesse, sous la plus luxuriante verdure, le gigantesque Etna dont la fulminante couronne, mélange contraire de glace et de feu, est éternellement surmontée d'un double panache de fumée blanchâtre, parsemée de lueurs étranges. C'était un témoin plus digne encore que le Stromboli d'assister à la mémorable lutte des deux géants du monde naval.

Duquesne, après s'être réparé et renforcé, sortit du port de Messine, à la fois pour favoriser l'arrivée de nouveaux convois que l'on attendait de France, et pour s'opposer aux projets que l'on soupçonnait l'ennemi d'avoir sur Agosta. Ruyter, à qui s'était joint don Francisco Freyre de la Cerda, avec une forte escadre, avait un moment porté ses vues jusque sur Messine même, et ce n'était que par l'impossibilité d'attaquer cette place par mer qu'il s'était rabattu sur Agosta. A la nouvelle de la sortie de Duquesne, il alla bravement au-devant de lui ; les deux rivaux se découvrirent l'un l'autre dès le 21 avril 1676, et, le 22, ils furent en présence, Duquesne, avec trente vaisseaux de guerre et huit brûlots, Ruyter, avec vingt-neuf vaisseaux, neuf galères et quatre brûlots. L'amiral français avait confié son avant-garde au chef d'escadre d'Almeiras, son arrière-

garde au chef d'escadre Gabaret l'aîné, et s'était réservé pour lui-même le corps de bataille, espérant se rencontrer ainsi de nouveau face à face avec Ruyter. Mais, par une combinaison inattendue, l'amiral hollandais avait pris par lui l'avant-garde, plaçant les Espagnols à son corps de bataille et le vice-amiral de Haan à son arrière-garde. La Méditerranée offrait l'image du lac le plus paisible. Ruyter, avec son avant-garde, arriva le premier, vers deux heures de l'après-midi, sur la division de d'Almeiras qui soutint, avec une valeur et une habileté prodigieuses, le choc d'un tel adversaire; mais il fut emporté d'un boulet de canon, au moment où il venait de désemparer quatre des vaisseaux ennemis. Cette mort jeta un moment de trouble et d'indécision dans l'avant-garde française ; heureusement, le chevalier de Valbelle vint remplacer avec succès d'Almeiras dans son commandement. Ruyter n'était point pour lui un adversaire nouveau ; il l'avait déjà, comme on a vu, rencontré en personne à Stromboli. Le feu qu'il ordonna, pour répondre à celui de l'amiral hollandais, fut magnifique; on voyait bien que Valbelle était fier de se retrouver en présence du grand homme, et qu'il déployait une ardeur surhumaine pour lui disputer la victoire.

Cependant, Duquesne était au désespoir, à son corps de bataille, d'être déçu dans son attente, et de trouver devant lui, au lieu de Ruyter, don Francisco de la Cerda, qui restait si éloigné sous le vent, qu'on eût dit qu'il avait peur d'être à portée de canon. Duquesne, voyant que définitivement il n'y avait rien à faire avec un ennemi si précautionneux, résolut alors d'aller soutenir son avant-garde toujours aux prises avec l'amiral hollandais. Honteux toutefois qu'on l'eût si cruellement méprisé, l'amiral d'Espagne arriva enfin à bonne portée pour seconder Ruyter qui, s'étant vu exposé par son retard à être environné ou coupé, avait pris le parti de l'attendre, les voiles brassées sur le mât, et d'essuyer toutes les bordées des Français qui passèrent, en très-bon ordre, à son côté. Les quatre vaisseaux hollandais que l'infortuné d'Almeiras avait naguère désemparés, étaient sur le point de tomber au pouvoir de Duquesne, quand les galères d'Espagne vinrent fort à propos pour les remorquer et les mettre à distance du combat. Un cinquième vaisseau hollandais venait d'être aussi maltraité que ceux-ci, et, comme eux, fut dans la nécessité de se faire remorquer. Dans ce moment, Ruyter, dont la division s'éclair-

cissait de quart d'heure en quart d'heure, et qui, se trouvant trop peu accompagné, voulait donner aux vaisseaux placés derrière lui le temps de le rejoindre, tomba, avec la *Concorde*, en travers du *Saint-Esprit* où le général français avait laissé son pavillon. Enfin Duquesne a atteint le but de ses manœuvres, et va encore une fois se mesurer, d'homme à homme pour ainsi dire, avec Ruyter; il s'agit aujourd'hui de décider, par le triomphe ou la défaite, lequel des deux antagonistes est le plus grand. Le *Saint-Esprit* et la *Concorde*, se présentant le côté, s'observent d'abord dans un majestueux balancement comme à Stromboli. Tout à coup, les deux vaisseaux se perdent dans des nuages de fumée, d'où mille foudres s'échappent à la fois. L'artillerie ne suspend par intervalles ses coups, que pour les mieux mesurer et leur faire produire un plus désastreux effet. D'horribles sifflements se prolongent d'un bord à l'autre ; ce ne sont pas ceux des vents, ce sont ceux des boulets qui fendent l'air, portent la mort sanglante sur les ponts opposés, s'enfoncent, en en faisant sauter les éclats, dans la carcasse et les membres des deux vaisseaux, se logent jusque dans les mâts ébranlés comme des arbres géants que la cognée frappe à coups redoublés par la base; coupent, abattent les manœuvres, font leurs trouées dans les quatre corps de voiles, et mettent en péril tout l'édifice naval, depuis la quille jusqu'au faîte. Chacun, dans les deux flottes, s'est empressé d'ailleurs de venir secourir son amiral, et l'acharnement répandu de part et d'autre sur toute la ligne dit assez ce que de tels chefs savent inspirer. Duquesne avait pour matelots Tourville et Preuilly d'Humières, montés sur le *Sceptre* et le *Saint-Michel*, qui suivaient tous ses mouvements et entretenaient à ses côtés un feu terrible. Cependant, la victoire reste encore en suspens et semble ne savoir lequel elle doit couronner de Duquesne ou de Ruyter, tous deux également habiles, également expérimentés, également fils de leurs œuvres, également blanchis dans les batailles, tous deux héros, tous deux grands hommes. Mais voilà que soudain le feu de la *Concorde* chancelle ; voilà même qu'à la faveur des tourbillons de fumée, ce superbe vaisseau revire de bord, et semble vouloir aller ensevelir quelque mystère sinistre dans les ombres de la nuit qui s'approche, mystère funeste en effet pour la Hollande : car un boulet venait d'emporter le devant du pied gauche et de casser les deux os de la jambe droite de Ruyter qui, en tombant, s'était en outre

blessé à la tête. Ce sublime vaincu, du lit de douleur sur lequel on l'avait placé, quelque temps encore avait continué à donner ses ordres, et à crier aux siens : « Courage, mes enfants, courage ! » Mais enfin les forces lui avaient manqué, et tout en lui dénonçait que la mort était proche. Son premier capitaine, Girard Kallemburg, après avoir soutenu bravement l'honneur du pavillon amiral, ne jugeant pas à propos de prendre davantage sur lui la responsabilité de l'événement, déjà commençait une honorable retraite. L'arrière-garde hollandaise et une partie de la division espagnole restèrent seules engagées avec l'arrière-garde française. De ce côté on se battit de si près que, de la galerie de leurs vaisseaux, les officiers des deux flottes pouvaient se jeter des paroles de défi et s'appeler à l'abordage. Les capitaines de La Fayette, de Langeron, de Beaulieu, de Léry, et surtout le brave et habile chef d'escadre Gabaret, se comportèrent de la plus belle et énergique manière. Le vice-amiral hollandais de Haan faisait des efforts de désespéré pour ressaisir une victoire qu'il voyait bien que l'avant-garde et le corps de bataille de ses compatriotes et de leurs alliés avaient perdue. Les balles, la mitraille, les boulets se mêlaient aux chevilles de fer, aux éclats de bois qui volaient de toutes parts ; et l'Etna, quand ses cratères béants vomissent avec un bruit épouvantable des torrents de lave en combustion, ne présente pas un plus formidable tableau que celui de ces deux escadres, dont l'une cherche à réparer la défaite de Ruyter, l'autre à conserver la victoire de Duquesne.

Enfin, le vice-amiral de Haan, au moment où la nuit venait, n'eut plus d'autre ressource que de se rallier au gros de l'armée navale hollandaise, pour laquelle le sort s'était montré si cruel en la privant de son illustre amiral qui devait mourir sept jours après des suites de ses blessures. La nuit favorisa la retraite des Hollandais dont presque tous les vaisseaux, affreusement désemparés, furent obligés de se faire remorquer pour Syracuse. Duquesne resta jusqu'au lendemain matin, tous ses fanaux allumés, sur le champ de son triomphe ; puis il alla provoquer les ennemis devant le port où ils s'étaient réfugiés, mais d'où leur triste état et le coup plus terrible encore qui les avait atteints dans la personne de Ruyter, ne leur permit pas de sortir. La défaite des Hollandais, malgré leurs relations contraires, n'était que trop avérée. Par sa victoire du mont

Gibel, Duquesne ne laissait plus au vice-roi français de Sicile que le soin d'achever prochainement les ennemis.

En effet, sa rentrée dans Messine retira Vivonne de l'espèce de torpeur dans laquelle il était tombé. Ce vice-roi, ayant reçu le renfort de vingt-cinq galères, venues de France à la faveur de la liberté entière que la victoire de Duquesne leur avait faite sur la mer de Sicile, résolut d'aller attaquer les flottes combinées de Hollande et d'Espagne, jusque dans le port de Palerme où elles étaient passées. Vivonne partit de Messine, le 28 mai 1676, ayant avec lui le grand Duquesne, toujours monté sur son beau vaisseau le *Saint-Esprit*, et qui, bien que n'ayant plus en apparence qu'une division sous ses ordres, fut, avec Tourville, l'âme et le génie directeur de cette nouvelle expédition. Toute l'armée navale de France arriva le dernier jour de mai à la vue de Palerme ; le lendemain, les flottes d'Espagne et de Hollande sortirent de derrière le môle qui protége le grand port de cette ville contre les vents du large ; la bataille s'engagea le 2 juin et ne fut pas longtemps incertaine. La défaite des ennemis se changea presque aussitôt, par l'effet des brûlots français, en un désastre immense qui s'étendit jusque sur la ville même de Palerme ; car, à mesure que les vaisseaux de Hollande et d'Espagne brûlaient, leurs canons partant d'eux-mêmes, détruisaient les maisons, les édifices publics, et semaient toutes les rues de corps sanglants et de membres épars. Douze vaisseaux hollandais et espagnols sautèrent et périrent avec les amiraux de Haan, don Diego, d'Ibarra, don Francisco Freyre de La Cerda, Florès et tous ceux qui les montaient. Une grande partie des galères d'Espagne, parmi lesquelles la *Réale* et la *Patronne*, eurent un sort semblable. Cette victoire mémorable, que l'on peut considérer comme le dénoûment d'une tragédie dont le premier acte avait commencé à Stromboli, ne coûta aux Français qu'une perte si minime qu'à peine il vaut d'en tenir compte. Le débris des flottes ennemies, n'osant plus se présenter à la mer, restèrent dans le port de Palerme jusqu'au 6 août ; ils allèrent ensuite, à la dérobée, se réfugier à Naples, et ceux qui appartenaient à la Hollande repassèrent de là, le plus clandestinement possible, dans l'Océan. Des trois amiraux que la république batave avait naguère envoyés dans la mer de Sicile, ils ne rapportaient que la dépouille vénérée de Ruyter, restée sur le vaisseau la *Concorde*, que l'on avait peint tout en noir et couvert de pavillons funèbres. Le cœur

de ce grand homme, religieusement placé dans une urne d'argent, avait été précédemment déposé sur une frégate légère, chargée de conserver du moins à la république batave quelque chose de son héros. Les Français, ne connaissant pas encore la pieuse mission de cette frégate, lui avaient donné la chasse, l'avaient prise et amenée à Duquesne. Mais aussitôt le vainqueur, se découvrant devant l'urne qui renfermait le cœur de Ruyter, s'était écrié : « Voilà donc ce qui reste d'un grand homme! » Et, se tournant vers le capitaine Kallemburg, brave et fidèle gardien de cette noble relique, il avait ajouté : « Monsieur, votre mission est trop respectable pour qu'on la trouble ; poursuivez en paix votre chemin. » Rien n'est plus beau, rien ne repose plus l'âme du tableau sanglant des batailles que ce spectacle d'un vainqueur généreux, méditant devant les restes d'un grand homme vaincu par lui, et les entourant de ses respects. Louis XIV d'ailleurs, prince éminemment français, ne resta point en arrière de cette magnanimité ; quand il eut appris la mort de Ruyter, il exprima des regrets et une admiration sincère pour l'illustre marin qui avait été son allié avant d'être son ennemi, et il ordonna qu'à l'exemple de Duquesne, loin de mettre obstacle au retour de sa dépouille en Hollande, on saluât de volées d'artillerie, en signe d'honneur, le vaisseau qui la portait, partout où celui-ci serait en vue des côtes de France.

Plût au ciel que Louis, pour sa renommée, n'eût point poussé à de trop extrêmes conséquences sa politique, suite de celle de Richelieu, en voulant rendre la France complétement une et homogène par l'extinction totale du protestantisme dans ses Etats ! Plût au ciel qu'il ne se fût pas montré tout d'abord moins équitable envers le protestant français Duquesne qu'envers le protestant étranger Ruyter ! Louis XIV aurait voulu récompenser les derniers services de Duquesne par le bâton de maréchal de France ; il lui demanda pour cela d'entrer dans le sein de l'Église catholique ; mais l'inflexible marin s'y refusa. Le roi se borna à le gratifier du domaine seigneurial du Bouchet, près Étampes, qu'il érigea, par lettres du mois de février 1681, en marquisat sous le nom de du Quesne. On fit donc, si elle n'existait déjà, une particule nobiliaire de la première syllabe du nom de l'illustre marin, que ses exploits eux-mêmes se sont néanmoins obstinés à conserver roturier, partout ailleurs qu'à la cour, en ne popularisant pas avec eux ce partage.

A moins de deux ans de ces grands événements maritimes,

Louis XIV, satisfait d'avoir anéanti les forces navales de l'Espagne et de la Hollande, et voyant qu'il serait difficile aux Français de prendre racine en Sicile, résolut de leur faire évacuer volontairement cette île. Cela eut lieu, du 8 au 9 avril 1678, avec le plus grand secret et sans perte d'un seul des bâtiments de transport. Duquesne, chargé cette même année du commandement d'une escadre dans la Méditerranée, brûla, dans le port même de Barcelone, un vaisseau espagnol de soixante pièces de canon.

Peu après fut signée la paix de Nimègue qui porta Louis XIV, personnification de la France, à un si haut degré d'élévation que toutes les nations, tous les souverains semblaient n'avoir plus qu'à s'incliner devant ses volontés comme devant celle d'un Dieu qui dispose des destins du monde. Les victoires navales de Duquesne, en faisant plier l'orgueil de la république batave et de l'Espagne, n'avaient pas moins contribué que les victoires continentales des Turenne, des Condé, des Luxembourg, des Créqui et des Schomberg, à amener cette triomphante issue d'une guerre dont chaque jour avait été marqué par plusieurs combats glorieux pour la France.

Duquesne parut peu à la cour durant la paix. Les *Mémoires* de l'époque, si attentifs à parler de tous ceux qui s'y montraient, en se taisant sur ce grand homme, témoignent suffisamment de son peu de penchant pour les pompes de Versailles et de ses goûts de famille. Duquesne en effet n'éprouvait pas de plus grand charme que de retrouver son intérieur modeste et paisible au retour de ses héroïques campagnes, et d'y vivre entouré de sa femme et de ses quatre enfants, dont l'aîné, déjà capitaine de vaisseau, s'était signalé sous lui dans la guerre de Sicile. On se représente naturellement le marin presque septuagénaire et couvert de cicatrices, se reposant ainsi au foyer domestique, et admettant parfois au cercle de famille quelque compagnon de ses hauts faits, quelques pilotes dieppois, quelques vieux et jeunes matelots peut-être de tout âge, qui écoutaient avidement le récit de ses campagnes commencées dès avant sa dix-septième année et auxquelles il était prêt encore à donner une suite brillante. Il ne se rendait à Versailles que sur l'ordre du roi ou du ministre pour y conférer sur les nouveaux règlements et la nouvelle organisation que l'on introduisait dans la marine, ainsi que sur les améliorations à apporter dans la construction des vaisseaux. C'est à cette occasion qu'il

connut Bernard Renau d'Elisaçaray, plus connu sous le nom de Petit-Renau à cause de l'exiguïté de sa taille. Cet habile homme, tout à la fois, ingénieur, marin et savant de premier ordre, à qui l'illustre Borda mérita seul depuis d'être comparé sous ces trois rapports ensemble, apporta concurremment avec Duquesne une méthode nouvelle de construction. Le vieux marin, après en avoir pris connaissance, ne sentit aucun déplaisir à déclarer avec franchise et modestie qu'il fallait la préférer à la sienne. Il se fit même en quelque sorte, avec Vauban, le patron du jeune Renau et de ses méthodes. Le véritable génie ne connaît pas la routine et vit de conceptions incessamment renouvelées. Duquesne le fit encore voir quand il fut question d'aller réprimer les pirates barbaresques jusque dans Alger, leur principal repaire. Déjà il venait de les poursuivre, en 1681, jusque dans le port de Scio où ils s'étaient flattés de trouver un refuge assuré sous les forts des Ottomans, mais où ils n'en avaient pas moins été criblés de coups de canon jusque sous les yeux du capitan-pacha qui se trouvait là avec trente galères. Comme on avait un moment songé à s'emparer de l'Algérie et même à pousser plus loin la conquête dans les Etats barbaresques, Duquesne, qui était revenu à Toulon de son expédition dernière, proposa une attaque simultanée d'Alger par mer et par terre, laquelle n'était pas sans de grands rapports avec celle que l'on a exécutée si heureusement de nos jours, et a pu même lui servir de principe. Mais, voyant que l'on abandonnait le projet de conquête et l'établissement, pour ne s'occuper que d'une répression plus efficace seulement que de coutume, il se rangea à l'avis de Petit-Renau, qui proposait un bombardement de dessus les vaisseaux, et pour cela avait inventé les galiotes à bombes. Duquesne, consulté spécialement à ce sujet par Colbert, répondit d'une manière si favorable au jeune inventeur, que l'on permit à celui-ci de faire construire comme essai quelques bâtiments selon ses plans, pour les conduire ensuite devant Alger.

Duquesne, qui avait été chargé de l'armement de la flotte et du commandement de l'expédition contre Alger, partit de Toulon le 12 juillet 1682, et fut joint aux îles Baléares par cinq galiotes à bombes que Petit-Renau amenait lui-même du Havre et de Dunkerque. Peu après il rallia des bâtiments qui croisaient sur les côtes d'Afrique, sous la conduite de Tourville et de Léry. En arrivant de-

vant Alger, la flotte française se trouva composée de onze vaisseaux de guerre, cinq galiotes à bombes, quinze galères fort utiles comme remorqueurs, et quelques flûtes et tartanes. Duquesne préluda au bombardement d'Alger en brûlant un vaisseau ennemi dans le port et sous le canon du fort de Cherchell. Le mauvais temps le força à différer son attaque jusqu'au 21 août. Les galiotes à bombes ne réussirent pas d'abord aussi bien que Petit-Renau l'avait espéré ; un conseil de guerre fut assemblé qui se déclara contre l'invention ; mais Duquesne aimait les raisonnements, la fermeté, la constance de l'inventeur, et, malgré tous les avis contraires, il autorisa Petit-Renau à tenter une seconde épreuve. Elle eut lieu le 30 août 1682, et réussit complétement. Le bombardement fut renouvelé avec un égal succès dans la suit du 4 au 5 septembre. La saison devenant menaçante pour la flotte, Duquesne, qui n'était homme à rien compromettre, renvoya la continuation des opérations à l'année suivante, et retourna hiverner à Toulon avec sa flotte. Au mois de juin 1683, Alger le revit devant ses murs avec son fils aîné, Henri Duquesne, et l'un de ses neveux, Duquesne-Mosnier. Ne voulant point laisser passer la saison des calmes sur une côte connue par de nombreux sinistres, il prit aussitôt ses dispositions, ordonna que sept vaisseaux de guerre, rangés sur une ligne un peu courbe, présentant la même figure que le môle d'Alger, escortassent les galiotes à bombes, au nombre de sept aussi, au delà de la grande portée du canon ; tandis que deux autres vaisseaux se posteraient à l'extrémité des deux ailes et flanqueraient la ligne, pour le cas où les ennemis tenteraient de venir attaquer les galiotes avec leurs galères. Neuf ancres, auxquelles étaient attachées quinze à seize cents brasses de câble moyen, furent préparées pour que les sept galiotes et les deux vaisseaux des ailes se hâlassent dessus. Les commandants des vaisseaux qui devaient tenir les câbles des ancres, allèrent porter celles-ci, en plein jour, à distance convenable du môle d'Alger, sans les laisser voir aux ennemis, non plus que les cordages. De sorte que les Algériens ne surent ce que signifiait cette manœuvre, que lorsqu'ils en virent les terribles résultats. On prépara ensuite les galiotes qui devaient se hâler sur les ancres, chacun des sept vaisseaux en ayant une à soutenir en cas d'attaque. Chaque galiote avait en outre pour escorte deux chaloupes armées en guerre. Deux corps de garde de semblables chaloupes

étaient postés, l'un au nord, l'autre au sud de la ligne, et quelques canots légers furent placés à l'entrée du port, avec ordre de brûler des amarres s'ils voyaient les ennemis prêts à sortir avec leurs galères, pour qu'à ce signal tous les vaisseaux allassent au secours des galiotes. Ces savantes dispositions eurent le résultat qu'on en attendait. Les galiotes à bombes opérèrent pendant plusieurs nuits successivement et semblaient ne devoir plus faire d'Alger, où elles éclataient avec un épouvantable fracas, qu'un monceau de ruines fumantes, sous lesquelles la population était sur le point d'être tout entière engloutie, quand elle se souleva et força enfin le dey à implorer la clémence du vainqueur. Duquesne, avant d'entrer en aucun accommodement, déclara qu'il voulait qu'on lui rendît tous les chrétiens français, et même ceux des autres nations qui avaient été pris sur des navires portant pavillon de France. On lui en amena d'abord cent quarante-deux, au nombre desquels était un capitaine de la marine royale, nommé de Beaujeu; Duquesne ayant dit qu'il savait qu'il y en avait davantage dans Alger, et qu'il n'accordait que cinq jours pour les avoir, on lui en amena encore cinq cent quarante-six, et ce fut alors seulement qu'il consentit à entendre parler de traité. La paix semblait près d'être conclue, quand le dey Baba-Hassan ayant été tué dans une nouvelle insurrection, et remplacé par Mezo-Morto, tout fut remis en doute. La flotte française recommença le bombardement, qui continua, à diverses reprises, jusqu'au 18 août 1683. On pouvait dire alors qu'Alger n'existait plus, tant elle était abîmée par les bombes. Duquesne, ayant épuisé ses munitions et voyant que la saison redevenait défavorable, ramena encore sa flotte à Toulon, après une campagne de plus de deux mois. Mais, pour prouver au nouveau dey d'Alger qu'on ne lui avait pas dit le dernier mot de la France, il laissa une croisière devant le port, sous les ordres de Tourville et de Léry. Mezo-Morto, jugeant qu'il n'y avait point à espérer de fatiguer la constance du gouvernement de Louis XIV, prit le parti de se soumettre et de solliciter la paix. On la lui accorda, à la condition qu'il enverrait à Versailles un de ses ambassadeurs pour obtenir le pardon de Louis XIV, ce qui fut fait.

De nouvelles contestations s'étant élevées entre la France et l'Espagne, et la petite république de Gênes ayant eu l'imprudence de ne point observer, dans cette occasion, la plus exacte neutralité,

Louis XIV, blessé de la préférence qu'elle donnait au protectorat du roi Charles II d'Espagne sur le sien, et l'accusant même d'avoir formé le dessein d'une agression contre ses escadres de Toulon et de Marseille, signifia au doge et au sénat de Gênes la défense d'achever la construction de bâtiments qu'il soupçonnait d'avoir un but hostile contre lui. Sur le refus qu'on lui fit, il donna ordre à Duquesne d'armer une flotte dans ses ports de la Méditerranée et d'en prendre le commandement pour aller châtier les Génois en bombardant leur cité. A cette époque, le marquis de Seignelai avait succédé au grand Colbert, son père, dans le ministère de la marine. Esprit actif, bouillant et entreprenant, il voulut s'associer de fait à la gloire de l'expédition, non-seulement en se transportant à Toulon pour hâter les préparatifs du départ, mais encore en s'embarquant avec Duquesne sur les vaisseaux pour être présent au bombardement. On dit que le vieux marin se montra fort blessé des prétentions du jeune ministre, et que, sous le prétexte qu'il ne voulait point abaisser la dignité d'amiral devant un personnage qui n'avait aucun grade dans l'armée navale, il refusa, une fois embarqué, de sortir de sa chambre.

Quoi qu'il en puisse être de cette opinion que les rapports de plusieurs auteurs contredisent, la flotte française arriva devant Gênes, le 17 mai 1684, et le bombardement commença dès le lendemain. Il dura tout d'abord trois jours et fit de grands ravages; puis, après quelques pourparlers sans résultats satisfaisants, il fut repris avec une nouvelle activité, et accompagné d'un feu terrible de tous les vaisseaux et d'un double débarquement de matelots, conduit d'un côté par le chef d'escadre d'Amfreville, qui fut blessé grièvement, et d'autre côté par le jeune duc de Mortemart, fils de Vivonne, accompagné de Tourville et de Léry, habile et brave marin qui trouva dans cette affaire une mort glorieuse. Le principal faubourg de Gênes fut pris et entièrement ruiné. La ville elle-même allait être dévorée par les flammes, quand le vent venant à tourner, la sauva de l'anéantissement. Cependant le feu de la flotte n'était point interrompu; il dura jusqu'à ce qu'il ne restât plus une seule bombe aux Français. On en avait lancé plus de douze mille. Duquesne, après cette terrible exécution, renvoya ses galiotes, fit déposer Seignelai à Toulon, et cingla vers les côtes de la Catalogne, laissant à Tourville le soin de bloquer

le port de Gênes avec une petite escadre en attendant que l'on revînt bientôt bombarder de nouveau la malheureuse ville. Mais, avant qu'on eût eu encore une fois besoin de recourir à cette cruelle extrémité, les Génois firent leur entière soumission ; et, sur l'ordre de Louis XIV, on vit leur doge en personne, accompagné de quatre sénateurs, venir aux pieds du trône de France implorer le pardon royal.

L'expédition contre Gênes fut la dernière de Duquesne. Ce grand homme, par soixante ans de signalés services, aurait bien eu le droit de passer son reste de jours dans la paix et le bonheur de la famille. Malheureusement, la révocation de l'édit de Nantes, en frappant d'exil les protestants de France, dévasta l'âme de l'illustre vieillard. Elle le priva de ce qui lui était le plus cher au monde, de ses deux enfants eux-mêmes qui bientôt furent privés de leurs emplois dans l'armée. Lui seul, de tous les protestants français, fut excepté de la commune proscription, et conserva son grade et ses honneurs, tant Louis XIV faisait cas de sa capacité et de son mérite. Duquesne, néanmoins, malgré sa forte constitution, qui lui promettait un avenir de centenaire, ne put supporter longtemps l'exil de ses coreligionnaires et de ses enfants. Il mourut à Paris, le 2 février 1688, dans la soixante-dix-huitième année de son âge. On ne montra pas pour sa dépouille mortelle le respect que l'on avait témoigné à ses vieux jours ; la tolérance royale ne s'étendit pas pour lui au delà des limites de la vie. Une sépulture honorable fut refusée à celui à qui l'on devait un monument triomphal ; on n'accorda pas même ses restes à son fils aîné qui s'était retiré en Suisse et qui les réclamait avec instances. Henri Duquesne protesta contre une telle injure, d'abord par une inscription qu'il fit placer dans l'église d'Aubonne, au canton de Berne ; ensuite par un cénotaphe qu'il fit ériger sur les frontières de Genève et sur lequel on lisait ces mots :

DUQUESNE FILS A SON PÈRE.
CE TOMBEAU ATTEND LES RESTES DE DUQUESNE.
SON NOM EST CONNU SUR TOUTES LES MERS.
PASSANT, SI TU DEMANDES POURQUOI LES HOLLANDAIS
ONT ÉLEVÉ UN MONUMENT SUPERBE A RUYTER VAINCU,
ET POURQUOI LES FRANÇAIS
ONT REFUSÉ UNE SÉPULTURE AU VAINQUEUR DE RUYTER?

. . . . . . . . . . . . . . .

CE QUI EST DU DE RESPECT ET DE CRAINTE A UN MONARQUE
DONT S'ÉTEND AU LOIN LA PUISSANCE
M'INTERDIT TOUTE RÉPONSE.

Mais il y a déjà longtemps que le jour de la réparation est venu pour Duquesne. Plusieurs académies proposèrent son éloge. Louis XVI, admirateur des grands hommes de mer de la France, et protecteur zélé de la marine, ordonna que le portrait de l'illustre Dieppois fût placé dans les appartements royaux, et, depuis lors, la toile du peintre, le bronze du fondeur et le marbre du sculpteur n'ont pas cessé de reproduire cette glorieuse image. Enfin, voilà qu'au sein même de sa ville natale, Duquesne a trouvé un monument digne de lui et qui suffirait pour venger ses mânes d'une injure où l'on ne reconnaît pas le roi qui la permit.

De nos jours encore, il est plus d'un habile marin qui regarde Duquesne comme le plus grand homme de mer que la France ait eu. Eh! qui d'ailleurs serait assez sûr de son propre jugement pour oser affirmer que le vainqueur de Ruyter, de Ruyter qui avait vaincu Black, Monck, le prince Rupert, le duc d'York, l'élite des amiraux anglais, n'est pas le plus grand homme de mer, non-seulement de la France, mais de toutes les nations modernes! Mais ce qu'on peut dire, sans crainte de contradiction, c'est qu'en tenant compte des changements et des progrès qui sont survenus, si le grand Duquesne a son égal dans l'histoire, il n'a point son supérieur.

---

# JEAN BART

CHEF D'ESCADRE.

Parcourez tous les pays maritimes du monde, traversez toutes les mers : nulle part vous ne trouverez un nom aussi populaire que l'est encore celui de Jean Bart. Ce nom, personne ne l'ignore, depuis le palais des rois jusqu'à la cabane du pêcheur. Valeur, générosité, habileté, génie même, il répond à tout. On a vu la noblesse le revendiquer comme lui appartenant, et le peuple, fier de ses grands hommes, soutenir avec ardeur que c'était une usurpation tentée après coup sur sa gloire. La vérité est que Jean Bart naquit à Dunkerque, le 21 octobre 1650, d'une famille d'armateurs à la course, qui depuis longtemps donnait de vaillants et excellents marins à la Flandre.

Dès l'âge de douze ans, Jean Bart commença la vie de bord. Son premier maître en fait de marine avait nom Jérôme Valbué ; homme assez instruit, même en astronomie, pour qu'on l'eût élevé au grade de pilote hauturier des bâtiments du roi, mais d'un caractère violent et féroce, surtout quand l'ivresse le dominait. La France étant en alliance avec la Hollande, Jean Bart en profita pour quitter cet homme qui le rendait chaque jour témoin des plus tragiques actions, et pour s'embarquer sur un vaisseau hollandais. Il servit sur les flottes que commandaient les Ruyter et les Tromp, et c'est à l'école de ces maîtres illustres qu'il s'instruisit dans la science des manœuvres navales. On ne connaît rien toutefois de positif sur ce que fit Jean Bart à bord des flottes hollandaises, si ce n'est qu'il dut s'y comporter bravement, son avenir étant sous ce rapport le garant de son passé.

Quand Louis XIV eut rompu avec la république batave en 1672,

# JEAN BART



Jean Bart

Jean Bart, qui servait alors en qualité de second lieutenant sur un bâtiment flessinguois, prit immédiatement le parti de revenir en France, malgré les offres que lui faisaient les Hollandais pour le retenir à leur service. Il fut obligé de donner à son départ de Hollande le caractère d'une évasion. Enfin il arriva à Dunkerque avec son compatriote et ami Charles Keyser qui avait été obligé de recourir au même moyen que lui pour revenir en France. L'un et l'autre servirent, en 1673, comme seconds et maîtres d'équipage. Leur valeur et leur habileté leur firent donner à chacun, l'année suivante, le commandement d'un bâtiment armé en course. Ils partirent ensemble, et à dater de ce moment, la carrière de Jean Bart fut marquée par une série non interrompue de coups hardis, d'entreprises prodigieuses, d'exploits presque incroyables. Tantôt seul, tantôt de conserve avec Keyser et d'autres corsaires dunkerquois, Jean Bart encore fort jeune, et cependant déjà en possession d'une certaine célébrité dans sa ville natale, fit maintes captures sur les Espagnols et les Hollandais. Ayant résolu de se marier, il voulut que le présent de noces répondît à l'opinion qu'on avait de lui, et, le 3 février 1675, à l'âge de vingt-cinq ans, il donna à l'épousée, aux dépens des Provinces-Unies, une frégate légère, l'*Espérance*, de dix pièces de canon, dont il s'était valeureusement emparé. Il ne se reposa pas longtemps au milieu des douceurs de la lune de miel. L'année même de son mariage fut marquée par vingt prises qu'il fit. En 1676, il rencontra une flotte de busses, bâtiments à trois mâts et à trois voiles carrées, fort renflées, de l'avant, en usage pour la pêche du hareng sur la mer du Nord. Il l'attaqua malgré une frégate légère de douze pièces de canon qui servait d'escorte, et se rendit maître, après combat, de trois des busses et de la frégate elle-même ; quatre jours après, dix autres busses et une frégate encore, de douze canons, eurent le même sort. Jean Bart ayant été chargé, par des armateurs particuliers, du commandement d'une frégate de vingt-quatre canons et de cent cinquante hommes d'équipage, il découvrit, de conserve avec quatre autres corsaires de Dunkerque, une flotte marchande convoyée de trois frégates, la joignit à la hauteur d'Ostende et la battit après une meurtrière affaire de trois heures. Le 7 septembre de la même année, étant seul, il enleva, après un long combat, une frégate hollandaise de trente pièces de canon qui servait de convoi à un grand nombre de busses. Le total des prises

déclarées bonnes, faites par Jean Bart seul, ou de conserve, en 1676, ne s'éleva pas à moins de dix-sept, dont cinq portant ensemble soixante-dix-sept canons. Il commença à fixer sérieusement l'attention de Colbert et du roi lui-même qui lui envoya une chaîne d'or. Les années 1677 et 1678 furent aussi témoins de plusieurs exploits de Jean Bart. Dans un abordage qu'il fit, au mois de juin de la dernière de ces années, d'une frégate hollandaise de ving-quatre canons, il eut les mains et le visage brûlés, et les mollets entamés d'un boulet de canon ; mais il en vint à son honneur ; la frégate fut prise après avoir perdu cinquante de ceux qui la montaient. Bientôt Jean Bart, à la recommandation du célèbre Vauban, allait être attaché à la marine royale, et de capitaine corsaire, devenir lieutenant de vaisseau.

En 1689, Jean Bart et Forbin partirent ensemble de Dunkerque, pour escorter des convois, le premier avec une petite frégate de vingt-quatre pièces de canon, le second avec une moindre encore. Ils se rendirent d'abord maîtres, après un sanglant abordage, d'un corsaire hollandais venu pour les reconnaître, et ils le conduisirent à Brest avec les bâtiments qu'il escortait. Mais une seconde affaire, quoique non moins brillante, ne leur réussit pas aussi bien. Ils convoyaient vingt bâtiments, quand, par le travers de l'île de Wight, deux vaisseaux anglais, de chacun cinquante pièces de canon, leur donnèrent la chasse. Les deux braves marins pouvaient aisément se sauver, mais pour cela il fallait abandonner le convoi ; ils décidèrent qu'il y allait de leur honneur de combattre, même avec certitude acquise par avance de ce qui leur devait arriver. Ils armèrent à la hâte deux des plus gros navires marchands qu'ils escortaient, et ayant concerté un plan rempli d'audace, ils allèrent d'eux-mêmes au-devant d'une lutte désespérée. Un des vaisseaux anglais fut abordé ; peut-être Jean Bart et Forbin allaient-ils réussir, s'emparer du premier vaisseau et s'en servir, selon leur projet, pour attaquer le second, quand les deux navires marchands qu'ils avaient armés se retirèrent lâchement du combat. Cette fuite permit aux Anglais de réunir toutes leurs forces contre les deux petites frégates françaises, et toute chance favorable fut perdue pour Jean Bart et Forbin. Toutefois, ils prolongèrent la lutte autant que possible, pour donner à la flotte marchande le temps d'échapper, et aussi pour vendre chèrement leur liberté et leur vie. On les put voir tous deux, lions terribles et écumants, suant le sang de tous leurs

membres, de tout leur corps, frappés ici par les balles, là par les piques, les sabres et les épées, se ruer pendant deux grandes heures contre leurs mille adversaires exaspérés d'une si héroïque résistance. Enfin les deux tiers des équipages français sont étendus morts sur leurs ponts. Jean Bart, atteint à la tête, ne peut plus donner d'ordres, ne peut même achever de se faire tuer ; Forbin de son côté a beau vouloir, il ne peut plus combattre ; les deux frégates sont rasées de l'avant et de l'arrière, horriblement fracassées : il faut se rendre. Mais que d'Anglais morts pour acheter ce succès, grand pourtant par la prise des deux héros qu'on emmène à Plymouth. On les emmène, mais sans avoir pu joindre à leurs misérables frégates délabrées un seul des bâtiments marchands, car tous avaient eu le temps de se sauver pendant le combat. Malgré les blessures nombreuses qu'ils avaient reçues et malgré leur captivité, les deux braves marins n'étaient point perdus pour la France. Ils usèrent bientôt d'adresse, gagnèrent tout d'abord un matelot d'Ostende qui leur procura une lime, à l'aide de laquelle ils scièrent peu à peu les barreaux de fer de leur fenêtre ; ils réussirent à cacher leur opération jusqu'à ce que leurs blessures commençassent à se guérir. Ayant ensuite mis dans leurs intérêts deux mousses qu'on leur avait donnés pour leur service, ils s'emparèrent par leur intermédiaire d'un canot norwégien dont le batelier était ivre-mort, descendirent une nuit par la fenêtre de la prison au moyen de leurs draps, et s'embarquèrent sur le petit canot avec autant d'assurance que si c'eût été un vaisseau amiral. Jean Bart maniait l'aviron aidé seulement des deux mousses ; Forbin ne le pouvait à cause de ses blessures encore saignantes. Ils traversèrent ainsi la rade de Plymouth, au milieu de vingt bâtiments qui criaient de tous côtés : « Où va la chaloupe ? » et auxquels Jean Bart, qui avait l'avantage sur Forbin de savoir l'anglais, répondait *fishermen*, c'est-à-dire : pêcheurs ! Enfin, après avoir fait sur leur chétive embarcation soixante-quatre lieues dans la Manche, en moins de quarante-huit heures, ils prirent terre avec une inexprimable joie, à un village situé à six lieues de Saint-Malo, où ils apprirent que le bruit de leur mort était généralement répandu.

Quinze jours après son évasion, le 20 juin 1689, Jean Bart fut nommé capitaine des vaisseaux du roi, en récompense de son dévouement à sauver la flotte marchande. Avant la fin de la même année, il

se remaria, après sept années de veuvage, et étant alors âgé de trente-neuf ans. Comme la première fois, il ne fut pas plutôt marié, qu'il courut à de nouveaux hasards. A la tête de trois frégates légères, il alla s'emparer, sur les côtes de Hollande, d'une galiote chargée de troupes pour le prince d'Orange, et de trois autres bâtiments qu'il rançonna de trois mille huit cents florins, argent de Hollande.

L'anné suivante, il fit partie, avec la frégate de chasse *l'Alcyon* qu'il montait, de la flotte que commandait Tourville, destinée à agir contre les forces navales combinées d'Angleterre et de Hollande. Il fut ainsi l'un des acteurs de la bataille de *Beachy-Head* ou du cap de Béveziers, gagnée par Tourville, le 10 juillet 1690. Il prit également part à la fameuse campagne du *Large* de cet illustre amiral, en 1691.

Mais ce qui signala surtout Jean Bart cette année, ce fut son extraordinaire sortie de Dunkerque avec une escadre placée sous ses ordres. Il y avait déjà deux ans que Jean Bart avait soumis au département de la marine un projet d'expédition pour ruiner le commerce des Hollandais dans le Nord, quand le ministre Pontchartrain lui donna l'autorisation et les moyens de l'exécuter. Forbin, dans cette occasion, lui fut adjoint sous ses ordres.

A la nouvelle de l'armement qui se préparait à Dunkerque, une flotte de trente-cinq à quarante vaisseaux ennemis accourut pour fermer les passes de la rade de cette ville. Jean Bart n'en persista pas moins dans son dessein : il resta quinze jours dans la rade avec sept frégates et un brulôt, sans que les Anglais et les Hollandais jugeassent à propos de l'attaquer ; et une nuit, au moment où ils s'y attendaient le moins, il passa par leurs intervalles, le boute-feu à la main à tout événement.

Ce fut en vain que la flotte des alliés, s'apercevant un peu tard qu'elle ne bloquait plus rien, voulut lui donner la chasse ; le jour était à peine levé que l'escadre de Jean Bart était hors de vue. Dès le lendemain, elle forçait d'amener, après une heure de combat, deux vaisseaux de guerre anglais, et s'emparait de quatre bâtiments richement chargés qu'ils conduisaient en Russie ; Jean Bart mit cette prise à l'abri dans un des ports des royaumes du Nord avec lesquels la France était en paix. Deux jours après, il rencontra une flotte de pêcheurs hollandais, escortée d'un vaisseau de guerre ; il enleva le vaisseau et toute la flotte, vaillamment assisté qu'il fut du capitaine

Forbin. Il fit ensuite, dans la même campagne, une descente sur les côtes d'Écosse, y incendia quatre villages et un château, dont il emporta toutes les richesses. Il brûla encore plusieurs vaisseaux, tant anglais que hollandais; puis il revint à Dunkerque, riche de butin et de renommée.

Après cette campagne, que les *Mémoires de Forbin* ne permettent pas de placer en 1692, malgré quelques documents contraires, mais moins authentiques, Jean Bart fut présenté pour la première fois à la cour, où il n'était bruit que de ses audacieux exploits, où chacun se sentait pris de la curiosité de le connaître. Il n'est point probable que Jean Bart se soit comporté dans cette sphère nouvelle pour lui, comme les faiseurs d'*ana* le racontent.

Sans être un homme du monde, Jean Bart était un homme d'un jugement exquis; cela seul suffit pour qu'il ne se soit jamais montré à la cour avec le cachet du ridicule; tout ce qu'il y dut laisser voir d'inusité, ce fut de l'embarras et une certaine timidité de salon qui ne faisait que relever sa valeur sur les champs de bataille. Forbin lui-même eut beau faire, beau dire avec les airs de noble protecteur qu'il affectait, il ne lui fut pas donné d'éclipser Jean Bart, même à la cour de Louis XIV. Il ne lui pardonnait pas dans le fond de son cœur de l'avoir eu dernièrement pour chef.

On ne saurait douter toutefois que la vie de bord ne convînt mieux à Jean Bart que celle de la cour; aussi ne tarda-t-il pas à la reprendre. Monté sur le vaisseau *le Glorieux*, de 62 canons, il se retrouva, en 1693, sous les ordres de Tourville. Après la brillante affaire de Lagos, s'étant séparé de la flotte, il rencontra près de Faro six bâtiments hollandais, depuis vingt-quatre jusqu'à cinquante pièces de canon, tous richement chargés, les fit échouer, puis les brûla. De retour à Toulon, il reçut ordre de passer à Dunkerque pour y prendre le commandement d'une escadre de six frégates, destinée à ramener de Vlecker en France une flotte chargée de blé pour le compte du roi. Il donna dans cette occasion le pendant de son expédition de 1691, passa par deux fois à travers les vaisseaux anglais et hollandais, et conduisit avec bonheur le convoi à sa destination. Peu de temps après il enleva, près des bancs de Flandre, trois frégates anglaises, dont les deux premières servaient d'escorte à un transport de munitions de guerre pour le roi Guillaume III.

En 1694, Jean Bart partit de Dunkerque avec une escadre de quelques vaisseaux pour aller, suivant les instructions qu'il avait reçues, au-devant de cent et quelques navires chargés de grains, qui étaient impatiemment attendus des royaumes du Nord dans les ports de France. Il y avait à peine un jour qu'il était en mer, quand il rencontra, entre le Texel et la Meuse, ces navires d'autant plus précieux alors au pays que l'on y était dans une cruelle disette. Mais Jean Bart fut plus étonné qu'effrayé de voir que ce convoi était déjà tombé au pouvoir de huit vaisseaux de guerre hollandais, dont l'un portait pavillon contre-amiral, et qui avait amariné tous les navires du commerce après en avoir fait sortir les maîtres. Les chances n'étaient pas égales : Jean Bart n'hésita pas pourtant ; il mit en panne à deux portées de canon des vaisseaux de guerre ennemis, et c'est là qu'il assembla en conseil les capitaines qui étaient sous ses ordres ; il n'eut pas de peine à faire ressortir devant ceux qui l'écoutaient la grandeur et l'opportunité d'un engagement et à faire passer dans tous les cœurs le généreux dévouement dont il était animé. Tous les capitaines français convinrent avec lui qu'il fallait brusquer l'affaire, sans donner le temps aux ennemis de se reconnaître. Jean Bart les renvoya aussitôt, en leur recommandant d'aborder chacun un vaisseau. Mais comme, outre la supériorité en nombre de canons, l'escadre hollandaise avait pour elle un vaisseau de plus que l'escadre de France, Jean Bart commanda la *Flûte* et le *Portefaix*, avec le lieutenant de La Bruyère, et un équipage de cent vingt hommes, pour donner de l'occupation à ce vaisseau. Jean Bart arriva sur les Hollandais, pendant que deux vaisseaux de guerre danois et suédois, qui avaient servi de première escorte au convoi et n'avaient pas même essayé de le défendre, restaient spectateurs de l'action. Les chefs des deux escadres se cherchaient et avaient l'un et l'autre dessein de s'aborder ; aussi se furent-ils bientôt joints. Le *Fortuné* et la *Princesse Émilie*, l'un portant le capitaine Jean Bart, l'autre le contre-amiral Hyde de Frise, ne formaient plus pour ainsi dire qu'un seul et même pont, d'abord divisé en deux camps, puis théâtre d'une effroyable mêlée, où la place resta en moins d'une demi-heure à Jean Bart et aux Français. Le contre-amiral hollandais était atteint de six blessures, dont trois mortelles ; son second était étendu roide sur le pont, et ses deux lieutenants étaient aussi percés de plusieurs coups. Non content de cette première et glorieuse prise, le *Fortuné*,

menant toujours la tête de l'escadre de France, aborda un autre vaisseau ennemi, et s'en rendit également maître. Pendant ce temps les autres vaisseaux français couraient de même à l'abordage. Le *Magicien* enleva un vaisseau hollandais de cinquante canons ; l'*Adroit*, au moment où il allait contraindre un autre bâtiment à se rendre, se vit attaqué par un vaisseau de cinquante-quatre canons auquel il n'aurait peut-être pas pu résister si le *Fortuné* n'était pas venu à son aide. Ce qui restait de l'escadre ennemie avait déjà disparu. Jean Bart s'assura aussitôt du convoi, amarina ses prises et rentra glorieusement dans les ports de France.

Le retentissement de cette victoire navale fut aussi grand que le résultat en était utile au pays. Une médaille consacra le souvenir du combat du 29 juillet 1694. Jean Bart venait de ramener l'abondance dans le pays. Louis XIV, qui dès auparavant lui avait donné la croix de son ordre militaire de Saint-Louis, récemment créé, lui envoya des lettres de noblesse. Il prit soin d'énumérer dans ces lettres, en date du 4 août 1694, et portant autorisation pour Jean Bart d'avoir une fleur de lis d'or dans ses armes, les signalés services, les mémorables faits d'armes du capitaine dunkerquois ; il y exprime une gratitude, une admiration vivement senties pour les uns et les autres, et c'est avec une sorte d'épanchement qu'il dit : « Que de tous les officiers qui ont mérité l'honneur d'être anoblis, il n'en trouve pas qui s'en soit rendu plus digne que son cher et bien-aimé Jean Bart. »

Il n'y avait pas un mois que ces honneurs lui étaient accordés, que Jean Bart reprit la mer. A la nouvelle de sa sortie de Dunkerque, Guillaume, roi d'Angleterre et stathouder de Hollande, qui avait fait ses dispositions pour une traversée, crut devoir différer son départ et alla ensuite s'embarquer sur un autre point pour lui donner le change ; car il aurait bien pu tomber entre les mains de l'actif et intrépide marin. Jean Bart se déroba à la recherche des flottes ennemies, alla en Norwége et en ramena avec un plein succès un convoi considérable de grains.

Les forces navales d'Angleterre étant venues, en 1695, pour opérer le bombardement de plusieurs places maritimes de France, particulièrement de Saint-Malo qui lançait chaque jour sur eux tant d'intrépides corsaires, Jean Bart, ayant sous ses ordres son fils Cornil Bart, fut chargé de la défense du fort Bonne-Espérance, qui de tous

ceux de cette dernière ville était le plus exposé aux coups des ennemis. Le feu qu'il dirigea réduisit les Anglais à se retirer à distance respectueuse. La machine infernale qu'ils avaient préparée n'eut aucun résultat, et ils en furent pour leur honte. En récompense des nouveaux services qu'il venait de rendre au pays, Jean Bart eut une pension de deux mille livres, et son fils fut élevé au grade de lieutenant de vaisseau à l'âge de dix-huit ans.

Étant sorti de Dunkerque, selon son habitude, malgré quatorze vaisseaux ennemis qui voulaient lui fermer le passage, Jean Bart, sur les sept heures du soir, le 17 juin 1696, découvrit à environ seize lieues au nord du Texel, une flotte de quatre-vingts navires marchands venants de la Baltique et convoyée par six vaisseaux de guerre hollandais. Il avait de son côté sept bâtiments de guerre. Toute la nuit l'escadre française attendit, et le lendemain, à la pointe du jour, elle se trouva à deux lieues sous le vent de la flotte marchande et de son escorte. Jean Bart ne se fut pas plutôt assuré de la route des ennemis, qu'il donna le signal d'ordre de bataille, et fit gouverner droit sur le principal bâtiment ennemi. Mais, avant de l'atteindre, il en rencontra un de vingt-quatre pièces de canon qu'il força en un instant à amener pavillon. L'engagement étant devenu général, les Hollandais furent mis en déroute, et dès lors Jean Bart, avec toute son escadre, se jeta à travers les vaisseaux ennemis, faisant amener les uns à coups de canon, détachant des chaloupes sur les autres pour les brûler. Il était ainsi occupé, quand on l'avertit qu'à deux lieues de là, treize gros bâtiments venaient sur lui vent arrière. Les ayant reconnus lui-même pour des vaisseaux de guerre, entre lesquels il jugea qu'il y en avait cinq de la force de plus de soixante canons, il mit en panne et fit aux bâtiments de son escadre le signal de se rallier autour de son pavillon. Il retira ses équipages des prises qu'il avait amarinées, fit passer tous ses prisonniers dans l'une d'elles pour les renvoyer humainement en Hollande, après avoir encloué leurs canons et mouillé leurs poudres, et donna ordre de brûler sur-le-champ les quatre autres vaisseaux hollandais dont il était maître. Tous ces préparatifs se firent à la vue de la nouvelle escadre ennemie. Ce ne fut qu'aux tourbillonnements de la flamme qui consumait les vaisseaux de leur nation, que les Hollandais de cette autre escadre manœuvrèrent comme pour s'approcher des Français. Mais Jean Bart

les défiait encore et resta en place jusqu'à ce qu'il eût vu la dernière de ses quatre prises consumée jusqu'à la quille. Alors, seulement alors, il se retira doucement, à petites voiles, devant l'ennemi, confondu de la fierté d'une telle manœuvre et qui faisait m ine de le suivre, mais avec l'intention de ne pas l'atteindre. Après cette campagne pleine d'utiles et immenses résultats pour le pays, Jean Bart rentra dans les ports de France, non sans passer encore à travers trente-trois vaisseaux anglais et hollandais qui voulaient lui barrer la route. Une nouvelle et bien méritée récompense l'attendait : il fut nommé, le 1er avril 1697, chef d'escadre de la province de Flandre. Il était alors dans sa quarante-sixième année.

Peu après, Jean Bart fut chargé de la délicate et difficile mission de conduire à Dantzick le prince de Conti, élu roi de Pologne par le parti français de ce pays. Les alliés n'eurent pas plutôt avis de son prochain départ, qu'ils vinrent croiser au nord de Dunkerque avec dix-neuf vaisseaux de guerre. On avait fait armer dix vaisseaux pour l'expédition de Jean Bart; mais, dans la situation et pour l'objet, il préféra six frégates, les plus fines voilières qu'il put trouver. Il mit à la voile dans la nuit du 6 au 7 septembre, et, traversant, déjouant les croisières ennemies, il arriva, sept jours après, au détroit du Sund, salua de quinze coups de canon, en passant devant le château de Cronenbourg, la famille régnante de Danemark, avec laquelle on était en paix, promena fièrement son pavillon au milieu d'une flotte de deux cents voiles marchandes hollandaises qu'escortaient cinq vaisseaux de guerre, mouilla à Copenhague le 15 du même mois, et, le 26, entra en rade de Dantzick. Mais le prince de Conti ayant appris que son compétiteur prenait décidément le dessus et déjà même était couronné roi, ne jugea pas devoir pousser plus loin ses prétentions et fit presque immédiatement remettre à la voile. Jean Bart le ramena avec autant de bonheur qu'il l'avait conduit. La paix générale ayant été signée à Riswick, cette expédition fut la dernière du célèbre marin dunkerquois.

Toutefois, en 1702, la guerre étant sur le point d'éclater de nouveau, à propos de la succession d'Espagne, Jean Bart fut chargé de l'armement d'une escadre considérable à Dunkerque. Il y mit tant de zèle et d'activité, y passant jour et nuit, qu'une pleurésie l'atteignit et le conduisit au tombeau le 27 avril 1702, dans la cinquante-deuxième année de son âge. Ce fut une perte irréparable pour la France, au

moment où elle allait entrer dans une de ses plus longues et terribles guerres. Son corps fut inhumé avec les honneurs qui lui étaient dus, au pied du maître-autel de l'église Saint-Éloi de Dunkerque. « Jean Bart, dit l'historien de Dunkerque, son contemporain, avait la taille au-dessus de la médiocre, le corps bien fait, robuste et capable de résister à toutes les fatigues de la mer. Il avait les traits du visage bien formés, les yeux bleus, le teint beau, les cheveux blonds, la physionomie heureuse et tout à fait avenante. Il avait beaucoup de bon sens, l'esprit net et solide, une valeur ferme et toujours égale. Il était sobre, vigilant et intrépide; aussi prompt à prendre son parti, que de sang-froid à donner ses ordres dans le combat, où on le vit toujours avec cette présence d'esprit si rare et si nécessaire en de semblables occasions. Il savait parfaitement son métier, et il le fit avec tant de désintéressement, d'approbation et de gloire, qu'il ne dut sa fortune et son élévation qu'à sa capacité et à sa valeur.

---



Valbelle



Halbelle

# VALBELLE

CHEVALIER, COMMANDEUR, PUIS BAILLI DE L'ORDRE DE MALTE, CHEF D'ESCADRE DES ARMÉES NAVALES DE FRANCE.

Le 1er septembre 1638, le général des galères de France, Pontcourlai, livrant une célèbre bataille à la flotte d'Espagne et de Sicile à la hauteur de Gênes, on vit, fait héroïque, prodigieux et démentant, comme bien d'autres, cette ignorance ou cette mauvaise foi qui s'obstine à ne trouver de dévouement, de courage grandiose et inspiré chez les officiers de la marine française qu'à dater d'un temps rapproché de nous, où malheureusement celle-ci, faute d'hommes expérimentés, ne compta plus guère que par désastres, on vit le capitaine d'une galère, qui se nommait *la Valbelle*, combattre comme un lion malgré les soixante-dix ans qui pesaient sur sa tête, aller successivement à l'abordage des bâtiments ennemis, en prendre, en couler plusieurs, puis à son tour, abordé de droite, de gauche, par l'arrière, par l'avant à la fois, refuser obstinément de se rendre, et, atteint de douze coups de feu, ne pouvant plus se soutenir, se faire attacher à son mât, continuer de commander, d'exciter les siens, et de soutenir le choc de quatre galères ennemies, jusqu'à ce que sa vie se fût écoulée avec la dernière goutte de son sang. Ce vieillard, type vraiment sublime et néanmoins peu rare de l'honneur français dans des âges de notre marine nationale beaucoup trop oubliés, avait nom Cosme de Valbelle ; il était le descendant d'une famille qui faisait remonter son origine aux premiers comtes de Provence et aux anciens comtes de Marseille, et qui, de père en fils, avait donné à la France une série de marins valeureux et dévoués, commandant presque toujours des ga-

lères construites et armées à leurs frais. Mais, avec sa mort héroïque, le plus beau titre à la gloire de ce vieux marin, que l'on connut longtemps, comme un homme de Plutarque, sous le nom de Valbelle l'Ancien, c'est d'avoir eu pour fils, en 1627, de son alliance avec l'illustre famille de François de Paule, Jean-Baptiste de Valbelle, officier aussi remarquable par son courage à toute épreuve et son habileté peu commune, que par sa loyauté chevaleresque, ses sentiments élevés, ses manières de grand goût, son esprit cultivé et son style élégant et fier.

Valbelle, c'est l'ancien officier français qui saluait poliment ses ennemis de son chapeau, avant de les saluer à vigoureux coups de canon ; qui eût dit volontiers, comme ceux de Fontenoy : « Tirez les premiers, messieurs » ; qui allait à une bataille comme à une affaire d'honneur, comme à un duel entre gens de bonne compagnie d'où il n'était pas convenable de revenir sans que l'un des adversaires fût resté sur le carreau, ou tout au moins eût reçu une bonne leçon. Du reste, prêt à secourir le blessé après le combat, à faire enterrer le mort à ses frais, à soutenir au besoin de sa bourse la famille de son défunt ennemi, à faire valoir, en très-bon style, le courage et le mérite du vaincu, à ne rien épargner pour que jusqu'à la fin, les convenances et tout ce que se doivent entre eux des gens qui se tuent noblement, chevaleresquement, reste intact et respecté. Quand on est Français on ne peut se défendre d'un certain entraînement pour Valbelle ; son esprit et sa valeur ont des charmes irrésistibles.

Valbelle fit sa première campagne navale dès sa neuvième année, sur la galère de son père, et, dans cet âge si tendre, il donna l'exemple du plus étonnant sang-froid au milieu de la poudre et des boulets et jusque dans les abordages. Après avoir été témoin de la mort sublime de son père à la bataille de Gênes, il fut fait prisonnier avec Jean Philippe de Valbelle, son frère, qui servait en qualité de lieutenant sur le même bâtiment, et qui mourut longtemps après d'une blessure reçue à la tête dans cette grande journée navale, où la victoire resta à la France. Valbelle prit part, en 1641, sous les ordres de l'archevêque de Bordeaux, au blocus de Tarragone, et il y fut blessé n'ayant encore que quatorze ans. Il se signala, en 1642, sous les ordres de Brezé, à la bataille de Barcelone, sautant le premier la hache à la main sur un des vaisseaux ennemis, qui fut enlevé. On lui donna pour récompense de cette action un petit bâtiment qu'il nomma *le*

*Persée*. Bientôt après, ayant rencontré un navire espagnol plus fort que le sien, et s'en étant vu vigoureusement attaqué, Valbelle s'en approcha, sans tirer un seul coup, lui jeta les grappins, l'aborda, et, suivi de tous ses volontaires et soldats, il sauta dessus, s'en rendit maître après un combat acharné, et le conduisit à Toulon. Vers le même temps il fit encore plusieurs prises considérables, qui ne contribuèrent pas peu à sa grande fortune.

L'ordre de Saint-Jean, auquel sa famille donnait des chevaliers de temps immémorial, tint à honneur d'avoir pour membre un officier si extraordinaire, quoique si jeune encore. Valbelle se fit recevoir chevalier de Malte, et signala aussitôt ses caravanes par un grand nombre d'exploits contre les musulmans. Le 8 octobre 1649, au siége de Candie, où se trouvait un bataillon de *la Religion*, le chevalier de Valbelle fit seul et de sa main un pacha turc prisonnier; il avait le dessein de l'entraîner vivant dans la ville, mais étant entouré d'assaillants, il fut à la fin réduit à l'égorger pour sauver ses propres jours.

Son activité le portait tour à tour du service de *la Religion* à celui de la patrie, partout où il y avait des périls à partager, de la gloire à conquérir. Au mois d'octobre 1654, il montait un des vaisseaux de la flotte du chevalier Paul, et coopérait d'une manière remarquable, sous les ordres de cet illustre marin, qui fut son maître avant Duquesne, à la prise de Castel-a-Mare. Ayant été ensuite détaché avec le chevalier de Goutes pour aller chercher des vivres en Provence, il attaqua, à la hauteur de Palerme, trois corsaires marocains, en coula un et enleva les autres, après un combat de deux heures. Il accomplit d'ailleurs sa mission avec succès et ravitailla promptement la flotte du chevalier Paul.

Celle-ci revenait de Castel-a-Mare, quand elle fut assaillie par une tempête qui la dispersa. Le vaisseau de Valbelle eut le sort commun : il fut même plus maltraité qu'aucun des autres. Pendant qu'il soutenait une lutte terrible contre les vents et les flots, un bâtiment de guerre anglais, que son mauvais état enhardissait, eut, malgré la paix qui régnait entre les deux nations, la facile audace de lui demander le salut, comme *un droit acquis aux maîtres de la mer*. Valbelle était naturellement peu disposé à faire les politesses qu'on exigeait de lui. Il refusa tout net. Il fit mieux : voyant que l'Anglais se mettait en devoir d'obtenir par la force ce qu'il n'avait pu avoir autrement, il arriva

droit sur lui et le surprit par un impétueux abordage. Lui-même, il passe sur le pont adverse, donne à tous les siens l'exemple d'une héroïque ardeur, culbute, foule aux pieds les insolents agresseurs, enlève le pavillon de ceux qui naguère voulaient le forcer d'amener le sien, et, après un affreux carnage, finit par se rendre maître du vaisseau anglais. Toutefois, il eut ensuite la générosité d'abandonner cette prise, réclamée, quoiqu'à tort, par le capitaine anglais.

Ce n'était là que le prélude d'un combat plus digne encore de mémoire et bien capable véritablement de faire bondir d'aise et d'orgueil tout cœur français. Le bruit de la dernière action de Valbelle avait jeté tous les capitaines anglais dans une extrême irritation. Tous le cherchaient pour venger la honte récemment encourue par leur pays. Une escadre de quatre vaisseaux, l'un de soixante canons et les autres de trente-six à quarante-quatre, sous les ordres du chevalier Bank, l'atteignit, au mois de septembre 1655, entre les îles Majorque et Cabrera, alors qu'il n'avait que son seul vaisseau de trente canons, et lui demanda plus impérieusement que jamais le salut. Valbelle ne s'inquiète ni du nombre, ni de la force des Anglais; il ne voit que l'honneur du pavillon qui lui est confié, et sans balancer, se décide à périr plutôt que de le sacrifier un instant. Le valeureux chevalier s'engage dans une lutte d'un contre quatre, dont chacun est beaucoup plus fort que lui. Son habileté, son courage qui sont partout, à la manœuvre et au canon, la font durer un temps presque incroyable. Les quatre vaisseaux anglais lui tirent leurs bordées sans trêve ni répit; il ne se lasse pas de leur répondre. Son vaisseau est criblé de coups; les mâts s'écroulent, toutes les voiles sont en lambeaux, toutes les manœuvres hachées; une nouvelle bordée emporte sa poupe; il ne reste plus à Valbelle qu'un débris de bâtiment qu'il dispute encore et sur lequel il continue à combattre, digne fils de Valbelle l'Ancien. Voyant à la fin que c'en est fait de lui, mais décidé à donner la victoire aux écueils plutôt qu'aux Anglais et à tenir sauf jusqu'au bout l'honneur du pavillon, il alla s'échouer sur un banc de sable, résolu à y vendre chèrement ce qui lui restait de vie. Tant d'héroïsme fait éclater l'admiration de ceux-là mêmes qui l'ont attaqué; ils déploient de ssignes de paix, renoncent au salut, détachent un de leurs canots vers Valbelle, et lui font savoir qu'ils le mettent à sa disposition pour se retirer en France avec ceux des siens qui ont survécu. Ainsi fit l'intrépide capitaine, dont la barque

fut saluée à son entrée à Marseille par des transports d'enthousiasme. Les cent bouches de la renommée retentirent de cet exploit. Voilà comment nos pères répondaient, même en temps de paix, aux insolentes exigences de l'Anglais; et Louis XIV leur applaudissait.

Valbelle eut un jour l'occasion de revoir le commandant de ces quatre vaisseaux, qui se promenait au Luxembourg avec l'ambassadeur d'Angleterre. Comme les deux officiers échangeaient un salut de connaissance, l'ambassadeur demanda au chevalier Bank quel était le gentilhomme qui lui faisait politesse. « C'est le chevalier de Valbelle, répondit Bank. — Est-ce celui du combat de Majorque? interrogea l'ambassadeur. — Lui-même, repartit le commandant anglais. — Puisqu'il accorde si gracieusement le salut sur terre, reprit le diplomate, on ferait bien de ne le lui jamais demander sur mer. »

Valbelle fut élevé, dans l'ordre de Malte, au rang de commandeur, et courut à de nouveaux exploits dans le Levant contre les musulmans. Une campagne qu'il fit en 1660, pour son propre compte, et dont on a la *Relation manuscrite*, due à un des hommes qui montaient son vaisseau, *la Vierge*, construit à ses frais, fut marquée par des coups pleins de hardiesse et par des prises étonnantes. Il ne faisait pas bon à s'embarquer sur son bord quand on n'avait pas le cœur bien décidé : car, dur pour lui-même et ne s'épargnant pas, Valbelle ne connaissait en campagne que le combat et la victoire. La *Relation* dont on a parlé en fait foi.

On s'étonne de ne le trouver encore que capitaine de vaisseau à l'époque où Louis XIV déclara la guerre à la Hollande, en 1672. Peut-être faut-il attribuer la cause de ce peu d'avancement à la part très-active que la famille de Valbelle avait prise aux troubles de Marseille pendant le gouvernement du comte d'Alais en Provence et le ministère de Mazarin. Cette famille, sous la direction d'Antoine de Valbelle, capitaine de galères, lieutenant de l'amirauté, oncle de celui dont on raconte ici la vie, et historien de ces troubles, avait formé alors une faction puissante qui, sous prétexte de soutenir les intérêts du roi, méconnaissait l'autorité du gouverneur de la province.

Ce fut donc en qualité de simple capitaine de vaisseau que le commandeur de Valbelle se trouva aux opérations des forces navales combinées de la France et de l'Angleterre contre celles de la Hollande, dans les années 1672 et 1673. Comme il n'était point au courant des

instructions secrètement données au vice-amiral Jean d'Estrées, lesquelles très-probablement consistaient à ne pas trop aventurer encore les vaisseaux français et à laisser, autant que possible, l'Angleterre et la Hollande s'user l'une par l'autre, Valbelle y alla de tout cœur dans l'engagement qui eut lieu, à la bataille de Southwold, entre l'escadre de France et l'avant-garde hollandaise aux ordres du lieutenant-amiral Bankært. Aussi son vaisseau fut-il particulièrement remarqué des Anglais eux-mêmes qui pourtant, dans cette occasion, se plaignirent du peu d'activité qu'avait montré l'escadre du comte d'Estrées. A la bataille du 7 juin de l'année suivante, dans les parages de l'île Walcheren, Valbelle fit mieux encore s'il était possible. Monté sur le vaisseau *le Glorieux*, il se laissa emporter d'instinct et de penchant dans un mouvement très-brillant, quoique taxé par lui-même d'un peu de témérité, que fit le marquis de Grancey, mouvement qui surprit et jeta dans le plus grand désordre l'arrière-garde hollandaise. Vers la fin de la bataille, il aperçut une frégate anglaise toute désemparée, qui néanmoins se défendait encore avec une énergie admirable contre les Hollandais. Il se sentit généreusement ému à ce spectacle, et sans consulter personne, sans se laisser arrêter par la pensée de son propre péril, il détacha sa chaloupe avec un de ses lieutenants pour remorquer la frégate qui, sans cela, eût été infailliblement coulée à fond. Valbelle n'était point homme à rendre service à demi, et, pour seconder la retraite de l'Anglais, il alla aussitôt partager avec lui le feu de l'ennemi. Cet ennemi n'était autre que le fameux Corneille Tromp. Valbelle soutint son feu deux heures durant, abattit son grand mât et eut même la gloire de voir ce grand homme se retirer devant lui. Le prince Rupert, qui avait le commandement en chef des armées navales de France et d'Angleterre, témoigna au brave commandeur toute sa reconnaissance et son admiration pour une si belle conduite. Valbelle se distingua encore aux combats du 14 juin et du 21 août de la même année 1673, toujours contre les Hollandais.

Ce que l'on connaît de la correspondance de Valbelle témoigne qu'à cette époque le ministre de la marine faisait le plus grand cas de lui et le consultait particulièrement. Cette confiance seule était un magnifique éloge, quand on songe qu'alors le ministre était Colbert. Il paraît que ce fut Valbelle qui suggéra à ce grand organisateur l'idée de prendre le nombre et le nom de tous les matelots épars sur les divers

points maritimes du royaume, et de s'en servir pour former une espèce de confrérie, au moyen de laquelle, en enlevant le droit d'exercer la navigation à quiconque n'en ferait pas partie, on donnerait à l'État et au commerce la facilité de savoir toujours où trouver des marins. C'est encore aujourd'hui la base de notre organisation maritime. Valbelle ne s'en taisait point : il ambitionnait depuis longtemps, comme une justice qui lui était due, la cornette de chef d'escadre. Colbert la lui donna. Ce fut un des plus beaux jours de la vie du valeureux commandeur alors dans sa cinquantième année, qui, malgré la faiblesse de sa santé, suite de ses fatigues de guerre, avait encore la volonté de rendre de nouveaux services.

Ce fut lui qui amena, en 1674, les premiers secours de la France aux Messinois insurgés contre l'Espagne. Son escadre, composée de six vaisseaux de guerre, de quantité de flûtes et de barques longues chargées de vivres et de munitions, arriva devant Messine, le 15 septembre, et introduisit le secours dans la place, à la vue pour ainsi dire de la flotte d'Espagne qui resta comme immobile. Il n'y eut que le fort de San-Salvador qui lui tira quelques coups de canon, ce qui ne l'empêcha pas de passer outre et de débarquer tout ce qu'il avait. Les Messinois l'accueillirent aux cris de : « Vive la France ! » Il reçut ensuite les harangues du sénat. Mais sans perdre plus de temps en discours inutiles, il engagea, sur-le-champ, les insurgés à faire l'attaque du fort San-Salvador, et leur promit de débarquer ses troupes pour les appuyer. Il tint parole, et procéda lui-même, malgré l'approche de vingt-trois vaisseaux espagnols aux ordres de Melchior de la Cueva, à l'attaque de la place. Celle-ci se défendit durant quelques jours avec beaucoup de vigueur ; mais Valbelle étant sur le point de la faire sauter par la mine, le gouverneur capitula. Valbelle revint ensuite en France pour y rendre compte de la manière dont il avait rempli sa mission, et y demander les moyens de conserver Messine. Mais à peine était-il parti, que les Espagnols vinrent assiéger cette ville par terre et par mer, et réduisirent, par la famine, les habitants à s'engager à se rendre sous quelques jours, s'ils ne recevaient point de secours de France. Les choses en étaient là, quand, le 2 janvier 1675, on signala, du haut des remparts, une petite escadre de six vaisseaux de guerre et de trois brûlots, au pavillon blanc. C'était encore l'actif et vigilant Valbelle qui la conduisait, ayant avec lui le

marquis de Valavoir, destiné à remplir dans Messine les fonctions de vice-roi. Toutefois, Melchior de la Cueva, capitaine général des armées navales d'Espagne, barrait le passage avec une flotte de vingt-deux vaisseaux et de vingt-quatre galères. Valbelle, confiant dans son étoile, prit la résolution de tenter l'entrée dès le lendemain, malgré l'immense disproportion de ses forces. Lui-même, monté sur le *Pompeux*, il s'avança dans le détroit sous le feu d'une tour et de quelques autres postes dont les Espagnols s'étaient rendus maîtres ; il démonta les batteries ennemies et força ceux qui les défendaient à s'enfuir dans les montagnes voisines. Pendant ce temps la flotte de Melchior de la Cueva, stupéfaite de l'audace inouïe du chef d'escadre français, se tint dans le silence et l'immobilité, sans faire seulement mine de vouloir disputer le passage. Valbelle entra triomphalement dans Messine pour la seconde fois secourue par lui, et y installa le vice-roi français. Peu de temps après, quand Duquesne amena un remplaçant à Valavoir, dans la personne de Vivonne, la flotte espagnole s'étant enfin déterminée à essayer de laver la honte dont son inaction l'avait couverte, et ayant engagé le combat contre les huit vaisseaux de guerre des Français, Valbelle, qui se trouvait encore à Messine, averti, par le bruit de l'artillerie, de ce qui se passait en mer, accourut si à propos avec ses six vaisseaux au secours de Duquesne et de Vivonne qu'il détermina leur victoire.

Dans la campagne navale de 1676, qui fut témoin de la lutte gigantesque entre Duquesne et Ruyter, Valbelle eut, avec Tourville, l'insigne honneur d'être un des matelots du lieutenant général de l'armée navale de France, combattant à ce titre, sur son vaisseau *le Pompeux*, à côté du vaisseau amiral *le Saint-Esprit*. Valbelle avait eu autrefois pour adversaire direct Corneille Tromp ; à la bataille de Stromboli, il se trouva en face du grand Ruyter lui-même et soutint son feu pendant deux heures, sans daigner répondre à un moindre ennemi qui se désespérait que le commandant du *Pompeux* n'eût souci de lui. Ce jour-là, il n'y eut que Duquesne dans la flotte française qui se montra plus grand que Valbelle. La part que ce dernier prit à la bataille du mont Gibel ne fut pas moins glorieuse. Toujours monté sur le *Pompeux*, vaisseau qui véritablement portait un nom bien en rapport avec la magnificence des manœuvres et du courage de son commandant, il eut la conduite de l'avant-garde française après la mort de d'Almeiras.

Il répara promptement et habilement le désordre que cette mort avait causé ; et, par ses soins, la bataille se renouvela de ce côté avec plus d'acharnement encore qu'auparavant. Le sort, en le plaçant de nouveau, à la bataille du mont Gibel, vis-à-vis de Ruyter, ne laissa point Valbelle en arrière de la réputation qu'il s'était naguère acquise à Stromboli. A la bataille de Palerme, où fut achevée la ruine des forces navales combinées de Hollande et d'Espagne, Valbelle fut un des matelots de Vivonne qui avait arboré pavillon amiral sur le *Sceptre*, et il partagea avec ce maréchal de France, et surtout avec Duquesne et Tourville, la gloire de cette mémorable journée.

La paix, qui ne tarda pas à être faite à Nimègue, aurait procuré à Valbelle le repos dont il avait besoin, si le pape Innocent XI ne l'eût appelé à Rome pour le consulter sur l'état de ses ports et de sa marine. On lui offrit alors le généralat des galères pontificales : il le refusa. Néanmoins le pape, tenant à donner à l'illustre marin des marques particulières de son estime, l'éleva au rang de bailli et de grand'-croix de l'ordre de Saint-Jean, qui avait encore une signification française à cette époque. A son retour de Rome, il débarqua à Toulon où il avait le commandement de la marine, et il négocia avec les Tunisiens un traité en vertu duquel ces derniers s'obligèrent à ne jamais attaquer leurs ennemis, à quelque nation qu'ils appartinssent, au delà de quatre lieues des côtes de France. Ce fut là le dernier service que Valbelle rendit au pays. Atteint d'une fièvre lente, il ne traîna plus, à dater de 1677, qu'une vie languissante. Il chercha à oublier le mal qui le consumait dans la société de quelques gens d'esprit, particulièrement du duc de la Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, de chez qui il ne bougeait, au rapport de Saint-Simon. Louis XIV lui avait promis la patente de lieutenant général de ses armées navales, pour étrennes du 1er janvier 1682. Mais sa santé ne le traîna pas jusque-là. Il mourut le 16 avril 1681, à l'âge de cinquante-quatre ans, dans les sentiments d'une piété sincère, et entouré des regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et avaient été à portée d'apprécier ses rares qualités de cœur et d'esprit. Le bailli de Valbelle n'avait pas démenti un seul instant la devise de sa famille : *Fidelis et audax, Fidèle et audacieux ;* ni son cri de guerre : *Vertu et fortune*.

---

# JEAN ET VICTOR-MARIE D'ESTRÉES

## VICE-AMIRAUX DU PONANT OU DE L'OCÉAN, ET MARÉCHAUX DE FRANCE.

Deux grands hommes se succédant de père en fils et se signalant dans une même carrière, ce n'est point une chose commune assurément, et que l'on puisse rappeler sans un grand intérêt. Tels furent les deux vice-amiraux du nom de d'Estrées. Ils appartenaient à une famille de l'ancienne province de Picardie, qui, dès le règne de saint Louis, était en possession des plus hautes dignités militaires ; avant eux, elle comptait déjà plusieurs maréchaux et grands maîtres de l'artillerie de France.

Jean d'Estrées, fils du maréchal François-Annibal d'Estrées, qui s'était fait remarquer tout à la fois comme homme de guerre et comme ambassadeur, servit d'abord sur terre. Colonel d'un régiment d'infanterie, il fit sa première campagne dans la seconde année de l'avénement de Louis XIV au trône. Gaston d'Orléans, oncle du roi, assisté des maréchaux de la Meilleraie et de Gassion, et de la plus vaillante noblesse du royaume, ayant mis le siége devant Gravelines, que tenaient les Espagnols, Jean d'Estrées déploya la plus belle intrépidité et fut atteint de deux coups qui l'estropièrent de la main et du bras droit. Après avoir reçu le baptême de feu dont il devait à jamais garder les honorables marques, il concourut à la victoire que le grand Condé remporta, le 20 août 1648, sur les Impériaux et les Espagnols. Élevé, l'année suivante, au grade de maréchal de camp, il prit part, en cette qualité, aux guerres civiles de la Fronde, et servit dans l'armée royale au blocus de Paris et à l'attaque du pont de Charenton. Après avoir pris les leçons de Condé, il s'instruisit à celles de Turenne, et vit,

en 1654, ces deux illustres capitaines, le premier malheureusement égaré à la tête des ennemis, lutter ensemble de génie militaire devant Arras. Il contribua, dans la mémorable journée du 25 août, à forcer les lignes des Impériaux et des Espagnols commandés par Condé, et, par suite, à faire lever le siége de la place. Le grade de lieutenant général fut la récompense de sa valeur déterminée dans cette occasion. Mais, en 1656, Condé, prenant sa revanche de la journée d'Arras, et forçant à son tour Turenne à lever le siége de Valenciennes, Jean d'Estrées fut fait prisonnier, dans la retraite, avec le maréchal de La Ferté. A la conclusion de la paix, en 1659, il revint en France, et, voyant que les idées de Louis XIV et de ses ministres se tournaient vers la marine, il commença à se passionner pour cette carrière de hasards, qui convenait à son caractère entreprenant et ami des grands périls. Toutefois, la guerre s'étant rallumée, en 1667, entre la France et l'Espagne, et l'Angleterre s'en étant mêlée, Jean d'Estrées servit encore sur terre quelque temps, et accompagna Louis XIV et Turenne dans la brillante campagne de Flandre dont chaque journée, pour ainsi dire, fut marquée par la conquête d'une ville. Peu après, ambitionnant une des deux charges de vice-amiral de France, qui allaient être créées par la nouvelle administration de Colbert, il obtint d'être envoyé avec une escadre en Amérique pour s'y opposer aux tentatives des Anglais sur les colonies françaises. Mais il avait été prévenu par le commandeur de Sales, neveu de saint François de Sales, qui avait battu les ennemis dans l'île Saint-Christophe, et par le lieutenant général Lefèvre de la Barre, personnage qui, bien que passé fort tard des administrations civiles dans l'armée, se signala sur mer en diverses occurrences, particulièrement dans la victoire qu'il remporta, en 1667, sur une escadre considérable d'Angleterre. A son retour d'Amérique, Jean d'Estrées fut investi, en 1669, de la charge de vice-amiral du Ponant, et, l'année suivante, bien que l'on fût en paix, fit une campagne navale dont le but semblait être d'aller examiner les colonies et les comptoirs européens de l'Afrique occidentale pour, le cas échéant, faire main basse dessus. On lui avait adjoint, dans cette circonstance, le grand Duquesne qui devait éclairer son inexpérience nautique, mais qui ne parut pas se complaire sous les ordres de cet amiral improvisé. Jean d'Estrées se plaignit à l'intendant général Colbert de Terron du mauvais vouloir que le vieux marin lui témoignait, de ses

manières un peu rudes et revêches qui ne convenaient guère à un personnage des plus éminents de la cour; mais le sage de Terron, cherchant à tout concilier, l'engagea à se gagner, par la douceur et les prévenances, un homme qui n'avait alors son égal dans la marine de France, ni comme navigateur, ni comme général. Ce qui avait surtout blessé d'Estrées, c'était que Duquesne, mécontent avec quelque justice de se voir dépassé d'un saut par de nouveaux venus dans son métier, se refusât à lui donner les leçons qu'il en attendait. Cela témoigne assez que s'il était entré tard dans la marine, il avait hâte de s'y instruire et d'y occuper son rang autrement que par des honneurs. Le père de Jean d'Estrées mourut en 1670, et le vice-amiral jusqu'alors connu sous le titre de comte, prit à sa place celui de duc, la terre de Cœuvres, qui appartenait à sa famille, ayant été érigée en duché-pairie sous le nom de d'Estrées, dès l'an 1648, et les lettres constatant cette érection ayant été enregistrées en 1663.

La guerre que Louis XIV déclara, avec le roi d'Angleterre Charles II, à la république des Provinces-Unies, en 1671, donna un rôle maritime assez important à Jean d'Estrées. Ce vice-amiral fut chargé du commandement de l'escadre blanche, composée de vaisseaux français, qui dut opérer, en 1672 et 1673, de concert avec les forces navales d'Angleterre. Il conduisit l'avant-garde des flottes combinées, lors de la bataille Southwold, le 7 juin de la première de ces années, et soutint avec valeur le choc de l'avant-garde hollandaise, aux ordres du lieutenant-amiral Bankært. Néanmoins, il fut constaté que l'escadre française avait reçu des avis secrets du cabinet de Versailles de ne se pas trop compromettre et de se tenir plutôt sur la défensive que d'agir avec vigueur. Un démêlé qui eut lieu encore entre d'Estrées et Duquesne, démêlé dans lequel celui-ci fit voir qu'il avait des ordres de ne pas montrer sa décision accoutumée, laissa percer les intentions de Louis XIV qui étaient présumablement, comme on l'a déjà dit ailleurs, de ruiner l'une par l'autre les deux marines hollandaise et anglaise. Ruyter commandait les Hollandais et le duc d'York, depuis Jacques II, les Anglais. Un calme qui survint rendit la bataille très-meurtrière entre ces deux amiraux. Le duc fut obligé de changer deux fois de vaisseau; peu s'en fallut même qu'il ne fût pris et ne vît toute sa division écrasée. Le comte de Sandwich, qui commandait son avant-garde, et qui, par un beau mouvement, avait sauvé la flotte

anglaise en soutenant les efforts des ennemis et en donnant ainsi à ses compatriotes le temps de se remettre en ligne, sauta en l'air avec son vaisseau qu'un brûlot avait accroché. La victoire resta incertaine, et la nuit sépara les deux flottes. A la bataille navale, qui fut livrée à un an de là, jour pour jour, par les flottes confédérées de France et d'Angleterre aux Hollandais, dans les parages de Walcheren, l'escadre blanche, aux ordres de Jean d'Estrées, qui avait le corps de bataille, eut affaire tour à tour et tout à la fois à Ruyter et à Corneille Tromp. Sa conduite fut infiniment plus marquée et plus généreuse que l'année précédente. Ce fut par son escadre que l'action commença, et par elle aussi qu'elle finit. Le contre-amiral Spragg, qui avait l'arrière-garde des flottes combinées, aurait succombé sous les efforts de Tromp, si d'Estrées ne s'était joint au prince Rupert, amiral d'Angleterre, pour le dégager. Les alliés forcèrent les Hollandais à la retraite, que Ruyter fit d'ailleurs en bon ordre. Une troisième bataille eut lieu le 14 juin 1673. Elle commença tard, et la nuit, qui survint bientôt, la rendit fort indécise. Les Anglais avaient eu soin de placer les Français de manière à ce que ceux-ci essuyassent tout le feu des ennemis, ce qu'ils firent bravement. Un moment leur position fut critique, et l'on remarqua que les Anglais, qui la leur avaient faite, ne se montrèrent nullement empressés de les en retirer. Ce fut à d'Estrées de se dégager avec son escadre; il y réussit complétement, mais il demanda et obtint qu'un blâme fût infligé par le prince Rupert au contre-amiral Spragg, qui avait négligé de le soutenir quand il le pouvait. Enfin, le 11 août de la même année, une quatrième bataille fut livrée, dans laquelle Jean d'Estrées, ayant l'avant-garde des flottes combinées, se trouva de nouveau opposé à Bankært. Deux brûlots furent détachés contre le vaisseau sur lequel il avait arboré pavillon, et il lui fallut déployer une activité extraordinaire pour éviter ces terribles ennemis. Le prince Rupert, de son côté, se vit exposé à un feu épouvantable, il y répondit avec vigueur et se dégagea avec habileté. Il alla ensuite au secours de Spragg qui était près d'être accablé par Tromp. Toutefois, ce prince n'arriva pas assez tôt pour sauver la vie à son contre-amiral qui, en changeant de bord, fut submergé avec sa chaloupe par un coup de canon. Les Hollandais faisaient des efforts incroyables. Ruyter et Tromp leur donnaient l'exemple en faisant voir la plus héroïque émulation. Tromp monta jusqu'à quatre vaisseaux différents. Les

deux escadres anglaises étaient dans une position très-fâcheuse lorsque celle de France, qui était tombée sous le vent, arriva et leur épargna une défaite.

Le vice-amiral Jean d'Estrées, admirateur généreux de ses ennemis eux-mêmes, écrivit à Colbert au sujet de cette campagne navale : « Que Ruyter lui avait donné de belles leçons, et qu'il payerait volontiers de sa vie la gloire que ce grand maître dans l'art de la marine venait de s'acquérir. »

L'alliance franco-anglaise ne pouvait durer avec les suspicions qui régnaient des deux côtés ; non-seulement elle se rompit, mais encore l'Angleterre se joignit à la Hollande contre la France qui, à son tour, se trouva seule en présence de deux grandes puissances maritimes. Le vice-amiral Jean d'Estrées fut envoyé dans les mers d'Amérique avec une escadre de six vaisseaux et de trois frégates, pour y combattre les forces navales hollandaises, aux ordres du vice-amiral Binken, y protéger les colonies françaises et y attaquer celles des ennemis. Ce fut une campagne brillante pour d'Estrées, qui eut plus d'une fois l'occasion de s'y signaler par la hardiesse et la soudaineté de ses entreprises. Les descentes, les forts surpris et enlevés l'épée à la main, étaient d'ailleurs plus son fait que la tactique navale, malgré les prétentions un peu tardives qu'il pouvait avoir à celle-ci.

Son fils Victor-Marie d'Estrées, qui avait commencé comme lui par se signaler sur terre, mais qui devait entrer assez jeune dans la marine pour y acquérir la plus haute expérience et la plus grande renommée, l'accompagnait, et, pour la première fois, servait sur les vaisseaux. Le vice-amiral arriva dans les mers d'Amérique au mois de décembre 1676, et se mit immédiatement en devoir de reprendre l'île de Cayenne dont les Hollandais s'étaient emparés ; elle fut emportée l'épée à la main, et toute la garnison fut faite prisonnière de guerre. Au mois de février de l'année suivante, Jean d'Estrées cingla de la Martinique pour Tabago qu'il avait projet de prendre, malgré le vice-amiral Binken embossé avec son escadre dans un endroit où les vaisseaux français ne pouvaient pénétrer qu'un à un. Il trouva beaucoup d'obstacles dans ses plans d'attaque de la part de ses officiers qui semblaient craindre que son inexpérience en fait de marine ne trompât sa valeur. Il fut décidé pourtant que n'ayant pas assez de monde pour faire un siége dans les règles, on attaquerait le fort de Tabago au

moyen d'un débarquement, tandis que d'Estrées lui-même entrerait dans le port avec son escadre, qui défilerait vaisseau par vaisseau et irait droit à l'escadre ennemie. Quand ce fut le tour du *Glorieux*, sur lequel était arboré le pavillon amiral, le pilote demanda à d'Estrées à quel vaisseau hollandais il voulait aller : « Au plus grand et au plus fort, » répondit d'Estrées. « A vos souhaits, monseigneur, » reprit le pilote. Et en même temps le *Glorieux* arriva sur le contre-amiral, qui était effectivement le plus fort des vaisseaux ennemis. D'Estrées fut immédiatement salué de tout le feu de l'escadre hollandaise en même temps que de celui des forts et de plusieurs batteries à fleur d'eau. Les autres vaisseaux français étaient aussi entrés dans le port, et avaient successivement mouillé chacun à la portée du pistolet d'un vaisseau ennemi. Le combat devint d'autant plus terrible que l'espace où il avait lieu était plus resserré. Les canons opposés étaient pour ainsi dire bouche à bouche ; les boulets rouges qui partaient incessamment du fort et du rivage, l'ardeur excessive du jour qui ne laissait prise qu'à un vent de feu, tout se réunissait pour menacer les deux escadres d'un prochain embrasement. L'incendie se déclara en effet et se développa dans une progression effrayante. Chaque vaisseau eut alors, aussi bien d'un côté que de l'autre, son drame épouvantable, ses scènes d'horreur et de désespoir, ses infortunés acteurs souffrant comme des damnés et ne sachant que choisir de la mort par le feu ou de la mort par l'eau, ou plutôt les éprouvant toutes les deux à la fois avec des douleurs atroces. Cependant d'Estrées s'était rendu maître en moins d'un quart d'heure du vaisseau contre-amiral qu'il avait abordé. Un de ses officiers fit prisonnier le lieutenant de ce vaisseau et l'introduisit dans le *Glorieux* par un sabord. Le pavillon de la prise fut enlevé et envoyé triomphalement au vice-amiral. Déjà, sur le *Glorieux*, on était dans l'ivresse de la victoire, et le cri de « Vive le roi ! » retentissait de la cale au haut des mâts, quand un boulet rouge vint porter l'incendie sur le vaisseau conquis. Le *Glorieux* veut alors se débarrasser de celui dont il faisait tout à l'heure sa proie ; il en était à peine à une distance de deux brasses, que le feu se mit aux poudres de la prise, accabla les Français de toutes sortes de débris de canons et de bois embrasés, démembra tout l'arrière de leur vaisseau, et changea bientôt celui-ci même en un théâtre d'incendie. Jean d'Estrées, gravement blessé à la tête en deux endroits, et ayant perdu chaloupes et canots, atten-

dait, appuyé à l'un des mâts de son vaisseau près de sauter, que quelque faible embarcation de son escadre vînt lui apporter un secours que chaque seconde de retard pouvait rendre inutile. Dans cette extrémité, le vice-amiral ne dut son salut qu'à un garde-marine nommé Bertier et à un matelot, qui se jetèrent à la nage et allèrent enlever une des chaloupes des Hollandais jusque sous l'éperon d'un de leurs vaisseaux. Ils l'amenèrent au *Glorieux*, et d'Estrées y descendit. Mais la chaloupe ne pouvait arriver à aucun bâtiment français sans faire le tour des deux plus grands vaisseaux ennemis ; un coup de canon qu'elle reçut la remplit d'eau, et l'on fut obligé d'employer les chapeaux pour la vider et en boucher le trou ; elle ne put conduire positivement jusqu'à terre ceux qui la montaient ; et il fallut se mettre dans la mer usqu'à la ceinture pour atteindre le rivage. Un matelot prit sur ses épaules le vice-amiral d'Estrées, et le déposa à une portée de mousquet du fort de Tabago qui était toujours au pouvoir des Hollandais. Environné d'ennemis, et n'ayant que douze à quinze hommes avec lui, tout blessé qu'il était, le vice-amiral déploya dans cette circonstance le plus grand courage et le plus surprenant sang-froid. Simulant le vainqueur, malgré sa position désespérée, et la tête encore saignante des coups qu'il avait reçus, il marcha droit à une foule de matelots hollandais qui couvraient le rivage, et leur envoya dire qu'il leur ferait bon quartier s'ils se rendaient, mais sur l'heure. Les Hollandais, supposant que le vice-amiral et ses douze à quinze hommes étaient débarqués de leur plein gré et ne pouvaient manquer d'être appuyés, mirent bas les armes et se rendirent au nombre de quatre-vingt-dix. Peu après une chaloupe française vint prendre d'Estrées qui regagna son escadre, mais qui ne retrouva pas le *Glorieux* que la mer avait englouti tout en feu. La perte des Français fut grande, mais celle des Hollandais le fut davantage encore. De leur escadre, il ne restait plus que deux vaisseaux entièrement désemparés. D'Estrées renonça pour cette année à conquérir Tabago ; il fit voile pour la Grenade, y établit un hôpital pour ses blessés, y fit radouber son escadre, gagna la Martinique, puis revint en France au mois de juin 1677. On célébra son effroyable combat dans la baie de Tabago, comme une victoire, en raison de l'anéantissement de l'escadre hollandaise, et une médaille consacra ce triomphe chèrement acheté. L'année 1677 n'était pas finie, que déjà le vice-amiral Jean d'Estrées, jaloux de compléter

son succès, cinglait de nouveau pour Tabago. Chemin faisant, il enleva aux Hollandais, dans l'Afrique occidentale, les îles d'Arguin et de Gorée, ainsi que les comptoirs de Rufisque, de Portudal et de Jaal. Le 7 décembre, il mouilla devant l'île américaine qui était l'objet principal de son expédition. Un effet du hasard devait lui donner immédiatement ce qu'il avait poursuivi naguère avec tant de peine sans l'obtenir. Il opéra sa descente à Tabago sans rencontrer d'obstacle sérieux, et il n'eut pas plutôt dressé sa première batterie sur une éminence qui commandait le fort, que la troisième bombe qu'il fit tirer, tomba en un lieu servant en même temps de magasin à poudre et de logement au gouverneur. Le vice-amiral Binken, qui était alors à table avec ses principaux officiers, sauta avec son état-major. La garnison de Tabago se rendit sur-le-champ prisonnière de guerre. L'île devint une possession française, et le vaisseau vice-amiral de Hollande ainsi que deux autres bâtiments de guerre qui étaient dans le port, furent aussi la proie du vainqueur. Jean d'Estrées voulut profiter de sa fortune pour aller chasser les Hollandais de l'île de Curaçao, le dernier poste qu'ils occupassent aux Antilles. Mais une catastrophe causée par son inexpérience en navigation et par son trop de confiance en lui-même, vint bouleverser tous ses projets. Malgré l'avis de ses capitaines et de son premier pilote, il envoya, sur le soir d'un jour du mois de mai 1678, l'ordre aux vaisseaux de son escadre de courir toute la nuit sur une aire de vent qu'il marqua lui-même. L'escadre porta directement sur les îles d'Aves, dont il ne se croyait pas si proche, et qui sont toutes hérissées de hauts-fonds, de bancs de sable et de rochers sous l'eau. A minuit, un bruit profond se fit entendre, qui porta la mort dans quatre mille cœurs à la fois. Douze vaisseaux, marchant sur une même ligne, touchèrent et s'ouvrirent ensemble. Un seul vaisseau, une flûte de charge, deux brûlots et l'hôpital de l'armée, qui se trouvaient un peu en arrière, eurent le temps de revirer de bord, et servirent, quand le jour fut venu, à sauver les équipages, parmi lesquels pourtant on perdit trois cents hommes. Le célèbre flibustier Grammont, avec quelques-uns de ses compagnons, arriva fort à propos pour recueillir les débris du naufrage, ce dont il se tira avec son bonheur accoutumé. Le vice-amiral Jean d'Estrées était bien en cour ; l'éclat de sa victoire effaça aux yeux de Louis XIV le malheur de sa navigation. Le vainqueur de Tabago, c'est ainsi

qu'on se plaisait à le nommer à la cour, reçut le bâton de maréchal de France en 1681, trois ans environ après le glorieux traité de Nimègue. Il est le premier marin français qui ait été revêtu de cette dignité. Il n'en garda pas moins celle de vice-amiral du Ponant, dont il obtint même la survivance pour son fils Victor-Marie.

Il fut envoyé, en 1686, pour faire contre Tripoli de Barbarie ce que Duquesne avait déjà fait contre Alger. Un bombardement eut lieu de dessus les galiotes de l'invention de Petit-Renau, en même temps que l'artillerie des vaisseaux battait les murailles en brèche, et qu'un commencement de descente avait lieu. Les Tripolitains, après avoir longtemps essayé de résister, poussèrent enfin un cri de détresse, et députèrent vers le vice-amiral français un vieillard dans une chaloupe au pavillon blanc. Jean d'Estrées dicta les conditions de la paix, exigea que les Tripolitains payassent les frais de la guerre et rendissent tous les esclaves chrétiens. Il alla ensuite menacer Tunis, qui demanda la paix et rendit aussi les chrétiens enlevés par les corsaires de cette ville. En 1688, les Algériens ayant recommencé leurs hostilités, Jean d'Estrées fut envoyé contre eux au mois de juin, et bombarda leur ville avec un plein succès. Ce fut sa dernière expédition. Les dignités et les honneurs continuaient à pleuvoir sur lui. Les progrès de la France en Amérique, engagèrent Louis XIV à créer, en 1686, une vice-royauté d'Amérique, et ce fut à d'Estrées qu'il la donna. Il le para aussi de la croix du Saint-Esprit. Enfin Jean d'Estrées fut chargé du gouvernement de la province de Bretagne, et, dans les guerres qui éclatèrent depuis lors, il pourvut avec une activité et une intelligence remarquables à la sûreté des côtes qui lui étaient confiées. Il avait atteint sa quatre-vingt-troisième année, quand la mort l'enleva, le 19 mai 1707. L'éclat de son nom et la faveur royale avaient sans doute été pour beaucoup dans sa fortune navale ; néanmoins son habileté à diriger les attaques et l'artillerie une fois le débarquement opéré, sa promptitude dans la conception et dans l'action, son énergique volonté, son sang-froid dans le péril, sa valeur à toute épreuve, font de lui un général des plus éminents ; et si, transformé en marin à l'âge de cinquante ans, il n'eût pas vu une partie de sa gloire se briser sur les écueils d'Aves, en voulant empiéter sur la science du navigateur, ce serait une des plus brillantes illustrations du règne de Louis XIV.

Victor-Marie d'Estrées, que l'on a vu déjà servir dans la marine, sous les ordres de son père, était né en 1660. Il avait marqué dès son enfance une rare aptitude pour les lettres et pour les sciences, en même temps que pour les armes, et le collége des Jésuites dans lequel il avait été élevé pouvait en être fier à bon droit. Volontaire, enseigne, puis capitaine, coup sur coup et pour la forme, dans un régiment de terre, le jeune d'Estrées eut alors l'honneur de voir deux grands ministres, Louvois et Seignelai, se le disputer ; enfin le ministre de la marine, en donnant sur-le-champ le grade de capitaine de vaisseau et en laissant entrevoir la survivance de la vice-amirauté du Ponant, qui n'excluait point les chances au maréchalat, l'avait emporté sur le ministre de la guerre. C'était ainsi que Victor-Marie d'Estrées avait débuté sur les vaisseaux à l'âge de dix-huit ans environ. Il n'est pas probable que l'on se soit hasardé à donner à un officier si novice la conduite et la direction d'un vaisseau, et il est naturel de supposer que Victor d'Estrées n'avait du capitaine que le titre dans la campagne d'Amérique à laquelle il avait pris part sous son père, comme cela arrivait autrefois dans leurs régiments à ces colonels-nés dont un habile second, blanchi sous les armes, faisait tout l'office. Toutefois le jeune d'Estrées ne s'arrangea pas longtemps d'un rôle aussi ridicule que celui de commandant-né d'un vaisseau, et grâce à sa surprenante facilité à tout concevoir, à s'instruire dans l'art de la manœuvre et dans la tactique, grâce surtout aux rudes campagnes navales par lesquelles on l'avait fait débuter, il fut bientôt en état de remplir les fonctions de son grade. A ces premières leçons que la pratique lui donnait, Victor-Marie d'Estrées fut assez heureux pour ajouter celles du grand Duquesne, sous les ordres duquel il servit dans les expéditions d'Alger. A la suite du second bombardement, en 1683, il fit partie de la croisière qui reçut les propositions de paix des Algériens.

Quand les hostilités menacèrent de recommencer avec la maison d'Autriche-Espagne, après la paix de Nimègue, il fut chargé, avec trois vaisseaux dont on lui donna le commandement, d'aller au-devant d'une flotte marchande revenant du Levant, pour laquelle on craignait quelque coup de main de la part des forces navales ennemies, passa à son retour au milieu de celles-ci, et ramena son convoi intact. Il ne revint pas assez tôt pour être employé au bombardement de Gênes.

Mais, pour ne point laisser sa bouillante activité se consumer inutilement, on permit au jeune d'Estrées d'aller servir, en 1684, sous les ordres du maréchal de Créqui, au siége de Luxembourg, où il se distingua. Il apprenait ainsi à connaître l'art de l'attaque des places, souvent utile au marin. Ce fut après ce siége que Seignelai, craignant que son récent succès sur terre ne lui fît abandonner la marine, obtint pour lui du roi la survivance paternelle à la vice-amirauté du Ponant, et, pour en jouir sur-le-champ, le rang de lieutenant général des armées navales. Victor-Marie d'Estrées avait alors vingt-quatre ans. Il lui fallut faire preuve de bien du mérite pour qu'une faveur si grande et encore si peu justifiée, ne nuisît point à sa réputation, loin de lui servir, car on peut dire que le jeune d'Estrées avançait à la façon des princes du sang royal, à qui l'on demandait moins compte ordinairement de leur capacité que de leur naissance. Toutefois on avait mis pour condition qu'avant de remplir la charge de lieutenant général des armées navales, il servirait encore deux campagnes comme capitaine de vaisseau, et ensuite trois autres en qualité de chef d'escadre.

La guerre, déjà commencée, quoique sans déclaration réciproque, donnait lieu chaque jour à des rencontres de détail. Louis XIV, qui défendait expressément aux commandants de ses vaisseaux de saluer le pavillon anglais ou hollandais, défense digne et fort équitable en principe, n'admettait pas une susceptibilité pareille chez quelques-uns de ses voisins; et, de même qu'il avait exigé que l'ambassadeur d'Espagne à Rome cédât le pas au sien, il enjoignit aux officiers de sa marine royale d'obtenir de gré ou de force le salut des vaisseaux espagnols. Dans ces circonstances, Victor-Marie d'Estrées, faisant voile pour Alger en compagnie de Tourville et de Château-Regnaud, se trouva à la rencontre que l'on fit, par le travers d'Alicante, du vice-amiral Papachim, ayant avec lui deux vaisseaux espagnols, dont l'un était de soixante-six canons et de cinq cents hommes d'équipage, et l'autre de cinquante-quatre canons et de trois cents hommes. Les trois illustres marins français avaient de leur côté trois vaisseaux, mais inférieurs en forces; le principal, que montait Tourville, était de cinquante-quatre canons; celui de Victor-Marie d'Estrées n'en comptait que trente-huit. Tourville ayant fait demander le salut au vice-amiral espagnol, et celui-ci l'ayant refusé, le combat s'engagea. Pendant que

Tourville et Château-Regnaud réduisaient le principal vaisseau espagnol à capituler, d'Estrées attaquait seul le second, l'abordait avec une décision héroïque et l'enlevait l'épée à la main. Dans cette extrémité, le vice-amiral Papachim salua le pavillon français de neuf coups de canon comme préliminaire de paix. Après quoi, Victor d'Estrées alla rejoindre son père qui se disposait au troisième bombardement d'Alger, et prit sa part de l'exécution.

A son retour, il trouva la guerre déclarée à l'Allemagne, en attendant qu'elle le fût bientôt à la Hollande, à l'Espagne et à l'Angleterre; et, dans son besoin d'activité, il demanda à suivre comme volontaire le dauphin au siége de Philisbourg, au mois d'octobre 1688 ; il l'obtint, et assista dans cette campagne aux travaux du célèbre Vauban.

Un an après, il eut le commandement d'une des escadres de la flotte chargée, sous les ordres de Tourville, de combattre les forces navales combinées d'Angleterre et de Hollande, et se trouva, le 10 juillet 1690, à la bataille de Beachy-Head, ou du cap de Beveziers, sur la côte d'Angleterre. Monté sur le vaisseau *le Grand*, il avait dans cette rencontre le commandement de l'arrière-garde ; il fut opposé à l'amiral hollandais Herbert, comte de Torrington, qui dernièrement avait été battu à Bantry par Château-Regnaud, illustre marin qui aurait bien droit aussi à quelques pages particulières dans cet ouvrage. Une des divisions d'Herbert, que commandait Édouard Russel, s'attacha avec acharnement aux bâtiments les plus faibles de l'arrière-garde française et réussit un moment à en faire plier quelques-uns ; mais les autres, animés par l'exemple de d'Estrées, soutinrent vaillamment le choc, repoussèrent vivement les ennemis et les forcèrent bientôt à tenir le vent. La victoire resta aux Français. Tourville, dans son rapport, daté du lendemain de la bataille, se loua fort de la conduite de d'Estrées.

Après cette victoire, la flotte française s'étant décidée à aller jeter la terreur sur les côtes d'Angleterre, Tourville donna des ordres pour que le débarquement fût fait à Tyngmouth. Mille hommes seulement devaient mettre pied à terre ; Victor d'Estrées en sollicita et en eut le commandement. Il sauta le premier sur le rivage et fut aussitôt suivi de sa petite troupe. Il la rangea en bataille et marcha avec elle droit à un retranchement que défendaient cent cinquante hommes ; il y entra

l'arme à la main, s'empara d'une batterie de trois pièces de canon et d'un édifice voisin, puis s'étant assuré de toutes les avenues par où les Anglais pouvaient rentrer dans Tyngmouth, il courut brûler douze de leurs bâtiments de guerre qui étaient dans le port, non sans avoir eu soin d'en enlever et d'en emporter les canons et les autres objets de prix. Il opéra son rembarquement dans le plus bel ordre, comme il avait fait sa descente. Six mille hommes de troupes réglées d'Angleterre, qui n'étaient plus qu'à trois quarts de lieue de là, et dont on reconnaissait déjà les premiers bataillons, ne lui firent rien faire plus hâtivement qu'il n'avait résolu. Ils arrivèrent pour être témoins du plein succès de cette expédition qui n'avait duré que cinq heures et n'avait pas coûté la vie à un seul Français...

Quand la campagne navale de 1690 fut terminée, la campagne continentale ne l'était pas encore, et l'actif d'Estrées, toujours prompt à saisir les occasions de se signaler, retourna partager les périls de l'armée de terre. Mais l'année suivante, il reçut ordre d'aller seconder par mer les opérations du maréchal de Câtinat dans les États italiens du duc de Savoie. Il concourut ainsi à la prise de la ville, du château et de tout le comté de Nice. Chargé ensuite d'aller bombarder quelques villes d'Espagne, il partit avec quatre vaisseaux, cinq frégates et trois galiotes à bombes, dans la compagnie, en outre, de vingt-six galères commandées par le bailli de Noailles, et se présenta devant Barcelone. Il jeta dans la place huit cents bombes qui occasionnèrent de grands ravages; puis il se dirigea sur Alicante, qu'il ruina de fond en comble. L'approche d'une flotte espagnole considérable l'obligea de s'éloigner de la rade d'Alicante ; mais il fit si bonne contenance dans sa retraite que les ennemis n'osèrent forcer de voiles pour le rejoindre et lui livrer combat. Il rentra au port sans la moindre perte.

En 1692, année fatalement fameuse par le désastre de la Hougue, il fut décidé que d'Estrées, avec douze vaisseaux de guerre qu'il amènerait de la Méditerranée, escorterait les troupes que l'on devait débarquer en Angleterre pour rendre le trône à Jacques II, tandis que Tourville, tenant la mer avec une flotte considérable, favoriserait la traversée. Malheureusement pour ce plan fort bien conçu, une furieuse tempête accueillit l'escadre de d'Estrées, au moment où elle allait passer le détroit de Gibraltar; quelque temps tous les vaisseaux qui la composaient purent se croire perdus; deux échouèrent près du poste espa-

gnol de Ceuta, sur la côte de Maroc, et presque tous leurs équipages tombèrent au pouvoir de la garnison ennemie. A la nouvelle de ce malheur, d'Estrées fit arborer pavillon hollandais sur ses autres vaisseaux, et cingla vers Alicante. Cette ruse attira à lui plusieurs embarcations espagnoles qui croyaient venir vers des alliés et qui apportaient des vivres et des rafraîchissements. Il donna ordre aussitôt de se saisir des hommes qui les montaient, en représailles de la conduite du gouverneur de Ceuta, et fit savoir qu'il traiterait ses prisonniers avec égards, dans l'espérance que l'on en agirait de même vis-à-vis des Français. Après s'être réparé le plus promptement possible, d'Estrées remit à la voile. Chemin faisant, il détruisit quatorze bâtiments marchands, tant anglais que hollandais, et força deux vaisseaux de guerre, qui les escortaient à s'échouer et à se brûler. D'Estrées arriva enfin à Brest plusieurs jours après que Tourville en était parti sur l'ordre exprès du roi pour aller livrer la bataille de la Hougue avec des forces inférieures de moitié à celles de l'ennemi. Malgré la bourrasque qu'il avait essuyée au détroit de Gibraltar, on accusa d'Estrées de n'avoir pas suffisamment forcé de voiles, comme on disait qu'il le pouvait, pour arriver à propos ; et cela par vaine satisfaction de conserver quelque temps de plus son commandement ; mais il n'est pas présumable qu'il ait été arrêté par un motif si misérable, avec l'ardeur de combattre qui était dans son caractère ; on doit plutôt croire que ses regrets furent grands de n'avoir pu prendre sa part d'une glorieuse bataille, dans laquelle sa présence aurait eu de grandes chances de déterminer la victoire pour les Français.

D'Estrées reçut ordre, après le désastre de la Hougue, de retourner dans la Méditerranée pour y appuyer les négociations de la France avec les États d'Italie et particulièrement avec la république de Gênes, que des forces navales espagnoles essayaient de faire incliner vers les alliés et d'amener à contribuer aux frais de la guerre, en les intimidant. Mais il était dans la destinée de d'Estrées d'arriver partout trop tard cette année. La flotte espagnole, commandée par ce même vice-amiral Papachim qu'il avait naguère contraint au salut, avait eu le temps de débarquer trois mille hommes, sans la permission du doge ni du sénat, sur le territoire de Gênes ; puis s'était retirée dans les ports du royaume de Naples, après avoir heureusement rempli sa commission. D'Estrées la brava en vain, et ne put la décider à sortir

pour engager avec la sienne une action navale ; il ramena en conséquence ses vaisseaux à Toulon.

L'année suivante, 1693, il alla avec vingt-deux vaisseaux de guerre, et appuyé de trente galères aux ordres du bailli de Noailles, bloquer par mer la place de Rosas, en Catalogne, que le maréchal de Noailles assiégeait par terre. On tira de la flotte des bombardiers et deux mille cinq cents hommes qui montèrent la tranchée, concurremment avec les troupes du maréchal. La place capitula le dixième jour du siége.

D'Estrées mit ensuite à la voile pour aller joindre Tourville au cap Saint-Vincent, sur la côte de Portugal. Cette jonction ne fut pas opérée assez à temps pour achever l'entière destruction des ennemis dans la brillante affaire de Lagos, où Tourville prit sa revanche des malheurs de la Hougue.

En 1697, d'Estrées eut mission d'appuyer par mer les opérations de l'armée française de terre en Catalogne, que commandait le duc de Vendôme. Il arriva, le 4 juin, devant Barcelone avec vingt vaisseaux de guerre et des bâtiments de transport chargés de canons, de mortiers et de munitions pour un siége, ainsi que de vivres pour l'armée. La tranchée fut ouverte devant Barcelone, du 15 au 16 mai ; pendant que l'armée de terre y travaillait, d'Estrées fit lancer sur la ville, par ses galiotes, des bombes qui portèrent l'incendie en plusieurs endroits. Ne trouvant pas avoir assez à faire sur les vaisseaux, il descendit souvent à terre, durant le siége, pour aller demander l'emploi au duc de Vendôme. On le chargea de garder les derrières de l'armée avec plusieurs détachements de cavalerie, ce dont il s'acquitta en habile général. Enfin, il proposa d'aller attaquer lui-même, en plein jour, avec des grenadiers, les derniers ouvrages de la place. Le duc de Vendôme l'ayant autorisé à le faire, il s'élança intrépidement, à la tête de sa petite troupe d'élite que soutenaient plusieurs détachements tirés de divers régiments, dans les fortifications ennemies, et acheva de les emporter, l'épée à la main. Le prince de Darmstadt, qui défendait Barcelone, capitula le 10 août 1697. La conquête de la Catalogne, à laquelle d'Estrées avait particulièrement contribué, détermina le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne à souscrire au traité de paix général dont les signatures furent échangées à Riswick.

Victor-Marie d'Estrées profita de cette paix pour se livrer à sa pas-

sion pour les antiquités, à ses goûts littéraires et scientifiques, et à ses études des langues mortes et vivantes qui lui devinrent très-familières. L'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien enrichirent sa mémoire prodigieuse de leurs trésors, en même temps que la langue latine, dont il possédait tous les poëtes par cœur. Mais les affaires de la succession d'Espagne le retirèrent bientôt de ses doux loisirs pour le remettre à la tête des armées navales. Il fut appelé, en 1700, à succéder à Tourville, forcé par sa santé de quitter le service, dans le commandement de la flotte destinée à empêcher les descentes des ennemis du côté de l'Italie. Il partit de Brest au printemps de l'année 1701, toucha à Cadix, et alla déposer à Naples quelques troupes qui furent, avec la présence de sa flotte, fort utiles pour arrêter les conspirations près d'éclater dans cette capitale contre le nouveau roi d'Espagne et des Siciles, Philippe V de Bourbon, petit-fils de Louis XIV. A son retour en France, il engagea ce dernier monarque à presser Philippe de se montrer à ses États d'Italie ; il fut chargé d'aller lui-même le prendre sur une escadre française pour le transporter à Naples. Cette mission convenait tout à fait aux goûts et à la fortune de d'Estrées qui y trouvait occasion d'étaler un faste royal. Il fit voile de Toulon, le 25 mars, avec cinq vaisseaux, et vint mouiller dans le port de Barcelone quatre jours après. Le 5 avril, il reçut, sur son vaisseau *le Foudroyant*, le jeune roi d'Espagne, et le débarqua à Naples le 18. La manière superbe et pleine d'attention avec laquelle il s'était acquitté de cette commission, lui attira les faveurs de Philippe V, qui le nomma immédiatement grand d'Espagne de première classe. Sur le rapport que ce prince fit de sa conduite à Louis XIV, Victor-Marie d'Estrées fut élevé, en 1703, à la dignité de maréchal de France, quoique son père vécût encore. On le connut alors sous le nom de maréchal de Cœuvres pour le distinguer de celui-ci ; il était à cette époque dans sa quarante-troisième année.

La plus belle page de la vie de Victor-Marie d'Estrées est sans contredit la campagne navale de 1704. Le jeune comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV et grand-amiral de France, avait en titre le commandement de la flotte ; mais d'Estrées en avait en réalité la conduite et la direction. Après l'avoir armée et complétée avec une célérité admirable, à jour fixé d'avance, il sortit de Toulon le 22 juillet 1704, et rencontra le matin du 24 août suivant, à la hauteur de Velez-Malaga,

dans la Méditerranée, l'armée navale combinée d'Angleterre et de Hollande. Quoique sa flotte fût composée de cent huit voiles, en y comprenant vingt-quatre galères, elle n'avait que quarante-neuf bâtiments en état de garder la ligne, tandis que celle des alliés, commandée par l'amiral anglais George Rooke, était forte de cinquante-cinq vaisseaux de guerre, sans compter les brûlots, les galiotes à bombes et dix-huit bâtiments légers. Les deux armées furent d'abord contrariées par les courants opposés du détroit de Gibraltar : l'un poussait les Anglais vers l'Afrique, et l'autre entraînait les Français vers l'Espagne. L'opinion vulgaire dans toute l'Europe étant qu'il ne pouvait arriver rien de malheureux aux Français, le 25 août, jour de la Saint-Louis, fut ce qui décida l'amiral Rooke à attaquer dès le 24 la flotte française, dans la crainte que cette croyance ne réagît d'une manière défavorable sur ses équipages. Les Français avaient inutilement cherché à prendre l'avantage du vent ; mais ils n'en montrèrent pas moins d'empressement à en venir au combat. D'Estrées, de concert avec Villette-Mursai, essaya de couper l'avant-garde ennemie et de la mettre entre deux feux ; mais Showel qui la commandait vint à bout de le prévenir. L'action s'engagea à dix heures du matin d'une manière très-vive. L'avant-garde française, aux ordres du lieutenant général Villette-Mursai que le fameux Ducasse, son matelot, appuyait, força celle des ennemis à la retraite. Le corps de bataille du comte de Toulouse et de d'Estrées fit plier également celui des alliés où se trouvait l'amiral Rooke en personne, mais eut à déplorer la perte de l'habile et vaillant lieutenant général de Relingue, l'une des plus belles et des plus pures illustrations de la marine française sous Louis XIV. Enfin l'arrière-garde française, commandée par le lieutenant général de Langeron, mit celle des ennemis, composée des Hollandais, dans le plus grand désordre ; Kallemburg, qui la dirigeait, fut obligé d'abandonner son vaisseau-amiral qui sombra peu après ; il échappa, lui dixième, à cette catastrophe. L'approche de la nuit sépara les combattants, mais le feu ne cessa pas tout à la fois : celui de l'avant-garde finit à cinq heures du soir ; le corps de bataille ne tira plus à sept heures, et les dernières volées de l'arrière-garde traversèrent encore de leur feu l'obscurité qui s'étendait sur la mer. De l'aveu du contre-amiral Showel, il n'y avait pas eu un seul des vaisseaux alliés qui ne se fût vu contraint de changer au moins un de ses mâts, et beaucoup avaient été obligés de les rempla-

cer tous. Les Français auraient dû et auraient pu compléter leur victoire en attaquant de nouveau l'ennemi dès le lendemain, et c'était l'avis du brave de Relingue qui, tout blessé à mort qu'il était, ne cessait pas de s'intéresser au succès de la flotte. Dans ce cas il n'y aurait pas eu d'autre alternative pour les alliés que de se rendre ou de se brûler, chacun de leurs vaisseaux n'ayant plus de boulets que pour vingt-cinq décharges; déjà même l'amiral Rooke avait donné l'ordre à vingt-cinq de ses capitaines d'abandonner leurs vaisseaux après y avoir mis le feu. Mais il semblait qu'on n'eût d'autre but que de donner une certaine réputation militaire au jeune comte de Toulouse, qui s'était d'ailleurs vaillamment comporté; et l'on ne poussa pas plus loin la victoire. La flotte française retourna à Toulon. Un lord anglais félicita l'amiral Rooke, en plein parlement, d'avoir échappé à une destruction qui paraissait assurée. Philippe V envoya à Victor-Marie d'Estrées son portrait enrichi de diamants, l'ordre de la Toison d'Or, et le nomma lieutenant général des mers d'Espagne, mais sans pouvoir le décider à accepter les appointements de cette dignité. Louis XIV, de son côté, lui donna les insignes de ses Ordres. Après la mort de Jean d'Estrées, en 1707, le maréchal de Cœuvres prit le nom de maréchal d'Estrées, et succéda à son père dans la vice-amirauté du Ponant, dans le gouvernement du pays nantais, la lieutenance générale de Bretagne et la vice-royauté d'Amérique. Depuis 1704, on ne le vit plus paraître sur la mer, du moins pour y combattre. Il gouverna la Bretagne et en mit les côtes en défense avec beaucoup d'intelligence et de succès. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, régent du royaume, le nomma président du conseil de marine nouvellement créé, et l'éleva au rang de ministre d'État. Victor-Marie d'Estrées devint, en 1718, avec l'agrément de l'État, propriétaire de l'île Sainte-Lucie aux Antilles, dans laquelle il voulait établir une colonie française. Déjà il y avait fait passer un commandant, des troupes et des cultivateurs; mais les Anglais, dont le régent ne voulait pour rien au monde blesser la politique ni les intérêts, n'ayant pas trouvé cette tentative de colonisation convenable pour eux, la concession faite au brave d'Estrées fut révoquée. Les Anglais, qui n'avaient demandé le rappel des Français que pour se mettre à leur place, vinrent à leur tour s'établir à Sainte-Lucie. Par bonheur, les Caraïbes de l'île ne s'accommodèrent pas d'eux, les chassèrent et rappelèrent les premiers colons. Dans le pi-

toyable état où la régence et ensuite le ministère du cardinal de Fleury jetèrent la marine française, Victor-Marie d'Estrées put s'abandonner tout entier à ses goût spour les livres, les antiquités, les statues et les curiosités de toutes sortes. Saint-Simon rapporte qu'il passait ses jours à entasser volumes sur volumes dans son hôtel, à rassembler des plans, des cartes, des descriptions des ports de tous les pays du monde, des statues, des bas-reliefs antiques, des médailles, des pierres gravées, et à thésauriser enfin toutes les raretés possibles.

Quand le czar Pierre le Grand vint en France, Victor-Marie d'Estrées fut l'objet de l'attention particulière de cet illustre fondateur d'empire, qui l'alla visiter à son château d'Issy près Paris, et entretint ensuite des relations scientifiques avec lui. L'Académie française avait ouvert ses portes à d'Estrées, comme à un grand seigneur ami et appréciateur des gens de lettres ; celle des sciences, comme à un véritable savant qui avait fourni d'excellents mémoires sur la navigation, des calculs remarquables sur la sonde des mers, de bons travaux sur l'histoire naturelle, et fait de curieux essais de chimie dans ses laboratoires renommés par toute l'Europe. Enfin l'Académie des inscriptions et belles-lettres, espèce mixte qui participe un peu de toutes les autres, l'avait revendiqué à un meilleur droit encore pour ses connaissances dans les langues mortes et vivantes, pour ses précieuses collections et la variété de ses études. Aussi, après sa mort, arrivée à la fin de 1637, ce fut un membre de cette dernière académie qui prononça son éloge.

---



Tourville

# TOURVILLE



[illegible]

# TOURVILLE

VICE-AMIRAL DU LEVANT.

Il y a en quelque sorte deux marins dans Tourville : l'un tout de premier mouvement, tout d'inspiration, tout de feu, qui s'élance et triomphe à l'abordage, comme Jean Bart ; l'autre méditatif, prudent, calculateur, rangeant le plus de chances possible de son côté avant de rien hasarder, comme Duquesne. Aussi sa vie militaire se divise-t-elle en deux parts qui offrent, sous deux aspects différents, chacune leur genre de beauté, chacune leurs enseignements. Dans la première, c'est la fougue de la plus valeureuse jeunesse ; dans la seconde, c'est la sagesse et l'expérience de l'âge mûr acquises avant le temps. On va les voir se développer successivement ces deux phases de la vie de l'illustre marin, quoique bien succinctement peut-être : car pour rapporter les mémorables actions d'un si grand homme, ce ne serait pas trop de tout un volume.

Né en 1642, dans la seigneurie de son nom et dans cette même partie de la basse Normandie d'où étaient jadis sortis les fils du vieux Tancrède de Hauteville pour aller fonder le royaume des Deux-Siciles, Anne-Hilarion Cotentin de Tourville était d'une famille fort ancienne qui, alliée dès le treizième siècle à celle de Bricqueville, jouissait déjà d'une grande considération sous le règne de saint Louis. Il avait une la Rochefoucauld pour mère. Selon l'usage des grandes et nombreuses familles d'autrefois, où l'on réservait le premier-né pour perpétuer le nom et en soutenir la grandeur, et où l'on consacrait d'ordinaire le second à l'épée, et le troisième à l'église ou à prononcer des vœux qui donnaient par la suite des bénéfices ou des commanderies,

Tourville avait à peine quatorze ans, qu'au moyen des preuves de noblesse et des dispenses voulues, on le fit recevoir chevalier de Malte. L'ardeur, quelquefois aussi mondaine que martiale, qu'il marqua dans sa jeunesse, jointe à la franchise et à la loyauté de son caractère, ne pouvait manquer de lui faire rompre un jour des engagements si prématurés et auxquels il n'avait pas été en âge de donner son assentiment. A sa prière le duc de la Rochefoucauld, père de l'auteur des *Maximes*, son parent, qui avait remarqué ses inclinations pour les armes et son impatience d'affronter les périls, parla de lui, pour l'embarquer, au chevalier d'Hocquincourt, fils du maréchal de ce nom, qui appartenait aussi à l'ordre de Malte, et qui, dans ce temps, faisait armer à Marseille une frégate de trente-quatre ou trente-six canons, pour aller en course contre les musulmans. Mais d'Hocquincourt en voyant le teint et les traits délicats comme ceux d'une jeune fille, les yeux bleus, la chevelure blonde et soyeuse de Tourville à dix-sept ans, demanda, dit-on, à la Rochefoucauld ce qu'il voulait qu'on fît, sur un bâtiment armé en course, d'un Adonis plus propre à servir les dames de la cour qu'à supporter les fatigues de la guerre. Le duc pria le chevalier d'attendre et d'éprouver le jeune homme, avant de porter un jugement sur son compte, et lui prédit qu'il ne serait pas longtemps sans être détrompé. D'Hocquincourt consentit enfin à essayer de Tourville qui partit pour Marseille, et s'embarqua sur la frégate-corsaire. Le jeune homme montra, dès le premier jour, qu'il avait le pied marin ; il courait sur le pont du bâtiment comme s'il fût né et eût été élevé à bord ; il défiait les plus hardis gabiers à suivre sa course aérienne vers la cime des mâts, et semblait se balancer sur les cordages, se bercer dans les voiles comme l'enfant de la mer. Avec cela le jeune homme faisait voir un désir extrême de s'instruire de toutes les choses relatives au métier qu'il embrassait, une passion sans égale de posséder le plus promptement possible la science du pilote, celle du navigateur et celle du marin.

On était en l'année 1661. La frégate avait d'abord fait voile pour Malte. Elle s'y arrêta, et l'on descendit à terre pour saluer le grand-maître, et prendre de lui l'autorisation d'arborer le pavillon de l'Ordre. Elle fut accordée. Sur les entrefaites, un habile et vieux corsaire français, nommé Cruvillier, qui avait une frégate de vingt-quatre canons prête à mettre à la voile, offrit à d'Hocquincourt, qui

accepta, de s'associer à lui dans la campagne qu'il entreprenait. Sur la nouvelle qu'ils eurent que deux vaisseaux tripolitains faisaient de grands ravages dans l'Archipel, ils cinglèrent en toute hâte de ce côté. Tourville était impatient d'aventures ; il en rencontra avant d'entrer dans l'Archipel. Deux corsaires d'Alger furent aperçus et l'on cingla contre eux. D'Hocquincourt essuya sans trop d'inconvénients leur bordée, lâcha la sienne à son tour, entretint quelque temps son feu, et les maltraita au point qu'ils ne virent plus de ressource pour eux que dans l'abordage. C'était là que Tourville, le dameret supposé, les attendait. De ce bras que l'on croyait si faible et si peu capable de manier le sabre, il abat plus d'ennemis que d'Hocquincourt lui-même ; ses narines béantes semblent aspirer la poudre des batailles ; il est inondé de la sueur du carnage ; ses cheveux, qui tout à l'heure volaient au vent, maintenant se collent sur son front et ruissellent de sang ; du sang, il en a partout, sur sa tête, sur son corps, sur tous ses membres : mais on ne sait, il ne sait lui-même, si c'est le sien ou celui des ennemis qu'il abat à ses pieds ; l'acharnement qu'il déploie l'empêche de sentir les nombreuses blessures qui l'ont atteint. Il s'élance, lion bondissant, d'un bout du pont à l'autre, et ne s'arrête que quand le dernier des ennemis est massacré ou jeté à fond de cale. C'est ainsi que Tourville reçut le baptême de feu, ainsi qu'il apparaît pour la première fois, à l'âge de dix-huit ans, sur la scène des batailles. Les deux bâtiments algériens, trop heureux qu'on les eût contraints à lâcher l'abordage, semblaient se disposer à la fuite, quand tout à coup voilà que de derrière le cap Matapan, à la hauteur duquel l'action s'était engagée, sortent les deux Tripolitains que l'on était allé chercher, et qui ramènent les vaincus au combat avec la fureur d'une revanche à prendre. Le nombre croissant des ennemis ne put décider ni d'Hocquincourt, ni Cruvillier à la retraite. Le combat recommença. Il y avait plus de trois heures qu'il durait, quand d'Hocquincourt ordonna d'arriver sur le plus fort des vaisseaux tripolitains et de l'aborder. Il reste à la défense de son propre bord ; mais Tourville a sauté sur le pont ennemi, suivi de cinq ou six volontaires et de trente matelots que son exemple exalte. Là, malgré les pertes que le vaisseau tripolitain avait déjà éprouvées, chaque Français a encore plus de six adversaires à combattre ; mais Tourville enseigne à ses devanciers comment on triomphe de la foule en se multipliant par la valeur ; les

musulmans sont tous détruits jusqu'au dernier, et d'Hocquincourt apprend, par un signe victorieux de celui qu'il traitait naguère d'Adonis, que le vaisseau tripolitain est conquis. Les autres s'étaient enfuis. Tourville fut fait sur-le-champ lieutenant de la prise que l'on devait à son héroïsme ; un officier, nommé d'Artigny, en fut nommé capitaine. On la joignit aux frégates de d'Hocquincourt et de Cruvillier pour continuer sa course. Bientôt on découvrit deux vaisseaux de Tunis avec un navire marchand qu'ils avaient enlevé la veille aux chrétiens et qu'ils avaient armé pour se renforcer. Ceux-ci, que l'aspect du bâtiment tripolitain monté par Tourville attirait avec confiance, s'approchèrent comme pour s'aboucher. On les laissa faire, ayant soin de ne se pas montrer. Mais on ne les eut pas plutôt à portée et de manière à ce qu'il ne leur fût pas possible de reculer, qu'on se leva terrible et foudroyant. Étant beaucoup plus nombreux en hommes que les Français, les Barbaresques, suivant leur coutume, essayèrent d'en venir immédiatement à l'abordage. On sut toutefois les tenir au large le temps nécessaire, au moyen d'un feu bien nourri. Au bout de deux heures de combat, le capitaine d'Artigny fut tué. Aussitôt Tourville prend sa place et n'épargne rien pour venger sa mort. Au moment où il s'y emploie avec la plus grande activité, il apprend qu'une large voie d'eau met son bâtiment dans l'alternative de se rendre ou de sombrer. Mais il est déjà l'homme aux ressources instantanées et décisives. « Abordons ! » s'écrie-t-il. Et comme il dit, il fait. Les grappins enchaînent son vaisseau à un des vaisseaux ennemis, et des deux côtés on se précipite sur le pont l'un de l'autre. Tourville avait compté sur cet échange, il est au comble de ses vœux ; il livre avec joie son vaisseau à plus de cent cinquante Turcs qui coulent bas à l'instant avec leur funeste conquête, et lui, Tourville, engage au même moment une lutte inénarrable pour se rendre maître du vaisseau tunisien à la défense duquel bien du monde était encore resté. La victoire balançait entre deux désespoirs égaux, quand Tourville, entendant un sourd murmure qui sort par les écoutilles du vaisseau, pense que ce sont des esclaves chrétiens qui le produisent, envoie sur-le-champ dans la cale, et voit bientôt en effet un secours de plus de cinquante chrétiens, retirés de leurs chaînes par son ordre, lui arriver et décider la fortune en sa faveur. L'échange est accompli ; Tourville, à la place de son vaisseau tripolitain qui a sombré, possède un vaisseau

tunisien dont on le nomme capitaine. D'Hocquincourt et Cruvillier, surpassés par le novice, n'ont pu que mettre en fuite les deux autres bâtiments ennemis. Un corsaire napolitain, nommé Carini, s'était joint à Tourville, quand il rencontra, à la hauteur de l'île ionienne de Caprera, trois vaisseaux turcs. Tourville en laissa venir un à l'abordage, comme le lui avait enseigné d'Hocquincourt, et n'empêcha point les musulmans de passer sur son pont. Mais dès qu'ils y furent en nombre suffisant pour son dessein, il tomba dessus, en fit un épouvantable massacre, et força tous ceux qu'il ne tua pas à se rendre. La même manœuvre fut employée et lui réussit pareillement pour un second vaisseau ennemi. Après ce double triomphe et s'être assuré d'un des bâtiments vaincus, il s'aperçoit que Carini est en danger, cingle à son secours, le délivre et maltraite tellement le troisième vaisseau turc, que, désespérant de pouvoir échapper, celui-ci se fait sauter.

Après cette campagne, Tourville alla mouiller à Venise. Il ne tarda pas à en partir en 1662 avec le corsaire Carini et un chevalier italien nommé Marini, que l'on avait fait capitaine de la dernière prise. On signala quatre voiles turques. Tourville disposa aussitôt un petit ordre de bataille, donnant la droite à Carini, la gauche à Marini, et prenant le centre pour lui. A dix-neuf ans à peine, on le voyait déjà préluder au rôle de chef d'escadre. Deux des vaisseaux turcs réunissent contre le sien tous leurs efforts. Tourville juge à propos cette fois de ne pas laisser l'ennemi aborder le premier, jette les grappins, s'élance sur un des vaisseaux turcs et l'enlève après avoir entassé morts sur morts autour de lui. Il lâche ensuite sa bordée à un second vaisseau, le met hors d'état de se défendre, l'aborde à son tour et l'enlève comme le premier. Carini, moins heureux, venait d'être tué, et son vaisseau abordé était sur le point de tomber au pouvoir des musulmans. Par un reste de bonheur Tourville n'était pas loin ; il force de voiles, arrive sur le vaisseau abordé et entre dedans pour le disputer aux Turcs ; le pont se divise en deux camps, mais Tourville fauche avec tant de fureur dans celui de l'ennemi, que bientôt on n'y voit pas un Turc qui ne soit ou mort ou mutilé. Le vaisseau musulman qui tout à l'heure triomphait, déborde au plus vite et s'échappe ; un autre gagne le large avec la même précipitation. De cette dernière action deux prises étaient restées à Tourville. Le voilà maintenant à la

tête d'une véritable escadre, conquise tout entière par sa valeur et à la tête de laquelle il alla mouiller successivement à Céphalonie, à Zanthe, puis à Malte où on le reçut avec des acclamations extraordinaires. Là il retrouva le chevalier d'Hocquincourt, dont il s'était séparé depuis quelque temps et qui, moins favorisé que lui, et n'ayant pas fait de prises dans la dernière campagne, éprouvait un peu de mauvaise humeur d'être en quelque sorte éclipsé par un si jeune homme. Mais Tourville eut l'attention délicate de lui enlever tout prétexte de jalousie, en reportant sur ses leçons tous les succès qu'il venait d'obtenir sans son concours. Ils firent ensemble une nouvelle campagne en 1663, ayant six bâtiments sous leurs ordres. Six corsaires algériens vinrent les attaquer. D'Hocquincourt était tombé malade ; Tourville fut le principal chef et acteur de ce nouveau drame. Son vaisseau qui était excellent voilier, serra le plus gros des six bâtiments algériens, et l'accrocha. Ce fut encore un abordage au bout duquel le vaisseau ennemi devint la proie de Tourville. A ce spectacle les autres n'eurent garde de s'exposer à un sort pareil et ne s'occupèrent que de l'éviter par la fuite. La mauvaise santé de d'Hocquincourt engagea l'escadre victorieuse à retourner promptement à Malte. Mais dès qu'il fut un peu rétabli, les intrépides marins se remirent en course. Comme ils n'avaient que trois bâtiments avec eux, Marini signala un grand nombre de voiles. C'étaient trente-six galères turques, toute une flotte. Elles venaient forçant de voiles et de rames ensemble ; on ne pouvait guère se flatter de n'en pas être atteint; d'ailleurs Tourville et d'Hocquincourt n'étaient point d'humeur à reculer. Ils s'apprêtèrent au contraire à bien recevoir l'ennemi. Les trente-six galères arrivèrent sur eux. Ils eurent soin de ne se laisser ni entourer, ni aborder, pressant leurs bordées et jetant des grenades et des lances à feu sur les galères pour les tenir à distance, car autrement le nombre les eût infailliblement écrasés. La bataille, on peut bien donner ce nom à une lutte dans laquelle il y avait d'un côté trente-six voiles, la bataille dura neuf heures, sans que les Turcs vinssent à bout d'un seul des trois bâtiments chrétiens. Au contraire, leurs galères furent si désemparées et perdirent tant de monde, plus de huit cents hommes, qu'ils cherchèrent leur salut en se retirant en toute hâte sous le canon de l'île de Scio. Les vainqueurs revinrent à Malte. On avait d'abord accueilli avec joie dans cette île les succès de Tourville et de d'Hocquin-

court ; mais bientôt on parut en prendre ombrage. L'activité des deux braves marins était une accusation tacite de la nonchalance dans laquelle commençait à tomber l'Ordre à cette époque. Mécontents de l'accueil qu'on leur avait fait après la brillante action contre les trente-six galères musulmanes, ils résolurent de quitter le pavillon de la *Religion*, et de continuer leurs courses sous celui de Venise. La république leur fournit deux vaisseaux pour aller croiser aux environs de l'entrée du golfe Adriatique et protéger le commerce de l'Italie. Tel fut l'objet de leur campagne de 1665. Il y avait assez longtemps déjà qu'ils attendaient en vain, quand ils découvrirent trois bâtiments marchands de Venise qui se défendaient contre deux corsaires turcs et étaient sur le point de succomber. Ils volent à leur aide, les font ranger derrière eux, et se mettent à leur place. Tourville laissa monter les équipages d'un des corsaires à l'abordage de son vaissau ; pas un de ceux qui avaient eu cette témérité n'échappa. Toutefois le bâtiment coupa les grappins et prit le large. D'Hocquincourt coula bas l'autre corsaire. Les deux vaillants marins eurent cette année une nouvelle rencontre avec une flotte de galères turques. Celles-ci étaient au nombre de vingt-six. Tourville et d'Hocquincourt,comme la première fois, s'arrangèrent de manière à ne point les laisser venir à l'abordage, et à les tenir en respect avec l'artillerie, les lances à feu, les grenades et une mousqueterie continuelle ; il n'y eut presque point de coup qui ne portât ; les galères ottomanes fort endommagées abandonnèrent la partie comme l'année précédente. Peu après, Tourville ayant été séparé de son compagnon de dangers et de gloire par une tempête, rencontra un vaisseau turc, l'attaqua et le contraignit à se rendre. A son retour à Venise, il trouva, dit-on, des lettres de sa famille qui le pressaient de revenir en France où le bruit de ses exploits ne pouvait manquer de lui obtenir un grade dans la marine nationale. Tourville céda à ces instances. Mais Venise, avant son départ, qui eut lieu au mois de septembre 1666, lui donna les plus hauts témoignages de reconnaissance et d'admiration, l'appelant, assure-t-on, le protecteur du commerce maritime, et le saluant du surnom d'invincible. D'Hocquincourt revint aussi en France ; mais on ne s'explique pas qu'un homme qui avait débuté par de si glorieuses actions navales, ait tout à coup à cette époque abandonné la marine où le plus brillant avenir lui eût été infailliblement réservé, pour entrer dans l'armée de terre. Le

chevalier d'Hocquincourt obtint un régiment de dragons, et fut tué le 25 juillet 1675, dans une petite affaire qui précéda de deux jours la journée de Salzbach où Turenne fut emporté d'un boulet de canon.

Louis XIV donna le grade de capitaine de vaisseau à Tourville qui n'avait encore que vingt-quatre à vingt-cinq ans, mais qui néanmoins, par ses campagnes dans le Levant, luttait déjà de réputation avec les meilleurs et les plus vieux marins. Le jeune capitaine de vaisseau n'eut point d'occasion de faire campagne comme officier de la marine royale avant l'année 1669, où le duc de Beaufort, alors grand-maître et surintendant de la navigation, charge équivalente à celle de grand-amiral, fut envoyé avec une escadre et des bâtiments de transport au secours des Vénitiens assiégés dans Candie. Après la malheureuse issue de cette expédition dans laquelle Beaufort fut tué, Tourville revint en France, sous la conduite du général des galères Vivonne qui avait pris le commandement de l'escadre.

La guerre que Louis XIV fit à la Hollande de concert avec le roi d'Angleterre, en rendant Tourville à l'activité, lui donna bientôt l'occasion de s'instruire dans la science des grandes manœuvres des armées navales, et c'est de là qu'on peut dater la seconde partie de sa carrière militaire. Il fit partie, en qualité de capitaine de vaisseau, de l'escadre blanche aux ordres du vice-amiral Jean d'Estrées, dans les campagnes de 1672 et 1673 ; il prit sa part de la bataille de Southwold, et, dans cette circonstance, son vaisseau ayant été percé à l'eau par le canon des ennemis, il resta une heure occupé à le radouber, essuyant toujours le feu le plus violent sans jamais s'écarter de la ligne. Monté sur le *Sans-Pareil*, il eut l'insigne honneur de se trouver en face du grand Ruyter et de le combattre en personne à la bataille qui fut livrée dans les parages de l'île Walcheren. Tourville, dans cette mémorable rencontre, sut empêcher les *Sept-Provinces*, vaisseau amiral de Hollande, de gagner le vent sur lui, et soutint sans plier le choc de Ruyter. Dans la guerre de Sicile avec l'Espagne et la Hollande, en 1674, il fut envoyé en compagnie du chevalier de Léry dans le golfe de Venise, y brûla sous la ville de Barletta un bâtiment ragusien qui avait porté des secours aux ennemis, canonna ensuite la ville et se rendit maître du port; il s'y empara d'un bâtiment de trente-six pièces de canon, qui était chargé de blé et servit au ravitaillement de Messine. Tourville fit plusieurs autres captures non moins hardies jusque sous le

canon de la ville de Brindes ; il canonna ensuite Reggio et accompagna en plein jour jusque dans le port de cette ville un brûlot commandé par le capitaine Serpaut, qui y incendia une frégate française tombée naguère au pouvoir des Espagnols, et quatorze autres bâtiments qui se croyaient bien en sûreté. L'année suivante, il combattit sous les ordres du grand Duquesne, et obtint de ce général d'entrer le premier dans le port d'Agosta, à la tête de l'armée navale de France. Ce fut particulièrement à sa connaissance du lieu, à son courage et à la manière dont il fit jouer son artillerie que l'on dut la prompte capitulation de la place. Duquesne n'avait pas été longtemps à le distinguer et à le considérer comme l'un des plus vaillants et habiles officiers de marine qu'il connût. Aussi le choisit-il avec Valbelle pour être un de ses matelots à la bataille de Stromboli. Tourville, monté sur le *Sceptre*, fut un moment détaché pour aller accompagner un brûlot qui avait mission d'incendier le vaisseau-amiral de Ruyter. Le brûlot ne réussit pas ; mais Tourville sut empêcher les ennemis de s'en emparer et de s'en faire une arme, en ordonnant qu'on y mît néanmoins le feu. Sa conduite durant toute la bataille fut des plus remarquables. Au Mont-Gibel, Tourville fut encore un des matelots de Duquesne avec Preuilly d'Humières, et fit, auprès du vaisseau-amiral français *le Saint-Esprit*, un feu qui ne le cédait ni en activité, ni en bonne direction à celui de son illustre chef. La confiance dans la valeur et dans les talents de Tourville, engagea Vivonne à arborer son pavillon-amiral sur le *Sceptre* pour aller attaquer les ennemis jusque dans le port de Palerme. Tourville, qui était alors chef d'escadre, fut commandé avec Gabaret, de Langeron et de Chaumont pour aller reconnaître les dispositions de l'ennemi, dans une felouque que les galères de France avaient ordre de soutenir ; il s'acquitta de cette commission avec autant de bonheur que de courage et d'habileté. Sur son rapport et celui des autres officiers détachés, Vivonne assembla un conseil de guerre. Tourville s'y fit remarquer par la hardiesse et la spontanéité de ses conceptions. Son avis prévalut sur celui de Duquesne lui-même dont la vieille expérience n'aimait à rien hasarder. Ainsi que Tourville en avait émis l'opinion, neuf vaisseaux et cinq brûlots furent envoyés, sous les ordres de Preuilly d'Humières, pour aller attaquer les ennemis par la tête de leur ligne, en même temps que sept galères, aux ordres des chevaliers de Bethomas et de Breteuil, étaient chargées de

suivre ce détachement, tant pour le fortifier dans son attaque que pour remorquer ceux des vaisseaux qui viendraient à en avoir besoin. Toute l'armée navale se prépara en outre à soutenir de Preuilly et les commandants des galères, avec l'intention de combattre le corps de bataille et l'aile gauche des ennemis, pendant que le premier effort se ferait à la tête de l'aile droite. Ces dispositions, en grande partie dues à Tourville, eurent le succès le plus complet; les flottes combinées d'Espagne et de Hollande offrirent bientôt l'image d'une épouvantable destruction. A peu près vers le même temps, Tourville étant allé à Malte pour y faire de l'eau, apprit qu'il y avait dix-sept bâtiments musulmans dans un petit port de la côte d'Afrique; il cingla de ce côté, fit mouiller son vaisseau près du port à l'entrée de la nuit, et se jeta avec plusieurs hommes déterminés dans sa chaloupe qu'il avait eu soin de remplir de matières incendiaires. Avec cette seule et frêle embarcation, il osa pénétrer dans le port ennemi et aborder un navire turc dont il se rendit maître. Il en fit jeter tous les gens à la mer, et mit ensuite le feu au bâtiment vaincu espérant que l'incendie se communiquerait à tous les autres; mais les ennemis vinrent à bout de l'éteindre. Après cette audacieuse expédition, Tourville retourna à son vaisseau et s'éloigna de la côte d'Afrique.

La paix de Nimègue ne laissa pas Tourville dans l'inaction. Non content de s'être déjà acquis la réputation d'un vaillant général et d'un éminent tacticien, le jeune chef d'escadre s'occupa en habile ingénieur de perfectionner la construction des vaisseaux. Il fit partie d'un conseil de construction navale, dans lequel figuraient les Duquesne, les Vauban, les Petit-Renau, les Château-Regnaud, les d'Estrées, et auquel assistaient Colbert, Seignelai et le roi lui-même. Il dirigea à Versailles même, sous les yeux du roi, la construction d'une frégate d'un nouveau dessin qui raffinait sur la fabrique anglaise, et qui devait servir de modèle pour celles que l'on ferait par la suite.

Lors du premier bombardement d'Alger, en 1682, Tourville, récemment promu au grade de lieutenant général, fut envoyé avec quelques vaisseaux, avant la flotte, pour croiser sur les côtes d'Afrique et y arrêter les pirates. Il se rallia ensuite à l'armée de Duquesne qui conféra avec lui de ses plans d'attaque et le consulta en toute occasion. Monté sur le *Vigilant*, il fut un des cinq commandants de vaisseaux chargés de conduire et d'appuyer les galiotes à bombes, et s'ac-

quitta avec son habileté accoutumée de cette périlleuse mission. Tourville se trouva encore au second bombardement d'Alger, en 1683 ; durant deux heures que l'on jeta des bombes, on le vit continuellement aller et revenir dans son canot pour être présent à tout et tout surveiller. Duquesne, ayant épuisé toutes ses bombes et la saison commençant à avancer, laissa seulement une croisière de trois vaisseaux devant Alger sous les ordres de Tourville, qui reçut ainsi les propositions de paix du dey et dicta les conditions du traité au nom du roi de France. A la fin de l'année 1684, un ambassadeur du dey d'Alger fut introduit à la cour pour demander pardon à Louis XIV : c'était l'accomplissement du traité arrêté par Tourville. Cet illustre marin eut également part au bombardement de Gênes ; et, quand la mauvaise saison engagea Duquesne à ramener la flotte à Toulon, il fut encore chargé d'établir une croisière avec une petite escadre qui lui suffit à empêcher les bâtiments génois de sortir de leur port, et détermina le doge et le sénat à faire leur soumission. Ce fut ensuite le bombardement de Tripoli, en 1685, sous les ordres de Jean d'Estrées, dans lequel Tourville proposa et exécuta le hardi dessein d'aller sonder le port avec une seule chaloupe jusque sous les murailles de la place. Il partit en effet sur cette petite embarcation, pendant une nuit nébuleuse, promena la sonde jusqu'au pied des tours de Tripoli, et trouva enfin un mouillage favorable pour la flotte qui vint s'y mettre en ligne, commença son bombardement, et réduisit les Tripolitains à demander la paix. En 1687, les Algériens ayant recommencé à courir sur les marchands français, Tourville eut ordre d'aller croiser avec quelques vaisseaux dans la Méditerranée. Quelques jours après sa sortie de Toulon, il rencontra près de Ceuta, sur les côtes du Maroc, une division de corsaires musulmans, l'attaqua, coula à fond le vaisseau-amiral de quarante canons et deux autres bâtiments de vingt-six pièces de canon, se rendit maître de plusieurs et fit un bon nombre de prisonniers. Après cette affaire, Tourville établit sa croisière le long des côtes de Sardaigne, y força deux bâtiments algériens, de trente-six pièces de canon chacun, à s'échouer sur les côtes de l'île, leur enleva cent quatre-vingts hommes, délivra quarante-six esclaves chrétiens et revint à Toulon.

La guerre, qui éclata de nouveau avec la Hollande en 1688, engagea Louis XIV à faire armer une escadre à Brest pour courir sur les

vaisseaux hollandais, croiser dans la Manche et ensuite aller joindre dans la Méditerranée la flotte que le vice-amiral Jean d'Estrées devait conduire de nouveau devant Alger. Tourville eut le commandement de cette escadre, se mit en mer, rencontra deux vaisseaux hollandais, et leur donna la chasse. Le bâtiment qu'il montait fut le premier à les joindre et à les presser vigoureusement. Leur résistance fut opiniâtre, mais la persévérance de Tourville le fut plus encore. Les deux vaisseaux hollandais furent réduits à se rendre ; ils venaient de Scanderoun et avaient un chargement de plus de six millions de marchandises. Après avoir dirigé cette riche prise sur les ports de France, sous l'escorte de deux de ses vaisseaux, Tourville fit voile pour Alger avec Victor-Marie d'Estrées et Château-Renault. C'est alors que ces trois illustres marins rencontrèrent le vice-amiral espagnol Papachim à qui Tourville envoya aussitôt une patache parlementaire pour en obtenir ce qu'il désirait. Papachim, qui avait avec lui deux vaisseaux beaucoup plus forts que les trois des Français, demanda ce qu'on lui voulait : Tourville répondit : « Pas autre chose que le salut. » Et le vice-amiral d'Espagne l'ayant refusé, Tourville arriva sur lui à portée de pistolet, et lui lâcha toute sa bordée ; Papachim tira aussitôt la sienne et en ajouta une seconde, après avoir gagné le vent sur le général français, qui à dessein était passé de l'avant pour laisser sa place à Château-Renault et mettre le vice-amiral espagnol entre deux feux. Château-Renault, après avoir pris la première position de Tourville, abattit le grand mât du vaisseau de Papachim ; tandis que Victor d'Estrées, qui s'était attaché seul à l'autre vaisseau, s'en rendait maître après un combat de trois heures. Tourville députa de nouveau sa tartane à Papachim, qui était sur le point d'être pris ou de périr, pour lui signifier encore une fois qu'il eût à saluer le pavillon français ou qu'on l'allait couler bas. Le vice-amiral espagnol, trop heureux de trouver un vainqueur si courtois, salua le pavillon blanc de neuf coups, qui lui furent rendus sur l'heure avec politesse.

Tourville continua sa route et arriva vers la fin de juillet devant Alger où il se joignit à la flotte du vice-amiral du Ponant, et où il contribua au succès du nouveau bombardement. De retour à Toulon avec l'armée navale, il se rendit de là immédiatement à Versailles, où il reçut les félicitations du roi.

Peu après, la guerre s'étant ouvertement déclarée avec l'Angleterre, et Louis XIV ayant même déjà fourni au roi détrôné Jacques II les moyens de passer de France en Irlande, Tourville fut chargé d'armer à Toulon vingt vaisseaux, quatre frégates, huit brûlots, et quatre bâtiments de transport pour leur faire passer le détroit de Gibraltar et les réunir à la flotte de l'Océan, malgré l'opposition des forces navales combinées d'Angleterre et de Hollande qui croisaient pour empêcher cette jonction, et même de celles de l'Espagne, pays alors ennemi qu'il fallait inévitablement côtoyer. Tourville montra dans ces circonstances qu'il n'était plus ce bouillant capitaine dont chaque action était signalée par un abordage, mais un amiral consommé qui sait employer toutes les ressources de la manœuvre et de la savante tactique, remettant le moins possible à la capricieuse fortune. Il passa heureusement le détroit et amena ses vaisseaux à la hauteur de l'île d'Ouessant, où il apprit que les forces des alliés croisaient à l'entrée de l'Iroise. Prévoyant que le vent du sud-ouest soufflerait bientôt, il l'attendit au large pendant six jours, au bout desquels il se leva en effet avec tant de force que les ennemis furent obligés de quitter leur station. Alors Tourville se rapproche, profite du vent du nord-ouest, entre à Brest et effectue sa jonction, le 30 juillet 1689, en présence des alliés qui, ne se croyant plus en sûreté de ce côté, allèrent passer le reste de la campagne aux îles Sorlingues, laissant leurs navires de commerce en proie à une multitude d'armateurs français. Mais le ministre de la marine Seignelai, venu sur la flotte avec l'impatient désir d'être témoin d'une bataille navale et de signaler son ministère, était passé sur le *Conquérant*, vaisseau où Tourville avait arboré pavillon amiral en qualité du plus ancien des lieutenants généraux de l'armée navale, et pressait le général, dont il était l'ami, de sortir pour en venir aux mains avec les alliés. Tourville mit donc à la voile au premier vent favorable, et détacha le *Marquis*, de cinquante-huit canons, commandé par le capitaine de Mené, pour aller reconnaître aux Sorlingues les alliés. Ceux-ci, qui appréhendaient d'être surpris, avaient de leur côté envoyé un de leurs vaisseaux à la découverte. Le capitaine de Mené l'attaqua et le prit, quoique cette action lui coûtât la vie à lui-même. Son second, le capitaine de Combes, fit passer à son bord les prisonniers anglais, puis mit le feu à la prise qui sauta à la vue de dix vaisseaux anglais venus pour la ressaisir. Les alliés ne s'occupèrent plus que d'éviter un

engagement général, et Tourville revint à Brest sans avoir pu les piquer d'honneur.

Il alla ensuite à la cour avec Seignelai, quitta l'ordre de Malte dont il n'avait jamais prononcé les vœux, prit le titre de comte, s'unit en mariage à la riche veuve du marquis de la Popelinière, et, pour présent de noces, en quelque sorte, reçut de Louis XIV et du ministre de la marine, le 1er novembre 1689, la charge de vice-amiral du Levant.

L'année suivante, ayant sous ses ordres Victor d'Estrées et Château-Renault, Tourville eut le commandement en chef sur l'Océan d'une flotte de soixante-dix vaisseaux, dix-huit brûlots, cinq frégates légères, et quinze galères qui auraient pu être fort utiles si la mer leur eût été favorable. Il sortit à Brest dans l'ordre le plus admirable, les vaisseaux particuliers ayant les flammes de la couleur de leur escadre, ceux de la première division au grand mât, ceux de la seconde au mât de misaine, et ceux de la troisième au mât d'artimon. L'escadre portant pavillon blanc et bleu, et commandée par Victor d'Estrées, avait l'avant-garde, mais dans la bataille se trouva avoir l'arrière-garde; l'escadre portant pavillon blanc, où se trouvait Tourville en personne, avait le corps de bataille; l'escadre portant pavillon bleu, et commandée par Château-Renault, amenant subitement six vaisseaux de Toulon, avait l'arrière-grade, en attendant que le sort la mît à l'avant-garde, chaque escadre formant trois divisions. C'est ainsi qu'on alla à la recherche des flottes combinées. Le temps, qui devint tout à coup contraire, força Tourville de relâcher au Camaret, et ne laissa pas aux quinze galères la possibilité de rejoindre la flotte, qui remit à la voile à la première apparence de vent favorable. Elle manœuvra jusque devant Plymouth, et dépassa l'île de Wight, profitant des flux et des reflux pour faire route, jetant l'ancre quand elle les avait contraires, et la levant quand ils lui devenaient propices. Tourville garda plusieurs jours à vue les flottes ennemies, et n'attendait plus qu'un changement de vent pour les forcer à combattre. Elles se composaient ensemble de cent douze voiles, dont cinquante-neuf en état d'entrer en ligne. Elles étaient commandées par l'Anglais Herbert, comte de Torrington, que Château-Renault avait battu l'année précédente à Bantry, et par les amiraux hollandais Evertzen et Vander-Putten. Tourville, qui n'a-

vait que soixante-cinq de ses vaisseaux capables de former la ligne, chercha d'abord à gagner le vent; mais, comme il soufflait du nord, il ne lui était pas favorable, non plus que la marée. Les ennemis en profitèrent pour arriver sur les Français, et l'on se disposa à la bataille, à la hauteur de Beachy-Head, ou du cap de Beveziers, le 10 juillet 1690. Tourville avait écarté huit de ses vaisseaux, qui lui semblaient trop faibles pour soutenir le choc, puis s'était mis, avec ses trois escadres formant neuf divisions, en bataille sur une seule ligne; les bâtiments renvoyés hors la ligne servaient d'éclaireurs, et devaient porter les ordres des pavillons pendant l'action. Les brûlots attendaient derrière chaque escadre qu'on leur donnât le signal d'aller se consumer en portant l'incendie sur les vaisseaux ennemis. Tourville qui, depuis quelque temps, s'occupait de perfectionner l'art des signaux pour les armées navales, et qui s'en était servi avec un grand succès dans ses dernières manœuvres, en usa encore avec avantage dans la bataille qui s'engagea. L'avant-garde des alliés, toute composée de Hollandais, que commandait Evertzen, pour faire honte à la lenteur d'Herbert et de ses Anglais, s'abandonna trop, força de voiles, et dépassa celle des Français, qui était échue à Château-Renault, par la nouvelle disposition de la flotte. Tourville profita de cette imprudence, et coupa l'avant-garde ennemie d'avec le corps de bataille. Une partie de ses vaisseaux fit tête aux Anglais, et l'autre aux Hollandais, tandis que Château-Renault, avec son escadre, que ces derniers avaient dépassée, se repliait sur eux pour les investir. Un calme qui survint, et la longue bordée que Château-Renault fut obligé de courir, ne permit pas à l'avant-garde française d'arriver assez tôt pour détruire entièrement l'escadre d'Evertzen, que le corps de bataille de Tourville, ayant attaqué à demi-portée de pistolet, avait en partie dématée et presque entièrement désemparée. Herbert, apercevant le désastre des Hollandais, arriva enfin pour dégager Evertzen; Édouard Russel, qui commandait une des divisions anglaises, s'attacha aux plus faibles bâtiments de l'arrière-garde française, et en fit d'abord plier quelques-uns; mais d'Estrées, par son exemple, eut bientôt relevé le moral de ses capitaines, et réduit les ennemis à se tenir sur la défensive.

Les vaisseaux alliés furent de tous côtés si maltraités, qu'on les vit mettre à la mer leurs chaloupes pour se remorquer. Parmi eux se

trouvait le vaisseau amiral anglais qui, s'étant un moment rencontré avec le *Soleil-Royal*, monté par Tourville, avait dù se retirer précipitamment de la ligne, à demi dématé et trop heureux d'échapper à l'aide de ses remorqueurs. Le nombre des tués et des blessés était considérable sur les flottes combinées et de plus du double que du côté des Français. Un coup de canon, parti du *Soleil-Royal*, avait fait sauter un brûlot anglais qui s'était avancé pour mettre le feu à l'amiral français. Après huit heures de combat, les ennemis firent leur retraite vers la Tamise pour échapper à une ruine complète. A peine entré dans le fleuve, l'amiral Herbert fut arrêté et conduit, pour y être enfermé, à la tour de Londres. La consternation fut immense dans cette dernière ville quand on y apprit la défaite des alliés. Elle augmenta encore, quand on sut que Tourville, qui avait déjà pris et brûlé un vaisseau hollandais, poursuivait le lendemain, 11 juillet, dans le canal, la flotte vaincue. Tourville ayant remarqué cinq vaisseaux tout dématés que les ennemis faisaient remorquer par leurs meilleurs voiliers, leur courut sus, et força les remorqueurs à les abandonner sur la côte, où il les fit brûler sans beaucoup de résistance ; malgré le vent contraire, il brûla encore le vice-amiral hollandais de quatre-vingt-douze canons, dont l'incendie nocturne fut comme un feu de joie pour l'armée victorieuse, jusqu'à ce que, sa sainte-barbe éclatant, il portât ses débris jusqu'aux cieux. Les alliés mirent eux-mêmes le feu à quelques-uns de leurs vaisseaux pour qu'ils ne devinssent pas la proie des Français, qui en brûlèrent encore plusieurs, échoués à la côte. La perte totale des ennemis ne s'éleva pas à moins de quinze vaisseaux et cinq brûlots. Peu s'en fallut que Tourville n'allât achever les vaincus jusque sous les yeux des habitants de Londres. L'absence de pilotes qui connussent bien l'entrée de la Tamise, l'arrêta seule dans sa course incendiaire. Il ramena sa flotte dans les ports de France pour la réparer et reposer ses équipages. La victoire de Beveziers, jointe à celle que les Français gagnaient dans le même temps à Fleurus sur le continent, avait ébranlé, au témoignage d'un auteur anglais, Dalrimple, l'empire de la Grande-Bretagne jusqu'aux fondements.

Tourville eût poussé beaucoup plus loin les conséquences de sa victoire s'il eût eu les galères du bailli de Noailles à sa disposition pour atteindre les ennemis dans un calme qui était survenu, et n'avait plus

laissé d'action qu'aux rames ; elles lui eussent aussi servi pour tenter quelques descentes sur les côtes de la Grande-Bretagne, des eaux desquelles les Anglais, dans leur terreur, avaient enlevé toutes les bouées, balises et autres indications surnageant aux endroits périlleux. Il exprima le regret d'avoir été obligé de laisser, à cause du gros temps, ces galères derrière lui, marquant ainsi que cette espèce de marine n'était pas encore sans objet, même sur le houleux Océan, à l'époque où l'on commençait à l'abandonner. Que n'auraient pas osé des hommes comme Tourville, comme Jean Bart et Duguay-Trouin, s'ils avaient eu à leur disposition une marine à vapeur ! C'est alors que Dalrimple aurait pu s'écrier, à bien plus forte raison, que l'Angleterre était ébranlée jusque dans ses fondements. Néanmoins, Tourville, malgré toutes les précautions que les ennemis avaient prises, ne laissa pas que de porter le trouble et la confusion jusque sur le territoire anglais, avant la fin de cette année 1690. Au premier temps favorable, il envoya plusieurs détachements de vaisseaux tant pour croiser dans la Manche que pour faire quelque débarquement, tandis que lui-même, avec le gros de la flotte, se rendait à Torbay, sur les côtes d'Angleterre. Alors eut lieu, d'après ses plans, la descente de Victor d'Estrées à Tingmouth, que l'on a racontée dans la vie de ce marin. Les galères, commandées par le chef d'escadre du Viviers, furent très-utiles dans cette expédition ; leur faible tirant d'eau leur permit de se ranger fort près du rivage d'où elles canonnèrent l'ennemi et facilitèrent singulièrement le débarquement des troupes. Pendant que d'Estrées, vigoureusement appuyé par Pointis, autre marin célèbre de cette féconde époque, enlevait, l'épée à la main, tous les postes de Tingmouth et cette ville elle-même, Tourville avait commandé un autre détachement qui alla concourir à l'incendie de douze bâtiments de guerre, dont neuf de quarante canons chacun, deux de trente et un de vingt-quatre, plus de huit navires marchands avec leur chargement en cuirs, draps et autres objets, qui se trouvaient dans le port. Ce qui contribua beaucoup au prompt succès de cette double expédition, fut une fausse alarme que Tourville donna, durant toute la nuit, du côté de Torbay, au moyen d'une douzaine de chaloupes pleines de mousquetaires qui avaient des mèches allumées et qui attirèrent par là une grande partie de troupes anglaises. Les Français furent maîtres absolus de la mer pendant tout le reste de la campagne, et tinrent en

quelque sorte les forces des ennemis bloquées dans les ports d'Angleterre. Aussi une médaille fut-elle frappée à l'occasion de la victoire de Beveziers et de ses suites ; elle portait pour légende ces mots : « *Imperium maris assertum.* »

Tourville vint désarmer à Brest pour jusqu'au printemps suivant. Peu après mourut le ministre de la marine Seignelai, ami, protecteur zélé et admirateur de Tourville, mais dont l'ardeur belliqueuse et l'humeur impatiente n'avaient pas laissé de gourmander d'une manière choquante la prudence de l'illustre marin, à propos de la dernière campagne, lui reprochant de n'avoir pas poursuivi suffisamment les conséquences de sa victoire, et allant même, assure-t-on, jusqu'à lui dire : « *qu'il y avait des gens braves de cœur qui ne l'étaient pas de tête.* » A ce cruel et immérité reproche, Tourville s'était contenté de répondre au jeune ministre, dans une lettre en date du 18 juillet 1690 : « La passion que j'ai pour votre satisfaction me fera toujours entreprendre plus que je ne devrais dans l'état où est l'armée, vous suppliant d'avoir plus de confiance en moi que vous ne m'en avez témoigné depuis le commencement de cette campagne. » Qui ne se sentirait ému de la résignation d'un si grand homme, non-seulement à n'être pas loué, mais encore à être blâmé par son chef administratif après une éclatante victoire. Tourville fit mieux : appelé auprès de son ami mourant, il ne se souvint pas de ses mouvements souvent passionnés et injustes ; à l'aspect de ce ministre naguère si plein d'avenir, qu'après tout un zèle prodigieux pour le service de l'État et une imagination de feu consumaient avant l'âge, il fondit en larmes comme un père vis-à-vis de son enfant qui le précède au tombeau, et ne pouvant contenir les témoignages de sa douleur, il sortit, d'un pas furtif et prompt, de la chambre du moribond, en cachant dans ses deux mains ce victorieux visage qui toujours s'était montré si ferme et si fier en présence de l'ennemi.

L'année suivante, 1691, doit marquer comme l'une des plus mémorables dans l'histoire de Tourville. Ce fut celle de la fameuse *campagne* dite *du Large*. Le grand homme venait de donner naissance à un fils que le comte de Toulouse, amiral de France, avait tenu sur les fonts baptismaux, quand il retourna à Brest pour y prendre le commandement d'une flotte de soixante-sept vaisseaux de ligne. Il était chargé de contenir avec elle toutes les forces navales des alliés qui,

cette année, avaient fait des efforts inouïs pour armer un plus grand nombre de bâtiments que les Français, et prendre leur revanche de la précédente campagne. Les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, aux ordres d'Édouard Russel, depuis comte d'Oxford, le plus habile homme de mer que les ennemis eussent à cette époque, s'élevaient à quatre-vingt-six vaisseaux de ligne, dix-neuf de plus par conséquent que les Français, obligés de partager leurs forces entre la Méditerranée et l'Océan, n'en avaient dans la Manche. Tourville, qui avait ordre d'éviter tout engagement et de tenir libre ce bras de mer, afin qu'on pût faire passer des troupes et des secours en Irlande, vint à bout, par ses savantes combinaisons et ses manœuvres surprenantes, de rendre inutile le grand appareil des alliés. Ceux-ci croyaient Tourville réduit à s'enfermer dans le port de Brest, que déjà il tenait la mer, croisait à l'entrée de la Manche, et arrêtait tous les bâtiments marchands qui se flattaient d'y entrer ou d'en sortir, et favorisait l'heureux passage de cent bâtiments de transport en Irlande. Sur la nouvelle que la grande flotte de commerce qui venait chaque année du Levant, était arrivée sur les côtes irlandaises, il jeta soudain le trouble chez les ennemis, en s'approchant des îles Sorlingues. Puis, par un mouvement plus subit encore, il tomba sur une flotte partant pour la Jamaïque, la dispersa totalement, l'enleva en partie, l'eût prise tout entière sans un brouillard épais qui régnait, et néanmoins se rendit maître de l'escorte composée de deux ou trois vaisseaux de ligne. Pendant ce temps l'amiral Édouard Russel prenait des informations pour savoir ce que devenait la flotte française, demandait si même elle était sortie, et de combien de vaisseaux elle se composait. Enfin le retentissement des exploits de Tourville lui apprit que depuis quarante jours elle était en mer, et de quel côté elle se trouvait, et ce qu'elle faisait. Dans son dépit d'avoir été ainsi joué par son habile adversaire, il court la chercher, et tâche de l'engager au combat contre des forces supérieures, dans une situation favorable aux alliés. Tourville voit l'intention de Russel, le tire au large, conserve l'avantage du vent, le laisse se consumer en efforts désespérés pour le joindre d'une manière opportune, et quelquefois réduit les ennemis eux-mêmes à éviter une action par les positions qu'il sait prendre. Russel alors se résigna à porter sa croisière dans les parages d'Irlande, pour y empêcher la continuelle arrivée des secours de France. Comme il

était dans les Soudings, ou détroits des mers britanniques, il fut assailli d'une si violente tempête que, pour sauver sa flotte, il lui fallut faire voile en droiture sur Plymouth, ce qui n'empêcha pas tous ses vaisseaux d'être dispersés, trois de périr corps et biens, et une quantité d'être horriblement désemparés. Tourville, qui faisait épier tous les mouvements de l'ennemi, essaya de profiter de ce désastre ; si les vents lui eussent permis d'arriver assez tôt, il aurait couronné sa campagne par l'enlèvement d'une partie de la flotte naguère si menaçante des alliés, et aujourd'hui uniquement préoccupée d'éviter les Français. Un nouveau secours de Louis XIV était arrivé aux partisans de Jacques II en Irlande, et pas un convoi des Français n'avait été surpris, pas un de leurs bâtiments de quelque valeur perdu. Ces effets n'étaient pas les seuls que Tourville avait obtenus : en tenant en échec les forces d'Angleterre et de Hollande sur l'Océan, il les avait empêchées d'aller secourir les Espagnols dans la Méditerranée, et de s'opposer aux progrès de Victor-Marie d'Estrées qui bombardait alors Barcelone et Alicante. Quand Tourville revint à Brest avec sa flotte intacte, il avait réduit à néant toutes les opérations d'une armée navale plus considérable que la sienne, et rendu absolument vaine une dépense de près de cent millions faite par le nouveau roi d'Angleterre Guillaume III. Tourville, dans une lettre pleine d'intérêt où il expliquait ses manœuvres, disait : « Je suis assuré que les ennemis auront bonne opinion de nous. » Il ne se trompait pas : les marins de toutes les nations, amis comme ennemis, rendaient justice aux belles combinaisons stratégiques du vice-amiral français. Les Anglais eux-mêmes avouèrent qu'il s'était conduit avec tant de vigilance, de précaution et d'habileté, que Russel avait trouvé son maître dans cette campagne, considérée d'ailleurs comme le chef-d'œuvre de Tourville, malgré le peu de combats auxquels elle donna lieu, ou plutôt à cause de cela même.

L'année 1692, par l'imprudence du cabinet de Versailles, ne devait pas, à beaucoup près, avoir des résultats aussi heureux pour Tourville que la précédente. Tandis que le roi Guillaume III redoublait d'efforts, employait des moyens extraordinaires pour se maintenir sur le trône, armait, tant en Angleterre qu'en Hollande, une multitude de vaisseaux qui paraissaient surgir tout à coup des ondes, le ministre de la marine Pontchartrain le père, manquant de cette activité merveilleuse qui avait signalé ses deux prédécesseurs Colbert et Seignelai, ne

faisait mettre en état de prendre la mer que soixante-huit vaisseaux de ligne, tant dans la Méditerranée que sur l'Océan. En revanche, on préparait jusqu'à trois cents bâtiments de transport; car il s'agissait d'aller réinstaller Jacques II sur le trône d'Angleterre, et déjà les troupes de descente filaient et se tenaient prêtes sur les côtes de Normandie. Victor-Marie d'Estrées devait escorter les transports avec douze vaisseaux qu'il amènerait de Toulon, tandis que Tourville, sortant de Brest et tenant la mer avec une flotte plus nombreuse, favoriserait la traversée. Ce plan, malgré tout le secret dont on l'avait enveloppé, n'échappa point à l'habile Guillaume III qui donna aussitôt des ordres pour ne point laisser aux Français le temps de l'exécuter, et pour prévenir la réunion de leurs forces navales. Tourville, ayant eu connaissance de la jonction opérée entre l'amiral Allemonde, conduisant trente-trois vaisseaux hollandais, et l'amiral Russel, commandant soixante-trois vaisseaux de ligne et vingt-trois frégates et brûlots, voulait attendre à Brest l'arrivée de l'escadre de Toulon. Mais le ministre Pontchartrain eut la témérité de lui écrire :

« Ce n'est point à vous à discuter les ordres du roi, c'est à vous de les exécuter et d'entrer dans la Manche. Mandez-moi si vous voulez le faire, sinon le roi commettra à votre place quelqu'un plus obéissant et moins circonspect que vous. »

Tourville, l'indignation et le désespoir au cœur, assembla aussitôt ses capitaines et leur fit la lecture de cette insolente épître.

« Il ne s'agit point de délibérer, leur dit-il ensuite, mais d'agir. Si on nous accuse de circonspection, du moins que l'on ne nous taxe pas de lâcheté. »

Et il les renvoya tout de suite en leur donnant l'ordre d'appareiller, quoiqu'il n'eût que trente-neuf vaisseaux et sept brûlots à sa disposition.

Le ministre de Louis XIV comptait sans doute sur la défection d'un grand nombre de capitaines anglais, que l'on supposait attachés de cœur à la cause de Jacques II, ainsi que sur les intelligences ménagées sur la flotte anglaise. On disait même que Russel n'avait nul dessein de s'opposer à l'expédition des Français, et qu'au contraire, il allait simuler une descente sur leurs côtes pour leur laisser l'occasion d'aborder en Angleterre. Mais, d'une part, Russel ne cessait de prier Jacques II d'empêcher la rencontre des deux flottes, et de l'avertir que,

comme officier et comme Anglais, il ne pourrait se dispenser de faire feu sur le premier vaisseau français qu'il trouverait, lors même qu'il le verrait en personne sur le tillac, et d'autre part tous ses officiers déclaraient à l'épouse de Guillaume III, dans une adresse signée d'eux, qu'ils étaient prêts à mourir pour la cause de cette reine et la défense de leur patrie.

Comme si ce n'eût pas été assez encore d'obliger Tourville à sortir de Brest avec une flotte si inférieure à celle des ennemis, on lui enjoignit en outre « de chercher ceux-ci et de les combattre, forts ou faibles, partout où il les trouverait, » ajoutant que s'il avait du désavantage, on s'en remettrait à lui pour sauver l'armée le mieux qu'il pourrait. » Ces instructions impératives étaient signées de Louis XIV lui-même. On voulut les révoquer, sur des avis reçus de Londres du peu de fonds qu'on devait faire des intelligences avec l'ennemi, et l'on dépêcha dix barques longues à cet effet. Mais il était trop tard : elles ne purent rencontrer Tourville qui, ayant porté sa flotte à quarante-quatre vaisseaux par la réunion d'une division aux ordres de Villette-Mursai, ne balança point d'aller en quête des quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux ennemis, montés d'environ sept mille canons et de quarante-six mille hommes. Il les découvrit, le 29 mai 1692, à quatre heures du matin, entre le cap de la Hougue et la pointe de Barfleur. Une armée si formidable n'étonna point la valeur du grand homme ; mais, pour qu'on ne l'accusât pas sur la flotte de folle présomption, et d'exposer à plaisir ses vaisseaux et son monde à être écrasés, il assembla les officiers supérieurs en conseil de guerre, leur montra l'ordre écrit, de la propre main du roi, de combattre fort ou faible. Quoiqu'il se trouvât au vent des ennemis, à une distance très-favorable encore pour éviter, s'il lui plaisait, une action, il ne profita de cet avantage que pour donner le temps à ses vaisseaux de se mettre en ligne, et dès qu'il eut formé celle-ci, il s'avança sur les alliés qui l'attendaient en panne et ne comprenaient rien à un tel excès d'audace. C'était au point que les Hollandais, dans leur préoccupation d'une trahison, envoyaient demander à Russel ce que cela signifiait, et que l'amiral anglais leur répondait qu'il n'en savait rien. Les Hollandais, peu satisfaits de la réponse, pour éclairer l'affaire qui leur semblait toujours mystérieuse, lâchèrent les premières bordées lorsque les Français furent arrivés jusqu'à portée de fusil. Il était dix heures du matin quand toute la ligne de Tourville éclata en

volées aussi pressées et plus terribles que la foudre. C'était au corps de bataille surtout, là où l'illustre amiral se trouvait, que le feu avait le plus d'intensité, et que le courage et l'audace se déployaient avec le plus de fureur. Là, il n'y avait aucun vaisseau qui n'en eût à combattre trois de ceux des ennemis; là, néanmoins, on fit plier par deux fois l'escadre rouge d'Angleterre, que commandait Édouard Russel en personne. Un calme qui était survenu rendait l'action plus meurtrière encore. Les vaisseaux de l'avant-garde française, commandée par le lieutenant-général d'Amfreville, ayant sous ses ordres les braves Nesmond et de Relingue, se faisaient remorquer pour aller se mettre par le travers des premiers vaisseaux de la ligne ennemie. Ils empêchèrent longtemps ainsi l'amiral Allemonde de revirer avec sa division, pour doubler l'armée française qui était débordée des deux côtés par celle des alliés et courait risque sans cesse d'être mise entre deux feux. Cela arriva néanmoins quelques heures après, lorsque le vent eut tourné du sud-ouest au nord-ouest et qu'une division de l'arrière-garde française, n'ayant pu encore prendre son poste à cause du temps qui s'y opposait, fut obligée de joindre l'avant-garde. Vingt-cinq vaisseaux anglais qui avaient perdu quatre heures à poursuivre cette division, commandée par l'habile Pannetier, voulurent se rattraper en tombant tous ensemble sur le corps de bataille de Tourville qui déjà, comme on l'a vu, soutenait une lutte d'un contre trois. Tourville avait jeté l'ancre pour résister au vent et depuis le matin n'avait pas un moment ralenti son ardeur, quoique la lune maintenant éclairât seule la bataille. Il avait coulé bas un des vaisseaux ennemis, en avait fait sauter un autre, quand son escadre se trouva enveloppée de toutes parts et eut à se défendre d'un nombre toujours croissant d'adversaires qui semblaient venir à la curée.

Chacun de ses vaisseaux se trouve avoir affaire à quatre et à cinq de ceux des Anglais qui se relèvent au besoin les uns les autres, et attaquent des deux bords, de l'arrière et de l'avant. Le *Soleil-Royal* où était Tourville et l'*Ambitieux* que Villette-Mursai montait dans la même escadre, étaient surtout en butte aux plus furieux et persistants efforts de l'ennemi. Ils furent entièrement désemparés, mais pour cela ne se tinrent pas pour vaincus : leur persévérance et le feu terrible qu'ils continuèrent à nourrir parvinrent un moment à reculer le cercle de leurs adversaires, cercle inépuisable pourtant qui a des

seconds, des arrière-rangs que l'un remplace quand l'autre faiblit. Le cercle se rapprochant, le *Soleil-Royal* se trouva serré par Showel, contre-amiral rouge, par les deux matelots de celui-ci qui avaient doublé l'amiral français. Cinq brûlots, accompagnés d'un feu d'artillerie épouvantable, furent successivement envoyés jusque sous le beaupré du *Soleil-Royal*. C'est alors qu'un noble ami de Tourville, qui combattait à l'arrière-garde, le généreux Coëtlogon, marin célèbre aussi de cette grande époque, aperçoit le danger de ce vaisseau, se détache de son escadre, et vient, en écartant les ennemis par la vivacité de son feu, se placer auprès de son amiral. Plusieurs commandants le suivent, et Gabaret l'aîné lui-même, qui avait le commandement en chef de l'arrière-garde. Tous viennent jeter l'ancre auprès de Tourville qui, plein de sang-froid au milieu du plus imminent péril, évitait quelques-uns des brûlots ennemis d'un coup de gouvernail et dérivait les autres au moyen de ses chaloupes. L'action recommença avec un nouvel acharnement à huit heures du soir. Enfin, ceux des ennemis qui avaient doublé les Français, voyant l'effet de leurs brûlots manqué, et las de ne pouvoir vaincre l'opiniâtreté de Tourville, prirent le parti de profiter du reste du flot pour aller joindre leur armée ; ils coupèrent leurs câbles, et, pour ne pas avoir l'air de faire retraite devant le petit nombre de leurs adversaires, ils osèrent passer par les intervalles des vaisseaux français. Cette fanfaronnade leur coûta cher. Comme ils présentaient nécessairement le côté, on leur rendit avec usure le mal qu'ils avaient fait. Les Français, passant auprès d'eux à bout portant, les criblèrent de coups de canon, sans plus rien avoir à souffrir d'eux, ne leur offrant que l'avant de leurs vaisseaux. Le contre-amiral rouge entre autres ne perdit pas un seul des boulets que lui lança le lieutenant-général d'Amfreville. D'un autre côté, le contre-amiral de l'escadre bleue des Anglais, Richard Carter, était tué, et son vaisseau complétement ruiné. Il était dix heures du soir. La nuit seule put mettre fin à cette bataille acharnée qui avait duré douze à quatorze heures, et où, malgré la faiblesse de l'armée française, la fortune n'avait paru vouloir se déclarer pour aucun des deux partis, personne n'ayant amené son pavillon. Pas un vaisseau de la flotte de Tourville n'avait péri ; ils étaient même en état de naviguer tant bien que mal, tandis que les alliés avaient perdu plusieurs des leurs et consumé en vain presque tous leurs brûlots. Si la bataille de

la Hougue n'avait point eu de lendemain, elle eût été pour les Français, et pour Tourville en particulier, la plus mémorable, la plus extraordinaire des victoires, puisque quarante-huit vaisseaux n'avaient pu être défaits par quatre-vingt-dix-neuf.

Le lendemain, au point du jour, Tourville fit le signal d'appareiller à toute sa flotte, qui était dispersée et dont il n'avait que six à huit vaisseaux auprès de lui; le reste était dérobé à sa vue par un épais brouillard. La marée qui survint ne lui fut pas favorable, et l'obligea bientôt de jeter l'ancre. Les alliés en firent autant, et restèrent cette journée dans l'inaction. Tourville navigua toute la nuit du 29 au 30, et, le jour suivant, après avoir rallié trente-cinq de ses vaisseaux, il se trouva avoir une lieue d'avance sur les ennemis. Cela aurait dû suffire pour le sauver; mais le *Soleil-Royal*, sur lequel il avait voulu rester, de peur qu'il ne tombât au pouvoir de l'ennemi, avait été si maltraité dans la bataille, qu'il retarda l'armée navale. Sur les six heures du soir, celle-ci fut obligée, pour étaler le flot, de mouiller par le travers de Cherbourg, à une lieue des ennemis. C'est alors que Tourville prit le parti de passer sur l'*Ambitieux* avec Villette-Mursai, et de s'engager dans le ras Blanchard, étroit canal entre l'île d'Aurigny et le Cotentin, qu'il se flattait de passer par le jusant afin de pouvoir, au moyen des courants, devancer les ennemis. Il partit de Cherbourg, à onze heures de la nuit du 30 au 31. Cette route, malgré les périls dont elle est hérissée, lui avait presque réussi, déjà il se voyait à quatre lieues des ennemis, déjà vingt-deux de ses vaisseaux sur trente-cinq avaient passé le ras, sous la conduite de Pannetier; les treize autres, au nombre desquels se trouvait celui qu'il montait, étaient seuls encore dehors à une portée de canon près, lorsque le jusant leur manquant tout à coup, ils furent obligés de mouiller au commencement du flot, sur un fond de roche. Les câbles de leurs ancres se brisèrent, et la rapidité du courant les rejeta sous le vent des ennemis. Tourville ne vit plus d'autre ressource pour lui-même et pour ses treize vaisseaux, que de laisser à Cherbourg les trois plus désemparés, au nombre desquels était le *Soleil-Royal*, et de se réfugier à la Hougue avec les autres pour s'y échouer. Il y arriva le 31 au soir, et y fut joint par deux vaisseaux de la division du marquis de Nesmond. Là, Tourville trouva le roi Jacques II, le maréchal de Bellefonds, le duc de Berwick et tout l'état-major de l'armée qui devait

passer en Angleterre, et dont on avait si mal à propos aventuré les chances de succès, en obligeant la flotte à s'aller compromettre contre des forces plus que doubles. On tint conseil sur ce qui restait à faire dans cette extrémité, car les alliés, partagés en trois corps, poursuivaient les divisions éparses de la flotte française. Après avoir reconnu qu'on ne pouvait sauver les vaisseaux, et que même en étant défendus ils courraient risque d'être enlevés par les ennemis, il fut résolu que pour en sauver les équipages, les canons et les agrès, on les ferait échouer, et qu'avec des chaloupes armées on tâcherait d'empêcher les ennemis de les brûler. On se mit en devoir de disposer toutes choses d'après cette décision ; mais les chaloupes manquèrent aux Français, tandis que les Anglais arrivaient avec deux cents embarcations fort légères et parfaitement armées, qui, le soir du 2 juin, brûlèrent six des vaisseaux échoués. Au flot du lendemain matin, les ennemis vinrent avec un bâtiment à rames de trente pièces de canon, une demi-galère et deux brûlots, consommer la ruine des six autres. En vain Tourville avait-il tenté, en allant lui-même dans des chaloupes avec ses principaux officiers, de s'opposer à cette terrible exécution : il lui avait fallu bientôt rester le spectateur navré jusqu'au fond de l'âme de l'incendie de ses vaisseaux. Toutefois, en osant encore résister quelque temps au vice-amiral Rook, à l'aide de ses rares et misérables chaloupes, il avait donné le temps de sauver presque tous les canons et les agrès. Les trois vaisseaux laissés à Cherbourg, qui n'offrait alors qu'un port sans espace, sans défense et sans abri, avaient eu le même sort que les douze de la Hougue. Quinze vaisseaux français furent donc consumés. Certes la perte était grande, mais elle ne l'était pas plus que celle que Tourville avait fait supporter aux ennemis à la suite de la bataille de Béveziers, et, comme il arrive toujours, surtout en France, lorsqu'après une suite non interrompue de succès on compte enfin un revers, on exagéra beaucoup trop les conséquences du malheur de la Hougue. Tous les autres vaisseaux furent sauvés; si l'on eût eu à cette époque un bon port dans la Manche, aucun n'aurait péri.

Tourville ne récrimina point contre ceux qui lui avaient donné l'ordre de combattre l'ennemi fort ou faible ; il renferma sa douleur en lui-même, et écrivit au ministre comme s'il avait à s'excuser. « Je n'ai manqué, disait-il, que par une trop grande ponctualité des ordres

contenus dans mon instruction, et par le malheur des vents qui, m'ayant retardé de mon côté, ont facilité en même temps la jonction des ennemis. » En effet les Anglais et les Hollandais s'étaient rejoints à la Hougue pour rendre inutiles tous ses efforts.

Tous les gens de cœur, même chez les ennemis, admirèrent le dévouement, l'habileté, l'héroïque courage avec lesquels Tourville avait combattu à la Hougue. Des lettres de félicitation qui lui arrivèrent de toutes parts, auraient suffi à le venger de quelques ignobles diatribes que des protestants expatriés par la révocation de l'édit de Nantes publièrent à l'étranger. L'amiral Édouard Russel le félicita sur la résolution qu'il avait montrée en attaquant le premier avec des forces inégales. On assure que quand Tourville arriva à la cour de Versailles après cette campagne, Louis XIV l'accueillit par ces paroles : « Comte de Tourville, j'ai eu plus de joie d'apprendre qu'avec quarante-quatre de mes vaisseaux, vous en avez battu quatre-vingt-dix-neuf de mes ennemis pendant un jour entier, que je ne me sens de chagrin de la perte que j'ai faite. » Déjà lorsque ce monarque avait reçu la nouvelle de la perte d'une partie de sa flotte, il s'était écrié : « Tourville est-il sauvé ? car pour des vaisseaux on en peut retrouver, mais on ne retrouverait pas aisément un officier comme lui. » Une autre fois Louis XIV voyant passer Tourville dans sa cour à Versailles, dit en le désignant à un de ses courtisans : « Voilà l'homme qui m'a obéi à la Hougue. » Il avoua même que le vice-amiral n'avait éprouvé de revers que pour s'être attaché à la lettre des instructions royales, diamétralement opposées à sa manière de voir.

Louis XIV ne se borna point à des paroles de consolation : le 27 mars de l'année suivante, il éleva Tourville à la dignité de maréchal de France, et, peu après, l'ordre militaire de Saint-Louis ayant été créé, l'illustre marin se trouva, par sa nouvelle charge, membre-né de la première promotion. Cette même année 1693, on mit sous ses ordres une flotte de quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de ligne, ce qui prouve assez que la bataille de la Hougue et ses suites étaient bien loin d'avoir anéanti, comme on l'a souvent répété sans examen, la marine française. Tourville, qui en outre devait être joint par d'Estrées avec trente vaisseaux partis de Toulon, mit à la voile de Brest, le 26 mai 1693, pour aller prendre sa revanche de la Hougue

sur les côtes de Portugal, où il se proposait d'épier le passage de la grande flotte marchande qui devait se rendre à Smyrne et était une partie importante des richesses commerciales de la Hollande et de l'Angleterre. Accompagné de soixante et onze vaisseaux, plusieurs frégates, brûlots et autres bâtiments, il croisait déjà depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à la baie de Lagos, sur les côtes de la province des Algarves, que les alliés délibéraient encore dans la rade de Sainte-Hélène, près Plymouth, sur la conduite qu'ils avaient à tenir pour assurer leur grand convoi, et parlaient d'envoyer une flotte de guerre vers le port de Brest pour y attaquer ou y bloquer les vaisseaux français. N'ayant pas eu connaissance du départ de la flotte de l'Océan, ils commençaient à ne craindre plus rien que de celle de la Méditerranée, de la sortie de laquelle ils avaient été mieux instruits. Ce ne fut que treize jours après l'arrivée de Tourville au cap Saint-Vincent, qu'un bâtiment anglais qui s'était aventuré vers la pointe de Saint-Mathieu, d'assez près pour pouvoir découvrir en plein la rade de Brest, avertit les alliés qu'on n'y voyait plus que deux ou trois barques de pêcheurs. On voulut dépêcher des avis au vice-amiral Rooke qui avait le commandement de l'escorte du convoi de Smyrne, mais ils ne purent arriver à temps. Le vice-amiral anglais, n'ayant fait rencontre dans sa route d'aucun navire qui pût lui donner quelque signalement, vint se jeter tout droit dans la flotte française qui envoyait sans cesse des éclaireurs à la découverte.

Le 27 juin 1693, Tourville fit signal à toute son armée de chasser, et le premier de tous il se mit en devoir d'agir. L'avantage du vent qu'il perdit et qui le força de louvoyer, ne lui laissa joindre l'arrière-garde ennemie qu'à l'entrée de la nuit. Après une heure de canonnade, on obligea seulement deux vaisseaux hollandais à se rendre. La nuit ayant été employée à regagner le vent, on vit, au matin du 28 juin, l'armée navale de France, formant un foudroyant demi-cercle, qui enveloppait une partie de la flotte des alliés, faisait sauter nombre de vaisseaux, en forçait d'autres à se brûler à la côte, et mettait le reste dans la nécessité de se rendre. Tourville en personne, avec quelques commandants des vaisseaux français, faisait irruption à travers l'autre partie de la flotte ennemie, mettait en cendres deux vaisseaux de guerre et enlevait quantité de navires marchands. Après cinq heures environ de combat, l'escorte de vingt-cinq vaisseaux de

guerre, aux ordres des vice-amiraux anglais et hollandais Rooke et Vandergoës, fut mise en pleine déroute, et abandonna les innombrables navires de commerce que l'on avait mis sous sa garde. Tourville et ses capitaines, qui avaient à rendre en monnaie le désastre des quinze vaisseaux brûlés à la Hougue et à Cherbourg, poursuivirent la flamme et la foudre à la main tous ces infortunés débris d'un convoi naguère si beau. Ce n'étaient que navires sombrant sous l'artillerie qui les ouvrait de toutes parts, sautant par groupes avec les brûlots qu'on détachait sur eux, disparaissant, marquant encore un instant par une colonne de fumée la place où ils s'évanouissaient, ou fuyant éperdus quelque division française pour aller tomber dans une autre non moins impitoyable qui les consumait ou les engloutissait sans grâce ni merci. Soixante-quatre bâtiments, tant anglais que hollandais, périrent ainsi ; quarante-six furent la proie des Français, ainsi que trois vaisseaux de l'escorte. La perte totale des alliés s'éleva à une valeur d'au moins trente-six millions. Le plus grand désordre en résulta dans le commerce des alliés qui s'envoyèrent les uns aux autres des reproches et des injures. Pour eux, le désastre qu'ils avaient occasionné à la Hougue était effacé par celui que Tourville venait de leur faire éprouver à Lagos. Une partie de la gloire de cette campagne devait revenir au savant ingénieur et intrépide marin Petit-Renault, qui en avait d'avance tracé le plan. La flotte victorieuse se partagea ensuite pour aller désarmer à Toulon, à Rochefort et à Brest. Ce fut dans ce dernier port que Tourville se rendit.

Après avoir passé quelque temps à la cour, il fut envoyé à Toulon pour y prendre le commandement d'une flotte que l'on employa d'abord à faire par mer le siége de Palamos, et de diverses autres places, et à favoriser les convois de munitions de guerre, secours et renforts de toutes sortes envoyés au maréchal de Noailles en Espagne. On admira que Tourville, qui était aussi maréchal de France, oubliât durant la campagne de 1694 son grade et son rang, pour assurer le succès des opérations de celui dont il était l'égal et dont il semblait recevoir les ordres. Palamos fut prise avec le concours de la flotte. On allait se préparer à faire le siége de Barcelone, quand les ordres donnés à cet effet furent contre-mandés. Tourville ramena ses vaisseaux à Toulon. Il resta presque toute l'année suivante en Provence pour y veiller à la sûreté des côtes, et s'acquitta de ce soin de manière à

rendre inutiles toutes les tentatives des alliés. En 1696, il fut chargé de préserver les côtes du pays d'Aunis comme il avait fait pour celles de la Provence et du Languedoc. La paix de Ryswick, qui fut signée à la fin de cette année, procura enfin à ce grand homme le repos que ses fatigues et sa santé délabrée exigeaient ; il n'en jouit pas longtemps ; quand la guerre de la succession d'Espagne s'alluma en 1701, Louis XIV voulut donner à Tourville le commandement de la flotte de l'Océan ; mais, épuisé avant l'âge par une carrière si bien remplie, l'illustre marin ne put accepter cette nouvelle marque de confiance, et mourut, dans la nuit du 27 au 28 mai de la même année 1701, à l'âge de cinquante-neuf ans. Les matelots, qui le regardaient comme leur père, firent célébrer des services en son honneur dans tous les ports de France. Le fils unique que laissait Tourville ne devait pas lui survivre longtemps ; il mourut glorieusement à la bataille de Denain où il commandait un régiment d'infanterie. Malgré cela, Tourville n'était point mort tout entier : outre le souvenir de sa gloire qui restait à la France, un auteur technique, le P. Hoste, qui l'avait suivi dans ses plus belles campagnes, nous a laissé une exacte idée du génie de ce grand homme dans un *Traité des évolutions navales*, dont les plus savantes théories ne sont autres que la reproduction des manœuvres que Tourville lui-même avait mises en pratique.

---

# CHATEAU-RENAULT

VICE-AMIRAL DU LEVANT ET MARÉCHAL DE FRANCE.

On ne sait parfois sur quel nom illustre de marin s'arrêter de préférence pendant la belle période navale du règne de Louis XIV, qui, à côté des Duquesne, des Tourville, des d'Estrées, des Jean-Bart, des Forbin, des Valbelle, dont nous avons déjà retracé la vie, compta les Vivonne, les Château-Renault, les Petit-Renau, les d'Hocquincourt, les Forant, les le Fèvre de la Barre, les d'Amfreville, les d'Almeras, les Villette-Mursai, les des Ardens, les de Nesmond, les Preuilly d'Humières, les de Belle-Isle-Erard, les de Relingues, les de Château-Morand, les Gabaret, les de Langeron, les de Grancey, les Pannetier, les Cuers de Cogolin, les d'Herville, les de Pointis, les Ducasse, les Cassard, les Duguay-Trouin et bien d'autres dont chacun aurait droit, dans cet ouvrage, à une place particulière. Dans cette brillante constellation, il est difficile d'apprécier quelle étoile doit fixer les regards avec le plus d'intérêt. Force est parfois de s'en tenir aux personnages restés les plus populaires ou qui, par le fait de leurs talents, furent revêtus des plus grands commandements et chargés de conduire les expéditions les plus considérables.

A ces titres, François-Louis Rousselet, comte de Château-Renault (que l'on écrit aussi Château-Regnaud et Château-Renaud, mais qui signait son nom de la première manière), mérite une distinction spéciale. Il était né en 1637 ; son père était seigneur de Château-Renault en Touraine, gouverneur des ville et château de Machecoul et Belle-Isle.

Le portrait qu'en trace le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*,

est plein de contradictions, selon l'humeur et la fantaisie de son esprit aussi bizarre que prodigieux. « Château-Renaud, dit-il, du nom de Rousselet, inconnu entièrement avant le mariage de son bisaïeul avec une sœur du cardinal et du maréchal de Retz, à l'arrivée obscure des Gondi en France, fut le plus heureux homme de mer de son temps, où il gagna des combats et des batailles, et où il exécuta force entreprises difficiles, et fit beaucoup de belles actions. C'était un petit homme goussant, blondasse, qui paraissait hébété, et qui ne trompait guère. On ne comprenait pas à le voir qu'il eût pu jamais être bon à rien. Il n'y avait pas moyen de lui parler, encore moins de l'écouter, hors quelques récits d'actions de mer. D'ailleurs bonhomme et honnête homme. Il était Breton. » Et ailleurs, le même chroniqueur dit : « C'était un fort homme d'honneur, très-brave, très-bonhomme, et très-grand et très-heureux homme de mer, où il avait eu de belles actions. Avec tout cela, il se peut dire qu'il n'avait pas le sens commun. » L'originalité de ce portrait à double face prouve seulement que le grand homme de mer était un homme à manières ingénues, embarrassées dans le monde des courtisans, ce qui ne lui enlevait aucune de ses grandes qualités militaires, administratives, organisatrices, de même que l'air non moins naïf et gêné de la Fontaine n'ôtait rien au grand fabuliste de son génie. Les portraits de Saint-Simon, quoique tracés de main de maître, le sont presque toujours au point de vue humoriste que s'est choisi leur auteur dans le moment. Ils saisissent, mais ils ne convainquent pas de la parfaite ressemblance. Le petit homme goussant, à l'air hébété et qui ne trompait guère, quoiqu'il fût, selon Saint-Simon lui-même, l'un des plus habiles et des plus heureux hommes de mer de son temps, a laissé dans les *Archives de la marine* des mémoires manuscrits qui portent le cachet d'un sens si profond, si élevé, si parfait, que l'on peut dire que celui qui fut assez abrupte et assez paradoxal pour écrire qu'il n'avait pas le sens commun, fit preuve que parfois il pouvait en manquer lui-même. Il est rare d'ailleurs que les portraits de Saint-Simon ne soient pas faussés par sa vanité nobiliaire et généalogique quand ils s'appliquent à des personnages qu'il considère comme des parvenus, et il paraît qu'il tenait pour tels ou à peu près les Château-Renault, dont il n'estropie pas sans dessein le nom.

Château-Renault servit d'abord dans les armées de terre où il prit

des leçons à la grande école des Turenne et des Condé. Il se distingua à la bataille des Dunes et au siége de Dunkerque, en 1658.

Ce fut en 1661, à l'âge de vingt-quatre ans, qu'il entra dans la marine. Les qualités qu'il avait acquises dans le service de terre ne furent pas inutiles à l'ensemble de sa fortune militaire. On l'employa fréquemment dans les descentes, à ses débuts maritimes. Il fit partie, en 1664, de l'expédition aux ordres du duc de Beaufort, qui s'empara momentanément de Djidjelli dans la régence d'Alger ; il se fit remarquer à la tête d'un détachement de troupes de débarquement et reçut une grave blessure. Deux ans après, il fut nommé capitaine de vaisseau. En 1671, il eut le commandement d'une division de cinq bâtiments, de quatorze à cinquante-six canons chacun, et opéra contre les corsaires de Salé, sur la côte d'Afrique. Il établit sa croisière devant Salé même, coula ou prit plusieurs navires corsaires, et canonna ce nid de pirates ainsi que divers forts de la même côte. L'année suivante, à la tête encore d'une division navale, il fut chargé d'établir une croisière depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'entrée de la Manche, et fit beaucoup de mal au commerce des Hollandais avec lesquels on était en guerre. En 1673, il opéra à la fois contre les corsaires de Salé et contre les bâtiments hollandais qui se trouvaient le long des côtes de Galice et de Biscaye. Durant cette campagne, il fut élevé au rang de chef d'escadre. Au mois de janvier 1674, il eut à convoyer les navires des principaux ports marchands de France, et détacha à cet effet trois des cinq bâtiments de guerre qu'il commandait. Ce fut alors que ne se trouvant plus qu'avec deux bâtiments, l'un de cinquante et l'autre de trente canons, il rencontra, le 1er février, à sept lieues du cap Lizard, une flotte de cent vingt navires hollandais sous le vent, qui sortait de la Manche sous la conduite, non pas du fameux Ruyter, comme tous les biographes français l'ont écrit, mais de Ruyter le jeune. Huit des bâtiments qui convoyaient les navires marchands de Hollande étaient armés de cinquante à soixante canons chacun et de six cents hommes d'équipage, quatre l'étaient de quarante à cinquante canons, et parmi les marchands plusieurs portaient de trente à quarante canons. Sans calculer l'immense inégalité de ses forces et jugeant de l'embarras de son adversaire par la difficulté de préserver toutes les parties d'un si long convoi, il fondit à toutes voiles sur la flotte batave qu'il mit tout d'abord en désarroi ; il arriva avec son vaisseau

sur le vaisseau amiral et, secondé par le brave de Nesmond, força d'amener deux bâtiments de soixante canons qui étaient venus au secours de Ruyter jeune. La nuit ne mit pas fin à ses exploits, il la passa à poursuivre et harceler les Hollandais avec lesquels il renouvela, aux premières lueurs du jour renaissant, un combat acharné. Il avait prescrit à ses canonniers de ne tirer qu'à portée de pistolet et donné ordre à soixante mousquetaires de faire leur décharge dans les sabords de l'ennemi. Il rangea ensuite toute la flotte hollandaise, arrivant ou retenant le vent, selon qu'il convenait, et ne faisant feu que sur les gros vaisseaux. Par ce moyen il fatigua beaucoup les bâtiments hollandais. Toutefois douze de ceux-ci lui ayant gagné le vent, il dut prendre le large. Mais auparavant, il avait démâté, percé un grand nombre d'entre les navires ennemis, particulièrement le vaisseau amiral qui fut obligé de relâcher à Falmouth en Angleterre. En 1677, Château-Renault, commandant une escadre de sept bâtiments de guerre, sortit de Brest pour s'opposer aux courses des ennemis, et rencontra, le 12 juillet, à vingt-cinq lieues de l'île d'Ouessant, un convoi hollandais de cinquante voiles confié au contre-amiral Tobias. Il attaqua incontinent, avec ses plus gros bâtiments, l'escorte, forte de trois vaisseaux de guerre et de cinq à six pinasses, pendant que ses bâtiments légers tombaient sur le convoi. Tobias défendit aussi habilement que bravement son convoi. Une brume épaisse mit seule fin au combat qui avait été à l'avantage de Château-Renault, car quatre des navires hollandais, évalués à plus d'un million, étaient devenus sa proie, et deux autres avaient été coulés. La campagne de 1678 fut non moins brillante pour l'habile et actif marin français, qui, à la tête de six vaisseaux et de trois brûlots, attaqua, le 17 mars, avec la sûreté de coup d'œil et la rapidité de décision qui le caractérisaient, une flotte de vingt et un bâtiments de guerre hollandais commandée par l'amiral Evertzen à qui il ne laissa pas le temps de former son ordre de bataille. Malgré la disproportion des forces et l'habileté connue de son adversaire, l'avantage lui resta. Les Hollandais, fort maltraités, lui quittèrent la place et s'estimèrent heureux de profiter d'un vent favorable pour s'esquiver. La glorieuse paix de Nimègue donna quelques années de repos à Château-Renault. Toutefois cette paix ne fut pas sans être interrompue à plusieurs reprises par des conflits avec les puissances barbaresques de la côte d'Afrique, et Château-Renault

prit part à l'un des bombardements d'Alger qui eurent lieu à cette époque.

En 1689 une guerre presque générale éclata de nouveau en Europe et fournit aux talents de Château-Renault, arrivés à leur maturité, l'occasion de se montrer dans tout leur éclat. Louis XIV, voulant tenter de rétablir Jacques II, sur le trône d'Angleterre, confia à ce marin, qu'il venait de nommer lieutenant-général de ses armées navales, le soin d'opérer un débarquement de sept mille hommes en Irlande. Château-Renault partit en conséquence de Brest avec trente-deux bâtiments de guerre, dont dix brûlots, et ne tarda point à arriver en baie de Bantry sur la côte sud-ouest d'Irlande. Déjà la descente des troupes était commencée, quand l'amiral anglais Herbert vint pour s'y opposer à la tête de vingt-deux vaisseaux de ligne et de plusieurs autres bâtiments. Château-Renault, qui remarquait dans l'avant-garde ennemie un grand désir de combattre, fit signal à l'avant-garde française d'arriver. Il avait saisi du premier coup d'œil le plan de son adversaire, qui était de lui gagner levent au large et de le mettre entre deux feux afin de pouvoir joindre ensuite le débarquement ; il s'opposa sur-le-champ à son exécution à l'aide du corps de bataille des Français qu'il commandait en personne et qui était composé de meilleurs voiliers que son avant-garde et son arrière-garde. Il livra combat vaisseau à vaisseau à l'amiral anglais qu'il avait par son travers et qu'il força à gagner le large. D'autre part, nombre de vaisseaux anglais furent démâtés et désemparés. L'amiral anglais, qui avait été assez grièvement atteint, et qui comptait à son bord cent trente hommes tués et un grand nombre de blessés, donna le signal de la retraite, laissant ainsi les Français achever leur débarquement sur la côte d'Irlande. Cette opération terminée, Château-Renault reprit la route de Brest, et, chemin faisant, s'empara d'un riche convoi de navires marchands de Hollande. Le combat de Bantry fit grand honneur à Château-Renault et le classa parmi les hommes les plus éminents de la marine française.

L'année suivante, Château-Renault fut placé sous les ordres de Tourville, dont il commanda l'avant-garde à la bataille navale de Beveziers livrée aux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, le 10 juillet 1690. Il contribua puissamment à la victoire des Français. En 1693, commandant encore l'avant-garde de la flotte de Tourville,

Château-Renault eut une part des plus brillantes au succès de la croisière que son illustre chef établit sur les côtes de Portugal, depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à la baie de Lagos, et qui fut particulièrement signalée par la journée du 28 juin qui coûta, en baie de Lagos, d'innombrables navires aux Anglais et aux Hollandais. Cette même année il fut nommé grand'croix de l'ordre de Saint-Louis que Louis XIV venait d'instituer. Dans la campagne navale de 1694, Château-Renault montra les talents d'un tacticien consommé en déjouant les plans de l'amiral anglais Russel et en réduisant à l'impuissance, par d'habiles évolutions, les forces de beaucoup supérieures dont celui-ci disposait. Son escadre enleva ensuite, par le travers de Carthagène, plusieurs bâtiments anglais et força quatre vaisseaux de guerre ennemis à s'échouer et à se brûler.

Bientôt après Château-Renault eut l'occasion de rendre de si grands services à Philippe V de Bourbon, roi d'Espagne, que celui-ci le nomma capitaine-général des mers de l'Océan. Il était revêtu depuis peu de cette dignité étrangère, quand, à la mort de Tourville, arrivée en mai 1701, il succéda à ce grand homme de mer en qualité de vice-amiral du Levant. Sur les entrefaites, on l'avait chargé d'aller chercher avec une escadre française, les galions de l'Amérique espagnole en retard depuis deux ans et impatiemment attendus. Il les avait aussi habilement qu'heureusement amenés, et son succès aurait été complet, si les susceptibilités du peuple espagnol ne l'eussent empêché de faire entrer ces galions dans les ports de France. La cour d'Espagne exigea impérieusement, en dépit de toutes les observations, qu'ils fussent conduits, dans le courant d'octobre 1702, à Vigo, port sans défense où ils furent attaqués par les Anglais et leurs alliés qui en détruisirent la plus grande partie. Cette catastrophe, prévue par Château-Renault, ne ternit en rien la gloire de ce marin ; elle fut tout entière imputée au gouvernement espagnol et à l'incapacité de l'amiral don Manuel de Vélasco.

Le 14 janvier 1703, Louis XIV paya d'une manière éclatante les services de Château-Renault en lui donnant le bâton de maréchal de France et, peu après, en le faisant, en 1705, chevalier de ses ordres. La marine de Louis XIV, naguère si forte et si brillante, tomba dans une décadence rapide sous les ministres qui succédèrent à Colbert et à son fils, le marquis de Seignelay. Bientôt, loin d'être en état d'aller at-

taquer l'ennemi sur ses côtes et dans ses possessions les plus lointaines, on s'en tint, sous le rapport naval, à la plus stricte défensive, et les plus habiles et actifs marins de la France n'eurent d'autre soin que de préserver le littoral du pays des descentes de l'étranger. C'est dans ce but que le maréchal de Château-Renault fut nommé, en 1704, gouverneur de la haute et basse Bretagne, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort arrivée le 15 novembre 1716.

---

# DUGUAY-TROUIN

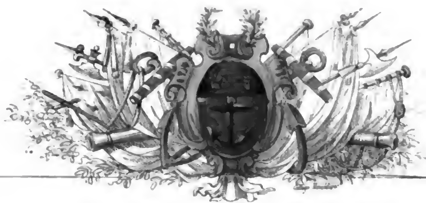
LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES.

En 1688, la guerre ayant été déclarée à l'Angleterre et à la Hollande, après la rupture de la paix de Nimègue, le jeune Duguay-Trouin, né à Saint-Malo le 10 juin 1673, dont on avait d'abord songé, à ce qu'il paraît, à faire un ecclésiastique, mais que ses penchants naturels entraînaient vers la marine, s'embarqua en qualité de volontaire sur *la* frégate la *Trinité*, que sa famille, dès longtemps occupée au grand commerce, venait d'armer en course. Il débuta, sur ce bâtiment, à l'âge de seize ans, par deux épreuves terribles : une tempête et un abordage. Dans la tempête, il fut à deux doigts de périr sur des écueils au milieu d'une nuit profonde, et entendit les cris et les lamentations des matelots qui déjà recommandaient leur âme à Dieu ; dans l'abordage, il vit jaillir jusque sur ses habits la cervelle d'un maître d'équipage tombé et écrasé entre les deux bâtiments. Un incendie qui éclata à bord de l'ennemi, vint encore ajouter à l'horreur du tableau. Il y avait de quoi détourner du métier un cœur moins ferme que celui de Duguay-Trouin. Mais le jeune homme ne fit que s'y enflammer, et l'on trouva, comme il le dit lui-même dans ses *Mémoires*, « que pour un novice il avait témoigné assez de fermeté. » Dû reste, le bâtiment ennemi, qui était de Flessingue, fut enlevé l'épée à la main. En 1690, Duguay-Trouin passa, toujours comme volontaire, sur la frégate *le Grénédan*, de 28 canons, armée encore par sa famille. Cette frégate ayant reconnu quinze bâtiments anglais venant de long cours, Duguay-Trouin pressa tant son capitaine de les attaquer, que celui-ci, malgré ses répugnances person-

Duguay - Trouin

# DUGUAY-TROUIN

[illegible]





Imp. Lemercier

Duguay-Trouin

nelles, y consentit. Le premier, Duguay-Trouin sauta à bord ; il essuya un coup de feu du commandant anglais ; mais, l'ayant atteint avec son sabre, il se rendit maître de lui et de son vaisseau qui était percé à quarante canons. De ce succès, il courait à un autre, et allait, le premier encore, sauter sur un second vaisseau ennemi, quand la secousse de l'abordage le fit choir à la mer ; armé d'une manœuvre, qu'il ne quitta point, il resta assez longtemps sur l'eau pour donner le temps à des matelots de le retirer par les pieds. Quoique étourdi de cette chute et mouillé par-dessus la tête, il trouva encore assez de force et d'ardeur pour prendre sa part du second abordage et même d'un troisième, qui réussirent comme le premier. Sans la nuit qui survint, les quinze bâtiments anglais, successivement attaqués, auraient peut-être eu le même sort. Duguay-Trouin, par sa vaillante conduite dans cette campagre, mérita qu'en 1691 sa famille lui donnât le commandement d'une petite frégate de quatorze canons. A peine s'était-il mis en course, épiant le passage d'un ennemi pour se jeter dessus, qu'un coup de vent le pousse dans la rivière de Limerick, en Irlande, sous les canons de l'Anglais. Il ne se déconcerte pas, ne veut point que sa campagne soit infructueuse, change ses projets d'abordage de vaisseau en descente, s'élance à terre suivi de quelques hommes déterminés et va s'emparer d'un superbe château appartenant au comte de Clare ; il fait plus : il porte la torche incendiaire sur deux vaisseaux échoués dans les vases, et tout cela malgré l'opposition d'un détachement de la garnison de Limerick qu'il fallut combattre. Après quoi, il se retira en bon ordre, fièrement, et attendant la fin de l'orage pour se rembarquer. Voilà quelles étaient les prouesses de Duguay-Trouin à dix-huit ans.

L'année 1692 ne fut pas marquée par des actions moins hardies. Monté sur la frégate *le Coëtquen* de dix-huit canons, et accompagné d'un bâtiment de même force, il alla croiser jusque sur la côte d'Angleterre. Une bonne fortune lui arrive : ce sont trente bâtiments marchands escortés par deux frégates anglaises. Il cingle seul vers celles-ci, les attaque, et s'en rend maître après un combat d'une heure. Pendant ce temps, son compagnon de course s'était attaché aux navires marchands et en avait pris douze. Deux furent repris par cinq vaisseaux de guerre anglais ; mais les autres furent introduits au milieu des écueils de l'île de Brehat où il était impossible

aux gros bâtiments de se hasarder. Pour lui il se réfugia dans la rade d'Argui, située à neuf lieues de Saint-Malo et toute hérissée de rochers que l'escadre anglaise ne connaissait pas ; de là il défia avec sa frégate la chasse de ses ennemis qu'il fut même sur le point de voir se briser sur les écueils. Peu de jours après, il sortit de cette rade sans pilotes, les siens ayant été tués ou blessés, et déjà, aussi habile navigateur que brave marin, fut obligé de régler lui-même la route de son bâtiment durant tout le reste de la campagne, tenant tour à tour l'épée et le gouvernail. Des manœuvres que lui aurait enviées un homme consommé dans le métier, le sauvèrent des dangers les plus imminents, à la fois de la fureur des vents et des flots, et de la poursuite des ennemis. Il couronna cette admirable campagne d'un marin de dix-neuf ans par la prise de deux autres bâtiments anglais, puis s'en alla triomphalement désarmer à Saint-Malo. Sa campagne de 1693 ne fut pas aussi heureuse. Il le regretta d'autant plus que cette année le roi lui avait donné le commandement d'un bâtiment de l'État, *le Profond*, flûte de trente-deux canons. Il ne prit qu'un bâtiment espagnol chargé de sucres. Mais l'année 1694 vit recommencer ses succès. Monté sur la frégate du roi *l'Hercule*, de vingt-huit canons, et s'étant mis en croisière à l'entrée de la Manche, il commençait de nouveau à se désespérer de ne rien voir venir, d'autant qu'il n'avait plus que pour quinze jours de vivres et que son équipage voulait revenir au port, alléguant même les ordonnances royales qui étaient positives à cet égard.

« Je ne l'ignorais pas, dit lui-même Duguay-Trouin, que nous nous plaisons à laisser parler, mais j'étais saisi d'un espoir secret de quelque heureuse aventure qui me faisait reculer de jour en jour. Quand je me vis pressé, j'assemblai tous mes gens, et les ayant harangués de mon mieux, je les engageai moitié par douceur, moitié par autorité, à me donner encore huit jours, et à consentir qu'on diminuât le tiers de leur ration ordinaire, en les assurant que si nous faisions capture, je leur accorderais le pillage, et les récompenserais amplement. Je ne disconviendrai pas que ce parti n'était rien moins que raisonnable, et que la grande jeunesse où j'étais alors pouvait seule le faire excuser. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que mon imagination s'échauffa si bien pendant ces huit jours, que je crus voir en songe, deux gros vaisseaux venant à toutes voiles sur

nous : agité de cette vision, je me réveillai en sursaut ; l'aube du jour commençait à paraître, je me levai sur-le-champ, et sortis sur mon gaillard. Le hasard fit qu'en portant ma vue sur l'horizon, je découvris effectivement deux vaisseaux que la prévention de mon songe me montra dans la même situation et avec les mêmes voiles que je m'étais imaginé apercevoir en dormant. Je connus d'abord que c'étaient des vaisseaux de guerre, parce qu'ils venaient nous reconnaître à toutes voiles ; et d'ailleurs ils en avaient toute l'apparence : ainsi, avant que de m'exposer, je jugeai qu'il convenait de prendre chasse, et de m'essayer un peu avec eux. Je vis bientôt que j'allais beaucoup mieux ; sur quoi ayant reviré de bord, je leur livrai combat, et me rendis maître de tous les deux, après une résistance fort vive.

Duguay-Trouin conduisit ces deux prises, qui étaient fort riches, dans la rivière de Nantes, et étant retourné en croisière à l'entrée de la Manche, il enleva encore deux autres vaisseaux, l'un anglais, l'autre hollandais, avec lesquels il alla désarmer à Brest. En 1694, Duguay-Trouin passa de l'*Hercule* sur la *Diligente*, autre frégate armée de quarante canons. Il se rendit au détroit de Gibraltar et y fit trois prises qu'il conduisit à Lisbonne. De retour dans la Manche, il enleva un navire flessinguois de trente canons, qu'il mit en sûreté à Saint-Malo. Ayant aussitôt repris la mer, il méprisa une flotte marchande de trente voiles, qui n'était chargée, dit-il, que de charbon de terre ; mais, pour faire connaître au vaisseau de cinquante-cinq canons qui escortait cette flotte, qu'il n'y avait de sa part que du dédain et non de la peur, il fit carguer ses voiles pour l'attendre, et celui-ci s'arrêta court. Duguay-Trouin, pour lui donner de la colère à défaut de cœur, fit amener et rehisser en berne le pavillon anglais, qu'il avait toujours conservé à sa poupe, pour lui marquer son mépris. L'Anglais alors s'émut, et tira trois coups de canon, auxquels Duguay-Trouin répondit d'un même nombre, sans daigner arborer pavillon blanc. Quinze jours après malheureusement, une brume épaisse le fit tomber dans une escadre de six vaisseaux de guerre ennemis. Un d'eux le chasse pendant quatre heures à demi-portée de canon, le démâte et le serre à la distance du pistolet. Duguay-Trouin se défend avec la rage d'un désespéré, et se prépare à l'abordage, manœuvre pleine de témérité dans sa situation, mais dont la proximité de l'Anglais rendait le succès

possible. C'était saisir ces moments si précieux dans le combat, où l'habileté, secondée par la surprise et l'audace, peut triompher de la force. Il joignait déjà le vaisseau ennemi qui s'était trop éloigné de son escadre pour en être secouru, quand, par une déplorable méprise du timonier, qui ne pouvait croire qu'on risquât l'abordage, la barre du gouvernail ayant été changée, la manœuvre de la frégate fut suspendue. Ignorant ce fatal contre-temps, Duguay-Trouin était sur son gaillard d'avant, dans l'attitude d'un homme qui va sauter sur le bord ennemi, lorsqu'impatient d'attendre, il courut à l'arrière voir pourquoi la frégate ne marchait pas. Il fit aussitôt remettre sous le vent la barre changée sans ordre. Mais, pendant ce temps, l'Anglais, s'apercevant de son dessein, avait manœuvré de manière à l'éviter, et un malentendu fit perdre à Duguay-Trouin, comme il le dit lui-même, une des plus surprenantes aventures dont on eût jamais ouï parler : celle d'enlever un vaisseau de guerre avec une frégate, en présence d'une escadre ennemie donnant la chasse. Ce coup manqué jeta le brave marin dans un insurmontable péril. Quatre vaisseaux à la fois le canonnèrent de leur avant. L'équipage de la frégate perdit la tête et s'alla cacher à fond de cale, malgré les cris, les menaces et les prières de Duguay-Trouin. Pour comble de malheur, le feu prit aux poudres. Duguay-Trouin, dont le sang-froid grandissait dans le péril, fit éteindre l'incendie, et força plusieurs de ceux qui l'avaient abandonné à remonter sur le pont, en leur lançant des grenades à fond de cale par les écoutilles. Un lâche avait amené le pavillon : Duguay-Trouin le fait aussitôt remettre. Le jeune héros combattait encore, quand un coup de boulet amorti sur la hanche, le jeta sans connaissance sur le pont. Dès lors il ne put s'opposer aux vœux de son équipage, qui rendit la frégate. Le capitaine d'un des vaisseaux ennemis lui envoya un canot pour l'amener à son bord, où il fut traité avec tous les égards et toute la générosité que méritait une si héroïque défense. Il fut emmené prisonnier en Angleterre, mais une intrigue amoureuse lui procura bientôt l'occasion de s'évader et de donner la reproduction de la sortie de Jean Bart et de Forbin, dans une chaloupe, passant à travers les vaisseaux de guerre anglais, en répondant à toutes les questions par ce mot : « Pêcheurs. » Duguay-Trouin, dans sa fuite, était accompagné de cinq Français qui manièrent la rame avec lui, et avec lesquels il

aborda à la côte de Bretagne, à deux lieues de Tréguier. Charmé de se voir échappé à tant de périls, Duguay-Trouin sauta légèrement sur le rivage pour embrasser sa terre natale, et rendre grâce à Dieu qui l'avait conservé Après un excellent repas de lait et de pain bis, et une nuit délicieusement passée sur de la paille fraîche, il courut à Saint-Malo, et apprit, en y arrivant, que son frère aîné, Duguay de la Barbinais, armait à Rochefort, pour le lui confier à son retour d'Angleterre, le bâtiment du roi, *le François*, de quarante-huit canons. Dans son impatience de prendre une éclatante revanche, il partit sur-le-champ en poste, et trouva le bâtiment, sur lequel on ne l'espérait pas sitôt, mouillé en rade de Rochefort et tout prêt à mettre à la voile. Dès le lendemain il s'embarqua, et, cinglant en haute mer, il alla établir sa croisière sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande. Il prit d'abord six navires richement chargés, puis s'en alla résolûment au-devant d'une flotte marchande de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglais, *le Sans-Pareil*, de cinquante canons, et *le Boston*, de trente-huit, mais percé à soixante-douze. Après une bataille longue et acharnée, il vit la flotte marchande se disperser et les deux vaisseaux d'escorte tomber en son pouvoir. Ce n'était point une prise vulgaire, car sur le *Sans-Pareil* on retrouva les brevets de Jean Bart et de Forbin, qu'on y gardait comme un précieux trésor, comme un trophée superbe. C'était ce bâtiment en effet qui, en 1669, avait fait prisonniers les deux célèbres marins ; il était digne de Jean Bart d'être vengé par Duguay-Trouin. Louis XIV envoya une épée d'honneur au héros de vingt ans qui, avec un bâtiment de quarante canons, avait dispersé soixante voiles marchandes, et battu et enlevé deux vaisseaux de guerre. Après s'être réparé, Duguay-Trouin, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, se joignit à une escadre commandée par le marquis de Nesmond, qui croisait à l'entrée de la Manche. On donna chasse à trois vaisseaux de guerre anglais. Duguay-Trouin eut la plus large part à la prise de l'un d'eux ; la nuit seule sauva les autres. Ainsi, dès avant la fin de l'année de sa captivité, l'intrépide marin s'était vengé des ennemis d'une manière éclatante.

En 1695, il sortit du Port-Louis, sur le *François*, en compagnie du capitaine de Beaubriant, monté sur le *Fortuné*, et cingla vers les côtes du Spitzberg pour y détruire les baleiniers hollandais. Mais,

retenu par les vents sur les îles Orcades, il revint aux côtes d'Irlande, où il prit trois vaisseaux anglais, l'un de cinquante-huit, le second de cinquante-six, et le troisième de quarante canons. Les richesses qu'ils contenaient donnèrent plus de vingt pour un de profit, dit Duguay-Trouin lui-même, malgré tout le pillage qu'il n'avait pas été possible d'empêcher. Après cette heureuse campagne, Duguay-Trouin fut pris du désir de se faire connaître personnellement du comte de Toulouse, grand-amiral de France, du ministre de la marine, et surtout de Louis XIV, pour lequel, dit-il, dès sa jeunesse il s'était senti un grand fond d'amour et de vénération. « Mon admiration, ajoute-t-il, redoubla à la vue de ce grand monarque. Il daigna paraître content de mes faibles services ; et je sortis de son cabinet, le cœur pénétré de la douceur et de la noblesse qui régnaient dans ses paroles et dans ses moindres actions ; le désir que j'avais de me rendre digne de son estime en devint plus ardent. » En effet, la campagne de 1696 fut brillante pour lui, plus que pour tout autre marin. Il appareilla de Brest avec le *Saint-Jacques-des-Victoires*, de quarante-huit canons, qu'il montait, le *Sans-Pareil*, sa conquête, et la frégate *la Léonore*, de seize canons, et alla au-devant d'une flotte hollandaise qui devait partir de Bilbao sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. L'ayant rencontrée après plusieurs jours de recherche, il lui livra combat au moment où deux petites frégates de Saint-Malo venaient heureusement de le joindre et de le renforcer. On ne vit jamais victoire plus vaillamment disputée de part et d'autre. Enfin elle pencha en faveur des Français, et Duguay-Trouin fit prisonnier le vice-amiral Wassenaër, brave marin qui avait été très-grièvement blessé dans l'action, et dont il essaya d'adoucir l'infortune par toutes sortes d'égards et de prévenances.

La paix de Ryswick donna quatre années de repos à Duguay-Trouin. Toutefois il occupa ses loisirs à se perfectionner dans les sciences et dans les exercices qui avaient rapport à la marine. Personne mieux que lui ne connaissait l'avantage de joindre la théorie à la pratique dans la manœuvre des vaisseaux et les évolutions navales.

L'ouverture de la guerre de la succession d'Espagne le trouva commandant en second un vaisseau. Il fit armer à Brest la frégate *la Bellone*, de trente-huit canons, et *la Railleuse*, de vingt-quatre ; se

rendit, vers 1702, aux Orcades, avec un bâtiment de Saint-Malo qui l'avait joint, et prit trois bâtiments hollandais venant du Spizberg. Malheureusement une tempête, qui le sépara de ses compagnons d'expédition, fit périr deux de ces prises sur les côtes d'Écosse. Isolé de la sorte, Duguay-Trouin rencontra un vaisseau hollandais qui croisait pour couvrir des pêcheurs, et arriva sur lui dans le dessein de l'aborder ; mais il fut prévenu dans sa manœuvre par ce vaisseau qui, arrivant lui-même avec rapidité, engagea le beaupré de la *Bellone* dans ses haubans, et lui fit essuyer tout le feu de son artillerie, sans qu'il fût possible au capitaine français de riposter autrement qu'avec ses deux canons d'avant. Dans cette situation désavantageuse, Duguay-Trouin s'inspira d'audace, et pour sortir d'embarras, il brusqua l'attaque, passa avec tout son équipage sur le vaisseau hollandais, et l'enleva la hache à la main après une demi-heure de carnage. Cette prise ne lui profita pas ; les tempêtes dont il fut assailli durant toute la campagne, la firent naufrager aussi dans les parages d'Écosse. Un autre bâtiment hollandais dont il s'empara encore, coula bas, sans qu'il réussît à en sauver tout l'équipage, Rebuté par ces continuelles tempêtes, qui l'avaient mis lui-même plusieurs fois en danger de périr, il revint désarmer à Brest. Ses deux camarades n'avaient pas été plus heureux : le capitaine Porée qui commandait le bâtiment de Saint-Malo, avait eu un bras emporté et avait reçu une blessure plus cruelle encore dans un abordage engagé avec un vaisseau hollandais. La frégate *la Railleuse*, battue des vents, avait été poussée jusqu'à Lisbonne, et était revenue à Brest sans faire aucune prise.

La campagne de 1703 fut plus heureuse, quoique traversée aussi de beaucoup d'accidents. Monté sur le vaisseau *l'Éclatant*, de cinquante-huit canons, et ayant sous ses ordres *le Furieux*, de cinquante-six, et trois frégates de trente canons chacune, il croisa d'abord sur les Orcades, dans l'attente d'une flotte marchande de Hollande, s'élevant à quinze voiles. Le même nombre de bâtiments est en effet signalé au milieu d'une brume fort épaisse ; mais ce sont des vaisseaux de guerre. La partie étant par trop inégale, Duguay-Trouin manœuvra pour les éviter. Néanmoins le vaisseau *le Furieux* et une des frégates de l'escadre française furent atteints par plusieurs des vaisseaux ennemis reconnus pour hollandais. Duguay-Trouin,

oublieux de son propre salut, ramène aussitôt l'*Éclatant* pour couvrir les deux bâtiments engagés. Il démâte un des vaisseaux hollandais, en canonne quatre autres qui s'étaient approchés de lui, ne cesse de combattre, et ne fait de la voile pour se mettre hors de portée que quand il s'est assuré que ses camarades ont disparu dans la brume et n'ont plus rien à craindre de l'ennemi. Il alla ensuite croiser sur les côtes du Spitzberg où il prit, rançonna ou brûla plus de quarante bâtiments baleiniers. Les brouillards impénétrables qui règnent souvent dans ces parages et des calmes insurmontables, l'empêchèrent seuls de détruire une flottille de deux cents voiles qu'il était sur le point d'atteindre. Il s'empara encore d'un bâtiment anglais. Des nombreuses prises faites dans cette campagne, Duguay-Trouin, par suite des coups de vent qu'il essuya, n'en put amener que seize dans les ports de France.

Chaque année de la guerre était marquée par de nouveaux exploits de ce grand homme. Ayant fait construire et armer, par ordre du roi, le *Jason* et l'*Auguste*, de cinquante-quatre canons chacun, et une petite corvette (alors espèce de barque longue) de huit canons, il partit de Brest, en 1704, et établit sa croisière sur les îles Sorlingues, qui étaient très-fréquentées et servaient d'atterrage aux bâtiments marchands et aux flottes. Sa corvette, s'étant trouvée séparée de lui, tomba au pouvoir de deux vaisseaux anglais. Cette perte fut amplement et immédiatement compensée par la capture de douze navires marchands d'Angleterre et d'un vaisseau de guerre de cinquante-quatre canons, de la même nation, nommé *le Coventry*, qui servait d'escorte. Chemin faisant pour conduire ces prises à Brest, il aperçut les deux vaisseaux anglais qui emmenaient sa pauvre corvette *la Mouche*. Ce spectacle mit tout son sang en mouvement, et quoique affaibli d'équipage et embarrassé de toutes ses conquêtes, il ouvrit sans balancer toutes ses voiles au vent pour joindre les ennemis ; mais ceux-ci, à l'aspect de ses manœuvres, s'enfuirent honteusement, quoiqu'ils se fussent vantés de chercher les Français pour les combattre. A son retour à Brest, Duguay-Trouin fit encore construire et armer une frégate de vingt-six canons, qu'il nomma *la Valeur*, et il en donna le commandement à son jeune frère dont l'application et la bravoure donnaient les plus grandes espérances. S'étant remis en campagne avant la fin de l'année 1704, Duguay-Trouin prit, à la vue du

cap Lizard, trois bâtiments anglais. Comme il les faisait amariner, parurent tout à coup deux gros vaisseaux de guerre qui arrivèrent sur lui avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas le temps de prendre toutes ses dispositions de combat. Néanmoins, il donne le signal à ses camarades, et court lui-même à la rencontre du plus considérable des bâtiments ennemis, qui était de soixante-six canons. Le *Jason*, que montait Duguay-Trouin, eut cruellement à souffrir dans cette lutte inégale. Un moment, il fut obligé de faire vent arrière pour se réparer. Duguay-Trouin ne fut pas honorablement secondé dans cette rencontre par l'*Auguste* ni par les deux frégates qui l'accompagnaient et qu'il soupçonna même d'avoir voulu sacrifier le *Jason*, au point que les voyant indifférents à l'action et complétement inactifs, il se disposait à tourner son canon contre *l'Auguste* et à le couler bas, si ce vaisseau n'eût enfin obéi à son signal d'arriver. Dès que les ennemis jugèrent que la partie allait devenir un peu plus égale, ils résolurent de ne la pas continuer et se retirèrent.

L'année 1705 fut une des plus belles et des plus fécondes de la vie de Duguay-Trouin. En compagnie de son jeune frère, qui commandait la *Valeur*, et du nouveau capitaine de l'*Auguste*, le chevalier de Nesmond, il alla croiser à l'entrée de la Manche. Avec son seul vaisseau *le Jason*, il fit amener pavillon au vaisseau anglais *l'Élisabeth*, de soixante-douze canons, et, ayant chargé ses compagnons d'amariner sa prise, il poursuivit un autre bâtiment de guerre jusque sur les côtes d'Angleterre. Peu après, il attaqua deux déterminés corsaires de Flessingue, et se rendit maître du plus fort qui s'était défendu comme un lion pendant deux heures. Son jeune frère, dans la même campagne, s'empara à l'abordage d'un autre corsaire flessinguois et captura un navire anglais portant belle cargaison. Le malheur voulut que cet intrépide jeune homme, en revenant à Brest, fit de nouveau rencontre d'un bâtiment corsaire de quarante-quatre canons. Comme sa frégate, de vingt-deux canons seulement, se défendait vigoureusement et repoussait avec succès les abordages des ennemis, il fut atteint d'une balle dans la hanche. Il conserva toutefois assez de force pour obliger le corsaire à l'abandonner et pour revenir à Brest avec sa prise. Mais bientôt il expira des suites de sa blessure dans les bras de son illustre et inconsolable frère. Duguay-Trouin ne trouva de distraction à sa douleur que dans de nouveaux hasards et dans de nou-

veaux périls. Ayant remis à la voile avec le *Jason* et l'*Auguste*, il découvrit, à l'entrée de la Manche, ce même vaisseau qui lui avait échappé lors de sa prise de l'*Élisabeth*, et qui se nommait *le Chatam*. Duguay-Trouin ne voulait pas qu'il lui échapppât cette fois, et pour assurer le succès de l'abordage qu'il méditait, il ordonna à tout son monde de se coucher sur le pont, dirigeant la marche du *Jason* jusqu'à portée de jeter les grappins, sans tirer un seul coup. On était sur le point de prolonger le *Chatam*, lorsque la vigie signala plusieurs vaisseaux de guerre venant à toutes voiles. Duguay-Trouin reconnut avec sa lunette que c'était une escadre anglaise, revira aussitôt de bord, et fit signal à l'*Auguste* de l'imiter. Le *Chatam* fut donc abandonné, mais en si mauvais état qu'on le vit mettre à la bande, ou autrement, se coucher sur le côté pour se réparer, dès qu'il fut hors de portée du canon. Cependant les deux bâtiments français, toutes voiles déployées, cherchaient à éviter l'escadre anglaise. Le *Jason* y aurait réussi, mais Duguay-Trouin, voyant que l'*Auguste*, moins bon voilier que son vaisseau, n'y parviendrait pas, prit la généreuse résolution d'attendre que le chevalier de Nesmond l'eût rejoint. Il conseilla à ce capitaine de se débarrasser de ses ancres, vergues et mâts de rechange, de sa chaloupe même, pour se rendre plus léger et précipiter sa course. C'est en vain : l'*Auguste* est atteint, et, par suite de son dévouement fraternel, le *Jason* l'est aussi. Voilà les deux bâtiments français attaqués par vingt et un vaisseaux de guerre anglais. Six s'attachent à l'*Auguste*, quinze au *Jason* qui reçut tout d'abord à bout portant l'entière bordée du *Rochester*, de soixante-quatre canons. Heureusement Duguay-Trouin avait fait mettre tous ses gens, y compris les officiers, à plat ventre sur le pont, ce qui lui épargna des pertes cruelles. Au signal convenu, tout le monde se lève à la fois sur *le Jason* au cri de « Vive le roi ! » et les canons sont pointés les uns après les autres, les mousquets, dirigés sans précipitation pour en mieux assurer l'effet. Plus de cent hommes furent abattus sur le *Rochester* par une artillerie et une mousqueterie si bien commandées. Ce vaisseau, dans son désordre, eût même été pris par Duguay-Trouin, s'il n'eût été soutenu par quatorze autres qui, à la faveur d'un calme, enfermèrent le *Jason* dans un cercle que l'on pouvait croire infranchissable. Il était minuit. Les Anglais, persuadés que le *Jason* ne leur échapperait pas, se tinrent pour satisfaits de le bloquer jusqu'au lever

du jour. Duguay-Trouin, ne doutant pas non plus que sa perte ne fût assurée, résolut de succomber d'une manière digne de ses actions passées et de servir d'exemple à la plus lointaine postérité. Il déclara à ses officiers que, ne voyant aucune apparence de pouvoir sauver son vaisseau, il avait l'intention d'essuyer, sans tirer, le feu des ennemis, et d'aller aborder, de l'avant du *Jason*, le côté de l'amiral anglais qui, ne s'attendant pas à une pareille témérité et n'ayant pas le temps de faire ses dispositions pour la soutenir, donnerait peut-être aux Français l'occasion de l'ensevelir dans leur désastre et de vendre ainsi chèrement leur vie. Duguay-Trouin ajouta qu'il se tiendrait lui-même au gouvernail jusqu'à ce qu'il fût accroché au vaisseau ennemi, et, pour couper court à toute observation, déclara que, de quelque manière que la chose tournât, jamais le pavillon français ne serait baissé tant qu'il l'aurait à sa garde. Ses deux principaux officiers, de La Jaille et de Bourgneuf-Gravé, applaudirent à cette héroïque détermination, et il n'y eut qu'un cri parmi les équipages du *Jason* : « Mourir avec Duguay-Trouin ! » Satisfait de voir que les nobles sentiments qui l'inspirent sont entrés dans le cœur de ses camarades, le héros va se jeter sur son lit pour y prendre quelque repos ; mais la pensée de la scène terrible qu'il doit oser au jour naissant, à chaque instant le réveille en sursaut ; son sang bouillonne, il se lève, monte sur son pont et va sur le gaillard. De là, sa vue se promène, à travers les ombres de la nuit, sur le cercle menaçant de vaisseaux qui l'entourent, et distingue, aux feux de poupe et de hune, l'amiral des ennemis. Qui pourrait dire les idées dont la tête de Duguay-Trouin fut traversée durant cette attente nocturne, durant le morne silence que le foudroyant réveil de l'artillerie de quinze vaisseaux semblait seul devoir interrompre ? Tandis que, les bras crorsés et les yeux fixés comme sur une mort certaine, Duguay-Trouin était en proie à mille réflexions, il aperçut un point noir qui se formait à l'horizon ; un léger sourire renaît sur ses lèvres, le point noir grossit, et Duguay-Trouin, le cœur gonflé d'aise, ne doute pas que le vent va venir, que le calme qui le tient emprisonné va cesser. Il fait part de ses espérances à son équipage, sans bruit ouvre ses voiles, se dirige du côté d'où il attend son salut, et emploie ce qui lui reste d'avirons pour gouverner son vaisseau de manière à ce qu'il prête le côté au vent, quand ce bienheureux souffle viendra. Il vient tout à coup, trouve les voiles du

*Jason* prêtes à le recevoir, il les gonfle, et le vaisseau français passe entre les quinze vaisseaux anglais qui, après s'être endormis dans leur confiance, se réveillent pour voir Duguay-Trouin leur échapper. Furieux de leur déception, ils mettent à leur tour toutes voiles au vent pour essayer de ressaisir leur proie. Peine inutile ! Le *Jason* sillonne comme un serpent l'onde qui s'ouvre devant lui. Le *Honster* seul le rejoint encore à portée de fusil ; mais que lui importe cet adversaire isolé ? avec quelques volées de canon habilement dirigées, il le renvoie d'abord à distance respectueuse, puis le force à l'abandonner entièrement. Toute l'escadre anglaise fut bientôt laissée loin en arrière. Alors Duguay-Trouin se chercha lui-même, se palpa pour ainsi dire pour savoir si c'était bien lui qui était là encore, s'il vivait, en un mot, ou était ressuscité, tant il s'était cru l'homme dont la dernière heure avait sonné. Le lendemain, il signala son espèce de résurrection par la prise d'un corsaire flessinguois, appelé *le Paon*, qu'il conduisit au Port-Louis. Puis il alla à la recherche de l'*Auguste ;* mais, moins heureux que le *Jason*, ce bâtiment avait été pris par les six vaisseaux qui s'étaient attachés à lui. Duguay-Trouin ne fit pourtant pas une croisière inutile, car il en ramena deux navires hollandais chargés d'argent et de cacao. Avant la fin de l'année 1705, l'actif marin remit encore à la voile de Brest, avec le dessein de joindre, dans les eaux de la Péninsule hispanique, l'armée navale de France, commandée par le comte de Toulouse et Victor-Marie d'Estrées ; chemin faisant, il enleva un bâtiment à l'entrée du Tage, cingla ensuite vers le détroit de Gibraltar, et s'y rendit maître de deux frégates anglaises de trente à trente-six canons chacune. Après quoi, n'ayant point rencontré l'armée navale, il rentra au port de Brest. Que de glorieuses expéditions en une seule année !

Le grade de capitaine de vaisseau en fut la faible récompense. Ce n'étaient plus Colbert, ni son fils Seignelay qui avaient le ministère de la marine ; ce n'était plus même Pontchartrain le père, âme honnête du moins, qui l'occupaient. C'était l'ignoble et infâme Jérôme Pontchartrain, esprit rapace qui profitait de la vieillesse du roi pour dépecer et vendre par morceaux les vaisseaux de l'État. Duguay-Trouin ne fut donc point élevé alors aux charges éminentes auxquelles ses grandes actions le désignaient assez. Il ne payait pas les grades autrement qu'avec de la gloire et du génie ; et c'était à de l'or que l'odieux

Pontchartrain tendait la main. Satisfait pourtant, dans sa modestie, du peu qu'on lui donnait, Duguay-Trouin, sur l'ordre qu'il en reçut, partit en 1706 avec trois bâtiments, *le Jason*, qu'il montait encore, *l'Hercule* et *le Paon*, sa dernière capture, pour se rendre à Cadix, se jeter dans la place, qui était menacée d'un siége, et y servir avec ses équipages sous les ordres du gouverneur espagnol. Le Portugal était alors au nombre des États en guerre avec la France. A la hauteur de Lisbonne, Duguay-Trouin découvrit une flotte de deux cents voiles marchandes, venant du Brésil, sous l'escorte de six vaisseaux de guerre. Malgré le peu de forces dont il disposait, il n'hésita pas à l'attaquer. Le combat dura deux jours et fut des plus opiniâtres. Jamais l'habile marin ne prit de plus savantes dispositions; jamais son intrépidité ne s'éleva à plus d'héroïsme. Plusieurs incidents fâcheux que le génie le plus fécond n'aurait pu prévoir, firent échouer ses projets, mais en lui laissant du moins une incontestable supériorité sur les ennemis qui s'estimèrent heureux d'échapper dans le plus complet délabrement, après avoir perdu le marquis de Santa-Cruz, leur amiral, et beaucoup de leurs officiers. Dans cette action, Duguay-Trouin vit la mort de près; trois boulets lui passèrent entre les jambes; son habit et son chapeau, monuments qui, s'ils eussent été conservés, seraient d'aussi glorieuses reliques que le chapeau et l'habit de Nelson exposés sous verre dans Greenwich, furent troués et coupés par plusieurs coups de fusil. Le héros fut même blessé de quelques éclats. Arrivé dans le port de Cadix, Duguay-Trouin se mit aux ordres du marquis de Valdecagnas, gouverneur de la place, et lui proposa plusieurs hardies expéditions, auxquelles cet Espagnol n'était capable de rien comprendre. Non content de ne savoir pas mettre à profit la présence d'un si intrépide et si habile homme, Valdecagnas fit ou laissa insulter les équipages français par les douaniers de son pays. Duguay-Trouin, qui ne se sentait pas le cœur assez diplomatique pour tolérer les avanies que des alliés peu délicats faisaient supporter particulièrement à ses chaloupes que l'on s'obstinait à visiter, résolut de se faire justice à lui-même puisqu'on ne la lui faisait pas. Il commanda la Jaille avec deux légères embarcations pour aller aborder le bateau des douaniers espagnols et s'en rendre maître, ce qui eut lieu. Le lendemain Duguay-Trouin fut arrêté par ordre du gouverneur de Cadix. Mais le capitaine-général de l'Andalousi n'eut

pas eu plustôt avis de cette violence que, redoutant les conséquences terribles qu'elle pourrait avoir, il fit relâcher Duguay-Trouin. Quand Louis XIV fut instruit de ce qui s'était passé, bien qu'il eût de grands ménagements à garder avec les Espagnols, ses alliés d'hier et les sujets de son petit-fils, il exigea et obtint la destitution de Valdecagnas. Comme Duguay-Trouin ramenait ses bâtiments en France, il attaqua une frégate anglaise de trente-six canons qui servait d'escorte à quinze navires marchands, et s'en rendit maître après un rude combat. Le grand roi pansa la plaie que le gouverneur de Cadix avait faite au cœur du marin si dignement susceptible à l'endroit de l'honneur français, en plaçant lui-même dessus la croix de son nouvel ordre de Saint-Louis.

En 1707 Duguay-Trouin, revenant d'une course fort brillante, dans laquelle il avait fait six prises anglaises considérables, était entré à Brest avec une escadre de six vaisseaux armés par des particuliers, dans le même temps que Forbin s'y trouvait lui-même, à son retour d'une expédition dans la mer Blanche. Comme ils étaient dans ce port, les deux célèbres marins reçurent ordre de faire, de concert, une expédition pour surprendre un grand convoi de troupes et de munitions qui devait se rendre d'Angleterre en Portugal, et qui avait pour but de rétablir dans la Péninsule les affaires de l'archiduc d'Autriche, mises en péril par la bataille d'Almanza, gagnée sur les ennemis de Louis XIV et de Philippe V. Le convoi ayant été aperçu, ainsi que son escorte de cinq vaisseaux de guerre anglais, à la hauteur du cap Lizard, Duguay-Trouin, monté sur *l'Achille*, de soixante-quatorze canons, prit sur lui de commencer l'attaque avec le concours de La Jaille, qui commandait *le Jason*. Chacun de son côté, ils abordèrent le *Cumberland*, l'un des principaux vaisseaux de l'escorte, et s'en rendirent maîtres. Voyant ensuite que le capitaine de Tourouvre, monté sur la prise *le Black-Wall*, de cinquante canons, avait osé se mesurer avec le *Devonshire*, de soixante-quatorze canons, et que, suivi du capitaine François-Cornil Bart, fils du fameux Jean Bart et depuis vice-amiral de France, qui commandait la prise *le Salisbury*, cet intrépide officier s'avançait pour tenter un abordage, Duguay-Trouin cingla vers lui pour attaquer le même vaisseau ennemi qui portait, outre sa nombreuse artillerie, près de onze cents hommes d'équipage et de troupes. *L'Achille* paya cher le généreux mouve-

ment de son commandant, car en moins d'une heure plus de trois cents hommes lui furent enlevés par le feu terrible du *Devonshire*. Duguay-Trouin, pour décider la victoire, ordonnait déjà de jeter les grappins d'abordage, quand on vit le feu sortir en tourbillons de l'arrière du vaisseau anglais, courir, serpenter dans les cordages, frapper dans les voiles que le souffle incendiaire enfle encore avant de les détruire, puis s'étendre de la poupe à la proue, et ne plus faire bientôt de tout le *Devonshire* qu'une espèce de trombe, de colonne de fumée qui s'évanouit dans les eaux. De tous les hommes qui montaient naguère ce beau vaisseau, trois matelots seulement réussirent à se sauver. Forbin, de son côté, avait enlevé à l'abordage le vaisseau *le Chester*, et le chevalier de Nesmond, qui montait l'*Amazone*, avait fait amener pavillon au *Ruby*. Des cinq vaisseaux de l'escorte anglaise, un seul, le *Royal-Oak*, échappa ; et encore ne dut-il son salut qu'au feu qui se déclara sur la *Gloire*, capitaine de Beauharnais, au moment où, étant abordé, il allait être pris. Soixante des navires du convoi devinrent en outre la proie des vainqueurs. Les marins français, se raillant des prétentions d'omnipotence que les Anglais manifestaient sur l'élément qui fait leur fortune et leur vie, crièrent, en introduisant leurs nombreux prisonniers dans le port de Brest : « Place aux maîtres de la mer ! » La ruine de la flotte de transport des alliés leur porta un coup non moins funeste que la bataille continentale d'Almanza. Les pavillons pris sur l'ennemi furent portés triomphalement sous les voûtes de l'église Notre-Dame de Paris.

Duguay-Trouin, sans en avoir le titre, remplissait les fonctions d'officier général. Il commanda en 1708 une escadre de huit bâtiments de guerre, mais par suite des temps contraires, ne fit à cette époque qu'une campagne infructueuse. L'année 1709 lui fut plus favorable. N'ayant avec lui que quatre bâtiments, il donna à l'un d'eux le signal de se jeter à travers une flotte marchande de soixante voiles, convoyée par trois vaisseaux de guerre anglais, tandis que lui-même sur l'*Achille*, les capitaines de Courserac sur l'*Amazone*, et La Jaille sur la *Gloire*, attaqueraient ces vaisseaux. Il se serait rendu maître de toute la flotte et de son escorte, sans une tempête horrible qui le sépara des ennemis. Trois bâtiments toutefois richement chargés furent le prix de son courage. Il enleva ensuite à l'abordage le vaisseau anglais *le Bristol*, de soixante canons, qui par malheur coula bas avant d'en-

trer au port, tant il avait été percé par le canon. Il s'empara encore cette année d'une frégate anglaise, qu'il conduisit à Brest.

Peu après, au mois de juin 1709, Louis XIV donna à Duguay-Truoin et à son frère Trouin de la Barbinais, aussi capitaine de vaisseau, des lettres de noblesse appuyées sur les plus signalés services, les plus mémorables exploits. Il autorisait l'illustre marin à faire entrer dans ses armes deux fleurs de lis d'or, et à les couronner de cette devise : « *Dedit hæc insignia virtus.* »

Duguay-Trouin qui savait que les premiers et les plus beaux titres sont ceux que la gloire décerne et que sanctionne la postérité, courut à de nouveaux faits d'armes. Il alla croiser dans les parages de l'Irlande, un peu au large, et s'y rendit maître du vaisseau *le Glocester*, sur lequel l'amirauté anglaise avait mis ses dépêches. Une maladie ramena le vainqueur à Brest, avant qu'il eût eu le temps d'obtenir de sa campagne les résultats qu'un si beau début promettait.

A peine relevé de maladie, Duguay-Trouin, forma le plan de la plus mémorable de ses expéditions, de celle qui devait couronner d'une manière si éclatante la fin de sa carrière militaire. On comprend qu'il est question de la célèbre expédition de Rio-Janeiro. L'année précédente, un capitaine de vaisseau, nommé du Clerc, avait eu le projet d'attaquer la capitale du Brésil avec cinq bâtiments de guerre et mille hommes environ de troupes de marine ; mais l'insuffisance de ses forces avait trahi son courage ; il avait été fait prisonnier avec presque tout son monde, puis indignement massacré. Duguay-Trouin avait une impatiente ardeur de venger ses frères d'armes sur le théâtre même de leur infortune. L'État épuisé par la guerre et la famine, la marine royale mise au pillage par le Pontchartrain, ne pouvaient lui donner aucun secours. Par son crédit et sa réputation, Duguay-Trouin obtint d'une compagnie de négociants ce que l'État ne savait lui fournir. Il arma à La Rochelle, avec autant de secret que d'activité, une escadre de neuf vaisseaux, cinq frégates et deux traversiers, portant ensemble deux mille cinq cents hommes environ de débarquement, partit de France le 9 juin 1711, et arriva le 11 septembre de la même année, devant la baie de Rio-Janeiro, dans le dessein d'en forcer l'entrée plus étroite encore que le goulet de Brest, et de s'emparer ensuite de la capitale des possessions portugaises dans l'Amérique. Sans donner le temps aux ennemis de se reconnaître, il ordonna au capitaine de Cour-

serac, qui connaissait l'entrée de la baie, de se mettre à la tête de l'escadre, et lui-même ,il suivit, dans une position convenable pour voir ce qui se passait tant sur le premier que sur le dernier de ses vaisseaux. Courserac s'avança, montrant avec fierté le chemin à toute l'escadre, sous le feu des forts et des batteries qui défendaient le goulet. Quatre vaisseaux de guerre, qui joignaient leur canon à celui des fortifications, ne purent empêcher l'escadre française de pénétrer dans la rade de Rio-Janeiro ; ils furent obligés d'aller s'échouer sous les batteries de la ville, pour éviter l'abordage dont on les menaçait. Duguay-Trouin, jusque dans la rade, avait à chaque instant un nouvel obstacle à surmonter, avant d'arriver au corps de la place. Là, c'était le fort de Villegagnon, qui rappelait, par son nom, les vieux essais de colonisation des Français au Brésil ; ici l'île aux Chèvres, qui était dans un excellent état de défense, et nombre d'autres espèces de retranchements encore dont il fallait triompher. Duguay-Trouin s'empara de l'île aux Chèvres, et en fit son arsenal pour attaquer la ville même de Rio-Janiero, bâtie le long de la mer, entre trois montagnes qui la commandent et qui étaient extrêmement fortifiées. On s'empara de plusieurs bâtiments qui se trouvaient dans la rade, et on fit un nouvel entrepôt pour les troupes destinées à la descente. Cette descente eut lieu le 14 septembre, et fut couronnée du plus entier succès. Après plusieurs engagements, dans lesquels les Français eurent toujours l'avantage, les Portugais désertèrent en masse la ville et les forts de Rio-Janeiro, et Duguay-Trouin y entra dans la journée du 21 septembre. Son premier acte fut de délivrer tous les prisonniers français qui restaient de la malheureuse expédition du capitaine du Clerc. Il éventa toutes les mines que les Portugais avaient faites en abandonnant leur ville, et contraignit successivement tous les forts détachés de la place à se rendre. Assuré désormais de pouvoir se retirer quand il le jugerait à propos, Duguay-Trouin examina à son aise lequel convenait le mieux, ou de conserver la ville de Rio-Janeiro ou de la rançonner. Il se décida pour ce dernier parti, et convint avec les Portugais d'une rançon d'environ deux millions deux cent mille livres, valeur du temps, payables en quinze jours. Après avoir embarqué sur ses vaisseaux la somme convenue et les plus précieux effets que l'on avait trouvés dans la ville, Duguay-Trouin mit à la voile de Rio-Janeiro, le 13 novembre 1711 ; mais une affreuse tempête qui l'assaillit à la hauteur des

Açores, lui fit perdre deux de ses vaisseaux, le *Magnifique*, avec le capitaine de Courserac, et le *Fidèle*, desquels on n'entendit plus parler; il arriva à Brest, regrettant beaucoup plus les braves compagnons de sa gloire que les flots venaient d'engloutir que les trésors qui avaient disparu avec eux.

L'expédition de Rio-Janeiro plaça si haut Duguay-Trouin dans le monde naval, que, bien qu'il ne fût encore que capitaine de vaisseau, on le regarda comme le plus grand homme de mer de la fin du règne de Louis XIV. On raconte qu'à son retour en France, il devint à un tel point l'objet de l'attention publique, que le peuple s'attroupait autour de lui pour le contempler, et qu'il n'était pas jusqu'aux plus grandes dames qui ne se fissent un mérite de l'avoir vu, d'avoir recueilli quelques mots tombés de ses lèvres. Une pension considérable sur l'ordre militaire de Saint-Louis, et peu après le grade de chef d'escadre, furent les récompenses accordées au vainqueur de Rio-Janeiro.

Pendant la régence du duc d'Orléans, Duguay-Trouin eut le commandement du département maritime de Brest et de toutes les côtes de Bretagne; il fut aussi mis à la tête d'un conseil des Indes, qui ne pouvait avoir de grands résultats avec les ménagements gardés par le gouvernement d'alors vis-à-vis de l'Angleterre. Louis XV, devenu majeur, éleva le vainqueur de Rio-Janeiro à la dignité de lieutenant général des armées navales que l'on ne possédait plus. Pour se consoler par le souvenir du passé de la dégradation du présent, l'illustre marin écrivit ses *Mémoires*, chef-d'œuvre dans leur genre, dont le style n'est jamais obscurci ni embarrassé par l'affectation des expressions techniques, et encore moins de l'argot de bord. Cet ouvrage, par sa clarté, par sa noble simplicité, est la satire éternelle de ces prétendues histoires, de ces romans de bord que la mode a produits et qu'elle-même a déjà rendus surannés. Qui oserait dire que Duguay-Trouin n'est pas le bon modèle en fait de style et de récits maritimes? Duguay-Trouin employait en outre les restes d'une santé devenue débile à aiguillonner, par l'amour-propre, le ministre de la marine Maurepas, à le presser de donner de l'importance à son administration, à insister dans toutes les circonstances pour qu'on relevât la marine de son abaissement et à montrer enfin, avec un frémissement d'indignation, les Anglais prêts à tout oser, à tout envahir, si l'on continuait à laisser la France sans flotte, sans officiers de marine, sans matelots exercés. Un

moment il eut quelque espérance de voir sortir le gouvernement de Louis XV de sa torpeur. En effet, l'Angleterre paraissait ne tenir compte de la longanimité de la France que pour se déclarer ouvertement contre elle dès que l'heure lui paraîtrait opportune, de se jeter sur ses colonies et detarir d'un coup toutes les sources de son commerce. Comme pour mettre un obstacle à ces desseins qui n'étaient plus un mystère pour personne, on chargea Duguay-Trouin, en 1733, de l'armement et du commandement d'une escadre de seize vaisseaux et de quatre frégates. Mais cet éclair d'énergie dura à peine le temps d'être entrevu; tout dans les ports militaires de France rentra bientôt dans le silence et le néant, et Duguay-Trouin mourut le 27 septembre 1736, sans que le règne de Louis XV lui eût fourni une page digne d'être ajoutée à l'histoire de ses campagnes si glorieuses.

# FORBIN

CHEF D'ESCADRE.

L'enfance et la jeunesse de Claude de Forbin, né le 6 août 1656, au village de Gardanne, en Provence, d'une ancienne et noble race, si elles présagèrent d'un côté un caractère résolu et entreprenant, d'un autre côté, par les plus fâcheux penchants, par des actes coupables, criminels même, durent inspirer les plus graves inquiétudes. L'absence de tout respect pour ses parents, une ténacité souvent brutale, une vanité sans bornes, une improbité qui allait jusqu'au larcin, une violente passion du jeu, des goûts de spadassin que signalèrent tout d'abord des querelles à coups de poing, puis des duels incessants, voilà ce qu'on trouve dans le tableau que Forbin lui-même a tracé de ses premières années dans ses *Mémoires*. A voir ses débuts, on s'étonne qu'il n'ait point suivi la carrière de ces aventuriers fameux, connus sous la dénomination de *flibustiers,* qui remplissaient à cette époque les mers d'Amérique de leurs audacieuses prouesses, jouaient leur vie comme leur or, élevaient le brigandage, s'il est possible, à la hauteur de l'héroïsme, et, quand ils étaient d'ailleurs de noble race comme Grammont ou de Lussan, deux des plus célèbres d'entre eux, se drapaient fièrement dans leurs superbes rapines comme dans des manteaux de princes. Certainement il y avait du flibustier dans Forbin. Toutefois son orgueil même le sauva, et le sentiment d'un grand nom à bien porter, d'une longue suite d'aïeux à ne pas faire dégénérer, tempéra d'abord par quelques généreux éclairs d'honneur, puis releva cette nature viciée avant l'âge, jusqu'à en faire, sinon un grand homme, du moins un homme illustre.



# FORBIN

[illegible]



Imp. Lemercier, Paris

Forbin.

Forbin servit d'abord sur les galères où on le fit garde de l'étendard ; il se trouva en cette qualité sur l'escadre de Valbelle, qui allait à Messine en 1675. Les gardes de l'étendard ayant été réformés, il prit du service sur terre et entra dans une compagnie de mousquetaires que commandait son parent, le bailli de Forbin ; il fit ainsi la campagne de Flandre en 1676. L'année suivante il rentra dans la marine et fut nommé enseigne de vaisseau au département de Brest. Ayant voulu faire un tour en Provence avant de se rendre à sa destination, il eut encore un duel dans lequel il tua son homme et fut lui-même blessé. Mais, à son arrivée à Brest, il apprit qu'il était activement poursuivi pour ce fait, et afin d'échapper à l'édit du roi qui ne faisait aucune grâce aux duellistes, il ne trouva, dit-il dans ses *Mémoires*, d'autre moyen que de se faire condamner par le parlement d'Aix comme meurtrier ; la sentence portait qu'il aurait la tête tranchée. Mais si l'on s'en rapporte à lui, c'était une pièce montée ; il courut à Aix avec des lettres de grâce que l'on entérina, et son affaire fut finie après quelques heures de prison. Néanmoins il avait perdu son emploi ; il usa, de concert avec sa famille, pour en retrouver un semblable, d'une fraude assez bizarre ; ayant un de ses frères qui était enseigne de marine et que l'on voulait retirer du service à cause de sa mauvaise santé, on le troqua contre lui à l'aide du rapprochement d'âge et de la ressemblance entre eux, sans que l'on y prît attention. Forbin fut alors employé à dresser les troupes de marine, et s'en acquitta de manière à mériter les témoignages publics de la satisfaction de ses chefs. En 1680, il suivit le vice-amiral Jean d'Estrées dans une campagne pacifique aux Antilles. On mouilla au Petit-Goave de l'île Saint-Domingue, où l'on trouva une troupe de flibustiers, et à leur tête Grammont, qui revenaient de piller Maracaïbo et plusieurs autres villes de la Nouvelle-Espagne. Un jour, dit Forbin, le flibustier Grammont jouant au passe-dix avec le fils du vice-amiral d'Estrées, lui massa dix mille piastres et lui fit quitter les dés, ce personnage, quoique gros seigneur, ne trouvant pas à propos de tenir tête à un aventurier qui avait peut-être deux cent mille piastres dans ses coffres. Forbin prit part aux expéditions et bombardements d'Alger en 1682 et 1683, sous les ordres du grand Duquesne, et y montra beaucoup de hardiesse et de sang-froid. Au retour de la seconde de ces expéditions, il fut récompensé par le grade de lieutenant de vaisseau,

et servit en cette qualité sur un bâtiment commandé par le marquis de Villette-Mursai, qui conduisit une ambassade extraordinaire en Portugal.

Un Grec, nommé Constance, devenu ministre principal du roi de Siam, ayant eu l'idée d'envoyer des ambassadeurs à Louis XIV de la part de son maître, dans le but de solliciter l'alliance de ce monarque, comme garantie contre l'ambition des Hollandais, en veine alors de soumettre toutes les Indes orientales à leur commerce, et Louis XIV, à son tour, ayant résolu de se faire représenter extraordinairement auprès du roi de Siam, à la fois dans le but de prendre possession de ports et d'établissements qu'on lui offrait en échange de ses services et de répandre la religion chrétienne dans ces lointains pays, Forbin obtint d'être nommé major de l'ambassade dont le chevalier de Chaumont, capitaine de vaisseau, était le chef. Il fut chargé de l'armement à Brest du vaisseau *l'Oiseau* et de la frégate *la Maligne*, qui devaient transporter l'ambassadeur et sa suite, composée de six pères jésuites, embarqués comme mathématiciens, de quatre missionnaires, de l'abbé de Choisy, et de plusieurs gentilshommes. On mit à la voile le 3 mars 1685, aux cris de « Vive le roi ! » Le 23 septembre suivant, on mouilla à la *Barre de Siam*, qui n'est autre chose qu'un grand banc de vase formé par le dégorgement du Meïnam (c'est-à-dire Mère-des-Eaux), à deux lieues de l'embouchure de ce fleuve sur lequel est située l'ancienne capitale du royaume de Siam. Forbin ne fut que fort peu enchanté de ce royaume dont on lui avait conté tant de merveilles, et qui ne lui présentait, à son entrée, que de petites maisons de cannes couvertes de feuilles de palmies, des individus assis à terre, n'ayant sur tout le corps qu'un morceau de toile, et ruminant, dit-il, comme des bœufs. Au bout de six jours, on vit arriver à bord de *l'Oiseau* deux envoyés du roi de Siam, avec un vicaire apostolique nommé de Lano, l'évêque de Métellopolis et l'abbé de Lionne; et, après quinze jours de préparatifs, l'ambassade française fit son entrée solennelle dans Youdra, ancienne capitale du royaume de Siam, où le palais du monarque contrastait par un certain aspect de splendeur avec le reste de la ville misérablement bâtie sur un terrain coupé par des canaux et par les bras nombreux du Meïnam. A un signal donné, le mystérieux souverain de Siam parut tout à coup à une fenêtre, portant un grand chapeau pointu, un vêtement couleur de feu et d'or, une riche écharpe

dans laquelle était passé un poignard, et ayant aux mains une multitude de bagues du plus grand prix. Le prince étant toujours à la fenêtre, l'ambassadeur français, qui était assis dehors sur un fauteuil doré que portait une estrade recouverte de velours cramoisi, se leva, prononça un discours que le ministre grec interpréta, et présenta une lettre de Louis XIV dans une coupe d'or placée au bout d'une manche d'environ trois pieds et demi également d'or. Le roi de Siam remarqua Forbin qui, en qualité de major, était chargé de beaucoup de pourparlers, et souhaita de le retenir auprès de lui. Le ministre Constance affermit le prince dans cette idée, et insista auprès de l'ambassadeur pour que son major restât. Quelques jours après, en effet, Forbin fut installé amiral et général des armées du roi de Siam et reçut le sabre et la veste, marques de sa nouvelle dignité. Le chevalier de Chaumont retourna bientôt en France, accompagné du jésuite Taschard qui, ayant mis dans ses intérêts le père Lachaise, confesseur de Louis XIV, réussit à obtenir l'armement de six vaisseaux à Brest, destinés à conduire une nouvelle ambassade dans le royaume de Siam. Pendant ce temps, Forbin, malgré tout l'amour du faste et de la parade qui était dans son caractère méridional, ne prenait que fort peu de goût aux éminentes dignités siamoises dont on l'avait honoré, et les chasses royales à l'éléphant, pour si curieuses qu'elles fussent, ne l'avaient pu même distraire du souvenir de Versailles et de la France. Il se rendit à Bankok, sur le Meïnam, au-dessous d'Youdra, pour y faire travailler à un fort dont on devait faire la remise aux soldats français que la nouvelle ambassade amènerait. Peu après, le roi de Siam éleva Forbin à la dignité d'*Opra sac di son craam*, ce qui signifiait une divinité qui a toutes les lumières et toute l'expérience pour la guerre. Par les soins de ce lieutenant de vaisseau transformé en généralissime, les troupes siamoises furent assez convenablement dressées à l'européenne. Forbin fit quelques expéditions contre les Macassars, pirates de la mer des Indes, qui, à la suite de l'hospitalité que le roi de Siam avait donnée à trois cents d'entre eux poursuivis par les Hollandais, avaient jeté le trouble dans le royaume. Fatigué du genre de vie qu'il menait et de ses démêlés avec le ministre Constance, Forbin n'attendit pas l'arrivée de la nouvelle ambassade française, pour quitter le royaume de Siam. Prétextant de sa santé, il obtint son congé et s'embarqua sur un bâtiment de la compagnie française des Indes qui était venu de Pondi-

chéry et se disposait à y retourner. Il ne tarda pas à arriver dans cette dernière ville où il fut parfaitement accueilli par le représentant de la compagnie française, nommé Martin, et étudia les mœurs, les coutumes et la religion des Hindous, ainsi que la nature même du pays.

Un vaisseau du roi, commandé par le capitaine Duquesne-Guiton, neveu du grand Duquesne, le ramena en France à la fin de juillet 1688, environ trois ans et demi après son départ avec le chevalier de Chaumont. Forbin, admis auprès du ministre Seignelay et de Louis XIV lui-même, pour rendre compte de ce qu'il avait vu, parla du royaume de Siam d'une manière peu favorable et suivant les ennuis qu'il y avait éprouvés. Il était d'ailleurs bien aise de contredire les rapports des missionnaires qui avaient fait un tableau par trop pompeux de ce pays ; de sorte qu'il y eut exagération des deux côtés, et en résumé peu de profit pour la France.

Quand la paix de Nimègue fut rompue, Forbin, redevenu simple lieutenant, eut tout d'abord le commandement d'une frégate de seize canons, avec ordre de croiser dans la Manche, et s'empara presque immédiatement de quatre navires marchands qu'il conduisit à Dunkerque. Peu de jours après il partit, en compagnie de Jean Bart, pour escorter des convois, et fit avec cet illustre marin la campagne que nous avons déjà racontée et qui se termina par leur prison à Plymouth, bientôt suivie de leur évasion. Forbin n'eut pas plutôt touché la terre natale, qu'il courut en toute hâte à la cour, tandis que Jean Bart, plus modeste et moins ami des grandeurs, refusait de l'y suivre et attendait, loin de Versailles, sans la demander, la justice qui lui était due. Forbin apprit de la bouche de Seignelay qu'il était fait capitaine de vaisseau et qu'une gratification de quatre cents écus lui était accordée. Il se vante dans ses *Mémoires* que ce fut à son insistance pour que son compagnon de gloire et d'infortune fût compris dans les mêmes faveurs, que Jean Bart dut aussi le grade de capitaine. Mais Forbin est un homme qui aime tant à faire croire à son importance et à trancher du protecteur, que l'on est fondé à mettre en doute ce qu'il écrit à cet égard, comme en général tout ce qu'il a dit à propos de Jean Bart.

Forbin, après avoir servi quelques mois comme capitaine en second sous son frère, arma en course une flûte, très-bonne voilière, nommée *la Marseillaise*, partit de Brest, et au bout de deux jours

attaqua un bâtiment anglais. Un coup de fusil qu'il reçut dans le visage l'empêcha de poursuivre l'avantage qu'il avait déjà sur l'ennemi. Il se dédommagea de la fuite du premier bâtiment par la capture d'un autre de la même nation, qu'il fit vingt-quatre heures après. Assailli par une tempête qui le jeta dans le canal de Bristol, il ne dut son salut et celui de son bâtiment qu'à sa présence d'esprit. En revenant à Brest, il prit un navire flessinguois qu'il amena à bon port. L'année suivante, 1690, monté sur le *Fidèle*, il servit sous les ordres de Tourville, et se trouva à la bataille de Beveziers. Il poursuivit un vice-amiral hollandais à trois ponts, qu'il fut même sur le point de brûler. Peu après, il fit partie de l'escadre détachée pour aller croiser dans le Nord sous les ordres du brave de Relingue, et revint ensuite désarmer à Dunkerque. En 1691, il fut placé sous les ordres de Jean Bart, bien qu'étant son égal en grade, et fit avec lui la célèbre campagne qui commença par la sortie de Dunkerque à travers les intervalles des vaisseaux ennemis, atteignit au cœur le commerce de l'Angleterre et de la Hollande, et donna lieu à une descente sur les côtes d'Écosse dans laquelle Forbin se signala particulièrement. A la suite de ce coup de main, Forbin, s'étant trouvé un moment séparé du reste de l'escadre, brûla, chemin faisant, quatre bâtiments anglais, puis alla dans un port de Norwége, assigné pour rendez-vous général ; il y retrouva Jean Bart. Après quoi les deux célèbres marins revinrent ensemble à Dunkerque à la fin de l'année 1691.

C'est vers cette époque que Forbin se vante d'avoir introduit Jean Bart à la cour et de l'y avoir montré en quelque sorte comme un animal curieux, insolence gratuite qui témoigne seulement de la jalousie de son auteur et du dépit qu'il éprouvait de l'avoir eu dernièrement pour chef et de ne le point égaler en réputation. Forbin se retrouva, en 1692, sous les ordres de Tourville, lors de la bataille et du désastre de la Hougue. Son vaisseau, nommé *la Perle*, fut criblé de coups de canons, et abordé par un brûlot dont il ne se délivra enfin qu'avec beaucoup de peine. Toutefois il fut l'un de ceux qui se sauvèrent et arrivèrent à Saint-Malo. Forbin avait été grièvement blessé dans la bataille. Après s'être radoubé, il eut ordre d'aller croiser à l'entrée de la Manche avec deux autres capitaines ; il attaqua, en leur compagnie, une flotte marchande hollandaise, escortée par deux vaisseaux de guerre, aborda le principal de ceux-ci et l'enleva, tandis que ses

deux compagnons se rendaient maîtres de l'autre. Il prit encore, en ce qui le concernait, trois des bâtiments marchands. En 1693, il eut sa part de la brillante affaire de Lagos, dans laquelle Tourville dispersa et ruina la grande flotte de Smyrne et son escorte. Forbin, monté encore sur la *Perle*, brûla trois des bâtiments marchands, et en prit un quatrième. La blessure qu'il avait reçue au genou à la Hougue le força à quelque repos. Il eut ensuite le commandement de la marine à Bayonne, et fut chargé de s'opposer à des descentes que l'on soupçonnait l'ennemi de vouloir faire du côté de Saint-Jean-de-Luz. En 1695, il eut la conduite du vaisseau *le Marquis*, et fut adjoint au capitaine Pallas pour donner la chasse aux Flessinguois et les empêcher de troubler le commerce de la France. Préalablement, les deux capitaines eurent ordre de convoyer une flotte marchande dans le Levant. Après avoir touché à Malte, ils attaquèrent, à la hauteur de l'île Cérigo, un vaisseau hollandais qui semblait devoir être secouru par six autres bâtiments que l'on voyait venir à pleines voiles, quand Forbin risqua un abordage et l'enleva. Les bâtiments que l'on avait aperçus continuèrent paisiblement leur route, et le vainqueur amarina sa prise qui portait soixante-huit pièces de canon, deux cent soixante hommes d'équipage et une cargaison qui avait coûté 560,000 piastres. Les deux capitaines français revinrent ensuite à Malte où les attendaient vingt navires marchands auxquels ils devaient servir d'escorte. Après avoir de nouveau quitté cette île, on donna la chasse à deux corsaires de Flessingue, et Forbin en prit un tandis que Pallas prenait l'autre. Étant revenu à Toulon, Forbin eut ordre d'armer deux vaisseaux dans la Méditerranée, de couvrir le commerce, et de donner encore la chasse aux corsaires ennemis. Il se rendit d'abord devant Alger, pour forcer les Barbaresques à observer la paix. Chemin faisant, il s'empara, à la hauteur de Majorque, d'un bâtiment anglais qu'il envoya à Toulon. Après quelques pourparlers avec les Algériens, il cingla pour Céphalonie, d'où il revint bientôt pour aller croiser devant le phare de Messine. Comme il était sur les côtes de Calabre, il força deux corsaires majorquins à s'échouer, et un moment après s'en rendit maître, malgré l'opposition des gens de la côte ; il fit sauter en outre un petit bâtiment napolitain armé en course. Il convoya avec tant de succès une flotte marchande jusqu'à Marseille, que la chambre de commerce de cette ville le força d'accep-

ter un présent de deux mille livres. En 1697, il suivit le vice-amiral d'Estrées dans son expédition sur les côtes de Catalogne. En 1699, il fut compris dans une promotion de chevaliers de Saint-Louis. L'année suivante, il fit partie d'une escadre chargée de soutenir le commerce contre les corsaires barbaresques.

Quand la guerre fut déclarée à propos de la succession d'Espagne, Forbin, qui avait eu le bonheur de survivre à Jean Bart, fut envoyé avec deux frégates, l'une de seize canons, l'autre de huit, afin d'intercepter les secours que l'on faisait passer d'Allemagne, par le golfe, à l'armée du prince Eugène en Italie. Ayant remarqué de mauvaises intentions de la part des Vénitiens, il profita du renfort qu'il reçut de deux petites frégates, l'une de dix, l'autre de huit canons, pour ne laisser passer aucun bâtiment vénitien sans le visiter. Il arrêta même quatre-vingts navires de la république qui se rendaient à Trieste, et les eût brûlés sans l'ordre contraire que lui envoya l'ambassadeur de France. Forbin, pour se dédommager, alla incontinent bloquer le port de Trieste, pour empêcher un convoi d'en partir; mais un nouvel avis de l'ambassadeur français lui fit quitter sa station, et des secours parvinrent de Trieste à l'armée impériale, quoique la république de Venise se fût engagée à les arrêter elle-même. L'ambassadeur, se voyant joué, ordonna aussitôt à Forbin de rentrer dans le golfe, d'y faire, sous des apparences indirectement hostiles, tout le mal qu'il pourrait aux Vénitiens, et d'y brûler un vaisseau anglais de cinquante canons; Forbin ne se le fit pas dire à deux fois; les étincelles de l'incendie du vaisseau anglais volèrent jusque sur les palais de la superbe Venise. Après cette exécution il retourna devant Trieste, mais non plus seulement pour en bloquer le port; il réduisit une partie de la ville en cendres. Il préparait le même sort à Tunis, quand le gouverneur offrit de composer moyennant une somme de quarante mille écus; mais le lendemain, avant que Forbin eût reçu la somme promise, des secours puissants arrivèrent à la ville, qui forcèrent l'escadre française à lever l'ancre. La saison avancée ramena Forbin à Toulon. Cette croisière fit le plus grand honneur au marin provençal, et lui aurait acquis dès-lors le grade d'officier-général si sa conduite privée et son caractère difficile n'eussent singulièrement nui à son avancement. Il eut seulement cinq cents écus de gratification et beaucoup de compliments.

En 1703, 1704 et 1705, Forbin protégea avec succès le commerce de la France dans le Levant, et à la fin de la dernière de ces années, il eut le commandement de l'escadre de Dunkerque qui devait être de huit vaisseaux. Il se mit en mer au printemps de l'année 1706, et deux jours après, à la hauteur d'Ostende, tomba sur une flotte anglaise de quarante bâtiments marchands convoyés d'un vaisseau de guerre et de deux frégates, mit l'escorte en fuite et enleva dix des navires les plus richement chargés qu'il envoya à Dunkerque. Ayant eu avis qu'une flotte de commerce anglaise allait partir pour la Russie, il chassa de son côté et la réduisit à ne pas sortir de l'année. Il brûla cinquante petits bâtiments pêcheurs, gagna les côtes de Norwége pour y épier le passage des flottilles hollandaises, évita une escadre de quinze vaisseaux ennemis qui étaient à sa recherche, fit le tour de l'Écosse et de l'Irlande, enleva un bâtiment de la compagnie hollandaise portant une cargaison de 120,000 écus, fit encore deux autres prises considérables, et entra victorieusement à Brest. En étant bientôt ressorti, il évita avec le même succès la poursuite des escadres de guerre plus fortes que la sienne, rencontra à la hauteur de Hambourg une flotte marchande hollandaise d'environ cent voiles, escortée par six vaisseaux de guerre, attaqua ceux-ci à l'abordage et en détruisit trois. L'année suivante 1707, ayant remis à la voile de Dunkerque, il combattit une flotte marchande anglaise qui venait de sortir des dunes sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre, aborda le vaisseau commandant de l'escorte et s'en rendit maître, ainsi que de vingt-deux des navires marchands. A son retour il fut élevé au grade de chef d'escadre dont il remplissait déjà les fonctions avec tant d'éclat, et quitta alors le titre de chevalier pour prendre celui de comte. Il se remit bientôt en course, et fit route pour la mer Blanche. Dès les premiers jours il brûla huit bâtiments ennemis. Il rencontra par le travers de l'île Kilduin, près des côtes de la Laponie russe, une vingtaine de navires anglais qui allaient en Russie, les prit tous, mais, embarrassé de ses richesses mêmes, jugea à propos de brûler quinze d'entre eux, n'en réservant que cinq. Peu après, à l'île Wardéhuns, près des côtes de la Laponie norwégienne, il enleva vingt-cinq navires hollandais que leur escorte avait été réduite à abandonner. Le butin fut immense et tous les équipages français s'y enrichirent. Forbin revint de cette brillante

campagne après avoir fait plusieurs autres captures encore, et pour déjouer les plans des ennemis qui l'attendaient, il alla désarmer à Brest au lieu de se rendre à Dunkerque où on l'attendait. L'année 1707 n'était pas finie, que déjà Forbin remettait à la voile et joignait son escadre à celle de Duguay-Trouin qui servit sous ses ordres dans cette occasion. C'est alors qu'ils firent ensemble la campagne fameuse dont on a parlé dans la vie de ce dernier marin, et de laquelle il leur revint à chacun une part glorieuse. L'année suivante, 1708, Forbin fut chargé de conduire en Écosse le prétendant, fils de Jacques II, avec un corps de troupes, sous les ordres du comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon. La traversée fut fort habilement dirigée, et l'on évita toutes les flottes anglaises et hollandaises; mais lorsqu'on fut arrivé au golfe d'Édimbourg et qu'on eut fait les signaux convenus, on fut fort surpris de voir que les Écossais n'y répondaient point. Forbin, jugeant que le coup était manqué, remit à la voile et fit prudemment une fausse route vers le nord. L'armée ennemie le poursuivit; mais ayant eu l'adresse de lui échapper et de reprendre pendant la nuit la route des côtes de France, il arriva heureusement à Dunkerque. A quelque temps de là, en 1710, mécontent qu'on ne l'élevât point au rang de lieutenant-général, n'ayant rien à espérer du ministre Jérôme Pontchartrain avec qui il était au plus mal, il allégua ses longues fatigues pour demander un congé absolu. Il l'obtint, et se retira, après quarante ans de service, dans une maison de campagne auprès de Marseille. Là, rendu à lui-même, il dépouilla le vieil homme, donnant l'exemple de la conduite la plus religieuse, rigide pour lui-même, indulgent pour les autres; il ne parut plus avoir souci des richesses qu'il avait amassées que pour les distribuer aux pauvres. Il s'occupa aussi de rassembler ses Mémoires, et d'en confier la rédaction à une plume plus exercée que la sienne; mais il n'eut pas assez de force pour empêcher son ancien caractère d'y apparaître dans tout son jour, et cette sorte de confession publique fit plus de tort que de bien à sa mémoire. Forbin mourut en 1733, à l'âge de 77 ans. On a dit de lui qu'il avait la tête d'un général et la main d'un soldat.

---

# LA BOURDONNAIS

COMMANDANT GÉNÉRAL DES VAISSEAUX DE LA COMPAGNIE DES INDES, FONDATEUR DES COLONIES DE L'ILE BOURBON ET DE L'ILE DE FRANCE.

Entre deux marins illustres qui ont signalé les bonnes années du règne de Louis XV, nous choisissons, ne pouvant leur donner place à l'un et à l'autre, celui qui fut surtout marqué au cachet de l'originalité et du génie ; entre le vainqueur des Anglais et de l'amiral Byng à Port-Mahon et le vainqueur de ces mêmes Anglais dans la mer des Indes, entre celui qui fit de grandes choses avec une flotte royale et celui qui en fit de plus grandes encore avec une escadre miraculeusement improvisée par son cerveau créateur, nous choisissons le second ; entre La Galissonnière et La Bourdonnais, nous prenons le dernier pour le présenter, dans un cadre isolé, à l'admiration et à la reconnaissance des Français et de l'humanité tout entière : car La Bourdonnais, par ses œuvres de fondateur, est un de ces hommes dont on a dit que le monde entier était leur patrie et que toutes les nations pouvaient les revendiquer comme leur appartenant.

Quand la ville de Saint-Malo vit naître, en 1699, Bertrand-François Mahé de la Bourdonnais, d'une famille ancienne de Bretagne, elle était occupée des exploits d'un autre de ses enfants, de Duguay-Trouin. Ce fut aux échos produits par ce grand nom, que le jeune La Bourdonnais sentit ses premières émotions, ses premiers bondissements pour la patrie et la gloire. Dès l'enfance, il montra une volonté puissante, un prodigieux empire sur lui-même ; il commença par commander au sommeil qui fait ordinairement passer la moitié de la vie dans les apparences de la mort, et en acquit une telle habitude qu'il

s'éveillait toujours à la minute qu'il s'était prescrite. Jamais d'ailleurs il ne se permettait un repos consécutif de plus de deux ou trois heures. Son ardente imagination, en le poussant vers mille genres d'études à la fois, menaçait de les lui faire effleurer tous, sans lui laisser tirer un parti sérieux d'aucun ; il sentit à propos ce danger, s'arrêta, pour les approfondir, aux sciences exactes qui forment l'habile marin, l'homme de guerre et l'administrateur, et, sans les oublier, les aimant toujours, se livra beaucoup moins à ses goûts pour les belles-lettres et les arts.

Dès l'âge de dix ans, il s'embarqua pour un voyage dans la mer du Sud. A quatorze ans, il entreprit un second qui le conduisit aux Indes orientales et aux îles Philippines. Un savant jésuite, avec qui il fit cette longue navigation, frappé de ses étonnantes dispositions, lui enseigna alors les mathématiques. La mer paraissait être devenue l'élément de La Bourdonnais. Elle le revit en 1716, 1717 et 1718, parcourir, d'un pôle pour ainsi dire à l'autre, ses routes les plus périlleuses, mais qu'il aimait pour leurs hasards et leurs dangers mêmes. En 1719, il entra comme second lieutenant au service de cette célèbre compagnie française des Indes qui n'eût jamais été anéantie par la compagnie anglaise, si elle eût mieux su honorer et respecter les hommes de génie après se les être attachés. Il partit pour Surate, et, à son retour, fut fait premier lieutenant. Les longues traversées étaient pour lui des occasions de méditation et de travail; pendant l'une d'elles, en 1723, à l'âge de vingt-quatre ans, le lieutenant composa un *Traité sur la mâture des vaisseaux*, qui surprit beaucoup venant d'un si jeune homme, et mérita les applaudissements des gens du métier.

Audacieux et dévoué autant qu'habile, on vit La Bourdonnais, dès ses premières campagnes pour la compagnie des Indes, risquer le passage de l'île Bourbon à l'île de France, trajet de quarante lieues, sur une simple chaloupe, et de ce voyage aventureux ramener un bâtiment au secours d'un vaisseau de la compagnie, qui coulait bas, manquait de tout, et qu'il mit ainsi en état de revenir en France. Élevé à cette occasion au grade de capitaine en second par la compagnie des Indes, il se rembarqua en 1724 en cette qualité, et, toujours prompt à profiter des heureuses rencontres, il se fit instruire par un ingénieur du roi, nommé Didier, qui se trouvait à bord, dans l'art de

la fortification et dans la tactique. La Bourdonnais en savait autant que son maître en arrivant à Pondichéry, en 1725. Là, il trouva une escadre appartenant à la compagnie des Indes et placée sous les ordres d'un intrépide officier de la marine royale, nommé Pardaillan, qui se disposait à aller conquérir Mahé, à l'embouchure de la rivière du même nom, du côté de Malabar. Quoique La Bourdonnais n'eût qu'un grade secondaire, Pardaillan, l'acceptant pour ce qu'il valait, le chargea du détail d'une grande partie des opérations de guerre. Les Français, arrivés devant Mahé, rencontrèrent des obstacles qu'ils n'avaient pas prévus. La côte était d'un difficile accès, et les indigènes à qui l'on avait affaire pouvaient facilement inquiéter le débarquement. La Bourdonnais imagina alors, pour faciliter la descente, une nouvelle construction de radeaux. Chacun d'eux portait trois cents hommes et une pièce de canon ; ils étaient bastingués, comme à l'ordinaire, avec des balles de coton, et avaient une espèce de pont-levis de son invention, qui d'abord mettait les troupes à couvert de la mousqueterie, et, s'abaissant ensuite sur le rivage, facilitait la descente en bon ordre. Cette invention réussit, et le débarquement s'opéra sans perte d'un seul homme. La conquête de Mahé, qui s'ensuivit, fut ainsi due en grande partie à La Bourdonnais. Pardaillan lui en déféra publiquement l'honneur.

Le gouverneur de Pondichéry, nommé Le Noir, s'était épris des rares talents et du beau caractère de La Bourdonnais, et, sur les plans de ce marin, forma une société ayant pour but de faire des armements combinés sur les besoins et le superflu des peuples de l'Inde. La Bourdonnais quitta alors le service stérile de la compagnie, pour donner un libre essor à son génie commercial. Embarqué sur le bâtiment *le Pondichéry*, comme associé, capitaine et subrécargue, il alla au Bengale et à Moka, d'où il rapporta des bénéfices immenses. Par cet exemple qu'il donna aux établissements français de la mer des Indes, il fut le promoteur d'un grand nombre de fortunes particulières. Dans un second voyage à Moka, La Bourdonnais rendit de si grands services aux Portugais, dont les Français avaient eu à se louer à la prise de Mahé, que le vice-roi de Goa, pour retenir quelque temps à son service un homme si précieux, lui remit de la part du roi de Portugal, avec l'Ordre du Christ et des lettres de hidalgos donnant rang dans la noblesse portugaise, le brevet de capitaine de vaisseau.

Peu après, en 1730, avec l'agrément du gouverneur de Pondichéry, La Bourdonnais reçut la commission d'agent du roi de Portugal à la côte de Coromandel, prit le commandement d'un des vaisseaux de ce souverain, et partit pour assiéger Mont-Baze, que les indigènes avaient enlevé aux Portugais. En passant devant Calicut, il somma le zamorin ou souverain de ce pays de lui payer le tribut qu'il devait à tout vaisseau du roi de Portugal. Le zamorin, plein de confiance dans les bas-fonds qui environnaient les côtes de ses États, répondit par un refus; aussitôt La Bourdonnais s'empara de deux bâtiments indous qui tiraient moins d'eau que le sien, y mit du canon, et vint battre Calicut avec tant d'activité, que le prince, pour prévenir une destruction totale, accorda ce qu'on désirait. On était prêt à tomber sur Mont-Baze, quand le changement du vice-roi de Goa entraîna l'abandon du projet. La Bourdonnais, qui déjà n'avait plus rien à ambitionner du côté des richesses, prit alors le parti de venir revoir le pays natal. On était en 1733. Un voyage qu'il fit à Paris le mit en rapport avec le contrôleur-général des finances Orry et le commissaire royal à la compagnie des Indes, Fulvy. Ce qu'il leur dit de l'île de France, jusque-là aussi peu connue que mal appréciée, les étonna par la nouveauté, la grandeur et la justesse des vues; il développa les immenses avantages qu'une habile administration pourrait tirer d'une possession à laquelle, disait-il, la nature avait donné une position, des ports, un sol, et tout ce qu'on pouvait désirer pour en faire l'entrepôt de la France et de l'Asie, le boulevard des établissements et du commerce français dans l'Inde. Il fut compris, et l'on jugea que l'homme qui avait conçu le plan était seul capable de l'exécuter. La Bourdonnais fut nommé gouverneur général des îles de France et de Bourbon pour la compagnie des Indes. Dès qu'il fut arrivé dans les îles de son gouvernement, La Bourdonnais les étudia à fond. Son heureuse pénétration, son infatigable activité, abrégèrent le travail. Il établit partout la discipline et la subordination, maniant avec autant d'adresse que de sévérité des esprits fougueux et qui jamais encore ne s'étaient vus retenus dans les bornes du devoir et de l'obéissance. Après avoir réglé les intérêts moraux comme eût fait un législateur consommé, il prit soin, en bon père, des intérêts matériels des colons. Le premier, il dota les îles de France et de Bourbon de leurs plantations de cannes à sucre, et il établit des raffineries qui produisirent presque immédiate-

ment à la compagnie des Indes des sommes considérables. Il fonda aussi des fabriques de coton et d'indigo, fit cultiver le riz et le blé pour la nourriture des Européens, et naturalisa, dans les îles orientales de l'Afrique, pour la subsistance des esclaves, le manioc qu'il avait apporté du Brésil. Manquant d'ingénieur et d'architecte, La Bourdonnais se fit l'un et l'autre, et bientôt des maisons, des hôpitaux, des magasins, des arsenaux même, s'élevèrent à la place des cabanes, avec de bonnes fortifications pour protéger le tout ; des communications furent ouvertes, des canaux creusés, des ponts, des aqueducs, un port et des quais construits comme par enchantement. Avant l'arrivée de La Bourdonnais, on ne savait, à l'île de France, ce que c'était que de radouber ou de caréner un vaisseau. Le port de l'île de France ne tarda pas à être en aussi bonne renommée, pour la construction des vaisseaux, que celui de Lorient. C'est ainsi que cette île et celle de Bourbon, pour laquelle La Bourdonnais avait aussi médité le plan d'un port, naguère encore dédaignées comme d'inutiles rochers, devinrent en quelques jours l'orgueil de la mer des Indes, l'objet de la jalousie et de l'ambition des Anglais et des Hollandais. La Bourdonnais n'était pas seulement un génie créateur : il avait de plus en lui les moyens de défendre ses créations. On en avait pu juger lorsque des fortifications étaient sorties de terre par ses soins pour protéger son œuvre ; on en jugea mieux encore quand la guerre éclata entre la France et l'Angleterre.

Un peu avant cette époque, en 1740, La Bourdonnais repassa en France, à l'occasion de la mort de sa première femme. Il y apprit avec plus de douleur que de surprise, que ce n'étaient pas seulement les Anglais et les Hollandais que ses fondations rendaient jaloux, et qu'une forte cabale travaillait depuis longtemps déjà contre lui au sein de la compagnie des Indes, dont il était la fortune et la gloire. Un jour, un des directeurs de cette compagnie lui demanda avec aigreur : « Comment il avait pu s'y prendre pour faire si bien ses affaires et si mal celles de la compagnie ? — C'est, repartit-il avec un juste mouvement d'orgueil et d'indignation, parce que j'ai toujours fait les vôtres d'après vos ordres, et les miennes d'après mes lumières. »

Quand on sut que La Bourdonnais était si mal avec la compagnie, la calomnie et la diffamation, qui font toujours cortége aux grands hommes dans la disgrâce, se disposèrent à l'accabler. Un repris de

justice fut le principal auteur de ces mensonges. La Bourdonnais n'eut pas de peine à le confondre. La compagnie des Indes attesta, par un écrit signé de ses directeurs même les plus malveillants, que toutes les imputations dont le gouverneur des îles de France et de Bourbon avait été l'objet, étaient notoirement fausses. La Bourdonnais, autorisé par le cardinal premier ministre Fleury, rendit publique sa justification dans une lettre pleine de noblesse à laquelle la France entière applaudit. Ce triomphe ne fit qu'irriter ses ennemis. La Bourdonnais résolut de ne se plus venger d'eux que par de nouveaux services rendus au pays.

Il offrit sa démission de gouverneur des îles, et, sur les bruits de guerre qui étaient hautement répandus avec l'Angleterre, il proposa au ministre de la marine Maurepas d'armer deux vaisseaux et six frégates, et de partir pour l'Inde. « J'irai en course, disait-il, et, dans les premiers moments, je serai en état de ruiner le commerce des Anglais, et même d'entreprendre sur leurs colonies. Je remettrai à la compagnie des Indes, pour des lettres de change, tous les fonds dont je m'emparerai ; par là, elle se trouvera dispensée de faire sortir de l'argent du royaume. A l'égard des marchandises que je prendrai sur l'ennemi, j'en chargerai mes vaisseaux ; et, pour ne point blesser les priviléges de la compagnie, je transporterai mes cargaisons aux mers du Sud. Après la vente, je reviendrai par la Chine, et je changerai mon argent en or. Je passerai par les îles de France et de Bourbon ; là, je remettrai à la compagnie tous les fonds qu'elle voudra, et j'apporterai le reste en France. Si la guerre ne se déclare pas, je chargerai à fret pour la compagnie. Ainsi, quels que soient les événements, mon armement ne fera aucun tort à ses priviléges. Mais il est évident que si la guerre se déclare, je ferai le plus grand coup qu'on ait jamais fait sur mer. Maurepas parut sentir et goûter toute l'importance d'un aussi vaste projet. Mais en même temps il donna à entendre à La Bourdonnais que, dans l'opinion de la compagnie des Indes, la guerre ne devait pas s'étendre au delà du cap de Bonne-Espérance, parce que les deux compagnies, anglaise et française, s'étaient engagées à observer, l'une vis-à-vis de l'autre, la neutralité dans l'Inde. Le contrôleur général Orry, à qui ces idées furent communiquées, pria La Bourdonnais, au nom du roi, de garder son gouvernement et d'exécuter pour la compagnie le projet qu'il avait formé pour son

compte particulier ; il s'obligea à fournir deux vaisseaux de l'État, tandis que la compagnie des Indes en fournissait quatre et deux bâtiments propres à la découverte. En même temps La Bourdonnais fut nommé capitaine de frégate dans la marine royale. Il se rendit en conséquence à Lorient, où devaient venir le joindre les deux vaisseaux du roi ; mais il ne fut plus question de ceux-ci, et il se vit réduit à cinq bâtiments de guerre de la compagnie, portant depuis seize jusqu'à cinquante-six pièces de canon, avec douze cents hommes d'équipage, mal ou point exercés, et cinq cents soldats pour la totalité. Il s'embarqua, avec sa nouvelle épouse et sa famille, le 5 avril 1741, et arriva à l'île de France dans le courant du mois d'août ; il alla donner ses ordres à Bourbon, et fit voile ensuite pour Pondichéry, que les Marattes, population entreprenante et guerrière de l'Indoustan, menaçaient. Il trouva l'attitude des populations plus pacifique qu'il ne l'avait supposé autour de Pondichéry ; mais, en revanche, il apprit que l'établissement français de Mahé était mis en danger par les agresssions des Naïres, autre population guerrière ; à la demande du gouverneur et du conseil supérieur de Pondichéry, il se transporta aussitôt de ce côté, opéra un débarquement de troupes, attaqua les triples retranchements des ennemis, les força après plusieurs actions très-chaudes, et dégagea complétement le comptoir attaqué.

Après cette expédition, il revint dans son gouvernement des îles de France et de Bourbon. Par ses soins l'archipel des Séchelles, d'abord nommé, en son honneur, archipel de La Bourdonnais, fut découvert. La Bourdonnais, quelque temps après, envoya prendre possession, au nom de la France, de Mahé et de Praslin, les deux principales îles du groupe. Il s'assura aussi de l'île Rodrigue et de quelques autres dépendances naturelles de son gouvernement.

La Bourdonnais appelait maintenant la guerre comme un moyen sûr de ruiner dans l'Inde les ennemis de la France. Quels ne furent pas son désappointement et sa surprise, de recevoir, de la part de la compagnie des Indes, des ordres précis de désarmer et même de renvoyer immédiatement ses vaisseaux en France, au moment où il avait tout préparé pour arriver, à coup sûr, à l'exécution de son plan. Il n'y avait plus de doute : la compagnie française était dupe des promesses de neutralité du gouvernement anglais vis-à-vis d'elle. Mais, à peine La Bourdonnais s'était-il conformé aux ordres qu'il avait reçus,

qu'une frégate lui apporta la nouvelle des hostilités ouvertes entre la France et l'Angleterre qui, nonobstant les engagements pris entre les deux compagnies, avait déjà envoyé une escadre dans la mer des Indes, pour y arrêter tous les navires marchands français. A chaque prise que le commandant de cette escadre faisait, il disait, singulière différence pour la France : « Nous exécutons contre vous ce que M. de La Bourdonnais avait projeté contre nous. » Pondichéry fut menacé tout à la fois par les Anglais et par les populations que ceux-ci avaient fait entrer dans leurs intérêts. Tout ce que la France put envoyer dans la mer des Indes, ce fut un seul vaisseau de guerre et quelques bâtiments marchands. C'est avec cela que La Bourdonnais, ne désespérant jamais de lui-même, entreprit de former une escadre de guerre. N'ayant point de matelots, il compose ses équipages ou il en augmente le nombre avec des nègres. Manquant de canons, il prend une partie de ceux destinés à la défense de l'île de France. Dénué de vivres, il va en chercher à Madagascar. Dans cette traversée, assailli d'une violente tempête, il voit tous ses bâtiments désemparés, plusieurs démâtés, un autre faire naufrage, et celui même qu'il monte, sur le point d'être englouti dans les flots. Rien ne l'étonne, rien ne lui est un insurmontable obstacle. Arrivé dans la baie d'Antongil et ayant mouillé près de l'îlot de Marosse, il acheta du possesseur du pays, toute la baie, une certaine portion du rivage et de l'île voisine, et choisit aussitôt le seul endroit propre à un quai. Des ateliers s'élèvent pour que l'on y travaille aux mâtures qu'il fait tirer de l'intérieur du pays à travers des marais et des fondrières où il pratique des chaussées. Une corderie est établie, et en dédoublant ses câbles, l'industrieux marin se procure des agrès. Il rassemble tous les vieux fers, construit des forges, dresse des ouvriers, et les cercles de ses mâts sont bientôt façonnés. Tout cela, malgré des pluies continuelles, une épidémie, et, de plus, le mauvais vouloir de quelques-uns, fut exécuté avec tant de diligence et d'opiniâtreté, qu'en quarante-huit jours, neuf bâtiments furent en état de tenir la mer et d'aller à la recherche de l'ennemi.

On le rencontra, le 7 juillet 1746, à cinq heures du matin, à la hauteur de Négapatnam, dans le golfe de Bengale. L'escadre anglaise, aux ordres du commodore Peyton, était forte de cinq vaisseaux et une frégate, et était nécessairement beaucoup mieux armée et équipée

que l'escadre française. Néanmoins ce fut avec un cri de joie que celle-ci accepta sur l'heure l'idée de combattre. Le temps était serein, la mer belle, et il ventait petit frais. Le commodore Peyton sut se conserver l'avantage du vent. La Bourdonnais, perdant l'espérance de le pouvoir gagner, mit en travers ses huniers pour attendre l'ennemi dans quelque position que ce fût, et l'action s'engagea. Elle fut si vive que le commodore anglais écrivit qu'il n'en avait jamais vu une aussi chaude. L'activité du côté des Français suppléait à la disproportion dans le nombre des pièces d'artillerie et dans la force des bâtiments. L'*Achille* de soixante canons, que montait La Bourdonnais, tira à lui seul mille coups en moins de deux heures. Après deux ou trois heures de combat, l'escadre anglaise, toute dégréée, se retira dans la baie de Trinquemalé, à l'île de Ceylan. Mais ayant su que La Bourdonnais avait décidé de l'y aller chercher pour la brûler, elle disparut tout à fait. La Bourdonnais avait assuré la mer des Indes aux Français.

Après cette campagne, il conduisit son escadre improvisée à Pondichéry où il se trouva en contact avec le nouveau gouverneur Dupleix, homme d'un grand génie, mais d'une ambition et d'une passion de commandement qui devaient entraîner les plus déplorables difficultés. De deux personnages prodigieusement doués, de La Bourdonnais et Dupleix sur le même théâtre, c'était trop d'un; c'eût été assez d'une seule volonté. La compagnie, en donnant des pouvoirs indépendants l'un de l'autre au gouverneur de Pondichéry et au gouverneur des îles de la mer des Indes, ne l'avait pas su comprendre. Elle fit pis encore en donnant à ces deux hommes, également jaloux de leurs prérogatives, des instructions différentes.

Ce fut au milieu de ces premières difficultés que La Bourdonnais, tout malade qu'il était, entreprit d'assiéger les Anglais dans Madras. Il les poussa avec tant de vigueur, depuis le 15 septembre 1746, que, dès le 20, ils firent des propositions d'accommodement. Comme leurs envoyés lui demandaient quelle contribution il exigerait pour se retirer de devant leur ville, La Bourdonnais leur répondit : « Je ne vends point l'honneur, messieurs ; le pavillon de mon roi sera arboré sur Madras, ou je mourrai au pied de vos murs. » On ne fut pas dans l'obligation d'en venir à un assaut ; les Anglais consentirent à une capitulation qui leur laissait la faculté de se racheter ensuite, eux et leur établissement, pour la somme de 9 à 10 millions monnaie de France,

en outre des magasins du roi et de la compagnie d'Angleterre qui restaient au vainqueur, avec moitié de l'artillerie et des munitions de guerre de la place. Le pavillon français fut hissé sur les remparts à la place du pavillon anglais et salué de vingt et un coups de canon. Mais c'était à l'exécution des conventions du rachat arrêtées de part et d'autre sur la foi et l'honneur, que devaient commencer pour La Bourdonnais des malheurs et une persécution qui usèrent sa vie avant le temps. Sous prétexte qu'il avait outre-passé ses pouvoirs, il fut sommé par Dupleix de manquer à sa parole, ce qu'il refusa avec une noble fermeté. « Madras est ma conquête, disait-il, et il y va de mon honneur, de celui de mon pays, de celui de mon roi de tenir la capitulation qui m'y a fait entrer. — Une fois la ville prise, répondait Dupleix, elle devient place de mon gouvernement, et j'ai seul le droit d'en disposer. Dans ce déplorable conflit, l'armée et l'escadre victorieuses se déclarèrent pour La Bourdonnais ; le conseil, les employés et les officiers de Pondichéry pour Dupleix. La Bourdonnais apprit que son rival avait donné l'ordre de l'arrêter mort ou vif ; mais il sut faire échouer ce complot. La nature semblait conspirer contre lui avec les hommes. Un ouragan furieux dispersa tous les bâtiments de son escadre et en fracassa la majeure partie. Cela pourtant ne lui fit pas perdre de vue les projets qu'il avait sur divers comptoirs anglais et particulièrement sur Gondelour. Mais le refus que Pondichéry lui fit de tout secours, lui en rendit l'exécution impossible.

La Bourdonnais, cependant, oubliant les intérêts de sa personne et de son orgueil blessé, tenta un dernier effort pour s'entendre avec Dupleix. « Sitôt que le vent du nord sera bien établi, lui écrivait-il, je partirai avec les débris que j'aurai pu réunir, pour aller chercher remède à nos maux. C'est dans de pareilles occasions qu'il faut prouver qu'on est bon Français. Je souhaite que tout le monde veuille me seconder, et je ferai voir que les malheurs ne m'accablent point. » Dupleix resta inflexible. La Bourdonnais revint, dans le courant du mois de décembre 1746, à l'île de France, où il trouva le successeur qu'on venait de lui donner pour le payer de ses glorieux services. Il fut prié par celui-ci de prendre le commandement des vaisseaux de la compagnie destinés pour l'Europe. C'était encore un service qu'on lui demandait tout disgracié qu'il était, car il s'agissait de faire passer six bâtiments, dont plusieurs avaient à peine cent hommes d'équipage,

au milieu des escadres anglaises qui tenaient les mers. Après s'être vu sur le point de périr avec sa famille au passage du cap de Bonne-Espérance, il arriva à la Martinique où il avait ordre de laisser ses vaisseaux. Un nouveau projet qu'il avait conçu pour dédommager la France de toutes ses pertes, l'engagea à retourner au plus vite en France. Il se jeta, sous un nom supposé, dans une méchante barque, sans flèche, sans compas, sans carte et sans pilote, pour aller chercher, à l'île alors hollandaise de Saint-Eustache, des moyens de repasser dans sa patrie. Il arriva dans cette île comme par miracle, après avoir évité la poursuite d'un vaisseau anglais, et au moment où un épouvantable ouragan venait d'anéantir quarante bâtiments dans la rade. Lorsqu'au bout de deux mois il eut enfin trouvé un bâtiment pour le ramener en Europe, les circonstances forcèrent ce navire à passer en Angleterre au lieu de se rendre directement à Flessingue. Il fut visité à Falmouth ; La Bourdonnais fut reconnu et conduit à Londres prisonnier de guerre. L'Angleterre n'épargna ni égards, ni prévenances, ni offres pour se l'attacher ; elle lui parla de l'ingratitude de sa patrie ; mais le cœur de La Bourdonnais n'était susceptible d'aucun entraînement hostile à la France ; le grand homme ne se laissa point séduire par les plus brillantes perspectives. Pendant qu'il était si courtoisement traité à Londres, on tramait sa perte à Paris, on l'accusait d'avoir trafiqué des intérêts de son pays, et d'avoir lâchement trahi la confiance de son souverain. Il l'apprend, et ne se sert plus alors des sentiments généreux qu'il inspire en Angleterre que pour obtenir la faveur d'aller se présenter à ses juges. Il se rendit directement à Versailles, où il trouva tous les esprits prévenus par les mémoires venus de Pondichéry. Ce même homme que l'Angleterre avait laissé partir sur sa simple parole, et qui, de sa propre inspiration, était allé se livrer à ses accusateurs, fut nuitamment arrêté en vertu d'un ordre du roi, et jeté à la Bastille. Là, sans communications avec sa famille, désespérant de pouvoir encore une fois serrer sa femme et ses enfants dans ses bras, accablé de douleurs et d'infirmités, suite de ses glorieux services et de l'odieuse captivité qu'on lui imposait, il réclama vainement justice pendant plusieurs années.

La Bourdonnais eut encore assez de force dans son infortune pour écrire ses *Mémoires* à la Bastille. Il y joignit une carte de sa composition, qui put donner une idée juste de la localité des îles de France et

de Bourbon, de celle de Pondichéry, et de l'indépendance réciproque des deux gouvernements. Privé des moyens ordinaires d'écrire, la manière dont il vint à bout de tracer ses Mémoires et la carte à l'appui, n'est pas ce qu'il y ade moins curieux dans sa vie. Son génie inventif s'y révèle avec un art qui ne dément ni les créations de l'île de France et de l'île Bourbon, ni celle de l'escadre improvisée dans la baie d'Antongil. Des mouchoirs gommés avec de l'eau de riz furent son papier. Il composa son encre avec de la suie et du marc de café ; un sou marqué, recourbé et assujetti sur un morceau de bois, devint une plume et un crayon entre ses mains. Il n'eut besoin que de ses souvenirs pour faire sa carte avec la plus exacte justesse. Depuis vingt-six mois La Bourdonnais languissait au secret, lorsqu'on lui permit de communiquer avec un conseil. Enfin au bout de trois ans un jugement solennel proclama l'innocence du grand homme, de l'homme de bien. Mais, atteint d'une cruelle paralysie causée par sa longue détention, douloureusement affecté de la perte d'un frère, Mahé de la Villebague, qui l'avait secondé dans toutes ses entreprises, et qui venait d'expirer dans les fers, victime comme lui et à cause de lui, de la compagnie des Indes ; frappé dans sa famille, dans ses amis, dans sa fortune, La Bourdonnais ne sortit de la Bastille, accablé d'infirmités prématurées, que pour mourir en quelque sorte le lendemain, 19 septembre 1753, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Dupleix, à qui on l'avait sacrifié, fut sacrifié à son tour. Après avoir maladroitement mis deux hommes de génie en rivalité directe, la compagnie des Indes ne sut conserver ni l'un ni l'autre pour son service et sa gloire.

---

# SUFFREN

VICE-AMIRAL DE FRANCE, BAILLI DE L'ORDRE DE MALTE.

Le règne de Louis XVI n'offre qu'une période d'à peine cinq années de guerre maritime, et ces cinq années ont suffi pour faire surgir une foule d'hommes de mer éminents, les Suffren, les d'Estaing, les Kersaint, les La Motte-Piquet, les d'Orvilliers, les du Couëdic, les La Peyrouse, qui fut un excellent marin proprement dit avant d'être un illustre et infortuné navigateur ; les Guichen, les Kergariou, les Du Rumain, les Barras de Saint-Laurent, les Vaudreuil, les Borda, aussi brave capitaine qu'habile manœuvrier et savant distingué ; les La Touche-Tréville et d'autres encore qui prouvent que cette victorieuse époque, si les occasions de se signaler eussent été plus longues, ne l'aurait pas cédé à celle de Louis XIV. La vie militaire des grands hommes de mer du règne de Louis XVI se borne donc à cinq années au plus, mais elle a été, durant ce court espace, si active et si bien remplie, qu'à ne la prendre que par ses actes, elle semble avoir l'étendue d'un siècle. Entre tous ces grands hommes, la première place fut conquise en une seule campagne par un Provençal, Pierre-André de Suffren-Saint-Tropez, né au château de Saint-Cannat, appartenant à sa famille, le 13 juillet 1726. Il y avait longtemps déjà que ceux de sa maison donnaient de braves marins, particulièrement à l'Ordre de Malte. Le jeune Suffren, que l'on destinait aussi à cet Ordre religieux et militaire, n'attendit pas l'âge ordinaire où l'on se faisait recevoir *frère et chevalier*, pour manifester ses penchants maritimes. Résolu d'ailleurs à servir à la fois la *Religion* et la patrie, et à poursuivre tout ensemble deux moyens de se signaler

et deux moyens de fortune, il commença par ce qui était le plus menacé, à savoir par la France que l'Angleterre voulait absolument anéantir comme puissance maritime et coloniale. Le long règne de Louis XV n'était pas encore près de finir, quand Suffren s'embarqua, à l'âge de dix-sept ans, en qualité de garde-marine, sur l'escadre de Toulon que commandait La Bruyère de Court, doyen des lieutenants-généraux des armées navales de France, et qui avait pris des leçons du bon temps. Suffren put commencer ainsi à s'instruire à l'école d'un homme qui s'était lui-même formé à celle des plus fameux marins du règne de Louis XIV. Il prit sa part du combat que les escadres réunies de France et d'Espagne, bloquées dans le port de Toulon, livrèrent, le 30 février 1744, à la flotte d'Angleterre, combat duquel les Français sortirent victorieux. Suffren passa ensuite sur l'escadre de Brest aux ordres du plus ancien des deux lieutenants-généraux du nom de Roquefeuil ; c'était aussi un homme du bon temps de la marine, mais qui ne tarda pas à mourir, laissant son commandement à des personnages dont la valeur faisait tout le mérite. Deux vaisseaux de l'escadre de Brest, sur l'un desquels se trouvait Suffren, étant allés croiser dans la Manche, rencontrèrent le *Northumberland*, bâtiment anglais de soixante-dix canons et de quatre cent quatre-vingts hommes d'équipage, engagèrent le combat avec lui et le réduisirent à se rendre après la mort de son capitaine. Les deux vaisseaux français étaient commandés par le capitaine Perrier et le chevalier de Conflans, depuis si malheureux sur mer. Suffren servit, l'année suivante, dans la mer des Antilles, sous le capitaine Macnemara, qui, escortant avec trois vaisseaux de guerre une flotte marchande, fut attaqué, à son retour de Saint-Domingue, par quatre vaisseaux anglais dont il triompha. La petite guerre navale que les Français, de concert avec les Espagnols, firent durant cette année 1745, eut pour résultat, de l'aveu même des ennemis, la prise ou la destruction de près de huit cents bâtiments marchands d'Angleterre. En 1746, Suffren, embarqué sur le *Trident*, eut le malheur de se trouver sous les ordres d'un marin de cour, l'incapable duc d'Anville, lieutenant-général des galères. Parti de Brest avec une escadre considérable et des troupes pour aller secourir les colonies françaises dans l'Amérique du Nord et y attaquer celles des Anglais, d'Anville, chemin faisant, se jeta avec la dernière imprudence au sud des Açores, où il resta vingt-deux

jours en calme; par suite, ses équipages furent si généralement atteints de maladies, que près de huit mille hommes, et lui-même entre eux, succombèrent. L'escadre française, ainsi dépourvue de monde pour la faire manœuvrer, et de plus dispersée par une épouvantable tempête, fut en butte aux attaques d'une flotte anglaise de vingt-deux vaisseaux; malgré son piteux état et son infériorité numérique, elle se défendit assez bien pour ne laisser à l'ennemi que trois de ses principaux bâtiments. Celui sur lequel était Suffren vint à bout d'échapper. En 1747, et dans des circonstances plus glorieuses pour le pays, on vit le jeune Suffren, devenu enseigne de vaisseau, se signaler sur l'escadre de l'habile et intrépide Desherbiers et l'Estanduère, un des derniers marins de cette époque qui eussent fait leurs premières armes sous les Tourville, les d'Estrées, les Ducasse et les Duguay-Trouin. L'escadre de l'Estanduère, composée de huit vaisseaux, convoyant une flotte marchande de deux cent cinquante-deux voiles, fut attaquée, le 25 octobre 1747, à quatre-vingt-dix lieues environ du cap Finisterra, par vingt-trois vaisseaux anglais, commandés par l'amiral Hawke; elle fit une belle et mémorable défense qui sauva toute la flotte du commerce; mais six des vaisseaux français qui s'étaient dévoués pour obtenir ce grand résultat, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et parmi eux *le Monarque*, sur lequel se trouvait Suffren, dont le sang-froid avait été des plus remarquables pendant cette lutte inégale. La captivité du jeune marin dura peu; la paix d'Aix-la-Chapelle, qui fut signée le 18 octobre 1748, le rendit à sa famille.

C'est alors que Suffren passa à Malte pour s'y faire recevoir membre de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le nouveau chevalier était déjà expert quand il fit ses caravanes maritimes, suivant l'antique usage. La petite guerre contre les corsaires barbaresques ne pouvait compter qu'incidemment dans sa vie; la guerre des grandes manœuvres convenait beaucoup mieux à ses études de tacticien, à ses vastes conceptions et à son large génie. Les hostilités qui recommencèrent entre la France et l'Angleterre, en 1755, le ramenèrent dans sa patrie, au service et à la gloire de laquelle il s'était voué avant tout. Il sortit de Brest sur une escadre destinée à secourir la grande colonisation française du Canada; il fut dans cette occasion sous les ordres de Dubois de La Mothe, marin d'un rare mérite dont les leçons lui de-

vaient être aussi très-profitables. Conduite par ce chef distingué, l'escadre française vint à bout d'éviter une grande flotte anglaise et d'entrer dans le fleuve Saint-Laurent pour y accomplir sa mission. Revenu en France, Suffren passa sur l'escadre de Toulon, et eut l'insigne honneur d'avoir alors pour maître le dernier grand homme de mer français dont le nom ait retenti sous le règne de Louis XV.

C'était Roland-Michel Barrin, marquis de La Galissonnière, né à La Galissonnière, près Nantes, suivant les uns, à Rochefort, selon les autres, le 11 octobre 1693, d'un père qui avait lui-même occupé avec distinction les plus hautes charges dans la marine. La Galissionnière avait commencé à servir sur les vaisseaux, en 1710, et avait successivement passé par tous les grades de l'armée navale, jusqu'à celui de lieutenant-général. Il avait eu, pendant plusieurs années, le gouvernement de la Nouvelle-France ou du Canada, et avait signalé son administration par le plus bel esprit d'ordre et de progres vis-à-vis des colons, par la plus paternelle équité vis-à-vis des Indiens, et par la plus grande fermeté en face des prétentions envahissantes des Anglais. Sa difformité physique, il était petit et bossu, ne l'avait point empêché d'être l'objet des respects et de l'amour de tous les marins, depuis les chefs d'escadres jusqu'aux matelots, tant il avait su rendre ses talents éclatants et sa vertu notoire ; tant on savait que le soin, le bien-être des hommes lui étaient précieux et qu'il avait à cœur l'honneur de la marine française.

Si l'on s'occupe ici incidemment de la Galissonnière, c'est surtout parce que Suffren eut au moral des traits frappants de ressemblance avec cet homme illustre, dont il fut le plus brillant élève. L'un et l'autre habiles tacticiens, manœuvriers consommés, doués d'un beau génie organisateur, unissant la douceur à la fermeté, surent se faire craindre des lâches et des incapables, et adorer des braves ; ni l'un ni l'autre, quoique appartenant tous deux à de nobles races, ne durent quelque chose aux faveurs de la cour ; leur mérite et leurs actions firent leur fortune à tous deux ; tous deux furent par l'opinion publique désignés à de grands commandements avant, pour ainsi dire, que le gouvernement eût daigné les apercevoir. Suffren se trouva donc sous les ordres de La Galissonnière, lorsque ce général battit l'amiral Byng et la flotte anglaise, en vue de Mahon, le 21 mai 1756. Cette belle campagne fut, malheureusement pour la France, la dernière que fit

26

La Galissonnière; il ne s'était embarqué que par dévouement pour le pays, et contrairement à l'avis des médecins, qui lui avaient prédit sa mort prochaine. Le vainqueur de Mahon expira, cinq mois à peine après sa victoire. Louis XV, qui, plongé dans les ordures de sa cour, ne trouvait guère d'instants que pour récompenser les ignobles serviteurs de ses plaisirs, mais non pour distinguer ceux du pays, dit, dans un moment de retour sur lui-même, qu'il avait attendu La Galissonnière à Fontainebleau pour lui donner le bâton de maréchal de France, pensée tardive, et qui honorait seulement celui au sujet duquel on l'exprimait.

Suffren servit ensuite sous les ordres directs de la Clue, marin que l'on ne peut assurément pas ranger au nombre des grands hommes, mais qui, par des qualités spéciales et beaucoup de courage, était le seul qui fût maintenant capable d'avoir des commandements en chef. La Clue, ayant Suffren sur son vaisseau l'*Océan*, et conduisant une escadre par le détroit de Gibraltar, fut surpris, le 17 août 1759, par des forces navales anglaises infiniment supérieures aux siennes, se défendit avec autant d'habileté que de valeur ; mais, blessé dangereusement dans l'action, se vit obligé de remettre le commandement au capitaine de Carné, qui continua avec honneur le combat, et fut vaillamment secondé par Suffren. Les vaisseaux français avaient pour la plupart réussi à faire lâcher prise à ceux des ennemis, et s'étaient ensuite réfugiés en pays neutres, quand l'amiral anglais Boscawen, violant les droits des gens, les alla attaquer séparément à la côte de Lagos, sous les forts du Portugal. Deux vaisseaux français furent brûlés, et deux autres, dont l'*Océan* était un, furent enlevés. Suffren se vit, pour la seconde fois, prisonnier en Angleterre. Mais ses malheurs mêmes lui devenaient des leçons, en même temps qu'ils lui inspiraient de se venger un jour d'un peuple qui ne savait rien respecter, ni la foi jurée, ni la neutralité des faibles. Un échange de prisonniers le ramena sur le continent avant la fin de l'année de sa deuxième captivité.

La France n'ayant plus pour ainsi dire de vaisseaux à mettre en mer, Suffren s'occupa, jusqu'à la paix désastreuse de 1763, de perfectionner ses études théoriques dans le silence du cabinet, en attendant qu'un champ lui fût donné pour les mettre en pratique. Il salua avec transport le ministère des Choiseul, comme le signal de la résurrection

de la marine française. En effet, ce ministère, outre qu'il rendit une flotte à la France, forma, avant que le règne de Louis XV fût terminé, la brillante pépinière d'où devaient sortir les habiles officiers de marine qui triomphèrent des Anglais dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Suffren, pendant la paix avec les puissances chrétiennes, servit, sous les ordres du brave Duchaffaut, contre les corsaires barbaresques. Nommé capitaine de frégate en 1767, il fit partie d'une escadre, commandée par le marquis de Breugnon, qui alla traiter de la paix avec le Maroc. A son retour, il se rendit à Malte, et fit pendant quatre ans des courses contre les Barbaresques, pour le service de son Ordre qui l'éleva, en récompense, au rang de commandeur, puis de bailli.

C'est sous ce titre de bailli que Suffren devint le marin le plus fameux et le plus populaire de la France où le rappelèrent les symptômes de la guerre de l'indépendance d'Amérique. Il fut nommé, en 1772, capitaine de vaisseau, et c'est avec ce simple grade qu'il montra bientôt les talents, le génie d'un amiral consommé. Lorsque la guerre éclata définitivement, en 1778, il commanda le *Fantasque*, un des vaisseaux de l'escadre que d'Estaing conduisit en Amérique, et se signala dès le début de la campagne. Une frégate ennemie, qui sortait de la Delaware au moment où l'escadre française y entrait, fut forcée par lui d'aller se brûler à la côte. L'année suivante, 1779, le commandant du *Fantasque* eut une part des plus belles à la victoire navale de la Grenade, remportée par d'Estaing, et se fit surtout remarquer par la science et l'éclat de ses manœuvres. En 1780, il servit dans les mers d'Europe, sur l'escadre légère commandée par de Beausset, qui opérait de concert avec l'escadre d'Espagne aux ordres de don Louis de Cordova. Les forces navales combinées s'emparèrent, le 9 août, à la hauteur du cap Saint-Vincent, d'un convoi anglais de cinquante-cinq navires, et firent, dans cette circonstance, plus de trois mille prisonniers. Suffren, monté sur le *Zélé*, enleva douze des navires et en amarina quatre avec son seul vaisseau, après avoir puissamment contribué à mettre l'escorte en fuite.

Les talents de Suffren allaient enfin être mis dans tout leur jour par la fortune qui lui procura d'une manière inattendue un commandement en chef. Sorti de Brest, le 22 mars 1781, avec une armée navale aux ordres de l'amiral de Grasse, il se sépara de celle-ci à la

hauteur de Madère avec cinq vaisseaux de soixante-quatre à soixante-quatorze canons et une corvette de seize pour aller à l'île de France se réunir à l'escadre du comte d'Orves, et s'opposer, chemin faisant, avec sa division, aux tentatives des Anglais sur la colonie hollandaise du cap de Bonne-Espérance. Son projet était de relâcher dans la rade de la Praya, l'une des îles du cap Vert. L'avis qu'il reçut qu'un des plus renommés marins anglais d'alors, le commodore Johnstone, l'y avait devancé avec une escadre destinée à renforcer celle de l'amiral Édouard Hughes dans la mer des Indes, loin de le détourner de ce projet, ne fit que l'encourager à le poursuivre. Suffren saisit avec ardeur cette occasion qui s'offrait de montrer ce qu'il pouvait faire comme commandant d'escadre. Il alla mouiller fièrement avec son vaisseau *le Héros*, sur la bouée de l'ennemi, en accompagnant sa manœuvre d'une épouvantable détonation. Il fut suivi par les vaisseaux qu'il avait sous ses ordres. L'escadre du commodore Johnstone fut tellement maltraitée, que, tout entière bientôt au soin de se réparer, elle se laissa devancer de beaucoup par les Français. Johnstone parut un moment vouloir poursuivre les Français. « Allons, point de manœuvres honteuses! » s'écria alors Suffren; et il se reforma aussitôt en ligne de bataille, attendant le commodore. Celui-ci, jugeant qu'il n'avait rien de favorable à espérer de la décision de son adversaire, retourna mouiller dans la baie de la Praya. Suffren, satisfait d'avoir retardé la marche de l'escadre anglaise, continua sa route vers le cap de Bonne-Espérance, où il arriva de manière à préserver ce poste important du danger qui le menaçait, en y déposant une garnison française. Appareillant ensuite pour l'île de France, il y opéra sa jonction avec l'escadre du comte d'Orves. Sa présence dans la mer des Indes, et la confiance que l'on avait dans ses talents, ranimèrent toutes les espérances; on se tenait naguère sur la défensive; maintenant on ne parut plus songer qu'à attaquer. Le comte d'Orves, malgré le grave état de maladie dans lequel il se trouvait depuis longtemps, fit voile pour la côte de Coromandel avec onze vaisseaux, trois frégates, trois corvettes et huit transports sur lesquels, outre de l'artillerie et des munitions, il emmenait trois mille hommes de troupes de débarquement. Chemin faisant, le *Héros*, que montait le bailli de Suffren et qui tenait la tête de l'armée, eut connaissance d'un vaisseau anglais de cinquante canons; lui donna la chasse, l'engagea dans un combat

vigoureux, et le força de se rendre. Ce vaisseau, qui s'appelait *l'Annibal*, fut connu sous le nom du *Petit-Annibal*, pour le distinguer de l'*Annibal* français qui dès auparavant faisait partie de l'escadre. Suffren venait de faire cette capture, quand il reçut le commandement en chef de l'escadre, des mains défaillantes du comte d'Orves, qui, six jours après, cessa d'exister. Celui qui déjà était l'âme de l'armée en devint la tête, et le mouvement désormais suivit la pensée avec le plus bel ensemble, la plus admirable activité. Du reste, le bailli de Suffren allait avoir dans l'amiral anglais, sir Édouard Hughes, un adversaire digne de lui. Il le rencontra, pour la première fois, le 17 février 1782, à quelque distance de Madras, ayant pour but de couvrir Trinquemalé, dans l'île de Ceylan, alors que lui-même faisait route pour Pondichéry. Les vents contraires et variables accompagnés de brumes épaisses empêchèrent pendant quelque temps les deux flottes de s'approcher, et fournirent aux deux amiraux une occasion de développer leurs talents de grands manœuvriers. Sir Édouard Hughes, malgré ses savantes combinaisons, fut à la fin réduit à combattre avec beaucoup de désavantage. Néanmoins, fort de l'embarras dans lequel le soin de préserver un important convoi mettait le général français, il donna à son armée l'ordre de se former en ligne de bataille. Suffren, qui avait su se conserver entre son convoi et l'escadre anglaise, arriva de front sur la ligne ennemie qui était très-étendue, et forçant de voiles avec le *Héros*, il la prolongea jusqu'au *Superbe*, où se trouvait sir Édouard Hughes en personne. Jamais connaissance ne fut faite entre deux amiraux opposés d'une façon plus fière et plus terrible. Le grand mât du *Superbe* s'inclina, puis tomba sous les coups redoublés du *Héros*. Le vaisseau amiral d'Angleterre fut pour ainsi dire écrasé par l'épouvantable feu que Suffren dirigeait lui-même; il perdit son capitaine de pavillon, et offrit en un instant le plus affreux spectacle. Le feu du *Superbe* et celui de plusieurs autres vaisseaux étaient complétement éteints. L'amiral anglais aurait probablement été coulé bas, si la brume, la pluie et le temps orageux n'avaient interrompu le combat. L'armée française, qui n'avait eu que trente hommes tués et quatre-vingt-quatre blessés, reprit sa route pour Pondichéry, pendant que celle des Anglais allait à Trinquemalé faire les réparations dont elle avait le plus grand besoin.

Suffren ne resta dans le voisinage de Pondichéry que le temps né-

cessaire pour s'informer du point de la côte qui serait le plus favorable au débarquement des troupes qu'il avait à bord. On lui indiqua Porto-Novo, où il mouilla le 23 février 1782. Après y avoir déposé trois mille Français qui s'emparèrent presque aussitôt de Goudelour, et avoir réglé avec fermeté les conditions du concours que ces troupes devaient offrir contre les Anglais au célèbre prince indou Haïder-Ali-Khan, il remit à la voile pour aller à la recherche de sir Edouard Hughes. Suffren l'aperçut, lui donna la chasse, et, bien que celui-ci n'épargnât rien pour n'être point atteint, il le pressa, l'accula par son activité et ses manœuvres, de manière à ce qu'il n'eût d'autre ressource que d'accepter une seconde bataille. Elle eut lieu, le 12 avril 1782, à la hauteur de Provedien, dans l'est de l'île de Ceylan. Il y avait un vaisseau de plus du côté des Français que du côté des Anglais. Les deux amiraux se combattirent à portée de mousqueterie. Les Anglais, s'employant en nombre à secourir leur amiral, réussirent à hacher tellement les manœuvres du *Héros*, que ce vaisseau dépassa malgré lui le *Superbe*, et fut obligé d e porter ses efforts sur le *Monmouth*, autre vaisseau anglais qui était en avant. Ce fut un mouvement fatal au nouveau bâtiment qui se trouvait par le travers du *Héros*. Attaqué à demi-portée de pistolet, le *Monmouth* perdit en un clin d'œil son mât d'artimon et son grand mât ; les Anglais crurent un moment qu'il allait être enlevé à l'abordage. Mais il se laissa dériver sous le vent, hors de la ligne, et parvint ainsi à se sauver. Il avait eu le tiers de son équipage tué ou blessé. La bataille était horrible ; les ennemis, pressés entre la terre et l'armée française, luttaient avec une fureur de désespérés. Il leur fallut pourtant à la fin céder. Le soir et la brume leur vinrent en aide pour s'évader ; sir Edouard Hughes ne parut plus occupé que de protéger la retraite de ses vaisseaux les plus désemparés. Le lendemain matin, l'armée navale française se trouva mouillée à moins d'une lieue de celle des ennemis, qu'elle tint comme captive pendant longtemps. Enfin, désespérant de la voir sortir, Suffren, après s'être réparé et avoir donné des soins paternels à ses malades, dans un petit comptoir hollandais de l'île de Ceylan, se rendit à Trinquebar, et de là à Goudelour, s'emparant dans sa route de plusieurs transports ennemis. Il faisait des dispositions à Goudelour pour aller enlever aux Anglais, qui s'en étaient rendus maîtres, l'établissement hollandais de Négapatnam, lorsqu'on lui vint annoncer que l'armée

navale de sir Edouard Hughes était arrivée pour protéger cette place. Heureux de trouver une troisième occasion de combattre son habile antagoniste, Suffren hâta l'embarquement de quatre cents Européens et de huit cents cipayes, et appareilla, le 3 juillet 1782, de Goudelour pour Négapatnam, où, le 5 du même mois, il aperçut l'armée anglaise. Aussitôt, il fit ses dispositions pour s'approcher d'elle ; mais le vent peu favorable et un grain qu'il eut à essuyer, le décidèrent à remettre l'attaque au lendemain. A l'entrée de la nuit, Suffren fit mouiller ses vaisseaux, et dès la pointe du jour, il remit sous voiles, arrivant sur l'ennemi. Dès qu'on ne fut plus qu'à un tiers de portée de canon la bataille commença à nombre égal de vaisseaux, onze contre onze, un de ceux des Français n'y prenant aucune part en raison de son mauvais état. L'arrière-garde des Anglais, qui était au vent, ne cessa pas de se tenir à grande portée de canon, malgré toutes les manifestations de celle des Français pour la décider à s'approcher. Mais dans le reste des deux armées, le feu devint de plus en plus terrible et meurtrier. Le *Héros*, toujours monté par Suffren, s'en prit, selon son usage, au *Superbe*, monté par sir Edouard Hughes, et fit d'épouvantables ravages dans ses équipages et ses gréements. Pour la seconde fois, dans cette campagne, l'amiral anglais eut la douleur de voir son capitaine de pavillon tué à ses côtés. Le *Héros* n'avait point assez de combattre : il s'occupait en même temps de secourir les plus maltraités des autres vaisseaux français. Le *Brillant* et le *Sphinx* lui durent en partie leur salut. Peu après, une brise du large vint à s'élever, rompit les deux lignes, et mit parmi elles le plus grand désordre. A l'instant Suffren arbora le signal de virer vent arrière, pour tâcher de former la ligne à l'autre bord, et de couvrir le *Brillant* qui ne gouvernait plus. Les Anglais, de leur côté, étaient dans la plus grande confusion. Un de leurs vaisseaux, qui était chef de la file, avait quitté le combat, et serrait la terre en arborant pavillon de détresse ; le *Monarch*, de soixante-dix canons, était entièrement désemparé et ne pouvait plus gouverner ; le *Worcester*, de soixante-quatre canons, après avoir reçu, sans riposter, plusieurs bordées du *Héros*, au vent duquel il avait passé de très-près et à bord opposé, continuait à courir au large sans se rallier. Dans cette situation, sir Édouard Hughes crut qu'il était prudent à lui de s'occuper seulement de réunir son armée et de la ramener à son mouillage. Cependant le bailli de Suffren, resté

en panne sur le champ de bataille, était témoin de la fuite de ses adversaires,[3] et précipitait à coups de canon la marche de ceux qui n'obéissaient pas assez vite au signal de retraite qui leur avait été donné. Quant à lui, il alla d'abord mouiller à Karikal, à deux lieues seulement de l'armée anglaise, dont il surveilla quelque temps les mouvements. Mais, voyant l'inaction de sir Edouard Hughes, il prit le parti de retourner à Goudelour pour s'y réparer. Les Français avaient perdu plus de monde que les Anglais dans la bataille du 6 juillet 1782, et, d'autre part, ils avaient été obligés de renoncer à l'attaque de Négapatnam; mais, en revanche, ils avaient eu l'avantage de mettre l'armée anglaise dans la nécessité de s'éloigner bientôt de cette place, et de se rendre à Madras pour s'y réparer. Le bailli de Suffren devint, par cette retraite, maître de protéger, sans qu'on l'inquiétât, l'arrivée des renforts en hommes et en vaisseaux qu'il attendait de l'île de France. Après avoir eu une pompeuse entrevue avec Haïder-Ali-Khan, qui se dérangea de plus de cinquante lieues, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, tout exprès pour le féliciter, il profita de sa position, remit promptement à la voile et fit route pour Ceylan, où il rallia un convoi de deux vaisseaux de ligne, une frégate, une corvette et huit gros transports chargés de troupes et de munitions; puis, il fit ses dispositions pour aller avec ce renfort attaquer le poste important de Trinquemalé, bien capable de le dédommager de celui de Négapatnam. Le siége fut mis devant la place par Suffren qui le poussa avec beaucoup d'ardeur. Le 30 août 1682, la garnison anglaise de Trinquemalé capitula, celle d'Ostembourg en fit autant le lendemain, et, par suite, un des plus excellents mouillages de la mer des Indes fut assuré, pour jusqu'à la fin de la guerre, aux vaisseaux français.

Après la prise de Trinquemalé, Suffren était encore à terre, occupé à mettre sa conquête à l'abri de toute atteinte, quand on signala l'armée navale d'Angleterre. Se rembarquer, donner des ordres sur ses vaisseaux, et se disposer à livrer un combat maritime tout de suite après un siége, c'est pour lui l'affaire d'un instant. On était au déclin du jour lorsque l'ennemi fut découvert. Sir Édouard Hughes ignorait complétement la prise de Trinquemalé, qu'il venait au contraire pour secourir ; n'ayant pas même connaissance, en raison de l'heure avancée, de la présence des vaisseaux français, il laissa tomber

l'ancre à peu de distance de la baie, et on le vit le lendemain, 3 septembre 1782, la lever et manœuvrer pour s'approcher de Trinquemalé. Bientôt sa consternation fut extrême en distinguant les pavillons de France arborés sur tous les forts de la baie, et il essaya de faire une prompte retraite. Suffren, qui épiait tous ses mouvements, donna à l'instant le signal de le poursuivre; mais une violente rafale, en s'élevant et en jetant le désordre parmi les vaisseaux français, retarda l'exécution de son dessein d'une manière favorable à l'ennemi. Quelques considérations furent présentées au vaillant général par plusieurs de ses officiers, pour l'engager à se contenter d'avoir vu fuir l'armée anglaise devant lui sans combattre. Suffren commençait à se laisser ébranler par les raisons qu'on lui donnait, quand il apprit que les ennemis n'avaient que douze vaisseaux. En ce moment l'armée française en comptait quatorze. « Messieurs, dit alors Suffren, si les Anglais étaient en forces supérieures, je céderais à vos raisons; contre des forces égales, j'aurais de la peine à me retirer; mais contre des forces inférieures il n'y a point à balancer, il faut combattre. » On était à sept lieues de l'armée anglaise. Ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi qu'on put la joindre. Le signal général d'arriver fut donné à toute l'armée française; Suffren, trouvant qu'il ne s'exécutait pas assez vite à son gré, le fit appuyer d'un coup de canon. Alors, on crut dans les batteries que c'était le commencement du combat, et les bordées partirent. Les Anglais ripostèrent, et en un instant le feu devint général. Suffren, désespéré de voir la bataille engagée quand sa ligne était si mal formée encore, multipliait les signaux à chaque division, et pour ainsi dire, à chaque vaisseau. Mais la ligne française continuait à être sans ordre; la plupart des vaisseaux étaient trop au vent, les autres tiraient des volées sans effet contre l'armée ennemie dont la ligne, au contraire, étaient parfaitement formée et qui dirigeait son feu avec le meilleur concert. Le *Héros*, monté par Suffren, l'*Illustre*, par de Bruyères, l'*Ajax*, par de Beaumont-Lemaître, qui s'étaient seuls approchés des Anglais à portée de fusil, virent tous leurs efforts se diriger contre eux. En vain le signal de venir au secours était réitéré par le vaisseau amiral français. Le gros de l'armée de Suffren se trouvait presque en calme, et avait une peine extrême à manœuvrer; tandis que les ennemis, favorisés par une brise très-fraîche, évoluaient à leur aise et écra-

saient les trois seuls ennemis qu'ils eussent véritablement à combattre. On pouvait même craindre que l'avant-garde anglaise, en revirant, ne mît ceux-ci entre deux feux ; fort heureusement l'*Artésien*, commandé par le capitaine de Saint-Félix, jugeant de leur position, se porta rapidement par le travers de cette avant-garde, et en combattit à lui seul avec succès les trois premiers vaisseaux. Saint-Félix, par cette belle et généreuse manœuvre, sauva peut-être en ce jour le bailli de Suffren. Le feu qui se manifesta à bord du *Vengeur* augmenta encore le désordre de l'armée française. Persuadé que la plupart de ses capitaines l'avaient abandonné, ou que du moins ils avaient négligé de venir à son secours aussi promptement qu'ils l'auraient pu, Suffren avait résolu de mourir plutôt que de se rendre. Presque toute la mâture de son vaisseau avait croulé. Les cris de joie de l'armée ennemie lui apprennent que son pavillon de commandement est abattu. Alors il ne connaît plus de bornes à son généreux désespoir ; il court d'un bout à l'autre de son pont, s'élance sur sa dunette, en s'écriant : « Des pavillons ! des pavillons ! qu'on apporte des pavillons blancs ! qu'on en mette partout ! que l'on en couvre mon vaisseau ! » Il semblait vouloir, il en voulait certainement faire son noble linceul, car il offrait sa poitrine aux boulets ennemis. Mais sa rage héroïque fit son salut. Malheur à qui serrait de trop près le *Héros !*.... Le *Vorcester* et le *Sultan* y perdirent tous deux leurs capitaines, braves gens, mais qui n'étaient pas de taille à lutter contre le désespoir d'un Suffren. Le vaisseau de sir Édouard Hughes fut criblé de boulets jusque dans sa flottaison et menaçait de couler bas. Enfin, la longue résistance du bailli de Suffren laissa aux vaisseaux français le loisir de se rejoindre, et la nuit fit cesser le combat. Le *Héros*, de son côté, était jonché de corps sanglants et mutilés. Quoique les Français n'eussent combattu qu'avec une partie de leurs vaisseaux, l'armée anglaise avait considérablement souffert. Elle prouva encore une fois qu'elle se tenait pour vaincue, en continuant sa retraite vers Madras, tandis que Suffren apportait une activité si prodigieuse à se réparer dans la baie de Trinquemalé, qu'en moins de quinze jours il fut en état de reprendre la mer. Bientôt il appareilla pour Goudelour, où sa présence fit échouer les projets des Anglais. Suffren alla passer les temps les plus rudes de l'hivernage à Achem, île de Sumatra, se tenant le moins loin possible du théâtre

des événements, et attendant l'arrivée prochaine de renforts en vaisseaux et en hommes. Dès que le temps le lui permit, il remit à la voile et établit, sur les côtes d'Orixa et de Coromandel, une croisière qui coûta aux Anglais une frégate de vingt-six canons et plusieurs autres bâtiments. L'armée navale française, toute faible qu'elle était dans ces parages, bloqua, pour ainsi dire, la côte depuis l'embouchure du Gange jusqu'à Madras, sans que sir Édouard Hughes se crût en état de pouvoir s'y opposer. Suffren, ayant besoin de réparations, revint jeter l'ancre dans la baie de Trinquemalé ; il n'y devança que de quelques jours trois vaisseaux de ligne, une frégate et trente-deux transports, sur lesquels étaient deux mille cinq cents hommes de troupes aux ordres du général de Bussy, et une grande quantité de munitions de guerre. De son côté, sir Édouard Hughes avait reçu un renfort de six vaisseaux de ligne. Suffren, en étant instruit, se hâta d'effectuer au plus tôt le débarquement de Bussy et des troupes françaises sur le continent. Haïder-Ali-Khan venait de mourir, ce qui obligea de Bussy, au lieu de prendre l'offensive, comme il en avait eu l'intention, de se renfermer dans Goudelour, où sir James Stuart, avec une armée de terre, et sir Édouard Hughes, avec une armée de mer, vinrent le bloquer. Tout présageait une capitulation prochaine, quand Suffren, étant retourné à Trinquemalé, eut avis de la situation de la place et revint dans le but de la délivrer à tout prix. Le 16 juin 1783, à la hauteur de Tranquebar, ses découvertes lui signalèrent dix-huit vaisseaux de ligne ennemis mouillés au sud de Goudelour. Conformément à une ordonnance du roi, récemment apportée et qui enjoignait à tous les commandants d'escadres de passer à bord d'une frégate au moment d'un combat, Suffren passa aussitôt sur la frégate *la Cléopâtre*, laissant à un de ses lieutenants le soin de soutenir l'honneur du *Héros*. A la vue des vaisseaux français qui s'approchaient en ordre, sir Édouard Hughes fit lever l'ancre, forma son armée en bataille, et porta au large pour éviter de combattre sous le vent. C'était ce mouvement que Suffren espérait. Trop sage pour engager une action avant de connaître la situation des Français dans Goudelour, il cingla aussitôt de ce côté, se mit en communication avec Bussy, et reçut de ce général un renfort de douze cents Européens et Cipayes. Après quoi, Suffren ne songea plus qu'à saisir le moment d'engager l'action avec avantage.

Durant deux jours et demi, les deux armées ne cessèrent d'être en vue, manœuvrant, celle des Anglais pour gagner le vent, celle des Français pour le conserver. Enfin, le 20 juin 1783, une canonnade très-vive fut échangée, qui dura de six à huit heures et demie du soir, et força les Anglais d'abandonner définitivement le blocus de Goudelour du côté de la mer. La joie des assiégés fut extrême, lorsqu'avec les premiers rayons du soleil, ils virent le pavillon de France qui flottait dans la rade, à la place du pavillon d'Angleterre. Ils accouraient et se pressaient sur le rivage pour saluer, pour remercier par des cris d'allégresse le grand Suffren. Bussy lui-même, entouré de son état-major, attendait le vaillant marin sur la plage. « Le voilà, dit-il, dès qu'il l'aperçut, voilà notre sauveur ! » A ces mots, les cris de joie redoublent, et, d'échos en échos, ils vont jeter le trouble dans le camp ennemi. Le bailli de Suffren se vit enlevé et porté dans un palanquin de soie et d'or, par les soldats de la garnison qui l'introduisirent triomphalement dans Goudelour; lui seul paraissait embarrassé de ces témoignages de la gratitude publique. Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis cet événement lorsqu'on apprit que la paix avait été signée à Versailles, et que, depuis plusieurs mois déjà, la guerre était finie en Europe et en Amérique. Le gouvernement français avait cédé avec trop de précipitation aux désirs des Anglais qui, mieux instruits que lui de leurs défaites dans l'Inde, avaient hâté la conclusion de la paix, paix glorieuse pour la France sans doute, mais qui aurait pu l'être davantage encore. Les victoires du bailli de Suffren ne purent être apportées dans la balance ; elles auraient prévenu les concessions que l'on fit du côté de l'Inde et que l'on reprocha depuis au malheureux Louis XVI. Suffren revint en France pour y jouir de la gloire la mieux méritée. Parti capitaine en 1781, il vit une cinquième charge de vice-amiral créée tout exprès pour lui en 1784. Il était devenu l'idole de la foule, et il ne pouvait paraître en public que l'admiration excitée par le souvenir de ses exploits, ne s'élevât jusqu'à l'enthousiasme. Il fut assez heureux pour mourir le 8 décembre 1788, avant que les bouleversements politiques lui eussent enlevé cette popularité si glorieusement conquise.

---

# D'ESTAING

## AMIRAL DE FRANCE

La famille du comte d'Estaing était l'une des plus anciennes et des plus illustres de la France. Elle portait les mêmes armes que la race royale des Capets, avec un chef d'or pour brisure. On dit que c'était une concession de Philippe-Auguste à un seigneur de cette maison, qui avait donné son cheval au monarque dans un moment critique, le 27 juillet de l'année 1214, à la bataille de Bouvines.

On ne peut se défendre de faire des rapprochements entre d'Estaing et le plus ancien des vice-amiraux d'Estrées. Tous deux commencèrent leur carrière de combats dans l'armée de terre; tous deux, à cause de cela, furent vus d'assez mauvais œil par le corps de la marine royale, lorsque le désir de se signaler sur mer les fit changer de route; tous deux eurent besoin de faits d'armes éclatants, d'une grande autorité, pour vaincre ces obstacles qui leur venaient de leurs débuts; l'un et l'autre durent leur principale renommée à une fougueuse instantanéité dans les plans, à une superbe décision et à une furie toute française dans l'attaque. Les descentes furent leur côté le plus brillant. Toutefois d'Estaing l'emporta comme marin sur d'Estrées, ayant navigué et étudié la tactique beaucoup plus jeune. Il était devenu de colonel d'infanterie, brigadier, lorsqu'à l'âge de vingt-huit ans environ, jaloux d'affronter de lointains dangers, il obtint de s'embarquer, le 2 mai 1757, sur l'escadre du comte d'Aché, avec le corps de troupes de l'infortuné Lalli-Tollendal nommé commandant-général de tous les établissements français dans l'Inde. Durant les douze mois que l'escadre mit malheureusement à la traversée, il eut le

temps de prendre de premières notions de marine. Après le débarquement, il concourut aux succès de Lalli contre Goudelour et le fort Saint-David, en 1758, succès éphémères et qui furent bientôt suivis de désastres. L'ignorance dans laquelle Lalli et la plupart de ses officiers généraux étaient du pays, fit en grande partie la perte des Français; d'Estaing l'avait prévu en offrant, dès le principe, son commandement au marquis de Bussy qui naguère, en qualité de principal lieutenant de Dupleix dans l'Inde, s'était acquis le renom d'un grand capitaine. Bussy n'accepta pas ; mais si Lalli-Tollendal eût su faire fléchir, comme d'Estaing, dans les circonstances, son orgueil devant l'intérêt public, il n'eût point causé l'anéantissement de la puissance des Français en Asie. Lalli étant venu assiéger Madras, en 1759, fut moins habile et moins heureux que ne l'avait été La Bourdonnais avec des forces de beaucoup inférieures aux siennes. Obligé de décamper précipitamment, il laissa nombre de Français prisonniers. D'Estaing, dont le bouillant courage et le sentiment de l'honneur national avaient prolongé la résistance, se trouva parmi ceux-ci. Étant venu à bout de recouvrer sa liberté par échange et de passer à l'île de France, il ne désespéra point de la fortune de son pays. Voyant que la terre lui manquait, il eut la pensée alors de se faire marin et d'attaquer un ennemi aussi déloyal et inhumain que l'était en général l'Anglais dans l'Indoustan, par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Pendant que les Français, bloqués, cernés de toutes parts, abandonnés de la métropole dans ces riches et lointaines contrées, n'ont plus d'autre alternative que de périr ou de se rendre, un seul homme, d'Estaing, fait diversion à ce comble de misère; il part avec le *Boullongne*, bâtiment de la compagnie des Indes armé en guerre, et une petite frégate ; arrive à Mascate, où il enlève un gros navire anglais dont il se renforce; pénètre dans le golfe Persique, fait prisonnières les garnisons des forts de Gombron et de Bender-Abassi ; obtient, par la capitulation de ces postes, la ratification de son échange, de laquelle il n'avait pu encore avoir de nouvelles certaines ; avec une poignée de gens déterminés comme lui, oblige huit mille Persans qui venaient au secours des Anglais à se retirer, détruit Gombron de fond en comble, et met à la voile pour Sumatra. Toujours avec d'aussi faibles moyens, il attaque les positions de l'ennemi dans cette grande île ; avec quelques soldats, il

enlève le fort Marlborough, défendu par cinq cents Anglais ; force, l'épée à la main, les retranchements de Tapanoopoly, et fait main basse sur les comptoirs fortifiés de Saloma, Manna, Cahors, Groës, Ypou-Pali, Caytone, Sablat, Bantaar et La Haye. En allant à l'attaque du comptoir de Macomoco, qu'il emporta de même, il fut sur le point de périr par un naufrage, mais sa présence d'esprit et l'habileté jointe à l'activité qu'il déploya, en faisant à la fois l'office de pilote et le métier de matelot, le sauvèrent d'une perte que l'on croyait certaine. Tous les navires de la compagnie anglaise qu'il rencontre, il les prend et s'en fait un riche butin et une petite escadre. Quatre mois de l'année 1760 avaient suffi à d'Estaing pour accomplir de si nombreux et extraordinaires exploits. A son retour à l'île de France, il trouva l'escadre de d'Aché mouillée dans la rade, où elle avait essuyé un terrible ouragan ; la nouvelle de ses triomphes fut une consolation pour tant et de si persévérantes disgrâces. Malheureusement, comme d'Estaing revenait en France sur le *Boullongne*, et était sur le point d'atteindre le port de Lorient, il tomba au milieu des croisières ennemies qui étaient maîtresses absolues de la mer, et fut une seconde fois le prisonnier des Anglais. On le conduisit à Plymouth, dans cette ville où les Jean Bart, les Forbin, les Duguay-Trouin, dont il était le digne successeur, avaient aussi été captifs ; et, pour se venger des injures qu'il avait faites en dernier lieu au pavillon anglais, et des torts considérables qu'il avait occasionnés au commerce britannique, on le traita sans égards, sans humanité ; on le plongea même dans d'obscurs et humides cachots comme un criminel, sous le prétexte, complaisamment répété par un injuste biographe français, qu'il avait violé sa parole après être sorti de sa première prison. Mais, conduit à Londres sous la garde d'un messager d'état, il n'eut pas de peine à prouver que cette accusation était un odieux mensonge ; les Anglais, après s'être donné la satisfaction de le torturer quelque temps, le relâchèrent de nouveau, et il repassa en France où on l'accueillit en homme qui avait soutenu l'honneur de la marine nationale au moment où on désespérait d'elle sur toutes les mers du globe. D'Estaing n'avait point provoqué autrement que par ses beaux faits d'armes l'indigne traitement dont il s'était vu l'objet ; aussi jura-t-il une haine bien méritée à ses bourreaux.

La gloire qu'il s'était acquise sur mer d'une manière d'autant plus

éblouissante qu'elle était plus imprévue, fit passer pour lui par-dessus les lois ordinaires de la hiérarchie ; on le nomma, après le traité de paix de 1763, lieutenant général des armées navales. Quand la guerre recommença, sous le règne suivant, en 1778, il était vice-amiral de France, sans pour cela cesser de compter dans le cadre des officiers généraux de l'armée de terre. Le premier, il fut envoyé avec une escadre en Amérique pour y reconnaître et assurer, au nom de la France, l'indépendance des États-Unis. Ce dut être une grande préoccupation pour le pays de savoir comment se tirerait du commandement d'une armée navale contre les amiraux anglais, un homme qui auparavant n'avait encore eu sous ses ordres, du moins en temps de guerre, que deux bâtiments de peu d'importance. Mais d'Estaing fit voir tout de suite qu'il n'était point au-dessous du rôle qu'on lui donnait. Parti de Toulon, le 13 avril 1778, avec l'intention de frapper un coup inattendu sur les forces maritimes des Anglais en Amérique, il aurait certainement atteint un grand résultat si les vents contraires n'eussent retardé sa marche; car il avait su garder un tel secret, qu'à Londres on le croyait en route pour Brest, lorsque déjà il cinglait en plein Atlantique. Il entra dans la Delaware d'où l'amiral Howe était sorti précipitamment à son approche, noua des relations avec les insurgés de Philadelphie et déposa dans cette ville Gérard de Rayneval, le premier représentant de la France auprès des États-Unis. Il voulut aller chercher l'escadre anglaise dans la baie de Sandy-Hook; celle-ci se retira en désordre dans l'intérieur des bancs; mais le manque de pilotes qui connussent bien ces côtes et le trop grand tirant d'eau des vaisseaux français, empêchèrent d'Estaing de poursuivre l'ennemi dans son refuge. Le vice-amiral concerta avec La Fayette et les généraux américains la conquête de Rhode-Island, en commençant par New-Port, capitale de cette île voisine du continent. Il força le passage de New-Port avec l'élan et l'énergie qui le distinguaient surtout. Il allait opérer une descente dans Rhode-Island, quand on signala l'escadre de l'amiral Howe, grossie d'une partie de celle de l'amiral Byron. D'Estaing prend aussitôt la résolution d'aller la combattre, force la sortie du passage de New-Port avec non moins de vivacité qu'il avait fait de l'entrée, et se trouve en présence de l'escadre anglaise. Déjà le signal d'engager l'action était donné, quand un grain brumeux, suivi du plus affreux des coups de vent, déconcerta tous les projets,

toutes les manœuvres des deux armées, et laissa les amiraux uniquement préoccupés du soin de sauver leurs vaisseaux. Le *Languedoc*, superbe bâtiment de quatre-vingt-dix canons, que montait d'Estaing, fut mis dans un pire état que n'aurait pu faire l'artillerie des ennemis ; toutes ses voiles furent déchirées, toute sa mâture s'écroula sous la furie de la tempête ; son gouvernail se rompit. Ras comme un ponton, il n'offrait plus qu'une masse flottante, dépourvue de tout moyen de direction. Dans cet état le *Languedoc*, qui n'a plus que six canons dont il puisse se servir, est attaqué par le *Renown*, vaisseau anglais de cinquante canons que la bourrasque avait épargné. D'Estaing paraît sur le point de devenir, pour la troisième fois, le prisonnier des Anglais ; mais maintenant il n'est plus un officier vulgaire et dont la capture est sans importance ; il a décidé dans son cœur qu'il périra en ce jour plutôt que de laisser l'ennemi triompher de la prise d'un vice-amiral de France. Il n'est point de ressources suggérées par un sublime désespoir, point d'inventions soudaines qu'il n'emploie pour forcer le *Renown* à l'abandonner. La fortune sourit enfin à tant de persévérance et de courage. Non-seulement le vaisseau anglais lâche prise, mais il fuit devant le glorieux débris du *Languedoc*, dont les quelques canons disponibles, admirablement dirigés par d'Estaing, entrent par l'arrière du *Renown* qu'ils prolongent dans toute son étendue, semant dans leur chemin l'épouvante et la mort. Jamais victoire d'un vaisseau n'avait été plus belle que celle du *Languedoc*. D'Estaing se répara en mer du mieux qu'il put, et rallia successivement tous les bâtiments de son escadre. Les ennemis d'ailleurs n'avaient pas été plus épargnés que lui. Il alla mouiller à Boston, ainsi que le lui commandait la prudence pour la conservation des vaisseaux de son pays ; mais, afin de montrer que le soin de sa personne le préoccupait beaucoup moins, il offrit d'aller se mettre, avec sept cents hommes, lui vice-amiral de France, sous les ordres d'un jurisconsulte américain devenu depuis peu général, qui était débarqué à Rhode-Island. La retraite de ce général, qui eut lieu dans ce temps, laissa sans effet la magnanime proposition de d'Estaing. Celui-ci, sachant que l'escadre anglaise avait l'intention d'attaquer Boston, sortit, donna la chasse aux ennemis et les contraignit de renoncer à leur projet. Les Bostoniens lui décernèrent des témoignages publics de leur gratitude. Peu après, d'Estaing fit voile pour la Martinique, et remit au marquis de

Bouillé, gouverneur des îles du Vent, un ordre du roi qui attribuait au vice-amiral des forces navales de France en Amérique le commandement général de ces îles, et ne laissait au gouverneur qu'une autorité purement administrative. Cet ordre arrivait d'une manière bien intempestive, il faut le reconnaître : car Bouillé venait de montrer ce dont il était capable comme général, en enlevant aux ennemis l'île de la Dominique. Ce que l'on avait fait sans doute pour donner aux opérations plus d'ensemble par une seule et même direction, devint au contraire la cause d'une fâcheuse rivalité. Bouillé ne se soumit qu'avec dépit, garda une amère rancune à d'Estaing et le dénonça secrètement comme incapable et indigne de la confiance du roi. Il ne sut pas ainsi se conserver le beau rôle. Dès lors on vit d'Estaing et Bouillé dans des rangs pour ainsi dire opposés : le premier, que la marine marchande aimait parce qu'il s'était d'abord signalé sur des bâtiments armés par le commerce, et sur qui le contact avec la jeune et libre Amérique agissait naturellement, pencha peu à peu, quoiqu'avec modération, du côté du tiers état ; tandis que le second, exalté par le parti le moins populaire et le plus futile de la cour, croissait davantage dans la faveur opposée. Jaloux, mais autant dans l'intérêt du pays que dans celui de son amour-propre, des succès militaires récemment obtenus par Bouillé, d'Estaing voulut entreprendre sur toutes les Antilles anglaises. Il tenta d'abord, mais inutilement, de reconquérir l'île de Sainte-Lucie, dont les ennemis s'étaient depuis peu rendus maîtres. Il fut plus heureux contre l'île Saint-Vincent qu'une division de son escadre, conduite par du Rumain, enleva aux Anglais, et surtout contre l'île de la Grénade, où il descendit au mois de juillet 1779, avec trois mille hommes. La ville de la Grénade, située sur un morne escarpé, était défendue par mille soldats d'élite et une nombreuse milice, le tout aux ordres du général anglais Macartney. D'Estaing, marchant sur trois colonnes, ordonna l'assaut, et, malgré la plus vigoureuse résistance, emporta, l'épée à la main, les retranchements, le morne et la ville. Une blessure reçue dans l'action témoigna qu'il ne s'était pas plus épargné cette fois que d'habitude. Le lendemain de sa victoire, on signala une escadre anglaise qui venait, mais trop tard, pour secourir la Grenade. D'Estaing remonte sur ses vaisseaux, se dispose à recevoir cette escadre que commandait l'amiral Byron, lui livre combat, la met en fuite après l'avoir dégréée, et la poursuit jusqu'au port de

l'île Saint-Christophe devant lequel il la défie et pendant plusieurs jours lui offre un nouveau combat. La double victoire de d'Estaing donna aux Français la domination sur la mer des Antilles. Les Anglais n'osaient plus y montrer leur pavillon. Quand la nouvelle de la conquête de la Grenade et du combat naval qui l'avait suivie arriva en France, le vainqueur fut porté jusqu'aux nues ; l'enthousiasme, on pourrait dire l'ivresse publique, éleva d'Estaing au nombre des héros qui avaient dans tous les temps le mieux mérité du pays. D'Estaing, avec autant de bravoure et de décision qu'il en avait montré à la Grenade, échoua à l'attaque de Savannah, capitale de l'État de Géorgie. Il eût obtenu un nouveau succès, sans la feinte déloyale dont usa le gouverneur anglais en demandant un armistice de vingt-quatre heures pour régler les articles de sa capitulation, ce qui lui donna le temps d'être secouru. Furieux d'avoir été joué, d'Estaing résolut d'emporter la place d'assaut. A la tête des grenadiers, il conduisit lui-même la principale attaque. On assure que dans son valeureux transport, il arrachait avec ses mains et ses dents les palissades de l'ennemi. Mais atteint de deux blessures, l'une au bras droit, l'autre à la jambe, il lui fallut opérer sa retraite ; elle se fit dans le meilleur ordre. La présence de son escadre avait eu néanmoins pour résultat de forcer les Anglais à abandonner cette même Rhode-Island qu'il n'avait pu précédemment leur enlever. Le vice-amiral se rembarqua, revint aux Antilles, puis retourna en France avec un seul vaisseau, laissant les autres sous les ordres des généraux de Grasse, de Vaudreuil et Lamotte-Piquet. Il déjoua, dans son audacieuse traversée, toutes les flottes et les escadres ennemies. On le reçut en triomphateur, les populations des villes maritimes surtout. En revanche, le parti futile de la cour, dont les épigrammes n'épargnaient pas même la simplicité de manières de Louis XVI, chansonna d'Estaing. Ce qu'il y eut pour l'instant de plus déplorable que des chansons, c'est que la faible volonté du prince fut obligée de céder aux caprices des ennemis du vice-amiral. Plus jaloux de sa popularité qu'ils ne le laissaient voir, ceux-ci s'attachèrent à le tenir éloigné désormais des grands commandements sur mer et à paralyser ainsi son activité et sa passion pour la gloire.

D'Estaing résolut alors d'aller servir chez les alliés de la France ; le roi d'Espagne le nomma généralissime de ses troupes de terre et

de mer. L'opinion publique le désignait hautement pour prendre la conduite des forces navales combinées des deux royaumes ; il parut un moment l'avoir en effet ; et, avec le caractère entreprenant qu'on lui savait, on s'attendait à quelque grand coup de sa part ; mais les intrigues de Versailles firent si bien, que son ardeur fut dépensée à ramener une escadre de Cadix en France, et à convoyer une flotte marchande venue des Antilles. Ce fut tout son rôle jusqu'à la fin de la guerre. C'est ainsi que, par mille blessures et mille injustices, une faction de cour acculait, l'un après l'autre, dans les idées sinon dans les rangs du tiers état, des hommes sérieux et pleins de cœur qui auraient volontiers donné tout leur sang pour sauver la monarchie.

Toutefois, quand la révolution eut soulevé ses flots terribles, d'Estaing fut de ceux qui essayèrent de les contenir dans certaines bornes, et de prévenir la ruine entière du parti qui l'avait insulté, en se mêlant au mouvement pour le diriger s'il en était temps encore. Lorsqu'une foule de nobles et les princes du sang mêmes abandonnaient leur roi, le livraient pour ainsi dire au couteau par une émigration prématurée et des intrigues à l'étranger qui exaspéraient l'esprit public, d'Estaing resta au poste du danger. Après avoir fait partie de l'Assemblée des notables, il fut nommé commandant de la milice nationale de Versailles, à l'époque où le roi, le gouvernement et le pouvoir législatif siégeaient dans cette ville. Au premier signal des désordres dont cette résidence était menacée, il prit des mesures pour en prévenir l'effet, et assurer contre les factions la liberté des discussions de l'Assemblée nationale. Le comte de Clermont-Tonnerre l'en remercia, comme président, au nom de cette assemblée, dans une lettre qui se terminait ainsi : « Accoutumé dès longtemps aux triomphes militaires, vous avez trouvé un nouveau moyen d'ajouter à votre gloire, en consacrant à vos concitoyens, devenus libres, des jours souvent exposés pour la patrie. Il est beau et heureux, M. le comte, d'être craint des ennemis de l'État, et d'être loué par l'Assemblée nationale. »

Peu après, comme le malheureux Louis XVI était le jouet des courtisans qui voulaient l'enlever et le conduire à Metz, tandis que le peuple, au contraire, voulait l'amener à Paris, d'Estaing, qui ne désespérait pas encore du salut de la monarchie et tenait une position

honorable, quoique difficile, entre deux exagérations contraires, également fidèle à son roi et fidèle à sa patrie, chercha à conjurer l'orage que le projet de la cour, s'il venait à être connu, soulèverait; accoutumé, avec la franchise d'un vieux marin, à dire la vérité à ses princes qu'il aimait sincèrement, il écrivit à la reine une lettre confidentielle, dans laquelle il cherchait à la dégager de l'atmosphère d'intrigues et d'indécisions politiques dont on l'entourait pour sa perte et celle du roi. Cette lettre fameuse où l'homme se peint tout entier, dans un moment où il n'y a plus à biaiser pour arriver à un but sauveur, doit être, en partie du moins, citée. « Mon devoir et ma fidélité l'exigent, disait d'Estaing, il faut que je mette aux pieds de la reine le compte du voyage que j'ai fait à Paris. On me loue de bien dormir la veille d'un assaut ou d'un combat naval. J'ose assurer que je ne suis point timide en affaires. Élevé auprès de M. le dauphin qui me distinguait, accoutumé à dire la vérité à Versailles dès mon enfance, soldat et marin, instruit des formes, je les respecte sans qu'elles puissent altérer ma franchise ni ma fermeté. Eh bien! il faut que je l'avoue à Votre Majesté, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit... On assure qu'il y a un plan de formé; que c'est par la Champagne ou par Verdun que le roi se retirera ou sera enlevé; qu'il ira à Metz. M. de Bouillé est nommé, et par qui?... Par M. de La Fayette, qui me l'a dit tout bas à table... J'ai frémi qu'un seul domestique ne l'entendît; je lui ai fait observer qu'un seul mot de sa bouche pouvait devenir un signal de mort. Il est froidement positif, M. de La Fayette : il m'a répondu qu'à Metz comme ailleurs les patriotes étaient les plus forts, et qu'il valait mieux qu'un seul mourût pour le salut de tous... Les bons esprits m'ont paru épouvantés des suites : le seul doute de la réalité peut en produire de terribles... Je supplie la reine de calculer dans sa sagesse tout ce qui pourrait arriver d'une fausse démarche... Une simple indécision peut être sans remède. Ce n'est qu'en allant au-devant du torrent, ce n'est qu'en le caressant qu'on peut parvenir à le diriger en partie. Rien n'est perdu. La reine peut reconquérir au roi son royaume. La nature lui en a prodigué les moyens; ils sont seuls possibles. Elle peut imiter son auguste mère (Marie-Thérèse d'Aturiche) : sinon, je me tais... Je supplie Votre Majesté de m'accorder une audience pour un des jours de la semaine [8]. » Cette lettre sage et généreuse, dont on retrouva le brouillon pour le malheur

de son auteur, ne fut point reçue, comme il convenait, de la reine; et d'Estaing eut la douleur de voir la famille royale, d'intrigues en intrigues, de projets impraticables en projets avortés, d'indécisions en indécisions, se précipiter tête baissée dans l'abîme.

Pendant qu'il était accusé par la cour de pencher du côté des principes populaires, il ne l'était pas moins par le peuple de venir en aide à la cour et d'être dévoué de toute son âme au roi, ce qui était vrai. Les gardes françaises, qui avaient quitté volontairement le service de Louis XVI pour se mêler au mouvement populaire, complotèrent pour reprendre ce service et l'enlever de vive force à la garde nationale de Versailles. D'Estaing, instruit de ces projets qui pouvaient mettre la ville en danger, les communiqua aux officiers placés sous ses ordres et à la municipalité de Versailles. De concert avec celle-ci et le gouvernement, il fut d'avis d'appeler le régiment de Flandres, et les mesures qu'il prit à ce sujet eurent encore l'approbation de l'Assemblée nationale. Mais il n'avait pas compté avec les intrigues et les passions qui devaient faire d'une cause présumable de tranquillité pour Versailles et le roi, une occasion d'ébranlement universel. On connaît le fatal banquet auquel l'arrivée du régiment de Flandres donna lieu, et les scènes déplorables des 5 et 6 octobre 1789 qui en furent la conséquence et obligèrent le roi à transporter sa résidence à Paris. On a dit que d'Estaing n'avait rien fait pour prévenir ces événements. Et d'abord, à qui, dans cette époque, fut-il donné de prévenir les incidents que le défaut de suite et d'ensemble dans les idées de la cour faisait surgir à chaque instant? Au milieu du banquet même où assistaient les officiers des gardes nationales de Versailles, il essaya encore de tempérer l'exaltation des gardes du corps et de faire porter la santé de la nation en même temps que celle du roi; ce fut en vain. Quand la colère populaire vint par suite rugir jusque dans la cour du château de Versailles, il s'interposa et courut risque d'être massacré pour empêcher un sanglant conflit. Juste envers la reine qui avait déployé un grand caractère dans ces circonstances, il lui écrivit une nouvelle lettre dont le brouillon, pour son malheur encore, tomba aux mains des insurgés. Là, il lui donnait des témoignages de son admiration en même temps qu'il l'exhortait de nouveau à diriger le mouvement révolutionnaire, sans froisser les instincts du peuple. « Il m'est impossible de ne pas mettre aux pieds de la reine le véridique hommage

de mon admiration, écrivait-il. La fermeté inébranlable avec laquelle Sa Majesté s'est refusée à la proposition de se séparer du roi est décisive. La reine triomphera de tout; elle aidera à sauver la monarchie, et nous lui devrons le repos; mais il faut qu'elle croie uniquement ses vrais serviteurs. L'ondulation des idées a plus d'une fois pensé tout perdre .. » Et puis c'étaient des mots touchants pour entraîner la reine à prendre sur elle de flatter le peuple pour s'en faire aimer, et à oublier Versailles où il était impossible de revenir : « Bientôt la reine, *avec quelques soins*, sera adorée; elle fera mouvoir Paris... Ce grand théâtre est digne de Votre Majesté... Ah! madame, soyez notre première citoyenne. Pensez-le, dites-le, prouvez-le; et vous pourriez tout, *si vos principes* vous le permettaient... » En effet, il n'y avait pas d'autre moyen de sauver la monarchie, au point où les choses en étaient arrivées, que de paraître au moins marcher droit dans la route où l'on avait été contraint d'entrer. D'Estaing terminait sa lettre en conseillant à la reine de s'attacher le général La Fayette et par lui la garde nationale. Les républicains, qui, mieux que la cour, comprenaient que d'Estaing indiquait la bonne voie pour sauver le trône, mirent dès lors le brave et loyal marin en suspicion.

Mais d'Estaing conservait encore la faveur des villes maritimes; il fut élu général de la garde nationale de Brest. Il était gouverneur de Touraine, et fut également élu général de la garde nationale de Tours. Conséquent aux principes politiques qui l'avaient dirigé depuis le commencement de la révolution, et qui tendaient à l'union de toutes les classes de la société française, il assista comme député à la fête de la fédération, le 14 juillet 1790, à la tête du corps de la marine, en habit de garde national, portant au-dessus de sa plaque de l'ordre du Saint-Esprit, dont il était membre, une autre plaque où il y avait écrit : « Vétéran des gardes nationales de Brest et de Tours. » Le roi l'ayant aperçu dans ce costume le jour de la revue, et lui ayant demandé « pourquoi il n'avait pas l'uniforme de vice-amiral, » d'Estaing lui répondit « que c'était parce que la marine désirait mériter l'amitié du peuple. » Le roi, le comprenant mieux que n'avait fait la reine, lui dit : « Elle a bien raison, la marine, et je l'en aime encore davantage. »

Le 23 juin 1791, il écrivit à l'Assemblée nationale une lettre dans laquelle il donnait l'assurance de son zèle pour le maintien de la constitution que le roi et tous les grands de l'État avaient jurée. D'Estaing

avait le cœur trop loyal pour croire qu'un serment n'engage pas, et pensait que le respect de la foi jurée était la sauvegarde des princes et des peuples. Ayant été nommé amiral de France, en 1792, à la nouvelle organisation de la marine, il refusa d'abord pour ne point blesser diverses susceptibilités et d'anciens services, disant que sa destination primitive ayant été pour l'armée de terre, il n'était pas juste qu'on lui donnât ce grade dans un corps où il n'avait pas fait ses premières armes, et qu'il n'accepterait que dans le cas où l'on créerait pour lui une place d'amiral surnuméraire. Mais un décret d'urgence de l'Assemblée nationale, au mois de mars de cette année, le mit en demeure de remplir les fonctions d'amiral de France, sans que cette charge l'empêchât d'avancer à son tour dans l'armée de terre. Le rapport du ministre, qui précéda ce décret, fait un honneur infini à d'Estaing, et son acceptation y est réclamée comme un service que la patrie attend de sa renommée et de sa gloire.

Ce fut là le terme de la faveur publique et de la reconnaissance nationale pour l'illustre marin. Les services qu'il avait essayé de rendre à Louis XVI, à la famille royale, les lettres qu'il avait écrites à la reine pour l'arrêter au penchant de l'abîme, lui furent bientôt hautement imputées à crime. L'amiral d'Estaing fut arrêté et jeté dans la prison de Sainte-Pélagie. On l'en fit sortir un jour. C'était pour le mettre en face de cette reine infortunée, mais naguère si mal conseillée, pour laquelle il n'avait pourtant pas osé pressentir une aussi horrible disgrâce. Qui pourrait dire ce qui se passa dans son cœur à l'aspect de cette auguste veuve dont il n'avait pu prévenir le malheur, mais dont l'affreuse captivité si noblement supportée, et la majesté devant ses juges, ou plutôt devant ses bourreaux, effaçaient toutes les fautes ? A la lecture attentive de la déposition de d'Estaing, on reconnaît, sous des formes brèves et sévères, un homme qui sent que, dans l'état de suspicion où il est lui-même, l'unique moyen d'être favorable à la royale accusée, c'est de ne point paraître s'entendre avec elle. Personne n'ignorait qu'il avait eu à se plaindre de la reine ; le nier eût été impossible et même de mauvaise politique pour l'accusée. D'Estaing reconnaît donc qu'il a eu *personnellement* à se plaindre, ce qui semble devoir donner plus de force au reste de sa déposition, mais il déjoue aussitôt toutes les espérances que les accusateurs fondaient peut-être sur ce début, en déclarant que dans les journées d'oc-

tobre 1789, sur lesquelles particulièrement on l'interroge, la reine n'a point voulu partir, qu'elle a répondu avec un grand caractère aux conseillers de cour qui la voulaient entraîner, « qu'elle mourrait s'il le fallait aux pieds de son mari, mais qu'elle ne fuirait pas. » La reine comprit si bien avec quelle intention d'Estaing disait cela, qu'elle ajouta sur-le-champ : « Cela est exact, on voulait m'engager à partir seule, parce que, disait-on, il n'y avait que moi qui courais des dangers ; je fis la réponse dont parle le témoin. » On ne saurait rien trouver dans toute la déposition de d'Estaing qui puisse donner la moindre prise aux juges contre cette grande et touchante infortune. Au contraire, s'il eût été donné à quelque chose de sauver la reine, la netteté négative des réponses de d'Estaing sur tout ce qui avait pour but de la charger de la responsabilité des événements des 5 et 6 octobre, n'y aurait pas peu contribué. Du reste, l'amiral, dans ce lugubre procès, comparaissait autant comme accusé lui-même que comme témoin. Les bourreaux de la reine ne devaient pas tarder à être les siens. Reconduit à sa prison, quand il en sortit de nouveau, ce fut pour être ramené devant eux. A leur féroce et sanglant aspect, il montra ce même courage et cette même fermeté qui ne l'avaient jamais abandonné en face de l'ennemi ; il rappela avec quelque orgueil les grandes actions militaires qui lui avaient autrefois mérité les témoignages de la reconnaissance nationale, et, comprenant bien qu'il n'avait rien à espérer des bêtes fauves qui le jugeaient : « Quand vous aurez fait tomber ma tête, leur dit-il avec une fière ironie, envoyez-la aux Anglais : ils vous la paieront cher. » Et bientôt, le 28 avril 1794, sur une liste fournie par l'infatigable exécuteur des hautes œuvres de la Terreur, on lisait entre une foule de noms nobles ou roturiers : « Charles-Henri d'Estaing, âgé de soixante-cinq ans, natif de Revel, département du Puy-de-Dôme, amiral et lieutenant général, rue Helvétius. » Rien de plus !... On n'avait pas le temps alors de commenter l'échafaud.

---

# LA TOUCHE-TRÉVILLE

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES NAVALES DE FRANCE.

ET

## LA TOUCHE-TRÉVILLE

VICE-AMIRAL DE FRANCE.

Deux marins, qui l'un et l'autre se signalèrent pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, ont illustré le nom de la Touche-Tréville. La mémoire plus nouvelle du second a beaucoup dû, il faut en convenir, par la confusion des noms et peut-être même des services, à la réputation d'habile tacticien dont avait joui le premier. Le fait est que La Touche-Tréville qui, en qualité de général, conduisit avec succès et gloire des escadres sous le règne de Louis XVI, tandis que son neveu n'était encore que lieutenant ou capitaine, n'est pas le même qui remporta des avantages sur Nelson, à la tête de la flottille de Boulogne, et qui fut nommé vice-amiral sous le consulat. Nous parlerons de tous deux de manière à distinguer et à diviser les mémorables services qu'ils ont rendus au pays.

La famille des La Touche-Tréville était originaire de Paris; son primitif et vrai nom était Vassor ou Le Vassor; elle se transporta à la Martinique et à la Guadeloupe en 1640, et concourut puissamment à la fondation de ces colonies françaises; elle ne fut pas moins utile à leur défense par des actes de courage et des sacrifices de toutes sortes. Une branche de cette famille, la cadette, qui avait pris le nom de Le Vassor et de La Touche, repassa en France, et y donna de nombreux et braves marins. Louis XIV récompensa les Le Vassor de La Touche



# LA TOUCHE-TRÉVILLE



La Touche Tréville.

en leur octroyant, en 1706, des lettres de noblesse. Un peu plus tard cette branche se divisa elle-même en Le Vassor de la Touche et en Le Vassor de La Touche-Tréville. Le chef de la nouvelle branche est le marin qui s'est signalé comme lieutenant général des armées navales sous le règne de Louis XVI ; et son frère aîné, qui avait conservé le nom de Le Vassor de la Touche, fut le père du second des La Touche-Tréville, de celui que l'on connut, pendant toute la durée de la guerre d'Amérique, sous le nom de chevalier et de comte de La Touche, et qui n'ajouta à ce nom celui de Tréville qu'après l'adoption ou la mort de son oncle.

Cela dit, nous pouvons entrer dans les faits qui concernent les deux illustres marins. Le premier prit le service militaire en 1730, fut fait enseigne de vaisseau en 1734, et lieutenant en 1748. Il reçut le grade de capitaine en 1757, après avoir eu sa part, l'année précédente, d'une brillante campagne. Le 11 mars 1756, en effet, commandant la frégate *le Zéphir*, de trente canons, et naviguant de conserve avec le vaisseau *le Prudent*, de soixante-quatorze, aux ordres du chevalier d'Aubigny, depuis vice-amiral, et la frégate *l'Atalante*, de trente-quatre canons, montée par le comte Duchaffaut, depuis lieutenant général des armées navales, il rencontra le vaisseau anglais *le Warwick*, de soixante-quatre canons, et concourut à la chasse qu'on lui donna et au combat qui lui fut livré à quelque distance de la Martinique Le *Warwick* amena pavillon et fut conduit à l'île prochaine. D'autres captures moins importantes furent faites par les trois bâtiments français auxquels on adjoignit le *Warwick*. Comme ils étaient en route pour la France, convoyant vingt-deux voiles marchandes, La Touche-Tréville, avec sa seule frégate, s'empara de trois bâtiments ennemis, dont l'un était un corsaire, délivra un des navires marchands dont celui-ci s'était rendu maître, et revint mouiller avec ses prises à la Martinique. On n'y était plus depuis longtemps accoutumé à de pareils trophées. Aussi furent-ils reçus avec des transports d'enthousiasme, d'autant plus grands qu'on les devait à un descendant des premiers colonisateurs de l'île. On n'y resta pas non plus indifférent en France où l'on ne comptait alors que par défaites et désastres maritimes: car on était dans les plus mauvaises années du règne de Louis XV. La Touche-Tréville, devenu capitaine de vaisseau, montra autant d'habileté que de valeur et de dévouement, dans les derniers

malheurs des Français sur mer à cette triste époque. Il commandait le vaisseau *le Dragon*, de soixante-quatre canons, qui faisait partie de la flotte du vice-amiral et maréchal de Conflans, lorsque celle-ci, battue la par tempête, le fut encore plus cruellement par les Anglais, commandés par l'amiral Hawke, à la hauteur de Belle-Isle, le 20 novembre 1759. Le *Dragon* fut un des bâtiments que l'habileté et la valeur des capitaines, à défaut de celles du vice-amiral de Conflans, vint à bout de sauver. Les Anglais ne tardèrent pas à bloquer tous les ports de France.

Monté sur la prame *la Louise*, La Touche-Tréville, accompagné de son neveu affectionné, osa aller bombarder sur ce bâtiment plat, portant des canons et des mortiers, les vaisseaux anglais qui attaquaient l'île d'Aix, au moins d'octobre 1760. Dans le cours de la même année et de la suivante, il commanda le vaisseau *l'Intrépide*, de soixante-quatorze canons, un des derniers débris de la marine française, qui conduisit des chaloupes canonnières contre les vaisseaux anglais pour les forcer à laisser libre la sortie et l'entrée de la Charente. Il avait lui-même soumis un plan au gouvernement pour obtenir ce résultat. Il proposait de s'ouvrir un passage avec des prames à travers la flotte ennemie, et de conduire l'escadre débloquée de Rochefort à l'île de la Martinique qui était alors dans le plus imminent danger, et de laquelle son frère Le Vassor de La Touche était gouverneur. L'escadre arriva trop tard. Le Vassor de La Touche, après s'être longtemps défendu, ne recevant point de nouvelles de la métropole et abandonné de tout le monde, avait enfin signé une honorable capitulation, le 14 février 1762. Quant à La Touche-Tréville, il continua à soutenir par tous les moyens qu'on laissait à sa disposition, l'honneur expirant du pavillon français. Quand la guerre fut terminée, en 1763, par un traité honteux qui sanctionnait la perte de nos plus belles colonies, il fut un de ceux sur qui le ministère quelque peu réparateur des Choiseul jeta les yeux pour relever la marine française de l'anéantissement. Il salua avec bonheur l'avénement de Louis XVI, monarque qui méritait un meilleur sort, et qui fut le protecteur constant de la marine et des marins. Élevé en 1776 au grade de chef d'escadre, La Touche-Tréville se fit remarquer, pendant la paix, par de savantes campagnes d'évolutions. L'ouverture de la guerre de l'indépendance de l'Amérique le trouva éminemment propre à rece-

voir d'importants commandements. Monté sur le *Neptune*, il s'empara, de concert avec de Beausset, qui conduisait le *Glorieux*, d'une frégate-corsaire anglaise nommée *l'Hercule*. Promu au grade de lieutenant général des armées navales, il eut, en 1779, le commandement de l'escadre légère des flottes combinées de France et d'Espagne, aux ordres de d'Orvilliers et de Cordova. Il déploya dans cette circonstance beaucoup d'activité et d'habileté. Comme son escadre allait en avant de l'armée, elle prit le vaisseau ennemi *la Junon*, de soixante-quatre canons et plusieurs autres bâtiments moins considérables. En 1780, La Touche-Tréville déjoua toutes les recherches des flottes anglaises, et vint déposer six mille hommes à Rhode-Island que les Anglais avaient été obligés d'évacuer. Les autres expéditions dont on le chargea ne furent ni moins habilement conduites, ni moins heureuses. Ses longs services exigeaient enfin un peu plus de repos. Il fut appelé au commandement de la marine à Rochefort, à la place de Le Vassor de La Touche qui l'avait eu en dernier lieu, et qui venait de finir sa vie dans ce poste éminent. La Touche-Tréville le remplit avec un esprit d'ordre remarquable, une activité et un dévouement au bien du service qui ne se démentirent pas un seul instant jusqu'à sa mort arrivée vers 1788.

Le Vassor, comte de La Touche, ancien gouverneur de la Martinique et des îles du Vent, lieutenant général des armées navales, et en dernier lieu commandant de la marine à Rochefort, était mort tellement obéré, par suite de la manière magnifique avec laquelle il représentait et des sacrifices qu'il avait faits durant son gouvernement des îles, que sa succession ne fut pas acceptée par ses héritiers, et que Louis XVI, pour laisser intacte, autant qu'il était en lui, la mémoire d'un brave marin, confia aux créanciers de la succession, à titre d'indemnité, un bâtiment de l'État pour faire des navigations commerciales à leur profit. La veuve, la fille et les deux fils de Le Vassor de La Touche, en témoignèrent une grande reconnaissance. Les jeunes La Touche, René-Magdeleine et Camille, furent destinés à la marine. René-Magdeleine, à qui son oncle transmit depuis son nom de Tréville, était né en 1745, à Rochefort. Il fut nommé garde de la marine, dès l'âge de treize ans ; il eut pour maîtres tour à tour son père et son oncle, celui-ci surtout, qui l'affectionnait singulièrement. Le jeune La Touche fut témoin des malheurs de la marine française à

la fin du règne de Louis XV, et en prit un grand sentiment de haine contre les Anglais. Il était sur le vaisseau *le Dragon*, à la désastreuse bataille de Belle-Isle. Il servit, comme on a vu, à côté de son oncle, sur la prame *la Louise*, au bombardement des vaisseaux anglais à l'île d'Aix, et resta longtemps à l'embouchure de la Charente, sur cette embarcation plate, en présence des ennemis. Il était aussi sur l'*Intrépide*, en 1761 et 1762. Il fut détaché, pendant l'été de cette dernière année, avec deux chaloupes canonnières et osa affronter deux vaisseaux anglais, l'un de soixante et l'autre de soixante-quatorze canons, durant un combat de deux heures. Après le traité de 1763, il fit plusieurs campagnes d'évolutions sous son oncle et sous d'Estaing. En 1768, des motifs de santé apportés par sa famille, le firent mettre à la retraite d'enseigne de vaisseau. L'année suivante il fut appelé au service de terre, dans lequel on espérait sans doute alors pour lui plus d'avancement, et reçut le brevet de capitaine de dragons. Mais ses goûts le rendirent bientôt à son premier métier, où néanmoins on s'obstina longtemps à le considérer comme un intrus. On ne lui pardonnait pas de l'avoir un moment quitté pour servir sur terre.

L'ouverture de la guerre de l'indépendance de l'Amérique le trouva lieutenant de vaisseau et commandant la corvette *le Rossignol*, de vingt canons. Chargé de voltiger en avant des escadres ou de porter des ordres, il s'en acquitta tout d'abord avec tant d'habileté, de courage et de bonheur, qu'en 1779 on le nomma chevalier de Saint-Louis et on lui donna le commandement de la frégate *l'Hermione*, de vingt-six canons. On le connaissait alors sous le titre et le nom de chevalier de La Touche. Comme il croisait à quatre-vingts lieues dans l'ouest de l'île d'Yeu, il eut connaissance d'un bâtiment à trois mâts qui courait sur lui à toutes voiles. S'apercevant que ce bâtiment le croyait moins fort qu'il n'était, il feignit de l'éviter pour mieux l'attirer dans un piége. C'était le soir, il prit chasse, et régla sa marche pendant la nuit, de manière à laisser à l'Anglais l'espérance de l'atteindre au jour, découvrant de temps en temps à dessein des feux que tout à l'heure il semblait vouloir cacher. Il donna ainsi à l'ennemi la facilité de le suivre ; mais quand celui-ci, dupe de cette ruse, se trouva, le matin du 29 mai 1779, à portée de canon de l'*Hermione*, La Touche revira soudain sur lui. L'Anglais à son tour essaya de prendre chasse ; il était trop tard : deux volées de canon de l'*Hermione* le forcèrent

d'amener. C'était un corsaire de Falmouth nommé *la Diffidence*, portant dix-huit canons. Le lendemain 30 mai, La Touche fut encore poursuivi par un corsaire de dix-huit canons, dont le nom anglais signifiait la *Résolution des dames de Londres*. Ce bâtiment se laissa prendre à la même ruse que la *Diffidence ;* il voulut s'éloigner, quand il n'en était plus temps, de la frégate à laquelle il avait donné chasse, et fut également pris après avoir essuyé quelques bordées. La Touche ayant alors un assez grand nombre de prisonniers, fut obligé d'interrompre sa croisière et rentra à La Rochelle avec ses deux conquêtes. Peu après il fut chargé de reconduire en Amérique, sur sa frégate l'*Hermione*, le général La Fayette ; et, comme faisant partie d'une escadre aux ordres du général des Touches, de diriger la construction de plusieurs batteries pour la conservation de Rhode-Island. Ayant été autorisé à établir une croisière de quelques semaines sur Long-Island et à l'entrée de New-York, pour y intercepter les bâtiments à la destination de cette ville, il fit d'abord deux prises; puis le 7 juin il découvrit quatre voiles au vent à lui. C'étaient l'*Iris*, frégate anglaise de trente-deux canons, et trois autres moindres bâtiments de guerre.

La Touche, après avoir fait toutes ses dispositions pour le combat, vira sur la frégate ennemie qui, pour lui épargner la moitié du chemin, arriva en dépendant. Les deux frégates se trouvant alors par le travers l'une de l'autre, hissèrent chacune leur pavillon, et l'*Hermione* assura le sien de toute sa bordée de tribord qu'elle envoya à l'*Iris* en la dépassant. Le bâtiment anglais ne riposta que par quelques coups de canon, ce qui fit juger à La Touche que le dessein du capitaine était d'arriver pour lui envoyer alors toute sa bordée ; il manœuvra pour s'y opposer et se remettre par son travers. Dès que l'*Hermione* et *l'Iris* furent dans cette position et à demi-portée de fusil l'une de l'autre, le feu s'activa prodigieusement des deux parts. Après une demi-heure de combat, La Touche s'aperçut que le capitaine ennemi cherchait à se laisser aller en arrière, afin de prendre l'*Hermione* par la hanche. Mais il le déjoua en se mettant à portée de le battre avec tous ses canons, de l'avant à l'arrière, tandis qu'il en était lui-même battu de l'arrière à l'avant. Le combat fut repris une heure durant dans cette situation avec une ardeur extrême. La Touche eut le bras gauche traversé d'une balle. Il continua à donner ses ordres comme si de

rien n'était. Le feu de l'*Hermione* dominait celui de l'ennemi, et mettait l'*Iris* dans le plus pitoyable état. Celle-ci, ne pouvant plus se soutenir, profita du moment où elle était dépassée, pour mettre son petit hunier à culer et tenir le vent. L'*Hermione* d'ailleurs était elle-même trop dégréée pour la pouvoir suivre dans sa fuite; La Touche se rabattit alors sur un des autres bâtiments anglais, et mit dehors toutes les voiles qui lui restaient pour l'atteindre ; il le poursuivit, à la vue de l'*Iris*, jusqu'à ce que, l'eau lui manquant près des côtes, il l'abandonna pour ne pas compromettre sa propre frégate. Ce combat, dans lequel un seul bâtiment français avait battu quatre de ceux des Anglais, fit beaucoup d'honneur au vainqueur. La Touche se trouva, le 16 mars 1781, avec l'escadre du capitaine des Touches au combat naval de la Chesapeak, contre l'escadre anglaise aux ordres de l'amiral Arbuthnot, et fut chargé d'aller annoncer au congrès américain, siégeant à Philadelphie, l'heureuse issue de cet engagement dont les conséquences importaient extrêmement aux insurgés.

La Touche, encore sur l'*Hermione*, alla croiser dans les parages de l'île Royale, sous le commandement du célèbre navigateur, La Peyrouse, montant la frégate *l'Astrée*, de vingt-six canons. Le 21 juillet 1781, on découvrit une flotte marchande anglaise escortée par plusieurs bâtiments de guerre. Soudain le signal de chasse est donné par La Peyrouse, et La Touche l'accepte avec élan. l'*Astrée* et l'*Hermione*, toutes voiles au vent, et dans les mêmes eaux, coururent sur les ennemis qui, ayant détaché leurs six bâtiments de guerre du convoi, attendaient en ligne. Il était sept heures du soir, lorsque les frégates françaises tirèrent les premiers coups de canon; elles prolongèrent la ligne anglaise sous le vent pour lui ôter tout espoir de fuir vent arrière. La Peyrouse et La Touche manœuvrèrent avec tant d'habileté, que bientôt le désordre se mit dans l'escadrille ennemie, qui se composait de l'*Allégeance*, de vingt-quatre canons, du *Charlestown*, de vingt, du *Jack*, de quatorze, du *Vautour*, de vingt, et du *Thompson*, de dix-huit canons. L'*Hermione*, après avoir envoyé plusieurs bordées au *Vautour* et au *Jack*, vint combattre le *Charlestown*, qui déjà avait affaire à l'*Astrée* et qui fut obligé d'amener pavillon. La Touche aussitôt après retourna au *Jack*, l'écrasa de son feu, et le força de se rendre. Le combat était engagé de manière à ce que les autres bâtiments ennemis subissent bientôt le même sort, et cela leur fût inévitablement

arrivé sans la nuit profonde qui survint et leur permit de se dérober aux vainqueurs. Toutefois, les commandants français n'avaient pas encore eu le temps de s'assurer de leurs deux prises. Le *Charlestown*, qui avait laissé tomber sa misaine au lieu d'arriver pour se laisser amariner, échappa, dans cette nuit épaisse, aux recherches de La Touche qui avait viré sur lui. Le *Jack* seul put être conduit à Boston. Quand La Touche fut de retour en France, à la suite de cette belle campagne, il venait d'y être nommé capitaine de vaisseau, par brevet du 20 juin 1781.

Le chevalier de La Touche, nonobstant le tort qu'avait pu lui faire son court passage dans l'armée de terre, était dès lors estimé pour un homme de rare capacité, intrépide comme nul autre ne pouvait se flatter de l'être davantage, plein de dévouement pour son métier de marin, et qui ne laissait pas la tactique en arrière de sa bravoure indomptable. Mais, à côté de ces grandes qualités, son regard étincelant, sa physionomie mobile et accusant mille impressions diverses, sa tête déjà passablement dégarnie de cheveux, son front élevé, protubérant, et traversé de rides qui s'ouvraient ou se fermaient comme des nuages s'entre-choquant et produisant l'éclair, son tempérament sec et chaud à la fois, indiquaient une nature pleine de passions.

La Touche fut chargé, en 1782, de conduire de Rochefort en Amérique, sur les frégates *l'Aigle* et *la Gloire*, nombre de personnages de distinction, et d'aller porter en même temps des secours considérables aux Américains. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, par les 39 degrés 10 minutes de latitude et 67 degrés 53 minutes de longitude, le vent fraîchissant à l'ouest, les deux frégates eurent connaissance d'un vaisseau ennemi de soixante-quatorze canons, *l'Hector*, bâtiment d'origine française dont les Anglais s'étaient dernièrement emparés et qu'ils avaient armé. La Touche, en raison de l'inégalité des forces et de l'importance de sa mission, chercha d'abord à éviter le combat, et serra le vent en faisant de la voile, dans l'espérance que le commandant de la *Gloire* imiterait ce mouvement, sans qu'on eût besoin de recourir aux signaux de nuit pour le lui indiquer. Mais s'apercevant que sa manœuvre n'était point suivie, La Touche fit le signal de ralliement. Le commandant de la *Gloire*, nommé de Vallongue, brave et habile homme, se trouvait, lorsqu'il aperçut ce signal, à demi-portée de fusil de l'ennemi qui déjà le hélait et le sommait de se rendre.

Jugeant que s'il exécutait l'ordre de La Touche, il offrirait au vaisseau anglais une position trop avantageuse dont celui-ci profiterait pour lui envoyer sa bordée, ce que La Touche n'avait pu calculer, prit l'audacieux parti d'arriver sur l'*Hector* et de lui lâcher toute sa bordée à l'avant. L'*Hector* lui riposta et le combat fut engagé à portée de pistolet. Le premier coup de canon avait mis fin à toutes les réflexions de La Touche sur la disproportion des forces et les suites de ce combat; il arriva vent arrière avec l'*Aigle* pour couvrir la *Gloire* et la seconder. Ce fut un drame plein d'émotions pour toute cette brillante et valeureuse noblesse française qui se trouvait sur les deux frégates. Elle y prit part avec une bravoure chevaleresque et un étonnant sang-froid, le prince de Broglie surtout. Près du banc de quart de la *Gloire*, on causait des *Liaisons dangereuses* de Laclos, lorsqu'un boulet ramé, ce qui n'est autre chose que deux boulets joints ensemble par une barre de fer, vint tomber aux pieds des interlocuteurs. Sans se déranger, Loménie dit à l'un d'eux qui s'informait de ce qu'était l'ouvrage en question : « Vous voulez savoir ce que sont les *Liaisons dangereuses*, le voici. » Et du doigt il indiquait le boulet ramé. Les Ségur, les Vioménil, les Lauzun, les de Laval, les Mac-Mahon, les Talleyrand, les Fleury, les de Langeron, les de Lameth, les Montesquieu, les Vaudreuil, et le brave Polonais Polereski se signalèrent à l'envi dans cette affaire. Vallongue osa faire crier au commandant anglais d'amener pavillon. Celui-ci répondit ironiquement qu'il allait le faire, et en même temps se mit en devoir de prendre une position plus avantageuse pour continuer le combat. Vallongue le prévint, et, profitant d'un moment opportun, lui détacha une volée meurtrière. L'action s'échauffait de plus en plus. La Touche, ayant pour enseigne son frère Camille, vint alors se placer intrépidement entre la *Gloire* et le vaisseau anglais, et se prépara à recevoir un abordage que l'*Hector* semblaît se disposer à lui donner. Déjà, la vergue de civadière de l'ennemi était accrochée dans les haubans de l'*Aigle*, déjà La Touche, regardant une affaire corps à corps comme la chance la plus favorable qui pût lui arriver, lâchait une bordée de toute son artillerie, et en même temps criait aux siens : « A l'abordage, amis, et vive le roi! »; déjà même, le baron de Vioménil, à la tête d'une noble et valeureuse élite, allait sauter sur le pont adverse, lorsque, effrayé sans doute de l'audace des

chefs et de l'ardeur de l'équipage français, le commandant anglais manœuvra pour s'éloigner, sans tirer un seul coup de canon. Les artilleurs de l'*Aigle*, qui tout à l'heure encore frappaient de leurs refouloirs ceux de l'*Hector*, accompagnèrent de huées et d'insultes la manœuvre honteuse des Anglais. Tout cela s'était passé de nuit. Le combat recommença à portée de pistolet. Mais, au lever du jour, la *Gloire*, qui avait pris une position favorable, et l'*Aigle*, qui ne lâchait point prise, canonnèrent si activement le vaisseau anglais que celui-ci, tout dégréé, ne manœuvrant plus qu'à peine, allait être contraint de se rendre aux deux frégates, quand les vigies de l'une d'elles signalèrent plusieurs bâtiments de guerre ennemis. La Touche jugea prudent alors d'abandonner l'*Hector*, qui sombra peu après.

Les deux frégates avaient continué leur route et étaient sur le point d'arriver à leur destination, quand, le 12 septembre suivant, en même temps que de la terre, elles eurent connaissance d'une division ennemie, composée de deux vaisseaux, d'une frégate, de deux corvettes et d'un brick. La Touche s'empara de ce dernier qui servait de découverte à l'ennemi et l'amarina. Il louvoya ensuite pour s'approcher de la Delaware, pénétra dans la baie et jusqu'au milieu des bancs, espérant que les bâtiments ennemis n'oseraient s'y hasarder. Mais il y fut poursuivi, et La Touche se mit en devoir de préserver les passagers et les trésors qu'il portait. Il les envoya à terre dans les canots des deux frégates, ainsi que les dépêches dont il était chargé, et les mit ainsi à l'abri de toute atteinte. Le 15, au point du jour, La Touche essaya, comme dernière planche de salut, de remonter la Delaware et de courir le risque de franchir la tête du banc, tandis que les ennemis essayaient de le joindre. Déjà il touchait à l'extrémité du banc et à la fin de ses peines, lorsque tout à coup l'*Aigle* échoua. La *Gloire* eut le même sort ; mais cette frégate, conservant toutes ses voiles et tirant un pied d'eau de moins que l'*Aigle*, franchit le haut fond et gagna le grand canal. La Touche épuisa en vain toute son énergie, toutes ses ressources pour remettre sa frégate à flot. Certain désormais de la perte de celle-ci, il voulait du moins la faire payer cher à l'ennemi ; mais, pour comble de malheur, la marée descendait beaucoup ; l'*Aigle* pencha bientôt tellement sur le côté, que le service de sa batterie ne put se faire. Dans cette situation La Touche ordonna d'abattre les mâts et d'ouvrir

des voies d'eau à la frégate, pour qu'elle ne pût être d'aucun service à l'ennemi. Il avait mis à l'abri presque tout son monde; lui seul, pour ainsi dire, plein de cette magnanimité et de ce dévouement héroïque qui ont de tout temps distingué les officiers de la marine française, était resté sur sa frégate pour suivre le même sort qu'elle, quoiqu'il fût parfaitement libre encore de l'abandonner. Une frégate anglaise, soutenue par les autres bâtiments ennemis, vint se mettre en travers de l'*Aigle* et l'écraser de tout son feu. La Touche, qui ne pouvait lui répondre que par quelques coups de canon de son arrière, et encore qui ne portaient pas, essuya les volées des Anglais, jusqu'à ce qu'on fût venu lui annoncer que sa frégate faisait eau de toutes parts, et qu'elle n'offrirait plus à l'ennemi qu'un inutile débris. L'intrépide capitaine ne voulait pourtant point se rendre; mais la pensée des malades et des blessés qu'il avait à son bord, le désir de conserver les quelques braves qui étaient restés auprès de lui, le décidèrent enfin à faire amener son pavillon. Cette défense, dans laquelle il avait si héroïquement sacrifié sa personne, fut comptée à La Touche comme une victoire. Il était prisonnier de guerre, sa frégate était perdue; mais le but de sa mission était atteint, et le trésor, la plupart de son monde et l'honneur surtout étaient saufs.

La Touche, conduit à New-York et de là en Angleterre, resta prisonnier jusqu'à la conclusion de la glorieuse paix de 1783. A son retour en France, on lui donna la direction du port de Rochefort, et on le chargea de lever une carte de l'île d'Oleron, laquelle fut insérée dans l'*Hydrographie française*. De 1784 à 1787, il remplit les fonctions de directeur adjoint des ports et arsenaux. Il ne les quitta que pour devenir chancelier du duc d'Orléans. Il eut aussi l'inspection générale des canonniers aux classes de la marine. Louis XVI se confia à lui, au mois de juillet 1786, pour passer, sur une corvette, d'Honfleur au Havre. On l'appelait le comte de La Touche depuis la mort de son père. Mais, vers 1788, il prit le nom de Touche-Tréville qui était celui de son oncle. Élu député du bailliage de Montargis aux États-Généraux, il fit partie de l'Assemblée constituante jusqu'à sa dissolution, le 10 octobre 1791. Le 20 décembre 1790, à la réforme de la marine, on l'éleva au grade de contre-amiral. En 1792, il prit part, en cette qualité, à une expédition contre l'île de Sardaigne. Envoyé à Naples, en 1793, dans des circonstances difficiles, il soutint

noblement la dignité du nouveau pavillon français. Il venait d'être chargé du commandement de la flotte de Brest, quand il fut frappé, comme suspect, le 15 septembre de cette année, par le comité de salut public, d'une brutale destitution, accompagnée d'une arrestation plus brutale encore. Le second des La Touche-Tréville fut en conséquence enfermé à la Force où le sort de d'Estaing et de tant d'autres braves marins l'attendait; quand le 20 septembre 1794, la porte du cachot lui fut ouverte, à la suite du mouvement du 9 thermidor (27 juillet 1794). Il se retira alors du côté de Montargis, où on le nomma chef de la légion du district. Mais en 1799, la patrie ayant réclamé de lui de nouveaux services comme marin, il alla prendre le commandement d'une division à Brest, et arbora pavillon sur le vaisseau *le Mont-Blanc*. Peu après on le mit à la tête de la flotte et il se transporta sur le vaisseau *le Terrible*.

Le consul Bonaparte aimait le second des La Touche-Tréville pour son caractère ardent, son humeur guerrière, pour ses passions même, car il savait que de ces natures chaudes et vivaces il y a toujours de grandes ressources à tirer. C'est à La Touche-Tréville qu'il confia, dans le principe, l'armement naval de Boulogne destiné à opérer une descente en Angleterre. Le vieux marin y allait de tout cœur; ces plages anglaises, il les dévorait d'avance de la pensée. Chaque jour il soumettait des plans et des moyens de réussite à Bonaparte. Le fameux Nelson vint alors l'attaquer avec une escadre, dans le dessein de détruire la flottille de Boulogne. Mais les Anglais apprirent alors que s'ils avaient eu durant les événements maritimes de la république, des adversaires tels que La Touche-Tréville, au lieu d'enseignes de vaisseau subitement transformés en amiraux, le sort des armes eût été tout différent. Deux fois Nelson, au mois d'août 1801, échoua contre l'habileté de La Touche-Tréville, et fut obligé d'aller cacher ses amères déceptions en Angleterre. Ses compatriotes furent contraints eux-mêmes d'avouer sa défaite, et commençaient à ne plus croire qu'il serait l'homme des batailles du Nil et de Trafalgar. La Touche-Tréville fut ensuite envoyé de Rochefort à Saint-Domingue avec une escadre de six vaisseaux, six frégates et deux corvettes, pour y transporter trois mille hommes et concourir aux opérations contre cette île insurgée. Il entra de vive force dans la rade du Port-au-Prince, se rendit maître de toutes les positions de la place, débarqua les troupes,

et par de savantes manœuvres préserva la ville d'un terrible incendie. Cette expédition navale est la seule de la république et de l'empire qui ait complétement réussi.

A la nouvelle de ces signalés services, le premier consul envoya à La Touche-Tréville le brevet de vice-amiral de France, et peu après le fit grand-officier de la Légion d'honneur. Cependant, une santé qui s'affaiblissait chaque jour sous le ravage des passions jointe aux fatigues de la guerre et aux maux contractés dans les prisons, obligea La Touche-Tréville à repasser en France. Mais ce n'était point pour s'y reposer. Son dévouement au pays s'échauffait de sa haine invétérée pour l'Anglais. Toute son ambition, d'ailleurs, était désormais de mourir sur son bord. Appelé à l'inspection générale des côtes de la Méditerranée et au commandement de l'escadre de Toulon, il déployait son activité accoutumée, rétablissait la discipline dont on avait si grand besoin sur les vaisseaux, et obligeait les Anglais, malgré leurs forces supérieures, à cesser le blocus de Toulon, interdisant même, par des sorties superbes, à leurs bâtiments de se montrer dans ces parages, quand, pour le malheur de la marine française, qu'il devait laisser sans amiraux expérimentés, il fut atteint d'une grave maladie. Pressé de se faire porter à terre, il s'y refusa, et rendit le dernier soupir, dans la nuit du 28 au 29 août 1804, à bord de son vaisseau *le Bucentaure*, après avoir prononcé ces dernières et mémorables paroles : « Un officier de mer doit mourir sous le pavillon de son vaisseau. »

---

# BRUAT

## AMIRAL DE FRANCE.

Depuis la fin du premier empire français, peu de nos marins ont eu l'occasion de s'illustrer. Ce n'est ni le courage ni le talent qui leur ont manqué. Supérieurs en général à ceux de la première république et de l'époque de Napoléon I$^{er}$ par leurs études, leur science, leurs capacités manœuvrières, ils ne se sont pas trouvés, durant plus de quarante ans de paix avec l'Angleterre, en situation de mettre en pratique, dans des batailles navales leur mérite, d'ailleurs reconnu, de tacticiens, et de faire valoir, d'une manière signalée, les progrès qu'ils ont fait faire à la marine française.

De lointaines explorations, des campagnes de hautes résignation aux devoirs du métier, des expéditions presque toujours couronnées de succès, contre les côtes de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale, dans le Tage, sur les côtes du Mexique, sur les bord de la Plata et du Parana, et plus récemment encore dans la mer Baltique, la mer Noire, et les mers de la Chine, contre la puissance russe, contre la Cochinchine et la Chine, ont néanmoins été des circonstances avidement acceptées par nos marins de montrer ce dont ils seraient capables dans une grande guerre maritime, qu'il faut bien se garder de désirer dans l'intérêt du commerce, de l'industrie, de la civilisation, de la liberté, de tous les progrès dont les hommes sont susceptibles dans l'active quiétude de la paix. Les noms des Joinville, des Rigny, des Roussin, des Baudin, des Duperré, des Parseval-Deschênes, des Bruat, pour ne citer que les morts, et ceux qui, par le malheur dont ils ont été frappés, semblent déjà inscrits au livre des souvenirs, auraient droit assurément à quelques pages particulières à chacun d'eux

dans cet ouvrage consacré à une grande partie des illustrations de la marine française, si l'espace ne faisait faute à nos intentions. Navarin, malgré la faute aujourd'hui reconnue de cette grande exécution à trois de la marine ottomane, la conquête de l'Algérie, Tanger, Mogador, le Tage forcé, Saint-Jean d'Ulloa et la Vera-Cruz, l'Obligado, la prise de Bomarsund, qui illustrera l'amiral Parseval-Deschênes, les campagnes pénibles de la mer Noire et de la mer d'Azof, celle de la Cochinchine, qui formera une si belle page pour celui qui l'a dirigée après s'être déjà signalé à la tête des batteries de marine et des marins débarqués au siége de Sébastopol, sont des brevets d'immortalité pour les chefs éminents qui ont commandé dans ces mémorables événements.

Bien à regret nous ne faisons, dans ce livre, qu'une exception biographique dans cette période de plus de quarante ans de paix avec l'Angleterre, qui ne fut pourtant pas, comme on le voit, sans beaucoup de gloire pour la marine nationale. C'est en faveur de l'amiral qui fut enseveli dans sa gloire à son retour du siége et de la prise de Sébastopol.

Bruat (Armand-Joseph) naquit à Colmar, le 26 mai 1796. Il entra, en 1811, à l'École spéciale de marine. En 1815, il fut embarqué, en qualité d'élève, à bord du *Tourville*. Ses chefs remarquèrent immédiatement en lui des qualités qui peuvent conduire ceux qui les possèdent au faîte des dignités en même temps qu'à la gloire ; ils signalèrent en lui un zèle infatigable, une bravoure à toute épreuve, si bouillante même qu'elle aurait plus besoin d'être tempérée qu'excités, une âme passionnée, un cœur grand et généreux. Il fut nommé enseigne en 1819. Élevé au grade de lieutenant de vaisseau en 1827, il était officier de manœuvre sur le *Breslaw*, commandant de la Bretonnière, à la bataille de Navarin et eut, en cette qualité, la plus belle part des mouvements, restés célèbres, de ce vaisseau qui, n'ayant pas trouvé de place dans la ligne française, prolongea la ligne anglaise, en face de l'ennemi, combattit successivement deux frégates turques, et, après les avoir désemparées, alla sauver d'un imminent péril, en mouillant près de lui, l'amiral russe allié des Français et des Anglais dans cette occasion. Il fut fait alors chevalier de la Légion d'honneur.

Lorsque le gouvernement du roi Charles X résolut de réprimer les pirateries et les insultes des Algériens, Bruat eut le commande-

ment du brig *le Silène*. Il fit naufrage, dans la nuit du 14 au 15 mai 1830, près du cap Bengut, et tomba avec son équipage au pouvoir des Barbaresques qui lui firent subir la plus odieuse des captivités. Pour tout dire, il fut jeté dans l'infâme bagne d'Alger, où son énergie et sa constance ne faiblirent pas un instant. Du milieu des chaînes, il trouva moyen de faire parvenir de précieux renseignements au commandant en chef de l'armée de débarquement et au commandant en chef de la flotte qui venaient, en 1830, détruire la puissance barbaresque des deys et qui y réussirent si heureusement pour l'humanité. Délivré par la conquête d'Alger, Bruat, quoiqu'il eût supporté dans son malheur avec une grande hauteur de caractère et quelquefois même avec une dédaigneuse résignation les tortures de ses bourreaux, emporta de sa captivité une sorte de débilité permanente de santé qui contrastait étrangement avec la vivacité de son caractère, les éclairs de franche gaieté de son esprit, et l'ardeur passionnée qui animait ses traits quand ils n'étaient pas abattus passagèrement par la souffrance ou par de mélancoliques souvenirs. Il tenait beaucoup, sous ce rapport de la nature des La Touche-Tréville et des Bruix, ses illustres prédécesseurs dans la carrière navale.

Il eut, peu après son retour, le commandement du bâtiment de guerre *le Palinure*. Nommé, le 16 novembre 1831, capitaine de corvette, il commanda successivement le *Grenadier* et le *Ducouëdic*. Élevé au grade de capitaine de vaisseau en 1838, il fut appelé comme capitaine de pavillon auprès de l'habile amiral Lalande, trop prématurément enlevé à la marine, qui, à la tête d'une escadre d'évolutions, qu'il promena, en 1842, dans la Méditerranée, fut sur le point d'être engagé contre les forces navales anglo-autrichiennes opposées au vice-roi d'Égypte. Les marins de l'*Iéna* et du *Triton*, vaisseaux de ligne que Bruat commanda l'un après l'autre, apprécièrent ses hautes qualités et ne doutaient pas qu'en cas d'action, la victoire ne leur fût assurée sous un pareil chef. Il fut promu au grade d'officier dans la Légion d'honneur et peu d'années après à celui de commandeur.

Bruat n'avait pas seulement les talents de l'homme de mer; il montra qu'il y réunissait ceux de l'administrateur, de l'organisateur et de l'homme politique, quand il fut nommé, en 1843, d'abord gouverneur des îles Marquises, et, peu après, gouverneur des établissements français de l'Océanie et commissaire du roi Louis-Phi-

lippe auprès de la reine des îles de la Société, dans des circonstances que la fougue intempestive de quelques officiers et leur désir de faire quelque chose même sans ordre de leur gouvernement avaient rendues très-difficiles et surtout fort tendues du côté de l'Angleterre. Cet homme, dont l'ardeur belliqueuse était connue de tous ses frères d'armes, sut merveilleusement se contenir et montra une prudence et un esprit de sage conduite qui n'auraient rien laissé à désirer aux plus vieux diplomates. Il maintint haut la dignité du pavillon français, mais il n'hésita pas à réparer des incartades compromettantes pour le gouvernement qu'il représentait. Le grade de contre-amiral récompensa ses nouveaux services en 1846. Il ne tarda pas non plus à être promu à la dignité de grand officier dans la Légion d'honneur. Le gouvernement de la seconde république française confia à sa fermeté et à sa prudence, après les funestes journées de juin 1848, la préfecture maritime de Toulon. Le passage subit de l'esclavage à la liberté pour les nègres, décrété par la République française, exigeant l'envoi d'hommes à la fois fermes et conciliants dans les colonies, dès le mois de septembre de la même année, Bruat reçut le commandement de la station navale des Antilles, du golfe du Mexique et d'Haïti. Le 12 mars 1849, il fut nommé gouverneur général des Antilles françaises. Il porta avec son aisance ordinaire la responsabilité d'une situation des plus graves, et s'en tira à son honneur et pour le plus grand bien de la mère-patrie. Il organisa le travail libre aux colonies, qui passèrent sans trop de secousse à un état que, deux ans à peine auparavant, on regardait comme hérissé de dangers, comme impossible même à fonder et à maintenir. Élevé au grade de vice-amiral, il entra au conseil de l'amirauté dont il fut l'un des membres les plus actifs et les plus justement écoutés. Le 29 juin 1853, il prit le commandement en chef de l'escadre d'évolution de l'Océan, et s'appliqua avec succès à discipliner et à former les équipages pour la lutte qui se préparait entre les puissances occidentales d'une part et la Russie de l'autre.

Ce fut surtout dans cette guerre formidable que Bruat eut l'occasion de déployer sa prodigieuse activité, son énergie extraordinaire, et de montrer tout ce dont il aurait été capable dans une guerre plus essentiellement maritime encore.

Pendant que l'amiral Parseval-Deschênes, esprit distingué, carac-

tère ferme sous les formes les plus courtoises, marin consommé, partait avec une imposante escadre française pour une campagne dans la Baltique, qui devait se terminer par l'attaque et la prise de Bomarsund, et peu après que l'amiral Hamelin eut conduit, en qualité de commandant en chef, une autre escadre avec un premier corps d'armée de débarquement dans les eaux de la Turquie, Bruat fut mis à la tête d'une troisième escadre pour aller coopérer, en qualité de commandant en second de l'armée navale, aux événements d'Orient, et porta son pavillon vice-amiral sur le vaisseau à hélice *le Montebello*. Il s'employa d'abord avec son zèle ordinaire à l'œuvre ingrate du transport des troupes. Le choléra ayant éclaté dès lors sur les vaisseaux français et particulièrement sur le *Montebello* qui, en quelques jours, perdit trois cents hommes, Bruat, qui devait finir par être l'une des victimes de ce fléau, contribua puissamment par son stoïcisme à relever le moral du marin et du soldat. Toutefois son ardeur ne s'accommodait guère des hésitations du début de la campagne, et il ne cachait pas toujours l'amertume de ses sentiments à l'aspect de tant de braves gens qu'il aurait préféré voir conduire au feu qu'expirer dans les convulsions de la plus horrible des maladies. Il fut un de ceux qui, dans les conseils de guerre, firent prévaloir l'idée d'une prompte expédition en Crimée. Lors du débarquement à Old-Fort, qui fut si habilement exécuté, du côté des Français, sous la protection de l'amiral Hamelin, Bruat fut chargé de disposer une escadre sur un des flancs du gros de l'armée navale, de manière à recevoir le combat dans le cas où la flotte russe de la mer Noire viendrait pour s'opposer à la descente, ce qui n'eut pas lieu. Le 17 octobre de la même année, il prit une large part au premier bombardement de Sébastopol. Les vaisseaux placés immédiatement sous ses ordres avaient la tête de la première ligne d'attaque. Le *Montebello*, qu'il montait, fut atteint plusieurs fois dans ses étages supérieurs et eut bon nombre de marins hors de combat.

La flotte russe, comme l'on sait, ne se hasarda pas, durant toute cette guerre, à se montrer devant celle des alliés. Elle fut même en partie coulée dès le début de la campagne pour barrer l'entrée de la rade et du port de Sébastopol à l'armée navale anglo-française. Toutefois, à de rares intervalles, mettant à profit l'éloignement momentané des croisières aux abords du goulet, un ou deux vapeurs légers de la

flotte ennemie faisaient de rapides apparitions hors du port. Une de ces sorties fut remarquée le 6 décembre 1854 et dénonça qu'il existait une passe dont les alliés pourraient eux-mêmes faire usage. Dès le soir, Bruat, renouvelant une action fameuse de Tourville, monta sur une chaloupe avec quelques hommes de bonne volonté, et alla reconnaître la passe ; il la franchit même, et déjà il touchait à la chaîne qui fermait l'entrée du port de guerre, quand, le jour ayant commencé à se montrer, la reconnaissance fut aperçue et signalée par des sentinelles. Soudain un feu terrible partit de toutes les batteries russes du côté de la mer et du port. La chaloupe de Bruat, atteinte par plusieurs projectiles, opéra néanmoins avec succès sa retraite après avoir rempli sa mission. Le pendant de ce glorieux fait d'armes avait été donné à terre, par le commandant, depuis colonel du génie Guérin, l'un des héros de cette guerre où il devait trouver aussi la mort, et qui, à la faveur de la nuit, accompagné de deux zouaves seulement, descendit dans les tranchées mêmes des Russes pour les reconnaître.

Le 22 décembre 1854, le vice-amiral Bruat, qui dès lors était grand'croix de la Légion d'honneur, succéda à l'amiral Hamelin, appelé au ministère de la marine, dans le commandement en chef de la flotte française de la mer Noire, pendant que le contre-amiral Edmond Lyons, qui avait avec lui une certaine conformité de caractère, recevait le commandement en chef de la flotte anglaise. Il continua dans les eaux de la mer Noire ce rude hivernage de 1854 à 1855, qui fut marqué par plusieurs catastrophes suite de tempêtes et par des souffrances supportées avec un courage et une constance dont la mémoire sera conservée pour la gloire du marin et du soldat français.

Durant cet hiver, Bruat et Lyons, désireux de voir utiliser leurs escadres, et jugeant, avec les meilleures têtes de l'armée de terre, que l'on avait commis une faute capitale en ne commençant pas la guerre de Crimée en interceptant aux Russes leurs principales voies de communication avec Sébastopol, firent prendre des renseignements sur la situation des ennemis le long de la mer d'Azof où ils savaient que l'on pourrait pénétrer avec des navires légers. Non sans beaucoup de peine, ils décidèrent enfin les généraux Canrobert et Raglan à laisser faire une expédition dans cette mer par laquelle les Russes recevaient leurs principaux secours, particulièrement en vivres et en munitions. Ils mirent à la voile, dans le courant d'avril 1855, avec quarante bâti-

ments, pour la plupart d'un faible tirant d'eau, emmenant à bord environ douze mille hommes de troupes de débarquement. Mais ils n'étaient pas encore arrivés à destination, qu'un malheureux contre-ordre du général en chef français les força de revenir du côté de Sébastopol. Le bouillant Bruat ne cacha pas son dépit, et peu s'en fallut que l'amiral Lyons ne continuât l'expédition sans le secours des Français.

Peu de temps après toutefois, le général Pélissier ayant reçu le commandement en chef de l'armée française, l'expédition élémentaire sur Kertch et la mer d'Azof fut immédiatement ordonnée. Elle partit des ports de Kamiesch et de Balaclava, dans la nuit du 22 au 23 mai 1855, sous le commandement des amiraux Bruat et Lyons. Le premier de ces chefs avait transporté son pavillon sur le vapeur *le Laplace*et le second sur le vapeur *le Vesuvius*. L'un et l'autre avaient si habilement pris leurs mesures que l'expédition fut une continuelle marche de triomphes. Les Russes, tout d'abord déconcertés par l'apparition inattendue des alliés avec des navires légers et susceptibles de pénétrer dans la mer d'Azof, pris à revers par le débarquement d'une partie des troupes alliées, évacuèrent successivement tous leurs ouvrages en essayant de les faire sauter. Les petites embarcations entrèrent dans le détroit et bientôt dans la baie même de Kertch. Là elles devaient s'attendre à une chaude affaire, car Kertch était une place importante ; mais les Russes ne jugèrent pas à propos de la défendre ; ils incendièrent leurs magasins, firent sauter les forts en même temps qu'ils coulaient presque tous ceux de leurs propres navires qui y étaient réunis. Les alliés établirent leur quartier général dans les ruines de la place. La ville d'Ieni-Kalé eut le même sort que Kertch ; les alliés s'y fortifièrent de même. Diverses expéditions navales furent envoyées de tous côtés dans la mer d'Azof par les amiraux Bruat et Lyons. Les flottilles russes furent anéanties, les magasins, les approvisionnements, de la côte furent détruits. Les villes de Berdiansk, de Taganrog, de Marioupol, de Gheisk ou Tiskoë furent attaquées et brûlées. L'expédition de la mer d'Azof eut une influence décisive sur le sort de Sébastopol.

Bruat et Lyons se disposèrent à chauffer, avec le gros de leur flotte, pour la côte d'Abasie, à l'est de la partie sud de la presqu'île de Taman, dans le but d'enlever aux Russes leurs dernières positions sur la côte de l'Asie subcaucasienne, Anapa et Soudjouk-Kalé. La terreur

qu'ils inspiraient suffit pour décider l'ennemi à détruire lui-même ces deux importantes positions ; de sorte que quand les amiraux alliés arrivèrent, ils n'eurent rien à faire pour se rendre maîtres de cette côte. Le 15 juin 1855, Bruat, ayant laissé une division navale dans la mer d'Azof, rentra à Kamiesch avec la majeure partie de ses bâtiments à vapeur. Il assista, sans pouvoir y prendre part, à la prise de Malakoff et à la destruction de Sébastopol. On a dit pourtant (et nous-même nous l'avons enregistré sous forme d'incertitude dans notre *Histoire de la dernière guerre de Russie* ), que Bruat avait eu l'idée de s'introduire avec deux vapeurs dans la passe ou le chenal qui se trouvait entre le centre des lignes des vaisseaux russes coulés pour fermer l'entrée de la rade et du port, de manière à couper le pont de bateaux par lequel les assiégés vaincus opéraient leur retraite du sud au nord de la rade, admettant que le premier de ces vapeurs serait présumablement coulé, mais que le second passerait, arriverait à portée du pont de bateaux et le détruirait à coups de canon. Il a même été dit qu'il avait proposé d'exécuter en personne cette audacieuse entreprise, qui, si elle eût réussi, aurait mis quarante mille ennemis et un immense matériel de bronze aux mains des alliés, mais que sa proposition n'avait pas été accueillie. Nous ne savons jusqu'à quel point est fondé ce dire, fort en rapport d'ailleurs avec le caractère de l'amiral. On ne prête qu'aux riches : aussi peut-on prêter tout ce qu'on veut, en fait d'audace militaire, à l'amiral Bruat. Après la prise de Malakoff par les troupes de terre françaises, les Russes achevèrent de détruire leur flotte de leurs propres mains. La présence de l'armée navale des alliés qui avait décidé les assiégés à couler, dès le début de la guerre, une partie notable de leurs vaisseaux, fut pour beaucoup dans la décision qu'ils prirent d'anéantir ce qui en restait.

Quand l'armée de terre eut cessé de combattre, la marine, grâce à l'initiative et à l'ardeur des amiraux Bruat et Lyons, continua ses opérations militaires. Bruat, par des études et des reconnaissances, avait préparé, depuis plusieurs mois déjà, une expédition contre les forts de Kilbourn et d'Otchakow qui défendaient l'entrée du liman du Dnieper, baie profonde dans laquelle s'écoulent les eaux du Boug, après avoir passé sous Nicolaïef, port de constructions navales, et celles du Dnieper, après avoir passé sous Kherson, autre port militaire russe. Le vice-amiral Bruat, secondé par les contre-amiraux Pellion et Jurien

de la Gravière, et l'amiral Lyons, secondé par le contre-amiral sir Huston-Stewart, partirent, le 5 octobre 1855, pour le Liman, avec des bâtiments choisis au nombre desquels trois batteries flottantes. Ils emmenaient quelques troupes de débarquement. Ils se montrèrent d'abord devant Odessa dont la rade avait été assignée comme rendez-vous, et jetèrent dans une grande émotion par leur présence, cette ville, naguère cruellement éprouvée. Le 9 octobre, on reconnut Kilbourn, et un débarquement aurait eu lieu dès le lendemain, si l'état de la mer l'eût permis. Il fallut attendre jusqu'au 15 où l'on commença à exécuter l'opération sous le canon de l'ennemi. Le 17 octobre, l'attaque de la forteresse de Kilbourn se fit par terre et par mer, et, dans la journée même, elle fut enlevée et toute la garnison dut se rendre prisonnière de guerre. Le lendemain les Russes ne jugèrent pas à propos de défendre le fort d'Otchakow ; ils le firent sauter et détruisirent les autres batteries qui défendaient le canal. Bruat et Lyons entrèrent immédiatement en possession du liman et n'eurent plus à songer qu'à remonter le Boug et le Dnieper ; ils auraient attaqué Nicolaïef et Kherson presque incontinent, si on leur eût fourni le nombre de troupes de débarquement nécessaires pour d'aussi importantes opératious. Les positions conquises furent gardées comme points de départ de ces opérations, dans le cas où la guerre continuerait. Dans tous les cas, la possession de la mer d'Azof et du liman du Dnieper, ainsi que la chute de Sébastopol présageait pour l'année suivante la conquête entière de la Crimée et des pays adjacents. Le bâton d'amiral de France couronna, pour Bruat, la belle et mémorable campagne de 1855.

Les approches de l'hiver et des pourparlers pacifiques décidèrent le gouvernement à le rappeler en France avec une partie considérable de la flotte. L'illustre amiral remit à son digne second, le contre-amiral et peu après vice-amiral Pellion, le commandement en chef provisoire des bâtiments destinés à hiverner dans la mer Noire et le Bosphore. Le 7 novembre, Bruat sortit de Kamiesch, avec le gros de l'armée navale et la garde impériale également rappelée en France. Il prit, en passant, un dernier congé de l'amiral Lyons avec lequel il s'était en toutes circonstances admirablement entendu, et, le 9 novembre, il mouilla à Beïcos. Le vaisseau-amiral appareilla seul pour aller prendre un nouveau mouillage à l'ouvert du port de Constantinople. Le 13 novembre, Bruat se rendit auprès du sultan qui le combla d'hon-

neurs et de témoignages de reconnaissance. Deux ou trois jours furent passés en fêtes qui cachaient un bien triste lendemain. Le choléra n'avait jamais complétement disparu de la flotte, et les communications avec Constantinople n'étaient pas de nature à y mettre fin. Quelques cas de mort, par le fléau, furent signalés à bord des bâtiments français. Le 15 novembre, le *Montebello* leva l'ancre pour rejoindre le gros de l'escadre qui, dès le 16, sortit des Dardanelles. Quelques symptômes de fièvre commencèrent à se manifester chez l'amiral Bruat qui continuait à donner ses ordres, mais par un grand effort d'énergie, et par mouvements nerveux et saccadés. On ne s'en étonna pas beaucoup, car on le voyait assez souvent dans cet état dont sa force de caractère triomphait d'habitude. Le 18 au soir, après avoir doublé le cap Matapan, il fut soudain surpris par une violente attaque de choléra, à laquelle il succomba le lendemain, à trois heures de l'après-midi, sans avoir pu dire un dernier adieu à la terre natale, à sa femme, à ses enfants. Sa consolation fut de mourir au milieu de ses compagnons de gloire, sous son pavillon amiral. Le 5 décembre le *Montebello*, portant la dépouille mortelle d'un des plus nobles marins qu'ait eus la France, mouilla dans le port de Toulon. Le corps fut déposé dans le canot-amiral et reçu au débarcadère par le vice-amiral préfet maritime et toutes les autorités militaires et civiles de la place et du département. La remise du bâton d'amiral de France fut faite entre les mains d'un des neveux de Bruat, qui lui avait servi d'aide de camp, et cet insigne fut porté, par ce jeune officier, sur un coussin de velours dans toutes les cérémonies funèbres qui eurent lieu tant à Toulon qu'à Paris. Le chef de l'empire décida que les obsèques de Bruat auraient lieu aux Invalides. Ses restes furent déposés sur la corvette *le Primauguet* pour être conduits à Marseille, d'où ils furent ensuite apportés dans la capitale. Après la pompeuse cérémonie des Invalides, ils furent dirigés sur le cimetière du Père-Lachaise, où ils reposent. « L'amiral Bruat, a dit un de ceux qui ont prononcé son oraison funèbre sur sa tombe entr'ouverte, avait joui pendant sa vie d'une grande popularité. Il la devait à la séduction de son esprit, à l'attrait irrésistible de son brillant courage, à la gracieuse bienveillance de sa nature, ennemie de tout apprêt et de toute ostentation. »

FIN

831

